

A decorative border in a dark blue color, featuring intricate floral and scrollwork patterns that frame the central text.

La mort immortelle

Cixin Liu

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

The background of the cover is a vibrant, apocalyptic illustration. It depicts a cityscape, possibly New York City, with skyscrapers like the Empire State Building visible. The scene is engulfed in fire and smoke, with a large, bright explosion or fireball in the upper right. In the foreground, a large, dark, circular object, resembling a cracked planet or a large lens, is partially visible on the left side. The overall color palette is dominated by reds, oranges, and yellows from the fire, contrasted with the blue and white of the sky and the dark tones of the city and the foreground object.

LIU CIXIN

**LA MORT
IMMORTELLE**

ACTES SUD



LIU CIXIN

**LA MORT
IMMORTELLE**

ACTES SUD

DU MÊME AUTEUR

LE PROBLÈME À TROIS CORPS (prix Hugo du meilleur roman 2015), Actes Sud, 2016 ;

Babel no 1579.

LA FORÊT SOMBRE, Actes Sud, 2017.

Titre original :

死神永生

Éditeur original :

Chongqing Publishing Group (重庆出版), Chongqing

© Liu Cixin (刘慈欣), 2010

French publication authorized by China Educational
Publications Import & Export Corp., Ltd.

Illustration de couverture : © Stephan Martinier, 2018

© ACTES SUD, 2018

pour la traduction française

Liu Cixin

La mort immortelle

roman traduit du chinois par Gwennaël Gaffric

ACTES SUD

Table chronologique

Ère de la Grande Crise 201X-2208

Ère de la Dissuasion 2208-2270

Ère de la Post-Dissuasion 2270-2272

Ère de la Diffusion 2272-2332

Ère des Bunkers 2333-2400

Ère de la Galaxie 2273-incertain

Ère du Champ noir pour le système DX3906 2678-1890641

Début de la chronologie de l'univers 647 1890641-...

La mort immortelle

Extrait de la préface des *Chroniques du hors-temps*

À l'heure de rédiger cet ouvrage, j'aurais pu choisir le terme d'"histoire" mais, ne pouvant me fier qu'à mes propres souvenirs, il lui aurait manqué la rigueur dont doit faire preuve tout historien qui se respecte.

Le mot "Chroniques" n'est d'ailleurs guère plus approprié, car les événements relatés ici n'appartiennent ni au passé, ni au présent, ni au futur.

Mon intention n'est pas de consigner des détails, mais d'offrir le cadre historique et mémoriel le plus large possible. Car les détails qui ont été préservés sont déjà abondants. Enfermés dans des bouteilles flottant à la dérive, ils échoueront peut-être sur les rivages d'un nouvel univers où j'espère qu'ils sauront demeurer.

Aussi, je me bornerai à élaborer un contexte général pour qu'un jour celui-ci puisse être complété par toutes les informations qui auront été récoltées. Bien sûr, ce jour-là, ce ne sera pas à nous qu'incombera cette tâche. J'espère simplement qu'il viendra.

Pourtant – et je le regrette – ce jour n'existera ni dans le passé, ni dans le présent, ni dans le futur.

Je déplace le soleil vers l'ouest et, tandis que se réajuste l'angle de ses rayons, des gouttes de rosée cristallines commencent à scintiller sur les jeunes pousses des champs, comme d'innombrables yeux s'ouvrant soudain. Je réduis la luminosité du soleil, j'avance l'heure du crépuscule, puis je contemple mon ombre qui se dessine dans l'horizon distant. Je secoue la main, et cette silhouette découpée dans le couchant me répond. En l'observant, je me sens encore jeune.

C'est une heure agréable, l'heure idéale pour se souvenir.

Livre I

Mois de mai de l'an 1453. La mort de la magicienne

Rassemblant ses pensées, Constantin XI Paléologue repoussa devant lui la pile de cartes des défenses de la cité, il resserra sa robe violette et attendit en silence.

Il possédait un sens du temps très précis : les vibrations retentirent au moment attendu, comme si elles naissaient dans les profondeurs de la terre, sourdes, mais violentes. Les oscillations firent fredonner le candélabre d'argent. Une volute de poussière, attendant probablement depuis un millénaire accrochée au plafond du Grand Palais, se détacha et perla sur les flammes, explosant en étincelles. L'onde de choc était provoquée par un des boulets de granit de deux cents livres qui frappait les murs de Constantinople toutes les trois heures – le temps nécessaire aux Ottomans pour recharger le gigantesque canon imaginé par l'ingénieur Urbain. Ce que bombardait ce canon, c'étaient les murs les plus résistants du monde : bâtis sous le règne de Théodose II au ^{ve} siècle, ils n'avaient cessé d'être étendus et renforcés au fil du temps et constituaient aujourd'hui la principale défense des Byzantins contre leurs ennemis. Mais les boulets creusaient maintenant des trous dans ces remparts, comme si ces derniers étaient lentement grignotés par un géant informe. L'empereur pouvait imaginer la scène : des débris jaillissaient dans les airs et, avant qu'ils ne retombent, soldats et citoyens se ruaient vers les ouvertures créées par les projectiles telle une colonie de fourmis vaillantes sous une averse de poussière, s'appliquant à colmater les brèches à l'aide de briques et de morceaux de charpente arrachés à d'autres bâtiments de la cité, de sacs en lin bourrés de terre et de précieux tapis arabes... Il était même en mesure de se représenter les grains de poussière imprégnant l'atmosphère du crépuscule et flottant chaotiquement vers le cœur de la ville pour recouvrir peu à peu tout Constantinople sous un linceul d'or...

Depuis cinq semaines que la ville était assiégée, ces vibrations se

manifestaient sept fois par jour, espacées par des intervalles aussi réguliers que le tic-tac des aiguilles d'une immense et impitoyable horloge. Un temps et une cadence d'un autre monde, un temps païen. Par comparaison, les deux énormes cloches de bronze aux têtes d'aigle qui sonnaient le temps chrétien paraissaient faibles et impuissantes.

Les tressautements s'étaient calmés depuis un moment déjà lorsque, lentement, et non sans effort, les pensées de Constantin XI revinrent à la réalité du présent. Il adressa un signe au garde placé en faction devant la porte, indiquant qu'il était prêt à recevoir ses visiteurs. Le protovestiaire Sphrantzès entra sans bruit, suivi d'une femme d'apparence maigre et chétive.

— Majesté, voici Theolona, annonça Sphrantzès en pointant la femme qui se cachait derrière lui, puis il fit signe à cette dernière de s'avancer.

L'empereur devina l'identité de cette visiteuse dès le premier coup d'œil. Il existait entre les membres de la cour byzantine et les couches populaires une grande inégalité vestimentaire. Les femmes issues de la noblesse s'habillaient de robes étincelantes, parées d'éléments décoratifs, tandis que celles du peuple se drapaient de la tête aux chevilles de fripes blanches à manches longues. Sur cette Theolona paraissaient pourtant cohabiter l'élégance de la noblesse et la rusticité du peuple : enveloppée dans une somptueuse cape, elle n'était pas vêtue au-dessous d'une tunique brodée de fils d'or, mais d'une banale robe blanche et large ; par ailleurs, au lieu d'être violette ou rouge – les couleurs de la noblesse – sa cape était jaune. Son visage, maquillé de façon gracieuse et sensuelle, lui donnait l'air d'une fleur préférant mourir au sommet de sa beauté plutôt que de flétrir sans bruit. Une prostituée. Et qui avait l'air de bien gagner sa vie. Le corps frissonnant de peur, elle baissa les yeux, mais Constantin XI remarqua dans ceux-ci une lueur fiévreuse, de laquelle sourdaient une excitation et une attente qu'on ne voyait que rarement chez les gens de sa condition.

— Tu connais donc la magie ? demanda l'empereur à Theolona.

Il voulait que tout cela se termine au plus vite. Sphrantzès était un homme pondéré et soigneux. Des quelque huit mille soldats qui défendaient maintenant la ville, seul un petit nombre appartenait au corps de l'armée régulière, et deux mille étaient des mercenaires

général. Sous la responsabilité de Sphrantzès, le reste des hommes avaient été enrôlés parmi les cent mille citoyens de la ville. L'empereur n'éprouvait qu'un intérêt limité pour cette femme se présentant devant lui, mais il devait accorder quelque égard à son fidèle conseiller.

— Oui, Votre Majesté, je suis capable de tuer le sultan, répondit Theolona d'une voix frémissante en s'agenouillant.

Cinq jours plus tôt, elle s'était présentée à la porte d'Andrinople, demandant à rencontrer l'empereur. Devant le refus opposé par les gardes, elle avait soudain sorti un objet de sa robe et l'avait brandi devant eux, les laissant un instant abasourdis devant cette chose dont ils ne connaissaient ni l'origine ni la nature, sinon son caractère exceptionnel. Non seulement on ne lui avait pas accordé d'audience avec l'empereur, mais elle avait été arrêtée et interrogée pour découvrir comment elle avait bien pu dérober cette pièce. Ses aveux une fois obtenus par les gardes, elle avait été conduite auprès du protovestiaire.

Sphrantzès dévoilait à présent l'objet contenu dans le paquet en lin et le posa délicatement sur l'écritoire de l'empereur. Le regard de Constantin eut aussitôt la même expression de surprise que celui des gardes quelques jours plus tôt, à la différence près que lui connaissait la nature de cet objet. C'était un calice en or fin incrusté de pierres précieuses, dont l'éclat scintillant était d'une beauté à couper le souffle. Il avait été moulé neuf cent seize ans plus tôt, durant le règne de Justinien. Il en existait deux exemplaires, parfaitement identiques, mis à part la taille et l'agencement des pierres précieuses. L'un des deux calices se transmettait depuis ces temps reculés d'empereur à empereur, tandis que l'autre était précieusement gardé avec d'autres reliques dans une salle secrète et entièrement scellée quelque part dans les fondations de la basilique Sainte-Sophie depuis 537, l'année de sa reconstruction. De toute évidence, la coupe qu'il avait devant les yeux était la seconde, car celle qu'il conservait dans le palais était plus terne, et marquée par les traces du temps. Par contraste, ce calice-ci brillait d'un éclat tel qu'il paraissait être sorti des forges pas plus tard que la veille.

Au début, nul n'avait accordé de crédit à la confession de Theolona,

considérant que l'objet n'était qu'un simple trésor chapardé à l'un de ses riches clients. Certes, beaucoup connaissaient l'existence de la chambre secrète sous la basilique, mais rares étaient ceux qui auraient pu donner son emplacement exact : nichée quelque part entre les roches, sous les fondations profondes de l'église, sans porte ni même de galerie permettant d'y accéder et, par-dessus tout, inaccessible à moins d'entreprendre un immense chantier. Quatre jours plus tôt, toutefois, l'empereur, dans la crainte de la chute de la cité, avait ordonné de rassembler les trésors et les archives de la ville. Il voulait organiser leur transfert sans tarder, tout en étant bien conscient que les routes terrestres et maritimes étaient coupées et qu'il serait bien malaisé d'organiser la fuite de ces richesses. Il avait fallu trois jours entiers à trente ouvriers avant de parvenir à pénétrer dans la chambre secrète, dont les murs de roche étaient presque aussi larges que ceux de la pyramide de Khéops. Les reliques étaient conservées dans un épais sarcophage de pierre placé au milieu de la salle et lui-même entravé par une douzaine de cerceaux en métal. Une demi-journée avait encore été nécessaire pour scier l'ensemble des cerceaux, puis cinq ouvriers s'étaient employés, sous l'étroite supervision des gardes, à déplacer le lourd couvercle du sarcophage. Celui-ci une fois ouvert, le regard des témoins de la scène ne fut pas happé par les trésors renfermés ici depuis un millénaire mais plutôt par une grappe de raisin encore frais qui reposait à leur sommet. Theolona avait prétendu qu'elle l'y avait déposée cinq jours plus tôt et, conformément à sa description, la grappe avait été mangée à moitié : elle n'avait laissé que sept grains de raisin. En comparant les reliques présentes à l'intérieur avec la liste gravée sur une plaque de bronze placée sous le couvercle, on avait en effet découvert qu'un calice manquait. Sans le témoignage de Theolona, et si l'objet n'avait pas été retrouvé entre ses mains, tous les individus présents au moment de la découverte auraient beau avoir prétendu que la chambre et le sarcophage étaient intacts au moment de leur ouverture, ils auraient eu bien du mal à échapper à une condamnation à mort.

— Comment es-tu parvenue à t'emparer de ceci ? demanda l'empereur en désignant la coupe.

Theolona se mit à trembler de plus belle. Manifestement, ses

pouvoirs magiques ne lui suffisaient pas à se sentir en sécurité ici. Elle fixa l'empereur d'un regard terrorisé et ne répondit qu'après de longues minutes :

— Pour moi, ces lieux sont... Ils sont... (Elle peinait à trouver le mot juste.) Ils sont ouverts.

— Peux-tu m'en faire la démonstration ? Sortir quelque chose d'un récipient fermé sans l'ouvrir ?

Theolona secoua la tête, si terrifiée qu'elle était incapable de prononcer le moindre mot. Elle implora Sphrantzès du regard.

Ce dernier répondit pour elle :

— Elle raconte qu'il n'y a qu'un seul lieu où elle peut exercer ses pouvoirs. Elle refuse de dire lequel et prétend que personne ne peut la suivre, ou bien la magie échouera et disparaîtra à jamais.

Theolona se tourna vers l'empereur et hocha vigoureusement la tête.

— En Europe, on t'aurait depuis longtemps condamnée au bûcher, soupira Constantin.

Transie de peur, Theolona s'écroula sur le sol et roula son corps frêle en boule. Elle avait l'air d'une enfant.

— Sais-tu tuer ? l'interrogea l'empereur.

Theolona continuait à trembler. Assise sur le sol, elle finit par faire oui de la tête, sur l'insistance du protovestiaire.

— Qu'il en soit donc ainsi, dit Constantin à Sphrantzès. Mettez-la à l'épreuve.

Sphrantzès entraîna Theolona dans un long escalier. Des appliques murales supportant des torches projetaient tous les quelques paliers des halos de lumière. Sous chacune des torches étaient placés en faction deux gardes en armure, dont les casques reflétaient la lueur des flammes vacillantes sur les parois. Tous deux arrivèrent enfin devant une cellule plongée dans la pénombre. Saisie par le froid, Theolona s'emmitoufla dans sa cape. C'était jadis le lieu où la cour impériale emmagasinait des blocs de glace durant la saison estivale. Cependant, il n'y avait plus de glaçons dans la cellule. Sous une torche accrochée dans un coin de la pièce était recroquevillé un homme, un prisonnier de guerre. Malgré son uniforme usé, on pouvait reconnaître

un Anatolien, probablement un ancien officier de l'armée ottomane. Sous la clarté des flammes, il foudroya ses visiteurs d'un regard de loup féroce. Sphrantzès et Theolona s'immobilisèrent devant la lourde porte aux barreaux de fer.

— Peux-tu le voir ? demanda le protovestiaire en désignant le prisonnier.

Theolona hocha la tête.

Sphrantzès lui tendit un sac en cuir de mouton puis, désignant l'homme, il déclara :

— Va maintenant. Et avant que le jour se lève, rapporte-moi sa tête.

Du sac, Theolona sortit un cimeterre, dont la lame chatoyait dans l'obscurité comme un morceau de lune. Elle le rendit à Sphrantzès :

— Je n'en aurai pas besoin, Excellence.

Puis elle enfouit à moitié son visage derrière sa cape, se retourna et remonta les escaliers d'un pas silencieux. À mesure de son ascension, elle paraissait changer de silhouette – tantôt féminine, tantôt féline – sous les halos lugubres des torches, jusqu'à ce qu'elle disparaisse enfin dans l'obscurité.

Sphrantzès l'observa s'éloigner, et ce ne fut que lorsqu'elle fut entièrement sortie de son champ de vision qu'il s'adressa à l'officier de la garde impériale qui se trouvait à ses côtés :

— Redoublez la surveillance ici, fit-il avant de pointer le prisonnier : Ne le quittez pas des yeux.

L'officier partit, et Sphrantzès agita la main. Un homme émergea de l'obscurité, drapé dans une robe de moine noire qui lui avait permis jusqu'ici de se fondre dans la pénombre.

— Garde tes distances, même au risque de la perdre de vue mais, surtout, tâche de ne pas te faire voir, murmura Sphrantzès.

L'homme hocha la tête et emprunta les escaliers du même pas silencieux.

Cette nuit-là, comme chaque nuit depuis le début du conflit, Constantin XI eut du mal à trouver le sommeil : les soubresauts provoqués par les boulets ennemis s'écrasant contre les murs de la ville le réveillaient chaque fois qu'il parvenait enfin à s'endormir.

Avant l'aube, enveloppé dans sa cape, il se rendit dans la bibliothèque où il découvrit que Sphrantzès l'attendait déjà. Il avait oublié l'histoire de la sorcière. Contrairement à son père Manuel II et à son grand frère Jean VIII, Constantin était un pragmatique : il savait que ceux qui ne s'en remettaient qu'aux miracles finissaient généralement par mourir sans sépulture.

Sphrantzès fit un geste de la main en direction de la porte, Theolona entra sans bruit, son visage toujours teinté de la même peur et son corps agité par les mêmes tremblements que lors de leur dernière rencontre. Elle tenait entre les mains le grand sac en cuir de mouton. Au premier coup d'œil qu'il jeta sur le sac, l'empereur comprit qu'il avait perdu son temps : il était plat et nulle goutte de sang n'en exsudait. De toute évidence, il ne contenait aucune tête. Pourtant, l'expression sur le visage de Sphrantzès n'était pas celle de la déception, son regard était distrait, confus, celui d'un somnambule.

— Elle n'a pas pris ce qu'elle devait prendre, n'est-ce pas ? demanda l'empereur.

Sphrantzès prit le sac des mains de Theolona et le déposa sur le lutrin. Il l'ouvrit et adressa un étrange regard à l'empereur, comme si c'était un fantôme.

— Pas tout à fait, Majesté.

L'empereur regarda à l'intérieur du sac. Au fond reposait quelque chose de gris, mou, comme du suif de mouton. Sphrantzès approcha le chandelier et l'empereur put voir et reconnaître la nature de cette chose.

— Un cerveau. Celui de l'Anatolien.

— Elle a donc ouvert son crâne ? s'étonna Constantin XI en fixant Theolona. Elle se tenait là, enveloppée dans sa cape, toujours tremblante, avec les yeux d'une souris apeurée.

— Non, Majesté, le crâne du prisonnier est intact. Vingt gardes, répartis en cinq patrouilles, avaient reçu pour consigne de le surveiller sans répit. Même un moustique n'aurait pu entrer dans la cellule, et pourtant...

Sphrantzès s'interrompt, comme s'il était encore ébranlé par le souvenir de ce qui s'était ensuite passé. L'empereur lui fit signe de poursuivre :

— Deux heures à peine après le départ de la fille, le prisonnier a soudain été pris de convulsions terribles, ses yeux se sont révulsés, puis il est tombé raide mort. Parmi les observateurs présents se trouvaient un médecin grec aguerri et des vieux soldats qui ont passé leur vie à servir dans l'armée : tous ont juré n'avoir jamais vu un homme mourir de la sorte. Plus d'une heure plus tard, elle est revenue avec ceci. Le médecin a procédé à l'autopsie du crâne. Il était vide.

Constantin examina encore une fois minutieusement le cerveau, il était en parfait état et ne présentait aucune trace de blessure ou de fêlure. S'agissant de la partie la plus fragile du corps humain, il avait dû être prélevé avec beaucoup de soin pour être en aussi bon état. Les yeux de l'empereur s'arrêtèrent sur la main de Theolona qui tenait le revers de sa cape. Il s'imagina ses longs doigts fins extraire ce cerveau avec la même minutie que si elle cueillait des champignons dans un bosquet ou une fleur à peine éclose sur la branche d'un arbre...

Constantin détourna son regard et leva les yeux au plafond, comme si ceux-ci pouvaient transpercer les murs et contempler quelque chose s'élevant lentement à l'horizon. Les vibrations du boulet de canon reprirent mais, pour la première fois, il ne les perçut pas.

Si les miracles existaient, c'était le moment pour que l'un d'eux se produise.

Constantinople paraissait se tenir devant un gouffre, mais tout espoir n'était pas perdu. Après plus de cinq semaines d'une guerre sanglante, l'ennemi lui aussi était touché. En certains lieux, les cadavres des Turcs s'entassaient à une hauteur pareille à celle des murs de la cité, et les vivants étaient aussi accablés de fatigue que leurs ennemis. Quelques jours plus tôt, l'équipage héroïque d'un navire génois avait réussi à forcer le blocus du détroit du Bosphore et à faire entrer le bateau dans le chenal de la Corne d'Or, acheminant à son bord de précieux soldats et ravitaillements. Tous avaient cru qu'il s'agissait là de l'avant-garde d'un nombre beaucoup plus important de renforts originaires d'Europe de l'Ouest. Le désespoir avait rapidement gagné le camp ottoman et la plupart des généraux recommandaient d'accepter les dernières conditions de la cour byzantine et de rendre les armes. Mais les Ottomans n'avaient finalement pas reconnu leur défaite. Et c'était l'œuvre d'un seul homme.

Un homme qui comprenait parfaitement le latin, un grand connaisseur des arts et des sciences, un homme à l'érudition légendaire, un homme qui était allé jusqu'à noyer son propre frère dans sa baignoire pour s'assurer de monter sur le trône, un homme qui, pour démontrer qu'il ne succomberait à aucune tentation, avait décapité la plus belle de ses esclaves devant toute son armée... Il était l'axe autour duquel tournaient désormais les rouages de l'énorme machine de guerre ottomane. Si cet axe venait à rompre, la machine se désagrégerait aussitôt.

Peut-être un miracle s'était-il vraiment produit.

— Pourquoi demandes-tu qu'on te confie cette mission ? demanda l'empereur, les yeux toujours levés au plafond.

— Je veux devenir sainte, répondit immédiatement Theolona, qui s'attendait manifestement à ce qu'il lui pose cette question.

Constantin hocha légèrement la tête. C'était la réponse la plus crédible. L'argent et les trésors ne valaient rien pour elle si aucun caveau en ce monde ne pouvait lui résister. Mais quoi de plus éloigné d'une sainte qu'une prostituée ? Rien d'autre n'aurait pu avoir autant de valeur à ses yeux que d'être sanctifiée.

— Es-tu descendante de croisés ?

— Oui, Majesté. Mon aïeul a pris part à la dernière croisade. Après un instant, elle ajouta avec précaution : Je ne parle pas de la quatrième¹.

L'empereur plaça sa main sur la tête de Theolona, qui s'accroupit lentement.

— Va, mon enfant, tue Mehmet II : ainsi, tu auras sauvé la ville sainte et tu deviendras ce à quoi tu aspires. Les habitants de Constantinople te rendront grâce.

À la nuit tombante, Sphrantzès conduisit Theolona en haut des remparts de la porte de Saint-Romanus. Le champ de bataille s'étendait à perte de vue devant eux. Plus près, sous les remparts, le sol sablonneux rendu brun par le sang était jonché de cadavres qui paraissaient être tombés en averse depuis le ciel. Un peu plus loin, l'épaisse fumée blanche des canons, seule chose légère et gracieuse en

ce monde, planait au-dessus de la plaine. Encore plus loin, sous la chape gris plomb du ciel, les tentes ottomanes se déployaient jusqu'à l'horizon et une forêt de bannières à croissant de lune étaient frénétiquement battues par un humide vent marin. Dans la direction opposée, on voyait les navires ottomans recouvrir la surface du Bosphore comme un tapis de clous métalliques noirs épinglant la mer, empêchant celle-ci de se soulever dans la brise.

Theolona ferma les paupières, comme subjuguée par la scène : *c'est mon champ de bataille, c'est ma guerre*. Dans son esprit resurgirent les légendes de ses ancêtres que son père n'avait de cesse de raconter dans son enfance : en Europe, de l'autre côté du détroit, il était une ferme en Provence. Un jour, un nuage céleste descendit du ciel. Du nuage sortit un ange, à la tête d'une armée d'enfants sur les casques desquels luisait une croix rouge. Répondant à leur appel, son aïeul rejoignit leurs rangs. Ils traversèrent la Méditerranée pour se rendre jusqu'en Terre sainte où ils se battirent pour la gloire du Tout-Puissant. Durant la guerre, son ancêtre fut adoubé chevalier de l'ordre du Temple. Plus tard, dans la ville de Constantinople, il rencontra une jeune croisée, ils s'éprirent l'un de l'autre et donnèrent naissance à une grande lignée...

Devenue grande, Theolona avait compris la vérité : le fond de l'histoire était globalement exact, mais si son aïeul s'était en effet engagé dans la Croisade des enfants, c'était surtout parce que la peste noire venait de frapper l'Europe occidentale, que les champs étaient dévastés et que c'était le seul espoir pour lui de manger à sa faim. Il n'avait en revanche participé à aucune guerre sainte : il avait débarqué en Égypte et, comme des milliers d'autres enfants, on lui avait attaché des boulets aux pieds et il avait été vendu comme esclave. Par chance, il avait réussi à s'enfuir quelques années plus tard et avait erré jusqu'à Constantinople. Ici, il avait bien rencontré une croisée, de plusieurs années son aînée. Cependant, le sort de cette dernière n'avait pas été plus heureux. La cour byzantine attendait avec impatience des troupes d'élite d'Europe de l'Ouest pour combattre les mécréants à leurs côtés, mais elle avait vu arriver à la place des troupes de mendiants incapables de livrer bataille. Bien vite, les Byzantins leur avaient coupé les vivres, et ces femmes vouées à

devenir saintes avaient fini par se prostituer. L'une d'entre elles avait été l'ancêtre de Theolona...

Pendant plus d'un siècle, cette glorieuse famille n'avait en réalité jamais mangé à sa faim, et la génération de son père avait vécu dans une misère encore plus absolue. La faim avait poussé Theolona à épouser la même vocation que son ancêtre. Quand son père l'avait appris, il l'avait frappée avec fureur, et lui avait assuré que si elle recommençait, il la tuerait, sauf si... sauf si elle parvenait à ramener ses clients chez lui, qu'elle lui laissait négocier le prix de la prestation et recueillir l'argent. Dès lors, Theolona avait quitté le domicile familial et avait poursuivi seule sa vie de débauche. Elle s'était rendue à Jérusalem et à Trabzon, et avait même voyagé par bateau jusqu'à Venise. Elle n'avait plus faim et portait de beaux habits, mais elle savait qu'elle n'était qu'un brin d'herbe dans une flaque de boue et qu'à force d'être piétinée elle finirait par s'amalgamer avec elle.

Jusqu'au jour où le miracle avait eu lieu, ou plutôt jusqu'au jour où elle avait pu pénétrer au cœur du miracle.

Theolona n'était guère impressionnée par la figure de cette sainte européenne apparue plus de vingt ans plus tôt au cours d'une guerre européenne – Jeanne. Après tout, qu'avait-elle obtenu de Dieu, sinon une épée tombée du ciel ? Ce que le Seigneur avait accordé à Theolona la ferait devenir la deuxième sainte après la Vierge Marie.

— Regarde, voici le camp de Fatih², dit Sphrantzès en désignant la direction située en face de la porte de Saint-Romanus.

Theolona se contenta d'un regard et hocha la tête.

Sphrantzès lui tendit un nouveau sac en cuir de mouton :

— À l'intérieur, tu trouveras trois de ses portraits, peints selon des angles différents et dans divers accoutrements ; voici aussi une dague que tu prendras avec toi. Cette fois, nous ne voulons pas que son cerveau, nous voulons sa tête. Le mieux est d'agir la nuit, en entrant dans sa tente, il en est absent le restant de la journée.

Theolona reçut le sac :

— Excellence, c'est à présent à moi de vous demander de bien retenir mes mots.

— Parle et sois rassurée.

Theolona lui adressa les mêmes avertissements : ne pas la suivre et,

surtout, ne pas entrer là où elle entrera, ou sa magie disparaîtrait à jamais.

L'espion qui avait la dernière fois suivi Theolona avait rapporté à Sphrantzès qu'après avoir quitté les geôles souterraines elle s'était montrée très prudente, essayant de le semer dans des virages, puis elle avait fini par pénétrer dans le quartier des Blachernes, au nord de la muraille de Théodose II. En entendant son récit, le protovestiaire avait été surpris : il s'agissait de la zone la plus durement touchée par les canons de l'ennemi et personne, en dehors des soldats, n'osait s'y aventurer. L'espion avait enfin vu la cible de sa filature entrer à l'intérieur d'un minaret en ruine qui avait jadis fait partie d'une mosquée. Quand Constantin avait ordonné de démolir toutes les mosquées de la cité, ce minaret était resté debout car, lors de la dernière épidémie de peste bubonique, des malades s'y étaient réfugiés et y étaient morts, si bien que nul ne s'avisait de s'en approcher. Après le début du siège, un boulet de canon tiré par on ne sait quelle salve avait fait s'écrouler la moitié de la tour. Suivant les ordres donnés par le protovestiaire, l'espion n'était pas entré dans le minaret, mais il avait interrogé deux soldats qui s'y étaient hasardés avant sa destruction partielle. Ceux-ci avaient d'abord eu comme idée d'établir un poste d'observation à son sommet, avant de constater que la hauteur n'était pas suffisante. D'après eux, il ne s'y trouvait rien d'autre que des cadavres si décomposés qu'ils ne seraient bientôt plus que des squelettes.

Cette fois-ci, Sphrantzès n'envoya personne pour suivre Theolona. Il accompagna du regard son départ : elle se faufila au milieu des soldats postés sur les remparts aux armures couvertes de sang et de poussière et à côté desquelles sa cape apparaissait resplendissante. Mais ces hommes en armes, exténués par une bataille qui durait depuis des jours, ne firent pas attention à elle. Elle descendit rapidement de cette portion de muraille et passa la deuxième porte. Cette fois-ci, elle ne donna pas l'impression d'essayer d'échapper à une filature et fit directement route vers les Blachernes, avant de disparaître dans les plis du voile de la nuit qui venait de recouvrir la cité.

Constantin XI avait les yeux rivés sur les flaques d'eau qui s'évaporaient sur le sol en même temps que ses derniers espoirs. Les flaques avaient été laissées par douze soldats de la marine byzantine qui venaient juste de prendre congé. Le lundi de la semaine précédente, coiffés de turbans et vêtus des uniformes rouges de l'armée ottomane, ils avaient franchi le blocus ennemi à bord d'un petit voilier. Ils devaient accueillir les troupes des vaisseaux européens supposés venir en renfort pour les informer de la situation du camp ottoman. Mais ils n'avaient rencontré rien d'autre qu'une mer Égée vide, sans l'ombre des légendaires armées d'Europe occidentale. Le cœur lourd et l'esprit las, les guerriers avaient tout de même poursuivi leur mission et retraversé les lignes ottomanes pour rapporter à l'empereur la funeste nouvelle. Constantin comprenait enfin à présent que les renforts promis n'étaient qu'une chimère : le reste de la chrétienté abandonnait froidement Byzance et regarderait cette millénaire cité sainte tomber aux mains des infidèles.

Dehors, on entendit des hurlements d'angoisse. Un garde rapporta qu'une éclipse lunaire était en cours. C'était un présage extrêmement clair, car on racontait depuis toujours que tant que la lune illuminerait la ville de ses rayons, Constantinople ne chuterait pas. À travers la fenêtre, l'empereur regardait la lune s'assombrir en une tombe céleste. Il avait le pressentiment que Theolona ne reviendrait pas et qu'il n'obtiendrait jamais la tête de son ennemi.

Un jour et une nuit passèrent, puis une nouvelle aube. Et toujours aucune nouvelle de Theolona.

Sphrantzès et un groupe d'hommes à cheval firent halte et descendirent de monture lorsqu'ils furent arrivés devant le minaret des Blachernes. Ils restèrent un instant époustouflés : baignée par la faible clarté de la lune qui s'élevait à peine, la tour apparaissait parfaitement indemne. Son sommet effilé pointait dans la nuit étoilée. L'espion, qui menait le groupe, jura que lors de sa dernière venue la moitié de l'édifice était manquante. Les autres soldats qui les accompagnaient indiquèrent qu'eux aussi avaient vu la tour à demi effondrée. Sphrantzès fixa l'espion avec une colère froide. Peu importe combien

d'entre eux étaient prêts à témoigner, il était certain qu'ils mentaient, car l'intégrité du minaret était plus irréfutable que n'importe quelle autre preuve. Toutefois, Sphrantzès n'eut guère le temps de punir qui que ce soit, car le dernier jour de la ville était arrivé, et nul ne pourrait échapper à l'ultime dénouement. Un soldat qui se trouvait à côté n'osa exprimer ce qu'il avait sur le cœur, mais il savait au fond de lui que la moitié jadis manquante du minaret n'avait pas été détruite par des boulets. Deux semaines plus tôt, alors que n'avait retenti aucune canonnade, le pinacle avait disparu en une nuit. Ce matin-là, il n'avait remarqué aucun débris de tuiles sur le sol à proximité de la tour. Ici, les murailles constituaient une cible privilégiée pour le gigantesque canon d'Urbain. Les boulets traversaient les murs de la ville pour retomber en gros blocs de pierre, ôtant simultanément la vie d'une dizaine de soldats. Des cratères parcouraient l'édifice tout entier qui menaçait de s'écrouler à tout moment, si bien que personne n'y allait plus. Les deux autres soldats qui avaient suivi l'espion ce matin-là étaient morts au champ de bataille et il n'avait pas voulu en rajouter, car on n'aurait jamais cru ce qu'il aurait dit.

Sphrantzès et ses hommes entrèrent par la base du minaret. Ils virent les restes des corps dévorés par la peste, que des chiens errants avaient éparpillés en lambeaux, mais il n'y avait aucun indice d'un être vivant à l'intérieur. Ils gravirent l'escalier en colimaçon et, grâce à la lueur vacillante des torches accrochées aux parois, ils aperçurent Theolona, recroquevillée sous la fenêtre. Elle paraissait endormie, mais ses yeux à demi clos reflétaient la lumière des flammes ; ses vêtements étaient sales et déchirés, ses cheveux, hirsutes, et son visage était strié de griffures sanglantes qu'elle semblait s'être infligées à elle-même. Le protovestiaire balaya l'endroit du regard. Ils étaient à présent au sommet du minaret, dans un espace conique et entièrement vide. Il remarqua que tout ici était recouvert d'une épaisse couche de poussière, dans laquelle la moindre empreinte apparaissait de façon manifeste. Il n'y avait pourtant guère d'autre trace alentour, comme si Theolona venait d'entrer ici pour la première fois. On la réveilla rapidement. Ses deux mains tâtonnèrent pour prendre un appui sur le mur et se relever. Un faisceau de lune perça à travers la fenêtre et métamorphosa sa chevelure ébouriffée en une auréole brumeuse et

argentée autour de son visage. Elle ouvrit deux grands yeux ronds et parut mettre un long moment avant de reprendre tout à fait conscience. Soudain, elle referma les paupières, comme si elle voulait s'attarder encore un peu dans le rêve dont on l'avait tirée.

— Que fais-tu ici ? lui demanda Sphrantzès avec sévérité.

— Seigneur, je... je n'arrive plus à aller *là-bas* !

— Là-bas ?

Les yeux toujours mi-clos, bien décidée à se cramponner à ses souvenirs comme un enfant à son jouet préféré qu'un adulte voudrait confisquer, elle répondit :

— Là-bas, c'est grand, c'est beau, c'est agréable. Ici... Elle ouvrit brusquement les yeux et regarda autour d'elle, terrorisée : Ici, c'est aussi étroit que dans un cercueil, à l'intérieur... comme à l'extérieur. Je dois y retourner !

— Et ta mission ?

— Excellence, attendez encore un peu. Theolona fit un signe de croix : Attendez encore un peu...

Sphrantzès désigna la fenêtre :

— Peut-on encore attendre ?

Un torrent de sons leur parvint de l'extérieur. En écoutant attentivement, ils détectèrent deux vagues provenant de sources différentes.

L'une déferlait depuis l'extérieur de la cité. Mehmet II avait décidé le lendemain de lancer son assaut ultime contre Constantinople. Le jeune sultan chevauchait en ce moment même le long des tentes de son armée en adressant cette promesse à ses soldats : "Je ne désire que la ville : les richesses et les femmes vous appartiennent. Quand vous serez entrés dans Constantinople, vous aurez trois jours pour la piller comme bon vous semblera." La promesse du sultan fut accueillie par les acclamations des soldats, auxquelles s'ajoutèrent les chants des trompettes et des tambours. Ce vacarme se mêla à la fumée et aux étincelles jaillissant des feux de camp et s'éleva dans le ciel de Constantinople en un épais brouillard de mort.

Les voix qui résonnaient depuis la cité étaient, elles, sourdes et lugubres. Menés par le patriarche de Constantinople, tous les citoyens avaient entamé une grande procession religieuse et entraient dans la

basilique Sainte-Sophie où ils prendraient part à une dernière messe pour apaiser leurs âmes. Ce fut le plus grand office jamais célébré dans l'histoire du christianisme et il n'y en aurait jamais de plus grand. Bercés par la majesté des chants grégoriens, sous la faible lueur des cierges, empereur byzantin, patriarche, fidèles orthodoxes, catholiques venus d'Italie, soldats en armure, marchands, marins de Venise et de Gênes, et davantage encore de citoyens : tous se rassemblaient devant Dieu, prêts à aller au-devant de leur dernière bataille.

Sphrantzès savait qu'il n'y aurait aucune suite. Peut-être Theolona n'était-elle qu'une menteuse de génie, ne possédait-elle aucune magie – cela valait d'ailleurs mieux. Mais peut-être en était-il autrement, peut-être faisait-il face à un terrible danger, peut-être que Theolona avait réellement des pouvoirs, qu'elle était allée dans le camp ennemi et qu'elle avait accepté une nouvelle mission confiée par les Ottomans. Après tout Byzance, agonisante, n'avait plus rien à lui offrir. La promesse faite par l'empereur de la sanctifier avait bien peu de chances d'être honorée : orthodoxes comme catholiques auraient en effet bien du mal à accepter qu'une prostituée, sorcière de surcroît, devienne une sainte. Elle était peut-être de retour ici avec une nouvelle cible : l'empereur, ou bien lui-même, Sphrantzès. Le cas d'Urbain leur avait pourtant servi de leçon³.

Le protovestiaire adressa un regard à l'espion. Ce dernier dégaina son épée et la pointa vers Theolona. La lame traversa la poitrine de la prostituée et ressortit derrière elle en perçant un trou dans le mur. L'espion voulut retirer son arme, mais en vain. Theolona tenait fermement la poignée. Refusant de toucher ces deux mains, l'espion lâcha prise et s'enfuit en hâte, suivi de Sphrantzès et des autres. Pendant tout le temps de son exécution, Theolona n'avait pas poussé le moindre cri. Sa tête s'affaissa lentement, et l'auréole brumeuse et argentée autour de son visage échappa à la clarté de la lune pour être engloutie par les ténèbres. L'intérieur du minaret s'assombrit et, dans ce petit coin de sol éclairé par un pâle faisceau de lune, se mit à onduler un ruisseau de sang, comme un mince serpent noir.

Quand Sphrantzès se retrouva à l'extérieur du minaret, les voix provenant de l'intérieur et de l'extérieur de la cité s'étaient tues. Un

calme augurant une tempête imminente drapait la terre et l'océan qui servaient de frontière entre l'Europe et l'Asie. L'Empire romain d'Orient accueillait sa dernière aube.

Au deuxième étage du minaret, la magicienne clouée au mur rendit son dernier soupir. Elle fut peut-être la seule vraie magicienne de toute l'histoire de l'humanité. Et environ dix heures plus tôt, l'âge de la magie aussi s'était éteint. Cet âge éphémère avait commencé le 3 mai 1453 à 16 heures, lorsque les fragments de haute dimension avaient pour la toute première fois croisé le chemin de la Terre ; il s'était achevé le 28 mai de la même année, à 21 heures, à l'instant où les fragments avaient laissé la Terre derrière eux. Il avait en tout duré vingt-cinq jours et cinq heures, avant que le monde retrouve son orbite ordinaire.

Le soir du 29 mai, Constantinople tomba.

À l'heure où cette guerre sanglante approchait de son épilogue, Constantin XI sortit du palais et se dressa de tout son être face à l'armée ottomane.

— N'y a-t-il donc plus aucun chrétien dans cette ville pour me trancher la tête ? cria-t-il.

Puis il arracha sa robe impériale, dégaina son épée et fondit sur l'ennemi. Son armure argentée scintilla comme une petite feuille d'aluminium lancée dans un récipient d'acide nitrique rouge sombre, puis elle s'éteignit bientôt.

On ne prit conscience que bien des années plus tard de l'importance historique de la chute de Constantinople. En ce temps-là, on se disait seulement que l'Empire romain d'Orient avait rendu son dernier souffle. Byzance n'était qu'un sillon millénaire laissé sur la route de l'histoire par les roues de l'Empire romain. Elle avait connu des heures de gloire, mais avait tout de même fini par s'évaporer comme une flaque d'eau sous un soleil ardent. En des temps lointains, les Romains sifflotaient dans leurs magnifiques thermes, persuadés que l'Empire, comme les bains en granit sous leurs corps, perdurerait jusqu'à la fin des temps.

Mais aujourd'hui, les hommes savaient qu'aucun festin n'était éternel. Que tout avait une fin.

1.En 1204, pendant la quatrième croisade, les croisés s'emparèrent de la ville de Constantinople, et fondèrent l'Empire latin d'Orient. La capitale fut reprise par les Byzantins en 1261. *(N.d.A.)*

2.“Le Conquérant”, surnom donné au sultan ottoman Mehmet II. *(N.d.A.)*

3.Urbain, ingénieur hongrois, avait jadis rejoint Constantinople pour construire son canon. Toutefois, Byzance, dont les coffres étaient vides, ne fut pas en mesure de lui payer son pourtant modeste salaire. Il rejoignit donc la bannière de Mehmet II pour qui il construisit un canon gigantesque, long de huit mètres, avec un rayon de soixante-quinze mètres, pouvant tirer des boulets de cinq cents kilos capables d'atteindre des cibles à un mille. Cette arme, que l'histoire désignerait plus tard sous le nom de “canon d'Urbain”, fut fatale pour les murailles de la cité de Constantinople. *(N.d.A.)*

An 1 de la Grande Crise. L'option "vie"

Yang Dong voulait se sauver, mais elle savait qu'elle avait peu d'espoir.

Debout sur le balcon du dernier étage du centre de contrôle, elle contemplait sous ses pieds l'accélérateur de particules à l'arrêt. De la hauteur où elle se trouvait, elle pouvait tout juste voir l'intégralité de sa circonférence de vingt kilomètres. Contrairement à ce qui se faisait d'ordinaire, l'appareil n'avait pas été bâti dans une galerie souterraine, mais confiné au milieu d'un tunnel en béton hors du sol, qui donnait l'impression d'un gigantesque point final dans le crépuscule⁴.

De quoi celui-ci marquait-il la fin ? Yang Dong priait pour que ce soit seulement celle de la physique.

Autrefois, elle avait la ferme conviction que la vie et le monde étaient laids, mais qu'à l'extrémité des échelles microscopique et macroscopique existait une merveilleuse harmonie. Le monde ordinaire, lui, n'était qu'une flaque d'écume flottant au-dessus de cet océan de perfection. Mais de ce qu'elle en savait désormais, c'était au contraire le monde qui était en apparence merveilleux, tandis que la réalité microscopique qu'il contenait et celle, macroscopique, dans lequel il était contenu, étaient probablement encore plus laides et chaotiques que lui.

Cette réalité était trop effrayante.

Yang Dong pouvait choisir de ne plus penser à tout cela, d'oublier la physique fondamentale, de continuer à vivre, de choisir un métier dans un autre secteur, de se marier, d'avoir des enfants et de couler des jours tranquilles comme toutes les autres femmes. Mais bien sûr, pour elle, cette vie ne serait que la moitié d'une vie.

Il y avait en effet autre chose : sa mère, Ye Wenjie. Yang Dong avait accidentellement découvert dans l'ordinateur de cette dernière des messages avec un haut degré de cryptage, ce qui avait suscité chez elle

une forte curiosité. Une fois ouverts, les messages reçus n'avaient pas été détruits, mais simplement supprimés. Comme tous les gens de son âge, Ye Wenjie n'était pas très familière de l'informatique et d'Internet et elle ignorait que même en reformatant son disque dur, ces données pouvaient être récupérées sans peine. Pour la première fois de sa vie, Yang Dong agit donc dans le dos de sa mère : elle restaura une partie des messages supprimés. La masse de données était colossale, et elle y consacra plusieurs jours de lecture pendant lesquels elle comprit le secret qui unissait sa mère au monde de Trisolaris.

Yang Dong fut assommée par le choc. Cette mère à qui elle devait tout était devenue à ses yeux une autre femme et, pire encore, une créature dont elle ne soupçonnait même pas l'existence en ce monde. Elle n'oserait pas se confronter à sa mère, jamais, car dès lors celle-ci deviendrait réellement et irrévocablement cette étrangère. En lui laissant son secret, Yang Dong pourrait continuer à prétendre que sa mère était toujours la même, et elle pourrait continuer à vivre. Mais bien sûr, pour elle, cette vie ne serait que la moitié d'une vie.

Était-ce bien si grave de vivre à moitié ? D'après ce qu'elle pouvait observer, beaucoup autour d'elle s'en contentaient : il suffisait d'être en mesure d'oublier et de prendre sur soi pour pouvoir mener une vie paisible, même à moitié vide.

Mais ces deux réalités s'additionnant, c'était une vie entière qui lui était arrachée.

Appuyée à la rambarde du balcon, contemplant le précipice en contrebas, Yang Dong était submergée par un sentiment mêlé de peur et de tentation. Elle sentit vibrer la rambarde qui supportait son poids et, aussitôt, elle recula d'un pas, comme si elle avait été victime d'une décharge électrique. Elle n'osa pas demeurer plus longtemps là et s'en retourna dans la grande salle des terminaux informatiques.

La pièce était bondée de terminaux reliés à une unité centrale qui n'était pas directement connectée à l'accélérateur, mais destinée à l'analyse hors ligne des résultats obtenus lors des expériences menées. Toutes les machines avaient été éteintes quelques jours plus tôt, mais certaines d'entre elles avaient été rallumées aujourd'hui, ce qui apporta à Yang Dong une pointe de réconfort. Elle savait malgré tout que leur fonctionnement n'avait à présent plus rien à voir avec le

collisionneur, car l'équipement était maintenant utilisé à d'autres fins. Il n'y avait dans la salle qu'un jeune homme qui se leva quand il la vit arriver. Ses yeux étaient chaussés de lunettes aux larges montures dont la couleur verte lui conférait une apparence singulière. Yang Dong expliqua qu'elle était venue récupérer quelques affaires qu'elle avait laissées ici. Quand "Lunettes vertes" apprit son identité, il s'enthousiasma et lui expliqua quel programme l'unité centrale était en train d'exécuter.

Il s'agissait d'un modèle mathématique de la planète Terre, permettant de simuler numériquement l'évolution de la configuration de sa surface depuis sa genèse. À la différence de projets antérieurs, ce modèle prenait en compte différents facteurs biologiques, géologiques, atmosphériques, océaniques et astronomiques. Lunettes vertes alluma quelques écrans afin de montrer son fonctionnement à Yang Dong. Celle-ci vit s'afficher des éléments qui différaient beaucoup des traditionnels ensembles de courbes et tableaux de données : des figures de couleurs vives derrière lesquelles on devinait les océans et les continents vus du ciel. Lunettes vertes fit glisser avec agilité le curseur de la souris, et zooma théâtralement sur quelques détails des figures, en les agrandissant jusqu'à ce qu'on puisse reconnaître une rivière ou une forêt. Yang Dong eut la sensation que le souffle de la nature parcourait ces endroits numérisés jadis dominés par des données abstraites et théoriques. Elle en éprouva une sensation de délivrance.

Elle écouta la présentation de Lunettes vertes, puis elle prit ses affaires et le salua courtoisement, prête à partir. Au moment où elle se dirigeait vers la porte, elle sentit les yeux du jeune homme s'attarder sur elle. Elle avait l'habitude que les hommes la regardent ainsi, et elle ne s'en offusqua pas, ressentant même cette fois dans son dos la chaleur d'un rayon de soleil en hiver. Soudain, elle fut saisie par le désir de se confier. Elle pivota alors et s'adressa à Lunettes vertes :

— Croyez-vous en Dieu ?

Yang Dong elle-même fut surprise par sa question mais, réfléchissant un instant au modèle actuellement en opération, celle-ci ne lui parut finalement pas si incongrue, ce qui ne fut pas sans la soulager.

Lunettes vertes resta lui aussi abasourdi par cette question. Il demeura un long moment la bouche ouverte avant d'oser prudemment :

— Quel genre de dieu ?

— Eh bien, Dieu, lui répondit simplement Yang Dong. Un sentiment écrasant de fatigue l'engourdissait à nouveau et elle n'avait pas la force d'en dire davantage.

— Je ne pense pas.

Yang Dong désigna les continents et les océans qui s'affichaient sur un des grands écrans :

— Et pourtant, pour qu'un environnement soit propice à la vie, chaque paramètre physique doit être rigoureusement respecté : prenez par exemple l'eau à l'état liquide, elle ne peut exister qu'à l'intérieur d'une fourchette étroite de températures. C'est encore plus évident à l'échelle de l'Univers tout entier : si les paramètres du Big Bang avaient différé de manière infinitésimale, les éléments lourds n'auraient pas existé, et la vie n'aurait jamais vu le jour. Ne tenons-nous pas là la preuve d'un dessein intelligent ?

Lunettes vertes secoua la tête :

— Je ne suis pas un expert du Big Bang, mais vous vous trompez en partie au sujet de l'environnement terrestre. Si la Terre a certes permis la vie, la vie a, elle, changé la face de la Terre. Notre environnement actuel est le résultat de leurs interactions mutuelles. Lunettes vertes réfléchit un instant, puis il attrapa la souris : Essayons de simuler une autre Terre.

Il afficha sur l'écran une interface de configuration : un nombre étourdissant de fenêtres représentant différentes variables. Il décocha une option au sommet de la page, et toutes les fenêtres se vidèrent :

— Voilà, nous avons désélectionné l'option "vie". Observez maintenant l'évolution de la Terre sans aucun être vivant à sa surface. Je me permets de réduire la résolution, car le calcul prendrait trop de temps.

Sur un autre terminal, Yang Dong constata que la machine fonctionnait à pleine capacité, les énormes engins qui ronronnaient comme des tigres électriques consommaient à cet instant même l'énergie d'une petite ville, mais elle ne demanda pas pour autant à

Lunettes vertes d'interrompre l'exécution.

Sur le grand écran apparut une planète nouvellement formée. Sa surface était encore d'un rouge ardent, comme un morceau de charbon à peine sorti d'un fourneau. Le temps s'écoulait à l'échelle des âges géologiques, la planète se refroidit peu à peu, tandis que les couleurs et les motifs à sa surface variaient lentement mais sans relâche, en un ballet hypnotisant. Quelques minutes plus tard, ce fut une planète de couleur ocre qui s'afficha sur l'écran, accompagnée d'un message indiquant que la simulation était terminée.

— L'opération est la plus grossière qui soit : il faudrait un bon mois pour obtenir des résultats plus précis, expliqua Lunettes vertes tout en déplaçant son curseur de manière à faire un piqué depuis l'espace jusqu'à la surface de la planète. Le champ de vision offert par la machine plana au-dessus d'une vaste plaine désertique, frôla des pics montagneux à la forme insolite d'immenses colonnes et s'engouffra dans une dépression circulaire à la profondeur insondable qui représentait sans doute un cratère volcanique.

— Où est-ce ? demanda Yang Dong, perplexe.

— C'est la Terre ! Sans vie, voilà à quoi ressemblerait notre surface, depuis l'aube de son évolution jusqu'à aujourd'hui.

— Mais... et les océans ?

— Il n'y a pas d'océans, ni de rivières, tout est sec.

— Vous voulez dire que sans vie il n'y aurait plus d'eau à l'état liquide sur Terre ?

— La réalité serait peut-être plus effrayante encore. Cela n'est bien sûr qu'une simulation triviale mais elle vous permet au moins de mesurer l'influence de la vie sur l'état de la Terre aujourd'hui.

— Mais...

— Vous pensiez que la vie n'était qu'un élément minuscule, fragile et clairsemé ?

— N'est-ce pas le cas ?

— Vous négligez dans ce cas le pouvoir du temps. Imaginez une colonie de fourmis transportant sans repos des fragments de cailloux de la taille d'un grain chacune : donnez-leur des milliards d'années et elles auront réussi à déplacer le mont Tai tout entier. Il suffit d'étirer suffisamment le temps, et la vie se révèle bien plus forte que la roche

ou le métal, plus puissante qu'un typhon ou un volcan.

— Mais l'orogénèse dépend pourtant de la tectonique des plaques !

— Pas nécessairement. La vie est certes incapable de faire naître des montagnes, mais elle peut modifier la répartition des chaînes montagneuses. Imaginez par exemple trois montagnes, dont deux recouvertes de végétation. La troisième, nue, va très vite s'éroder et s'affaïsser. Quand je dis "très vite", je parle d'une période d'un million d'années environ, ce qui est rapide à l'échelle de la géologie.

— Et dans ce scénario, comment les océans ont-ils disparu ?

— Pour cela, il faudrait consulter le rapport du processus de simulation, ce qui demanderait un certain temps, mais on peut le deviner : les végétaux, les animaux et les bactéries ont joué un rôle important dans la composition de notre atmosphère. Sans vie, les éléments de notre atmosphère seraient bien différents, peut-être que celle-ci ne pourrait plus être en mesure de filtrer les rayons ultraviolets et les vents solaires, ce qui provoquerait l'évaporation des océans. L'atmosphère terrestre deviendrait rapidement une étuve, à l'image de celle de Vénus, l'eau s'évaporerait dans l'espace. Au bout de plusieurs milliards d'années, la Terre deviendrait entièrement aride.

Yang Dong se tut, elle observait en silence ce monde jaune et desséché.

— Par conséquent, la Terre que nous connaissons est un jardin bâti par la vie et pour la vie, elle ne doit rien à Dieu.

Lunettes vertes croisa les bras devant l'écran, de toute évidence fier de l'éloquence dont il avait fait preuve au cours de son développement.

Yang Dong n'avait guère la tête à débattre de cette question, mais au moment où Lunettes vertes avait décoché l'option "vie" dans l'interface de configuration du modèle, une idée fulgurante l'avait parcourue. Et maintenant, une question terrifiante lui venait à l'esprit :

— Et l'Univers ?

— L'Univers ? Quoi, l'Univers ? demanda sans comprendre Lunettes vertes, occupé à éteindre le processus de simulation.

— Si on utilisait un modèle mathématique similaire pour simuler l'évolution de l'Univers tout entier, comme nous venons de le faire

pour la Terre, et que nous désélectionnions dès le début l'option "vie", à quoi ressemblerait-il ?

— Si les résultats sont corrects, il serait très probablement identique à celui que nous connaissons. Quand j'ai parlé des bouleversements provoqués par la vie sur un environnement, je me limitais à la Terre. En ce qui concerne l'Univers, ma foi, même si la vie existait ailleurs, elle serait tellement rare que son influence serait forcément négligeable sur l'évolution du cosmos.

Yang Dong voulut ajouter quelque chose, mais elle se retint. Elle salua de nouveau Lunettes vertes en se forçant à lui adresser un sourire de remerciement. Elle quitta le bâtiment et leva les yeux pour regarder le ciel où les étoiles venaient juste de poindre.

Grâce aux informations qu'elle avait pu glaner dans les documents de sa mère, elle savait que la vie n'était pas rare dans l'Univers, qu'il en était même plein à craquer.

Ainsi donc l'Univers a-t-il déjà été métamorphosé par la vie : mais à quelle échelle et à quelle amplitude ?

Elle savait qu'elle ne pouvait plus se sauver. Elle arrêta de réfléchir. Elle contraignit son esprit à faire le vide, mais une autre question, encore plus effrayante, la hantait obstinément :

La Nature est-elle vraiment naturelle ?

4. En chinois, le point de ponctuation est un petit rond, qui occupe le même espace qu'un caractère (。). (N.d.T.)

An 4 de la Grande Crise. Yun Tianming

À la fin de son examen de routine, au moment de quitter la chambre, le Dr Zhang lança un journal à Yun Tianming en lui disant qu'il était hospitalisé depuis déjà quelque temps et qu'il devait se tenir au courant des dernières nouvelles du monde extérieur. Yun Tianming fut perplexe, car sa chambre était équipée de la télévision. Il avait la vague impression que le médecin avait autre chose derrière la tête.

Il réalisa tout d'abord à la lecture du journal que, contrairement à la période ayant précédé son hospitalisation, les informations portant sur Trisolaris et l'Organisation Terre-Trisolaris n'occupaient déjà plus toutes les pages. Une proportion significative de nouvelles n'avait aucun lien avec la crise. La propension de la nature humaine à se résigner face à son destin était visiblement en train de reprendre le dessus. L'anticipation des événements qui auraient lieu dans quatre siècles perdait peu à peu du terrain au profit des préoccupations du présent. Rien d'étrange à cela, se dit-il : quatre siècles plus tôt, la Chine était encore gouvernée par la dynastie impériale des Ming – si ses souvenirs étaient bons, le Mandchou Nurhachi venait tout juste de fonder la dynastie des Jin postérieurs – tandis qu'en Europe les siècles sombres du Moyen Âge venaient à peine de s'achever. Il faudrait encore attendre plus d'un siècle avant de voir l'apparition de la machine à vapeur, et trois avant que les hommes songent à utiliser l'électricité. Si en ce temps-là, un individu s'était inquiété des événements qui auraient lieu quatre siècles plus tard, ses contemporains se seraient sûrement moqués de lui : il était aussi ridicule de se préoccuper du sort de ses descendants que de celui de ses ancêtres.

Quant à Yun Tianming, au rythme de l'évolution de sa maladie, il n'aurait même pas besoin de se préoccuper de ce qui adviendrait dans un an.

Le titre d'un article sur la première page, bien visible quoiqu'il ne fasse pas la une, attira toutefois son attention :

La troisième session extraordinaire du Comité permanent de l'Assemblée nationale populaire ratifie la loi sur l'euthanasie.

Chose étonnante, les sessions extraordinaires du Comité avaient jusqu'ici toutes été tenues pour régler la crise trisolarienne, et ce projet de loi ne semblait entretenir aucun rapport avec celle-ci.

Était-ce cette information que le Dr Zhang avait souhaité lui faire lire ?

Une quinte de toux le contraignit à lâcher le journal, et il entama une pénible nuit de sommeil.

Le lendemain, des reportages et des entretiens furent diffusés à la télévision au sujet de la loi sur l'euthanasie, mais le public ne paraissait guère s'en émouvoir et les réactions des personnes interrogées étaient très prosaïques.

Cette nuit-là, Yun Tianming ne cessa de tousser et eut des difficultés à respirer normalement. Le tout conjugué aux nausées et aux vertiges provoqués par sa chimiothérapie, il eut un mal terrible à trouver le sommeil. Lao Li⁵, son voisin de chambre, lui tendit sa canule nasale et en profita pour s'asseoir au bord de son lit. Il s'assura que les deux autres patients de la chambre étaient endormis, puis il glissa à voix basse :

— Xiao Yun ! J'ai l'intention de partir plus tôt.

— Ils te laissent sortir ?

— Non, je vais me faire euthanasier.

(Plus tard, pour évoquer cette opération, les gens préféreraient l'expression "partir en douceur".)

— Qu'est-ce qui te passe par la tête ? Tes deux enfants prennent pourtant bien soin de toi... l'interrogea Yun Tianming en s'adossant à son oreiller.

— C'est bien pour ça que j'ai pris cette décision. Si ça continue, ils vont devoir vendre leurs maisons et, pour finir, je ne serai pas mieux guéri. Je dois faire preuve de responsabilité, pour mes gamins et pour les leurs.

Lao Li sembla prendre conscience que le moment n'était peut-être pas bienvenu pour discuter de son intention avec Yun Tianming. Il lui tapota doucement le bras puis regagna son lit.

Yun Tianming trouva peu à peu le sommeil en fixant les ombres frémissantes des arbres projetées par la lumière des lampadaires sur les rideaux. Pour la première fois depuis le début de sa maladie, il fit un rêve apaisé, dans lequel il avait pris place à bord d'une barque en origami dénuée de rames qui flottait à la surface d'une eau tranquille. Le ciel était d'un gris sombre et brumeux et il tombait un léger crachin, mais les gouttes ne perlaient pas sur l'eau, car celle-ci n'était traversée d'aucune ride et demeurait aussi lisse qu'un miroir. Dans toutes les directions, l'eau se fondait dans le gris du firmament. On ne distinguait aucune rive, ni aucun horizon... Quand, au petit matin, il se remémora son rêve, Yun Tianming eut une impression étrange : il était sûr de lui, sûr que le même crachin tomberait toujours, que la surface de l'eau ne serait jamais traversée de rides et que le ciel serait éternellement du même gris sombre et brumeux.

On allait procéder à l'euthanasie de Lao Li. Le verbe “procéder” avait été longuement débattu. “Exécuter” n'allait de toute évidence pas, et “mener à bien” n'était guère plus approprié ; quant à “achever”, le verbe sous-entendait certes que le décès était une certitude, mais il était inexact du point de vue du processus concret de l'opération.

Le Dr Zhang alla trouver Yun Tianming et lui indiqua que s'il se sentait suffisamment en forme, il pourrait assister à la cérémonie d'euthanasie de son voisin de chambre. Le docteur s'empressa d'expliquer qu'il s'agissait de la première opération d'euthanasie de la ville, que des représentants de tous horizons allaient y assister, et qu'il serait de bon ton que quelqu'un puisse y représenter les patients, voilà tout. Mais Yun Tianming avait le sentiment que cette invitation dissimulait autre chose. Toutefois, comme le Dr Zhang l'avait toujours traité avec beaucoup d'égard, il accepta. Un peu plus tard, il remarqua que le visage du Dr Zhang lui était familier et que son nom lui disait quelque chose, mais il ne se souvenait pas où il avait déjà pu le

rencontrer avant l'hôpital. S'il n'avait jamais éprouvé ce sentiment plus tôt, c'était parce que leurs discussions s'étaient jusqu'ici limitées à la maladie et au traitement. Un médecin est toujours un homme différent dans sa sphère privée et lors de ses consultations.

Aucun des membres de la famille de Lao Li ne prenait part à son euthanasie. Celui-ci la leur avait sciemment cachée, exigeant du bureau municipal des affaires civiles – et non de l'hôpital – qu'il les informe seulement une fois l'opération terminée. C'était une disposition permise par la nouvelle loi sur l'euthanasie. De nombreux journalistes s'étaient déplacés pour couvrir l'événement, mais la majorité d'entre eux avaient été retenus à l'extérieur. On procédait à l'opération dans une salle d'urgence de l'hôpital équipée d'un miroir sans tain descendant jusqu'au sol, si bien que les proches pouvaient se tenir de l'autre côté sans que le patient puisse les voir.

Yun Tianming se fit une place entre une foule hétéroclite d'individus. Debout devant le miroir, il fut inondé par un mélange d'angoisse et de dégoût qui manqua de le faire vomir lorsqu'il vit pour la première fois l'aspect de la chambre d'euthanasie. L'intention première de l'hôpital était peut-être louable car, pour humaniser la scène, on avait décoré la pièce et remplacé les rideaux. Un vase de fleurs fraîches trônait sur une table et on avait même retapissé la chambre avec du papier peint aux motifs de cœurs roses. Mais cet aménagement faisait l'effet inverse : c'était comme si on avait transformé cette chambre funéraire en chambre nuptiale. L'atmosphère sinistre de la mort approchant se trouvait ainsi étrangement agrémentée d'une forme de désinvolture.

Lao Li était allongé sur un lit au milieu de la pièce, il avait l'air parfaitement paisible. Yun Tianming réalisa le cœur lourd qu'ils ne s'étaient pas fait leurs adieux. Deux notaires publics étaient en train de régler les derniers détails administratifs de la procédure. Lao Li signa les documents. Les notaires sortis, un autre individu entra dans la pièce pour expliquer au patient les différentes étapes de l'opération. Probablement un médecin, à en juger par sa longue blouse blanche. Il désigna tout d'abord un large écran placé devant le lit et demanda à Lao Li s'il pouvait lire les caractères qui s'y affichaient. Ce dernier répondit par l'affirmative. L'individu demanda encore à Lao Li s'il

pouvait essayer de déplacer la souris avec sa main droite et cliquer sur une icône apparaissant à l'écran. Il insista sur cette étape en précisant que s'il éprouvait des difficultés, il existait d'autres moyens. Lao Li y arriva sans problème.

Yun Tianming se souvint que ce dernier lui avait confié être un parfait néophyte en matière d'informatique, à tel point qu'il était contraint d'aller faire la queue devant le comptoir d'une banque chaque fois qu'il voulait retirer de l'argent. C'était la première fois qu'il utilisait une souris. L'homme en blouse blanche expliqua ensuite à Lao Li qu'une question allait apparaître à l'écran et que celle-ci serait répétée cinq fois. Sous la question se trouveraient six boutons, numérotés de 0 à 5. Si Lao Li voulait répondre par l'affirmative, il n'aurait qu'à se conformer aux indications données et cliquer sur le bouton correspondant, qui changerait aléatoirement de 1 à 5 pour chaque intitulé. Si la procédure était telle et ne consistait pas en un choix simple entre "oui" et "non", c'était de façon à éviter la situation dans laquelle un malade cliquerait de façon mécanique et inconsciente sur le même bouton. Si Lao Li souhaitait au contraire répondre par la négative, il devrait cliquer sur 0 et l'opération s'interromprait aussitôt. Une infirmière entra et introduisit l'aiguille d'une seringue dans le bras gauche de Lao Li. Celle-ci était reliée à un injecteur de la taille d'un ordinateur portable par l'intermédiaire d'un tube flexible. Le médecin se saisit d'une enveloppe étanche de laquelle il sortit une burette en verre emplies d'un liquide jaune clair. Avec délicatesse, il la raccorda à l'injecteur, puis l'infirmière et lui sortirent. Il ne resta plus que Lao Li dans la chambre. L'opération commença. La question qui s'affichait sur l'écran était simultanément lue par une douce voix féminine :

Souhaitez-vous mettre un terme à votre vie ? Si oui, cliquez sur 3 ; sinon, cliquez sur 0.

Lao Li cliqua sur 3.

Voulez-vous mettre un terme à votre vie ? Si oui, cliquez sur 5 ; sinon, cliquez sur 0.

5.

Le processus se répéta encore deux fois, et Lao Li cliqua respectivement sur 1 et 2. Puis l'ultime question s'afficha :

Voulez-vous mettre un terme à votre vie ? Il s'agit de la dernière question. Si oui, cliquez sur 4 ; sinon, cliquez sur 0.

Une vague de chagrin submergea Yun Tianming. Il faillit s'évanouir. Il n'avait jamais ressenti une tristesse aussi extrême, pas même au moment du décès de sa propre mère. Il eut envie de hurler à Lao Li de cliquer sur 0, de briser le miroir, d'étouffer cette voix.

Mais Lao Li cliqua sur 4.

L'injecteur se mit silencieusement en marche. Yun Tianming put voir avec clarté le liquide jaune dans la burette se réduire rapidement, jusqu'à ce que celle-ci soit vide. Lao Li ne bougea pas une seule fois, il ferma les paupières et s'abandonna à un sommeil paisible.

La foule autour de Yun Tianming se dispersa vite, mais ce dernier demeura immobile, debout, appuyé contre la vitre, sans toutefois oser regarder ce corps sans vie. Il écarquillait les yeux, mais ceux-ci ne fixaient rien.

— Il n'a pas souffert, murmura faiblement le Dr Zhang à son oreille, comme un bourdonnement de moustique. Yun Tianming sentit au même moment une main sur son épaule gauche : L'injection létale est réalisée à partir d'une combinaison de barbiturique, de myorelaxant et d'une forte concentration de chlorure de potassium. Le barbiturique agit en premier : il plonge le patient dans un sommeil profond ; le myorelaxant fait cesser la respiration et le chlorure de potassium, les battements du cœur. Cela ne prend que vingt ou trente secondes.

Le Dr Zhang laissa un moment sa main sur l'épaule de Yun Tianming avant de la retirer. Puis ce dernier entendit les pas légers du docteur s'éloigner. Yun Tianming ne se retourna pas. Soudain, il se rappela où il avait déjà vu le Dr Zhang.

— Docteur Zhang, l'appela-t-il faiblement.

Les pas cessèrent. Toujours sans se retourner, Yun Tianming ajouta :

— Vous connaissez ma grande sœur, n'est-ce pas ?

Son interlocuteur ne répondit qu'après un long moment :

— En effet, nous étions camarades au lycée. Je me souviens vous avoir croisé une fois ou deux quand vous étiez enfant.

Yun Tianming quitta mécaniquement le bâtiment principal de l'hôpital. Il comprenait à présent : le Dr Zhang agissait pour sa sœur. C'était elle qui voulait sa mort – ou plutôt “son départ en douceur”.

Yun Tianming gardait le souvenir d'une enfance heureuse passée avec sa sœur mais, en grandissant, tous deux avaient peu à peu pris de la distance. Il n'y avait jamais vraiment eu de conflit ouvert entre eux, et aucun n'avait fait quoi que ce soit qui ait blessé l'autre, mais leur éloignement avait paru inévitable. Ils se sentaient appartenir à une espèce différente, méprisée par l'autre. Sa sœur était une femme lucide, mais pas intelligente. Elle avait épousé un homme qui lui ressemblait. Ils menaient une existence morne et, même si leurs enfants étaient maintenant déjà grands, ils n'avaient toujours pas pu s'offrir une maison. Comme il n'y avait pas de chambre pour eux chez les parents du mari, ils logeaient chez le père de Yun Tianming. Ce dernier était pour sa part d'une nature solitaire, sa carrière et son existence n'étaient guère plus glorieuses que celles de sa sœur et il vivait depuis plusieurs années dans le dortoir de son entreprise, laissant son aînée prendre soin de leur père malade.

Il comprit tout à coup la logique de sa sœur. Sa petite assurance maladie ne suffisait pas à couvrir les frais de l'hospitalisation qui grimpaient au fur et à mesure que son état s'aggravait. Son père n'hésitait pas à engloutir toutes ses économies pour le soigner mais il n'en faisait pas de même pour aider sa sœur et sa famille à acheter un logement. Elle y voyait certainement une marque de favoritisme à l'égard de Yun Tianming. De son point de vue, l'argent dépensé par leur père aurait dû lui revenir, d'autant qu'il servait à financer un protocole de soins qui n'offrait aucun espoir de rémission. Si Yun Tianming choisissait l'euthanasie, l'héritage de sa sœur serait préservé, et lui-même se sentirait moins coupable.

Le ciel était couvert de nuages grisâtres, les mêmes que dans son dernier rêve. Face à ce gris infini, Yun Tianming poussa un long soupir.

Bien, tu veux que je meure, alors je vais mourir.

Yun Tianming repensa à une nouvelle de Kafka dans laquelle une dispute éclate entre le protagoniste et son père. Le second condamne son fils à la mort. Celui-ci répond qu'il accepte, aussi tranquille que s'il promettait simplement de descendre les poubelles ou de fermer la porte. Puis il quitte le domicile familial, traverse la route, court jusqu'à une passerelle, saute par-dessus la balustrade et meurt. Kafka

racontera plus tard à son biographe qu'en écrivant cette fin il avait pensé à une violente éjaculation. Désormais, Yun Tianming comprenait Kafka, il comprenait cet homme coiffé d'un chapeau melon, un attaché-case sous le bras et qui, cent ans plus tôt, déambulait silencieusement dans les rues de Prague. Il comprenait cet homme aussi seul qu'il l'était lui-même aujourd'hui.

De retour dans sa chambre, Yun Tianming découvrit que quelqu'un l'y attendait. C'était Hu Wen, un ancien camarade d'université. Si Yun Tianming n'avait pas de véritable ami à l'époque, ce Hu Wen avait cependant été ce qui s'en rapprochait le plus. Son tempérament était à l'opposé du sien, il faisait partie de ces gens très à l'aise en société, qui connaissent tout le monde par son nom. Yun Tianming était néanmoins probablement l'individu le plus en marge de son réseau de relations. Ils n'avaient plus été en contact depuis l'obtention de leurs diplômes. Hu Wen ne lui avait apporté ni bouquet de fleurs ni présent de ce genre. Il tenait dans ses bras un carton qui semblait contenir des cannettes de boisson.

Après de brèves salutations, Hu Wen posa une question qui déconcerta quelque peu Yun Tianming :

— Tu te souviens de notre excursion à la campagne en première année de licence ? C'était la première sortie en groupe de la classe.

Yun Tianming se la rappelait, naturellement : c'était la première fois que Cheng Xin s'était assise à côté de lui, la première fois qu'elle lui avait parlé. Pour tout dire, si Cheng Xin n'avait pas pris l'initiative ce jour-là, il n'aurait sans doute jamais eu le courage de l'aborder lui-même pendant les quatre années de licence qui avaient suivi. Il était assis seul, observant l'immense surface d'eau du réservoir de Miyun. Elle s'était installée à côté de lui et l'avait interrogé sur ses loisirs, puis ils s'étaient mis à discuter, tout en lançant des petits cailloux dans l'eau. Ils n'avaient échangé que des banalités dont discutent deux camarades venant de faire connaissance, mais Yun Tianming se souvenait encore aujourd'hui de leurs moindres paroles. Puis Cheng Xin avait fait un bateau en origami et l'avait mis à l'eau. Sous une brise légère, le voilier s'était éloigné lentement jusqu'à n'être plus

qu'un petit point blanc dans le lointain... Ce jour-là avait été le plus plaisant de toute sa vie passée à l'université. Il avait pourtant fait mauvais temps : du ciel perlait une bruine légère qui formait des rides à la surface du réservoir et les cailloux qu'ils ramassaient étaient mouillés. Mais depuis ce jour-là, Yun Tianming était tombé amoureux des jours pluvieux, des atmosphères humides et des cailloux mouillés, et il pliait régulièrement de petits voiliers en papier qu'il déposait sur son bureau.

Il se demanda tout à coup si l'agréable monde grisâtre de ses songes ne trouvait pas source dans le souvenir de ce jour.

Quant à ce qui s'était passé ensuite lors de cette excursion, Yun Tianming n'en avait pas gardé un souvenir impérissable, mais quelques bribes lui revinrent en entendant le récit de son ancien camarade. Des filles étaient venues chercher Cheng Xin et c'était Hu Wen qui s'était assis à côté de Yun Tianming, lui conseillant de ne pas faire le fanfaron, car Cheng Xin était ainsi avec tout le monde. Yun Tianming le savait, bien sûr.

Mais Hu Wen avait rapidement changé de sujet et l'avait interrogé sur le contenu étrange de sa bouteille d'eau minérale. L'eau avait verdi et des petites particules flottaient anarchiquement à l'intérieur. Yun Tianming lui avait expliqué qu'il avait broyé des plantes sauvages et les avait fait infuser. C'était une boisson entièrement naturelle. De bonne humeur, Yun Tianming avait été plus prolixe que d'ordinaire et lui avait raconté que si l'opportunité se présentait un jour de créer une entreprise pour produire industriellement cette boisson, il ferait certainement fortune. Hu Wen avait lâché qu'il n'avait jamais bu quelque chose d'aussi infect. Yun Tianming avait rétorqué que l'alcool, les cigarettes ou même le Coca étaient infects la première fois qu'on en consommait. C'était la même chose pour tout ce qui entraînait une dépendance.

— Frangin, ce jour-là, tu as changé ma vie ! s'enflamma Hu Wen en lui frappant l'épaule, puis il ouvrit le carton et en sortit une cannette dont l'extérieur était entièrement vert et sur lequel figurait l'image d'une plaine. La marque de fabrique était "Tempête verte". Hu Wen ouvrit la cannette et en offrit une gorgée à Yun Tianming. La boisson était amère, mais parfumée et enivrante. Il ferma les yeux, c'était

comme s'il était de retour au bord du réservoir, et que Cheng Xin était encore assise à côté de lui sous la bruine...

— C'est la version originale, mais on sucre toujours un peu plus les produits mis sur le marché, précisa Hu Wen.

— Est-ce que ça se vend bien ?

— Du tonnerre ! Le principal obstacle, aujourd'hui, c'est le coût de production : ne va pas croire que les herbes sont bon marché. Sous un certain seuil, c'est encore plus cher que les fruits ou les noix. Et puis, un certain nombre de composés sont toxiques, les procédés de raffinage sont complexes. Mais il y a de bonnes perspectives, beaucoup d'investisseurs sont intéressés. Huiyuan Juice est même prêt à racheter ma boîte, mais ils peuvent aller se faire foutre.

Yun Tianming observa Hu Wen, ne sachant que dire. Cet ingénieur spécialisé dans les moteurs spatiaux s'était reconverti en entrepreneur de boissons. C'était un téméraire, un homme d'action, et la vie appartenait à ceux de sa trempe. Les hommes comme Yun Tianming, eux, étaient généralement laissés sur le carreau.

— Frangin, j'ai une dette envers toi, dit Hu Wen, et il sortit trois cartes de crédit et un bout de papier qu'il glissa dans la main de Yun Tianming. Puis après avoir balayé la chambre du regard, il lui murmura à l'oreille : Il y a trois millions de yuans sur ce compte, je t'ai écrit le mot de passe ici.

— Je n'ai déposé aucun brevet, répliqua Yun Tianming sur un ton léger.

— Mais c'était ton idée ! Sans toi, pas de "Tempête verte". Si tu veux bien, accepte cet argent, nous en serons quittes d'un point de vue légal. Mais en matière d'amitié, sache que je te serai redevable à jamais.

— Tu ne me dois rien d'un point de vue légal.

— Garde ça, je t'en prie, tu as besoin d'argent maintenant.

Yun Tianming n'en rajouta pas et accepta son offre. C'était une somme énorme, mais il ne tomba pas dans un enthousiasme excessif car il était bien conscient que l'argent ne lui sauverait pas la vie. Cependant, il voulut forcer le destin et une fois Hu Wen parti, il tenta de consulter le Dr Zhang. Après bien des efforts, il finit par interroger le vice-directeur de l'hôpital, un oncologue renommé. Il lui demanda

en toute franchise s'il aurait davantage de chance de s'en sortir en mettant la main à la poche. Après avoir consulté le dossier médical informatique de Yun Tianming, le médecin secoua lentement la tête, lui disant que les métastases s'étaient étendues au cœur depuis ses poumons. Il était déjà trop tard pour opérer. Il ne restait plus que les protocoles traditionnels de la chimiothérapie et de la radiothérapie. Ce n'était pas une question d'argent.

— Jeune homme, vous connaissez l'expression... "Le médecin guérit ceux qui peuvent être guéris, et le Bouddha sauve ceux qui doivent être sauvés."

Quelque chose dans le cœur de Yun Tianming se glaça, mais il trouva la paix. L'après-midi même, il effectua une demande officielle pour être euthanasié. Ce fut son médecin principal, le Dr Zhang, qui lui présenta le formulaire. Celui-ci paraissait si rongé par le remords qu'il n'osa même pas regarder son patient dans les yeux. Il se contenta d'indiquer à Yun Tianming qu'il pouvait cesser sa chimiothérapie. Il s'épargnerait au moins désormais les effets indésirables du traitement.

Il ne lui restait dorénavant qu'une chose à faire : réfléchir à la façon de dépenser la somme astronomique qu'il venait de recevoir. La morale aurait voulu qu'il la lègue à son père, qui pourrait ensuite la redistribuer aux autres membres de la famille, mais cela revenait à mettre cet argent entre les mains de sa sœur et ce n'était pas ce que souhaitait Yun Tianming. Il avait déjà accepté de mourir, comme elle le voulait, et estimait ne plus avoir de dette envers elle.

Il allait donc pouvoir accomplir ses propres rêves. Faire un tour du monde en croisière à bord d'un paquebot de luxe comme le *Queen Elizabeth* était tentant et l'argent reçu devait suffire, mais son état de santé ne le permettait pas et il n'avait sans doute plus beaucoup de temps devant lui. Il aurait pourtant voulu pouvoir prendre un bain de soleil sur le pont et repasser sa vie en détail en contemplant l'océan. Ou bien parcourir le littoral d'un pays mystérieux sous la fraîcheur des embruns, ou encore s'asseoir sur les berges d'un lac à la surface recouverte de rides de pluie pour y jeter des cailloux...

Il repensait encore à Cheng Xin. C'était de plus en plus fréquent ces derniers temps.

Le soir même, son attention fut attirée par une nouvelle télévisée :

Au cours de la douzième session du Conseil de défense planétaire des Nations unies a été adoptée la résolution no 479 : le lancement du programme Stellaris. À cette occasion, un comité composé de membres du Programme des Nations unies pour le développement, de la Commission des ressources naturelles et de l'Unesco a été créé avec pour tâche de coordonner la mise en vigueur immédiate du programme.

Le site internet chinois du programme Stellaris a inauguré ce matin le lancement officiel de ce projet dans notre pays. Selon les représentants du bureau pékinois du programme Stellaris, celui-ci est ouvert aux entreprises et aux individus, mais aucun investissement provenant d'organisations non gouvernementales ne sera étudié...

Le sang de Yun Tianming ne fit qu'un tour. Il enfila sa veste et lança à l'infirmière qu'il sortait de l'hôpital pour se promener. Mais l'heure du couvre-feu étant passée, cette dernière refusa de le laisser partir. Il retourna dans la pénombre de sa chambre, tira le rideau et ouvrit la fenêtre, ce qui fit râler le nouveau patient qui avait récupéré le lit de Lao Li. Yun Tianming leva la tête. Les lumières troubles de la ville embrumaient le ciel, mais il était encore possible de distinguer quelques points de lumière cousus sur le manteau nocturne. Il savait enfin ce qu'il allait faire de son argent.

Il allait offrir une étoile à Cheng Xin.

5. Les préfixes *xiao* (litt. "petit") et *lao* (litt. "vieux") sont des formes appellatives courantes en chinois qui précèdent généralement le patronyme. (N.d.T.)

Extrait des *Chroniques du hors-temps*. Le programme Stellaris et l'infantilisme du début de la Grande Crise

Ce qui se passa lors des vingt premières années de la Grande Crise fut incompréhensible aux yeux de ceux qui avaient vécu avant et de ceux qui vécurent après cette période : les historiens parlèrent “d’infantilisme de la Grande Crise”. La majorité des gens considéraient que ce syndrome était une réaction à la menace sans précédent qui s’était brusquement mise à planer au-dessus de la civilisation tout entière. C’était peut-être le cas à l’échelle des individus, mais les choses n’étaient pas aussi simples à l’échelle de la société. Le choc provoqué par la crise trisolarienne dépassait en fait largement ce que les hommes étaient alors en mesure d’imaginer. S’il fallait trouver des équivalents, c’était dans le domaine de la biologie comme lorsque les ancêtres des mammifères étaient sortis des océans pour faire leurs premiers pas sur la terre ; ou, en termes religieux, comme lorsqu’Adam et Ève avaient été chassés du jardin d’Éden ; on ne pouvait en revanche trouver aucun exemple analogue dans l’histoire et la sociologie. Toutes les épreuves et les événements traversés jusque-là par la civilisation humaine n’étaient rien en comparaison. En réalité, la crise avait ébranlé les fondements mêmes de la culture, de la politique, de la religion et de l’économie. Cette onde de choc avait atteint le noyau le plus profond de la civilisation, et elle avait des répercussions fulgurantes à sa surface. Il y avait fort à croire que c’était sa collision avec la phénoménale inertie des sociétés humaines qui avait été à l’origine de cet infantilisme.

Deux exemples parlants de ce syndrome – inimaginables pour des individus d’époque différente – étaient les programmes Colmateur et Stellaris : des initiatives engagées en toute urgence par la communauté internationale sous l’égide de l’ONU. Le premier des deux programmes changea toutefois le cours de l’histoire et son influence sur le destin de

la civilisation fut immense, comme cela sera largement développé dans un prochain chapitre ; quant au second, on l'oublia aussi vite qu'il fut lancé.

Deux motivations principales permettaient d'expliquer le lancement du programme Stellaris : la première, c'était la volonté de renforcer la position des Nations unies ; et la seconde, de réagir à l'apparition et à la propagation de l'évasionnisme.

Le déclenchement de la Crise trisolarienne offrait à l'humanité entière son premier ennemi commun et il était naturel que les espoirs de salut du monde soient placés dans l'institution onusienne. Même les factions les plus conservatrices estimaient qu'il fallait mettre en œuvre des réformes en profondeur afin de lui octroyer plus de pouvoir et de mettre à sa disposition davantage de ressources. Les progressistes et les idéalistes militaient, eux, pour la fondation d'un gouvernement d'union planétaire, dont les Nations unies devaient prendre la tête. Les pays les moins avancés se révélaient les plus enthousiastes pour accorder plus de pouvoir aux Nations unies. Ils voyaient dans la Crise trisolarienne l'opportunité de recevoir une aide technologique et économique de la part des pays les plus développés. Les grandes puissances se montrèrent au contraire plus rétives. En réalité, dès le début de la Grande Crise, les pays développés avaient lancé de grandes campagnes d'investissement dans le domaine de la défense spatiale, dont ils étaient sûrs qu'il deviendrait le socle de la puissance et de la position politique d'un pays au sein des relations géopolitiques internationales. De plus, ils désiraient depuis longtemps mettre en œuvre ces recherches fondamentales mais se heurtaient jusque-là aux exigences de leurs propres citoyens et aux contraintes imposées par le cadre juridique international. Aux yeux des politiciens des pays développés, la Crise trisolarienne était à certains égards devenue ce que la guerre froide avait été pour le président Kennedy, même si cette crise-là avait été des centaines de fois moins grave. Cependant, les grandes puissances refusaient toujours de mettre leurs efforts au service des Nations unies. En raison néanmoins d'une ferveur populaire de plus en plus marquée en faveur d'une grande unité mondiale, elles se prêtèrent à la signature de chèques politiques – en blanc, naturellement – aux Nations unies, en consentant à des

investissements très mesurés dans le système de défense spatiale commun dont l'ONU était à l'origine.

Say, la secrétaire générale des Nations unies de l'époque, fut une figure majeure du début de la Grande Crise. Elle considérait que l'heure était venue d'inaugurer une nouvelle ère d'union entre les nations et préconisait de changer pour cela la nature des commissions et des forums internationaux de l'ONU, pour faire de cette institution une entité politique véritablement autonome et lui accorder ainsi une suprématie substantielle dans la mise en place d'un programme de défense du système solaire. Mais pour atteindre ce but, les Nations unies devaient pouvoir disposer de ressources suffisantes, ce qui était presque inenvisageable au regard de l'équilibre géopolitique international de l'époque. Le programme Stellaris fut une des solutions suggérées par Say pour répondre à ce besoin. Quels que furent les résultats qui suivirent, cette idée suffit à témoigner de l'intelligence politique et de la créativité dont cette visionnaire avait été en son temps capable de faire preuve.

Le cadre juridique du programme Stellaris reposait sur celui établi par le Traité de l'espace, qui n'était pas une émanation de la Crise trisolarienne. Du temps de sa rédaction, ce traité avait repris, après de longues négociations, de nombreux éléments déjà imaginés dans la Convention des Nations unies sur le droit de la mer et le Traité sur l'Antarctique. Mais les limites définies avant la crise par le Traité de l'espace se bornaient aux ressources du système solaire, dans un périmètre situé à l'intérieur de la ceinture de Kuiper. La Crise trisolarienne contraignait désormais les nations à engager une réflexion sur l'espace lointain. Cependant, celle-ci ne pouvait être que limitée, car les hommes n'avaient même pas encore les moyens techniques de se rendre sur Mars. Avant l'échéance de ce traité (cinquante ans plus tard), débattre de l'utilisation des ressources du système solaire n'avait aucun sens pratique. Les pays développés avaient compris que ce cadre bénéficiait principalement aux Nations unies, et insistèrent pour que fût ajouté en annexe un amendement concernant les ressources situées en dehors du système solaire. Celui-ci stipulait que l'exploitation à des fins économiques des ressources naturelles disponibles au-delà de la ceinture de Kuiper était possible,

même s'il devait se conformer au cadre défini par les autorités onusiennes. Quant à la définition du terme "ressources naturelles", l'annexe fournissait une multitude de détails, dont l'idée principale pouvait être résumée ainsi : étaient qualifiées de "naturelles" toutes les ressources n'ayant jamais été en possession d'autres civilisations que la civilisation humaine. C'était aussi la première fois qu'on proposait une définition juridique internationale de la "civilisation". L'histoire retiendrait cette annexe sous le nom d'"amendement de la Grande Crise".

La deuxième motivation du programme Stellaris était de nature évasionniste. Le mouvement évasionniste venait tout juste de faire son apparition sur la scène publique internationale et était encore considéré à l'époque comme porteur d'une solution de dernier recours pour l'humanité face à la crise. Dans ces conditions, la valeur des étoiles hors du système solaire, et particulièrement celles possédant des planètes, fut revue à la hausse.

La première proposition du programme Stellaris fut d'organiser, sous les auspices des Nations unies, une grande vente aux enchères des droits portant sur certaines étoiles et leurs planètes. Les acheteurs visés par ces ventes étaient aussi bien les nations que les entreprises, les ONG et les individus. L'argent récolté serait utilisé par les Nations unies pour financer des recherches fondamentales qui permettraient la fondation d'un système commun de défense du système solaire. Say expliqua que les ressources stellaires étaient abondantes et que, dans un rayon de cent années-lumière autour de notre système solaire, se trouvaient plus de cent mille étoiles – et sans doute dix millions dans un rayon de mille années-lumière. Une estimation basse suggérait qu'au moins un dixième possédaient des planètes. Mettre aux enchères une partie d'entre elles n'aurait par ailleurs aucun impact sur une exploration future du cosmos.

Cette résolution pour le moins étrange suscita une large attention. Les membres permanents du Conseil de défense planétaire furent d'abord sceptiques, mais ils en vinrent à la conclusion que, dans un avenir envisageable, elle n'aurait aucune incidence négative sur leurs projets ; tandis qu'au contraire, en la rejetant, ils s'attireraient assurément des ennuis dans le climat politique de l'époque. Aussi,

après d'interminables débats et compromis, la proposition de mettre aux enchères des étoiles dans un périmètre allant de la ceinture de Kuiper jusqu'à une distance de cent années-lumière fut adoptée.

Le programme Stellaris s'interrompt toutefois peu de temps après son lancement, et ce pour une raison simple : les étoiles peinaient à trouver des acquéreurs. Seules dix-sept d'entre elles furent cédées, et à un prix bien en deçà de celui de départ. Les Nations unies ne gagnèrent en tout et pour tout qu'à peine plus de quarante millions de dollars américains. Le nom d'aucun des acquéreurs ne fut rendu public, et on s'interrogea en masse pour deviner les raisons qui avaient bien pu pousser ces acheteurs à dépenser de telles sommes pour un vulgaire bout de papier, quelle que soit la valeur juridique de celui-ci. Peut-être le sentiment de posséder un autre monde était-il enivrant... Mais à quoi bon quand on savait que ce monde resterait éternellement inaccessible ? Sans compter que certains de ces mondes n'étaient pas même visibles à l'œil nu.

Say ne considéra pas pour autant le programme comme un échec. Elle expliqua que les résultats étaient prévisibles et que le programme Stellaris n'avait jamais été qu'une déclaration politique des Nations unies.

Le programme fut très vite condamné à l'oubli. C'était un exemple typique des réactions irréfléchies de l'humanité au début de la Grande Crise. Quant aux facteurs qui avaient conditionné son lancement, ils avaient été à peu près les mêmes que ceux ayant donné naissance au bien plus mémorable programme Colmateur.

Sur le site internet chinois du programme Stellaris, Yun Tianming trouva le numéro de téléphone du bureau pékinois, puis il téléphona à Hu Wen et lui demanda de l'aider à trouver des informations sur Cheng Xin, notamment son adresse postale et le numéro de sa carte d'identité. Il s'était préparé à toutes les réactions possibles : l'ironie, la pitié ou la surprise, mais Hu Wen n'en eut aucune. Tout ce que Yun Tianming entendit fut un léger soupir qui suivit un long silence.

— Entendu, mais je ne suis pas sûr qu'elle soit en Chine actuellement, répondit Hu Wen.

— Ne lui dis pas que c'est moi qui t'ai réclamé ces renseignements.

— Ne t'inquiète pas, je ne lui demanderai pas directement.

Le lendemain, Yun Tianming reçut un SMS de Hu Wen avec toutes les informations qu'il lui avait demandées, sans précision toutefois sur l'emploi actuel de Cheng Xin. Hu Wen lui disait que personne ne savait où elle travaillait depuis son départ l'année précédente de son institut de recherche. Yun Tianming remarqua qu'il y avait deux adresses : une à Shanghai et l'autre à New York.

L'après-midi, Yun Tianming demanda la permission au Dr Zhang de sortir de l'hôpital, précisant qu'il avait une dernière affaire à régler avant son départ. Le Dr Zhang proposa de l'accompagner, mais Yun Tianming insista poliment pour sortir seul.

Yun Tianming prit un taxi et se rendit au bureau pékinois de l'Unesco. Depuis le début de la crise, les organes de représentation des Nations unies à Pékin avaient pris une dimension importante et les bureaux de l'Unesco occupaient maintenant la majeure partie d'un immeuble de bureaux à l'extérieur du quatrième périphérique. Le bureau du programme Stellaris se composait d'une pièce spacieuse. Lorsque Yun Tianming entra, il se retrouva face à une grande carte stellaire sur laquelle les constellations, reliées par des lignes argentées, se déployaient en réseau complexe sur un fond de velours noir. Il comprit après coup que la carte s'affichait en fait sur un immense écran à cristaux liquides, et qu'un ordinateur permettait de zoomer et de rechercher un astre en particulier. Le bureau était désert, à l'exception d'une jeune femme chargée d'accueillir les visiteurs.

Aussitôt après que Yun Tianming se fut présenté, la réceptionniste, enjouée, sortit en courant du bureau pour revenir quelques instants plus tard avec une femme aux cheveux blonds. La jeune fille la présenta : la directrice du bureau chinois de l'Unesco et par ailleurs l'une des responsables du programme Stellaris pour la région asiatique. La directrice paraissait elle aussi ravie de faire la connaissance de Yun Tianming et lui serra vigoureusement la main. Puis, dans un excellent mandarin, elle lui annonça qu'il était le premier individu du pays à exprimer son intérêt pour l'acquisition d'une étoile. Elle émit d'abord le souhait de programmer un grand entretien avec les médias et d'organiser une grande cérémonie pour procéder à l'acte de vente, mais elle respecta la volonté de Yun Tianming de garder l'anonymat et de renoncer à toute formalité superflue. Elle le regrettait néanmoins, car cela aurait été une excellente occasion de faire la promotion du programme.

Ça n'aurait servi à rien, aucun autre individu en Chine ne pourra être aussi idiot que moi, pensa Yun Tianming au fond de lui, en manquant presque de prononcer cette phrase à voix haute.

Entra ensuite un homme d'âge moyen, portant des lunettes et un costume impeccablement cintré. Ce fut au tour de la directrice de faire les présentations : le Dr He, chercheur à l'Observatoire astronomique de la capitale, chargé des détails de la transaction. Après que la directrice eut pris congé, le Dr He invita Yun Tianming à s'asseoir et demanda à la jeune réceptionniste de leur servir du thé. Puis il interrogea Yun Tianming sur son état de santé. Ce dernier n'avait évidemment pas les traits d'un homme en pleine forme, mais depuis l'arrêt des supplices infligés par la chimiothérapie il se sentait beaucoup mieux et avait presque l'impression de revivre. Il ne répondit pas à la question du chercheur et répéta ce qu'il avait déjà dit au téléphone : l'étoile qu'il voulait acheter était un cadeau, et tous les droits de propriété devraient être enregistrés au nom de la bénéficiaire. Il ne fournirait quant à lui aucune donnée le concernant et il espérait que soit garanti l'anonymat de son identité. Le Dr He répondit qu'il n'y voyait aucun inconvénient, puis il demanda à Yun Tianming de quel genre d'étoile il voulait faire l'acquisition.

— La plus proche possible de la Terre, avec des planètes, dont une

tellurique, dans l'idéal, dit Yun Tianming en observant la carte stellaire.

Le Dr He secoua la tête :

— Avec votre budget, cela me semble impossible. Rien que le prix de départ pour ce genre d'étoile est bien plus élevé. Vous ne pourrez acheter qu'une étoile nue, sans planète, et elle ne sera sans doute pas très proche. Je vais être franc : le montant dont vous disposez reste encore bien inférieur au prix minimum des astres ordinaires, mais quand je vous ai eu au téléphone hier, je me suis dit que comme vous étiez le premier acquéreur du pays, nous pourrions faire un effort et vous céder une étoile au prix que vous proposez. Le Dr He déplaça la souris et zooma sur une région de la carte : La voilà, la période de cotation a déjà été repoussée à plusieurs reprises et, par conséquent, si vous confirmez votre souhait d'en faire l'acquisition, elle est à vous.

— À quelle distance est-elle ?

— 286,4 années-lumière du système solaire.

— C'est trop loin.

Le Dr He eut un sourire :

— Monsieur, je vois bien que l'astronomie ne vous est pas tout à fait étrangère, mais réfléchissez : quelle différence y a-t-il entre une étoile située à 286 années-lumière et à 286 millions d'années-lumière ?

Yun Tianming dut bien admettre en silence qu'il n'y avait effectivement aucune différence.

— Mais cette étoile présente un gros avantage : elle est visible. De mon point de vue, l'important quand on achète une étoile, c'est de pouvoir l'observer. Sa distance, ses planètes, tout ça n'est pas si important. Croyez-moi, il vaut mieux avoir une étoile lointaine mais observable qu'une étoile proche mais invisible. Et les étoiles nues qu'il est possible d'admirer valent toujours mieux que les étoiles avec planètes pour lesquelles c'est impossible. Parce qu'au final tout ce qu'on peut faire, c'est les regarder.

Yun Tianming hocha la tête. Cheng Xin pourrait voir l'étoile, ce serait parfait.

— Comment s'appelle-t-elle ?

— Elle était déjà répertoriée il y a plusieurs siècles dans le catalogue Tycho, mais on ne lui a jamais donné de nom vernaculaire. Tout ce

dont elle dispose, c'est d'un numéro astronomique. Le Dr He déplaça son curseur jusqu'à un point lumineux de la carte, faisant s'afficher une série de lettres et de chiffres : DX3906. Il lui expliqua la signification de chaque élément : le type d'étoile, sa magnitude absolue et apparente, sa position sur la séquence principale, etc.

Les formalités furent vite expédiées, le Dr He fit appel à deux notaires pour procéder à l'authentification de l'acte de vente et la directrice réapparut, accompagnée cette fois de deux officiels, respectivement membres du Programme des Nations unies pour le développement et de la Commission des ressources naturelles. La jeune réceptionniste apporta un plateau garni de coupes de champagne, et une fois que tout le monde eut célébré la transaction, la directrice annonça que l'étoile DX3906 était désormais la propriété de Cheng Xin. Elle transmit ensuite avec ses deux mains un précieux dossier à la couverture en cuir noir à Yun Tianming :

— Votre étoile.

Les officiels une fois partis, le Dr He s'adressa à Yun Tianming :

— Je suis peut-être indiscret – et vous aurez le droit de ne pas me répondre – mais je suppose que vous offrez cette étoile à une femme ?

Yun Tianming hésita un instant avant de hocher la tête.

— Une femme chanceuse ! s'exclama le Dr He, en hochant la tête à son tour, puis il soupira : Ça a du bon d'être riche.

— Mais bien sûr ! fit la réceptionniste qui n'avait jusque-là pas encore pris la parole, en tirant la langue au Dr He : Riche ? Docteur, même si vous aviez trente milliards, est-ce que vous achèteriez une étoile à votre petite amie ? Pfff, n'oubliez pas ce que vous m'avez dit pas plus tard qu'avant-hier !

Le Dr He fut secoué d'une inquiétude : il espérait que la jeune fille ne rapporterait pas les propos moqueurs qu'il avait tenus quelques jours plus tôt au sujet du programme Stellaris. Il avait soutenu que le petit jeu des Nations unies avait déjà été pratiqué une décennie plus tôt par une bande de charlatans qui prétendaient pouvoir vendre Mars et la Lune. Il faudrait cette fois un miracle pour qu'un autre pigeon morde à l'hameçon. Mais heureusement pour lui, elle se contenta d'ajouter :

— Il ne suffit pas d'être riche, il faut être romantique, romantique !

Ça vous dit quelque chose ?

Pendant toute la procédure, la fille avait jeté des regards à la dérobée sur Yun Tianming, comme s'il était un héros de conte de fées. L'expression sur son visage était passée de la curiosité au respect, puis à l'admiration et, pour finir, quand elle avait vu le somptueux dossier contenant les droits de propriété de l'étoile, à une jalousie non dissimulée.

Le Dr He s'adressa à Yun Tianming :

— Nous enverrons rapidement le certificat à l'adresse de la bénéficiaire. Conformément à vos instructions, nous ne dévoilerons aucune information vous concernant. D'ailleurs, même si nous le voulions, nous aurions bien du mal. Je crois bien qu'encore aujourd'hui j'ignore votre nom. (Il se leva et plongea son regard derrière la fenêtre. Il faisait déjà nuit.) À présent, je vais vous emmener voir votre étoile – oh pardon, celle que vous lui avez achetée.

— Sur le toit ?

— Ici, elle est invisible, il faut sortir de la ville. Mais si vous n'êtes pas en état, nous pouvons convenir d'une autre date.

— Non, allons-y maintenant, j'ai vraiment hâte de la voir.

Ils conduisirent pendant plus de deux heures, laissant l'océan de lumières de Pékin loin derrière eux. Pour éviter d'être perturbés par les phares des voitures, le Dr He gara le véhicule au bord d'un champ, à bonne distance de la route principale. Puis il éteignit ses propres phares et son passager et lui descendirent. Au cœur de cette nuit de fin d'automne, le ciel était limpide.

— Vous connaissez sans doute le Grand Chariot ? Longez une diagonale dans ce quadrilatère, oui, dans cette direction. Vous voyez, trois étoiles forment un triangle très obtus, tracez une ligne depuis le sommet, perpendiculairement à la base, continuez plus bas. Vous voyez, celle que je vous montre ? C'est celle-ci, c'est votre étoile...

Yun Tianming désigna deux étoiles, mais le Dr He lui répondit que ce n'était ni l'une, ni l'autre :

— Elle est entre les deux, un peu plus au sud. Sa magnitude apparente est de 5,5, elle ne peut d'ordinaire être vue que par des observateurs aguerris, mais le temps est idéal aujourd'hui, vous

devriez pouvoir la trouver. Je vais vous donner un truc : ne la regardez pas directement, déplacez un peu votre regard et essayez du coin de l'œil. La vision périphérique est généralement plus sensible aux lumières faibles. Quand vous l'aurez trouvée, vous pourrez tourner les yeux...

Avec l'aide du Dr He, Yun Tianming finit par trouver DX3906, un point très sombre, presque indistinct, que la moindre distraction faisait disparaître du champ de vision. On croit souvent que les étoiles sont toutes argentées mais, quand on les regarde en détail, on découvre qu'elles possèdent des couleurs qui leur sont propres. DX3906 était rouge sombre. Le Dr He lui expliqua que l'étoile ne se trouvait dans cette position qu'en cette saison. Il lui donnerait plus tard une brochure pour pouvoir observer DX3906 toute l'année.

— Vous êtes chanceux, aussi chanceux que cette femme à qui vous offrez l'étoile, glissa le Dr He au milieu de la nuit.

— Je n'en suis pas certain, je vais bientôt mourir, lâcha Yun Tianming en détournant son regard et en lançant un coup d'œil vers le Dr He, puis il redirigea les yeux vers le ciel. À sa grande surprise, il réussit à retrouver DX3906 sans difficulté.

Yun Tianming nota que le Dr He n'avait pas semblé surpris outre mesure par cet aveu. Sans doute avait-il déjà dû remarquer quelque chose. Ce dernier s'alluma simplement une cigarette et n'ajouta qu'après un long silence :

— Même si c'est le cas, vous êtes tout de même chanceux, car la plupart des gens, jusqu'au moment de leur mort, n'ont jamais porté leur regard hors des limites de ce monde.

La fumée crachée par le Dr He plana devant Yun Tianming, faisant scintiller l'étoile sombre. Yun Tianming se dit que lorsque Cheng Xin verrait son étoile, il ne serait déjà plus de ce monde. En réalité, l'étoile qu'il observait et que Cheng Xin observerait après lui serait une image vieille de deux cent quatre-vingt-six ans. Ce faible faisceau de lumière devait parcourir l'espace pendant trois siècles avant de rencontrer leurs rétines, et les rayons que l'étoile émettait aujourd'hui ne parviendraient sur Terre que dans deux cent quatre-vingt-six nouvelles années. À ce moment-là, Cheng Xin non plus ne serait plus de ce monde.

À quoi ressemblerait sa vie ? Il espérait au moins qu'elle garde en mémoire que dans ce vaste océan d'étoiles l'une d'elles était la sienne.

C'était le dernier jour de Yun Tianming. Il attendait que quelque chose de spécial arrive, mais rien ne se passa. Comme d'habitude, il se leva à 7 heures du matin ; comme d'habitude, un rai de lumière vint frapper la zone du mur devant lui ; dehors, il ne faisait ni bon ni mauvais, le ciel était d'une banale couleur gris-bleu ; un chêne nu, dépouillé de la moindre feuille, se dressait devant la fenêtre ; son petit-déjeuner aussi avait le même goût que tous les jours. Rien ne troublerait cette journée, comme lors des vingt-huit ans, onze mois et six jours de sa vie passée.

À l'instar de Lao Li, Yun Tianming n'avait pas informé sa famille de sa décision. Il avait essayé d'écrire une lettre à son père, mais ne sachant quoi dire, il avait finalement renoncé.

Comme convenu, à 10 heures précises, il se rendit de lui-même dans la chambre d'euthanasie, aussi serein que lors de ses examens médicaux quotidiens. Il était déjà le quatrième citoyen de la ville à procéder à l'opération, son sort n'attirait donc guère l'attention des médias. Seuls cinq autres individus se trouvaient dans la pièce : les deux notaires, le chef de service, l'infirmière, ainsi qu'un autre médecin de l'hôpital. Le Dr Zhang n'était pas venu. Yun Tianming pouvait partir en paix.

Conformément à sa demande, la pièce n'avait pas été décorée, c'était une chambre d'hôpital parfaitement ordinaire aux quatre murs blancs, ce qui lui procurait une sensation agréable.

Il expliqua au chef de service qu'il connaissait déjà la procédure et que sa présence n'était pas nécessaire. Ce dernier hocha la tête et se rendit de l'autre côté du miroir. Après le départ des deux notaires, il ne resta plus que l'infirmière et lui. Toujours aussi séduisante, elle n'affichait plus la même angoisse ni la même nervosité que la première fois. Quand elle inséra la seringue dans le bras gauche de Yun Tianming, son geste fut doux et maîtrisé. Un étrange sentiment fusionnel envahit brusquement Yun Tianming : elle était en fin de compte la dernière personne qui se tiendrait à ses côtés. Il avait envie

de savoir quelle était celle qui, vingt-huit ans plus tôt, l'avait accouché. Ces deux infirmières avaient été les deux seuls êtres à l'avoir réellement aidé lors de son passage en ce monde. Il leur en était reconnaissant. Il lâcha donc un "merci" à l'infirmière qui lui répondit par un sourire. Puis elle partit, du pas silencieux d'un chat.

L'opération commença. La phrase suivante s'afficha sur l'écran :

Voulez-vous mettre un terme à votre vie ? Si oui, cliquez sur 5 ; sinon, cliquez sur 0.

Il était né dans une famille d'intellectuels, mais ses parents n'avaient jamais su comment obtenir des appuis et se construire des réseaux, et leurs carrières étaient toujours restées au point mort. Ils n'avaient pas mené la grande vie, mais avaient insisté pour offrir à leurs enfants une éducation qu'ils jugeaient digne des élites. Yun Tianming était obligé de lire et d'écouter les grands classiques, et ses amis devaient nécessairement être issus de familles dont le savoir-vivre était jugé suffisant par ses parents. Ils ne cessaient de répéter que tout autour d'eux était terriblement vulgaire et que leurs goûts étaient bien plus raffinés que ceux du commun des mortels. Yun Tianming avait quelques amis à l'école primaire, mais il n'avait jamais osé les inviter à jouer à la maison, car ses parents n'auraient jamais accepté qu'il s'amuse avec des gamins aussi "vulgaires". En première année de collège, l'acharnement de ses parents à vouloir lui dispenser une éducation d'élite s'était intensifié, et Yun Tianming était devenu plus solitaire que jamais. C'était aussi à cette époque que ses parents avaient divorcé, car son père avait eu une liaison extraconjugale avec une jeune femme représentante en assurances. Sa mère, elle, s'était remariée avec un riche entrepreneur immobilier : autant dire des représentants de cette "vulgarité" qu'ils s'attachaient tant à tenir à distance de leurs enfants. Ils avaient rapidement compris qu'ils n'avaient plus aucune légitimité pour leur imposer cette éducation. Mais celle-ci avait fait son œuvre, et Yun Tianming avait déjà bien du mal à se départir de son influence, un peu comme ces menottes qui vous serrent davantage à mesure que vous essayez de les enlever. Durant ses années dans le secondaire, il était devenu de plus en plus solitaire, de plus en plus sensible et de plus en plus à l'écart du monde.

Tous les souvenirs de son enfance et de son adolescence étaient gris.
5.

Voulez-vous mettre un terme à votre vie ? Si oui, cliquez sur 2 ; sinon, cliquez sur 0.

Il s'était imaginé que l'université serait un lieu angoissant, et qu'il aurait bien du mal à s'adapter à ce nouvel environnement et à cette nouvelle foule d'étrangers qu'il serait amené à croiser. Et, de fait, dès son premier jour à l'université, tout avait été comme il l'avait imaginé.

Jusqu'au jour où il avait rencontré Cheng Xin.

Yun Tianming avait déjà ressenti de l'attirance pour d'autres filles par le passé, mais jamais il n'avait éprouvé une telle sensation : il avait l'impression que son environnement – jusqu'alors étranger et glacial – se retrouvait soudain gorgé de rayons doux et ardents. Il n'avait pas compris tout de suite la source de cette lumière. C'était comme un soleil derrière un voile de nuages, dont seuls les faibles rayons d'argent pouvaient révéler le disque. Le soleil de Yun Tianming s'était toutefois éteint peu de temps avant la fête nationale. Cheng Xin avait quitté l'université pour retourner dans sa famille. Tout autour de lui s'était assombri.

Il était certain que Cheng Xin ne faisait pas cet effet sur le seul Yun Tianming, et lui avait d'ailleurs la chance de ne pas souffrir des mêmes pertes de sommeil et d'appétit que ses camarades, car il n'entretenait pour sa part aucun espoir. Il savait qu'aucune fille ne s'intéresserait jamais à un garçon aussi détaché et sensible que lui. Tout ce qu'il pouvait faire, c'était la regarder de loin, se laisser imprégner par les rayons de soleil qui émanaient d'elle, et apprécier tranquillement sa beauté printanière.

Ce qu'avait remarqué Yun Tianming en premier, c'était que Cheng Xin n'était pas aussi volubile que les autres jolies filles qu'il côtoyait, mais elle n'en était pas froide pour autant. Elle parlait peu, mais savait écouter. Elle était toujours d'une sollicitude sincère. Quand elle parlait avec quelqu'un, son regard clair et pur disait combien chacun des mots de son interlocuteur comptait pour elle.

Elle était différente des camarades de lycée de Yun Tianming : elle n'avait jamais ignoré son existence. Dès qu'elle le voyait, elle lui souriait et le saluait. Plusieurs fois, lors de sorties ou d'activités

collectives lors desquelles on avait oublié – volontairement ou non – d’informer Yun Tianming, Cheng Xin avait pris la peine de l’inviter. Elle avait été la première de ses camarades à l’appeler par son prénom, en se passant de son nom de famille. L’impression la plus indélébile que Cheng Xin avait laissée sur lui était celle-ci : dans son cercle de relations extrêmement restreint, elle était la seule capable de comprendre sa vulnérabilité, la seule à se préoccuper de ses souffrances. Cependant Yun Tianming n’y avait jamais rien vu de plus qu’une sollicitude désintéressée. Car, comme le disait Hu Wen, elle était ainsi avec tout le monde.

Yun Tianming avait un souvenir particulier en tête : une excursion à la campagne avec quelques camarades. Tandis qu’ils gravissaient un petit col de montagne, Cheng Xin s’était soudain arrêtée et penchée prudemment pour ramasser quelque chose sur le sol. Yun Tianming avait vu que ce n’était qu’un insecte hideux, visqueux et humide qui frétillait entre ses doigts pâles. Une fille à côté d’elle s’était écriée : “Bah, mais c’est dégoûtant, pourquoi tu touches à ça ?” Mais Cheng Xin avait délicatement reposé l’insecte dans un fourré au bord du chemin, répondant qu’il risquait de se faire écraser.

À vrai dire, Yun Tianming n’avait jamais eu que très peu de conversations avec elle. Durant les quatre années qu’ils avaient passées ensemble à l’université, ils ne s’étaient retrouvés seul à seul à discuter qu’à deux ou trois occasions.

C’était une fraîche nuit d’été, Yun Tianming était monté sur le toit de la bibliothèque. C’était son refuge favori, personne n’y venait jamais et il pouvait être seul avec lui-même. Après une forte pluie saisonnière, le ciel était d’une rare pureté. La Voie lactée, d’ordinaire invisible, scintillait dans le firmament.

— On dirait vraiment une traînée de lait !

Yun Tianming avait tourné la tête. Il s’était aperçu que Cheng Xin l’avait rejoint, il ignorait depuis combien de temps. Ses cheveux ondulaient sous la brise, lui rappelant un de ses rêves. Puis, Cheng Xin et lui avaient levé ensemble les yeux au ciel.

— Il y en a tant, on dirait un brouillard d’étoiles, avait soufflé Yun Tianming.

Cheng Xin avait détourné les yeux de la Voie lactée et l’avait

regardé avec attention, puis elle avait désigné la ville et le campus qui s'étendaient sous eux :

— Regarde comme c'est beau aussi, en bas ! Notre vie est ici, pas de l'autre côté de la galaxie.

— Mais est-ce que ce n'est pas pour ça que nous faisons ces études ? Pour quitter la Terre ?

— Oui, mais pour rendre la vie d'ici meilleure, pas pour fuir notre planète !

Yun Tianming avait naturellement compris que Cheng Xin pointait avec délicatesse son introversion et sa solitude, mais il n'avait su répondre que par un silence. Il n'avait jamais été aussi proche de Cheng Xin que cette nuit. Ce n'était sans doute qu'une illusion, mais il avait cru pouvoir sentir la température de son corps. Il aurait tant voulu que la brise nocturne change de direction pour que ses cheveux viennent caresser son visage.

Leurs quatre années de licence s'étaient achevées. Yun Tianming avait échoué à l'examen d'entrée en maîtrise, tandis que Cheng Xin avait réussi sans peine à intégrer le programme de deuxième cycle de leur université. Puis elle était rentrée chez elle pour les vacances. Yun Tianming, lui, avait tout tenté pour rester un peu plus longtemps sur le campus, ne serait-ce que pour revoir Cheng Xin lors de la rentrée. Il avait dû quitter le dortoir et avait donc loué une petite chambre à proximité de la faculté, tout en cherchant du travail en ville. Il avait envoyé un nombre incalculable de CV, avait passé une multitude d'entretiens, mais sans succès. Les congés s'étaient terminés avant même qu'il ait pu s'en rendre compte. Yun Tianming était retourné à l'université, en quête de la silhouette de Cheng Xin, mais il ne l'avait pas vue. Il s'était renseigné et avait appris que son directeur de recherches et elle avaient rejoint l'institut de recherche en technologie spatiale d'une université shanghaienne, où elle terminerait ses études. Le même jour, Yun Tianming avait enfin reçu une réponse positive pour un emploi dans une société spécialisée dans la technologie aérospatiale qui venait juste de se créer et lançait une grande campagne de recrutement d'ingénieurs.

Le soleil de Yun Tianming s'en était allé et c'est avec le cœur glacé qu'il avait fait son entrée dans la vie active.

Voulez-vous mettre un terme à votre vie ? Si oui, cliquez sur 4 ; sinon, cliquez sur 0.

Au tout début de son travail, il avait découvert avec surprise que, par comparaison avec les jeunes de sa génération qui ne manquaient pas une occasion de se pavaner, ses collègues étaient beaucoup plus tolérants et faciles d'approche. Pendant un temps, il avait même eu le sentiment de s'être débarrassé de sa solitude et de son introversion malades. Mais après avoir été témoin de plusieurs coups fourrés dont il avait parfois lui-même été la victime, il s'était rendu compte des dangers qui rôdaient sur ce versant du monde et il avait commencé à éprouver une certaine nostalgie pour sa vie au campus. Une fois encore, il s'était mis en retrait de la foule, se retirant encore plus profondément dans sa coquille. Bien sûr, les conséquences sur son emploi avaient été catastrophiques, car même dans ce secteur en plein essor, la concurrence était féroce et celui qui hésitait avant d'avancer se faisait inéluctablement doubler. Année après année, de nouvelles portes de sortie se refermaient derrière lui.

Pendant ces années-là, il avait fréquenté deux jeunes femmes, de qui il s'était cependant vite séparé, mais pas tant parce que son cœur était déjà pris par Cheng Xin – pour lui, elle serait à jamais un soleil derrière un rempart de nuages. Il ne demandait qu'à la voir, à sentir la chaleur de ses rayons. Jamais il n'avait osé rêver que la distance entre eux puisse se réduire. Il n'avait pourtant aucune nouvelle d'elle et devinait simplement qu'une étudiante aussi brillante avait dû faire un doctorat. Quant à sa vie, il n'essayait même pas de l'imaginer. Sa nature introvertie demeurait la principale barrière à la bonne marche de ses relations amoureuses. Il essayait de mener sa barque, mais rencontrait de trop grands obstacles.

Le problème de Yun Tianming résidait dans son incapacité tant à vivre au sein de la société qu'en dehors. Il était incapable de se fondre en elle et n'avait pas les moyens de s'en extraire. Tout ce qu'il pouvait faire, c'était rester suspendu au milieu. Sans aucune idée du chemin qui l'attendait.

Mais il avait soudain vu le bout de ce chemin.

Voulez-vous mettre un terme à votre vie ? Si oui, cliquez sur 1 ; sinon, cliquez sur 0.

Quand son cancer du poumon avait été découvert, il était déjà en phase terminale. Il y avait peut-être eu avant cela une erreur de diagnostic. Le cancer du poumon étant l'un de ceux qui se propagent le plus rapidement dans l'organisme, le temps lui était désormais compté.

En sortant de l'hôpital, il n'avait pas paniqué. Son seul sentiment était celui de la solitude. Jusqu'ici, même si celle-ci paraissait en stase, elle était soutenue par une digue invisible qui lui permettait de se présenter sous une forme acceptable. Mais à présent que la digue venait de céder, cette solitude accumulée durant des années l'avait englouti comme un ouragan noir, dépassant la frontière de ce qu'il était capable de supporter.

Il voulait voir Cheng Xin.

Sans la moindre hésitation, il avait acheté un billet d'avion et s'était envolé l'après-midi même pour Shanghai. Quand il se fut assis à l'arrière du taxi, son ardeur s'était déjà refroidie, il se disait que maintenant, au crépuscule de sa vie, il valait mieux ne pas l'importuner. Il ne lui ferait pas remarquer sa présence. Il se contenterait de la regarder de loin, comme un naufragé qui tente désespérément de remonter à la surface pour reprendre une dernière bouffée d'air, avant de sombrer à jamais.

Debout devant la porte de l'institut de recherche en technologie spatiale, il avait repris son calme quand il avait compris combien ses actions des dernières heures avaient été irréfléchies. Du temps s'était écoulé, et même si Cheng Xin avait suivi un parcours de doctorat, elle devait désormais être diplômée et ne travaillait peut-être déjà plus ici. Il était allé se renseigner auprès du gardien posté à l'entrée, qui lui avait raconté que plus de vingt mille employés travaillaient dans l'institut. Si Yun Tianming voulait en savoir plus, il devait lui indiquer le secteur dans lequel elle était affectée. Mais n'ayant gardé contact avec aucun de ses anciens camarades, il ignorait où aller glaner cette information. Il s'était senti fébrile et essoufflé, et avait dû s'asseoir non loin de la grande porte.

Il ne souhaitait pas non plus écarter l'hypothèse que Cheng Xin soit

encore ici. C'était bientôt la fin de la journée de travail, il pouvait encore l'attendre. Et il avait attendu.

La porte d'entrée était large. Sur un pan du mur noir à côté de la barrière extensible de sécurité, était gravé en lettres d'or le nom de l'institution, qui s'était agrandie depuis sa fondation : huitième institut de technologie spatiale. Il avait soudain pris conscience qu'un aussi grand complexe devait avoir plus d'une seule entrée. Il s'était relevé non sans mal et avait une nouvelle fois interrogé le gardien. Il y avait quatre autres portes.

Lentement, il était retourné à sa place, s'était rassis et avait continué à attendre. De toute façon, il n'avait que ça à faire : se rasseoir et attendre.

Pour avoir une chance de la voir, il fallait : 1) que Cheng Xin ait continué à travailler ici après l'obtention de son doctorat ; 2) qu'elle ne soit pas précisément sortie aujourd'hui et 3) qu'elle ait choisi cette porte plutôt que les quatre autres.

Cet instant ressemblait au reste de sa vie : une attente obsessionnelle d'un minuscule rayon d'espoir.

Les employés avaient commencé à sortir du complexe. Certains repartaient à pied, d'autres en scooter ou en voiture. Le flux d'individus et de véhicules s'était densifié, avant de se réduire peu à peu. Une heure plus tard, il ne restait plus que quelques retardataires isolés.

Pas de Cheng Xin.

Il avait la ferme certitude qu'il ne l'avait pas manquée, même si elle était sortie en voiture. Cela signifiait donc que soit elle ne travaillait plus ici, soit elle était aujourd'hui de sortie, soit elle était passée par une autre porte.

Le soleil couchant avait étiré les ombres des bâtiments et des arbres, comme autant de bras compatissants tendus vers lui pour l'étreindre.

Il était demeuré assis là, jusqu'à ce que la nuit soit totale. Il ne se rappelait pas comment il avait fini par sauter dans un taxi qui l'avait ramené à l'aéroport ni comment il avait pris l'avion pour retourner dans sa ville ni encore comment il était rentré dans sa chambre de célibataire du dortoir.

Il avait eu l'impression d'être déjà mort.

1.

Voulez-vous mettre un terme à votre vie ? Il s'agit de la dernière demande de confirmation. Si oui, cliquez sur 3 ; sinon, cliquez sur 0.

Quelle serait son épitaphe ? Il n'était même pas certain de bénéficier d'une tombe. Acheter un emplacement funéraire autour de Pékin était hors de prix. Et même si son père voulait payer pour lui, sa grande sœur s'y opposerait certainement : elle dirait qu'elle, pourtant bien vivante, n'avait même pas de maison ! Le plus probable serait que ses cendres soient disposées dans la case d'un columbarium du Cimetière révolutionnaire public de Babaoshan. Mais s'il devait avoir une stèle, il aimerait qu'on y écrive :

Il est venu, il a aimé, il lui a donné une étoile, il est parti.

3.

Il y avait de l'agitation de l'autre côté de la vitre et, presque au moment même où Yun Tianming cliqua sur la souris, la porte de la chambre d'euthanasie s'ouvrit brutalement, laissant entrer un groupe d'individus. À leur tête, le chef de service, qui se précipita devant le lit et éteignit l'interrupteur de l'injecteur automatique. Il était suivi du directeur de l'hôpital en personne qui débrancha le câble d'alimentation. Vint ensuite l'infirmière qui arracha violemment le tuyau relié à l'injecteur, retirant du même coup la seringue plantée dans le bras de Yun Tianming, ce qui lui provoqua une douleur vive dans le poignet gauche. Tous l'entourèrent en examinant le tube. Il entendit des soupirs de soulagement. Apparemment, le liquide n'était pas encore passé dedans. Ce n'est seulement alors que l'infirmière s'occupa de son poignet sanguinolent.

Une seule personne était restée à la porte, mais elle illumina soudain le monde de Yun Tianming. C'était Cheng Xin.

Yun Tianming sentait sur sa poitrine l'humidité des larmes de Cheng Xin qui filtraient à travers son vêtement. Il avait l'impression qu'elle n'avait pas changé depuis le premier jour où ils s'étaient rencontrés. Il remarqua seulement que ses cheveux – qui descendaient autrefois jusqu'à ses épaules – étaient plus courts, et qu'ils ondulaient gracieusement. Maintenant non plus, il ne trouvait pas le courage de

caresser cette chevelure dont il avait tant de fois rêvé.

C'était un bon à rien. Mais il avait l'impression d'être déjà au paradis.

S'ensuivit un long silence, aussi paisible que dans le royaume des cieux. Il aurait voulu que cette quiétude dure à jamais. *Tu ne pourras pas me sauver*, dit-il au fond de lui à Cheng Xin, *je t'écouterai et j'abandonnerai l'opération, mais le résultat sera le même. Accepte l'étoile et sois heureuse.*

Cheng Xin sembla entendre son monologue intérieur car elle releva lentement la tête. C'était la première fois que leur regard se croisait d'aussi près, encore plus près que dans ses songes les plus fous. Ses yeux scintillants de larmes étaient d'une beauté telle qu'il en eut le cœur brisé.

Puis Cheng Xin lâcha cette phrase parfaitement inattendue :

— Tianming, sais-tu que cette loi sur l'euthanasie a été adoptée spécialement pour toi ?

Ans 1 à 4 de la Grande Crise. Cheng Xin

Lorsque la Crise trisolarienne éclata, Cheng Xin venait tout juste de terminer ses études. Elle avait été embauchée au sein d'un groupe de travail menant des recherches sur des systèmes de propulsion pour la nouvelle génération des fusées Longue Marche, une unité qui, aux yeux de tous, occupait une position centrale et décisive. Cependant, Cheng Xin avait perdu tout enthousiasme pour son domaine de spécialisation. Peu à peu, elle avait pris conscience que les fusées à propulsion chimique étaient similaires aux grandes cheminées du début de la Révolution industrielle, louées en leur temps par les poètes comme si elles représentaient la canopée de la civilisation industrielle à venir. Aujourd'hui, les hommes adressaient les mêmes louanges aux fusées, persuadés qu'elles étaient les symboles de l'entrée dans l'ère de la navigation spatiale. Mais l'humanité n'en verrait sans doute jamais l'aube si elle ne comptait que sur les moteurs des fusées. La Crise trisolarienne n'avait fait que rendre cette réalité encore plus évidente. Essayer de bâtir un système de défense du système solaire qui repose sur des fusées chimiques était déraisonnable. Résolue à ne pas rester enfermée dans l'étroitesse de son secteur, Cheng Xin avait jadis suivi des cours portant sur la propulsion nucléaire. Après le début de la crise, tous les travaux en lien avec ces thématiques s'accéléchèrent et on donna même le feu vert au programme de développement d'une première génération de navettes spatiales qu'on laissait traîner depuis bien trop longtemps. Le groupe de travail qu'elle avait rejoint reçut la charge de concevoir un prototype de moteur pour avions spatiaux. Les perspectives professionnelles de Cheng Xin étaient rayonnantes : ses compétences étaient reconnues et, dans le domaine de la navigation aérospatiale, une bonne partie des ingénieurs en chef avaient comme elle commencé leur carrière dans la conception de moteurs. Cependant, elle restait persuadée que les moteurs chimiques

appartenait à une technologie déjà crépusculaire, et pensait que l'unité au sein de laquelle elle travaillait n'irait pas très loin. Avancer dans une mauvaise direction était pire que de faire du surplace, mais son travail lui demandait malgré tout de s'y consacrer corps et âme, ce qui ne manquait pas de lui faire s'arracher les cheveux.

Une opportunité de s'échapper se présenta rapidement à elle. Les Nations unies commençaient à créer toutes sortes d'agences en lien avec la défense de la planète. Contrairement aux organisations placées autrefois sous l'égide de l'ONU, celles-ci dépendaient désormais directement du Conseil de défense planétaire et étaient pourvues d'experts détachés par différentes nations. Le système de navigation aérospatiale chinois affectait lui aussi un grand nombre d'employés plus ou moins aguerris aux dites agences. Un responsable était venu proposer un nouveau poste à Cheng Xin : assistante du directeur du centre de planification technologique de l'Agence de renseignement stratégique du CDP. L'essentiel du travail de renseignement contre les adversaires du monde humain s'était jusqu'ici principalement concentré sur l'Organisation Terre-Trisolaris, afin d'obtenir à travers eux des messages qu'aurait pu leur transmettre le monde trisolarien. Mais l'Agence de renseignement stratégique planétaire – l'ARP – concentrerait maintenant son attention sur les échanges entre la flotte trisolarienne et sa planète mère. Elle avait pour cela besoin de membres ayant de solides connaissances dans le domaine des technologies aérospatiales. Sans hésiter un seul instant, Cheng Xin accepta le poste.

Le siège de l'ARP se trouvait dans un vieil immeuble à six étages non loin de celui des Nations unies. La bâtisse avait été construite à la fin du ^{xviii} siècle. Épaisse et robuste, elle donnait l'impression d'être un grand bloc de granite. Lorsqu'après avoir traversé le Pacifique, Cheng Xin poussa ses portes pour la première fois, elle frissonna. C'était comme si elle posait les pieds dans une forteresse. L'endroit différait de ce qu'elle s'était jusqu'ici imaginé d'une agence de renseignement. Il lui faisait davantage penser à un lieu où se fomentaient à voix basse des complots dignes de la cour byzantine.

Le bâtiment était vide. Elle était l'une des premières à venir se présenter au travail. Dans un bureau jonché de cartons à peine ouverts et de fournitures encore dans leurs emballages, elle fit la connaissance du directeur du Centre de planification technologique de l'ARP – Mikhail Vadimov, la quarantaine, large et robuste, s'exprimant avec un accent russe si prononcé que Cheng Xin mit un certain temps avant de comprendre qu'il s'adressait à elle en anglais. Il s'assit sur un carton et rouspéta qu'il avait une expérience de plus de dix ans dans l'industrie de la navigation aérospatiale et qu'il n'avait pas besoin d'une assistante. Tous les pays se battaient pour placer leurs pions au sein de l'ARP, mais aucun d'entre eux n'avait vraiment envie de mettre la main au porte-monnaie. Quand il parut se rappeler que c'était une jeune femme qui se trouvait en face de lui, il se reprit et tenta de réconforter une Cheng Xin un peu déboussolée en certifiant que si l'agence laissait une trace dans l'histoire, même si – et c'était tout à fait possible – ce n'était pas une très jolie trace, on se souviendrait d'eux comme des deux premiers à l'avoir rejointe.

L'idée d'assister un directeur familial comme elle du domaine aérospatial ravigota Cheng Xin. Elle demanda à Vadimov sur quels projets il avait travaillé dans le passé. Vadimov lui décrivit sommairement sa participation au siècle dernier à la conception de la navette spatiale *Bourane*, qui avait fini par être détruite un peu plus tard ; puis il raconta qu'il avait été chargé de la conception d'un vaisseau cargo spatial ; il resta plus évasif sur la suite de sa carrière, se contentant de dire qu'il avait travaillé plus de deux ans dans le secteur diplomatique, avant d'intégrer "un certain département" où il "s'était consacré au même genre de boulot pour lequel il avait été recruté ici". Il conseilla à Cheng Xin d'éviter d'interroger ses futurs collègues sur leurs expériences professionnelles passées.

— Le directeur de l'agence est déjà là, lui aussi. Il est dans son bureau, à l'étage, tu peux aller le saluer, mais fais attention, il a horreur de perdre son temps.

Sitôt entrée dans le spacieux bureau du directeur, Cheng Xin fut assaillie par une forte odeur de cigare. Ce qui capta en premier son regard, ce fut une peinture à l'huile accrochée au mur. Un sombre paysage enneigé, surplombé par un ciel gris, occupait la majeure

partie du tableau. Au loin, dans la perspective, à la rencontre des nuages et de la neige, s'étendaient des formes noirâtres. À mieux y regarder, on discernait un ensemble de bâtisses sales, majoritairement des maisons basses, entre lesquelles s'intercalaient plusieurs immeubles d'architecture européenne de deux ou trois étages. À en juger par la configuration de la rivière et d'autres indices figurant au premier plan, on pouvait deviner la ville de New York au début du ^{xviii} siècle. L'œuvre donnait à Cheng Xin une puissante impression de froideur, qui collait bien avec la figure de l'individu assis sous le tableau. Une autre peinture à l'huile, plus petite, était suspendue à côté de la grande. Elle avait pour sujet principal une épée antique, munie d'une garde en or et d'une lame étincelante. Elle était empoignée par une main gantée de bronze, seule partie du corps à être représentée sur le tableau. L'épée tenait en équilibre une couronne de fleurs rouges, blanches et jaunes qu'elle venait de repêcher dans une eau bleue. Les couleurs de l'œuvre offraient un contraste saisissant avec celles du grand tableau : elles étaient vives et éclatantes, mais trahissaient un sinistre présage. Cheng Xin remarqua que des gouttes de sang maculaient les fleurs blanches de la couronne.

Thomas Wade, directeur de l'ARP, était bien plus jeune que ce à quoi s'attendait Cheng Xin. Il était moins âgé que Vadimov et aussi plus séduisant. Son visage dégageait une forme de beauté antique. Cheng Xin comprendrait plus tard que cette perception venait en grande partie de son absence d'expression, un peu comme s'il était une statue froide et sans vie échappée de l'un des tableaux derrière lui. Il n'avait pas l'air occupé, et la table de bureau devant lui était vide, sans aucune présence d'ordinateur ou de documents papier. Son regard était cependant absorbé par le cigare qu'il tenait dans la main. Il avait jeté un rapide coup d'œil à Cheng Xin quand elle était entrée, puis s'était replongé dans l'examen de son cigare. Il ne releva la tête qu'une fois que Cheng Xin se fut présentée et eut modestement exprimé qu'elle était sûre d'apprendre beaucoup à son contact. Les premières impressions qui se dégageaient de ses yeux étaient de la fatigue et de la nonchalance, mais ils étaient aussi empreints d'une densité et d'une sagacité qui ne manquèrent pas de mettre Cheng Xin mal à l'aise. Un sourire s'esquissa sur le visage de Wade, mais c'était un filet d'eau

glacée suintant d'une craquelure au milieu d'une rivière gelée. Il n'apporta pas la moindre once de chaleur à Cheng Xin. Elle essaya de lui répondre par un autre sourire, mais les premiers mots qui sortirent de la bouche du directeur paralysèrent sa mâchoire, de même que son corps tout entier.

— Serais-tu prête à vendre ta mère à un bordel ? demanda Wade.

Interloquée, Cheng Xin secoua la tête, non pas tant pour indiquer qu'elle refusait de prostituer sa mère que parce qu'elle craignait de ne pas avoir bien entendu la question. Wade agita son cigare et ajouta :

— Merci. Tu peux retourner travailler.

Cheng Xin rapporta cet échange à Vadimov, qui répondit en riant :

— C'est une question qu'on pose souvent dans notre branche... c'est une... une simple phrase, rien de plus. Ça doit dater de la Seconde Guerre mondiale. Dans le temps, les vieux briscards la lançaient pour charrier les novices. L'idée derrière ça, c'est que nous sommes les seuls individus de la planète dont le cœur de métier est le mensonge et la trahison. Face aux normes morales habituelles, il nous faut parfois être un peu... flexibles. L'ARP est divisée en deux sections différentes : la première est composée d'experts techniques dans ton genre, l'autre, de vétérans issus des agences militaires de renseignement du monde entier. Tu te doutes bien que les façons de penser et d'agir dans les deux sections varient du tout au tout. Heureusement, j'ai la chance d'être familier des deux, et j'aiderai tout le monde ici à s'adapter à l'une et à l'autre.

— Mais aujourd'hui, notre ennemi est trisolarien, ce ne sera pas un travail de renseignements traditionnel.

— Certaines choses ne changeront jamais.

Les autres membres du personnel arrivèrent ensuite au comptegouttes à l'agence, la plupart détachés par les pays membres permanents du Conseil de défense planétaire. Tous faisaient en façade preuve de courtoisie, mais bouillonnaient intérieurement de méfiance et de jalousie. Les experts techniques ne donnaient pas l'impression de vouloir communiquer avec autrui et se cramponnaient à leurs poches, comme s'ils avaient peur qu'on vienne leur voler quelque chose. Les

vétérans des services de renseignement étaient quant à eux d'un entrain et d'une affabilité exubérants, mais semblaient toujours en train de guetter la moindre opportunité de dérober une information. Comme l'avait prédit Vadimov, ces individus semblaient plus intéressés par le fait d'obtenir des renseignements sur leurs semblables que sur les Trisolariens.

Deux jours plus tard fut organisée la première séance plénière de l'ARP, à laquelle n'assistaient toutefois pas tous les membres. En dehors de Wade, l'ARP était dirigée par trois vice-directeurs, respectivement anglais, français et chinois. Yu Weimin, le vice-directeur chinois, fut le premier à prendre la parole. Cheng Xin ignorait de quelle institution il était issu, et c'était de toute façon le genre d'homme qu'il fallait rencontrer au moins trois fois avant que son image se grave dans un esprit. Par bonheur, il ne se lança pas dans un discours fumeux et interminable, comme c'était pourtant répandu chez les bureaucrates chinois. Il fut au contraire limpide, se permettant simplement quelques lieux communs d'usage pour célébrer la fondation de l'agence. Il expliqua qu'il était conscient que chaque membre ici présent avait été envoyé par son propre pays et devait désormais fidélité à deux entités distinctes. L'ARP ne prétendait pas exiger d'eux qu'ils placent leur loyauté pour l'agence avant celle pour leur nation, toutefois, la mission de l'ARP étant d'assurer la protection de l'ensemble de la civilisation humaine, il espérait que ses membres puissent trouver un juste équilibre. Ils allaient devoir affronter la menace d'un envahisseur extraterrestre, et il était indispensable que la communauté soit la plus solidaire possible.

Pendant que le vice-directeur Yu tenait son discours, Cheng Xin remarqua que Wade poussait sur le pied de la table de la réunion avec sa jambe, s'éloignant peu à peu, comme s'il voulait rester à l'écart. Après que tous les vice-directeurs eurent fini leurs laïus, Wade fut invité à prendre la parole, mais celui-ci déclina d'un geste de la main. Il finit enfin par la prendre de lui-même lorsque tous les autres fonctionnaires eurent terminé ce qu'ils avaient à dire. Il désigna la pile de documents et de cartons entassés encore non ouverts au milieu de la salle de réunion :

— Au boulot ! (Il faisait visiblement référence à tout le travail

administratif qui attendait l'agence maintenant qu'elle venait d'être fondée.) Je vous remercie de bien vouloir vous en occuper et de ne pas me faire perdre mon temps. Ni le leur. (Il désigna Vadimov.) Les experts du Centre de planification technologique restent ici, les autres peuvent sortir.

Il ne resta plus dans la salle qu'une dizaine de personnes. Le calme s'installa. Puis, à peine la lourde porte en chêne refermée, Wade lâcha cette bombe :

— Mesdames, messieurs, l'ARP va envoyer une sonde-espion dans la flotte trisolarienne.

Tous demeurèrent dans un premier temps pantois, puis ils se regardèrent sans savoir quoi dire. Cheng Xin aussi était stupéfaite. Elle espérait bien sûr pouvoir être rapidement débarrassée des corvées administratives pour se consacrer au travail technique de leur mission, mais elle n'avait pas imaginé que les choses iraient si vite et que Wade entrerait dès la première réunion dans le vif du sujet. L'ARP venait tout juste d'être créée et ne comportait pour l'instant aucune branche nationale ou régionale. Techniquement, elle était d'ailleurs encore loin d'être prête pour lancer ce genre de projet. Mais ce qui avait surtout étonné Cheng Xin, c'était l'idée même proposée par Wade : sur un plan technique – et d'ailleurs même sur tous les autres plans – c'était tout à fait impensable.

— Y a-t-il un axe de travail privilégié ? demanda Vadimov, le seul à ne pas avoir sourcillé à l'annonce de Wade.

— J'ai déjà eu l'occasion de consulter de façon informelle les représentants des membres permanents à ce sujet, mais il n'a pas encore été mis officiellement à l'ordre du jour du CDP. D'après mes informations, l'un des axes qui suscite le plus l'intérêt au CDP – et sur lequel il ne peut y avoir aucun compromis, sous peine de quoi le Conseil refuserait d'investir dans le projet – est le suivant : la sonde doit pouvoir être en mesure d'atteindre un centième de la vitesse de la lumière. Pour le reste, chaque membre a son avis sur la question, mais tout pourra être négocié lors des séances plénières du CDP.

— Si je comprends bien, intervint un expert de la Nasa, nous allons envoyer une sonde qui mettra deux ou trois siècles pour atteindre le nuage d'Oort, où elle sera interceptée par une flotte trisolarienne qui

aura déjà commencé à ralentir. Et encore, tout cela dans l'éventualité où nous ne prenons en compte que la phase d'accélération et non celle de décélération. Ça me semble être un projet un peu trop futuriste.

— À cause du blocus des intellectrons, répliqua Wade, nous n'avons aujourd'hui aucune idée des progrès technologiques que l'humanité sera ou non capable d'effectuer dans l'avenir. Imaginez que nous soyons condamnés à nous déplacer dans l'espace à la vitesse d'un escargot, autant commencer à ramper le plus tôt possible.

Cheng Xin soupçonnait Wade d'être motivé par des raisons politiques : c'était la première fois que l'humanité engagerait une action en vue d'entrer en contact direct avec une civilisation extraterrestre et ce projet garantirait à l'agence une place centrale.

— Mais si on se base sur la vitesse de navigation spatiale actuelle de nos appareils, il va falloir vingt ou bien même trente mille ans avant de pouvoir rejoindre le nuage d'Oort. Si nous lançons la sonde aujourd'hui, elle n'aura même pas franchi la porte que les flottes ennemies auront déjà passé le seuil.

— C'est bien pourquoi il nous faut atteindre un centième de la vitesse de la lumière.

— Vous voulez dire multiplier par cent la vitesse maximale de navigation actuelle ? Sans même parler de vaisseau ou de sonde, rien que la vitesse des médiums de propulsion de nos moteurs est de plusieurs zéros en dessous de cette vitesse. Selon le principe de la quantité de mouvement, si on veut créer un vaisseau qui puisse un jour atteindre un centième de la vitesse de la lumière, il faut que le médium de propulsion dépasse – et largement – cette vitesse. C'est aujourd'hui impensable. Je vais être honnête, il me semble compliqué d'envisager à court terme une percée technologique majeure dans ce domaine.

Le poing de Wade s'abattit lourdement sur la table :

— Vous oubliez les ressources que nous avons à disposition ! Hier encore, la navigation spatiale était un secteur marginal, mais il est devenu incontournable aujourd'hui. Nous pouvons désormais nous attendre à d'énormes investissements, ce qui était inimaginable il y a encore peu de temps. Ce sont les moyens que nous allons mettre en œuvre qui vont bouleverser les principes de la physique ! Soyons

sauvages, soyons brutaux s'il le faut, et nous arriverons à atteindre un pour cent de la vitesse de la lumière !

Vadimov leva instinctivement la tête et scruta la pièce. Wade perçut son anxiété :

— Pas d'inquiétude à avoir, il n'y a ici ni journaliste ni personnel extérieur.

Vadimov sourit en secouant la tête :

— Ne le prenez pas mal, mais dire que l'argent va bouleverser les principes de la physique risque de vous valoir des moqueries. Ici, ça passe encore, mais je vous déconseille vivement de lancer ça lors d'une séance du CDP.

— Je suis bien conscient que vous êtes déjà en train de vous moquer de moi.

Tous les autres gardèrent le silence, ne souhaitant qu'une chose : que la réunion se termine au plus vite. Les yeux de Wade balayèrent la pièce, puis il lâcha soudain :

— Ah, je vois que tous ne se moquent pas. Elle, elle ne rit pas. Il désigna Cheng Xin : Toi, qu'est-ce que tu en penses ?

Sous le regard acéré de Wade, Cheng Xin eut la sensation que ce n'était pas un doigt que ce dernier pointait vers elle, mais une épée. Elle était désemparée : était-ce maintenant à son tour de s'exprimer ?

— Je crois que nous devrions encourager la MD ici, ajouta Wade.

Cheng Xin n'en était que plus déroutée : MD ? McDonald's ? Médecine douce ?

— Vous êtes chinoise et vous ne connaissez pas la MD ?

Cheng Xin implora du regard les cinq autres Chinois de la salle. Ils étaient aussi désorientés qu'elle.

— Pendant la guerre de Corée, les Américains ont remarqué que les simples soldats des troupes chinoises qui étaient faits prisonniers étaient très informés des plans de bataille de leur propre camp. Les Américains ont découvert que les officiers chinois soumettaient les stratégies envisagées aux militaires de tout grade, dans l'idée qu'ils puissent en débattre et tenter de les améliorer. Voilà ce que c'est, la MD. Il va de soi que dans notre cas, si vous avez le malheur d'être capturé par l'ennemi, nous n'avons aucune envie que vous en sachiez autant.

Quelques rires fusèrent dans la salle. Cheng Xin finit par comprendre que ce concept de MD renvoyait à *military democracy* – démocratie militaire. Les participants applaudirent à la proposition de Wade. Les petits génies de la navigation spatiale venus du monde entier assister à cette réunion – des hommes, pour la plupart – n’escomptaient pas que quelque chose de valeur puisse sortir de la bouche d’une vulgaire assistante technique. Cependant, ils comptaient bien profiter de l’intervention de Cheng Xin pour admirer ses “attributs”. Les efforts de Cheng Xin pour se vêtir de manière sobre et solennelle n’avaient malheureusement jamais été d’aucun secours face à l’attirance déplacée qu’elle suscitait chez la gent masculine.

— J’ai bien une idée...

— Pour bouleverser les lois de la physique ? cracha d’une voix dédaigneuse Comaline, une Française d’un certain âge. Consultante détachée par l’Agence spatiale européenne, elle avait perçu avec un certain mépris le regard lubrique que les hommes posaient sur Cheng Xin.

— Non, plutôt pour les contourner, répondit Cheng Xin à son adresse. Les ressources qui me paraissent les plus opportunes dans notre situation sont les armes nucléaires. En l’absence d’avancée technologique majeure, ce seront sans doute les plus grandes pourvoyeuses d’énergie dont nous pourrons nous servir pour envoyer un objet dans l’espace. Imaginez un vaisseau ou une sonde pourvu d’une voile radiative de très grande taille, une sorte de membrane, un peu comme une voile solaire, mais pouvant être propulsée par des radiations nucléaires. Non loin derrière cette voile se produiraient en continu, et à des intervalles fixes, des explosions nucléaires...

On entendit des gloussements, dont celui de Comaline, sans contester le plus sonore :

— Ma chérie, vous nous offrez une scène de dessin animé : un vaisseau plein à ras bord d’armes nucléaires, avec un héros à la Arnold Schwarzenegger qui les balance à l’arrière pour qu’elles explosent. Ça, c’est une idée ! Elle continua, au milieu des rires qui s’intensifiaient : Le mieux, ma fille, serait que vous relisiez vos cours de licence sur le rapport poussée/poids⁶.

— Vous n’avez certes pas changé les principes de la physique, mais

vous avez au moins réussi à être brutale, comme l'a demandé Wade ! Je trouve juste un peu dommage qu'un joli brin de fille comme vous s'adonne à une telle violence ! ajouta un consultant, portant l'hilarité à son comble.

— Les bombes ne seraient pas à bord du vaisseau, rétorqua calmement Cheng Xin, ce qui eut pour effet de faire cesser les rires, comme si elle avait plaqué sa main à la surface d'une cymbale : L'appareil ne serait composé que de la voile et de la sonde elle-même. Il serait aussi léger qu'une plume et pourrait accélérer sans peine grâce aux radiations des détonations nucléaires qui auraient lieu à l'arrière.

Une chape de silence tomba sur la salle. Tous se demandaient où les bombes pouvaient bien dans ce cas être stockées, mais personne ne lui posa la question. Un instant plus tôt, tandis que tous riaient au nez de Cheng Xin, Wade était resté de glace. Mais à présent, un sourire frigidé s'esquissait lentement sur son visage.

Cheng Xin se saisit de la pile de gobelets en papier du distributeur d'eau placé dans son dos, puis elle les posa un à un sur la table à distance régulière :

— Voici les bombes. Elles sont réparties sur le premier segment de la trajectoire de navigation de la sonde. Au préalable, on a procédé au lancement de celle-ci avec une méthode de propulsion traditionnelle. Elle prit un stylo et lui fit longer la rangée de verres : Chaque fois que le vaisseau passe à côté d'une bombe, celle-ci explose derrière la voile, générant une nouvelle force de propulsion.

L'un après l'autre, les hommes détournèrent leur regard graveleux du corps de Cheng Xin. Ils commençaient enfin à prendre sa proposition au sérieux. Seule Comaline continuait à la fixer comme si elle était étrangère.

— Nous pouvons appeler cette technique "propulsion segmentée". Le premier segment correspond à l'étape de poussée initiale et ne représente qu'une infime parcelle de l'ensemble du parcours. Avec une estimation de mille bombes réparties sur un itinéraire de cinq unités astronomiques allant de l'orbite de la Terre à celle de Jupiter. On peut même faire encore plus court et réduire l'étape de poussée initiale, en disposant les bombes à l'intérieur de l'orbite martienne.

Quelques murmures épars rompirent le silence. Puis ceux-ci se firent plus nombreux et plus denses, comme une fine pluie localisée se changeant en averse torrentielle.

— Cette idée ne t'est pas venue à l'instant, n'est-ce pas ? demanda brusquement Wade, qui avait jusqu'ici écouté sa proposition avec beaucoup d'attention.

Cheng Xin lui sourit :

— C'est une vieille idée bien connue des cercles des experts en navigation aérospatiale : la "propulsion nucléaire pulsée".

— Docteur Cheng, fit Comaline, nous connaissons tous la théorie de Stanislaw Ulam, mais son idée était que les sources des détonations se trouvent à bord de l'engin. L'idée de les placer sur sa trajectoire de navigation est la vôtre. Du moins, je n'en ai jamais entendu parler.

La discussion, qui s'était apaisée, s'enflévr de plus belle. On avait jeté un morceau de chair fraîche à une meute de loups affamés.

Wade frappa du poing sur la table :

— Ne nous embourbons pas maintenant dans des détails ! Nous ne sommes pas en train de faire une étude de faisabilité ! Nous réfléchissons à l'intérêt d'en faire une ! Voyons plutôt si cette proposition présente des obstacles insurmontables.

Après un court silence, Vadimov prit la parole :

— L'un de ses avantages en tout cas, c'est que ce sera un chantier facile à enclencher.

Les participants étaient tous assez intelligents pour comprendre ce que voulait dire Vadimov : la première étape du projet consisterait à disséminer un grand nombre de bombes nucléaires en orbite autour de la Terre. Les engins capables de les y transporter existaient déjà : les missiles balistiques intercontinentaux en service pouvaient ainsi très bien s'acquitter de cette mission. Les Peacekeeper américains, les Topol-M russes et les Dong Feng-41 chinois étaient quant à eux en mesure de lancer directement une bombe nucléaire en orbite terrestre basse, et même des missiles balistiques à moyenne portée pourraient faire l'affaire si on leur flanquait un propulseur d'appoint. Par comparaison avec le grand projet de désarmement nucléaire engagé au début de la crise, il était beaucoup moins coûteux d'envoyer les armes nucléaires dans l'espace plutôt que de les démanteler au sol.

— Très bien, arrêtons ici pour aujourd'hui notre discussion sur cette méthode de propulsion segmentée. Y a-t-il d'autres idées ? interrogea Wade en inspectant les autres participants d'un regard inquisiteur.

Certains parurent ravalé leur salive. De toute évidence, ils avaient le sentiment que leurs idées auraient du mal à rivaliser avec celle de Cheng Xin. Et tous les regards se tournèrent encore vers elle, porteurs d'une attention cette fois bien différente.

— Nous organiserons encore deux réunions de ce type. J'attends de vous d'autres propositions. D'ici là, nous allons immédiatement engager une étude de faisabilité sur cette méthode de propulsion segmentée. Une idée de nom de code ?

— Chaque détonation nucléaire fera passer un nouveau palier de vitesse à l'appareil, comme s'il gravissait une marche de plus. Je propose "programme Escalier", dit Vadimov. Outre la condition donnée d'atteindre un centième de la vitesse de la lumière, l'étude de faisabilité devra aussi prendre en compte un paramètre important : le poids de la sonde.

— Il est possible de fabriquer une voile radiative fine et légère. En l'état actuel de la technologie des matériaux, on peut imaginer une voile de cinquante kilomètres carrés ne pesant qu'une cinquantaine de kilos. Cela devrait suffire, non ? suggéra un expert russe qui avait jadis pris part à une expérience ratée de création de voile solaire.

— Alors il ne reste plus que la sonde elle-même.

Tous les regards convergèrent vers un individu présent dans la pièce : le concepteur en chef de la sonde Cassini-Huygens.

— Si on inclut les instruments de base de la sonde, ainsi que l'antenne et la batterie isotopique nécessaires pour renvoyer des informations depuis le nuage de Oort, je dirais deux ou trois cents kilogrammes.

— Impossible ! fit Vadimov en secouant fermement la tête. Il faut que la sonde soit comme l'a dit Cheng Xin : aussi légère qu'une plume.

— Dans ce cas, il faut réduire ses fonctions au strict minimum. Ce qui nous permettrait de tomber à cent kilos. Mais ça me semble trop peu, et je ne suis pas sûr qu'elle puisse ainsi être parfaitement opérationnelle.

— Il faudra pourtant bien. Le poids total, voile et sonde comprise,

devra être en dessous d'une tonne, dit Wade. Nous utiliserons toute la puissance des hommes pour propulser une tonne dans l'espace. Et nous y arriverons, n'est-ce pas ?

La semaine qui suivit, Cheng Xin passa toutes ses nuits en vol. En qualité de membre du groupe de travail dirigé par Vadimov, elle ne cessait de naviguer entre les quatre agences spatiales américaine, chinoise, russe et européenne, afin de coordonner l'étude de faisabilité du programme Escalier. En une semaine, Cheng Xin avait voyagé dans plus d'endroits qu'elle n'aurait jamais imaginé voir en toute une vie. Elle devait néanmoins se contenter d'admirer les paysages depuis les fenêtres des véhicules et des salles de réunion. Aux premières heures du programme, il avait été envisagé que ces organismes collaborent à l'élaboration d'une étude commune, mais il avait bien fallu se rendre à l'évidence que c'était peine perdue. L'ARP dut se résoudre à laisser chaque agence mener ses propres recherches. L'avantage était cependant qu'il serait possible d'effectuer une comparaison des quatre études pour en extraire des résultats plus pertinents. Toutefois, la masse de travail de l'ARP s'en voyait considérablement augmentée. Pour autant, l'enthousiasme de Cheng Xin ne faiblissait pas. Après tout, c'était elle qui avait eu l'idée de ce projet.

L'ARP ne tarda pas à recevoir les conclusions préliminaires des études conduites par les quatre agences spatiales. Leurs résultats étaient très proches. Tout d'abord, ils apportaient une bonne nouvelle : il était possible de réduire de façon appréciable la surface de la voile radiative – vingt-cinq kilomètres carrés pouvaient suffire. En utilisant des matériaux optimisés, il était possible d'abaisser le poids de la voile à vingt kilos. Mais elle était aussi accompagnée d'une très mauvaise nouvelle : pour atteindre un pour cent de la vitesse de la lumière, comme cela était exigé, le poids total de la sonde ne devait pas excéder un cinquième du poids minimal envisagé initialement, soit deux cents kilos. En déduisant le poids de la voile, il ne restait donc plus que cent quatre-vingts kilos pour les senseurs de la sonde et les appareils de communication.

Quand il prit connaissance des conclusions, Wade déclara avec une

totale indifférence :

— Il n'y a aucune raison de se tourmenter, car je vous apporte une nouvelle encore pire : au cours de la dernière séance du Conseil de défense planétaire, les membres ont voté majoritairement contre la résolution du programme Escalier.

Quatre parmi les sept représentants des pays membres permanents du CDP avaient voté en défaveur du programme. Les raisons de ce refus étaient étonnamment les mêmes pour tous : à l'inverse des experts en navigation spatiale de l'ARP, les représentants ne voyaient pas l'intérêt de développer une nouvelle méthode de propulsion. De plus, ils considéraient que l'efficacité d'une sonde pour obtenir des renseignements sur l'ennemi était limitée. "Quasi nulle", pour reprendre les mots du représentant américain. La sonde n'étant pas en capacité de ralentir, il fallait donc compter sur la décélération de la flotte trisolarienne. De surcroît, elle croiserait les vaisseaux à une vitesse relative de cinq pour cent de la vitesse de la lumière (en admettant qu'elle n'ait pas été capturée par l'ennemi). La chance pour que celle-ci obtienne des informations pertinentes était mince. Les restrictions liées au poids de la sonde ne permettaient pas en outre d'envisager un sondage actif, tel qu'un sondage radar : il fallait procéder à un sondage passif pour recueillir des informations indirectes, des signaux électromagnétiques, par exemple. Or le système de communication ennemi ne devait certainement plus utiliser de rayonnements électromagnétiques depuis des lustres : il se servait probablement de médiums encore hors de portée des technologies humaines comme les neutrinos ou les ondes gravitationnelles. Il y avait une autre explication primordiale à leur refus : avec l'existence des intellectrons, le projet d'envoi d'une sonde-espion était absolument transparent aux yeux de l'ennemi, ce qui réduisait d'autant plus ses chances de réussite. En somme, lorsqu'elles eurent mis en balance les énormes investissements que supposait un tel projet avec les bénéfices très limités qu'elles pouvaient en tirer, les grandes puissances avaient jugé que la valeur symbolique du programme ne méritait pas un tel engagement. La seule raison qui avait poussé les trois autres représentants du CDP à voter en faveur du projet était la perspective de développement d'une nouvelle

technologie de propulsion capable de faire voler un appareil à un centième de la vitesse de la lumière.

— Je ne peux que leur donner raison, concéda Wade.

Tout le monde se tut, comme pour se recueillir en silence dans un dernier hommage au défunt programme Escalier. Ce fut naturellement Cheng Xin qui reçut le coup le plus dur, mais elle se réconfortait en se disant que cette expérience avait de loin dépassé ses attentes et avait été riche en enseignements pour la jeune novice qu'elle était encore.

— Tu m'as l'air bien triste, lança Wade à Cheng Xin. Tu sembles croire que nous allons abandonner le programme Escalier.

Tous jetèrent sur Wade des regards ahuris dont la signification était limpide : *que pourrions-nous bien faire d'autre ?*

— Nous ne renonçons pas au projet. Wade se leva et fit le tour de la table : Désormais, qu'il s'agisse ou non du programme, vous ne cesserez votre travail que lorsque je vous le dirai. Avant cela, vous n'aurez qu'un seul choix possible : aller de l'avant.

Il perdit brusquement son timbre de voix d'ordinaire si froid et flegmatique et se mit à rugir furieusement à la manière d'une bête sauvage :

— Allez de l'avant ! De l'avant ! Encore de l'avant, et ne reculez devant rien !

Wade se trouvait juste derrière Cheng Xin. Elle eut l'impression qu'un volcan avait fait éruption dans son dos. Elle fut si surprise que ses épaules tressaillirent et qu'elle manqua de pousser un cri.

— Quelle est la prochaine étape ? demanda Vadimov.

— Nous allons envoyer quelqu'un.

Wade avait retrouvé son calme et ses accents de voix froids et insensibles. Cette dernière phrase ne souleva pas immédiatement la même attention que son féroce rugissement quelques secondes plus tôt. On avait d'abord cru à un simple écho qui se serait échappé de sa bouche. On ne commença à réagir qu'un long moment plus tard, quand on comprit que l'annonce de Wade était sa réponse à la question de Vadimov, que c'était la prochaine étape du programme Escalier. Il ne parlait pas d'envoyer "quelqu'un" au CDP, mais bien hors du système solaire, dans le glacial et lugubre nuage de Oort, à une année-lumière de la Terre, pour espionner la flotte trisolarienne.

De façon presque compulsive, Wade repoussa une nouvelle fois la table du pied, pour prendre de la distance et écouter la discussion. Mais il n'y eut aucune discussion. Exactement comme une semaine plus tôt, lorsque Wade avait proposé d'envoyer une sonde en expédition vers la flotte trisolarienne. Chacun ruminait péniblement cette idée, en essayant de démêler au mieux la pelote de laine que Wade venait de leur lancer. Bien vite, ils en vinrent à la conclusion que cette proposition n'était pas aussi risible qu'elle pouvait sembler au premier abord.

Les techniques de cryogénisation étaient déjà relativement matures. L'espion pourrait accomplir sa traversée en état d'hibernation. En imaginant un individu de soixante-dix kilos, il en restait cent dix pour l'équipement d'hibernation et la structure de la cabine – qui serait aussi rudimentaire qu'un cercueil. Mais ensuite ? Deux siècles plus tard, lorsque l'espion rencontrerait la flotte trisolarienne, qui le – ou la – réveillerait ? Et que pourrait-il – ou elle – bien faire après son réveil ?

Ces questions trottaient dans la tête de chacun, mais aucun n'osa les poser à voix haute. Le bureau était toujours plongé dans le silence, mais Wade paraissait lire dans les pensées. Tandis que tous réfléchissaient encore, il ajouta :

— Nous enverrons un être humain dans le cœur de l'ennemi.

— À la condition que la flotte trisolarienne capture la sonde – ou plutôt son occupant, dit Vadimov.

— Mais il y a de grandes chances que cela se passe ainsi, n'est-ce pas ? rétorqua Wade.

À son “n'est-ce pas”, il leva les yeux en l'air, comme si sa phrase était adressée à quelqu'un d'autre. Tous les participants savaient pertinemment qu'en ce moment même des intellectrons flottaient tels des spectres autour d'eux, et que dans un monde situé à quatre années-lumière d'ici, d'autres “participants” buvaient leurs paroles. On oubliait pourtant souvent la présence des intellectrons et quand on s'en souvenait soudain, la sensation éprouvée, outre la frayeur, était celle d'une mystérieuse insignifiance, l'impression d'être une fourmi dont la colonie était examinée par la loupe d'un enfant taquin. La confiance en soi était mise à mal quand on savait que tout projet

formulé était connu de l'ennemi, parfois avant même que les supérieurs hiérarchiques en soient informés. Les humains n'avaient d'autre choix que de s'habituer à cette guerre dans laquelle ils étaient absolument nus aux yeux de leurs adversaires.

Cependant, Wade paraissait aujourd'hui avoir retourné la situation. Dans le plan qu'il imaginait, la transparence totale du projet constituait un avantage, car les Trisolariens connaîtraient tout de la trajectoire exacte prise par la sonde et pourraient l'intercepter sans peine s'ils le voulaient. Même si grâce aux intellectrons, le monde humain était loin d'être étranger à l'ennemi, celui-ci serait peut-être curieux de pouvoir étudier de près un spécimen vivant. Il y avait donc une chance que la flotte trisolarienne décide de capturer cet hibernaute.

Dans les guerres de l'information traditionnelles, envoyer dans le camp ennemi un espion à l'identité connue était un stratagème insensé, mais ce n'était pas là une guerre traditionnelle et le fait même qu'un humain puisse entrer dans le cœur de l'armée extraterrestre était en soi un exploit héroïque, quand bien même son nom et sa mission étaient entièrement dévoilés. Il n'était pas même nécessaire d'établir un plan d'action à l'avance : s'il – ou elle – réussissait à pénétrer au sein de la flotte trisolarienne, la transparence des pensées et des stratégies trisolariennes ouvriraient des possibilités infinies.

Nous enverrons un être humain dans le cœur de l'ennemi.

6.Selon le principe du rapport entre la poussée et le poids d'un engin, un appareil chargé de bombes nucléaires générerait une poussée si faible qu'il l'empêcherait de bénéficier d'une forte accélération. (N.d.A.)

Extrait des *Chroniques du hors-temps*. L'hibernation : les premiers pas de l'homme dans le temps

Observée sous un angle sociologique, une nouvelle technologie peut faire apparaître différents aspects, mais lorsque cette technologie est encore en germe ou qu'elle vient juste de naître, rares sont ceux qui pensent à utiliser la loupe du sociologue. Par exemple, l'ordinateur : au tout début, on le voyait comme un objet permettant simplement d'augmenter l'efficacité d'un calcul, si bien que certains considéraient alors que cinq de ces machines seraient bien suffisantes pour le monde entier. Il n'en fut pas autrement pour l'hibernation artificielle. Du temps où elle n'était qu'une hypothèse, tout le monde considérait que cette technologie n'offrait rien d'autre qu'une opportunité pour des malades incurables d'être soignés à une époque ultérieure. Ceux qui allaient plus loin concédaient qu'elle pourrait être utile pour des longs vols interstellaires. Mais aussitôt cette technologie devenue réalité, un simple coup d'œil suffit à n'importe quel sociologue pour comprendre qu'elle allait changer la face de la civilisation humaine.

Tout reposait sur un seul credo : *demain sera meilleur*.

En réalité, la foi dans le progrès était assez nouvelle, elle n'était partagée par les hommes que depuis deux ou trois siècles à peine. Jadis, cette idée aurait certainement paru ridicule. Par comparaison avec la Rome antique, le Moyen Âge européen était par exemple non seulement plus pauvre matériellement, mais aussi plus opprimé spirituellement ; quant à la Chine, il n'y avait qu'à comparer l'époque des dynasties Jin, Wei, du Nord et du Sud avec celle des Han, ou bien encore celles des Yuan et des Ming avec les dynasties Tang et Song pour réaliser que certaines périodes dynastiques pouvaient être bien pires que celles les ayant précédées. Mais depuis la Révolution industrielle, le progrès était devenu la norme des sociétés humaines et la foi dans l'avenir s'était consolidée peu à peu. Elle avait atteint son

point culminant quelque temps avant que la Crise trisolarienne éclate. La guerre froide était alors terminée depuis un bon moment, et même si les problèmes environnementaux étaient encore loin d'être résolus, ils étaient plus fâcheux que terrifiants. Le confort matériel de l'humanité allait en s'améliorant et la tendance s'accélérait au rythme d'un cheval au galop. Si on avait en ce temps-là demandé aux gens de prédire les dix ans à venir, leurs réponses auraient peut-être été différentes, mais nul doute que la plupart auraient répondu qu'en quatre siècles la Terre aurait eu le temps de devenir paradisiaque. Cette croyance n'avait rien d'extraordinaire : les personnes interrogées n'avaient qu'à comparer leur vie actuelle à celle de leurs ancêtres cent ans plus tôt.

Par conséquent, si hiberner devenait possible, qui aurait encore envie de s'attarder dans le présent ?

Examinés d'un point de vue sociologique, les problèmes éthiques soulevés par l'hibernation étaient insignifiants si on les comparait à ceux qui se présentaient en cas d'avancée biotechnologique importante dans le domaine du clonage. Le clonage posait en effet des questions morales, quoique principalement pour les chrétiens. Néanmoins, le danger latent de l'hibernation était réel et pouvait avoir des répercussions sur l'ensemble du monde humain. Une fois que cette technologie serait commercialisée, ceux qui en auraient les moyens rejoindraient un futur paradisiaque, tandis que ceux qui resteraient n'auraient comme seul choix que de manger la poussière du présent et travailler à l'édification du futur paradis de leurs congénères. Mais il y avait plus préoccupant encore, ce sur quoi l'homme fantasma depuis la nuit des temps : la vie éternelle. Avec les progrès de la biologie moléculaire, on commençait à croire que l'immortalité pourrait être atteinte dans un ou deux siècles. Les plus chanceux pourraient donc se faire hiberner et gravir ainsi la première marche de l'escalier menant à l'éternité. Aussi, pour la première fois dans l'histoire de l'humanité, le dieu de la Mort lui-même n'était plus équitable et nul ne pouvait prédire quelles en seraient les conséquences.

Cette situation était très similaire au mouvement évasionniste qui avait émergé aussitôt après le déclenchement de la Grande Crise, à tel point même que les historiens parleraient plus tard au sujet de cette

époque de “pré-évasionnisme” ou d’“évasionnisme temporel”. Avant le début de la Grande Crise, les gouvernements de tous les pays adoptèrent donc contre la technologie d’hibernation des mesures encore plus répressives que celles contre le clonage humain.

Naturellement, la Crise trisolarienne changea la donne. En une nuit, le paradis du futur était devenu un enfer. Même pour les malades en phase terminale, l’avenir avait perdu de son attrait, car le monde dans lequel ils s’éveilleraient risquerait de baigner au milieu d’un océan de flammes, où n’existerait peut-être plus aucun analgésique.

Par conséquent, après l’apparition de la crise, les freins au développement de la technologie d’hibernation furent entièrement levés et celle-ci entra vite dans une phase d’application. Pour la première fois, l’humanité possédait le pouvoir de traverser les vastes contrées du temps.

Dans le cadre de ses investigations sur la technologie d'hibernation, Cheng Xin se rendit à Sanya, sur l'île de Hainan. Il pouvait paraître incongru que l'Académie nationale de médecine ait établi son plus grand centre d'hibernation dans une région tropicale aussi caniculaire : quand l'hiver faisait rage sur le continent, il faisait ici aussi doux qu'au printemps. Le centre d'hibernation était un bâtiment blanc ombragé par une épaisse végétation. Une dizaine de testeurs volontaires s'y trouvaient en ce moment même en état d'hibernation de courte durée. Jusqu'ici, aucun hibernaute n'avait encore entamé de périple à travers les siècles.

Lorsque Cheng Xin demanda s'il était envisageable de réduire le matériel d'hibernation pour qu'il descende en dessous des cent kilos, le directeur du centre étouffa un rire : "Cent kilos ? Mais même cent tonnes, nous aurions du mal !" Bien entendu, il en rajoutait. Durant sa visite du centre, Cheng Xin apprit que le processus d'hibernation ne consistait pas à congeler un individu, comme l'idée était pourtant largement répandue. La température à laquelle était plongé le patient n'était pas si basse : -50°C . Au cours de l'opération, le sang était remplacé à l'intérieur du corps par un liquide cryoprotecteur. Grâce à un système circulatoire externe, les principaux organes conservaient une activité biologique minimale, quoiqu'extrêmement lente. "Un peu comme un ordinateur en veille", expliqua le directeur. Un système complet d'hibernation, comprenant la cabine d'hibernation, le système de support de vie et le matériel de cryogénisation, pesait en tout près de trois tonnes.

En discutant avec des techniciens du centre de la possibilité de miniaturiser les équipements, Cheng Xin se heurta à un constat surprenant : si la température du corps en hibernation devait être maintenue à -50°C au milieu de l'espace glacial, il faudrait non pas refroidir la cabine, mais la chauffer ! Ce serait tout particulièrement le cas lors de l'interminable traversée qui commencerait au-delà de l'orbite de Pluton, où la température serait proche du zéro absolu. Maintenir une température de -50°C revenait presque dans l'espace à entretenir une fournaise. Compte tenu du fait que le vol durerait d'un

à deux siècles, la solution la plus pratique était de doter la sonde d'une unité de réchauffage à radio-isotope. Mais dans ce cas, les cent tonnes annoncées par le directeur n'étaient finalement pas si extravagantes.

Cheng Xin rentra faire son rapport au quartier général de l'agence. Quand les résultats de différentes recherches menées en parallèle furent mis en commun, la tristesse s'empara à nouveau des membres de l'ARP. Mais contrairement à la fois précédente, leurs regards posés sur Wade étaient pleins d'espoir.

— Qu'est-ce que vous avez à me regarder comme ça ? Je ne suis pas Dieu ! tonna Wade en balayant la salle des yeux. Pourquoi pensez-vous que vos pays vous ont envoyés ici ? Certainement pas pour m'apporter des mauvaises nouvelles et toucher tranquillement votre salaire à la fin du mois ! Je n'ai pas de solution, c'est votre boulot de trouver des solutions !

Quand il eut fini, il donna un violent coup de pied dans la table. Dans un crissement assourdissant, sa chaise recula encore plus loin que la dernière fois. Puis il s'alluma un cigare, transgressant la règle qui interdisait de fumer à l'intérieur.

L'attention des participants se concentra cette fois sur les experts en hibernation ayant récemment rejoint l'agence. Ceux-ci restèrent cependant muets et, envahis de cette irritation propre aux professionnels qui font face à de parfaits néophytes exigeant l'impossible, ils ne se donnèrent même pas la peine de réfléchir.

— Peut-être... lâcha Cheng Xin d'une voix timorée et le regard hésitant – elle ne s'était pas encore faite au MD.

— De l'avant ! Encore de l'avant, et ne recule devant rien ! lança Wade à Cheng Xin en crachant une volute de fumée de cigare.

— Peut-être... qu'il n'est pas nécessaire d'envoyer un espion vivant, dit-elle.

Les autres participants s'observèrent, puis interrogèrent du regard les experts en hibernation. Ceux-ci secouèrent la tête, signifiant qu'ils ne savaient pas où Cheng Xin voulait en venir.

Cheng Xin poursuivit son explication :

— Nous pourrions surgeler rapidement un individu à une température descendant en dessous de -200°C , avant de l'envoyer dans l'espace. Il serait ainsi possible de nous passer de système de

support de vie et de matériel chauffant, nous n'aurions besoin que d'une cabine individuelle que nous pouvons imaginer suffisamment petite et légère pour descendre au-delà des cent dix kilos. À nos yeux, l'individu serait certes mort, mais il en serait peut-être différemment aux yeux des Trisolariens.

Un expert en hibernation prit la parole :

— Le plus grand obstacle pour ressusciter un individu surgelé est d'empêcher la destruction de ses structures cellulaires durant le processus de décongélation. C'est ce qui arrive quand on congèle du tofu : une fois décongelé, il a l'aspect d'une éponge. Oh, peut-être que certains parmi vous n'ont jamais mangé du tofu ? demanda cet expert originaire de Chine aux Occidentaux de la pièce, parmi lesquels nombre d'entre eux entendaient parler de cet aliment pour la première fois. Les Trisolariens possèdent peut-être une technique pour éviter cette destruction, en décongelant un corps et en lui rendant sa température originelle en un laps de temps extrêmement court – une milliseconde, voire une nanoseconde. Mais nous, humains, nous n'en avons pas, en tout cas aucune qui ne provoquerait pas simultanément la vaporisation du corps exposé à une très haute température.

Cheng Xin n'était déjà plus attentive à la discussion. Toutes ses pensées se concentraient désormais sur une question : qui serait l'humain surgelé envoyé dans l'espace ? Elle s'efforçait d'essayer d'aller de l'avant, de ne reculer devant rien, mais ses pas tremblaient.

— Très bien, fit Wade en hochant la tête dans sa direction.

De mémoire de Cheng Xin, c'était la première fois qu'il félicitait un employé subalterne.

La réunion du jour des membres permanents du Conseil de défense planétaire avait pour objet de délibérer sur la dernière mise à jour du programme Escalier. Les négociations menées de façon informelle par Wade avec chacun des représentants incitaient à l'optimisme. C'était la nature même du projet qui avait changé : il s'agissait désormais d'engager un premier contact direct entre l'homme et une intelligence extraterrestre, ce qui relevait d'un niveau d'importance de ce nouveau projet par rapport à la précédente version. D'autant que cet espion

envoyé en plein cœur de la flotte trisolarienne pourrait faire l'effet d'une bombe à retardement. En utilisant à son avantage la supériorité humaine en matière de complot et de ruse, il – ou elle – pourrait bien changer le cours de la guerre.

Une session extraordinaire de l'Assemblée générale de l'ONU se tenant le soir même pour annoncer officiellement au monde entier le lancement du programme Colmateur, la réunion du CDP fut retardée de plus d'une heure. Les membres de l'ARP furent contraints d'attendre dans le grand hall, à l'extérieur de la salle de l'Assemblée générale. Durant les précédentes réunions du CDP, seuls Wade et Vadimov étaient autorisés à entrer dans l'enceinte. Les autres devaient rester dehors, attendant que l'un d'entre eux soit appelé lorsque son expertise était requise. Toutefois, ce soir-là, Wade demanda à Cheng Xin de les accompagner. C'était un honneur immense pour une simple assistante.

Lorsque la session extraordinaire des Nations unies fut terminée, ils virent un individu venant de sortir de la salle être encerclé par une nuée de journalistes. Probablement l'un des Colmateurs dont le nom venait d'être annoncé. Les membres de l'ARP s'étaient jusqu'ici entièrement consacrés au programme Escalier et cette nouvelle n'éveillait que modérément leur intérêt. Seuls deux curieux allèrent jeter un coup d'œil. Lorsqu'eut lieu la tentative d'assassinat sur Luo Ji, aucun d'entre eux n'entendit les coups de feu. Ils remarquèrent simplement à travers la grande porte en verre une soudaine agitation à l'extérieur. Cheng Xin suivit le mouvement général en se précipitant hors du bâtiment, mais elle fut aussitôt éblouie par les projecteurs d'un hélicoptère en vol.

— Eh, eh ! Un Colmateur vient de se faire buter ! lui cria un collègue qui l'avait devancée. Ils disent que plusieurs coups ont été tirés et qu'il a pris une balle en pleine tête !

— Qui sont les Colmateurs ? demanda froidement Wade, que l'incident ne paraissait pas émouvoir.

— D'après ce que j'ai compris, il paraît que trois d'entre eux étaient des candidats déjà célèbres, et le quatrième, celui qui vient de se faire tirer dessus, c'était un gars de chez toi, dit-il en désignant Cheng Xin. Mais personne n'avait jamais entendu parler de lui, c'était juste un

type ordinaire.

— Dans notre époque étrange, il n'y a pas de "type ordinaire", rectifia Wade. N'importe quel individu peut se voir à tout moment confier une grande responsabilité, de même que personne n'est irremplaçable.

Il avait prononcé ces deux dernières phrases en regardant d'abord Cheng Xin puis Mikhail Vadimov. C'est alors qu'une secrétaire du CDP invita Wade à le suivre.

— Il me menace, murmura Vadimov à Cheng Xin. Hier, il m'a fait une crise de colère en disant que tu pourrais facilement me remplacer.

— Mikhail, je...

Il leva la main pour lui dire de ne pas en rajouter, mais l'éclat des projecteurs des hélicoptères passa à travers, illuminant les vaisseaux sanguins sous sa peau.

— Il ne plaisante pas. Dans ce genre d'agence, on n'est pas tenu de suivre les procédures habituelles pour mettre quelqu'un à la porte. Toi, tu es stable, calme, bosseuse, et tu ne manques pas d'imagination. Et puis tu as un vrai sens de la responsabilité, tu ne te contentes pas de bien faire ton job. Xin, honnêtement, je serais ravi que ce soit toi qui prennes ma place, mais tu n'es pas prête. Il jeta un œil sur la confusion qui régnait autour d'eux : Parce que tu ne vendrais pas ta mère à un bordel et que, de ce côté-là au moins, tu es encore une enfant. Et j'espère que tu le resteras toujours.

Ils virent Comaline presser le pas dans leur direction. Elle brandissait dans la main une pile de documents. Cheng Xin devina qu'il s'agissait du rapport provisoire de l'étude de faisabilité du programme Escalier. Elle garda ainsi les documents en l'air pendant quelques secondes, sans donner l'impression de vouloir le donner à qui que ce soit, puis elle les jeta violemment sur le sol :

— Qu'ils aillent au diable ! rugit-elle, tremblante de colère, si bien que même au milieu des vrombissements étourdissants des hélicoptères beaucoup tournèrent la tête pour la regarder. Des porcs, tous des porcs ! Des porcs qui ne savent rien faire d'autre que se vautrer dans leur fange !

— De qui parles-tu ? demanda Vadimov avec surprise.

— Des hommes ! De l'humanité tout entière ! Il y a un demi-siècle,

nous marchions sur la Lune, et maintenant, plus rien ! Nous ne savons plus rien faire !

Cheng Xin ramassa les documents, puis Vadimov et elle les feuilletèrent. Il s'agissait bien du rapport de l'étude de faisabilité, mais il était rédigé en des termes si techniques qu'un simple coup d'œil ne suffisait pas à juger de son contenu. Wade les rejoignit. La secrétaire du CDP venait de l'informer que la réunion commencerait dans un quart d'heure. Ce ne fut qu'en présence du directeur de l'agence que Comaline retrouva un semblant de sang-froid.

— La Nasa a effectué deux essais de vaisseaux à propulsion nucléaire dans l'espace. Les résultats sont dans le rapport. Pour atteindre la vitesse demandée, l'engin doit être encore plus léger. Il faut réduire son poids à un vingtième de l'actuel, un vingtième ! Ça veut dire dix kilos ! Mais attention, ils m'ont dit qu'ils avaient "une bonne nouvelle" : ils pouvaient faire descendre le poids de la voile radiative à dix kilos ! Quelle efficacité ! Et puis, sur un ton de pitié, ils m'ont lancé qu'il ne restait que cinq cents grammes pour la charge utile, parce qu'une augmentation de la charge demanderait d'élargir les haubans de la voile et que pour un gramme de charge, il fallait trois grammes de hauban en plus, ce qui ne permettrait pas à la sonde de monter à un centième de la vitesse de la lumière. Voilà, nous avons le droit à cinq cents grammes, ha ha ha, cinq cents grammes ! Comme l'a dit notre petit ange : elle va être aussi légère qu'une plume, notre sonde !

Wade sourit en hochant la tête :

— On pourrait envoyer Monnier, le chat de ma mère. Mais il faudrait qu'il fasse un régime pour perdre la moitié de son poids.

Quand ses collaborateurs travaillaient avec plaisir et enthousiasme, Wade était sinistre ; mais quand tous paraissaient désespérés, il se détendait et faisait de l'humour. C'était dans sa nature. Cheng Xin attribuait cette excentricité à ses qualités de meneur d'hommes, mais Vadimov prétendait qu'elle ne savait pas lire dans l'esprit des gens. Cette attitude n'avait rien à voir avec un comportement de leader ou une volonté quelconque de remonter le moral des troupes, Wade prenait simplement plaisir à voir désespérer d'autres individus, et ce même si lui aussi aurait dû être en proie au même désespoir. Goûter à

la détresse des autres était pour lui une jouissance. Cheng Xin avait été surprise d'entendre un homme aussi loyal que Vadimov avoir une aussi piètre opinion de Wade. Aujourd'hui cependant, il avait raison, Wade paraissait en effet se délecter de leur chagrin.

Cheng Xin se sentit chanceler. La fatigue accumulée depuis des jours se faisait ressentir. Elle s'assit mollement sur la pelouse.

— Lève-toi, dit Wade.

Ce fut la première fois qu'elle refusa d'obéir à ses ordres. Elle resta assise.

— Je suis vraiment épuisée, lâcha-t-elle faiblement.

— Toi, et toi, dit Wade en pointant tour à tour Cheng Xin et Comaline. Désormais, je ne vous permettrai plus de perdre aussi stupidement vos nerfs. Vous n'avez pas d'autre choix que d'aller de l'avant, encore de l'avant, et ne jamais reculer devant rien !

— Il n'y a rien devant. Il faut laisser tomber, dit Vadimov d'un ton sincère.

— Si tu crois qu'il n'y a aucune route, c'est que tu n'as jamais appris à ne reculer devant rien.

— Que fait-on de la réunion ? On annule ?

— Non, nous faisons comme prévu. Mais nous n'aurons pas le temps de préparer un nouveau dossier écrit, nous présenterons notre projet à l'oral.

— À l'oral ? Pour leur parler d'une sonde d'un demi-kilo ou d'un chat de cinq cents grammes ?

— Ni l'un ni l'autre.

La dernière phrase de Wade raviva une flamme dans le regard de Vadimov et de Comaline. Cheng Xin elle aussi recouvra instantanément des forces, et elle se releva comme un ressort.

L'ambulance qui transportait le Colmateur Luo Ji à l'hôpital s'éloignait sous l'escorte de véhicules et d'hélicoptères de police. Les lumières de New York retrouvaient leur clarté et, devant ce décor resplendissant, Wade apparut comme un spectre obscur, ses deux yeux scintillant d'une lueur froide.

— Nous n'enverrons que le cerveau, dit-il.

Extrait des *Chroniques du hors-temps*. Le dragon de feu, l'arbalète à répétition et le programme Escalier

Durant la dynastie des Ming, la marine chinoise mit au point une arme spéciale : “le dragon de feu sortant de l'eau”, une fusée à deux étages aux extrémités de laquelle étaient fixées deux grandes fusées propulsives et qui renfermait d'autres petites fusées. Les fusées du premier étage propulsaient d'abord l'engin au ras de l'eau, puis elles mettaient automatiquement le feu aux plus petites fusées qui, expulsées par la bouche du “dragon”, fondaient sur les navires ennemis.

Lors de guerres plus anciennes étaient utilisées des arbalètes à répétition, dont faisaient mention des annales européennes et dont on attestait l'existence en Chine dès l'époque des Trois Royaumes. Leur principe était le suivant : une fois un carreau tiré, un deuxième venait automatiquement remplacer le premier, et ainsi de suite jusqu'à ce que le chargeur soit vide.

Ces deux armes avaient en commun d'utiliser de façon novatrice des technologies pourtant rudimentaires, ce qui leur donnait paradoxalement une impression de puissance transcendant le temps.

En examinant aujourd'hui avec du recul le programme Escalier, on peut noter une certaine analogie entre celui-ci et les deux armes : le programme s'appuyait sur une technologie primitive mais créative, consistant à propulser une charge très légère à un centième de la vitesse de la lumière. Sans l'élaboration de ce programme, la prouesse n'aurait été rendue possible que par l'intermédiaire d'une technologie qui serait inventée un siècle et demi plus tard.

À cette époque, l'humanité avait déjà envoyé des appareils spatiaux hors du système solaire, et des sondes avaient déjà eu l'occasion d'observer les satellites de Neptune ; l'homme avait donc atteint une certaine maturité dans la maîtrise de la propulsion nucléaire. Toute la

difficulté revenait à maîtriser les trajectoires précises qu'emprunterait la sonde entre les segments séparant les différentes bombes, pour enclencher celles-ci au moment idoine.

Chaque bombe devait en effet exploser juste après que la voile radiative l'eût dépassée. La distance entre chaque bombe variait entre trois et dix mille mètres, en fonction de sa puissance. À mesure que la vitesse de la sonde augmentait, le degré de précision devait être de plus en plus élevé. Mais même si la vitesse de la voile atteignait le fameux centième de la vitesse de la lumière, la marge d'erreur demeurait au-dessus de la nanoseconde, ce qui était largement à la portée des technologies de l'époque.

La sonde elle-même n'était équipée d'aucun moteur de propulsion. Sa trajectoire de navigation était donc entièrement déterminée par la position relative des bombes. À chacune d'entre elles étaient associés de petits propulseurs permettant d'ajuster correctement leur position avant que la voile ne passe devant. Quand celle-ci arrivait à leur hauteur, il n'y avait entre les bombes et elle que quelques centaines de mètres d'écart. En jouant sur cette distance, il était possible de modifier l'angle entre la voile et la force de propulsion générée par la détonation afin de guider la sonde sur la bonne trajectoire.

La voile radiative était une fine membrane flexible, et sa seule manière de remorquer la capsule contenant le chargement était de les raccorder par le biais de haubans. L'ensemble avait donc l'aspect d'un gigantesque parachute suivant une trajectoire horizontale. En fonction de leur puissance, les bombes explosaient à une distance pouvant aller de trois à dix kilomètres derrière la voile. Pour éviter les dommages que pourraient faire subir les radiations nucléaires au chargement, les haubans devaient être très longs afin de maintenir la capsule vers l'arrière : la distance entre la voile et le chargement pouvait ainsi s'étendre jusqu'à cinq cents kilomètres. La coque extérieure de la capsule était en outre recouverte de matériaux réfrigérés par compression de vapeur. Tandis que les bombes explosaient, les matériaux s'évaporaient, avec pour effet double de refroidir la capsule tout en réduisant son poids.

Si ce super-parachute venait à s'écraser sur Terre, la capsule se trouverait encore à cinq cents kilomètres dans l'espace au moment de

la chute de la voile. Les haubans étaient fabriqués dans un nanomatériau appelé “poignard volant”⁷, de l’épaisseur d’un filament de toile d’araignée et invisible à l’œil nu. Huit grammes seulement de “poignards volants” suffisaient pour tirer un hauban sur cent kilomètres, et permettaient de haler sans peine la capsule lors des accélérations de la voile, sans crainte que les haubans soient endommagés par les radiations nucléaires.

Le dragon de feu et l’arbalète à répétition n’auraient jamais pu rivaliser avec un missile à deux étages et une mitrailleuse. De même, le programme Escalier ne faisait pas entrer l’humanité dans un nouvel âge de la navigation spatiale. Ce n’était qu’une tentative désespérée s’appuyant sur ce que la technologie limitée de l’époque pouvait offrir.

⁷Au sujet de ces nanomatériaux et de leurs facultés, voir le premier tome de cette trilogie : *Le Problème à trois corps*. (N.d.T.)

Le lancement groupé des missiles balistiques intercontinentaux Peacekeeper avait débuté une demi-heure plus tôt. Les sillages de six missiles se superposaient en une seule ligne qui, sous un rai de clarté lunaire, traçait une passerelle argentée semblant mener au royaume des cieux. Toutes les cinq minutes, des boules de feu s'élevaient dans le ciel pour emprunter la passerelle. Les ombres des arbres et des hommes se déplaçaient sur terre comme des trotteuses d'horloge. Le premier lancement enverrait en orbite trente missiles, eux-mêmes porteurs de trois cents ogives nucléaires dont la puissance variait entre cinquante et deux cent cinquante tonnes d'équivalent TNT. En même temps avaient lieu en Russie et en Chine le lancement de missiles Topol-M et Dong Feng. La scène avait ici des airs d'apocalypse, mais les yeux experts de Cheng Xin pouvaient voir d'après les angles pris par les missiles qu'ils étaient bien lancés en orbite et non sur d'autres continents. Ces objets capables d'ôter la vie à des millions de personnes ne reviendraient plus jamais à la surface de la Terre. Leur gigantesque puissance servirait dorénavant à propulser une plume à un pour cent de la vitesse de la lumière.

Les yeux de Cheng Xin tournés vers le ciel se mouillèrent de larmes, luisant sous l'éclat lumineux de chaque nouveau missile lancé en orbite. Elle se répétait à elle-même que quoi qu'il advînt désormais il avait valu la peine de mener le programme Escalier jusqu'ici.

Wade et Vadimov, qui se tenaient à ses côtés, restaient toutefois de marbre face à ce spectacle sublime. Ils ne daignaient même pas lever la tête. Ils se contentaient de fumer leurs cigarettes en discutant de quelque chose à voix basse. Cheng Xin savait trop bien quel était le sujet de leur conversation.

Le choix du candidat du programme Escalier.

Durant la dernière réunion des membres permanents du CDP, on avait pour la première fois de l'histoire du Conseil voté en faveur d'une proposition n'ayant même pas été formulée par écrit. Pour la première fois aussi, Cheng Xin avait été témoin de l'éloquence de Wade. Lui qui était d'ordinaire si avare de paroles avait convaincu les représentants que si les Trisolariens étaient en mesure de ressusciter

un corps surgelé, ils pourraient certainement en faire autant pour un simple cerveau, et arriveraient à communiquer avec lui par l'intermédiaire d'une interface externe. Pour une civilisation capable de déployer un proton en deux dimensions et de graver des circuits électroniques à sa surface, cette opération serait un jeu d'enfant. En un sens, envoyer un cerveau n'était pas si différent d'envoyer un corps humain intégral, car c'était l'organe renfermant la conscience, la personnalité, la mémoire et grâce auquel l'espion pourrait fomenter son intrigue. Si l'expérience réussissait, cela reviendrait tout de même à avoir expédié une bombe à retardement dans le cœur de l'ennemi. Les représentants avaient quelques doutes sur cette prétendue équivalence entre un cerveau et un individu, mais ils finirent par accepter, d'autant que le plus grand intérêt du programme Escalier à leurs yeux résidait surtout dans le développement d'une technologie de propulsion capable de pousser un appareil à un pour cent de la vitesse de la lumière. La proposition fut donc adoptée à cinq voix pour contre deux bulletins blancs.

Une fois le programme Escalier officiellement adopté, la principale préoccupation fut le choix de l'individu dont on enverrait le cerveau dans l'espace. Cheng Xin avait du mal à rassembler suffisamment de courage pour imaginer à quoi celui-ci ressemblerait : même en supposant que son cerveau puisse réellement être intercepté et ressuscité, sa vie – si tant est qu'on puisse encore parler de vie pour désigner une telle existence – serait un véritable cauchemar. Chaque fois qu'elle y pensait, c'était comme si une main d'une température de moins deux cents degrés lui agrippait le cœur. Mais les dirigeants et les exécutants du programme Escalier ne souffraient pas des mêmes déchirements. Si l'ARP avait été une agence de renseignement nationale, l'affaire aurait d'ailleurs été réglée très vite. Mais celle-ci était par définition une émanation du comité de renseignement formé par les représentants des pays permanents du CDP, et une fois que le contenu du programme Escalier serait révélé à la communauté internationale, la question deviendrait extrêmement sensible.

Le problème clef était le suivant : avant d'envoyer le cerveau de l'espion, il fallait d'abord le – ou la – tuer.

Depuis que la panique née au lendemain de la Crise trisolarienne

était en partie retombée, une voix commençait à devenir majoritaire dans la sphère géopolitique internationale : il fallait à tout prix éviter de tirer profit de la crise à d'autres fins, et en particulier de la laisser devenir une menace pour la démocratie. Les membres de l'ARP avaient tous reçu la consigne de leur propre gouvernement d'être extrêmement prudents lors du choix des candidats au programme Escalier. Il ne fallait pas donner le bâton pour se faire battre.

Face à cet obstacle, Wade apporta une nouvelle solution : convaincre le CDP, puis à travers lui les Nations unies, de promouvoir auprès du plus grand nombre de nations possible la mise en place d'une loi autorisant l'euthanasie. Cette fois néanmoins, Wade ne paraissait pas lui-même être tout à fait convaincu de cette suggestion.

Très vite pourtant, trois des pays membres permanents du CDP sur sept promulguèrent une loi allant dans ce sens. Celle-ci devait cependant ne souffrir d'aucune ambiguïté : l'euthanasie ne pouvait être proposée qu'à des malades en phase terminale que les avancées médicales contemporaines ne parvenaient pas à soigner. Pour le programme Escalier, c'était une restriction embarrassante, mais il paraissait difficile d'aller plus loin.

Ainsi, les candidats au programme Escalier devaient être cherchés parmi les malades incurables.

Les bourdonnements et les flamboiements qui illuminaient le ciel s'estompèrent. Le lancement des missiles était achevé. Wade et quelques observateurs du CDP montèrent dans leurs voitures et repartirent. Il ne resta plus sur place que Vadimov et Cheng Xin.

— Et si nous allions voir ton étoile ?

Quatre jours plus tôt, Cheng Xin avait reçu l'acte de propriété de l'étoile DX3906. Cette énorme surprise l'avait plongée dans un bonheur étourdissant. Toute la journée, elle avait psalmodié sans relâche : *on m'a offert une étoile, on m'a offert une étoile, j'ai une étoile à moi...*

Le jour même, en allant remettre son rapport de travail à Wade, elle rayonnait tant de plaisir qu'elle n'avait pu attendre que le directeur de l'agence l'interroge sur sa bonne humeur pour lui annoncer d'elle-même la nouvelle et lui montrer l'acte de propriété.

— Un vulgaire bout de papier, avait lâché Wade en lui rendant négligemment le document. Si tu étais maligne, tu le revendrais tout de suite avant qu'il n'ait plus aucune valeur.

Mais le cynisme de Wade n'avait pas réussi à entamer la gaieté de Cheng Xin, d'autant qu'elle avait anticipé sa réaction. De Wade, Cheng Xin ne connaissait que ses anciens états de service : il avait tout d'abord été engagé au sein de la CIA, puis avait été nommé premier secrétaire du département de la Sécurité intérieure des États-Unis, avant d'être désigné directeur de l'agence. Quant à sa vie privée, elle savait seulement depuis la dernière fois qu'il avait une mère et que sa mère avait un chat. Personne ne savait rien d'autre à son sujet. On ignorait par exemple où il habitait. C'était une véritable machine : quand il ne travaillait pas, il se débranchait et s'enfermait dans un endroit inconnu.

Cheng Xin n'avait pu s'empêcher de rapporter la nouvelle à Vadimov. Ce dernier l'avait quant à lui chaudement félicitée, racontant que toutes les femmes de la Terre – celles en vie, et même les princesses ayant déjà rejoint l'autre monde – devaient en crever de jalousie. Elle était sans aucun doute la première femme de l'histoire à recevoir une étoile comme présent. Quoi de plus beau cadeau qu'une étoile à l'être qu'on aime ?

— Mais qui... ? s'était demandé Cheng Xin.

— Ça ne doit pas être bien dur à deviner : tout d'abord, il doit être riche, pour avoir les moyens de faire un cadeau à neuf chiffres ayant surtout une valeur symbolique.

Cheng Xin avait secoué la tête. Depuis l'école jusqu'à son entrée dans la vie active, elle avait eu des myriades d'admirateurs et de prétendants, mais elle n'en connaissait aucun d'aussi fortuné.

— Et en même temps, il doit être très cultivé, le genre de gars qu'on trouve rarement au milieu d'une foule, avait continué Vadimov, levant les yeux au ciel et lâchant malgré lui un soupir d'admiration. Un tel niveau de romantisme, bordel, je n'avais jamais vu ça, même pas dans un film ou un roman à l'eau de rose.

Cheng Xin avait elle aussi soupiré d'émotion. Son adolescence avait été baignée par les rêves roses que lui inspiraient les romans d'amour qu'elle se plaisait à dévorer. Mais malgré son jeune âge, elle avait déjà

pris l'habitude d'ironiser sur ses vieux fantasmes. Elle ne s'était pas imaginé que cette étoile soudain venue bouleverser son quotidien dépasserait de loin tous les rêves romantiques de sa jeunesse.

Elle était absolument certaine de ne connaître aucun homme de ce genre.

Peut-être était-ce l'œuvre d'un admirateur lointain et secret, qui, sur un coup de tête, avait assouvi un caprice en dilapidant une petite partie de son immense fortune afin de satisfaire un désir dont elle n'avait jamais rien su. Mais même si c'était le cas, elle lui en était reconnaissante.

La nuit même, Cheng Xin était montée au sommet du One World Trade Center, impatiente de pouvoir contempler son astre. Avant cela, elle avait lu en détail le guide d'observation stellaire envoyé avec l'acte de propriété. Mais le ciel de New York était ce soir-là bardé de nuages. Il avait continué à faire gris le lendemain et le surlendemain ; les couches de nuages étaient des mains immenses qui se jouaient d'elle, refusant de lui rendre son cadeau. Toutefois, Cheng Xin n'en éprouvait aucune frustration, elle savait que ce présent ne pourrait jamais être perdu. DX3906 demeurerait peut-être même dans l'Univers encore plus longtemps que la Terre et le Soleil, et il y aurait forcément un jour où elle pourrait la contempler.

Ce soir-là, elle était restée longtemps sur le balcon de son appartement, en essayant de se représenter son étoile au milieu du voile de la nuit. Les lumières de la ville répandaient sur les nuages une lueur jaune sombre, mais Cheng Xin s'imaginait que son DX3906 les colorait de rose. Elle avait fait un rêve dans lequel elle volait en rasmottes au-dessus de l'étoile. Sa surface ne brûlait d'aucun brasier meurtrier et dégageait seulement la fraîcheur d'une brise printanière. Cheng Xin traversait un océan aux eaux claires à travers lequel elle pouvait distinguer des forêts d'algues roses...

Elle avait ri d'elle-même à son réveil. Même en rêve, l'experte astronome qu'elle était n'aurait pas dû oublier que DX3906 ne possédait aucune planète.

Le quatrième jour après avoir reçu son étoile, elle s'était envolée en compagnie de quelques collègues de l'ARP au Cap Canaveral, pour assister au lancement des missiles. Pour répondre à certaines

exigences d'un lancement spatial, les missiles intercontinentaux ne pouvaient pas être mis à feu dans leurs bases d'origine et avaient été rassemblés ici.

Dans cette nuit sans nuage, les sillages des missiles commençaient à se dissiper. Cheng Xin et Vadimov consultèrent une nouvelle fois le guide d'observation de DX3906. Étant tous deux familiers d'astronomie, ils n'eurent aucun mal à repérer rapidement la position de l'étoile, mais ils ne parvinrent pas à la voir. Vadimov sortit de sa voiture deux paires de jumelles militaires, et ils les pointèrent dans la direction indiquée. Ils identifièrent DX3906 sans difficulté, après quoi ils purent la retrouver à l'œil nu sans avoir besoin des jumelles. Cheng Xin resta un long moment en extase devant ce point de lumière rouge sombre, s'attachant à appréhender ce lointain inconcevable et à traduire cette distance en des termes représentables.

— Si mon cerveau embarquait dans un appareil du programme Escalier, il lui faudrait trente millénaires avant de la rejoindre. Tu imagines ?

Elle n'obtint aucune réponse. Tournant la tête, elle vit que Vadimov ne regardait plus l'étoile. Il était adossé contre la voiture, le regard vide. Malgré la pénombre, on pouvait entrevoir une mélancolie qui barbouillait son visage.

— Mikhail, qu'y a-t-il ? demanda Cheng Xin avec sollicitude.

Celui-ci ne répondit qu'après un long silence :

— Je fuis mes responsabilités.

— Quelles responsabilités ?

— Je suis le meilleur candidat pour le programme Escalier.

Après un moment de surprise, Cheng Xin se fit la réflexion que même si elle n'y avait jamais songé, Mikhail avait raison : il possédait une solide expérience dans le domaine de la navigation spatiale, un riche vécu dans celui des relations internationales et des renseignements, il était psychologiquement stable, mature... Même en élargissant les candidatures à l'ensemble des individus en bonne santé, Vadimov restait le meilleur choix possible.

— Mais tu n'es pas malade.

— Certes, mais je fuis quand même.

— Quelqu'un t'a-t-il fait des allusions ? Cheng Xin pensa aussitôt à

Wade.

— Non, mais il n'empêche que je suis un lâche. Je me suis marié il y a tout juste trois ans, ma fille n'a qu'un an. Ma famille compte tellement pour moi... Je n'ai pas peur de mourir, mais je ne peux pas supporter l'idée qu'ils me voient devenir quelque chose d'encore plus pitoyable qu'un cadavre...

— Mais tu n'as absolument aucun devoir ! Ni l'ARP ni ton gouvernement ne t'ont jamais ordonné de mener cette mission, et ils ne pourront pas le faire !

— Oui, je voulais seulement te dire que... que j'aurais été le meilleur candidat.

— Mikhail, l'humanité n'est pas un concept abstrait ! L'amour de l'humanité commence par l'amour de ses représentants. Il n'y a rien de mal à se sentir d'abord responsable de ceux qu'on aime. C'est absurde de t'en vouloir pour ça !

— Merci pour ces mots, Xin. Ce cadeau, tu le mérites, dit-il en levant les yeux vers l'étoile. Moi aussi, j'aimerais leur offrir une étoile.

Une tache lumineuse surgit dans le ciel, puis encore une autre, projetant des silhouettes sur le sol : des essais de propulsion nucléaire étaient en train d'être menés dans l'espace.

Le travail de recherche des candidats au programme Escalier s'intensifiait, mais il n'exerçait pas une grande pression sur les épaules de Cheng Xin. Elle était simplement chargée de quelques aspects de la sélection, par exemple l'examen des expériences des candidats dans le domaine de la navigation spatiale, un prérequis néanmoins indispensable. Le périmètre des candidatures se limitant aux malades en phase terminale des trois seuls pays membres permanents du CDP à avoir légalisé l'euthanasie, ils avaient bien du mal à trouver un candidat présentant le profil idéal. Aussi, l'ARP s'efforçait de passer par d'autres canaux afin d'identifier des concurrents potentiels.

Un ami d'université de Cheng Xin lui rendit un jour visite à New York. Ils en vinrent à discuter de ce qu'étaient devenus leurs anciens camarades, et évoquèrent le cas de Yun Tianming. Cheng Xin apprit de Hu Wen que celui-ci était atteint d'un cancer du poumon, et qu'il

n'en avait plus pour longtemps. Sans réfléchir, Cheng Xin alla aussitôt informer Yu Weimin, le vice-directeur de l'agence, et recommanda la candidature de Yun Tianming.

Tout le restant de sa vie, Cheng Xin ressasserait cet instant et, chaque fois, elle serait contrainte d'admettre qu'elle avait agi sans réfléchir.

Cheng Xin devait rentrer en Chine pour le travail. En tant qu'ancienne camarade de classe de Yun Tianming, Yu Weimin lui demanda de représenter l'ARP pour discuter avec lui de ce projet. Elle accepta immédiatement. Toujours sans réfléchir.

Quand il eut fini d'écouter le récit de Cheng Xin, Yun Tianming se releva lentement et s'assit sur le lit. Cheng Xin lui proposa de se rallonger, mais il répondit d'un air abasourdi qu'il souhaitait qu'on le laisse seul un moment.

Cheng Xin quitta la pièce à pas légers et ferma la porte derrière elle. Yun Tianming fut pris d'un fou rire hystérique.

Mais quel idiot ! A-t-on jamais vu pareil idiot ? Ah, tu as vraiment cru qu'en lui offrant une étoile par amour elle t'offrirait le sien en retour ? Qu'elle franchirait le Pacifique pour te sauver avec ses larmes de sainte ? Mais tu t'es cru dans un conte de fées !

Non, Cheng Xin était venue lui demander de mourir.

La déduction suivante lui arracha un rire encore plus suffocant : au moment où Cheng Xin était arrivée en Chine, elle n'avait pas pu deviner que Yun Tianming avait choisi de se faire euthanasier. Autrement dit, s'il n'avait pas pris la décision de mourir, elle aurait dû l'en convaincre elle-même, en le séduisant, ou peut-être même en lui forçant la main.

Non, ce n'était pas un "départ en douceur". De douceur, il n'y en aurait pas dans le sort qu'elle lui destinait.

En souhaitant sa mort, sa sœur voulait simplement éviter de dilapider l'argent de leur père. C'était un argument que Yun Tianming pouvait tout à fait comprendre, d'autant qu'elle voulait sincèrement qu'il parte le plus paisiblement possible ; mais Cheng Xin, elle, souhaitait le voir mourir dans de terribles souffrances. Comme tous

ceux qui avaient étudié la navigation spatiale, Yun Tianming était terrifié par l'espace. Plus que quiconque, il connaissait ses dangers, il savait que l'enfer ne se trouvait pas sous terre mais dans le ciel. Et Cheng Xin voulait qu'une partie de lui, celle-là même qui portait son âme, erre pour l'éternité dans ces abysses obscurs, froids et infinis.

Et c'était encore le mieux qui puisse lui arriver.

Le véritable cauchemar commencerait si, comme le désirait Cheng Xin, son cerveau était capturé et ressuscité par les Trisolariens. Ces extraterrestres sans cœur commenceraient d'abord par connecter son cerveau à une interface, puis ils se lanceraient dans toute une gamme de tests sensoriels, parmi lesquels, évidemment, un test de douleur, celui qui les intéresserait en priorité. Ils continueraient ensuite en lui faisant ressentir la faim, la soif, le coup de fouet, la brûlure, la suffocation et toutes les tortures connues : le banc du tigre, l'électrocution, le démembrement... Ils fouilleraient dans ses souvenirs, chercheraient le supplice lui inspirant la plus grande terreur, et ils retrouveraient la trace de cette méthode de torture qu'il avait un jour lue dans un étrange livre d'histoire : on écorchait d'abord la peau de la victime, puis on lui bandait le corps et quand il s'était enfin vidé de son sang, on arrachait violemment les bandages... Ils enverraient alors à son cerveau des simulations sensorielles correspondantes. Mais si la victime du livre d'histoire mourait rapidement après un tel supplice, le cerveau de Yun Tianming resterait en vie, tout au plus tomberait-il dans le coma. Mais pour l'ennemi, ce ne serait rien d'autre qu'un ordinateur éteint. Ils le rallumeraient et recommenceraient encore et encore, par curiosité scientifique, ou simplement pour passer le temps... Il n'aurait aucune chance de s'échapper. Sans mains et sans corps, il ne pourrait même pas se suicider. Son cerveau serait une batterie qu'on rechargerait sans cesse en lui envoyant de la douleur. Et cela jusqu'à la fin des temps.

Il s'étouffait de rire. Cheng Xin poussa la porte et lui demanda s'il avait besoin d'aide. Son rire s'interrompt et son visage se figea en une expression cadavérique.

— Yun Tianming, je t'adresse cette demande au nom de l'Agence de renseignement stratégique du Conseil de défense planétaire des Nations unies : acceptes-tu, en tant que citoyen humain, de porter la

responsabilité de cette mission ? C'est une décision qui doit venir de toi. Tu es libre de refuser.

Devant la solennité cérémonieuse et l'espoir sincère qu'il pouvait lire dans les yeux de Cheng Xin, Yun Tianming comprit qu'elle luttait, pour la civilisation humaine, pour la Terre... Que se passait-il autour de lui ? Les dernières lueurs du crépuscule dardaient à travers la fenêtre et venaient mourir sur le mur blanc de la chambre comme une flaque de sang sale. Dehors, les arbres solitaires avaient l'aspect de squelettes surgissant de leurs tombes.

Un sourire triste s'esquissa au coin des lèvres de Yun Tianming, puis il s'élargit peu à peu.

— Bien, j'accepte, dit-il.

Ans 5 à 7 de la Grande Crise. Le programme Escalier

Mikhail Vadimov était mort. Sa voiture avait heurté de plein fouet les rambardes de l'Alexander Hamilton Bridge et avait été projetée dans la Harlem River. Une journée entière fut nécessaire aux secours pour repêcher la voiture. L'autopsie révéla que Vadimov était atteint d'une leucémie et que la perte de contrôle de son véhicule avait été provoquée par une hémorragie rétinienne.

Cheng Xin était profondément marquée par cette tragédie. Vadimov avait veillé sur elle comme un membre de sa famille, il l'avait aidée à s'habituer à son travail et à sa vie à l'étranger. Par-dessus tout, Cheng Xin lui était reconnaissante pour sa générosité. Du fait de son intelligence et de son dynamisme, elle attirait inévitablement la lumière et, même si ce n'était que par sens de la responsabilité, elle faisait régulièrement de l'ombre à celui dont elle n'était que l'assistante. Néanmoins, Vadimov ne lui en tenait aucunement rigueur et l'encourageait au contraire à montrer son talent sur des scènes de plus en plus grandes.

Il y eut au sein de l'agence deux réactions très différentes au décès de Vadimov : la plupart des employés et des techniciens étaient chagrinés, comme Cheng Xin, de la perte de leur supérieur. De l'autre côté, les agents de renseignement paraissaient surtout regretter que le corps de Vadimov soit resté si longtemps immergé avant d'être retrouvé. Son cerveau était désormais inutilisable.

L'affliction de Cheng Xin se doubla peu à peu d'un soupçon : pouvait-ce vraiment être une coïncidence ? Elle fut parcourue de frissons la première fois que cette idée émergea dans son esprit. Si un complot se tramait réellement derrière la mort de Vadimov, elle aurait du mal à endurer tant d'abjection et d'horreur.

Elle interrogea un médecin du Centre de planification technologique qui lui apprit qu'il était possible d'inoculer une leucémie : il fallait

pour cela placer la victime dans un environnement radioactif, tout en veillant à respecter minutieusement le dosage de radiations et le temps d'exposition de l'individu. Trop peu de radiations ne suffisaient pas à inoculer la maladie et une exposition trop lourde ou trop longue risquait de tuer la victime sans passer par le stade de la leucémie. D'un point de vue chronologique, le début de la maladie de Vadimov pouvait avoir coïncidé avec la promulgation de la loi sur l'euthanasie. Si meurtre il y avait eu, le tueur était un sacré génie.

Cheng Xin passa le bureau et l'appartement de Vadimov au compteur Geiger, mais ne découvrit aucune anomalie, la très faible radioactivité mesurée pouvait s'expliquer rationnellement. Elle trouva les photos de famille que Vadimov gardait sous son oreiller, son épouse était une danseuse de ballet de onze ans sa cadette, d'une grande beauté, et sa petite fille était absolument adorable... Vadimov lui avait raconté qu'il ne plaçait jamais les photos de sa famille sur son bureau ou sa table de nuit, peut-être par paranoïa professionnelle : les exposer, c'était les mettre en danger. Il voulait les garder cachées tout en pouvant les regarder quand il en avait envie... À ce souvenir, Cheng Xin eut un pincement au cœur.

Chaque fois qu'elle repensait à Vadimov, Cheng Xin songeait à Yun Tianming. Il avait été conduit en compagnie de six autres candidats dans une base secrète sous haute surveillance située non loin du quartier général de l'ARP, où il subissait une série de tests qui détermineraient le choix du candidat retenu. Depuis sa visite à Yun Tianming, un nuage sombre flottait au-dessus de Cheng Xin. Ce nuage n'était au début qu'une fine volute de vapeur, mais il se fit peu à peu plus dense et il l'empêchait désormais de voir le ciel.

Cheng Xin se souvint de sa première rencontre avec Yun Tianming. C'était à la rentrée de leur première année à l'université. Les étudiants du département se présentaient à tour de rôle. Elle avait remarqué Yun Tianming qui restait silencieux, dans un coin de la pièce. Dès le premier regard, elle avait perçu combien il était seul et vulnérable. Elle avait déjà rencontré des garçons solitaires dans le passé, mais jamais elle n'avait éprouvé un tel sentiment : elle avait envie de se faufiler dans son cœur pour en sonder les profondeurs. Cheng Xin avait toujours préféré les garçons de type solaire, dont l'assurance

resplendissante réchauffait le cœur des filles, et dont Yun Tianming était la parfaite antithèse. Cheng Xin ressentait néanmoins le désir de prendre soin de lui, elle était toujours prudente en échangeant avec lui, craignant de le blesser par maladresse. Elle n'avait jamais été aussi prévenante avec un autre garçon. Lorsque Hu Wen avait prononcé son nom ce jour-là, elle avait découvert que même s'ils avaient été repoussés dans un coin reculé de sa mémoire, ses souvenirs de Yun Tianming n'en demeuraient pas moins nets.

Cette nuit, Cheng Xin fit un cauchemar. Elle rêva encore de son étoile, mais les forêts d'algues qui flottaient sur l'océan avaient viré au noir. L'astre tout entier se mit à rétrécir jusqu'à devenir un trou noir, comme un lambeau obscur arraché sur la toile de l'espace. Et autour du trou noir se mouvait un minuscule objet luminescent, bientôt capturé par la gravité du trou noir et dont il ne pourrait jamais plus se libérer : un cerveau congelé.

Se réveillant en sursaut, Cheng Xin distingua la lueur des lumières de New York derrière ses rideaux. Elle comprit brusquement ce qu'elle avait fait.

En un sens, elle n'avait fait que transmettre une proposition de l'ARP, que Yun Tianming avait eu la liberté de décliner. Si elle avait recommandé son nom, c'était pour un motif noble : protéger la civilisation terrienne. De plus, sa vie approchait de son terme, et si elle était arrivée à son chevet quelques minutes plus tard, il n'aurait déjà plus été de ce monde. D'une certaine manière, elle l'avait même sauvé ! Elle n'avait rien fait de si terrible, rien qui puisse à ce point peser sur sa conscience.

Mais, pour la première fois, elle comprenait que c'était ainsi qu'on vendait sa mère à un bordel.

Cheng Xin pensa à l'hibernation. De nombreux patients étaient maintenant entrés en hibernation longue, pour la plupart des malades en phase terminale espérant pouvoir être soignés dans le futur. Yun Tianming aurait eu une chance de survivre. Avec sa position sociale, il lui était difficilement envisageable de se faire hiberner, mais grâce à elle, il aurait pu. Toutefois elle l'avait privé de cette opportunité.

Le lendemain, dès son arrivée au travail, Cheng Xin alla trouver Wade. Elle avait d'abord songé solliciter le vice-directeur Yu Weimin

mais, à la réflexion, il serait sans doute plus efficace de rencontrer directement le directeur. Après tout, c'était à lui que revenait la décision finale.

Comme chaque fois qu'elle entrait dans le bureau de Wade, Cheng Xin le découvrit en train de fixer des yeux l'extrémité rougeoyante de son cigare. Elle ne le voyait jamais s'occuper de tâches administratives qu'elle imaginait incomber à un dirigeant, comme passer des coups de téléphone, lire des dossiers, négocier avec des partenaires ou participer à des réunions. Elle ignorait quand et même si Wade prenait le temps d'effectuer ces démarches. Tout ce qu'elle voyait en lui, c'était un homme absorbé encore et toujours par des pensées intarissables.

Cheng Xin annonça à Wade qu'elle estimait que le candidat n° 5 n'avait pas le bon profil. Elle retirait sa recommandation et invitait le comité de sélection à l'éliminer de la liste des candidats.

— Pourquoi donc ? C'est lui qui a les meilleures notes !

La réponse de Wade surprit profondément Cheng Xin et lui glaça le cœur. Parmi la batterie de tests qu'on faisait subir aux candidats, on les soumettait notamment à une anesthésie particulière qui supprimait toute sensation au niveau des membres et des organes sensoriels, mais gardait la conscience éveillée. Le test veillait à stimuler le cerveau de façon autonome.

Le contenu des tests était principalement d'ordre psychologique. On évaluait la capacité d'adaptation de l'individu dans un environnement allogène, même si les concepteurs des tests n'avaient pas la moindre idée de la nature de l'environnement au sein de la flotte trisolarienne, et que l'ensemble des simulations étaient fondées sur de simples suppositions. Les épreuves n'en restaient pas moins rudes.

— Il n'a pas le niveau d'études requis, dit-elle.

— Toi, tu es suffisamment diplômée, mais celui qui aurait l'idée d'envoyer ton cerveau pour cette mission serait le dernier des idiots.

— C'est un solitaire ! Je peux vous assurer que, de toute ma vie, je n'ai jamais vu quelqu'un d'aussi marginal. Il est tout simplement incapable de se fondre dans son environnement.

— C'est précisément la meilleure qualité du n° 5 ! Quand tu parles d'environnement, tu parles de la société des hommes. Un individu qui

se fonde parfaitement dans la société est en même temps dépendant d'elle : quand il aura coupé les ponts avec son environnement et qu'il se trouvera dans un univers étranger à tout ce qu'il connaît, il risquera de subir un choc irréversible. Tu en es le meilleur exemple !

Cheng Xin devait bien admettre que Wade avait probablement raison. Avant même d'être envoyée dans l'espace, les tests menés ici auraient eu raison de son intégrité mentale. Elle n'ignorait pas qu'il lui serait quasiment impossible d'influencer à son niveau le comité de sélection du programme Escalier. Mais elle refusait d'abandonner aussi facilement, elle brûlerait sa dernière cartouche, même si cela signifiait mentir sur l'homme qu'elle tentait de sauver.

— Il y a plus grave : il vit depuis si longtemps à l'écart des foules qu'il n'a aucun sens de la responsabilité envers l'humanité. Il est incapable d'amour.

Après avoir prononcé cette phrase, Cheng Xin se demanda si telle était bien la vérité.

— Oh, je crois bien qu'il y a une chose sur Terre à laquelle il est attaché.

Le regard de Wade restait concentré sur le cigare, mais Cheng Xin sentait que son attention s'était déplacée sur son corps, entraînant avec elle la chaleur de la petite flamme. À son soulagement, Wade changea rapidement de sujet.

— L'autre qualité du no 5, c'est sa créativité, qui compense largement l'insuffisance de son niveau d'études. Tu sais que c'est une de ses idées qui a rendu un de tes camarades millionnaire ?

Cheng Xin avait en effet lu cette information dans le dossier du candidat. Elle connaissait finalement bien un camarade richissime, mais elle ne croyait pas une seconde que Hu Wen avait pu lui offrir l'étoile. Ce n'était pas son genre : s'il avait vraiment voulu lui prouver son amour, il lui aurait acheté une voiture ou un collier de perles, pas une étoile.

— Pour être franc, si nous devons suivre les standards que nous avons fixés, tous les candidats sont loin du compte, et notre choix est restreint. Mais je dois te remercier, parce que tu viens de renforcer ma confiance dans le no 5.

Wade souleva enfin son cigare et regarda Cheng Xin avec un sourire

froid. Une fois encore, il semblait se délecter de sa souffrance et de son désespoir.

Mais le désespoir de Cheng Xin n'était pas total. Elle assista à la cérémonie du serment d'allégeance des candidats du programme Escalier. Conformément au Traité de l'espace tel qu'il avait été amendé après la crise, tout être humain utilisant des ressources terrestres pour s'envoler hors du système solaire, que ce soit dans le cadre d'un développement économique, d'une migration, d'une recherche scientifique ou pour tout autre type d'activité, devait par anticipation prêter allégeance à l'humanité. Tout le monde croyait que cette clause ne serait invoquée que bien plus tard dans le futur.

La cérémonie du serment se déroulait dans la salle de l'Assemblée générale des Nations unies. Cependant, à la différence de la proclamation du programme Colmateur qui avait eu lieu quelques mois plus tôt, celle-ci ne fit l'objet d'aucune annonce publique, et les participants étaient peu nombreux. En dehors des sept candidats au programme Escalier étaient présents Say – la secrétaire générale des Nations unies – qui tenait le rôle de maîtresse de cérémonie, et le président tournant du CDP. Dans l'assistance, seuls les deux premiers rangs étaient complets, occupés principalement par des membres de l'ARP liés au programme, parmi lesquels Cheng Xin.

La cérémonie était simple et concise. Devant la secrétaire générale, les candidats posaient une main sur le drapeau des Nations unies, puis ils récitaient un discours défini à l'avance, dans lequel ils promettaient en substance qu'une fois partis dans l'Univers ils resteraient pour toujours fidèles à leur espèce et ne feraient jamais rien qui pût nuire aux intérêts humains.

Suivant l'ordre établi pour le serment, quatre candidats précédaient Yun Tianming, dont deux venaient des États-Unis, un de Russie et un du Royaume-Uni. Derrière lui se trouvaient une femme américaine et un compatriote chinois. Tous les candidats présentaient les signes manifestes d'une maladie avancée – deux d'entre eux se déplaçaient même en fauteuil roulant – mais ils paraissaient encore vifs d'esprit. Leur vie était une lampe presque à court d'huile qui brûlait de ses

dernières lueurs.

En voyant Yun Tianming, Cheng Xin eut l'impression qu'il allait encore plus mal que la dernière fois, mais il paraissait néanmoins impassible. Il ne se retourna pas pour la regarder.

La cérémonie se passait sans incident. L'un des Américains, un physicien d'une cinquantaine d'années atteint d'un cancer du pancréas, insista même pour se lever de son fauteuil roulant et marcher jusqu'à l'estrade pour prononcer son serment d'allégeance. Les voix faibles mais ferventes des candidats se répondaient en vagues échos dans la salle vide. La seule interruption intervint lorsque l'Anglais demanda s'il pouvait prêter serment sur la Bible. Sa requête ayant été acceptée, il posa la main sur le Livre sacré et acheva son serment en le maintenant sous ses doigts. Puis, ce fut au tour de Yun Tianming.

Cheng Xin était athée, mais elle débordait en cet instant de l'envie d'arracher la Bible à l'Anglais et de prier. *Tianming, prononce ton discours, fais vœu d'allégeance à l'espèce humaine, fais-le, tu es un homme de responsabilité et d'amour. Comme l'a dit Wade, il y a ici au moins une chose à laquelle tu es attaché...* Elle suivit du regard Yun Tianming tandis qu'il montait sur l'estrade, elle le vit tenir le drapeau qui reposait dans les mains de Say, puis elle serra les paupières d'angoisse.

Elle n'entendit pas Yun Tianming prêter serment.

Ce dernier prit le drapeau bleu des mains de Say et le posa calmement à côté du perchoir.

— Je ne prêterai pas serment. Je me sens étranger à ce monde, je n'y ai jamais connu ni joie ni bonheur, et je n'ai presque pas reçu d'amour. Bien entendu, j'en suis le premier responsable...

Après avoir prononcé ces mots, il ferma les yeux, sa respiration était paisible, comme s'il repassait en mémoire toute une vie de solitude. Au pied de l'estrade, Cheng Xin, elle, tremblait, comme si elle craignait d'entendre résonner les trompettes du Jugement dernier.

— ... mais je ne prêterai pas serment, je considère n'avoir aucun devoir envers l'humanité, annonça résolument Yun Tianming.

— Alors pourquoi avoir accepté de mener la mission du programme Escalier ? demanda Say. Sa voix était sereine, tout comme le regard qu'elle posait sur lui.

— J'aimerais voir un autre monde. Quant à ma fidélité à l'espèce humaine, cela dépendra de ce que je verrai de la civilisation trisolarienne.

Say hocha la tête et répondit sur un ton indifférent :

— Personne ne vous oblige à prêter serment, vous pouvez descendre. Au suivant, s'il vous plaît.

Cheng Xin était secouée de frissons, comme si elle avait été jetée dans une glacière. Elle se mordit la lèvre inférieure, et se força pour ne pas éclater en sanglots.

Yun Tianming venait de réussir le dernier test.

Au premier rang, Wade se retourna pour regarder Cheng Xin. Il pouvait maintenant jouir d'une détresse et d'une douleur plus intenses encore. Ses yeux disaient :

Tu as vu ce dont il est capable ?

Mais... S'il disait vrai ?

Si nous le croyons, l'ennemi le croira aussi.

Wade se retourna, mais il fit volte-face, comme s'il avait oublié de suggérer quelque chose.

C'est un jeu passionnant, n'est-ce pas ?

La suite de la cérémonie sembla toutefois prendre une tournure favorable. La dernière candidate, une Américaine de quarante-trois ans nommée Joyner, ingénieure spatiale de la Nasa atteinte du sida, refusa à son tour de prêter serment. Elle indiqua qu'on l'avait presque forcée à venir ici et que si elle avait refusé, elle aurait dû affronter le mépris de son entourage et de son compagnon qui l'aurait laissée mourir seule à l'hôpital. Personne ne pouvait dire si Joyner était sincère ou si elle s'inspirait du refus de Yun Tianming.

Mais la nuit suivante, l'état de santé de Joyner empira soudain. Une infection dégénéra en pneumonie et elle décéda au petit matin d'une défaillance respiratoire. Son cerveau ne put être extrait à temps de son corps vivant pour être surgelé, comme l'exigeait l'opération. Morte de manque d'oxygène, son organe aurait de toute façon été inutilisable.

Yun Tianming fut choisi pour la mission du programme Escalier.

Le moment était enfin arrivé. Cheng Xin fut informée que l'état de

santé de Yun Tianming s'était détérioré, et qu'il fallait procéder à l'ablation de son cerveau. L'opération avait lieu au sein du service neurologique du centre médical de Westchester.

Cheng Xin se tenait à l'extérieur de l'hôpital. Elle n'osait pas entrer mais n'avait pas non plus le cœur à partir, elle n'avait donc d'autre choix que de ruminer sa douleur ici, debout. Wade, qui était venu avec elle, partit seul en direction de l'entrée, avant de se retourner au bout de quelques pas, pour se repaître une poignée de secondes de la souffrance de Cheng Xin. Puis, sur un ton satisfait, il porta le coup fatal :

— Oh, j'y pense, j'ai une autre surprise : c'est lui qui t'a offert l'étoile.

Cheng Xin resta pétrifiée sur place. En une fraction de seconde, tout se métamorphosa autour d'elle, comme si ce qu'elle avait toujours vu jusqu'alors n'avait jamais été que des ombres ternes et qu'en cet instant seulement se révélaient les vraies couleurs de l'existence. Submergée par une déferlante d'émotions, elle eut l'impression que la terre se dérobaît sous ses pieds.

Elle se précipita en courant vers l'hôpital, s'y engouffra par la grande porte et fonça le long du couloir. Elle fut stoppée à l'extérieur du service neurologique par deux agents de sécurité. Elle tenta de les contourner, mais elle fut solidement empoignée. Elle sortit son badge et l'agita de toutes ses forces, puis elle reprit sa course vers la salle d'opération. En la voyant ainsi arriver, les patients et le personnel du centre qui se trouvaient sur sa route, paniqués, s'écartèrent pour lui laisser le passage. Cheng Xin ouvrit violemment la porte surmontée d'une lumière rouge de la salle d'opération.

Tout était déjà terminé.

Des individus en blouse blanche se retournèrent d'un même mouvement. Le corps avait déjà été transféré hors de la salle. Au milieu d'eux trônait une table d'opération sur laquelle reposait un récipient d'isolation thermique cylindrique en inox, long d'un mètre environ. Il venait juste d'avoir été refermé et la vapeur blanche produite par l'hélium liquide cryogénique ne s'était pas encore dissipée. En raison de la très basse température, cette vapeur paraissait s'accrocher aux parois extérieures du récipient avant de

couler lentement, ruisselant depuis la surface de la table en cascades minuscules sur le sol, où elle finissait par se désagréger. Baignant dans cette vapeur blanche, le récipient avait l'air d'être un objet venu d'un autre monde.

Cheng Xin se rua vers la table. Son mouvement éparpilla la nappe de vapeur blanche et elle se sentit l'espace d'un instant enveloppée dans une brume glaciale, qui disparut aussitôt. C'est comme si elle avait pu toucher brièvement ce qu'elle était venue chercher ici, mais que cette chose s'était volatilisée de nouveau vers une autre dimension. Prostrée devant le récipient, Cheng Xin hoquetait de douleur. Cette vague de tristesse secoua l'ensemble de la salle d'opération, elle inonda l'hôpital entier, elle engloutit New York, se faisant lac, puis enfin océan dans les abysses duquel Cheng Xin manqua de se noyer.

Elle ne sut combien de temps s'était écoulé lorsqu'elle sentit une main sur ses épaules. Peut-être cette main y était-elle posée depuis longtemps, peut-être depuis aussi longtemps que la voix qui s'adressait à elle et dont elle venait juste de détecter l'existence.

— Mon enfant, il y a encore un espoir, dit une voix douce et âgée, qui répéta : Il y a encore un espoir.

Cheng Xin était toujours secouée par les spasmes de ses sanglots, mais elle prêta attention à ces mots, car ce n'étaient pas les paroles de réconfort auxquelles elle aurait pu s'attendre. Elles exprimaient une idée concrète.

— Mon enfant, réfléchissez, s'ils parviennent à ressusciter le cerveau, quelle sera son enveloppe idéale ?

Cheng Xin leva ses yeux brouillés de larmes. Ses yeux embrumés reconnurent celui qui lui parlait. Un vieil homme aux cheveux blancs, neurologue réputé de la Harvard Medical School. C'était lui qui avait supervisé l'opération d'ablation du cerveau.

— Il n'y aura rien de mieux que le corps auquel appartenait cet organe à l'origine. Chaque cellule cérébrale est porteuse de l'information génétique du corps ; ils auront tout le loisir de reconstituer celui de Yun Tianming, puis d'y greffer le cerveau. Et ainsi, il redeviendra un être à part entière.

Cheng Xin regarda d'un air hébété le récipient en inox. Tandis que

ses larmes continuaient à ruisseler sur ses joues, elle songea soudain à quelque chose et prononça cette phrase qui prit tous ceux qui l'entouraient de court :

— Et qu'est-ce qu'il va manger ?

Puis elle se précipita hors de la salle en courant, aussi vite que lors de son irruption.

Le lendemain, Cheng Xin se rendit dans le bureau de Wade, la mine aussi défaite que celle des candidats en phase terminale. Elle déposa une enveloppe devant lui.

— Je souhaiterais que ces graines puissent être embarquées à bord de la capsule spatiale.

Wade vida le contenu de l'enveloppe. Une dizaine de petits sachets en plastique. Il les observa avec intérêt :

— Blé, maïs, pomme de terre... quelques légumes sans doute, et ça, du piment ?

Cheng Xin opina du chef :

— Je me souviens qu'il aimait manger pimenté.

Wade remit tous les sachets dans l'enveloppe et la rendit à Cheng Xin.

— Hors de question.

— Pourquoi ? Ça ne fait que dix-huit grammes !

— Même si l'enveloppe ne faisait que 0,18 gramme, ce serait déjà trop. Nous devons faire en sorte de réduire au maximum le poids total de la capsule.

— Vous n'avez qu'à imaginer que son cerveau fait dix-huit grammes de plus !

— Mais il ne les fait pas... Ajouter du poids signifie réduire à terme la vitesse de la capsule, et peut-être retarder de quelques années la rencontre avec la flotte ennemie. Et puis... Wade exhiba à nouveau un sourire froid : C'est un cerveau, il n'a ni bouche ni estomac, quel intérêt ? N'écoute pas ces contes à dormir debout sur la reconstitution du corps. Ils se contenteront de placer le cerveau dans un incubateur approprié pour le maintenir en vie.

Réprimant l'envie de s'emparer du cigare de Wade et de lui écraser

sur le visage, Cheng Xin récupéra son enveloppe :

— Je me passerai de vous, je demanderai l'autorisation à votre hiérarchie.

— Je crains que ce ne soit inutile. Et ensuite ?

— Ensuite, je présenterai ma démission.

— Pas question. Tu peux encore être utile à l'ARP.

Ce fut au tour de Cheng Xin d'esquisser un sourire froid :

— Vous ne pouvez pas m'en empêcher, vous n'avez jamais été mon supérieur direct.

— Je sais. Mais tu ne feras rien que je ne permettrai pas.

Cheng Xin tourna les talons.

— Le programme Escalier a besoin d'envoyer dans le futur une personne connaissant bien Yun Tianming.

Cheng Xin s'immobilisa.

— De plus, nous avons besoin que cette personne soit membre de l'ARP. Le job t'intéresse ? Ou bien tu peux camper sur ton idée et présenter ta démission.

Cheng Xin fit encore quelques pas en direction de la porte, mais sa démarche était beaucoup plus lente. Elle s'arrêta. La voix de Wade retentit encore derrière elle :

— Tu es bien sûre de ton choix ?

— J'accepte d'aller dans le futur, répondit faiblement Cheng Xin, la main appuyée contre l'encadrement de la porte, sans tourner la tête.

Ce fut la seule fois où Cheng Xin vit l'appareil du programme Escalier. Sa voile radiative était déjà déployée en orbite géosynchrone. D'une surface de vingt-cinq kilomètres carrés, la voile refléta un court instant les rayons du soleil sur l'hémisphère sud. Cheng Xin était à Shanghai quand, en plein cœur de la nuit, elle vit une lueur orangée poindre, puis s'assombrir et se dissiper au bout de cinq minutes sur la tenture noire du ciel, comme un œil cosmique jetant un rapide regard sur la Terre avant de refermer sa paupière. Le processus d'accélération de l'appareil était invisible à l'œil nu.

La seule chose qui réconfortait Cheng Xin était que les graines avaient finalement été emportées. Ce n'était toutefois pas celles qu'elle

avait proposées, mais des échantillons rigoureusement sélectionnés par le Bureau de semences spatiales.

Cette voile de 9,3 kilogrammes possédait quatre haubans, fins comme des fils d'araignée mais longs de cinq cents kilomètres pour tracter une capsule sphérique d'un diamètre de seulement quarante-cinq centimètres. Sa surface avait été recouverte d'une couche de dispersion thermique. Au moment de son départ, le poids total de la capsule était donc de huit cent cinquante grammes mais, à la fin de son accélération, il serait passé à cinq cent dix grammes.

L'étape d'accélération s'étendait de la Terre à l'orbite de Jupiter. Sur le parcours avaient été préalablement disposées 1 004 bombes de puissance hétérogène, dont les deux tiers étaient des bombes à fission et le tiers restant, à fusion. Elles composaient ensemble un champ de mines spatiales à l'approche desquelles l'appareil du programme Escalier pouvait poursuivre son accélération. Par ailleurs, un grand nombre de sondes participaient également à la bonne marche de l'opération. Leur rôle était avant tout de surveiller la trajectoire et la vitesse de l'appareil, en réajustant quand cela était nécessaire la position de la bombe suivante sur le parcours. Comme les palpitations d'un cœur, des détonations nucléaires surgissaient sans trêve et à intervalles réguliers derrière la voile, et cette tempête de radiations propulsait avec force cette plume légère. Lorsque la 997^e bombe fut déclenchée à proximité de l'orbite jovienne, les sondes de surveillance indiquèrent que l'appareil avait déjà atteint la vitesse voulue : un pour cent de la vitesse de la lumière.

Mais un incident se produisit. Une analyse du spectre de la lumière réfléchi par la gigantesque voile montra que celle-ci avait commencé à se retrousser. L'hypothèse la plus probable semblait indiquer qu'un hauban avait rompu. Toutefois, la 998^e bombe explosa avant qu'on ait pu réajuster sa position, et la voile à trois haubans dévia de la trajectoire de navigation prévue. La voile continuait à se retrousser, et la surface réfléchissante du réflecteur radar se réduisait rapidement. L'appareil disparut des écrans de contrôle, et on perdit ses coordonnées orbitales, sans lesquelles l'humanité ne pourrait plus jamais retrouver sa trace. L'erreur avait été infime, mais lourde de conséquences. Avec le temps, l'appareil s'écarterait de plus en plus de

sa trajectoire originelle, et les espoirs de le voir intercepté par la flotte trisolarienne deviendraient extrêmement minces. Au vu des dernières informations disponibles concernant sa direction approximative, on pouvait estimer qu'il passerait devant une autre étoile dans plus de six mille ans et qu'il quitterait la Voie lactée dans cinq millions d'années.

Mais au moins, le programme Escalier était une demi-réussite car, pour la première fois, l'humanité était parvenue à propulser un vaisseau, même aussi léger qu'une plume, à une vitesse relativiste.

Il n'y avait dès lors plus aucune raison véritable d'envoyer Cheng Xin dans le futur. Mais le programme Escalier allait continuer à bouleverser sa vie, car l'ARP exigea tout de même qu'elle soit mise en hibernation. Sa mission avait néanmoins changé : elle deviendrait la médiatrice du programme Escalier dans le futur. Dans l'hypothèse où ce projet pouvait être d'une aide quelconque pour faire progresser la navigation spatiale dans deux siècles, les données "mortes" ne suffiraient pas, on aurait besoin d'une personne ayant participé activement à son élaboration. Mais le véritable but de l'ARP reposait peut-être surtout sur la volonté que le programme Escalier ne soit pas oublié ou incompris dans le futur. Durant cette période, d'autres médiateurs impliqués dans divers projets de grande ingénierie furent hibernés pour la même raison.

Si l'humanité des siècles à venir devait commenter ces actions, quelqu'un serait là pour rétablir la vérité et balayer les malentendus provoqués par le passage du temps.

Tandis que la conscience de Cheng Xin s'estompait, en proie à un froid glacial, elle éprouva pourtant la chaleur d'un rayon de réconfort : comme Yun Tianming, elle dériverait pendant des siècles dans une obscurité sans bornes.

Livre II

An 12 de l'Ère de la Dissuasion. L'Âge de Bronze

À bord de l'Âge de Bronze, on pouvait maintenant voir la Terre à l'œil nu. Tandis que le vaisseau décélérait, les membres de l'équipage n'étant pas en service se pressèrent dans le grand hall, à la poupe de l'appareil, pour contempler la planète à travers le vaste hublot. La Terre avait encore l'apparence d'une étoile lointaine, mais on pouvait désormais deviner son halo bleu pâle. La dernière phase de décélération commença et on activa les moteurs stellaires. Les passagers qui flottaient jusque-là en apesanteur au milieu du hall tourbillonnèrent jusqu'aux parois en verre des hublots comme des feuilles mortes en automne. La gravité artificielle augmenta lentement, jusqu'à atteindre 1 g – la gravité terrestre. Les hublots firent alors office de sol et les passagers à plat ventre eurent la sensation d'étreindre cette Terre mère qui s'étendait sous leurs yeux. Les parois en verre renvoyèrent l'écho de leurs voix enthousiastes.

- Nous rentrons à la maison !
- À la maison !
- Nous allons voir nos enfants !
- Nous allons avoir des enfants !
- Elle m'a dit qu'elle m'attendrait !
- Tu ne voudras plus d'elle ! Tu seras un héros, les filles vont te voler après comme une nuée d'oiseaux.
- Ça fait combien de temps que nous n'avons pas vu d'oiseaux ?
- Réfléchis à ce qui t'attend, ce sera comme un rêve.
- C'est maintenant que j'ai l'impression de rêver.
- L'espace est terrifiant.
- Oui, je me ferai réformer, j'achèterai une ferme, et je passerai le restant de ma vie sur terre...

Quatorze années s'étaient écoulées depuis l'anéantissement tragique de la Flotte solaire. Après avoir fui aux deux extrémités du système solaire, les vaisseaux rescapés de la Bataille sombre avaient coupé tout contact avec la Terre. Mais un an et demi plus tard, l'*Âge de Bronze* pouvait encore recevoir une grande masse d'informations terrestres, dont la plupart provenaient de radiodiffusions et de télécommunications à la surface, ainsi que des télécommunications encore plus nettes originaires de l'espace. Mais soudain, un jour de début novembre de l'an 208 de la Grande Crise, les ondes électromagnétiques qui leur portaient des messages de la Terre s'étaient interrompues. Toutes les fréquences étaient devenues muettes, comme si la Terre était une lampe qu'on aurait brusquement éteinte.

8. Conformément aux lois établies à bord de l'*Âge de Bronze* lorsqu'il avait quitté le système solaire, il n'était possible de concevoir un enfant que lorsqu'un passager décédait. (N.d.A.)

Extrait des *Chroniques du hors-temps*. La phobie de la forêt sombre

Quand l'humanité apprit que l'Univers était une forêt sombre, cet enfant qui avait allumé un feu de camp et crié autour de lui pour manifester son existence l'éteignit aussitôt et se mit à frissonner de peur dans la pénombre, craignant désormais la moindre étincelle.

Les tout premiers jours, même les communications mobiles furent interdites, et la plupart des bases de télécommunications terrestres furent mises à l'arrêt forcé. Ces dispositions, qui auraient sans nul doute provoqué un chaos social à une époque antérieure, furent au contraire largement comprises et acceptées par la population. Avec le retour de la raison, les communications mobiles furent peu à peu rétablies, mais un contrôle strict continua à s'exercer sur les émissions électromagnétiques, et les transmissions sans fil devaient désormais opérer à des fréquences très basses. Quiconque dépassait les limites imposées pouvait être déclaré traître à l'humanité.

Les hommes étaient pourtant conscients que ces réactions étaient absurdes et disproportionnées. Le pic de transmission des signaux électromagnétiques vers l'espace avait eu lieu à l'ère des signaux analogiques, à une époque où les fréquences des télévisions et des radios étaient très hautes. Mais l'humanité une fois entrée dans l'ère du numérique, les communications étaient pour la plupart transmises via des câbles optiques et électriques et même les fréquences des communications numériques sans fil demeuraient plus basses que celles des communications analogiques. Par conséquent, le nombre de rayonnements électromagnétiques disséminés dans l'espace avait rapidement chuté, si bien qu'avant la crise, certains chercheurs s'étaient même inquiétés que la Terre devienne de moins en moins repérable pour nos "amis extraterrestres".

Les ondes électromagnétiques constituaient en outre le médium le plus primitif et le moins efficace pour transmettre des informations

dans l'Univers. Les signaux électromagnétiques s'atténuaient et se dégradait à toute vitesse dans l'espace et la grande majorité des ondes radio peinaient à dépasser deux années-lumière. Seul le type de transmission de puissance stellaire découverte par Ye Wenjie était en mesure d'envoyer des signaux susceptibles d'être interceptés par les guetteurs d'un autre monde.

Mais avec le progrès des technologies humaines, deux autres méthodes de transmission firent leur apparition : l'une s'appuyait sur les neutrinos et l'autre sur les ondes gravitationnelles. Ce fut la seconde qui deviendrait le principal système de dissuasion de la Terre contre Trisolaris.

L'impact de la théorie de la forêt sombre sur la civilisation humaine était immense. L'enfant accroupi à côté des cendres du feu, jadis optimiste et extraverti, était devenu solitaire et taciturne.

À bord de l'Âge de Bronze, nombre avaient attribué la disparition soudaine des signaux électromagnétiques terrestres à une invasion trisolarienne du système solaire. Le vaisseau avait alors accéléré en direction d'un système possédant des planètes telluriques situé à vingt-six années-lumière.

Mais dix jours plus tard, l'Âge de Bronze avait brusquement reçu un message par ondes radio provenant du poste de commandement de la flotte spatiale terrestre. Ce message avait également été envoyé à l'Espace Bleu, qui avait fui de l'autre côté du système solaire. Il expliquait ce qui s'était passé sur Terre, précisant que les humains avaient réussi à mettre en place un dispositif de dissuasion solide face à la menace trisolarienne. L'ordre était donné aux vaisseaux de rentrer immédiatement. Le message indiquait enfin que la Terre avait pris de grands risques pour envoyer cette transmission, et qu'elle ne serait pas répétée.

L'Âge de Bronze n'avait pas osé croire trop vite à ce message, n'excluant pas que ce soit un piège tendu par les nouveaux occupants du système solaire. Cependant, animé de l'espoir qu'il soit authentique, le vaisseau avait tout de même cessé d'accélérer et demandé plusieurs fois confirmation à la Terre. Aucune réponse n'était venue. La Terre maintenait le silence radio.

Au moment même où l'Âge de Bronze s'apprêtait à entrer dans une nouvelle phase d'accélération, l'incroyable s'était produit : un intellectron trisolarien s'était déployé en faible dimension sur le pont du vaisseau, établissant un canal de communication quantique entre l'appareil et la Terre. Tout ce qui avait été annoncé dans le précédent message avait obtenu confirmation.

L'équipage de l'Âge de Bronze avait appris que, comptant parmi les derniers rescapés d'un terrible massacre, ils étaient désormais devenus des héros pour l'humanité. Toute la Terre attendait impatiemment leur retour. L'état-major de la flotte avait en outre décerné aux simples soldats comme aux officiers la plus haute décoration militaire.

L'Âge de Bronze avait immédiatement fait demi-tour. Il se trouvait alors à une distance de deux mille trois cents unités astronomiques du

Soleil, bien au-delà de la ceinture de Kuiper, mais encore loin du nuage de Oort. Comme il approchait déjà de sa vitesse de pointe, le processus de décélération lui avait coûté une quantité importante de combustibles, et il avait dû adopter une vitesse de croisière plus lente pour rentrer dans le système solaire. Le chemin du retour lui avait pris onze années.

Alors qu'ils approchaient enfin de la Terre, les passagers de l'*Âge de Bronze* apercevaient maintenant devant eux un petit point blanc, qui ne tarda pas à s'agrandir : le *Gravité*, le vaisseau de guerre envoyé à leur rencontre pour les accueillir.

Le *Gravité* était le premier vaisseau interstellaire à avoir été construit après l'Ultime Bataille. Les vaisseaux de ce type possédaient des formes de moins en moins standardisées : la majorité d'entre eux, en particulier les plus massifs, étaient en réalité composés de plusieurs modules qui pouvaient s'assembler en différentes configurations. Mais le *Gravité* faisait exception : c'était un cylindre blanc, d'une régularité telle qu'il en paraissait presque factice, un peu comme si un super-logiciel de modélisation graphique avait dessiné dans l'espace une figure basique, un élément né de l'idéalisme platonicien plutôt qu'une entité réelle. Si les passagers à bord de l'*Âge de Bronze* avaient pu voir les antennes à ondes gravitationnelles construites sur Terre, ils auraient deviné que le *Gravité* en était une réplique parfaite. Et de fait, sa coque entière était une antenne à ondes gravitationnelles, un transmetteur d'ondes capable d'émettre au cours de sa navigation interstellaire. Comme les antennes terrestres, celle du *Gravité* pouvait à tout moment diffuser des messages dans n'importe quelle direction du cosmos. Ces équipements appartenaient au système humain de dissuasion de la forêt sombre contre Trisolaris.

Après encore un jour de vol, l'*Âge de Bronze*, escorté par le *Gravité*, entra en orbite géosynchrone, puis rejoignit lentement le spatioport. Depuis le vaisseau, l'équipage pouvait voir une vaste zone oxygénée où se pressait une foule compacte, qui leur fit penser à une cérémonie d'ouverture des Jeux olympiques ou à un pèlerinage à La Mecque. Les vaisseaux glissèrent au milieu d'une tempête de neige multicolore : des bouquets de fleurs lancés par la foule venue les accueillir. Les passagers de l'*Âge de Bronze* cherchaient du regard leurs proches

parmi cette masse humaine agglutinée sur les deux côtés de l'appareil. En voyant ces myriades d'yeux emplis de larmes, ils se laissèrent aller à pousser des cris de joie.

Après une dernière secousse, l'*Âge de Bronze* s'immobilisa enfin. Le commandant adressa un rapport à l'état-major sur l'état de son vaisseau, proposant de laisser quelques hommes à son bord. On lui répondit que la priorité était que tous retrouvent leurs proches au plus vite, et qu'il n'était pas nécessaire que des sentinelles demeurent sur l'appareil. Un colonel de la flotte monta à bord, accompagné de quelques hommes chargés d'assurer le relais. Ils tombèrent dans les bras de l'équipage en versant de chaudes larmes. Il était difficile de deviner à leurs uniformes à quelle flotte ils appartenaient, mais le colonel expliqua que la Flotte solaire était à présent une force unifiée et que tous les héros de l'*Âge de Bronze* ayant pris part à l'Ultime Bataille deviendraient eux aussi des piliers de cette nouvelle armée.

— Nous consacrerons le restant de notre vie à partir à la conquête de Trisolaris et nous ouvrirons un deuxième système solaire pour la colonisation humaine ! lança le colonel.

Certains répliquèrent que l'espace était effrayant et que leur souhait était de rester définitivement sur la terre ferme. Le colonel répondit que cela était tout à fait possible, après tout, ils étaient des héros et ils seraient libres de choisir ce qu'ils feraient désormais de leur vie. Mais après un peu de repos, ils changeraient certainement d'avis. Le colonel affirma pour sa part qu'il était impatient que ce glorieux vaisseau prenne un nouveau départ.

Les passagers de l'*Âge de Bronze* commencèrent à débarquer. Les officiers et les soldats franchirent un long couloir qui les mena à la zone oxygénée. Leurs yeux étaient éblouis par la luminosité régnante. Contrairement au vaisseau, l'air ici était extraordinairement pur, aussi frais que celui du ciel après une grosse averse. Devant le décor de la planète bleue, les hourras de la foule emplissaient le vaste espace.

À la demande du colonel, le commandant commença à faire l'appel. Le colonel insista pour que celui-ci soit effectué deux fois, afin de s'assurer que tous les membres de l'équipage aient bien quitté le vaisseau.

Soudain, le silence se fit. La foule qui les entourait continuait à se

mouvoir, mais sans un bruit. La voix du colonel devint plus sonore. Son visage était encore éclairé d'un sourire mais, au milieu de ce calme inquiétant, son timbre se fit aussi tranchant que la lame d'une épée :

— Je vous informe à présent que vous êtes tous exclus de l'armée, vous n'appartenez plus à la Flotte solaire. Jamais le déshonneur dont vous avez souillé notre flotte ne pourra être effacé ! Vous n'êtes pas autorisés à retrouver vos proches, et eux n'ont d'ailleurs aucune envie de vous revoir. Vous êtes la honte de vos parents, de vos compagnes et de vos compagnons, qui ont pour la plupart entamé des procédures de divorce. Si la société n'a pas banni vos enfants, ceux-ci ont néanmoins grandi durant ces dix dernières années dans l'humiliation et ne ressentent que de la haine à votre égard ! Vous allez être transférés au Tribunal international de la Flotte solaire.

Quand le colonel eut fini de parler, ses hommes et lui s'éloignèrent rapidement. Au même moment, la foule disparut et les alentours furent plongés dans l'obscurité. Quelques faisceaux de projecteurs balayèrent la salle, révélant des soldats lourdement armés qui les encerclaient. Répartis en plusieurs endroits de la salle et embusqués sur des structures en gradins, leurs armes étaient pointées sur l'équipage. Certains des membres de l'*Âge de Bronze* se retournèrent et remarquèrent que les bouquets, eux, étaient réels. Flottant au milieu d'un océan de fleurs, le vaisseau ressemblait désormais à un gigantesque cercueil attendant d'être mis en terre.

Les chaussures magnétiques portées par les membres de l'équipage cessèrent de faire effet, et ils se retrouvèrent à flotter en apesanteur, sans pilier auquel se tenir, comme des cibles immobiles. Une voix froide leur cria :

— Que tous ceux qui sont armés déposent leurs armes. Collaborez, ou nous ne pourrons pas garantir votre intégrité physique. À partir de maintenant, vous êtes en état d'arrestation. Vous êtes reconnus coupables d'homicides et de crimes contre l'humanité.

An 13 de l'Ère de la Dissuasion. Le procès

L'affaire de l'Âge de Bronze fut jugée par la cour martiale de la Flotte solaire. Bien que les principaux bâtiments des flottes spatiales internationales fussent situés en orbite de Mars, de la petite ceinture d'astéroïdes et de Jupiter, l'événement suscitait un tel intérêt au sein des nations terrestres qu'il fut décidé que le procès aurait lieu en orbite géosynchrone. Afin de garantir le confort des auditeurs venus de la surface, on fit entrer la base spatiale en rotation pour générer une gravité artificielle. Derrière les larges hublots du tribunal, se succédaient la planète bleue, le Soleil aveuglant et les étoiles scintillantes de la galaxie, comme les objets d'art de différentes valeurs d'une grandiose vente aux enchères. Le procès de l'Âge de Bronze fut conduit au milieu de ces ombres et de ces lumières mouvantes. Il se prolongea près d'un mois.

Figurent ci-dessous des extraits de la transcription du procès-verbal :

neil scott, *sexe masculin, 45 ans, colonel, commandant de l'Âge de Bronze*

juge : Revenons maintenant sur le processus de prise de décision de l'attaque du *Quantum*.

scott : Je vais donc me répéter : c'est moi et moi seul qui ai pris cette décision et qui ai donné l'ordre d'attaquer. Je n'en ai pas averti les autres officiers à bord.

juge : Depuis le début, vous essayez de porter seul la responsabilité de cette action. Cela risque de vous porter préjudice, à vous, mais aussi à ceux que vous tentez de protéger.

procureur : Nous avons la preuve qu'un vote impliquant l'équipage tout entier a été organisé avant l'attaque.

scott : Je me suis déjà expliqué sur ce vote. Sur les mille sept cent soixante-quinze membres de l'équipage, seuls cinquante-neuf se sont déclarés favorables. Le vote n'a été ni la raison ni le fondement de ma décision.

juge : Êtes-vous en mesure de donner les noms de ces cinquante-neuf membres ?

scott : Le vote était anonyme, il s'est déroulé sur le réseau intranet du vaisseau. Tout a été consigné dans les journaux de bord de navigation et de bataille.

procureur : Vous mentez. Nous avons rassemblé suffisamment d'éléments prouvant que le vote n'a pas été anonyme. Et plus important encore, son résultat n'a absolument pas été celui que vous prétendez. Vous avez falsifié les journaux de bord après coup.

juge : Nous avons besoin que vous nous fournissiez le registre réel du vote.

scott : Je ne l'ai pas. Les résultats annoncés sont les vrais résultats.

juge : Scott, je vous rappelle que si vous refusez de coopérer avec les enquêteurs de la cour, vous risquez de nuire aux membres innocents de votre équipage, ceux qui ont effectivement voté contre l'attaque du *Quantum*. Sans les preuves que vous pouvez nous fournir, nous serons dans l'obligation de considérer coupable la totalité de l'équipage de l'Âge de Bronze : les officiers, les sous-officiers et les soldats.

scott : Comment osez-vous ? Et le respect de la loi ? Êtes-vous un vrai juge ? Et la présomption d'innocence ?

juge : Le principe de présomption d'innocence ne s'applique pas pour les affaires de crimes contre l'humanité. Cette juridiction internationale a été établie à l'époque de la Grande Crise afin de veiller à ce que les traîtres à l'humanité n'échappent pas à la condamnation.

scott : Nous, des traîtres ? Où étiez-vous quand nous nous sommes battus pour la Terre ?

procureur : Vous êtes des traîtres, et de la pire espèce ! Il y a deux siècles, l'Organisation Terre-Trisolaris trahissait les intérêts de la race humaine ; vous avez pour votre part bafoué ses principes moraux les plus fondamentaux.

scott : (*Silence.*)

juge : J'espère que vous connaissez les conséquences d'une falsification de preuves. À l'ouverture de ce procès, vous avez lu une déclaration au nom de tous les accusés pour exprimer votre remords envers les mille huit cent quarante-sept victimes du *Quantum* et leurs familles. Il est maintenant temps de montrer votre bonne foi.

scott : (*Après un long silence.*) Soit, j'accepte de fournir les vrais résultats. Vous pourrez les récupérer dans un fichier crypté de la base de données du journal de bord. Vous trouverez tous les détails du scrutin dans le registre.

procureur : Avant que nous procédions à l'analyse de ce document, pouvez-vous d'ores et déjà nous donner une estimation des résultats ? Combien de personnes ont approuvé l'action contre le *Quantum* ?

scott : Mille six cent soixante. Soit quatre-vingt-quatorze pour cent de l'équipage.

juge : Silence dans la salle !

scott : Mais sachez que même si le résultat avait été différent, même si la majorité avait rejeté cette action, j'aurais tout de même lancé l'attaque.

procureur : Permettez-moi de vous rappeler que, contrairement au *Sélection Naturelle* et aux autres vaisseaux de nouvelle génération ayant fui de l'autre côté du système solaire, le système de commande de l'Âge de Bronze ne vous aurait pas permis de prendre seul cette décision.

sebastian schneider, *sexe masculin, 31 ans, lieutenant, en charge de la détection des cibles et du dispositif d'attaque de l'Âge de Bronze*

procureur : En dehors du commandant, vous étiez le seul officier à bord de l'Âge de Bronze à avoir l'autorisation d'empêcher ou d'interrompre une attaque. Ai-je bien raison ?

schneider : C'est exact.

juge : Mais vous ne l'avez pas fait.

schneider : Non.

juge : Dans quel état psychologique vous trouviez-vous ?

schneider : À ce moment – oh, pas au moment de l'attaque, mais avant, quand j'ai compris que le vaisseau ne pourrait plus jamais rentrer, et qu'il deviendrait l'intégralité du monde, j'ai changé. Il n'y a eu aucune évolution, je me suis transformé d'un coup, du tout au tout, je suis devenu quelqu'un d'autre, un peu comme si j'étais un de ces Poinçonnés de la légende.

juge : Croyez-vous que cela soit possible ? Je veux dire, que le vaisseau ait pu être équipé d'un poinçonneur mental ?

schneider : Non, c'est impossible, bien sûr. C'est juste une métaphore. Vous savez, l'espace est une sorte de poinçonneur mental... Toujours est-il qu'à cet instant j'ai abandonné ma propre individualité, je suis devenu un être collectif, une cellule d'un gigantesque corps, une pièce d'une gigantesque machine. Une seule chose comptait désormais : la survie de la collectivité... Oui, c'est ça, j'ai du mal à l'exprimer et je ne m'attends pas à ce que vous compreniez, monsieur le juge. Même si vous embarquiez vous-même sur l'Âge de Bronze, si vous parcouriez des dizaines de milliers d'unités astronomiques ou encore davantage hors du système solaire, vous ne nous comprendriez toujours pas, car vous auriez la certitude de pouvoir rentrer, votre âme ne quitterait pas la Terre. À moins que soudain le néant envahisse tout l'espace derrière votre appareil, à moins que le Soleil et la Terre disparaissent, à moins que là où ils se trouvaient autrefois il ne reste plus qu'une immensité vide. Alors seulement, monsieur le juge, vous pourriez comprendre notre métamorphose.

Je suis californien. En 1967, il est arrivé quelque chose dans mon village natal : un professeur de lycée, Ron Jones – oh, je vous en prie, ne m'interrompez pas, cette digression est capitale... Pour faire comprendre à ses élèves ce qu'étaient le nazisme et le totalitarisme, ce Ron Jones a créé une simulation de société totalitaire dans sa propre classe. Au bout de cinq jours seulement, l'expérience de Jones avait réussi. La classe était devenue un Troisième Reich miniature. Chaque élève avait, de plein gré, choisi d'abandonner son individualité et sa liberté pour se fondre dans un collectif absolu. Puis la quête d'une communauté suprême est devenue parmi les élèves aussi fanatique que si c'était une religion. Cette expérience pédagogique qui avait commencé comme un jeu a bien failli devenir incontrôlable. Cette histoire a ensuite été adaptée au cinéma par un réalisateur allemand. Quelqu'un a même écrit un roman : *La Vague*. De la même manière, lorsque l'équipage de l'Âge de Bronze a appris que sa destinée

serait d'errer à jamais dans l'espace, lui aussi a mis en place ce genre de société communautariste extrême. Et vous savez combien de temps cela nous a pris ?

Cinq minutes.

Oui, cinq minutes. Il n'aura fallu que cinq minutes de réunion plénière pour que les valeurs fondamentales de notre nouvelle société soient acceptées par la quasi-totalité des passagers de l'Âge de Bronze. Lorsque l'humanité se retrouve abandonnée dans l'espace, il suffit de cinq minutes pour qu'elle devienne totalitaire.

boris slowinski, *sexe masculin, 36 ans, capitaine, vice-commandant de l'Âge de Bronze*

jugé : Est-ce bien vous qui avez mené le premier détachement de l'Âge de Bronze à bord du *Quantum* ?

slowinski : Oui.

jugé : Y avait-il des survivants ?

slowinski : Aucun.

jugé : Dans quel état étaient les corps ?

slowinski : L'équipage a succombé sous l'effet des ondes infrasoniques générées par les impulsions électromagnétiques de la bombe H sur la coque du vaisseau. Les corps étaient en parfait état.

jugé : Qu'en avez-vous fait ?

slowinski : La même chose que ce qu'a fait l'*Espace Bleu*, nous leur avons bâti un mausolée spatial.

jugé : Avez-vous placé les corps dans le mausolée ?

slowinski : Non. Et je doute qu'il y en ait dans celui construit par l'*Espace Bleu*, de l'autre côté du système solaire.

jugé : Dans ce cas, où sont passés les corps ?

slowinski : Ils ont complété les stocks alimentaires de notre vaisseau.

jugé : Tous ?

slowinski : Tous.

jugé : Comment cette décision a-t-elle été prise ? Qui a eu le premier l'idée de se servir des corps comme nourriture ?

slowinski : Ça... je ne m'en souviens plus très bien, ça m'a semblé tout à fait naturel sur le moment. Je me suis occupé de la partie logistique, j'ai orchestré le travail de stockage, de distribution...

jugé : Comment avez-vous mangé les corps ?

slowinski : Eh bien, la majorité ont été mixés et cuisinés avec les légumes et la viande fournis par notre écosystème autorégénératif.

jugé : Qui a mangé ces corps ?

slowinski : Tout le monde. Tous les membres de l'Âge de Bronze mangeaient dans une des quatre cantines du vaisseau. Je suis sûr que chacun en a eu au moins un morceau.

jugé : Savaient-ils ce qu'ils mangeaient ?

slowinski : Bien sûr.

jugé : Comment ont-ils réagi ?

slowinski : Je pense que certains ont certainement dû être mal à l'aise au début, mais il n'y a eu aucune réaction particulière. Oh, j'ai bien entendu cet officier qui, pendant son repas, a dit : "Merci, Joyner."

jugé : Joyner ? Que voulait-il dire ?

slowinski : Carl Joyner était l'officier en charge de la communication sur le *Quantum*. Je crois qu'il mangeait un morceau de sa chair.

jugé : Comment a-t-il pu le savoir ?

slowinski : Vous savez certainement comment fonctionnent les puces d'identification : de la taille d'un grain de riz, elles sont implantées dans le bras gauche et peuvent résister à de hautes températures. Ces objets n'ont pas tous été enlevés au moment de la cuisson. Il a découvert une puce dans son assiette et a utilisé son communicateur pour lire les informations qu'elle contenait.

jugé : Silence dans la salle ! Merci de bien vouloir évacuer les deux personnes qui se sont évanouies... Vous ne pouviez pas ignorer que ce genre de comportement franchissait les frontières de la morale humaine.

slowinski : Notre ligne de fond morale n'était pas la même. Pendant l'Ultime Bataille, lorsque l'Âge de Bronze a dû procéder à une accélération brutale pour s'enfuir, la surcharge du système moteur a provoqué l'arrêt de l'écosystème autorégénératif pendant près de deux heures. Cette coupure a provoqué de graves dommages dans le système et il nous a fallu longtemps pour le remettre en route. Le système d'hibernation s'est aussi retrouvé en rade, il ne pouvait plus supporter que cinq cents hibernantes. Il fallait nourrir plus de mille personnes à bord. Sans ce ravitaillement externe, la moitié d'entre nous seraient morts de faim. Mais même sans cette contrainte, devant le long voyage qui nous attendait, c'est l'abandon de toutes ces ressources en protéines qui aurait été contraire à la morale... Naturellement, je ne suis pas en train de trouver des excuses, ni pour moi ni pour mes camarades. Maintenant que je suis redevenu un membre de la civilisation terrienne, c'est difficile de vous raconter tout cela, croyez-moi. C'est difficile.

Dernière déclaration du commandant Neil Scott :

Je n'ai pas grand-chose à ajouter, si ce n'est un avertissement : le moment où la vie a quitté les océans pour rejoindre la terre a marqué un jalon dans l'histoire de l'évolution, mais les poissons sortis de l'eau ont alors cessé d'être des poissons ; de la même manière, les hommes qui entrent dans l'espace cessent d'être des hommes. Je vous le dis, prenez garde lorsque vous voudrez vous envoler sans retour dans l'espace. Le prix à payer est bien plus grand que tout ce que pouvez imaginer.

Verdict définitif du tribunal :

Le commandant Neil Scott et six autres officiers haut gradés de l'Âge de Bronze sont reconnus coupables de meurtres et de crimes contre l'humanité. Ils sont condamnés à la prison à perpétuité. Sur les mille sept cent soixante-huit membres

de l'équipage restants, seuls cent trente-huit sont jugés innocents. Les autres sont condamnés à des peines allant de vingt à trois cents ans.

La prison des flottes spatiales internationales se trouvait au niveau de la ceinture d'astéroïdes, entre les orbites de Mars et de Jupiter. Les condamnés durent donc à nouveau s'éloigner de la Terre. Ils ne seraient pas allés au-delà de l'orbite géosynchrone où avait stationné l'*Âge de Bronze*. Après avoir parcouru trois cent cinquante milliards de kilomètres, ils étaient voués à ne jamais effectuer les trente mille derniers qui les séparaient encore de la Terre. Lorsque la navette de convoi accéléra, ils voltigèrent une nouvelle fois vers les hublots à la poupe du vaisseau, telles des feuilles mortes destinées à ne jamais retourner à leurs racines. Ils observaient s'éloigner peu à peu cette planète bleue qui avait tant hanté leurs rêves et qui redevenait une fois encore une étoile lointaine.

Avant de quitter la base, le capitaine Slowinski, le lieutenant Schneider et une dizaine d'autres personnes, montèrent une dernière fois à bord de l'*Âge de Bronze*, sous l'étroite escorte de soldats de la flotte. Ils échangèrent quelques détails au sujet du vaisseau avec l'équipage chargé de reprendre le contrôle de l'appareil. Pendant plus d'une décennie, ce lieu avait constitué la totalité de leur monde, ils en avaient méticuleusement décoré l'intérieur avec des hologrammes de prairies, de forêts et de littoraux, ils avaient cultivé de vrais jardins, avaient bâti des fontaines et des étangs, faisant de ce lieu un véritable foyer. Mais à présent, il ne restait plus rien de leur séjour passé. Toute trace avait été effacée. L'*Âge de Bronze* était redevenu un vaisseau interstellaire sans chaleur. Tous les militaires rencontrés sur le pont dardaient sur eux un regard glacial ou bien s'efforçaient de faire abstraction de leur présence. Ceux qui les saluaient affichaient des visages solennels, montrant clairement que leur salut s'adressait aux membres de leur escorte et non à ces individus en tenue de prisonniers.

Schneider fut conduit dans une cabine sphérique, où il présenta le système de détection des cibles du vaisseau à trois officiers, deux hommes et une femme. Ceux-ci traitèrent Schneider comme un vulgaire moteur de recherche informatique : ils posaient leurs questions d'une voix dénuée d'émotion, puis attendaient ses réponses,

sans la moindre courtoisie et sans le moindre mot de trop.

Le système ne comportant aucune difficulté majeure, une heure fut suffisante pour passer en revue tous les détails. La session terminée, Schneider cliqua à plusieurs reprises sur l'interface de commande, comme s'il effectuait la manœuvre habituelle pour fermer les différentes fenêtres d'information. Soudain, il donna un coup de pied dans la paroi et vola en apesanteur jusqu'à l'autre bout de la cabine. Presque au même instant, les parois de la cabine se déplacèrent, scindant celle-ci en deux et isolant d'un côté Schneider et, de l'autre, les trois officiers et le soldat qui avait escorté Schneider.

Ce dernier fit apparaître devant lui une interface de contrôle et la manipula à une vitesse étourdissante. Il activa le système de communication interstellaire à haute fréquence.

Il y eut un bruit étouffé. Un trou apparut dans la paroi. L'impact d'un tir de fusil laser. L'intérieur de la cabine s'emplit d'une épaisse fumée blanche. Le soldat introduisit le canon de son arme dans le trou et mit Schneider en joue, lui ordonnant d'interrompre son opération et d'ouvrir la porte.

— *Âge de Bronze à Espace Bleu, Âge de Bronze à Espace Bleu*, lança Schneider à voix basse. Il savait que le volume de sa voix n'aurait aucune incidence sur la distance que pourrait parcourir le message.

Un faisceau laser frappa la poitrine de Schneider, du sang en jaillit sous forme de vapeur rouge. Enveloppé dans cette brume rougeâtre, il trouva la force de balbutier :

— Ne rentrez pas, ce n'est plus votre foyer...

Dès le début, l'*Espace Bleu* s'était montré plus hésitant et soupçonneux que l'*Âge de Bronze* en réceptionnant le message envoyé par la Terre. Il s'était ainsi contenté de ne générer qu'une faible décélération, si bien que lorsque le vaisseau reçut l'avertissement de Schneider, il naviguait encore dans la direction opposée au système solaire. Aussitôt, l'*Espace Bleu* passa en mode "Avant toute" pour s'éloigner à grande vitesse du système où il avait vu le jour.

Lorsque les rapports des intellectrons parvinrent à la Terre, les deux civilisations eurent pour la première fois un ennemi commun.

L'incapacité de l'*Espace Bleu* à mettre en danger le système de dissuasion qui maintenait le statu quo entre les deux mondes était cependant de nature à les rassurer. Même si le vaisseau essayait de diffuser les coordonnées des deux systèmes stellaires à la plus haute fréquence possible, son message n'avait aucun risque d'être réceptionné par une civilisation tierce. Au vu de ses capacités de navigation actuelles, il lui faudrait encore trois siècles pour atteindre le système le plus proche – celui de Barnard – et se servir de l'étoile comme une antenne amplificatrice à la manière de Ye Wenjie. Toutefois, il ne faisait pas cap vers le système de Barnard. Il continuait sa route vers la cible qu'il avait déterminée lors de sa fuite : l'étoile NH558J2, qu'il ne rejoindrait que dans deux mille ans.

Ce fut le *Gravité*, le seul vaisseau interstellaire de la flotte, qui fut envoyé à sa poursuite. Les Trisolariens proposèrent de régler le cas de l'*Espace Bleu* en envoyant une gouttelette – officiellement une “sonde cosmique à interaction forte” – à ses trousses, mais ils se heurtèrent au refus ferme de la Terre, qui affirma que c'était une affaire de sécurité intérieure. L'Ultime Bataille avait été le traumatisme le plus indélébile qu'avait connu l'humanité et les dix années qui venaient de s'écouler n'avaient pas permis d'atténuer la douleur qui en avait résulté. Celle-ci s'était même amplifiée. Autoriser une gouttelette à détruire une nouvelle fois un appareil humain était politiquement impensable et, même si aux yeux de la plupart des gens, l'équipage de l'*Espace Bleu* appartenait déjà à une autre espèce, c'était à l'humanité qu'il revenait de faire appliquer ses lois. Jugeant peut-être qu'il n'y avait aucune urgence, les Trisolariens n'insistèrent pas, mais rappelèrent tout de même que le *Gravité* avait la capacité de diffuser des ondes gravitationnelles, et qu'il était essentiel de garantir sa sécurité. C'est pourquoi le vaisseau humain serait escorté par deux gouttelettes, ce qui assurerait dans le même temps aux poursuivants une supériorité incontestable sur l'*Espace Bleu*.

Ce fut donc une escouade composée d'un vaisseau interstellaire et de deux gouttelettes volant à quelques milliers de mètres de chaque côté de lui, qui se mit en chasse de l'*Espace Bleu*. Le contraste en matière de taille était tel que si on prenait le recul nécessaire pour voir le *Gravité* en entier, les gouttelettes devenaient invisibles. En

s'approchant d'elles, on pouvait en revanche voir sur leur surface lisse le reflet du vaisseau.

Le *Gravité* n'avait été construit que dix ans après l'*Espace Bleu* et, en dehors de son antenne à ondes gravitationnelles, il ne présentait aucune autre amélioration technologique majeure. Ses capacités de propulsion étaient certes légèrement supérieures, mais il comptait surtout sur son avantage en matière de stock de combustibles de fusion pour le rattraper. Mais même ainsi, au regard de la vitesse et de l'accélération actuelles des deux vaisseaux, il fallait tout de même au *Gravité* une cinquante d'années avant de rejoindre l'*Espace Bleu*.

An 61 de l'Ère de la Dissuasion. Le Porte-épée

Debout au sommet d'un grand arbre, Cheng Xin regardait son étoile. Cet astre était la raison pour laquelle elle avait été réveillée.

L'année du lancement de l'éphémère programme Stellaris, quinze individus avaient acquis un total de dix-sept étoiles. En dehors de Cheng Xin, les quatorze autres avaient été emportés par le fleuve de l'histoire, et leurs descendants, à qui auraient pu être légués les droits de propriété des astres, n'avaient pu être identifiés. Le Grand Ravin avait agi comme un crible à travers lequel de trop nombreuses choses n'avaient pas réussi à passer. Cheng Xin était aujourd'hui la seule à posséder légalement une étoile.

Les humains ne s'étaient pas encore envolés vers les étoiles, mais avec les progrès technologiques renversants que connaissait aujourd'hui la société, la valeur des étoiles situées dans un périmètre de trois cents années-lumière autour de la Terre n'était plus seulement symbolique. On venait de découvrir que l'étoile DX3906 comportait en réalité deux planètes, dont l'une ressemblait en tout point à la Terre, à en déduire par les estimations portant sur sa masse, son orbite et son spectre atmosphérique. Sa valeur avait donc subitement grimpé en flèche. On avait toutefois eu la surprise de constater que ce monde lointain avait une propriétaire.

Les Nations unies et la Flotte solaire avaient pour intention de réclamer les droits de l'étoile, mais la loi exigeait d'obtenir l'accord de son propriétaire légal. C'était la raison pour laquelle on avait tiré Cheng Xin de son sommeil de deux cent soixante-quatre ans.

À son réveil d'hibernation, Cheng Xin nota aussitôt que, comme elle s'y attendait, on n'avait aucune nouvelle de la sonde du programme Escalier. Les Trisolariens ne l'avaient pas interceptée et ils ne possédaient aucune information sur elle. Le programme Escalier avait été abandonné sur la route de l'histoire. Le cerveau de Yun Tianming,

lui, était perdu à jamais dans l'immensité de l'espace. Malgré tout, cet être ayant sombré dans le néant avait laissé pour celle qu'il aimait un monde bien réel, un monde composé d'une étoile et de deux planètes.

Les planètes du système de DX3906 avaient été découvertes par une doctereesse en astronomie nommée 艾AA9. Au cours des recherches pour sa thèse, elle avait perfectionné la méthode consistant à se servir d'une étoile comme d'une microlentille gravitationnelle pour observer une autre étoile. C'était l'amélioration de cette technique qui avait permis sa découverte.

艾AA paraissait à Cheng Xin une jeune femme enjouée, un oiseau qui ne cessait de virevolter autour d'elle. Elle prétendait bien connaître les coutumes des gens de l'Ère Commune, car son directeur de thèse était lui aussi un physicien de l'époque de Cheng Xin. Cela expliquait peut-être pourquoi le premier emploi qu'elle avait décroché après l'obtention de son diplôme était celui d'intermédiaire entre Cheng Xin et l'Agence de développement spatial des Nations unies.

La requête des Nations unies et de la Flotte solaire mettait Cheng Xin dans l'embarras. Bien entendu, il ne lui paraissait pas fondé de posséder à elle seule un monde tout entier, mais elle ne pouvait se résoudre à vendre un cadeau offert par amour. Elle proposa d'abandonner ses droits sur DX3906 sans contrepartie, mais de conserver l'acte de propriété en souvenir. Cela lui fut refusé. Ni les gouvernements, ni les Nations unies, ni les flottes internationales ne pouvaient acquérir légalement un tel patrimoine sans aucune compensation pour sa propriétaire. Il leur fallait lui acheter. Cheng Xin s'y opposait fermement. Après une longue réflexion, elle offrit de vendre les deux planètes mais de garder l'étoile, tout en exigeant des Nations unies et des flottes qu'elles signent un contrat stipulant que l'humanité pouvait utiliser gratuitement l'énergie produite par l'étoile. Cette proposition fut étudiée, et les experts estimèrent finalement qu'elle était juridiquement acceptable.

AA indiqua à Cheng Xin que si elle se contentait de céder les planètes, la compensation offerte par les Nations unies serait nettement plus réduite. Mais la somme restait stratosphérique. Il lui fallait fonder une entreprise pour mener le transfert à bien. AA demanda à Cheng Xin si elle était d'accord pour l'embaucher au sein

de sa nouvelle compagnie. À peine AA eut-elle obtenu la promesse de Cheng Xin, elle passa un coup de téléphone et démissionna de son poste à l'Agence de développement spatial des Nations unies. Après quoi, elle déclara qu'elle parlerait désormais au nom des intérêts de sa nouvelle employeuse. Et elle ne perdit pas de temps :

— Tu es complètement folle ! cria AA. De tous les choix qui se présentaient à toi, tu as fait le pire ! Tu aurais pu revendre ton étoile et devenir l'une des plus grandes fortunes de la Terre ! Ou bien refuser et garder le système tout entier pour toi. Tu en avais le droit ! À notre époque, la loi est très respectueuse de la propriété privée, personne ne t'aurait pris ton monde ! Et puis... et puis, tu te serais fait hiberner, jusqu'au jour où il aurait été possible de s'envoler pour DX3906, de rejoindre ton monde à toi, un domaine immense, avec des océans, des continents, où tu aurais pu faire tout ce que bon te semblait ! En m'emmenant avec toi, bien sûr...

Cheng Xin lui répondit que sa décision était irrévocable :

— Près de trois siècles nous séparent, je ne m'attends pas à ce que nous nous comprenions tout de suite.

— Bon, bon, soupira AA. Mais tu vas devoir revoir ta conception de la responsabilité et de la conscience. C'est la responsabilité qui t'a convaincue de céder les planètes et la conscience, de garder l'étoile, puis la responsabilité encore qui t'a fait renoncer à l'énergie qu'elle produit. Comme mon directeur de thèse, tu es prise en otage par deux sentiments révolus. Mais, aujourd'hui, la responsabilité et la conscience n'ont plus la noblesse de naguère. Ces deux inclinations sont même aujourd'hui interprétées comme des signes d'une maladie mentale qu'on appelle "trouble social de la personnalité". C'est une pathologie qui doit être soignée.

Même au milieu des lumières de la ville, Cheng Xin n'eut aucune peine à trouver DX3906. L'air était bien plus pur aujourd'hui qu'à l'époque d'où elle venait. Détournant son regard du ciel nocturne, elle se concentra sur la réalité du monde qui l'entourait : AA et elle étaient deux petites fourmis perchées au sommet d'un resplendissant arbre de Noël, lui-même perdu au milieu de toute une forêt d'arbres du même

genre. Des immeubles illuminés étaient accrochés comme des feuilles à leurs branches. Mais cette gigantesque cité forestière était bien bâtie à la surface. Grâce à la période de paix qui avait suivi la mise en place du système de dissuasion, le deuxième âge des cavernes de l'histoire humaine avait pris fin.

Elles marchèrent d'un bout à l'autre de la branche. Chaque ramification était une longue avenue au-dessus de laquelle flottaient d'innombrables fenêtres d'information qui donnaient l'impression de cheminer le long d'une rivière multicolore. De temps à autre, des fenêtres jaillissaient du trafic et suivaient les promeneurs sur une petite portion de route, retournant dans le courant lorsqu'elles s'apercevaient que ceux-ci ne prêtaient pas attention à elles. Tous les bâtiments appartenant à la branche étaient suspendus en dessous de celle-ci. Comme Cheng Xin et AA se trouvaient sur la plus haute de l'arbre, il n'y avait rien d'autre au-dessus de leurs têtes que le ciel étoilé. Si elles avaient marché le long de l'avenue-branche inférieure, elles auraient en revanche été entourées par les bâtisses de l'avenue supérieure, et se seraient senties comme des petits insectes volants au milieu d'une forêt onirique dont les feuilles et les fruits chatoyaient de rayons iridescents.

Cheng Xin observa les piétons : une femme, deux femmes, un groupe de femmes, encore une, trois, toutes des femmes, toutes très belles. Vêtues d'habits éblouissants, elles semblaient être les nymphes de cette forêt merveilleuse. Cheng Xin vit passer plus tard une femme plus âgée, à la beauté inaltérée en dépit de son âge avancé. Arrivées au bout de la branche, elles se retrouvèrent sur une plateforme surmontant un océan de lumières. Cheng Xin posa alors une question qui la troublait depuis déjà quelque temps :

— Où sont passés les hommes ?

Elle était réveillée depuis quatre jours, mais elle n'en avait encore vu aucun.

— Comment ça ? Mais il y en a partout ! Tiens, celui qui est accoudé à la rambarde, et les trois là-bas, et puis ces deux qui s'approchent. Tous des hommes !

Cheng Xin les observa. Ces individus avaient un visage fin, une longue chevelure leur tombant sur les épaules, et une silhouette si fine

et ravissante qu'on aurait cru que leurs os étaient aussi souples que des bananes. Leurs gestes étaient élégants et gracieux, et leurs voix, apportées par le vent, étaient douces et sucrées... À son époque, ces individus auraient sans nul doute été considérés comme plus féminins que les femmes elles-mêmes.

Cheng Xin ne tarda pas à comprendre : cette tendance avait déjà commencé il y a bien longtemps. Les années 1980 avaient peut-être marqué le dernier apogée de la virilité comme standard masculin. Si les hommes n'avaient pas disparu, à partir de cette époque, la société et la mode s'étaient mises à mettre en avant ceux qui manifestaient des aptitudes et des comportements habituellement attribués aux femmes. Cheng Xin se rappelait notamment ces stars masculines japonaises et coréennes du début du ^{xx}^e siècle qui, au premier coup d'œil, donnaient l'impression d'être de magnifiques jeunes filles. Certains annonçaient à l'époque que la tendance irait en s'accroissant, mais le Grand Ravin avait marqué un coup d'arrêt dans cette évolution. Cependant, avec la paix et le confort apportés par l'Ère de la Dissuasion, cette mutation sociale avait repris.

— C'est vrai que pour vous autres qui venez de l'Ère Commune, il n'est pas facile de distinguer dès le premier coup d'œil les femmes des hommes, mais ça deviendra évident quand tu verras les regards que certains portent sur toi. Avec la beauté classique que tu dégages, tu vas en attirer plus d'un.

Cheng Xin regarda AA, un peu troublée.

— Qu'est-ce que tu t'imagines ? Je suis une vraie fille, moi ! Bah, qu'est-ce qu'ils avaient de si bien les hommes, de ton temps ? Ils étaient brutaux, sauvages, sales, comme si l'espèce n'avait pas évolué. Tu t'y feras vite, et je suis sûre que tu finiras par adorer notre merveilleuse époque.

Trois siècles plus tôt, alors qu'elle s'apprêtait à être hibernée, Cheng Xin avait essayé d'anticiper les difficultés auxquelles elle pensait être confrontée dans l'avenir, mais celle-ci ne lui avait pas traversé l'esprit. En se disant qu'elle passerait le restant de son existence dans un monde à ce point féminisé, elle se sentit gagner par la mélancolie et ne put s'empêcher de relever la tête pour chercher son étoile dans la nuit.

— Et voilà que tu repenses à lui ! fit AA en lui attrapant les épaules. Même en imaginant qu'il ne se soit jamais envolé dans l'espace pour rester avec toi, les petits-enfants de vos petits-enfants seraient déjà dans la tombe à l'heure qu'il est. C'est une époque nouvelle, une vie nouvelle. Ne pense plus au passé !

Cheng Xin s'appliqua à mettre cette suggestion à exécution et à ramener ses pensées vers la réalité. Elle n'était arrivée dans cette époque que depuis quelques jours, et elle avait une connaissance encore très parcellaire de l'histoire des trois siècles passés. Ce qui l'avait le plus bouleversée, c'était cet équilibre pacifique entre la Terre et Trisolaris qui reposait sur la dissuasion de la forêt sombre. Une question émergea soudain dans son esprit.

Un monde aussi féminin et aussi doux, une menace ?

Cheng Xin et AA revinrent sur leurs pas. Elles furent à nouveau encerclées par des fenêtres d'information flottantes. L'une d'elles attira l'attention de Cheng Xin : elle montrait le visage d'un homme, de toute évidence du passé, aux yeux fatigués, au visage émacié et aux cheveux hirsutes, qui se tenait à côté d'une stèle funéraire noire. L'homme comme la stèle baignaient dans une pénombre argentée, lunaire, mais les yeux de l'individu paraissaient néanmoins refléter la lueur d'une aube lointaine, ce qui renforçait l'intensité de leur éclat. Un texte s'afficha en bas de la fenêtre :

De son temps, un meurtrier comme lui était condamné à la peine capitale.

Le visage de cet homme parut familier à Cheng Xin mais l'image s'évanouit avant qu'elle ait pu l'examiner en détail. Elle fut remplacée par celle d'une femme d'âge moyen – du moins Cheng Xin l'identifia comme telle – qui prononçait un discours. Ses vêtements ne clignotaient pas, et la sobriété de son accoutrement laissa penser à Cheng Xin qu'elle devait être politicienne. Le texte qui venait de s'afficher correspondait aux sous-titres de son allocution. La fenêtre détecta l'intérêt de Cheng Xin : elle zooma, puis lança le son de la vidéo pour permettre à Cheng Xin d'entendre la suite. La voix de la politicienne était agréable, ses mots paraissaient reliés entre eux par des filaments de sucre filé. Mais le contenu de ses paroles était terrifiant :

Pourquoi un meurtrier était-il passible de peine capitale ? Réponse : parce qu'il avait tué. Mais ce n'est qu'une réponse parmi d'autres. On pourrait aussi répondre : parce qu'il avait tué trop peu. Le meurtre d'un individu vous valait la peine de mort, et c'était la même chose si vous en tueiez deux, ou des dizaines. Tuez des milliers, et vous étiez condamné à des milliers de sentences capitales. Plus encore, des centaines de milliers ? Bien entendu, encore la peine capitale. Mais pour ceux qui connaissent un peu l'histoire, la réponse devient maintenant moins évidente... Et en allant encore plus loin : si le meurtrier tuait des millions de gens ? Eh bien, il n'était pas condamné à mort, pas même puni. Si vous refusez de me croire, vous n'avez qu'à relire vos manuels d'histoire : ces criminels à l'origine de la mort de millions de gens étaient appelés héros ou grands hommes ! Et si le meurtrier détruisait un monde entier, ôtant d'un seul coup la vie de tous ses habitants ? Eh bien, on faisait de lui le sauveur du monde !

— Elle parle de Luo Ji. Ils veulent qu'il soit poursuivi en justice, dit AA.

— Pourquoi ?

— C'est compliqué. Mais principalement parce que c'est lui qui a transmis dans l'Univers les coordonnées de ce système et qui a donc provoqué sa destruction. Nous ignorons s'il était habité, mais c'est une hypothèse qui ne peut pas être exclue. Luo Ji est donc suspecté de mondicide. Le crime le plus grave dans la loi moderne.

— Vous devez être Cheng Xin ?

La voix surprit Cheng Xin, car elle provenait de la fenêtre d'information. La politicienne la regardait avec surprise et la pointait du doigt, comme si elle avait retrouvé une vieille amie.

— Vous êtes celle qui possède un monde loin d'ici ! Vous êtes extraordinaire, c'est vous qui faites rayonner sur notre monde la beauté de votre époque. Vous êtes la seule à posséder un monde et la seule à pouvoir sauver le nôtre. Le public a foi en vous, oh, permettez-moi de me présenter...

AA éteignit la fenêtre d'un coup de pied. Cheng Xin était déconcertée par les technologies d'information de ce nouvel âge. Elle ignorait comment son image avait pu être transmise à la politicienne,

et encore davantage comment cette dernière avait pu la choisir au milieu de milliards d'autres êtres humains.

AA se précipita devant Cheng Xin, puis elle se retourna et tandis qu'elle marchait à reculons, elle lui demanda :

— Détruirais-tu un monde pour installer une telle dissuasion ? Et plus important : si l'ennemi ne craignait pas tes menaces, serais-tu prête à appuyer sur le bouton qui précipiterait la fin des deux mondes ?

— C'est une question absurde ! Comment pourrais-je jamais me mettre dans une telle situation ?

AA stoppa ses pas, elle attrapa Cheng Xin par les épaules et la fixa droit dans les yeux :

— Jamais, vraiment ?

— Évidemment. Je ne peux imaginer une situation plus terrifiante pour un être humain, c'est plus terrifiant encore que la mort, répondit Cheng Xin, quelque peu surprise par le sérieux d'AA.

AA hocha la tête :

— Alors, je suis rassurée... Nous en reparlerons demain. Prends du repos, tu es encore faible, il faut une semaine complète de convalescence pour se remettre de l'hibernation.

Le lendemain matin, Cheng Xin reçut un coup de téléphone d'AA. Sur l'écran, cette dernière paraissait guillerette. Elle annonça à Cheng Xin qu'elle souhaitait l'emmener dans un endroit amusant où une surprise l'attendait, puis elle ajouta qu'une voiture se trouvait sur le toit. Cheng Xin monta au sommet du bâtiment et vit un véhicule volant dont la porte était ouverte. Elle entra dans l'habitacle et constata qu'AA n'était pas à l'intérieur. La porte se referma sur elle en coulissant sans bruit. Le siège sur lequel elle s'était assise s'enroula comme une main autour de sa taille, puis le véhicule s'envola avec grâce et plongea dans le défilé des voitures volantes de la cité forestière. Il était encore tôt et les rayons de l'aurore transperçaient la forêt presque parallèlement à sa surface. La voiture longea la ville à travers ce couloir de lumière. Les bâtiments arboricoles se firent peu à peu plus clairsemés, jusqu'à finalement disparaître. La terre se

recouvrit bientôt de vraies forêts et de prairies, et un vert enivrant enveloppa Cheng Xin.

Après le début de l'Ère de la Dissuasion, les industries lourdes avaient été dans leur quasi-totalité délocalisées en orbite et la nature commençait peu à peu à reprendre ses droits. L'environnement redevenait à présent aussi vert qu'avant la Révolution industrielle. En raison du déclin de la population et de l'industrialisation de l'alimentation, la Terre s'était métamorphosée en un gigantesque parc sauvage.

Cette beauté soudaine semblait irréelle à Cheng Xin. Depuis son réveil, elle avait l'impression d'être encore en plein songe.

Une demi-heure plus tard, la voiture volante se posa sur le sol, la porte coulissa et laissa Cheng Xin sortir du véhicule, qui repartit aussitôt dans les airs. Quand la bourrasque soulevée par les hélices du véhicule se fut estompée, le silence envahit les environs, seulement rompu par quelques gazouillis d'oiseaux à l'horizon. Cheng Xin découvrit qu'elle se trouvait au milieu d'un complexe de bâtiments abandonnés. Cet endroit était probablement un quartier résidentiel, bâti à son époque. Les murs des immeubles étaient à moitié recouverts de lianes. En contemplant le passé dissimulé sous le vert de ce nouvel âge, Cheng Xin retrouva quelque peu le sens de la réalité.

Elle cria le nom AA, mais ce fut une voix d'homme qui lui répondit.

— Bonjour.

Cette voix provenait de l'immeuble derrière elle. Cheng Xin vit un individu debout sur le balcon emprisonné par les lianes du deuxième étage. Il n'avait pas l'apparence d'une femme, mais bien celle d'un homme du passé. Cheng Xin se sentit encore une fois en proie aux songes : un cauchemar de l'Ère Commune revenait la hanter. Cet homme, c'était Thomas Wade. Il était vêtu de la même veste en cuir noir. Il paraissait avoir un peu vieilli. Peut-être était-il entré en hibernation plusieurs années après Cheng Xin, ou avait-il été réveillé plus tôt qu'elle, ou bien peut-être les deux. Le regard de Cheng Xin fut aussitôt happé par la main droite de Wade : gantée de cuir, elle tenait un pistolet de leur époque dont il pointait le canon vers elle.

— Les balles de cette arme ont été spécialement conçues pour tirer sous l'eau. Il paraît qu'elles ont une période de conservation très

longue, mais cela fait déjà deux siècles et demi... Peut-être sont-elles obsolètes, dit Wade, en arborant ce sourire froid que connaissait trop bien Cheng Xin, cette expression si singulière qu'il exhibait lorsqu'il jouissait du malheur des autres.

L'arme fonctionnait. Il y eut une détonation et Cheng Xin vit une étincelle. Son épaule gauche fut comme frappée par un coup de poing et le choc la projeta contre un mur en ruine. Le coup de feu fut étouffé par la végétation et ne troubla pas les lointains chants des oiseaux.

— Je ne peux pas utiliser d'arme moderne car chaque tir se retrouve automatiquement archivé dans la base de données de la sécurité publique, affirma Wade, d'une voix aussi sereine que s'il s'agissait d'une banale causerie entre collègues de travail.

— Pourquoi ?

C'était la première phrase que Cheng Xin lui adressait depuis trois siècles. Elle n'avait pas mal, mais son épaule gauche était légèrement paralysée.

— Pour l'épée. Je veux devenir Porte-épée. Tu seras ma concurrente et tu vaincras. Ça n'a rien de personnel. Crois-moi ou non, ça me fait même de la peine.

— Est-ce toi qui as tué Vadimov ? demanda Cheng Xin, aux lèvres de qui perlaient des gouttes de sang.

— Oui. Il a été utile au programme Escalier. Et à présent, je dois me débarrasser de toi pour les besoins de mon nouveau plan. Vous avez été des partenaires brillants, mais je dois éliminer tous les obstacles qui se trouvent sur ma route. Je n'ai qu'un seul choix : aller de l'avant, encore de l'avant et ne reculer devant rien !

Une fois qu'il eut prononcé cette phrase, Wade ouvrit à nouveau le feu, et la balle traversa le flanc gauche de Cheng Xin, toujours sans douleur. Cependant, son corps tout entier s'engourdit et elle perdit l'équilibre. Elle glissa lentement le long du mur, laissant dans son dos une trace de sang sur les lianes. Wade pressa une nouvelle fois la détente mais, cette fois, le temps avait fait son effet, car aucun son ne sortit. Wade ôta la balle usagée du barillet, et pointa à nouveau son arme vers Cheng Xin. Le bras droit qui tenait l'arme vola en éclats, crachant une fumée blanche. L'avant-bras de Wade avait disparu, et des lambeaux de chair fumante éclaboussèrent les lianes autour de

Wade, tandis que le pistolet, intact, tomba du balcon. Wade n’esquissa pas le moindre mouvement. Il donna l’air d’examiner avec indifférence son membre mutilé, puis il leva les yeux. Un véhicule de police fonçait sur lui. Avant même qu’il n’ait touché le sol, plusieurs agents armés sautèrent de voiture et atterrirent sur l’herbe épaisse qui tourbillonnait sous l’effet des hélices. Les agents avaient l’allure de jeunes filles au corps grêle, mais leurs gestes étaient agiles.

AA fut la dernière à sauter hors du véhicule. Le regard flou, Cheng Xin vit des larmes scintiller sur le visage de son amie. Elle l’entendit geindre que quelqu’un avait falsifié son appel.

Cheng Xin fut traversée par une vague de douleur. Elle s’évanouit.

Quand elle se réveilla, elle réalisa qu’elle était à l’intérieur d’un véhicule, enveloppée dans une sorte de membrane. La douleur avait disparu et elle ne sentait presque plus son corps. Sa conscience se brouilla à nouveau, et elle prononça d’une voix qu’elle fut la seule à entendre :

— Qu’est-ce qu’un Porte-épée ?

9. Dans la version originale, l’auteur associe le sinogramme 艾 (se prononçant “Ai”), qui correspond au nom de famille, à un prénom écrit en alphabet latin : “AA”. (N.d.T.)

Extrait des *Chroniques du hors-temps*. Le spectre du Colmateur – Le Porte-épée

Le mérite de Luo Ji dans l'établissement du système de dissuasion de la forêt sombre était incontestable, mais cela n'empêcha pas le lancement du programme Colmateur qui avait permis cet accomplissement d'être considéré comme un acte absurde et immature. L'humanité, comme un enfant qui vient de faire ses premiers pas dans la société, était encore pénétrée de peur et d'incertitude devant les dangers du monde extérieur. Le programme Colmateur avait été le produit d'un violent choc spirituel.

Lorsque Luo Ji confia le contrôle du système de dissuasion qu'il avait imaginé aux Nations unies et à la Flotte solaire, on crut que cette page légendaire de l'histoire serait définitivement tournée.

Puis on se mit à réfléchir plus en profondeur à la nature de cette dissuasion, et ces réflexions donnèrent naissance à un nouveau champ d'étude : la théorie des jeux de la dissuasion.

Les principaux éléments propres à la typologie de la dissuasion étaient les suivants : *les dissuadants* et *les dissuadés* – les humains et les Trisolariens, dans le cas de la dissuasion de la forêt sombre ; *la stratégie de dissuasion* – la diffusion dans l'Univers des coordonnées de Trisolaris, qui entraînait du même coup la destruction des deux mondes ; *le contrôleur* – l'individu ou l'organisation qui avait la main sur le bouton activant la diffusion ; et enfin *le but* – obliger le monde trisolarien à abandonner son plan d'invasion du système solaire et à transférer ses avancées technologiques aux humains.

Le type de dissuasion dont les conséquences étaient l'annihilation simultanée des dissuadants et des dissuadés était appelé "dissuasion ultime".

Par comparaison avec les autres types de dissuasion, la dissuasion ultime se distinguait de la manière suivante : en cas d'échec de la

dissuasion, il n'y avait plus aucun intérêt pour le dissuadant à faire peser la même menace sur le dissuadé.

La clef de la réussite de la dissuasion ultime était que le dissuadé croie le dissuadant capable de passer à l'action. Si le dissuadé refusait le but de la dissuasion, la menace serait très probablement mise à exécution. Ce paramètre important de la théorie des jeux de la dissuasion permettait de décrire ce qu'on appelait le *degré de dissuasion*. La réussite d'une dissuasion ultime nécessitait un degré supérieur à 80 %.

Très vite, les hommes prirent conscience d'une triste réalité : si le pouvoir de contrôle de la dissuasion de la forêt sombre passait entre les mains d'un groupe d'humains, le degré de dissuasion deviendrait presque nul.

Accorder à une entité collective la liberté de décider du sort des deux mondes n'était pas sans risque, car cette décision enfrenait la morale et les valeurs les plus fondamentales de la société. La nature même de la dissuasion de la forêt sombre la rendait d'autant plus délicate : si la dissuasion échouait, une génération d'humains pourrait encore vivre sur Terre, soit dans les faits la totalité des êtres vivants à ce moment précis. Si en revanche, la menace était mise à exécution et qu'on diffusait dans l'Univers les coordonnées des deux mondes, l'anéantissement pourrait intervenir à tout moment, avec des résultats bien plus tragiques que l'abandon de la dissuasion. Pour toutes ces raisons, en cas d'échec de la dissuasion, les réactions de l'humanité en tant que tout étaient largement prévisibles.

Mais celles d'un individu étaient imprédictibles.

Le succès de la dissuasion de la forêt sombre était bâti sur l'imprédictibilité de l'individu Luo Ji. Si la dissuasion échouait, son action serait guidée par sa personnalité et son état psychologique. Même s'il agissait de manière rationnelle, il était possible que ses propres intérêts divergent de ceux de l'humanité. Au début de l'Ère de la Dissuasion, les deux mondes menèrent une étude approfondie sur la personnalité de Luo Ji, et établirent des modèles mathématiques correspondants. Les théoriciens des jeux de la dissuasion humains et trisolariens obtinrent des résultats presque identiques : en fonction de l'état psychologique de Luo Ji en cas d'échec de la dissuasion, son

degré de dissuasion oscillait entre 91,9 % et 98,4 %. Face à une telle probabilité, les Trisolariens ne tenteraient pas le diable.

Les recherches mentionnées ci-dessus ne purent être conduites immédiatement après l'établissement de la dissuasion, mais les humains privilégièrent spontanément le choix de Luo Ji. Les Nations unies et la Flotte solaire remirent très vite le pouvoir de dissuasion entre ses mains, comme si elles lui refilaient un morceau de métal brûlant. Seules dix-huit heures s'étaient écoulées entre le transfert et la reprise du système de contrôle par Luo Ji, mais cet intervalle aurait largement pu suffire aux gouttelettes pour détruire la chaîne de bombes nucléaires ceinturant le Soleil et empêcher ainsi la diffusion par les humains des coordonnées de Trisolaris. Mais l'ennemi n'en fit rien. Cette absence d'initiative serait plus tard considérée comme la plus grande erreur des Trisolariens au cours de cette guerre. L'humanité, trempée de sueur, avait pu pousser un long soupir de soulagement.

C'était donc Luo Ji qui détenait depuis ce jour le pouvoir d'activer la dissuasion de la forêt sombre. On lui confia d'abord le détonateur de la chaîne de bombes nucléaires puis, peu de temps plus tard, l'interrupteur permettant d'activer la diffusion d'ondes gravitationnelles. La paix entre les deux mondes était une pyramide inversée tenant en équilibre sur la pointe d'une aiguille.

La dissuasion de la forêt sombre était une épée de Damoclès suspendue au-dessus des deux civilisations. Et Luo Ji était un simple crin de cheval assurant le maintien de cette épée, d'où son nom : le Porte-épée.

Le programme Colmateur n'était pas passé aux oubliettes de l'histoire. Son spectre planait toujours sur l'humanité.

Si le programme Colmateur avait été une extravagance dans l'histoire humaine, la dissuasion de la forêt sombre et la mission du Porte-épée avaient pour leur part eu des précédents. Au ^{xx}e siècle de l'Ère Commune, pendant la guerre froide, certaines des stratégies employées par le pacte de Varsovie et l'Otan avaient relevé de la dissuasion ultime. En 1974, l'URSS avait créé le système Perimeter (*Mertvaya Ruka* en russe, littéralement "la main de la mort") : un système d'alerte renommé plus tard "système de l'apocalypse", dont

l'objectif était, en cas d'offensive nucléaire de l'Otan sur les quartiers généraux des hauts dirigeants et des officiers militaires du régime, de pouvoir riposter en enclenchant une contre-attaque nucléaire. Perimeter s'appuyait sur un système de surveillance capable de détecter les traces d'une explosion nucléaire au sein des frontières de l'Union. Toutes les données récoltées au cours de cette explosion étaient regroupées dans un ordinateur centralisé qui les interprétait et décidait ou non de l'intérêt d'une contre-offensive. Le centre de commandement de ce système était situé dans une salle de contrôle souterraine ultra-secrète. Au moment où le ordinateur donnait son interprétation de l'explosion, un officier en poste dans le centre de commandement se chargeait de déclencher ou non l'attaque. C'est en 2009 de l'Ère Commune qu'un officier ayant jadis servi dans le centre de commandement du système Perimeter révéla l'existence de ce programme à un journaliste. Il n'était alors en ce temps-là qu'un simple sous-lieutenant âgé de vingt-cinq ans, tout juste diplômé de l'académie militaire Frounze ! Si le système avait annoncé la nécessité de mener une contre-attaque nucléaire, cet officier aurait été le seul et dernier obstacle à une destruction massive. Sachant l'URSS et l'Europe de l'Est en proie aux flammes et ses proches et ses amis de la surface, probablement décédés, il aurait peut-être appuyé sur le bouton de riposte, et le continent nord-américain serait à son tour devenu un enfer sur Terre. Les retombées radioactives et l'hiver nucléaire qui auraient par la suite consumé la Terre auraient signé la fin de l'ensemble de l'humanité. En cet instant, il aurait tenu entre ses mains le destin de la civilisation tout entière. Plus tard, on ne cessa de lui demander : *Auriez-vous pressé le bouton si une telle situation s'était présentée à vous ?*

Et ce premier Porte-épée de l'histoire humaine répondait : *Je ne sais pas.*

Les hommes espéraient aujourd'hui que la dissuasion de la forêt sombre connaisse la même fin heureuse que la dissuasion nucléaire du ^{xx}e siècle.

Le temps passa et l'humanité se laissa bercer par cette balance étrange. Le système de dissuasion était actif depuis maintenant six décennies, et Luo Ji, qui avait déjà plus de cent ans, disposait encore

de l'interrupteur qui contrôlait la diffusion d'ondes gravitationnelles, tandis que son image changeait peu à peu dans le regard des gens.

Les bellicistes, partisans d'une politique très dure vis-à-vis du monde trisolarien, ne l'aimaient pas. Bien avant l'établissement du système de dissuasion, les plus radicaux d'entre eux préconisaient déjà de prendre des mesures plus draconiennes contre Trisolaris et de démanteler en profondeur ses forces armées. Certaines propositions avaient même atteint un niveau absurde. C'était le cas du projet "Déportation nue" qui envisageait de forcer les Trisolariens à se déshydrater et à trouver le moyen de se rendre par vaisseaux-cargos jusqu'au nuage de Oort où des appareils humains les convoieraient jusqu'au système solaire pour les stocker dans des silos de déshydratation sur Mars ou la Lune, avant de les réhydrater par petits groupes et sous certaines conditions.

Les pacifistes eux aussi étaient loin de porter Luo Ji dans leur cœur. Ceux-ci cherchaient surtout à savoir si le système de 187J3X1, dont Luo Ji avait naguère divulgué les coordonnées, avait abrité la vie et la civilisation. Sur ce point, aucun des astronomes des deux mondes n'était en mesure d'apporter une réponse exacte. Ce qui était certain aux yeux des pacifistes, c'était que Luo Ji pouvait être suspecté de mondicide. Ils estimaient que les civilisations humaine et trisolarienne devaient s'unir pour créer un monde de cohabitation pacifique ayant pour fondement la reconnaissance d'un système de "droits de l'homme" valable pour l'Univers entier, ou en d'autres termes, la reconnaissance de l'égalité de toutes les civilisations de la société cosmique devant la loi. Et afin de rendre cette aspiration concrète, il fallait traîner Luo Ji devant les tribunaux.

Luo Ji n'y prêtait aucune attention. Il se contentait de garder la main sur son interrupteur. Depuis un demi-siècle, il tenait en silence sa position de Porte-épée.

On avait vite réalisé que toute politique humaine liée au monde trisolarien ne pouvait faire l'économie d'une consultation du Porte-épée. Sans son approbation, les politiques terriennes n'étaient d'aucune efficacité sur les Trisolariens. Aussi, le Porte-épée devint peu à peu un dictateur dont le pouvoir n'avait rien à envier à celui des anciens Colmateurs.

Le temps passant, l'image de Luo Ji était passée de celle de sauveur

du monde à celle d'un monstre intraitable et d'un despote destructeur de mondes.

L'Ère de la Dissuasion était un âge étrange : d'un côté, la société humaine avait atteint un niveau de civilisation inédit dans l'histoire, la démocratie et les droits humains étaient respectés comme jamais ils ne l'avaient été ; et de l'autre, la société tout entière était hantée par le spectre d'un tyran. Les experts s'accordaient généralement à dire que la science et la technologie participaient grandement à lutter contre le totalitarisme, mais face à une crise où l'existence d'une civilisation était menacée, la science et la technologie pouvaient aussi donner naissance à de nouvelles formes de totalitarisme. Dans les totalitarismes traditionnels, les despotes étaient contraints de faire appel à d'autres individus pour asseoir leur domination, ce qui impliquait malgré tout un certain degré d'incertitude et d'inefficacité. C'était la raison pour laquelle jamais l'humanité n'avait à ce jour connu de totalitarisme absolu. Mais la technologie ouvrait désormais la porte à ces super-totalitaristes. Les Colmateurs et le Porte-épée en étaient d'inquiétantes illustrations. La combinaison d'une super-technologie et d'une super-crise présentait le risque de replonger la société humaine dans un âge de ténèbres.

Mais la plupart des gens reconnaissaient néanmoins que l'heure n'était pas encore venue de mettre un terme à la dissuasion. Avec la levée du blocus des intellectrons et le transfert de connaissances du monde trisolarien, la science humaine faisait des bonds prodigieux, bien qu'elle ait encore deux ou trois âges technologiques de retard sur Trisolaris. Ce serait seulement lorsque l'équilibre technologique entre les deux mondes serait atteint que l'on pourrait songer à abandonner le système de dissuasion.

Il y avait un autre choix : transférer le contrôle du système de dissuasion à une intelligence artificielle. Cette alternative fit l'objet de réflexions sérieuses et d'un grand nombre de simulations expérimentales. L'avantage le plus évident était qu'elle permettait d'atteindre un haut degré de dissuasion. Mais cette idée fut finalement abandonnée. Confier la destinée de deux mondes à des machines était une chose terrifiante, d'autant que certaines simulations montraient que le taux de jugement correct de l'IA face à des situations complexes

était encore plus bas que pour les humains : les machines fonctionnaient en effet essentiellement par déduction logique et rationnelle. Par ailleurs, cela serait revenu à passer d'une dictature humaine à une dictature mécanique, ce qui, politiquement parlant, était bien pire. Plus important encore, on craignait que les intellections soient en mesure d'interférer avec l'intelligence artificielle. Même si aucun cas ne s'était présenté jusqu'ici, cette hypothèse achevait de rendre ce choix inconcevable.

Le compromis fut donc de procéder à un remplacement du Portée. Au-delà des différentes considérations rapportées ici, Luo Ji était déjà un vieillard centenaire, et ses facultés de jugement risquaient de devenir de moins en moins fiables : les hommes éprouvaient une certaine angoisse à le voir détenir entre ses mains le sort de deux mondes.

Cheng Xin fut rapidement sur pied. Les médecins lui expliquèrent que même dans l'hypothèse où son corps aurait été criblé par les dix balles de sept millimètres contenues dans le pistolet et même si son cœur avait été perforé, la médecine moderne aurait tout de même pu la sauver et l'aider à recouvrer une santé parfaite. La chose aurait en revanche été plus ardue si le cerveau avait été atteint.

Selon le rapport de police, Wade n'avait pourtant pas été loin de réussir son coup. La dernière affaire de meurtre dans le monde datait déjà de vingt-huit ans auparavant, et il y avait presque quatre décennies qu'aucun cas d'homicide n'avait été déploré dans la ville. Les forces de police modernes manquaient d'expérience en matière de prévention et d'enquête pour ce genre d'affaires. C'était un autre candidat à la fonction de Porte-épée, un concurrent de Wade, qui avait alerté les autorités. Il n'avait cependant pu fournir aucune preuve, il avait simplement deviné l'intention de Wade grâce à sa perspicacité, qualité qui manquait cruellement à cette époque. Les policiers, à moitié dubitatifs, avaient laissé traîner l'affaire et n'étaient réellement passés à l'action que lorsque Wade avait falsifié l'appel d'AA.

Cheng Xin reçut de nombreux visiteurs dans sa chambre d'hôpital, parmi lesquels des représentants du gouvernement, des Nations unies et des flottes internationales, des membres de différents corps de la société civile et bien sûr d'AA et de ses amis. Cheng Xin pouvait à présent reconnaître sans peine le sexe de ceux qu'elle rencontrait, et elle s'était petit à petit habituée à ces hommes qui lui paraissaient efféminés. Elle trouvait qu'émanait d'eux une certaine grâce dont les hommes de son temps étaient dépourvus. Mais elle avait toujours bien du mal à les trouver attirants.

Le sentiment d'étrangeté ressenti au début s'estompant peu à peu, Cheng Xin avait maintenant hâte de mieux comprendre cette époque, mais elle devait se limiter pour l'heure à l'explorer depuis sa chambre d'hôpital.

Ce jour-là, AA lui apporta dans sa chambre un film holographique à qui, selon elle, avait été décerné le dernier Oscar du meilleur film. Son titre – *Un conte du fleuve Bleu* – s'inspirait de *Mélodie des nombres divins*

du poète Li Zhiyi de la dynastie des Song, dont voici la première strophe :

*Je vis à la source et toi à l'embouchure
Nulle nuit sans que je rêve de toi
Mais jamais, jamais je ne te vois
Bien que du même fleuve Bleu nous buvions l'eau*

L'histoire prenait place dans un passé pastoral indéterminé et narrait les amours de deux jeunes gens vivant respectivement en amont et en aval du fleuve Bleu. Durant tout le film, une distance infranchissable séparait les deux personnages : ils ne s'étaient jamais rencontrés, même dans une scène imaginaire, mais les sentiments de l'un pour l'autre étaient dépeints avec une émotion poignante. La photographie était magnifique, la beauté et le raffinement des paysages du Jiangnan, au sud du delta du fleuve, offrait un contraste saisissant avec la vigueur et la rusticité du plateau tibétain où il prenait sa source. Cheng Xin trouva le film enivrant. Il ne souffrait pas de la prétention des films commerciaux de son époque. Ici, l'histoire coulait aussi naturellement que le fleuve, si bien qu'elle aussi se sentit emportée par son courant.

Cheng Xin eut la sensation qu'elle se trouvait aujourd'hui à la source du grand fleuve du temps mais, au loin, son embouchure était vide...

Ce film suscita chez elle un vif intérêt pour la culture de ce nouvel âge. Quand elle put à nouveau se déplacer, AA l'entraîna dans des expositions d'art et des concerts. Cheng Xin gardait des souvenirs très nets des étranges œuvres d'art contemporain de l'Espace 798 à Pékin et de la Biennale d'art de Shanghai, et elle avait du mal à imaginer que l'art ait pu connaître une telle évolution. En effet, les peintures qu'il lui était maintenant donné de voir étaient réalistes et sentimentales, et la douceur des couleurs utilisées les animait de vitalité et d'émotion. Chaque œuvre lui donnait l'impression d'être un cœur battant, oscillant paisiblement entre la beauté de la nature et celle de l'homme. Quant à la musique, elle avait l'impression de n'entendre que des symphonies classiques qui lui rappelaient le fleuve Bleu du film : dense et vigoureux et en même temps serein et

reposant. En fixant longuement ce cours d'eau, elle perçut que ce n'était pas de l'eau qui s'écoulait, mais elle-même qui remontait le courant en amont, vers une région lointaine, très lointaine...

L'art et la culture de cette époque étaient très différents de ce qu'avait imaginé Cheng Xin, mais ce n'était pas un simple mouvement nostalgique de retour à un style classique, c'était davantage comme une sublimation en spirale du postmodernisme qui entreprenait de poser les bases d'une esthétique nouvelle. Par exemple, un film comme *Un conte du fleuve Bleu* contenait des métaphores profondes sur l'espace-temps dans l'Univers. Mais ce qui frappait le plus Cheng Xin, c'était que les tendances sombres, désespérées, déviantes et cacophoniques de l'art et de la culture postmodernes du ^{xx}^e siècle avaient laissé place à une sérénité et un optimisme d'une chaleur sans précédent.

— J'aime cette époque. Plus je la découvre, plus elle me surprend, dit Cheng Xin.

— Si tu savais qui étaient les créateurs de ces films, de ces peintures et de ces symphonies, tu serais encore plus surprise... Des artistes qui vivent à quatre années-lumière d'ici. Des Trisolariens, dit AA, puis elle partit d'un rire joyeux en voyant le visage stupéfait de Cheng Xin.

Extrait des *Chroniques du hors-temps*. La réflexion culturelle

Après la mise en place du système de dissuasion, une Académie mondiale des sciences – une institution internationale semblable aux Nations unies – fut créée pour recueillir et traiter les informations scientifiques et technologiques transmises à la Terre par les Trisolariens.

Les humains s'étaient tout d'abord imaginé qu'ils ne recevraient que peu d'informations de la part des Trisolariens, et qu'il faudrait les presser comme un tube de dentifrice pour en obtenir davantage. On craignait aussi que les informations transmises regorgent d'erreurs et de fausses routes destinées à duper les humains, si bien que les scientifiques terriens s'attendaient à devoir compter sur leur intuition pour valider ces théories. Mais la manière dont les Trisolariens se comportèrent dépassa toute attente. En un temps très court, ils fournirent avec force détails une gigantesque somme de connaissances, concernant aussi bien les mathématiques, la physique, l'astronomie ou la biologie moléculaire (cette dernière discipline prenant toutefois pour standard la vie trisolarienne). Chaque champ de connaissances était présenté sous la forme d'un système scientifique complet. La masse des informations était par moments telle que le monde scientifique terrien ne savait plus où donner de la tête. Trisolaris n'avait cessé de guider les humains dans ce lent processus d'absorption cognitive. Pendant un temps, la Terre devint une université géante. Avec la levée du blocus des intellectrons sur les accélérateurs de particules, les théories physiques trisolariennes purent être prouvées expérimentalement, ce qui conforta la foi des humains dans la véracité des informations qui leur étaient transmises. Il arrivait même que les Trisolariens se plaignent de la lenteur avec laquelle l'Académie mondiale des sciences digérait ces connaissances. Ils paraissaient impatients de voir les humains rattraper leur propre

niveau scientifique, du moins en ce qui concernait le domaine des sciences fondamentales.

Sur ce dernier point qui ne manquait pas de les dérouter, les humains tentèrent de fournir plusieurs explications, dont l'une des plus crédibles était la suivante : Trisolaris, consciente de la supériorité terrienne en matière de vitesse de développement, comptait sur le progrès humain pour acquérir à travers lui de nouvelles connaissances. Selon cette hypothèse, la Terre était utilisée comme une batterie de connaissances qui, une fois chargée, pouvait libérer une plus grande énergie.

Trisolaris se justifiait différemment : sa transmission enthousiaste de connaissances était sa manière de témoigner son respect à la civilisation terrienne. Les Trisolariens prétendaient en effet que leur monde obtenait davantage de la Terre que ce qu'il lui donnait. La culture humaine avait ouvert leurs yeux ; grâce à elle, ils pouvaient sonder plus en profondeur le sens de la civilisation et de l'existence et réapprenaient à apprécier la beauté de la nature et de la vie. La culture humaine se diffusait rapidement et à grande échelle au sein du monde trisolarien, elle ébranlait les fondements de sa société. Durant le demi-siècle dernier, des révolutionnaires trisolariens s'étaient même revendiqués d'elle et avaient réussi à rapprocher les structures sociales et les systèmes politiques de leur monde de ceux de la Terre. Les valeurs humaines étaient estimées et respectées dans cette société lointaine, et la culture humaine faisait l'objet d'une adoration de la part de la population.

Les hommes furent au début sceptiques devant ces explications, mais cette incroyable vague de "réflexion culturelle" prouvait bien cette tendance.

Dix ans après le commencement de l'Ère de la Dissuasion, Trisolaris ne se limita plus à la transmission d'informations scientifiques, mais commença à disséminer sur Terre un nombre croissant d'œuvres artistiques s'inspirant des œuvres humaines, parmi lesquelles films, romans, poèmes, musiques ou peintures. Le plus époustouflant, c'était que ces imitations n'impliquaient jamais une perte totale de singularité. Dès le début, les œuvres trisolariennes apparurent originales et sophistiquées. C'était ce phénomène que les experts

désignaient sous le nom de “réflexion culturelle”. La civilisation humaine avait désormais un miroir dans l’Univers qui l’invitait à porter sur elle-même un nouveau regard. Les dix années qui suivirent, la réflexion culturelle devint populaire sur Terre : elle était vue comme une alternative capable de revivifier une culture locale jugée sans cesse plus croulante et décadente. Cette nouvelle mode s’étendait même aux domaines académiques où de nombreux chercheurs tentaient d’explorer à la lumière de cette nouvelle source l’essence de la culture et de la beauté.

Il était aujourd’hui devenu difficile de déterminer l’origine d’un film ou d’un roman sans connaître l’identité – humaine ou trisolarienne – de son auteur. Car dans les œuvres trisolariennes aussi, les personnages étaient humains et les histoires avaient la Terre pour cadre, sans jamais que ne se dessine l’ombre d’un monde alien. C’était la démonstration la plus puissante du succès de la culture humaine sur Trisolaris. Mais dans le même temps, Trisolaris demeurait comme enveloppée dans un voile de mystère. Presque aucun détail la concernant ne filtrait jusqu’à la Terre. Les Trisolariens se justifiaient en disant que leur culture locale était trop triviale pour mériter d’être montrée aux humains, et que le fossé qui séparait la biologie et l’environnement naturel des deux mondes était trop grand. Trop en dévoiler, c’était prendre le risque de dresser des barrières insoupçonnées aux échanges précieux déjà entrepris.

L’humanité se réjouissait de constater que tout évoluait dans une direction positive. Un rayon de soleil éclairait bel et bien ce coin de la forêt sombre.

Le jour où Cheng Xin sortit de l'hôpital, AA lui indiqua qu'Intellectra voulait la rencontrer.

Cheng Xin savait qu'"Intellectra" était le nom d'une androïde, création issue des techniques humaines de pointe en matière d'intelligence artificielle et de technologie bionique. Mais celle-ci était contrôlée par ces particules subatomiques intelligentes appelées "intellectrons". Ce robot humanoïde d'apparence féminine était en quelque sorte l'ambassadrice trisolarienne sur Terre et permettait des échanges plus naturels et plus fluides entre les deux mondes que ce qu'offraient jadis les intellectrons déployés en basse dimension.

Intellectra vivait sur un arbre gigantesque à la périphérie de la ville. Depuis le véhicule volant qui transportait Cheng Xin et AA, on pouvait remarquer que les feuilles de l'arbre étaient clairsemées, comme en plein automne. La maison d'Intellectra était suspendue sur la branche la plus haute, qui ne comportait qu'une seule feuille. C'était une ravissante demeure en bambou qui apparaissait et disparaissait au gré des ondulations des nuages blancs dans lesquels elle était enveloppée. Le ciel était dégagé, et il était évident que cette brume blanche était générée par l'habitation elle-même.

Cheng Xin et AA longèrent la branche jusqu'à son extrémité. Le chemin était tapissé de galets lisses et humides et bordé des deux côtés par une pelouse luxuriante. Elles descendirent un escalier en colimaçon qui les mena jusqu'à la demeure suspendue. Intellectra les attendait devant le perron. Drapée dans un kimono japonais, sa silhouette fine semblait recouverte de fleurs épanouies. Mais quand Cheng Xin vit son visage, les fleurs perdirent leur éclat. Elle avait du mal à imaginer une beauté plus parfaite. L'androïde avait quelque chose de quasi organique, comme si elle était animée d'une âme vivante. Elle esquaissa un léger sourire, une volée de rosée printanière envoyée par la brise dans laquelle ondoyaient des rayons de soleil enchanteurs. Intellectra s'inclina lentement, dans un mouvement si gracieux que seul le caractère chinois de la douceur – 柔 – pouvait exprimer, tant par sa forme que par son sens.

— Soyez les bienvenues. Je vous prie de m'excuser, il aurait été plus

courtois que je vous rende moi-même visite, mais je n'aurais pu dans ce cas exécuter pour vous la cérémonie du thé. Je suis absolument ravie de faire votre connaissance, glissa Intellectra, avant de s'incliner une nouvelle fois.

Sa voix était aussi douce et légère que son apparence, elle était à peine audible mais dégageait un charme envoûtant comme si, au premier son sorti de sa bouche, tous les autres sons s'interrompaient pour écouter cette délicieuse mélodie.

Les deux femmes suivirent Intellectra dans la cour. Tandis qu'elle avançait, les fleurs blanches accrochées au chignon de cette dernière frémissaient. Elle se retournait régulièrement pour adresser un sourire à ses hôtes. Cheng Xin avait déjà oublié que cette créature exquise était une envahisseuse extraterrestre contrôlée par un monde redoutable situé à quatre années-lumière de là. Elle ne voyait devant elle qu'une femme belle et gracieuse, dotée d'une féminité presque outrancière. Elle était comme un pigment si pur qu'il aurait suffi de le plonger dans un lac pour qu'aussitôt ce dernier se teinte de sa couleur.

Des deux côtés du sentier de la cour se dressaient des bosquets de bambou d'un vert éclatant au milieu desquels, à hauteur de taille, une brume blanche se condensait en fines volutes. Elles franchirent un petit pont de bois qui surplombait un ruisseau d'eau claire. Intellectra fit un pas de côté, s'inclina encore et invita les deux femmes à entrer dans le petit salon. Celui-ci, lumineux et spacieux, était entièrement de style oriental. Les quatre murs étaient composés de toiles translucides, ce qui donnait à la pièce l'aspect d'un grand kiosque. On pouvait apercevoir dehors le bleu du ciel et les arabesques blanches des nuages qui paraissaient naître de la demeure. Une petite estampe japonaise gravée sur bois était suspendue au mur à côté d'un paravent sur lequel figurait un paysage peint à l'encre de Chine. La décoration était à la fois épurée et raffinée et s'accordait en tout point avec l'ambiance du lieu.

Intellectra invita Cheng Xin et AA à s'asseoir en tailleur sur le confortable tatami, puis elle s'assit à son tour, avec grâce. Avec méthode, elle sortit un à un les accessoires à thé et les plaça devant elle.

— Il va falloir être patientes. Nous allons devoir attendre deux

heures avant de boire la première gorgée de thé, chuchota AA à l'oreille de Cheng Xin.

Intellectra sortit un linge de soie blanc de son kimono et commença à essuyer des ustensiles en apparence pourtant impeccables. Dans un ordre précis, elle essuya une longue louche au manche en bambou, puis des bols en porcelaine et en laiton. Elle puisa ensuite de l'eau claire dans un récipient en porcelaine qu'elle versa avec la louche dans une théière mise à chauffer au-dessus d'un magnifique brasero en bronze. Elle prit ensuite quelques mesures de matcha et les versa dans les bols, avant de remuer lentement à l'aide d'un fouet en bambou... Ses gestes étaient lents, délicats, et elle les répéta plusieurs fois. L'essuyage des accessoires à lui seul prit pas moins de vingt minutes. De toute évidence, aux yeux d'Intellectra, la signification rituelle de ces mouvements comptait davantage que leur utilité.

Cheng Xin ne ressentait néanmoins aucun ennui. Les gestes gracieux et aériens d'Intellectra avaient sur elle un effet obnubilant, hypnotisant. Des petites bouffées de brise fraîche entraînent de temps en temps dans la pièce, et c'était elles qui paraissaient animer les bras lisses comme le jade d'Intellectra. Ce qu'effleuraient ses mains fines ne semblait pas être des accessoires pour le thé, mais quelque chose de beaucoup plus doux : de la soie, de la brume, ou bien... du temps. Oui, elle caressait le temps et, dans ses mains, celui-ci devenait souple, satiné, il glissait avec la même lenteur que les volutes de nuage au milieu du bosquet de bambous. C'était un autre temps et dans ce temps, l'histoire écrite par le feu et le sang s'était évanouie, les considérations de la vie terrestre n'étaient plus que des chimères. Seuls demeuraient les nuages blancs, les bosquets de bambous et le parfum du thé. Harmonie, respect, pureté et sérénité, les quatre principes au centre d'une authentique cérémonie du thé japonaise.

Au bout d'un certain temps, le thé fut prêt. Après un autre déploiement de rituels complexes, il arriva enfin dans les mains d'AA et de Cheng Xin. Cette dernière porta la boisson émeraude à ses lèvres et une sensation fraîche et amère imprégna son corps et purifia son esprit.

— Que le monde est beau quand nous sommes entre femmes ! Mais il reste fragile. Nous, les femmes, nous avons le devoir de l'aimer et de

veiller sur lui, souffla Intellectra à voix basse, puis elle s'inclina et sa voix reprit de la vigueur : Je vous en prie, veillez sur lui, veillez sur lui !

Cheng Xin comprit parfaitement la signification profonde de cette phrase et de cette cérémonie du thé.

La rencontre suivante ramena Cheng Xin à la pesanteur de la réalité.

Le lendemain de son rendez-vous avec Intellectra, six individus de l'Ère Commune vinrent lui rendre visite. Il s'agissait des six candidats à la succession du Porte-épée, tous des hommes, dont l'âge était compris entre trente-quatre et soixante-huit ans. Par comparaison avec le début de l'Ère de la Dissuasion, le nombre d'hibernantes de l'Ère Commune à être aujourd'hui réveillés était en forte baisse, mais ceux-ci formaient une communauté à part dans la société. Se fondre dans l'époque moderne était encore plus dur pour eux que pour ceux qui s'étaient réveillés au lendemain de la Grande Crise. Les membres masculins de cette communauté avaient pour la plupart peu à peu commencé – consciemment ou non – à féminiser leur apparence et leur personnalité pour s'adapter aux nouvelles normes de la société. Mais il n'en était rien des six individus qui se présentaient devant elle. Ils paraissaient au contraire résolus à conserver un physique et une allure correspondant au standard de virilité de leur époque. Si Cheng Xin les avait rencontrés quelques jours plus tôt, elle les aurait certainement trouvés réconfortants mais, à présent, elle éprouvait devant eux un sentiment d'oppression.

Aucun rayon de soleil n'éclairait les yeux de ces êtres, leurs visages étaient des masques impénétrables derrière lesquels ils dissimulaient leurs sentiments réels. Cheng Xin eut la sensation de faire face à une muraille composée de six blocs de roche, dont les aspérités mettaient au jour la dureté et la callosité du passage du temps. Le souffle froid qui filtrait à travers ces remparts portait l'odeur du sang.

Cheng Xin commença par exprimer sa gratitude au candidat qui avait alerté la police. Elle était sincère. Peu importe comment et pourquoi il lui avait sauvé la vie. Cet homme au visage austère de quarante-huit ans s'appelait Bi Yunfeng, il avait jadis participé à la

conception du plus grand accélérateur de particules au monde. Comme Cheng Xin, il avait été envoyé dans le futur comme médiateur, dans l'espoir qu'un jour, une fois que les intellectrons auraient levé leur blocus, on pourrait réactiver l'installation. Malheureusement, les collisionneurs bâtis en son temps n'avaient pas survécu au Grand Ravin.

— J'espère ne pas avoir fait une erreur, répondit Bi Yunfeng. Peut-être avait-il voulu faire un trait d'humour, mais ni Cheng Xin ni les autres n'esquissèrent un sourire.

— Nous sommes venus vous convaincre de ne pas vous présenter comme candidate au poste de Porte-épée, déclara sans détour Cao Bin, trente-quatre ans, le plus jeune de tous les candidats.

Cao Bin avait dans le temps été le collègue du célèbre physicien Ding Yi au début de la Grande Crise. Lorsque la vérité sur le verrouillage de la science par les intellectrons avait été dévoilée, il avait aussitôt perçu que la physique théorique deviendrait un simple jeu mathématique destiné à ne jamais être démontré expérimentalement. Il était donc entré en hibernation en attendant le jour où les intellectrons mettraient un terme à leur blocus.

— Si je me déclare candidate, croyez-vous vraiment que je puisse avoir la moindre chance ? demanda Cheng Xin.

Depuis qu'elle était rentrée de chez Intellectra, cette question n'avait cessé de la hanter, à tel point qu'elle n'avait pas dormi de la nuit.

— Si vous concourez, il est presque certain que vous serez choisie, répondit Ivan Antonov.

Ce beau Russe était le candidat le plus jeune après Cao Bin. À seulement quarante-trois ans, il avait un CV déjà bien rempli : naguère le plus jeune vice-amiral de la marine russe, il avait été promu commandant en second de la Flotte de la Baltique. Il avait ensuite été hiberné à cause d'une maladie incurable.

— Mon degré de dissuasion est-il si élevé ? demanda Cheng Xin en souriant.

— En tout cas, votre profil est idéal. Tout d'abord, vous avez été membre de l'Agence de renseignement planétaire : au cours des deux derniers siècles, l'agence a mené à bien de nombreuses missions

d'espionnage du monde trisolarien. Juste avant l'Ultime Bataille, l'ARP a même envoyé un avertissement à la Flotte solaire au sujet d'une possible attaque de la gouttelette, mais elle n'a pas été écoutée. Elle bénéficie d'une aura légendaire de nos jours, ce qui sera mis à votre crédit. Par ailleurs, vous êtes la seule personne à posséder un monde, et la seule à pouvoir sauver le nôtre. Ce raisonnement peut paraître illogique, mais c'est celui qui est le plus largement partagé aujourd'hui...

— Mais l'essentiel est ailleurs, écoutez plutôt mon explication, fit un homme chauve en interrompant Antonov.

A. J. Hopkins. Ou du moins, c'est ainsi qu'il se faisait appeler, car les documents concernant son identité avaient été perdus au moment de son réveil. Lui-même refusait de son côté de donner le moindre détail sur son identité véritable, pas même son année de naissance. Il était ardu pour lui de se fondre dans la société, mais son passé mystérieux jouait pour lui. Avec Antonov, il était le candidat dont on jugeait qu'il avait le plus haut degré de dissuasion.

— Aux yeux du grand public, voici le portrait-robot du Porte-épée idéal : il est capable de faire peur à Trisolaris, et en même temps de rassurer la population terrienne. Sauf qu'il n'existe évidemment aucun candidat dans ce genre et, à choisir, ils opteront pour le candidat qui leur fait le moins peur. Si vous êtes retenue, c'est avant tout parce que vous êtes une femme, et qui plus est une femme parfaite, à leurs yeux. Ces foutues poules mouillées sont encore plus candides que des gosses de notre époque. Ils ne voient que la partie visible des choses... Ils sont tous persuadés que tout va dans la bonne direction, que nous sommes à l'aube d'une grande harmonie cosmique. Alors, d'après eux, la dissuasion devient moins importante et la main qui tient l'épée peut être plus souple.

— N'ont-ils pas raison ? demanda Cheng Xin, agacée par le ton méprisant de Hopkins.

Aucun des six hommes ne lui répondit. Ils se contentèrent d'échanger des regards silencieux. Leurs yeux se firent plus sombres. Au milieu d'eux, Cheng Xin avait l'impression d'être emprisonnée dans un puits glacial. Elle frissonna.

— Mon enfant, vous n'êtes pas faite pour être Porte-épée, ajouta le

plus âgé des candidats. À soixante-huit ans, il avait jadis été vice-ministre des Affaires étrangères de la Corée du Sud. Vous n'avez aucune expérience politique et, du fait de votre jeunesse, votre vécu est limité. Vous ne possédez pas les compétences pour émettre un jugement juste et encore moins les facultés psychologiques qu'exige la fonction de Porte-épée. Vous n'avez pour vous que votre bienveillance et un certain sens de la responsabilité.

— En réalité, je crois que si vous prenez le temps de réfléchir, vous saurez que vous n'avez pas non plus envie de mener une vie de Porte-épée. Vous n'avez aucune idée des sacrifices auxquels il faudra se plier, renchérit un candidat jusque-là resté muet, un ancien avocat de grande réputation.

Cette dernière phrase plongea Cheng Xin dans le silence. Elle commençait tout juste à comprendre ce que Luo Ji, l'actuel Porte-épée, avait pu endurer pendant l'Ère de la Dissuasion.

Après le départ des six candidats, AA confia à Cheng Xin :

— Pour moi, la vie d'un Porte-épée n'est pas une vie. C'est même pire que l'Enfer. Pourquoi ces hommes de ton époque veulent-ils tant être choisis pour cette mission ?

— Tenir le destin de deux mondes au bout de leurs doigts, c'est un pouvoir que beaucoup d'hommes de mon temps recherchaient. Pour certains, c'était même le but ultime de leur vie, ils étaient hantés par ce désir.

— Mais pas toi, n'est-ce pas ?

Cheng Xin ne répondit pas. Les choses n'étaient plus aussi simples.

— Et cet homme, j'ai du mal à imaginer quelqu'un d'aussi sombre, d'aussi dément, d'aussi monstrueux ! ajouta AA, qui parlait de toute évidence de Wade.

— Ce n'est pas le plus dangereux, rétorqua Cheng Xin.

Elle avait raison. Au moins, Wade ne cachait pas ses intentions, si malveillantes soient-elles. Or la faculté des hommes de son époque à pouvoir dissimuler leurs émotions était difficilement imaginable pour AA et ceux de son temps. Qui sait ce que cachaient ces six hommes derrière leurs masques de glace ? Qui pouvait savoir si derrière eux

n'étaient pas tapis une Ye Wenjie ou un Zhang Beihai ?

Cheng Xin touchait maintenant du doigt la fragilité de ce monde. C'était une sublime bulle de savon flottant au milieu de buissons d'épines. Au moindre contact, elle éclaterait.

Une semaine plus tard, Cheng Xin se rendit au siège des Nations unies pour assister à la cérémonie de cession des deux planètes du système de DX3906.

À l'issue de la cérémonie, le président tournant du Conseil de défense planétaire exprima officiellement au nom des Nations unies et de la Flotte solaire son souhait de voir Cheng Xin entrer dans la course pour la fonction de Porte-épée. Il se justifia en disant que de trop nombreuses incertitudes pesaient sur les six autres candidats. L'élection de n'importe lequel d'entre eux était synonyme de danger et de menace pour une partie non négligeable de la population. Un imprévisible vent de panique risquait de souffler sur la société. Il fallait aussi prendre en compte un autre facteur de risque : les six candidats se montraient tous soupçonneux et agressifs à l'égard du monde trisolarien. Si le Porte-épée était choisi parmi eux, ce serait une victoire pour les factions bellicistes au sein des nations terrestres et des flottes spatiales. Il pratiquerait une politique dure et utiliserait la dissuasion de la forêt sombre pour exercer un chantage permanent sur Trisolaris. Une telle attitude aurait pour conséquence de mettre un terme brutal au développement pacifique de plus en plus intense des échanges scientifiques et culturels entre les deux mondes, et entraînerait de terribles répercussions...

Mais elle, Cheng Xin, pouvait empêcher que tout cela n'arrive.

Depuis que le temps des cités souterraines était révolu, le siège des Nations unies avait été redéplacé à la surface. Tout ici paraissait familier à Cheng Xin : l'extérieur du bâtiment était sensiblement le même qu'il y a trois siècles et la sculpture sur la place devant l'édifice avait été parfaitement préservée. La pelouse elle-même avait eu le temps de repousser. Cheng Xin se rappela cette nuit agitée, deux cent soixante-dix ans plus tôt : la promulgation du programme Colporteur, les coups de feu sur Luo Ji, la panique de la foule sous les faisceaux

chancelants des projecteurs, ses longs cheveux soulevés par la turbulence des hélicoptères, la sirène hurlante et les gyrophares de l'ambulance qui s'éloignait dans la nuit... Il lui semblait que c'était hier. Le dos face aux lumières de New York, les yeux de Wade scintillaient alors d'une lueur froide, tandis qu'il prononçait la phrase qui avait à jamais changé le destin de Cheng Xin :

— Nous n'enverrons que le cerveau.

Sans cette affirmation, tout ce qui se passait aujourd'hui n'aurait rien eu à voir avec elle. Elle serait restée une femme ordinaire et se serait éteinte depuis déjà deux siècles. Tout ce qui la concernait se serait évanoui sans trace en amont de la rivière du temps. Avec de la chance, la dixième génération de ses descendants serait aujourd'hui en train d'attendre la nomination du deuxième Porte-épée.

Mais elle était encore en vie et faisait en cet instant face à une foule immense rassemblée sur la place. Son image holographique, pareille au portrait d'une candidate officielle, flottait au-dessus de la foule comme un nuage coloré. Une jeune mère avec un enfant dans les bras parvint à grimper jusqu'à elle et lui confia son enfant, qui ne devait avoir que quelques mois. Cette attendrissante créature lui offrit un sourire sucré. La petite boule de chair chaude qu'elle tenait dans les bras posa son visage tendre et humide sur le sien. Cheng Xin sentit son cœur fondre. Elle avait en cet instant l'impression de porter le monde entier, ce nouveau monde aussi attendrissant et fragile que le bébé blotti contre elle.

— Regardez, c'est la Sainte Marie, c'est elle ! hurla la jeune mère à l'adresse de la foule, puis elle se retourna vers Cheng Xin, les yeux en larmes et les mains jointes. Belle et bienveillante Madone, protégez notre monde, ne laissez pas toute la beauté d'ici-bas être anéantie par ces barbares assoiffés de sang !

Sa tirade fut accueillie par un écho d'acclamations dans la foule. Le bébé dans les bras de Cheng Xin, apeuré, se mit à pleurer. Cheng Xin le serra fort contre sa poitrine. Une question revenait sans cesse : *ai-je un autre choix ?* Elle connaissait maintenant la réponse : *non*. Et ce pour trois raisons.

Premièrement, un individu que l'on proclame sauveur du monde est un condamné dont la tête est sous la guillotine : il n'a aucune issue.

C'était arrivé à Luo Ji, et cela arrivait maintenant à Cheng Xin.

Deuxièmement, la jeune mère et l'enfant doux et chaud dans ses bras lui avaient soudain fait comprendre la nature de ses émotions à l'égard de cette époque. L'instinct maternel. C'était pour elle un sentiment nouveau, dont elle n'avait jamais fait l'expérience pendant l'Ère Commune. Dans son inconscient, les habitants de ce nouveau monde étaient tous ses enfants, et elle ne pouvait supporter de les voir souffrir. Elle avait autrefois cru que c'était par sens de la responsabilité, mais c'était bien l'instinct d'une mère et, contrairement à la responsabilité, ce sentiment n'était pas guidé par la raison. Elle ne pouvait s'en affranchir.

Il y avait enfin une réalité qui se dressait devant elle comme un mur infranchissable qui demeurerait toujours, même sans les deux raisons précédemment évoquées. Ce mur, c'était Yun Tianming.

Ce qui l'attendait, c'était un enfer, un gouffre sans fond, le même genre de gouffre dans lequel Yun Tianming n'avait pas hésité à plonger. Pour elle, Cheng Xin ne pouvait pas reculer, c'était son karma.

L'enfance de Cheng Xin avait été ensoleillée par l'amour de sa mère, mais elle n'avait connu petite que l'amour maternel. Elle avait demandé à sa mère où se trouvait son père, mais à la différence de bien d'autres mères seules, celle-ci lui avait répondu sur un ton apaisé qu'elle l'ignorait, puis elle avait poussé un léger soupir, ajoutant qu'elle aussi aurait aimé le savoir. Cheng Xin lui avait alors demandé d'où elle venait. Sa mère avait répondu qu'elle l'avait trouvée. Ce n'était pas un mensonge. Cheng Xin était réellement une enfant trouvée. Sa mère ne s'était jamais mariée. Un soir, alors qu'elle avait rendez-vous avec son petit ami dans un parc public, elle avait découvert Cheng Xin, âgée de trois mois, abandonnée sur un banc. À côté d'elle, un biberon de lait, des langes, mille yuans et un bout de papier sur lequel était inscrite sa date de naissance. Sa mère et son ami avaient d'abord eu l'intention de confier l'enfant au commissariat le plus proche, qui l'aurait ensuite transférée au bureau de l'administration civile, puis celle qui aurait porté un autre nom que Cheng Xin aurait fait ses premiers pas dans un orphelinat. Mais sa mère avait pris la décision de n'apporter l'enfant à la police que le

lendemain matin. Était-ce pour connaître le temps d'une nuit le sentiment d'être mère, ou pour une autre raison ? Toujours est-il qu'au lever du soleil elle ne pouvait plus abandonner ce petit être. Chaque fois que cette idée la traversait, son cœur se serrait douloureusement. Elle avait décidé de devenir la mère de l'enfant. Cette décision avait provoqué le départ de son petit ami. Durant la décennie suivante, sa mère avait fréquenté quatre ou cinq hommes, mais leurs relations n'avaient pas duré. Chaque fois en raison de cette enfant qu'elle avait recueillie. Cheng Xin avait appris plus tard que ces hommes ne s'étaient pas forcément opposés à ce que sa mère la garde, mais dès qu'ils montraient une once d'incompréhension ou d'agacement, elle les quittait. Elle refusait de voir sa fille connaître la moindre souffrance.

Petite, Cheng Xin n'avait pas pour autant le sentiment de vivre dans une famille incomplète. Au contraire, elle était persuadée que c'était cela une famille, un petit monde composé d'une mère et de sa fille, un monde qui avait tout ce qu'il fallait de bonheur et d'amour. Elle se demandait même si la présence d'un père n'aurait pas été superflue. Mais en grandissant, Cheng Xin avait commencé à souffrir de l'absence d'amour paternel. Cette sensation, au début impalpable, s'était peu à peu intensifiée. C'était à ce moment-là que sa mère lui avait trouvé un père, un homme bon, aimant et responsable. Si celui-ci était tombé sous le charme de sa mère, c'était d'ailleurs en partie grâce à l'amour que celle-ci portait à sa fille. Le monde de Cheng Xin ne manquait plus de rien, et ses parents n'eurent aucun autre enfant.

Cheng Xin était partie étudier à l'université, abandonnant pour la première fois son père et sa mère. Puis sa vie était devenue un cheval à qui l'on aurait lâché la bride, elle galopait de plus en plus loin. Elle s'était éloignée d'eux, spatialement d'abord, puis temporellement : elle allait partir dans le futur.

Le souvenir déchirant de sa nuit d'adieu resterait à jamais gravé dans ses os. Elle avait raconté à ses parents qu'elle reviendrait les voir le lendemain, tout en sachant pertinemment qu'il n'en serait rien. Elle avait été incapable d'affronter cette séparation et n'avait eu d'autre choix que de partir en douce. Mais ils avaient paru percevoir quelque chose.

Sa mère lui avait pris la main :

— Xinxin, c'est notre amour à tous les trois qui nous fait avancer ensemble...

Cette nuit-là, elle était demeurée debout devant la fenêtre jusqu'au matin. Dans son esprit, tout, de la brise nocturne jusqu'au scintillement des étoiles, répétait les dernières paroles de sa mère.

Trois siècles plus tard, l'occasion lui était enfin donnée d'agir par amour.

— Je serai candidate à la fonction de Porte-épée, murmura Cheng Xin à la mère de l'enfant.

An 62 de l'Ère de la Dissuasion. Par-delà le nuage de Oort. Le *Gravité*

Le *Gravité* pourchassait l'*Espace Bleu* depuis déjà un demi-siècle. Il approchait à présent de sa cible. Les deux vaisseaux n'étaient plus distants que de trois unités astronomiques, une bagatelle sur l'année-lumière et demie qu'ils avaient parcourue jusque-là.

Dix ans plus tôt, le *Gravité* avait dépassé le nuage de Oort, ce réservoir de comètes s'étendant jusqu'à une année-lumière du Soleil, communément considéré comme la bordure du système solaire. Le *Gravité* et l'*Espace Bleu* furent les premiers vaisseaux humains à franchir cette frontière. Quand ils la traversèrent, cette région ne leur fit nullement l'impression d'un nuage. Ils étaient tout au plus frôlés de temps à autre par une comète glacée sans queue, mais elle se trouvait tout de même généralement à quelques dizaines ou à quelques centaines de milliers de kilomètres de leur appareil, si bien qu'elle était invisible à l'œil nu.

Laissant derrière lui le nuage de Oort, le *Gravité* entra dans le véritable espace lointain. Le Soleil n'était plus qu'une étoile ordinaire observable à l'arrière du vaisseau. Comme toutes les autres étoiles, il avait perdu tout sens réel, ce n'était plus qu'une illusion dans un néant lointain. De tous les côtés, le ciel n'était qu'abysses. La seule existence tangible que les sens permettaient d'attester était celle des gouttelettes escortant le vaisseau. Les deux sondes trisolariennes encadraient le vaisseau à une distance de cinq kilomètres, de sorte qu'on pouvait tout juste les voir à l'œil nu. Les passagers du *Gravité* aimaient les regarder depuis leurs hublots, munis de télescopes. Elles étaient après tout la seule source de réconfort dans ce vide infini. Observer une gouttelette, c'était en réalité s'observer soi-même, comme dans un miroir. C'était en effet le *Gravité* que leur surface réfléchissante offrait au regard et, même si les dimensions du vaisseau étaient quelque peu distordues, la surface des gouttelettes était si lisse qu'elle rendait son image

parfaitement claire. Avec un grossissement suffisant, l'observateur pouvait même contempler son propre reflet derrière le hublot du vaisseau.

Mais la majorité de la centaine de passagers du *Gravité* n'avaient pas fait l'expérience de cette solitude, car ils avaient passé la plus grande partie de ces cinquante années en hibernation. Au cours de la navigation régulière avaient lieu des rotations d'équipes constituées de cinq ou dix personnes. Chaque unité travaillait pendant une période assez courte – de trois à cinq ans – avant d'être relevée.

Toute la poursuite consistait en réalité en un jeu d'accélération permanent entre les deux vaisseaux. De son côté, l'*Espace Bleu* n'était pas en mesure de produire une accélération constante, car il risquait d'épuiser l'ensemble de ses combustibles et de perdre ses capacités de mobilité. Même en imaginant qu'il puisse échapper à son poursuivant, c'était un suicide que de s'engager dans l'immense désert spatial sans carburant. Le *Gravité* était lui aussi limité en combustibles, même si son stock était plus fourni que celui de l'*Espace Bleu*. Il lui fallait néanmoins songer au voyage de retour. L'utilisation de ses combustibles devait ainsi être répartie en quatre parts égales : l'accélération pour sortir du système solaire, la décélération une fois proche de la cible, l'accélération pour retourner dans le système solaire et la décélération à l'approche de la Terre. Aussi, seul un quart de son stock pouvait être engagé pour la poursuite. Par chance, grâce à un calcul effectué sur la base de leur précédente navigation et à l'appui des rapports transmis par les intellectrons, le *Gravité* connaissait précisément l'état du carburant à bord de l'*Espace Bleu*, tandis que ce dernier ignorait tout du sien. Dans cette partie de bluff, le *Gravité* pouvait voir les cartes de son adversaire, qui restait quant à lui dans le noir. Entre leurs accélérations alternées, le *Gravité* s'attachait à maintenir une vitesse plus grande que celle de l'*Espace Bleu*, mais la vitesse maximale que tous deux étaient capables d'atteindre était sensiblement la même. La vingt-cinquième année de la poursuite, l'*Espace Bleu* cessa d'accélérer, son stock de combustibles ayant peut-être atteint un niveau critique.

Tout au long de ce demi-siècle de poursuite, le *Gravité* ne cessa d'envoyer des messages à l'équipage de l'*Espace Bleu*, signalant à ses

membres que leur fuite était stérile car même s'ils échappaient à leurs poursuivants terriens, les gouttelettes les rattraperaient et les détruiraient. En acceptant de décélérer et de rentrer immédiatement sur Terre, ils auraient droit à un procès équitable. La possibilité leur était offerte d'écourter cette traque. Mais l'*Espace Bleu* ne répondit à aucune de ses injonctions.

Un jour, un an auparavant, alors que la distance entre les deux appareils s'était réduite à trente unités astronomiques, un événement imprévu se produisit. Le *Gravité* et les deux gouttelettes entrèrent dans une zone aveugle pour les intellectrons. Les contacts simultanés avec la Terre que permettait l'intrication quantique furent interrompus. Le *Gravité* ne communiquait dorénavant avec sa planète d'origine que par l'intermédiaire des ondes électromagnétiques et des neutrinos. Il fallait désormais un an et trois mois pour que les messages transmis par le vaisseau parviennent sur Terre et le même temps pour que celui-ci reçoive une réponse.

Extrait des *Chroniques du hors-temps*. Une nouvelle preuve indirecte de la forêt sombre : les zones aveugles des intellectrons

Au début de la Grande Crise, simultanément à l'envoi d'intellectrons pour espionner la Terre, Trisolaris procéda au lancement de six autres intellectrons qui avaient pour mission d'explorer d'autres régions de la galaxie à une vitesse proche de celle de la lumière. Cependant, peu de temps plus tard, ces intellectrons pénétrèrent dans des "zones aveugles". Celui qui avait pu aller le plus loin avait parcouru sept années-lumière. Les intellectrons que les Trisolariens envoyèrent par la suite connurent les mêmes mésaventures. La zone aveugle la plus proche était celle rencontrée par le *Gravité*, à 1,3 année-lumière seulement de la Terre.

L'intrication quantique entre intellectrons n'était effective qu'une seule fois. Dès lors qu'elle était brisée, elle ne pouvait plus être rétablie : les intellectrons entrés dans une zone aveugle étaient perdus à jamais.

Le monde trisolarien ignorait tout de la nature de ces perturbations, elles pouvaient tout aussi bien être naturelles qu'"artificielles". Les scientifiques trisolariens et terriens penchaient d'ailleurs davantage pour la seconde éventualité.

Avant de rencontrer des zones aveugles, les intellectrons trisolariens avaient juste eu le temps de sonder deux autres systèmes possédant des planètes dans lesquels ils n'avaient trouvé aucune trace de vie et de civilisation. Les scientifiques des deux mondes considéraient que c'était précisément cette absence qui expliquait une approche aussi facile.

Aussi, même au plus fort de l'Ère de la Dissuasion, l'Univers était toujours enveloppé d'un voile de mystère. Toutefois, l'existence des zones aveugles tendait à fournir une autre preuve indirecte de la théorie de la forêt sombre. Elle ne permettait pas que l'Univers soit

transparent.

L'entrée des intellectrons dans la zone aveugle ne causa pas la fin de la mission du *Gravité*, mais elle rendit sa tâche nettement plus complexe. Jusqu'alors, les intellectrons pouvaient se rendre sans peine sur l'*Espace Bleu* et prendre connaissance de la situation à bord mais, désormais, le vaisseau était devenu une boîte scellée. En outre, les gouttelettes ne pouvaient plus être contrôlées en temps réel par Trisolaris et devaient dorénavant compter sur l'intelligence artificielle de leurs systèmes internes, ce qui pouvait avoir des conséquences imprévisibles.

Devant cette situation, le commandant du *Gravité* ordonna au vaisseau d'accélérer une nouvelle fois pour gagner du terrain sur sa cible.

Tandis que le *Gravité* se rapprochait, l'*Espace Bleu* établit pour la première fois le contact avec son poursuivant et proposa de négocier : les deux tiers de l'équipage de l'*Espace Bleu* – dont les principaux suspects – quitteraient le vaisseau par navette et se laisseraient intercepter par le *Gravité*. Le tiers de l'équipage continuerait son odyssée à bord de l'*Espace Bleu* en direction des profondeurs de l'espace. L'humanité conserverait un avant-poste et un germe de vie quelque part dans l'espace lointain, se laissant la chance d'explorations futures.

Cette proposition fut fermement rejetée par le *Gravité*. C'était l'ensemble des passagers de l'*Espace Bleu* qui étaient suspectés de crime et qui devaient donc passer devant le tribunal. Par ailleurs, ces hommes aliénés par l'espace ne pouvaient plus être considérés comme appartenant à la société humaine et il était hors de question qu'ils s'érigent en représentants de l'humanité pour explorer l'espace.

L'*Espace Bleu* avait apparemment fini par comprendre que toute tentative de fuite et de résistance était vaine. Si son poursuivant n'avait été qu'un simple vaisseau de la Flotte solaire, il aurait pu envisager de livrer bataille, mais son escorte de gouttelettes changeait radicalement l'équilibre des forces. L'*Espace Bleu* n'était pour les gouttelettes qu'une cible de papier, il n'avait aucune chance d'en réchapper. Quand les deux vaisseaux ne furent plus qu'à quinze unités

astronomiques l'un de l'autre, l'*Espace Bleu* annonça sa reddition : il abandonnait la fuite et amorçait sa décélération à puissance maximale. La distance entre le *Gravité* et l'*Espace Bleu* se réduisit rapidement. Cette longue chasse touchait à sa fin.

Tout l'équipage du *Gravité* fut tiré d'hibernation et le vaisseau bascula en mode de combat. Cet appareil, calme et silencieux pendant un demi-siècle, débordait à nouveau de vie.

Outre la cible qu'ils pourchassaient, ceux qui venaient de se réveiller affrontaient aussi la réalité suivante : le contact simultané avec la Terre était perdu. Mais ce qui aurait pu atténuer le fossé mental séparant les passagers des deux vaisseaux eut l'effet contraire : comme un bambin dont les parents se sont momentanément absentés, le *Gravité* était terrifié par cet enfant sauvage. À bord du vaisseau, tous n'avaient qu'une envie : rattraper rapidement l'*Espace Bleu*, puis rentrer sur Terre. Même en se trouvant presque côte à côte dans un espace lointain, désert et silencieux, même en voguant dans la même direction à une vitesse similaire, le *Gravité* et l'*Espace Bleu* entreprenaient un voyage de nature différente. Le premier était encore lié à ses racines, l'autre n'en avait plus.

Quatre-vingt-dix heures après le réveil de l'équipage, le Dr West, psychologue à bord du *Gravité*, reçut son premier patient. Il fut surpris de constater que celui-ci n'était autre que le capitaine Devon, un homme dont le marqueur d'équilibre psychologique était pourtant plus élevé que celui de n'importe qui sur le vaisseau. Devon était officier de police militaire. Une fois que l'*Espace Bleu* serait intercepté, sa mission consisterait à coordonner le démantèlement de son système d'armement et à procéder à l'arrestation de tous les suspects. Les passagers de sexe masculin montés à bord du vaisseau appartenaient à la dernière génération d'hommes correspondant au standard de virilité des époques anciennes, et Devon était probablement le plus viril d'entre tous. Avec son corps musculeux, on le prenait souvent à tort pour un homme de l'Ère Commune. Il ne cachait en outre pas ses considérations radicales à l'égard des participants à la Bataille sombre, jugeant que leur cas justifiait le rétablissement de la peine de mort.

— Docteur, je sais que vous garderez le secret que je vais vous confier. Je sais aussi que vous trouverez mon récit ridicule, avança Devon avec une prudence qui tranchait avec son ton d'ordinaire gonflé d'assurance.

— Capitaine, dans mon domaine, rien n'est jamais ridicule.

— Hier, à environ 436 950 unités de temps stellaire, je suis sorti de la cabine de réunion no 4 et j'ai longé le couloir no 17 pour regagner ma cabine. Au milieu du corridor, à hauteur du centre de renseignements, un homme est passé à côté de moi. Un lieutenant – ou du moins quelqu'un vêtu d'un uniforme de lieutenant de la Spatiale. En dehors de l'équipe de garde, tout le monde aurait dû être couché à cette heure-ci, mais il n'y avait rien de si étrange à croiser quelqu'un dans le couloir. Simplement...

Le capitaine secoua la tête, son regard se troubla, comme s'il essayait de se remémorer un rêve.

— Qu'y avait-il d'anormal ?

— Nous n'avons fait que nous frôler. L'homme m'a salué et j'ai jeté un coup d'œil dans sa direction.

L'officier s'interrompit une nouvelle fois. Le docteur l'invita d'un geste à poursuivre.

— Cet homme... c'était le major Park Ui-gun, l'officier en chef des forces armées de l'*Espace Bleu*.

— Vous parlez bien du vaisseau que nous poursuivons actuellement ? demanda calmement West, sans trahir la moindre surprise.

Devon ne répondit pas directement à la question :

— Docteur, vous savez sans doute que j'ai ici pour mission de surveiller toute activité à bord de l'*Espace Bleu* grâce aux images transmises en temps réel par les intellectrons. Je suis plus familier des passagers de ce vaisseau que du nôtre. Et je peux vous assurer que je saurais reconnaître le major coréen Park Ui-gun entre mille.

— Peut-être qu'un des membres de notre équipage lui ressemble fortement ?

— Je connais suffisamment bien nos camarades pour savoir que non. Et puis... après m'avoir salué, il est passé derrière moi sans la moindre expression. Je suis resté là, médusé, pendant quelques

secondes, et puis je me suis retourné et j'ai vu que le couloir était vide.

— Capitaine, quand avez-vous été réveillé d'hibernation ?

— Il y a trois ans, justement pour pouvoir surveiller ce qui se passait sur l'*Espace Bleu*. Avant ça, j'ai aussi été celui qui est resté le plus longtemps éveillé de tout le vaisseau.

— Alors, vous avez certainement dû vivre l'entrée des intellectrons dans la zone aveugle.

— Naturellement.

— Jusqu'à ce jour-là, vous passiez vos journées à analyser la retransmission en temps réel de l'intérieur de l'*Espace Bleu*. Il est probable qu'à force vous avez eu davantage l'impression d'être à bord de ce vaisseau plutôt qu'à bord du *Gravité*.

— Oui docteur, c'est vrai que j'ai souvent ce sentiment.

— Et puis, les images ont disparu et vous n'avez soudain plus rien vu. Conjuguez maintenant tout cela à la fatigue... Capitaine, c'est aussi simple que ça, croyez-moi, ne vous en faites pas, tout va bien. Si je peux vous donner un simple conseil : prenez un peu de repos. Après tout, à présent que tout le monde est réveillé, nous trouverons bien quelqu'un pour vous remplacer.

— Docteur, je suis un rescapé de l'Ultime Bataille. Quand mon vaisseau a explosé, j'ai réussi à m'extirper à bord d'une cabine de sauvetage plus étroite que la table de votre bureau et j'ai dérivé pendant un mois en orbite de Neptune. J'étais presque mort quand on m'a sauvé. Mais je n'ai souffert d'aucun problème psychologique, je n'ai eu aucune hallucination... Je crois à ce que j'ai vu, affirma Devon en se levant et en sortant. Arrivé à l'embrasure de la porte, il se retourna et lança : Si jamais je revois ce bâtard, peu importe où, je le tuerai.

Quelque temps plus tard, un accident eut lieu dans la zone écologique no 3. Un conduit de nutrition avait été fissuré. Ce tuyau était construit en fibre de carbone extrêmement résistante et n'était pas sous pression, de sorte que la probabilité qu'il ait été victime d'un dysfonctionnement était faible. Ivanov, l'ingénieur de maintenance,

traversa la dense forêt de plantes alimentées par le système aéroponique de la zone et remarqua qu'on avait déjà coupé la vanne qui alimentait le conduit fissuré afin d'arrêter l'écoulement. Quelques membres de l'équipage étaient occupés à récupérer le liquide nutritif jaune qui continuait à exsuder du conduit. Quand il découvrit la fissure, Ivanov resta pétrifié.

— Mais... c'est un impact de micrométéorite !

Quelqu'un éclata de rire. Ivanov était connu pour son sérieux et son professionnalisme, ce qui rendait sa remarque d'autant plus grotesque. Les zones écologiques étaient toutes situées au centre de l'appareil. La zone n° 3 était distante de plusieurs dizaines de mètres de la coque.

— J'ai travaillé plus de dix ans à la maintenance de la coque externe, je saurais reconnaître ce genre de fissure les yeux fermés ! Regardez cet impact extérieur et ces traces visibles d'ablation à haute température aux extrémités, c'est tout à fait typique d'un choc de micrométéorite !

Ivanov approcha les yeux du trou et examina attentivement la paroi interne du conduit en face de la fissure. Il demanda ensuite à un technicien de prélever un échantillon circulaire de cette paroi afin de le passer au microscope. Quand l'image de l'échantillon grossie mille fois fut révélée, un silence glacial tomba sur les observateurs. Quelques petites particules noires étaient incrustées dans la paroi, chacune de quelques micromètres environ. Dans l'image agrandie, elles clignotaient comme des petits yeux malveillants. Tous savaient bien sûr ce que c'était. Cette micrométéorite de cent micromètres de diamètre s'était brisée en même temps qu'elle avait fissuré le conduit, et les minuscules fragments, ayant quasiment perdu toute énergie cinétique, s'étaient figés dans la paroi.

Sans se concerter, tous levèrent la tête.

Mais le plafond était parfaitement intact. De plus, au-dessus du plafond se trouvaient encore des dizaines, peut-être même des centaines d'autres cloisons de toutes épaisseurs qui séparaient la zone n° 3 de l'espace extérieur. La moindre collision ayant impacté n'importe laquelle de ces cloisons aurait aussitôt déclenché une alarme de niveau élevé.

Cependant, cette micrométéorite ne pouvait provenir que de

l'espace car, à en déduire par la forme de la fissure, elle avait percuté le conduit à une vitesse relative de trente mille mètres par seconde. Elle n'aurait jamais pu atteindre une telle vitesse à bord de l'appareil et encore moins à l'intérieur de la zone écologique.

— Un putain de fantôme, murmura un lieutenant nommé Ike, qui s'éloigna de la scène. Ses mots n'étaient pas prononcés à l'emporte-pièce. Une dizaine d'heures plus tôt, il avait vu un autre fantôme, bien plus grand.

Ike était allongé dans le lit de sa cabine, à moitié somnolent. Il vit soudain une ouverture ronde d'un diamètre d'un mètre environ se déployer dans la paroi en face de son lit, empiétant sur une partie de l'image de paysage hawaïen accrochée au mur. De nombreuses cabines à bord du vaisseau permettaient d'ouvrir des portes à n'importe quel endroit des parois, mais Ike n'avait jamais vu une telle ouverture circulaire, d'autant que les murs des cabines des officiers étaient en métal et ne pouvaient se déformer de cette façon. Ike observa l'ouverture en détail et découvrit que ses contours étaient aussi polis et réfléchissants que la surface d'un miroir. Le phénomène était étrange, mais il ne s'en offusqua nullement, car la lieutenantante Panova occupait la cellule voisine.

Panova était ingénieure en charge de la maintenance du système d'intelligence artificielle à bord du *Gravité*. Ike était tombé sous le charme de cette magnifique Russe, mais cette dernière ne semblait éprouver aucun intérêt pour lui. Ike se souvenait que deux jours plus tôt, alors que tous deux venaient de terminer leur service, ils étaient retournés ensemble dans les quartiers des officiers. Ike avait tenté de s'inviter dans sa cabine mais, comme chaque fois, Panova l'avait bloqué à l'extérieur.

— Allez, chérie, juste pour bavarder un peu. On est voisins et je n'ai jamais passé la porte de ta cabine. Tu penses à mon honneur d'homme ? lui avait lancé Ike.

— Sur ce vaisseau, les hommes qui ont de l'honneur sont trop préoccupés pour avoir le cœur de forcer la porte de leur voisine, avait répondu Panova en regardant Ike de travers.

— Qu'est-ce qu'il peut bien y avoir de si préoccupant ? Quand nous aurons rattrapé cette bande d'assassins, rien ne menacera plus notre monde et ce sera le retour des jours heureux !

— Ce ne sont pas des meurtriers ! Sans la dissuasion, l'*Espace Bleu* serait le seul espoir de survie pour l'humanité. Mais voilà que maintenant nous le pourchassons en compagnie de nos ennemis. Tu ne trouves pas ça déshonorant ?

— Oh, chérie, avait fait Ike en pointant du doigt la poitrine généreuse de Panova. Si c'est ce que tu penses vraiment, comment...

— Comment se fait-il que je participe à cette expédition, c'est ça ? Eh bien, va donc me dénoncer auprès du psychologue en chef et des autres officiers, je serai aussitôt mise en hibernation forcée, et démobilisée à notre retour sur Terre. Je ne demande pas mieux ! Puis elle avait poussé un soupir et lui avait claqué la porte au nez.

À présent, ce dernier avait l'occasion d'entrer sans aucune contrainte dans la cabine de la lieutenant. Il défit sa ceinture antigravité et s'assit sur le lit, mais il s'immobilisa quand il aperçut que la partie basse de l'ouverture circulaire avait aussi fait disparaître un tiers de sa commode. L'extrémité sectionnée du meuble avait la même surface lisse et miroitante que celle de l'ouverture dans le mur, comme si elles avaient été échancrées par une lame tranchante et invisible. Le bord de la commode n'était pas la seule partie à avoir été sectionnée : la pile de vêtements pliés qui reposait à l'intérieur avait également été découpée proprement et, au niveau de la coupe, figurait la même surface réfléchissante. Toute la section tranchée concordait avec le contour de l'ouverture, comme si c'était un élément à l'intérieur d'une même sphère. Ike poussa le lit, qui se souleva légèrement sous l'effet de l'apesanteur. Il regarda à travers l'ouverture et fut saisi d'une frayeur telle qu'il eut l'impression de nager en plein cauchemar. De l'autre côté du trou, la partie du lit de Panova plaquée contre le mur était manquante. Mais plus terrifiant encore, les mollets de celle-ci manquaient aussi ! Les sections tranchées du lit et des jambes de Panova étaient elles aussi parfaitement polies et miroitantes, comme enduites d'une couche de mercure. On pouvait même voir la coupure nette des muscles et des os de la lieutenant. Le reste de son corps était cependant indemne. Elle dormait

profondément sur le lit, sa poitrine se soulevant lentement au rythme de sa respiration. En temps normal, Ike aurait certainement été grisé par la scène, mais il n'éprouvait maintenant qu'épouvante devant ce phénomène surnaturel. Quand il réussit à retrouver son calme, il examina plus attentivement la cabine de Panova et remarqua que la surface tranchée du lit et de ses mollets coïncidait également avec la forme sphérique de l'ouverture.

Il semblait se trouver devant une sorte de bulle d'environ un mètre de diamètre ayant escamoté tout ce qui était à l'intérieur.

Ike se saisit de l'archet de violon sur sa table de nuit. D'une main tremblante, il l'inséra au milieu de cette bulle invisible. Et comme il s'y attendait, la partie de l'archet à l'intérieur de la bulle disparut, tandis que le reste de l'objet était encore visible et que la corde était encore bien tendue. Il tira l'archet à lui et constata qu'il était intact. Il se réjouit toutefois de ne pas avoir tenté à l'instant de pénétrer lui-même à travers l'ouverture. Qui sait s'il aurait pu en ressortir entier ?

Ike s'efforça de reprendre son sang-froid et de réfléchir à l'explication la plus rationnelle à ce phénomène paranormal. Il prit finalement la décision qui lui semblait la plus sage : enfiler son bonnet-somnifère et retourner se coucher. Il s'attacha fermement et programma sa durée de sommeil à une demi-heure.

Lorsque Ike se réveilla trente minutes plus tard, le trou était toujours là.

Il reprogramma cette fois son bonnet-somnifère pour un sommeil d'une heure. À son réveil, il vit que l'ouverture s'était éclipsée. Le paysage hawaïen était toujours accroché au mur, intact. Tout était redevenu comme avant.

Mais Ike se faisait tout de même du souci pour Panova. Il sortit précipitamment de sa cabine et tambourina à la porte de la lieutenant sans même prendre la peine de sonner. Dans son esprit flottait la vision terrifiante d'une Panova agonisant sur son lit, les jambes tranchées. La porte ne s'ouvrit qu'après un long moment, et Panova lui demanda d'une voix encore assoupie ce qui lui prenait.

— Je voulais vérifier que tu... n'aies rien, balbutia Ike tout en dirigeant son regard vers les deux longues jambes de Panova sous sa robe de chambre. Elles étaient indemnes.

— Connard ! cracha Panova, puis elle ferma violemment la porte.

De retour dans sa cabine, Ike enfila de nouveau son bonnet-somnifère et commença un sommeil de huit heures. La chose la plus avisée était désormais de se taire et de garder le récit de cet événement pour lui. En raison de la nature de la mission du *Gravité*, l'équipage, et en particulier les officiers de tous rangs, était soumis à une vigilance étroite. Sur la quelque centaine de membres à bord du *Gravité*, pas moins de dix travaillaient au sein d'une unité de surveillance psychologique. Si le vaisseau devait un jour être pris en otage, ses ravisseurs auraient bien du mal à savoir si le *Gravité* était un vaisseau interstellaire ou un asile psychiatrique. Se trouvait notamment parmi eux l'agaçant Dr West, un psychologue qui n'était pas militaire de formation et qui expliquait tout en termes de désordres et de troubles mentaux. Un simple problème de chasse d'eau devait subir une analyse psychologique très poussée. Les examens médicaux à bord du vaisseau étaient extrêmement rigoureux et dès que la moindre attitude laissait soupçonner un début de déséquilibre mental, l'individu en question était placé en hibernation forcée. Ike était effrayé à l'idée de manquer l'instant historique que constituerait la rencontre des deux vaisseaux. Comment pourrait-il passer pour un héros aux yeux des femmes quand il rentrerait sur Terre dans cinquante ans ?

Mais il commençait à reconsidérer l'aversion qu'il portait à West et aux autres membres de l'unité de surveillance psychologique : il avait certes toujours l'impression qu'ils en rajoutaient des tonnes, mais il admettait n'avoir jamais imaginé que des hallucinations puissent être aussi réalistes.

La scène dont fut témoin Liu Xiaoming se révéla encore plus spectaculaire que les hallucinations surréalistes de Ike.

Le sergent était en train d'effectuer une mission d'inspection de la coque extérieure du vaisseau à bord d'une petite capsule spatiale. Ce travail de routine consistait à examiner le bâtiment depuis une certaine distance pour détecter d'éventuelles anomalies sur sa coque, tels que des impacts de météorite. C'était une pratique ancienne et

relativement dépassée qui n'avait plus vraiment lieu d'être. D'ailleurs, elle était rarement exécutée sur le *Gravité*, car les nombreux senseurs installés sur la coque étaient suffisamment sensibles pour repérer la moindre avarie. En outre, ce travail ne pouvait être conduit qu'en période de vol libre et non en phase d'accélération et de décélération. Ces derniers temps, en raison du rapprochement prochain avec l'*Espace Bleu*, le *Gravité* devait accélérer et décélérer fréquemment pour ajuster sa vitesse. Il était exceptionnel que le vaisseau navigue à une vitesse constante et le sergent avait reçu pour consigne de profiter de cette occasion unique pour mener une mission d'inspection externe.

Le sergent sortit la capsule du hangar situé au milieu de l'appareil et glissa lentement jusqu'à avoir une vision d'ensemble du *Gravité*. Celui-ci était baigné par la lueur de la Voie lactée. Contrairement aux périodes précédentes de navigation où la majorité de l'équipage était en phase d'hibernation, de la lumière filtrait maintenant depuis les hublots et les ponts externes du *Gravité*, renvoyant l'image d'une gigantesque tache chatoyante. Il paraissait en cet instant plus imposant et plus majestueux qu'il ne l'avait jamais été.

Soudain, l'attention du sergent Liu Xiaoming fut attirée par un détail qui défiait la raison : la poupe du *Gravité* – un appareil cylindrique standard – était devenue oblique ! Le vaisseau semblait également beaucoup plus court que d'ordinaire, d'environ un cinquième, comme si un segment de sa queue avait été tranché par un couteau géant.

Le sergent ferma les paupières pendant quelques secondes, puis les rouvrit et constata qu'une partie de la poupe était toujours manquante. Brusquement, un frisson glacé lui parcourut la moelle épinière. L'étrange spectacle qui s'offrait à lui n'était pas la seule source de son anxiété : une menace imminente pesait désormais sur l'embarcation. Cet énorme vaisseau interstellaire était un tout organique, si la poupe venait à disparaître, les systèmes de distribution d'énergie seraient détruits, entraînant l'explosion immédiate de tout le bâtiment. Mais rien ne se passa, le *Gravité* continuait à naviguer paisiblement, comme suspendu dans l'espace silencieux. Nulle alarme d'aucune sorte ne retentit dans ses oreillettes ou sur les écrans devant lui.

Le sergent appuya sur le bouton de l'interphone. Il eut d'abord l'idée d'adresser un rapport à ses supérieurs, mais il éteignit aussitôt le canal de communication. Les mots d'un vieil astronaute ayant pris part à l'Ultime Bataille lui revenaient en mémoire :

— Dans l'espace, on ne peut pas se fier à l'instinct. Et si c'est réellement nécessaire, il faut compter jusqu'à cent. Et si le temps manque vraiment, au moins jusqu'à dix.

Il ferma les yeux et commença à compter. Il les rouvrit à dix, mais la poupe du *Gravité* était toujours manquante. Il referma les paupières et poursuivit son décompte, sa respiration s'accélérait. Il s'efforçait de se rappeler les exercices appris et s'ingéniait à retrouver son calme. Il rouvrit les yeux à trente et examina fébrilement le *Gravité* : il était intact. Le sergent baissa à nouveau les paupières et expira longuement jusqu'à ce que son cœur reprenne un rythme régulier, puis il dirigea sa capsule vers l'arrière de l'appareil. Il survola l'extrémité de ce cylindre géant et vit les trois énormes tuyères du moteur à fusion nucléaire. Le moteur n'était pas enclenché, et le réacteur à fusion était maintenu à une puissance minimale, si bien que seule une lueur rouge pâle se dégageait des tuyères, lui rappelant les crépuscules terrestres.

Heureusement pour lui, le sergent Liu Xiaoming n'avait transmis aucun rapport. Dans une telle situation, un officier aurait peut-être été simplement contraint de suivre une thérapie psychologique, mais un sous-officier comme lui n'aurait pu échapper à l'hibernation forcée. Comme Ike, Liu Xiaoming ne voulait pas être un rebut quand il rentrerait sur Terre.

Le Dr West alla trouver Guan Yifan, un scientifique civil ayant embarqué à bord du vaisseau. Celui-ci travaillait dans le poste d'observation astronomique situé à l'arrière de l'appareil. Une cabine lui avait été attribuée au milieu du *Gravité*, dans les quartiers d'habitation, mais il n'y séjournait que rarement, préférant passer la majeure partie de son temps dans son poste d'observation. Il demandait même à s'y faire livrer ses repas par un robot de service, si bien qu'on avait pris l'habitude de le surnommer "l'ermite de la poupe".

L'observatoire était une cabine sphérique étroite. Quand West vit Guan Yifan, celui-ci flottait au milieu de la cabine. Il avait mauvaise mine et sa barbe et ses cheveux étaient négligés, bien qu'il paraisse tout de même encore très jeune. Quelque chose semblait le tourmenter. De la sueur perlait à ses tempes, son regard était anxieux et sa main tirait sur son col, comme s'il avait du mal à respirer.

— J'ai du travail, je n'ai pas le temps de vous recevoir. Je vous l'ai déjà dit au téléphone, pesta Guan Yifan, manifestement agacé par la visite du docteur.

— C'est précisément la raison de ma venue, notre conversation téléphonique m'a laissé penser que vous souffriez de troubles psychologiques.

— Je ne suis pas militaire, et tant que je ne présente aucune menace pour le vaisseau ou pour la sécurité des autres passagers, vous n'avez rien à me dire.

— En effet. J'étais juste venu voir si vous aviez besoin de moi. West se retourna et lâcha avant de sortir : Cela m'étonne qu'un individu atteint de claustrophobie puisse travailler dans ce genre d'endroit.

Guan Yifan le rappela, mais le médecin l'ignora. Comme celui-ci l'avait prévu, Guan Yifan le rattrapa et lui saisit le bras en disant :

— Comment savez-vous ? C'est vrai, je suis un peu... claustrophobe. Je me sens enfermé, comme coincé dans un tuyau étroit. Et d'autres fois, j'ai l'impression d'être aplati entre deux plaques de métal.

— Il n'y a rien d'étonnant. Regardez autour de vous, fit le docteur en indiquant la cabine : On dirait un œuf dans un nid fait de conduits et de câbles. L'objet de vos recherches est immensément grand, mais vous les menez dans un espace extrêmement exigü. Réfléchissez, depuis combien de temps êtes-vous ici ? Cela fait déjà quatre ans depuis votre dernière hibernation, n'est-ce pas ?

— Je ne me suis jamais plaint. La mission du *Gravité* est de faire appliquer la loi, non de conduire une exploration scientifique. Le départ s'est fait précipitamment, et je suis très heureux d'avoir eu la chance qu'un tel poste d'observation m'ait été réservé... Non, ma claustrophobie n'a rien à voir avec ça.

— Et si nous allions nous promener sur la place no 1 ? Je suis sûr que cela vous sera bénéfique.

Le docteur n'ajouta rien de plus et tira Guan Yifan à lui. Tous deux partirent en planant en direction de l'avant du vaisseau. Si le *Gravité* se trouvait en phase d'accélération, parcourir l'appareil de la poupe à la proue équivalait à escalader un puits d'un kilomètre de profondeur, mais en apesanteur, la chose était facile. La place no 1 était localisée à l'avant du vaisseau cylindrique. Elle était surplombée d'un dôme transparent, dont on oubliait presque la présence. En se tenant debout au milieu de la place, on avait l'impression d'être en plein espace. En comparaison des cabines sphériques sur les parois desquelles étaient projetées des images holographiques du ciel étoilé, ce lieu renforçait davantage "l'effet de dématérialisation" des voyages interstellaires.

L'effet de dématérialisation était un concept de psychologie astronautique. Sur Terre, les humains étaient entourés de substances tangibles, et leur représentation du monde était ainsi "matérielle" et "substantielle" ; mais dans l'espace profond, loin du système solaire, les étoiles n'étaient que des points lumineux distants et la galaxie, un simple nuage brumeux et scintillant. Tant au niveau des sens que de l'esprit, le monde perdait en matérialité et en substantialité : il était désormais dominé par le vide. Par conséquent, l'image subconsciente du monde devenait virtuelle, *dématérialisée*. Ce modèle mental constituait le fondement de la psychologie astronautique. Dans cette logique, le vaisseau devenait mentalement la seule entité matérielle de l'Univers. À une vitesse infraluminique, les mouvements de l'appareil n'étaient pas détectables et le cosmos devenait un hall d'exposition vide et pourtant sans limites, où les étoiles n'étaient que des illusions et le vaisseau, la seule œuvre exposée. Ce modèle était susceptible de créer un atroce sentiment de solitude et de développer des hallucinations chez les passagers, parmi lesquelles celle d'être un "super-observateur" en train de regarder cette "œuvre exposée". Cette sensation de dévoilement absolu était source d'angoisse et d'apathie.

L'un des effets psychologiques néfastes induits par la navigation spatiale provenait de la nature "ouverte" de l'environnement extérieur. Malgré sa riche expérience, West avait rarement vu de patient devenir claustrophobe dans une telle atmosphère. Mais le cas dont il était ici témoin l'intriguait : Guan Yifan ne se sentait de toute évidence pas plus libéré au milieu de la vaste place. L'anxiété et le

malaise causés par sa claustrophobie ne s'étaient pas dissipés, ce qui tendait à confirmer ce que prétendait Guan Yifan : ses troubles n'étaient pas liés à l'exiguïté du poste d'observation. Son état piquait la curiosité du Dr West.

— Vous ne vous sentez pas mieux ? demanda le médecin.

— Non, pas du tout, j'ai toujours l'impression d'être enfermé. Ici, partout, tout est si clos...

Guan Yifan balaya rapidement des yeux la voûte étoilée avant de diriger son regard dans la direction vers laquelle faisait route le *Gravité*. Le Dr West savait qu'il cherchait l'*Espace Bleu*. Les deux vaisseaux étaient maintenant à cent mille kilomètres l'un de l'autre. Ils avaient cessé d'accélérer et naviguaient désormais à une vitesse similaire. À l'échelle de l'espace, ils volaient presque en formation rapprochée. Les états-majors des deux bâtiments étaient en ce moment même en train de négocier les derniers détails techniques de l'amarrage. Pourtant, à cette distance, on ne voyait pas encore l'*Espace Bleu* à l'œil nu. Tout comme on ne voyait pas non plus les gouttelettes qui, conformément à un accord passé cinquante ans plus tôt avec Trisolaris, s'étaient éloignées à trois cent mille kilomètres des deux vaisseaux humains. Le *Gravité*, l'*Espace Bleu* et les gouttelettes formaient un long triangle isocèle.

Le regard de Guan Yifan revint sur West :

— J'ai fait un rêve la nuit dernière. J'arrivais dans un endroit étrange, large, ouvert, tellement ouvert qu'il défiait l'imagination. Quand je me suis réveillé, je me suis senti à l'étroit, et c'est à partir de ce moment que ma claustrophobie a commencé. Un peu comme si j'avais grandi depuis ma naissance à l'intérieur d'une boîte. Dans mon rêve, j'ai réussi à m'en extirper. Désormais, le monde n'est plus le même. Je refuse d'être à nouveau enfermé.

— Parlez-moi de cet endroit dont vous avez rêvé.

Guan Yifan adressa au médecin un sourire mystérieux :

— J'en parlerais bien aux scientifiques à bord et j'accepterais même de le faire avec ceux de l'*Espace Bleu*, mais pas à vous. Ça n'a rien de personnel, docteur, mais je supporte mal les manies des gens de votre branche : à partir de l'instant où vous avez décidé que quelqu'un avait un trouble mental, vous faites comme si tout ce qu'il disait n'était que

les hallucinations d'un esprit malade.

— Mais vous venez vous-même de parler de rêve.

Guan Yifan secoua la tête, s'efforçant de se souvenir :

— Je ne sais pas si c'était un rêve. Je ne sais pas si j'étais éveillé. Il arrive parfois qu'on croie se réveiller d'un rêve avant de découvrir qu'on rêve encore ; d'autres fois, on est réveillé, mais tout apparaît comme dans un rêve.

— La deuxième situation est très rare. Si c'est cet état dont vous faites l'expérience, je peux diagnostiquer le symptôme d'un trouble mental. Oh, mais si je dis ça, vous risquez de mal le prendre.

— Non, non. Je pense en réalité que nous ne sommes pas si différents : chacun de nous a son sujet d'observation. Vous, vous observez les malades mentaux, moi, j'observe l'Univers. Comme vous, j'ai aussi des critères qui permettent d'évaluer la bonne santé de mon patient : son harmonie et sa beauté, du moins sur un plan mathématique.

— Mais de toute évidence, votre patient est sain.

— Vous vous trompez, docteur. Guan Yifan pointa du doigt l'étréscelante Voie lactée, mais ses yeux fixaient West, comme s'il désignait un monstre gigantesque : C'est un paraplégique !

— Pourquoi donc ?

Guan Yifan se baissa en attrapant ses deux genoux. Cette action lui permit de basculer lentement en apesanteur. Il vit la somptueuse galaxie tourner lentement autour de lui, il devenait le centre de l'Univers.

— À cause de la vitesse de la lumière. Nous savons que l'Univers observable possède un rayon de quarante-six milliards d'années-lumière et qu'il est en expansion continue. Cependant, la lumière ne parcourt que trois cent mille kilomètres par seconde, elle est terriblement lente. Cela signifie que la lumière ne peut jamais se rendre d'un bout à l'autre de l'Univers. Comme rien n'est plus rapide que la vitesse de la lumière, aucune information ni aucune force motrice générée à une extrémité de l'Univers n'atteindra jamais l'autre extrémité. Si l'Univers était un individu, ce serait comme si aucun message nerveux ne pouvait jamais être transmis d'un bout à l'autre de son corps. Le cerveau ignorerait l'existence des membres, et les

membres celle du cerveau. En réalité, chaque membre ignorerait même l'existence des autres membres. Ne tenons-nous pas là la définition d'un paraplégique ? Je pourrais même utiliser une autre image, encore plus terrifiante : l'Univers est un cadavre en expansion¹⁰.

— C'est intéressant, docteur Guan, très intéressant !

— En dehors de la vitesse de la lumière et ses *trois* cent mille kilomètres par seconde, il y a un autre symptôme qui repose sur le chiffre trois.

— Lequel ?

— Les trois dimensions. Selon la théorie des cordes, si l'on écarte celle du temps, notre Univers comporte dix dimensions, mais trois seulement sont macroscopiquement sensibles, ce sont ces trois dimensions qui façonnent notre monde. Toutes les autres sont recroquevillées sur elles-mêmes à l'échelle quantique.

— Si je ne m'abuse, les tenants de la théorie des cordes ont une explication à ce phénomène.

— Certains estiment que le déroulement d'une dimension au niveau macroscopique est produit par la rencontre entre deux cordes, phénomène qui neutraliserait un grand nombre de paramètres, et que cette rencontre n'aura jamais lieu pour les dimensions supérieures à la troisième... Mais cette explication me semble tirée par les cheveux. Mathématiquement, elle n'est pas belle. Comme je l'ai dit, c'est le symptôme du trois et du trois cent mille de l'Univers.

— Et quelle est la cause de ce symptôme ?

Guan Yifan explosa de rire et passa son bras autour des épaules du docteur :

— C'est une excellente question ! Pour ne rien vous cacher, je crois que personne n'est jamais allé aussi loin ! Pour ma part, je pense qu'il existe une cause profonde et qu'elle est peut-être la vérité la plus terrifiante que la science sera jamais en mesure de révéler... Mais... docteur, pour qui me prenez-vous ? Je ne suis après tout qu'un pauvre petit observateur confiné dans une cabine étroite à la poupe d'un vaisseau. Au décollage de l'appareil, je n'étais qu'un jeune assistant de recherche. Il relâcha le docteur et poussa un long soupir en regardant la Voie lactée : Je suis celui qui a été hiberné le plus longtemps sur le

Gravité. Je n'avais que vingt-six ans à notre départ et je n'en ai que trente et un aujourd'hui. Cependant, l'Univers n'engendre plus à mes yeux aucune foi ni aucune beauté, c'est une dépouille qui se dilate. Je me sens vieux. Les étoiles ne m'attirent plus, je n'ai qu'une envie : rentrer chez moi.

À la différence de Guan Yifan, le Dr West était resté éveillé pendant une bonne partie du parcours. Il avait toujours considéré qu'afin de préserver l'équilibre mental des autres passagers il devait être le premier à contrôler ses émotions mais, à cet instant, quelque chose avait ébranlé son âme. Pour la première fois, c'était avec les yeux humides qu'il regardait ce voyage d'un demi-siècle.

— Mon ami, moi aussi, j'ai vieilli.

Comme en réponse, une alarme résonna de façon stridente. C'était l'espace tout entier qui hurlait. De larges fenêtres d'information jaillirent au milieu de la place, se superposant les unes aux autres jusqu'à bientôt recouvrir la Voie lactée à la manière de nuages aux nuances sombres.

— Une attaque de gouttelette, annonça Guan Yifan à un West perplexe. Elles se sont brusquement mises à accélérer. L'une en direction de *l'Espace Bleu*, l'autre vers nous.

Guan Yifan regarda tout autour de lui, cherchant instinctivement quelque chose auquel se tenir dans le cas où le vaisseau accélérerait brusquement. Mais il n'y avait rien autour de lui, et il finit par s'agripper au docteur.

West lui prit les mains.

— Il est trop tard pour que le vaisseau puisse s'enfuir. Il ne nous reste qu'une dizaine de secondes.

Après un bref moment de panique, tous deux éprouvèrent un étrange sentiment de soulagement, comme s'ils se réjouissaient que leur mort advienne d'une façon si subite qu'ils n'auraient pas le temps d'avoir peur. Leur précédente discussion sur l'Univers avait peut-être été le meilleur moyen possible de se préparer à la fin. Une même pensée naquit dans leur esprit, mais Guan Yifan fut le premier à la formuler à haute voix :

— On dirait bien que nous n'avons plus à nous en faire pour nos malades.

10. En raison des limites de la vitesse de la lumière, il est difficile d'expliquer le haut degré d'homogénéité actuel de l'Univers, soit le fait que dans n'importe quelle direction, celui-ci présente une densité d'étoiles et une température du rayonnement diffus cosmologique similaires. Dans l'hypothèse d'un processus d'expansion régulier ayant suivi le Big Bang, l'Univers n'aurait pas pu atteindre un tel équilibre, quelles que soient les interactions entre ses différentes régions. D'où l'apparition du paradigme de l'inflation cosmique, qui considère que dans un temps très court un très petit rayon relativement homogène de l'Univers a connu une phase d'expansion brutale qui lui a permis d'atteindre son échelle actuelle. (*N.d.A.*)

28 novembre de l'an 62 de l'Ère de la Dissuasion, 16 h 00 à 16 h 17.
Centre de contrôle de la dissuasion

L'ascenseur à grande vitesse continuait à descendre, et les couches de terre qui s'épaississaient à mesure donnaient le sentiment d'écraser le cœur de Cheng Xin.

Six mois plus tôt, au cours d'une session commune entre les Nations unies et la Flotte solaire, Cheng Xin avait officiellement été élue Porte-épée. C'était elle qui aurait désormais autorité sur le système de diffusion d'ondes gravitationnelles de la dissuasion. Elle avait obtenu deux fois plus de voix que le candidat arrivé en deuxième position. Elle se dirigeait à présent vers le Centre de contrôle de la dissuasion, où avait lieu la cérémonie du transfert d'autorité.

Le Centre de contrôle de la dissuasion était la structure humaine souterraine la plus profonde jamais bâtie, elle atteignait quarante-cinq kilomètres de profondeur et se trouvait par-delà la croûte terrestre, à l'intérieur du manteau, en dessous de la discontinuité de Mohorovičić. La pression et la température y étaient bien plus élevées que dans la croûte, et la strate était principalement composée de périclase à l'état solide.

L'ascenseur ne mit pas moins de vingt minutes avant d'arriver à son terminus. À sa descente de l'appareil, Cheng Xin se trouva face à une porte en métal noir sur laquelle était inscrit en caractères blancs le nom officiel du Centre de contrôle de la dissuasion de la forêt sombre : *Station zéro de contrôle du système de diffusion cosmique d'ondes gravitationnelles*. Gravés à côté, les emblèmes des Nations unies et de la Flotte solaire.

Cette architecture ultra-souterraine était très complexe : elle possédait son propre système d'aération clos, qui n'était pas directement connecté avec l'air de la surface, afin que l'anticyclone ne cause aucun inconfort quarante-cinq kilomètres plus bas. Elle était

aussi dotée d'un puissant système de réfrigération de manière à résister à la température du manteau approchant 500 °C. Mais Cheng Xin ne vit que du vide. Les murs blancs de la salle d'entrée pouvaient manifestement activer des fenêtres d'information, mais celles-ci étaient nues. C'était comme si l'endroit venait tout juste d'être construit et qu'il n'avait encore jamais été en service. Un demi-siècle plus tôt, lorsqu'on avait consulté Luo Ji au moment de concevoir cet espace, il avait répondu par cette simple phrase :

Faites-le aussi épuré qu'une tombe.

La cérémonie de transfert était éminemment solennelle. Elle avait débuté quarante-cinq kilomètres plus haut, à la surface, où s'étaient rassemblés tous les grands pontes des nations terrestres et spatiales. C'était sous le regard de ces éminents représentants de l'humanité que Cheng Xin était entrée dans l'ascenseur. Seules deux personnes étaient habilitées à superviser la dernière procédure de transfert : le président tournant du Conseil de défense planétaire et le chef d'état-major de la Flotte solaire, les deux institutions qui assuraient le fonctionnement du système de dissuasion.

En désignant le hall d'entrée vide, le président du CDP expliqua à Cheng Xin qu'elle pourrait le réagencer selon ses souhaits. On pourrait y installer une pelouse, des plantes, une fontaine... Si elle le voulait, on pourrait aussi projeter des paysages holographiques de la surface.

— Nous ne souhaitons pas que vous ayez la même vie que lui, ajouta le chef d'état-major de la Flotte solaire.

Peut-être en raison de son uniforme de militaire, Cheng Xin crut reconnaître sur son corps la trace d'un homme des temps passés et ses paroles l'inondèrent d'une chaleur réconfortante. Mais elles ne parvinrent pas à atténuer le poids qui pesait sur son cœur. Ce sentiment d'écrasement se confondait avec le poids des quarante-cinq kilomètres de strates géologiques au-dessus de sa tête.

Extrait des *Chroniques du hors-temps*. Le choix du Porte-épée. Dix minutes entre la survie et la destruction

Le premier système de dissuasion de la forêt sombre avait consisté à élaborer le projet du déploiement de trois mille bombes nucléaires enveloppées dans de l'oléatine. La poussière générée par la détonation aurait eu pour effet de faire scintiller le Soleil et de diffuser dans l'Univers les coordonnées du monde trisolarien. Si son efficacité à l'échelle du cosmos était importante, ce système n'en demeurerait pas moins terriblement imprévisible, et finalement assez peu fiable. Quand les gouttelettes avaient cessé de bloquer les rayonnements électromagnétiques solaires, l'humanité avait aussitôt complété le système fondé sur la chaîne de bombes dans l'espace par un système de diffusion d'ondes électromagnétiques vers le Soleil, qui pourrait amplifier la portée des messages transmis.

Les deux systèmes reposaient sur les rayonnements électromagnétiques sur toutes les fréquences, y compris le spectre visible, comme intermédiaires de diffusion. Il est désormais bien connu que cette méthode était probablement le moyen de communication interstellaire le plus primitif de tous, à tel point qu'on a parfois pu le comparer à un envoi de signaux de fumée dans l'espace. En vertu de l'atténuation et de la distorsion rapide des ondes électromagnétiques, le périmètre de diffusion se trouvait en effet très limité.

Au moment de l'établissement de la dissuasion de la forêt sombre, l'humanité commençait déjà à maîtriser les technologies de base en matière de réception d'ondes gravitationnelles et de neutrinos, mais il lui manquait encore celles qui lui permettaient de les transmettre et de les moduler. Rien d'étonnant donc à ce que les premières demandes d'information technologique auprès des Trisolariens aient concerné ces deux domaines. Si ces deux technologies restaient rudimentaires

par rapport à la communication quantique et que leur rapidité de transmission était limitée par la vitesse de la lumière, elles étaient d'un niveau bien supérieur à la communication par ondes électromagnétiques.

Les ondes gravitationnelles et les neutrinos avaient en outre l'avantage de présenter un faible taux d'atténuation et pouvaient par conséquent transmettre des signaux à une distance très lointaine. C'était en particulier le cas pour les neutrinos, qui n'interagissaient presque avec aucune autre substance. En théorie, un faisceau de neutrinos modulé correctement était en mesure de convoier un message jusqu'à l'autre bout de l'Univers, sans que l'atténuation ou la distorsion produites lors de son trajet n'affectent son déchiffrement final. Mais alors qu'un faisceau de neutrinos ne pouvait être orienté que dans une direction bien précise, les ondes gravitationnelles pouvaient se répandre dans toutes les directions de l'Univers. Aussi, ce fut donc la diffusion par ondes gravitationnelles qui fut adoptée comme méthode principale pour la dissuasion de la forêt sombre.

Le principe de base de la transmission par ondes gravitationnelles s'appuyait sur la vibration d'une longue corde de matière extrêmement dense. L'antenne de transmission idéale aurait consisté à édifier une longue chaîne de micro-trous noirs, grâce à la vibration de laquelle il aurait été possible de transmettre des ondes gravitationnelles. Mais c'était là une prouesse technologique dont même le monde trisolarien était incapable et l'humanité dut se rabattre sur une méthode davantage à sa portée : imaginer une corde vibrante de matière dégénérée¹¹. Ce genre de corde ultra-dense ne présentait un rayon que de quelques nanomètres et n'occupait qu'un espace minuscule à l'intérieur d'une antenne gigantesque. L'antenne avait en réalité pour seule utilité de maintenir et de protéger cette corde extrêmement dense, si bien que sa masse totale n'était pas très élevée.

La matière dégénérée qui composait ces cordes vibrantes existait à l'état naturel sur les naines blanches et les étoiles à neutrons. Dans un environnement ordinaire, elle finissait par se désintégrer et devenir de la matière ordinaire. La durée de demi-vie d'une corde artificielle atteignait en moyenne cinquante ans. Arrivée à ce stade, l'antenne

perdait toute son efficacité. C'est pourquoi il était nécessaire de procéder au remplacement des antennes à ondes gravitationnelles tous les demi-siècles.

La première étape stratégique fut de garantir l'effet de la dissuasion. On planifia par conséquent de bâtir cent stations de diffusion d'ondes gravitationnelles, qui seraient réparties dans différentes régions des grands continents. La communication par ondes gravitationnelles souffrait toutefois d'un défaut : l'équipement de transmission ne pouvait pas être miniaturisé. En raison du volume et de la complexité des antennes, leur prix était exorbitant et seuls vingt-trois transmetteurs gravitationnels furent en fin de compte construits. Mais la confiance dans la préservation de l'effet de la dissuasion fut ébranlée par un autre événement.

L'Organisation Terre-Trisolaris s'était peu à peu effritée au lendemain de l'établissement de la dissuasion, mais d'autres organisations terroristes avaient commencé à voir le jour : fondamentalement anthropocentristes, leurs membres militaient pour l'annihilation pure et simple du monde de Trisolaris. Les "Fils de la Terre" comptaient parmi les groupes radicaux les plus importants. En l'an 6 de l'Ère de la Dissuasion, les Fils de la Terre lancèrent une attaque contre la station de transmission basée en Antarctique afin de s'emparer du transmetteur. Plus de trois cents adeptes du groupe firent ainsi usage d'armes avancées, telles que des grenades nucléaires infrasoniques. Aidés par des complices infiltrés dans la station, ils faillirent bien réussir leur opération. Si les troupes de sécurité n'avaient pas fait exploser l'antenne à temps, les conséquences auraient pu être dramatiques.

L'incident souleva une vague de terreur au sein des deux mondes. La population humaine prit conscience de la menace que faisaient peser ces stations de transmission. Trisolaris exerça de son côté une pression sur la Terre pour qu'elle renforce drastiquement le contrôle de ces plateformes, qui furent bientôt réduites au nombre de quatre. Trois d'entre elles étaient respectivement situées en Asie, en Amérique du Nord et en Europe, et la dernière était à bord du *Gravité*.

Tous les transmetteurs étaient reliés à un mécanisme de détonation actif. Le détonateur passif du système du "berceau", naguère imaginé

par Luo Ji pour déclencher l'explosion de la chaîne de bombes nucléaires autour du Soleil, n'avait déjà plus aucun sens car la situation avait changé. Si le Porte-épée venait à mourir, quelqu'un d'autre pourrait désormais récupérer l'autorité sur le système de diffusion.

Les gigantesques antennes à ondes gravitationnelles avaient tout d'abord été construites à la surface mais, avec le progrès de la technologie, celles-ci furent déplacées sous terre à partir de l'an 12 de l'Ère de la Dissuasion. Cependant, tous savaient parfaitement que l'enfouissement des transmetteurs à plusieurs dizaines de kilomètres de profondeur était surtout destiné à endiguer les menaces provenant des sociétés humaines elles-mêmes. Cette stratégie ne serait d'aucun secours en cas d'offensive trisolarienne. En effet, pour une gouttelette faite dans un matériau utilisant l'interaction forte, les strates géologiques terrestres de plusieurs dizaines de kilomètres qui protégeaient les transmetteurs pouvaient être traversées aussi facilement que si elles étaient liquides.

Après l'établissement de la dissuasion, la flotte trisolarienne qui faisait route vers le système solaire avait changé de direction, ce qu'avaient pu prouver les techniques d'observation humaines. La Terre était maintenant préoccupée par l'emplacement des dix gouttelettes ayant déjà gagné le système solaire. Trisolaris insista pour que quatre d'entre elles demeurent dans le système solaire, en prétextant que les deux mondes n'étaient pas à l'abri d'une offensive de groupuscules humains contre les stations de transmission à ondes gravitationnelles et que, dans une telle situation, les sondes cosmiques à interaction forte pourraient passer à l'action. La Terre accepta à contrecœur, mais en exigeant que les quatre gouttelettes stationnent au-delà de la ceinture de Kuiper, en bordure extérieure du système solaire. En outre, chaque gouttelette devait être accompagnée d'une sonde humaine, qui pourrait à tout moment superviser sa position et son orbite. Ainsi, dans l'éventualité d'une attaque trisolarienne, la Terre disposerait de cinquante heures devant elle. Deux de ces quatre gouttelettes avaient suivi le *Gravité* dans sa chasse de l'*Espace Bleu*, et il n'en restait plus que deux au niveau de la ceinture de Kuiper.

Personne ne savait où se trouvaient réellement les six autres

gouttelettes.

Si l'on en croyait les Trisolariens, celles-ci avaient déjà quitté le système solaire pour rejoindre la flotte, mais personne n'était dupe.

Les Trisolariens n'étaient plus les créatures aux pensées transparentes de jadis. En deux siècles, ils avaient fait de grands progrès pour assimiler la ruse et le mensonge. C'était probablement le plus grand bénéfice qu'ils avaient su tirer de l'apprentissage de la culture humaine.

Les humains étaient persuadés que la plupart de ces six gouttelettes se cachaient quelque part dans le système solaire. Mais en raison de leur volume et de la rapidité de leurs moteurs, elles étaient invisibles pour les radars, et on était bien incapable de pouvoir les suivre et les localiser. Même avec la méthode de dispersion d'oléatine et les techniques d'observation spatiale les plus récentes, l'humanité n'était en mesure de surveiller avec efficacité qu'un rayon d'un dixième d'une unité astronomique autour de la Terre, soit quinze millions de kilomètres. Si jamais les gouttelettes pénétraient dans ce périmètre, la Terre pourrait en être informée mais, au-delà, elles pouvaient se déplacer tout à fait librement.

Lancée à sa vitesse maximale, une gouttelette n'avait besoin que de dix minutes pour franchir cette zone de quinze millions de kilomètres.

C'était le temps dont disposait le Porte-épée pour prendre son ultime décision.

11. La matière dégénérée renvoie à un état de la matière dont la densité est extrêmement élevée. En vertu du principe d'exclusion de Pauli selon lequel deux particules élémentaires ne peuvent jamais occuper le même état quantique, une diminution de volume oblige une particule à entrer dans un état quantique très excité. Sa nature qui consiste à le faire retomber à un niveau plus fondamental crée une énorme pression, dite de dégénérescence. Ce qu'on appelle matière dégénérée comprend notamment la dégénérescence électronique et la dégénérescence neutronique. (N.d.A.)

Il y eut un bruit de roulement sourd. La lourde porte en métal de plus d'un mètre d'épaisseur s'ouvrit lentement. Cheng Xin, le président du CDP et le chef d'état-major de la Flotte solaire pénétrèrent au cœur du système de dissuasion de la forêt sombre.

Une blancheur et un vide plus grands encore accueillirent Cheng Xin. Ils se trouvaient dans une vaste salle semi-circulaire. En face d'eux se dressait un mur incurvé à la surface translucide, comme s'il était de glace. Le sol comme le plafond étaient d'un blanc immaculé, ce qui procura aussitôt la sensation à Cheng Xin de se tenir devant un oeil sans pupille dont la contemplation distillait une impression sinistre de désolation.

Puis Cheng Xin vit Luo Ji.

Celui-ci était assis en tailleur au centre de la salle. Il faisait face au mur incurvé. Ses longs cheveux et sa longue barbe étaient soigneusement peignés, et d'une blancheur qui les faisait presque se fondre avec le mur, offrant un contraste saisissant avec sa veste noire à col Mao. Assis les jambes croisées, il avait la forme d'un T à l'envers. Il ressemblait à une ancre solitaire en équilibre sur une plage, subissant les hurlements du vent des âges et les rugissements des vagues du temps, majestueuse, immobile, attendant avec une endurance inouïe un navire qui ne reviendrait jamais. Sa main droite tenait un objet rouge : la poignée de l'épée – l'interrupteur permettant d'activer la diffusion des ondes gravitationnelles. Sa présence rendait sa pupille à l'œil vide, et bien qu'il ne soit qu'un point noir au milieu de l'immensité de la salle, le sinistre sentiment de désolation de tantôt s'évanouit, car l'œil était bien vivant. Depuis sa position, Cheng Xin ne pouvait cependant voir les yeux de Luo Ji. Il n'avait pas réagi à l'entrée de ses visiteurs, il continuait à fixer le mur blanc devant lui.

Si la légende selon laquelle un mur se fissure tous les dix ans disait vrai, celui de Luo Ji aurait été fissuré cinq fois¹².

Le président du CDP arrêta Cheng Xin et le chef d'état-major, expliquant à voix basse qu'il restait encore dix minutes avant le transfert.

Les dix dernières minutes d'un sacerdoce long de cinquante-quatre

ans, mais Luo Ji maintenait encore sa vigilance.

Au début de l'Ère de la Dissuasion, Luo Ji avait connu une période heureuse. Son épouse Zhuang Yan, leur enfant et lui étaient enfin rassemblés, et il regoûtait à la chaleur d'un bonheur commencé deux siècles plus tôt. Mais cela avait été de courte durée car au bout d'à peine deux ans, Zhuang Yan l'avait quitté, emportant leur fille avec elle. Il courait de nombreuses rumeurs autour des raisons de ce départ. La plus répandue était celle-ci : tandis que Luo Ji devenait pour le grand public le sauveur du monde, son image changeait dans les yeux de ceux qui l'aimaient ; Zhuang Yan avait peu à peu pris conscience que l'homme à côté duquel elle se réveillait chaque matin avait peut-être pulvérisé un monde et qu'il détenait entre ses mains le sort de deux autres. Il était devenu une créature étrange et monstrueuse qui les effrayait, elle et l'enfant. D'autres soutenaient au contraire que c'était Luo Ji qui était parti, afin de leur laisser la chance de mener une vie normale. On ignorait ce qu'il était ensuite advenu de Zhuang Yan et de la petite, elles étaient probablement encore en vie, coulant des jours tranquilles de personnes ordinaires.

Le départ de Zhuang Yan et de leur enfant avait coïncidé avec le changement de méthode de dissuasion, passant de la chaîne de bombes nucléaires éparpillées autour du Soleil à l'utilisation de transmetteurs d'ondes gravitationnelles. Ce changement avait marqué pour Luo Ji le début de sa longue carrière de Porte-épée.

Le duel cosmique auquel il se livrait n'était ni une épreuve d'arts martiaux chinois aux gestes dansants et théâtraux, ni une joute d'escrime occidentale aux techniques sophistiquées et fanfaronnes, mais un combat de *kenjutsu*, jusqu'à la mort. Les véritables duels au sabre japonais duraient généralement d'une demi-seconde à deux secondes, car au moment où la lame sortait l'un des deux bretteurs était déjà à terre, allongé dans une mare de sang. Avant que le combat ne s'engage, les deux adversaires se tenaient debout, aussi figés que des statues de pierre, à se toiser l'un l'autre. Cela pouvait durer longtemps, parfois jusqu'à dix minutes. Ce n'étaient pas les mains qui tenaient les sabres, mais l'esprit. Leurs lames, aiguës par le regard, lardaient l'âme de l'ennemi jusque dans ses tréfonds les plus intimes. C'était ici que se jouait l'issue du duel, dans ce silence suspendu, dans

cet instant où les épées mentales frappaient et tuaient telle une foudre muette. Avant même que le premier coup soit porté, la victoire et la défaite, la vie et la mort, tout était déjà scellé.

C'était avec de tels yeux que Luo Ji fixait le mur blanc, qu'il tenait tête à ce monde distant de quatre années-lumière. Il savait que, grâce aux intellectrons, l'ennemi pouvait voir son regard, ce regard aussi glacial que le souffle de l'enfer, aussi lourd que les roches au-dessus de sa tête, ce regard résolu, prêt à tout sacrifier. Ce regard faisait peur à l'ennemi, et c'était lui qui le prémunissait contre la moindre pulsion irréfléchie.

Cette joute visuelle entre les deux duellistes avait forcément une fin, un dénouement lors duquel devrait éclater un choc éphémère. Dans ce duel cosmique, le moment de sortir l'épée de son fourreau n'arriverait cependant peut-être jamais.

Mais il pouvait aussi survenir dans la prochaine seconde.

Luo Ji et Trisolaris se dévisageaient ainsi depuis cinquante-quatre ans. Jadis cynique et insolent, Luo Ji était devenu un vrai Colporteur, faisant depuis cinq décennies face à son mur, garant depuis un demi-siècle du salut de la civilisation terrienne, la main sur le pommeau de son épée.

Durant ces cinquante-quatre années, Luo Ji était resté silencieux, ne prononçant pas le moindre mot. Un homme ordinaire qui ne fait pas usage de la parole pendant dix ou quinze ans perd la faculté de s'exprimer par le langage : il peut certes entendre et comprendre mais ne peut plus parler. Et Luo Ji ne pouvait plus. Tout ce qu'il avait à dire était projeté par son regard sur le mur, il s'était transformé en machine de dissuasion, en mine qui, chaque seconde de ce demi-siècle, avait menacé d'exploser au moindre contact, préservant cette balance effrayante entre les deux mondes.

— Il est maintenant temps de procéder au transfert de l'autorité sur le système de diffusion d'ondes gravitationnelles, déclara solennellement le président du CDP, brisant le silence.

Luo Ji demeura immobile, figé dans la même position. Le chef d'état-major s'avança pour l'aider à se relever, mais le Porte-épée leva la main gauche pour l'arrêter. Cheng Xin remarqua que son geste était encore tonique et ne trahissait pas la lenteur qu'on aurait pu attendre

d'un homme centenaire. Puis Luo Ji se leva et se redressa sur ses jambes. Cheng Xin fut surprise de remarquer qu'il était passé sans peine d'une position assise en tailleur à debout sans même que ses mains touchent le sol, une prouesse que bien des jeunes avaient du mal à accomplir.

— Monsieur Luo Ji, je vous présente Cheng Xin, qui a été élue deuxième titulaire de l'autorité sur le système de diffusion d'ondes gravitationnelles. Veuillez lui remettre l'interrupteur.

Luo Ji était parfaitement droit sur ses jambes, il regarda un dernier instant ce mur qu'il avait fixé pendant un demi-siècle, puis il s'inclina devant lui.

Il présentait ses respects à son ennemi. Après s'être toisés à une distance abyssale pendant cinq décennies, leurs destins étaient liés.

Puis, il se retourna vers Cheng Xin. L'ancien Porte-épée et sa successeuse se tinrent silencieusement l'un face à l'autre. Leurs regards ne se croisèrent qu'un bref instant mais, pour Cheng Xin, ce fut comme si un rayon tranchant de lumière dissipait brutalement la nuit sombre qui s'était levée sur son âme. Dans ses yeux, elle se sentit aussi fine et légère qu'une feuille de papier, presque entièrement transparente. Elle avait peine à imaginer à quel niveau d'éveil ce vieil homme était parvenu après cinq décennies à fixer son mur. Avec le temps, ses pensées s'étaient peut-être sédimentées jusqu'à prendre une épaisseur aussi imposante que la croûte au-dessus de leurs têtes, ou bien peut-être étaient-elles devenues aussi éthérées que le ciel bleu qui surplombait les roches. Elle ne le saurait jamais, du moins pas avant d'avoir parcouru comme lui ce chemin. Elle ne pouvait rien lire d'autre dans ce regard qu'une profondeur insondable.

De ses deux mains, Luo Ji remit l'interrupteur à Cheng Xin, qui accepta de la même manière l'objet le plus lourd de l'histoire de la Terre, et c'est ainsi que le pivot sur lequel reposait l'avenir de deux mondes passa des mains d'un vieil homme de cent un ans à une jeune femme de vingt-neuf.

L'interrupteur était encore imprégné de la chaleur de la paume de Luo Ji. Il ressemblait en tout point à la poignée d'une épée : il possédait quatre boutons, dont l'un était placé au-dessus des trois autres. Pour prévenir d'une activation accidentelle du système, il

fallait non seulement les presser avec beaucoup de force, mais également dans un ordre précis.

Luo Ji recula lentement et hocha légèrement la tête devant ses visiteurs, puis il se tourna et partit d'un pas assuré vers la grande porte.

Cheng Xin avait noté que tout au long de la cérémonie personne n'avait remercié Luo Ji pour ses cinquante-quatre ans de service. Elle doutait que le président du CDP ou le chef d'état-major aient voulu dire quelque chose, car durant toutes les répétitions auxquelles elle avait participé à la surface, rien n'avait été exprimé en ce sens.

L'humanité n'était pas reconnaissante envers Luo Ji.

Une fois dans le hall d'entrée, des hommes vêtus de noir l'empêchèrent d'aller plus loin. L'un d'eux déclara :

— Monsieur Luo Ji, au nom du magistrat de la Cour de justice internationale, je vous informe que vous êtes soupçonné de mondicide. Vous allez être placé en détention provisoire en attendant la suite de l'enquête.

Luo Ji ne jeta aucun regard sur ces individus, il continua à marcher vers la porte de l'ascenseur. Ceux qui étaient venus l'arrêter lui frayèrent instinctivement un chemin. En réalité, Luo Ji n'avait pas détecté leur présence. Les rayons perçants de ses yeux s'étaient éteints et faisaient maintenant place à la clarté paisible d'un soleil couchant. Sa longue mission de trois siècles avait pris fin et le lourd fardeau qui pesait sur ses épaules l'avait quitté. Désormais, peu importait qu'il soit un démon ou un monstre aux yeux de cette société humaine féminisée, tous seraient forcés de reconnaître que, dans l'histoire de la civilisation à venir, sa victoire ne serait jamais égalée.

La porte en métal était encore ouverte. Cheng Xin entendit des voix dans le hall d'entrée. Elle eut soudain envie de se ruer vers eux et de remercier Luo Ji, mais elle se contrôla et se contenta de regarder tristement la silhouette de son prédécesseur disparaître dans l'ascenseur.

Puis, le président du CDP et le chef d'état-major partirent à leur tour, toujours sans un mot.

Lorsque la porte se referma dans un grondement, Cheng Xin eut la sensation que sa vie antérieure avait fui comme dans un entonnoir à

travers la fente de plus en plus étroite de la porte. Quand celle-ci fut enfin close, une nouvelle Cheng Xin était née.

Elle fixa à nouveau l'interrupteur rouge entre ses mains. Il faisait déjà partie d'elle, il ne la quitterait plus désormais. Même dans son sommeil, elle devrait le garder sous son oreiller.

Une chape de silence mortel s'empara de cette salle semi-circulaire blanche, comme si le temps avait été enfermé ici pour ne plus jamais s'écouler. C'était un tombeau, mais il constituerait dorénavant l'intégralité de son monde. Elle devrait tout d'abord redonner de la vie à ce lieu, elle ne s'imaginait pas vivre comme Luo Ji. Elle n'était ni guerrière ni duelliste, c'était une femme. Elle devait se préparer à demeurer ici longtemps, dix ans peut-être, ou bien la moitié d'un siècle. Il lui semblait que toute sa vie s'était passée dans l'attente de cette mission. À présent au point de départ de cette longue route, elle était calme.

Mais c'était sans compter sur les étranges caprices du destin. Sa carrière de Porte-épée, pour laquelle elle croyait s'être préparée depuis son premier jour, prit fin seulement quinze minutes après qu'elle eut reçu l'interrupteur rouge.

12.L'auteur fait ici référence à la légende de Bodhidharma, fondateur du bouddhisme chan, resté assis en méditation pendant dix années devant le mur d'une grotte du mont Song, jusqu'à parvenir enfin à l'illumination qui lui permit de voir à travers le rocher. (N.d.T.)

Les dix dernières minutes de l'Ère de la Dissuasion. 28 novembre de l'an 62. 16 h 17 min 34 s à 16 h 27 min 58 s. Centre de contrôle de la dissuasion

Le mur incurvé blanc se teinta soudain de rouge, comme ébouillanté par la lave de l'enfer. C'était le niveau d'alerte le plus élevé. Une ligne de texte blanc s'afficha sur ce fond carmin dont chaque mot était comme un hurlement de terreur :

Sondes cosmiques à interaction forte détectées ! Six au total. L'une d'elles se dirige vers le point de Lagrange entre la Terre et le Soleil. Les cinq autres foncent vers la Terre à une vitesse de vingt-cinq mille kilomètres par seconde en formation 1-2-2. Temps estimé avant leur arrivée sur Terre : 10 minutes !

Cinq chiffres flottants apparurent à proximité de Cheng Xin : cinq boutons holographiques verts. Une pression sur n'importe lequel d'entre eux permettait d'afficher des détails du rapport transmis par le dispositif d'alerte qui exerçait une surveillance dans une région spatiale de quinze millions de kilomètres autour de la Terre. Sitôt analysé par l'état-major de la Flotte solaire, celui-ci était transmis à la Porte-épée.

On apprendrait plus tard que les six gouttelettes se cachaient en vérité tout près, à environ dix-huit à vingt millions de kilomètres de la Terre, juste derrière la frontière de la zone couverte par le dispositif d'alerte. Trois d'entre elles s'y terraient depuis le début, maquillant leur présence grâce aux transits solaires¹³. Les trois autres se tenaient non loin de là, dissimulées au milieu d'un tas de déchets spatiaux, principalement constitués de combustibles jadis utilisés par les premiers réacteurs à fusion nucléaire construits en orbite. En réalité, même si les gouttelettes n'avaient pas pris autant de peine à se camoufler, les humains auraient tout de même eu du mal à les trouver à l'extérieur de la zone de surveillance. On avait toujours cru que les gouttelettes stationnaient bien plus loin, au-delà de la ceinture

d'astéroïdes.

La foudre attendue par Luo Ji pendant plus d'un demi-siècle durant était tombée cinq minutes après son départ, et c'était Cheng Xin qu'elle touchait.

Cette dernière ne pressa aucun des boutons holographiques. Elle n'avait pas besoin de connaître davantage de détails.

Cheng Xin comprit. Elle avait eu tort, sur toute la ligne. Au plus profond de son subconscient, l'image qu'elle se faisait de la mission de Porte-épée n'avait cessé d'être entièrement fausse. Bien sûr, elle s'était préparée au pire – ou en tout cas elle s'était efforcée de le faire. Avec l'aide d'experts de la Flotte solaire et du CDP, elle avait étudié le système de dissuasion dans les moindres détails et avait passé des nuits entières à envisager avec les stratèges des deux organismes toutes les situations possibles, certaines pires encore que celle à laquelle elle faisait maintenant face. Et c'était cet aveuglement qui lui avait valu d'être choisie comme deuxième Porte-épée.

Au fond d'elle, elle n'avait jamais cru que cela serait possible.

Distance moyenne de la formation des sondes cosmiques à interaction forte : 14 millions de kilomètres de la Terre, 13,5 millions pour la plus proche. Temps estimé avant son arrivée sur Terre : 9 minutes !

Dans le subconscient de Cheng Xin, elle était ici pour protéger, et non pour détruire ; elle était pacifique, et non guerrière. Elle s'était préparée à consacrer le restant de sa vie à veiller sur l'équilibre entre les deux mondes, jusqu'à ce que la Terre devienne plus puissante grâce à la science trisolarienne et que Trisolaris devienne plus cultivée grâce à la culture humaine, jusqu'à ce jour où une voix lui dirait : Dépose ton interrupteur rouge, remonte à la surface, le monde n'a plus besoin de la dissuasion de la forêt sombre, il n'a plus besoin de Porte-épée.

Maintenant qu'elle était devenue Porte-épée, Cheng Xin ne ressentait pas, contrairement à Luo Ji, cette confrontation avec ce monde lointain comme une lutte mortelle, mais comme une partie d'échecs. Elle serait demeurée tranquille, assise devant son échiquier, à réfléchir aux différentes ouvertures possibles, à imaginer chaque coup de son adversaire et à trouver la meilleure parade. Elle était prête à jouer une vie entière.

Mais l'adversaire n'avait pas bougé la moindre pièce, il avait

renversé l'échiquier et le lui avait lancé en pleine figure.

À cet instant même où cinq minutes plus tôt Cheng Xin avait reçu l'interrupteur rouge des mains de Luo Ji, les six gouttelettes étaient sorties de leurs tanières et avaient commencé à accélérer vers la Terre à leur puissance maximale. L'ennemi n'avait pas attendu une seconde.

Distance moyenne de la formation des sondes cosmiques à interaction forte : 13 millions de kilomètres de la Terre, 12 millions pour la plus proche. Temps estimé avant son arrivée sur Terre : 8 minutes !

Du blanc.

Distance moyenne de la formation des sondes cosmiques à interaction forte : 11,5 millions de kilomètres de la Terre, 10,5 millions pour la plus proche. Temps estimé avant son arrivée sur Terre : 7 minutes !

Du blanc. Du blanc, partout, et pas seulement celui de la salle et celui des mots, tout autour d'elle était devenu blanc. Cheng Xin paraissait suspendue au centre d'un univers opalin, une gigantesque bulle de lait d'un rayon de quarante-six milliards d'années-lumière et, dans cette immensité blanche, elle ne trouvait rien à quoi s'accrocher.

Distance moyenne de la formation des sondes cosmiques à interaction forte : 10 millions de kilomètres de la Terre, 9 millions pour la plus proche. Temps estimé avant son arrivée sur Terre : 6 minutes !

Qu'était-elle censée faire ?

Distance moyenne de la formation des sondes cosmiques à interaction forte : 9 millions de kilomètres de la Terre, 7,5 millions pour la plus proche. Temps estimé avant son arrivée sur Terre : 5 minutes !

Le blanc commença à se dissiper. Une nouvelle fois, la croûte de quarante-cinq kilomètres d'épaisseur réaffirmait sa lourde présence : un temps sédimentaire. La strate la plus basse, celle juste au-dessus de la station de contrôle du système de dissuasion, s'était peut-être déposée quatre milliards d'années plus tôt. La Terre, elle, venait alors de fêter ces cinq cents millions d'années d'existence. L'océan trouble du monde était encore un nourrisson et sa surface était continuellement frappée par des éclairs ; à cette époque, le Soleil n'était qu'une boule de lumière duveteuse au milieu d'un ciel brumeux qui projetait ses rayons rouge sombre sur les eaux ; entre de courts intervalles, d'autres boules de lumière traversaient le ciel et venaient sombrer dans la mer, laissant derrière elles de longues queues

enflammées ; les tsunamis soulevés par ces météorites jetaient leurs vagues énormes sur des continents encore nappés de lave ; des nuages de vapeur, nés de la rencontre de l'eau et du feu, gorgeaient le ciel et rendaient le Soleil encore plus sombre... Simultanément à ces scènes grandioses et infernales, de petites histoires commençaient à mijoter discrètement dans les eaux sibyllines, des molécules organiques étaient en train d'éclorre entre les éclairs et les rayonnements cosmiques, elles se percutaient, fusionnaient, se décomposaient. C'était un jeu de blocs prodigieusement lent qui se prolongerait cinq cents millions d'années durant, jusqu'à ce qu'enfin une chaîne de molécules se divise en tremblant, reproduisant une deuxième chaîne identique, puis que chacune de leur côté, elles absorbent les molécules alentour, avant de se reproduire encore... La probabilité de l'apparition de cette chaîne autorépliquante avait été aussi infime que si une tornade avait soulevé une pile de déchets mécaniques et déposé après son passage une Mercedes Benz entièrement assemblée.

Mais c'était arrivé et ainsi avait commencé un voyage long de trois milliards et cinq cents millions d'années.

Distance moyenne de la formation des sondes cosmiques à interaction forte : 7,5 millions de kilomètres de la Terre, 6,5 millions pour la plus proche. Temps estimé avant son arrivée sur Terre : 4 minutes !

L'Archéen et le Protérozoïque : près de deux milliards d'années chacun ; puis le Paléozoïque : les soixante-dix millions d'années du Cambrien, les soixante millions de l'Ordovicien, les quarante millions du Silurien, les cinquante millions du Dévonien, les soixante-cinq millions du Carbonifère, les cinquante-cinq millions du Permien ; puis le Mésozoïque : les trente-cinq millions du Trias, les cinquante-huit millions du Jurassique, les soixante-dix millions du Crétacé ; le Cénozoïque : soixante-quatre millions et demi pour le Tertiaire, deux millions et demi pour le Quaternaire. Et l'homme apparut. Son existence fut une simple péripétie à côté de ces périodes géologiques. Ses dynasties et ses lignées se métamorphosèrent à la vitesse d'un feu d'artifice, et avant même que les massues faites en os lancées dans les airs par les anthropoïdes retombent, elles étaient devenues des vaisseaux spatiaux. Cette longue route battue par les vents et les pluies pendant trois milliards et cinq cents millions d'années s'arrêtait

aujourd'hui devant une minuscule représentante de la race humaine, l'une des cent milliards de son espèce à avoir peuplé la Terre. Et elle tenait dans sa main un interrupteur rouge.

Distance moyenne de la formation des sondes cosmiques à interaction forte : 6 millions de kilomètres de la Terre, 4,5 millions pour la plus proche. Temps estimé avant son arrivée sur Terre : 3 minutes !

Quatre milliards d'années se déposaient sur le cœur de Cheng Xin, elle suffoquait, sa conscience luttait désespérément, elle essayait de remonter à la surface pour reprendre sa respiration. Au fond de sa conscience, la surface grouillait de créatures vivantes dont les plus apparentes étaient de gigantesques reptiles, parmi lesquels des dinosaures, qui se pressaient en une horde s'étendant jusqu'à l'horizon ; entre leurs pattes et sous leurs abdomens se bouscullaient des mammifères de toutes sortes, dont les humains ; plus bas encore, sous ces innombrables pattes, s'écoulait un cours d'eau noir : des myriades de trilobites et de fourmis... Dans le ciel, des centaines de milliards d'oiseaux dessinaient des tourbillons nébuleux et sombres qui occultaient le firmament, tandis que des silhouettes géantes de ptérodactyles émergeaient épisodiquement au milieu d'eux...

Il régnait un silence total. Le plus terrifiant était ces yeux, les yeux des dinosaures, ceux des trilobites et des fourmis, ceux des oiseaux et des papillons, ceux des bactéries... À eux seuls, les yeux humains étaient déjà plus de deux cents milliards, soit autant que le nombre d'étoiles dans la Voie lactée. Parmi ces yeux, ceux de gens ordinaires et ceux de Vinci, de Shakespeare et d'Einstein.

Distance moyenne de la formation des sondes cosmiques à interaction forte : 4,5 millions de kilomètres de la Terre, 3 millions pour la plus proche. Temps estimé avant son arrivée sur Terre : 2 minutes !

Les deux escouades de deux sondes se dirigent vers les continents asiatique et nord-américain, la dernière fait cap vers le continent européen.

Si elle pressait l'interrupteur, cette évolution de trois milliards cinq cents millions d'années s'interromprait. Tout se dissiperait dans l'éternelle nuit de l'Univers, comme si rien n'avait jamais existé.

Ce bébé semblait être de retour dans ses bras, doux, chaud, son petit visage tendre et humide, son sourire sucré, sa bouche qui l'appelait "maman".

Distance moyenne de la formation des sondes cosmiques à interaction forte : 3 millions de kilomètres de la Terre, 1,5 million pour la plus proche, dont la décélération est rapide. Temps estimé avant son arrivée sur Terre : une minute trente !

— Non ! hurla Cheng Xin, puis elle jeta l'interrupteur, le regardant glisser au loin avec dégoût comme si c'était une incarnation démoniaque.

La formation des sondes cosmiques à interaction forte se rapproche de l'orbite lunaire, elle continue sa décélération. À en juger par la trajectoire des sondes, leurs cibles sont les stations de contrôle de diffusion cosmique d'ondes gravitationnelles d'Amérique du Nord, d'Europe et d'Asie. Temps estimé avant l'impact avec la station zéro : trente secondes.

Ces dernières secondes parurent s'étirer à l'infini, comme le fil d'une toile d'araignée. Mais Cheng Xin n'hésitait plus, elle avait déjà pris sa décision, une décision qui n'avait pas surgi de ses pensées, mais de ses gènes, un patrimoine qui remontait à quatre milliards d'années en arrière, au moment où cette décision avait été prise pour la première fois. Toutes les vicissitudes du temps n'avaient fait que la renforcer. Peu importe qu'elle ait raison ou tort, Cheng Xin savait qu'elle n'avait pas d'autre choix.

Heureusement arrivait maintenant l'instant de la délivrance.

Il y eut de puissantes secousses. Les gouttelettes avaient traversé la croûte terrestre. Incapable de tenir debout, Cheng Xin tomba assise sur le sol. Elle avait la sensation que les solides strates rocheuses qui l'entouraient avaient disparu. C'était comme si la station de contrôle était campée sur un tympan gigantesque. Cheng Xin ferma les yeux, s'imaginant la scène au-dessus d'elle, ces gouttelettes qui perforaient la Terre. Elle attendait que ces démons lisses et luisantes pulvérisent ce lieu à une vitesse cosmique et la réduisent, elle, et tout à proximité, en magma en fusion.

Mais après encore quelques violents soubresauts, les secousses cessèrent, comme le roulement d'une grosse caisse à la fin d'un morceau de musique.

La lumière rouge sur le grand écran disparut, faisant de nouveau place à la blancheur de tantôt et rendant sa lumière à la pièce. Quelques lignes noires s'affichèrent sur ce fond immaculé :

Le transmetteur d'ondes gravitationnelles nord-américain a été détruit.

Le transmetteur d'ondes gravitationnelles européen a été détruit.

Le transmetteur d'ondes gravitationnelles asiatique a été détruit.

Les capacités d'amplification solaire d'ondes électromagnétiques ont été inhibées à toutes les fréquences.

Encore une fois, le silence recouvrit tout. On n'entendait que de vagues clapotis, provenant sans doute d'une canalisation fissurée lors du séisme.

Cheng Xin comprenait à présent que la gouttelette avait porté son attaque sur l'antenne à ondes gravitationnelles du continent asiatique, enterrée à une profondeur similaire, à vingt kilomètres de là.

Elle n'avait pas pris la peine d'attaquer la Porte-épée.

Les lignes de texte noir s'effacèrent et après un moment de blancheur, émergèrent enfin ces quelques mots :

Impossible de rétablir le système de diffusion cosmique d'ondes gravitationnelles. Fin de la dissuasion de la forêt sombre.

13. Lorsque l'observateur, la cible observée et le Soleil sont sur une même ligne de visée, l'objet observé se retrouve avec le Soleil comme toile de fond. On appelle ce phénomène transit solaire. Dans cette circonstance, l'immense source de rayonnements électromagnétiques que constitue le Soleil provoque de puissantes interférences qui perturbent l'observation. (N.d.A.)

Ère de la Post-Dissuasion, H + 1. Un monde perdu

Cheng Xin prit l'ascenseur pour remonter à la surface. En sortant de la station, elle vit cette place où s'était déroulée une heure plus tôt la cérémonie de transfert. Tous les participants étaient déjà partis et le lieu était maintenant désert, à l'exception d'une rangée de drapeaux qui étiraient leurs longues ombres dans le crépuscule. Les drapeaux des Nations unies et de la Flotte solaire trônaient au-dessus de ceux de toutes les nations, voletant paisiblement, agités par une brise légère. Au-delà, le désert de Gobi s'étendait à perte de vue. Quelques oiseaux gazouillaient sur des tamaris qui poussaient alentour. Dans le lointain, on apercevait les interminables monts Qilian, aux sommets lamés d'argent par la neige.

Rien ne semblait avoir changé, mais ce monde n'appartenait plus aux humains.

Cheng Xin ne savait que faire. Personne n'avait cherché à la contacter après la fin de la dissuasion. Comme la dissuasion, la Porte-épée n'existait plus.

Elle avança, hagarde. Quand elle sortit par la porte de la base, deux gardes la saluèrent respectueusement. Elle était terrifiée à l'idée de leur faire face, mais elle ne décela rien d'autre dans leurs yeux que de la curiosité. De toute évidence, ils ne savaient pas encore ce qui venait de se passer. Il était permis à la Porte-épée de s'absenter temporairement de la station pour se rendre à la surface. Peut-être croyaient-ils qu'elle était sortie examiner les dégâts du séisme qui venait de se produire. Arrivée à la grande porte, Cheng Xin croisa quelques officiers postés à côté d'un véhicule militaire volant. Ils ne la regardèrent même pas, trop absorbés dans l'observation de quelque chose. L'un d'entre eux pointait le doigt vers le lointain.

Cheng Xin suivit leur regard. Elle vit à l'horizon un nuage en champignon, formé par la poussière souterraine expulsée lors de

l'impact. Celle-ci était si dense que le nuage avait presque l'air solide vu d'ici. Cette présence brutale au milieu de la sérénité du ciel et de la terre paraissait avoir été retouchée maladroitement par un logiciel informatique. À le regarder de plus près, Cheng Xin crut voir dans ce nuage un visage affreux et grimaçant. Il s'élevait à l'endroit où la gouttelette avait perforé la croûte terrestre.

Elle entendit quelqu'un crier son nom. Elle se retourna et eut la surprise de voir 艾AA se précipiter vers elle. Elle était vêtue d'une veste blanche et ses longs cheveux dansaient dans le vent. Le souffle court, elle expliqua aux officiers qu'elle venait rendre visite à Cheng Xin, mais ils refusèrent de la laisser passer. Elle désigna sa voiture, stationnée plus loin, et expliqua qu'elle lui apportait des pots de fleurs pour décorer son nouveau logement. Puis, pointant le nuage, elle demanda si c'était une éruption volcanique provoquée par le séisme.

Cheng Xin aurait voulu courir la rejoindre, la prendre dans ses bras et éclater en sanglots, mais elle se maîtrisa : elle souhaitait retarder l'heure à laquelle cette jeune fille si guillerette apprendrait ce qui s'était réellement passé. Elle voulait que les derniers échos de cette époque merveilleuse qui venait de s'achever se prolongent encore un peu.

Extrait des *Chroniques du hors-temps*. Réflexions sur l'échec de la dissuasion de la forêt sombre

Le facteur principal de l'échec de la dissuasion de la forêt sombre fut sans conteste d'avoir élu la mauvaise Porte-épée. Néanmoins, cet aspect sera abordé plus en profondeur dans un autre chapitre. Nous nous attarderons ici à reconsidérer les erreurs techniques de la conception du système de dissuasion.

Au lendemain de l'échec, la plupart des gens pointèrent tout d'abord du doigt le trop petit nombre de transmetteurs d'ondes gravitationnelles et le démantèlement de dix-neuf transmetteurs sur les vingt-trois préalablement construits. Toutefois, cette réaction ne saisisait la vraie nature du problème car, selon les données d'observation recueillies au cours de l'attaque, une dizaine de secondes avaient suffi aux gouttelettes pour traverser la croûte et détruire un transmetteur. Même dans l'éventualité où les cent transmetteurs du projet originel avaient été édifiés et mis en service, les gouttelettes auraient eu tôt fait d'anéantir le système entier. La clef du problème se trouvait précisément dans le fait que ce système *pouvait* être anéanti. Les humains auraient pourtant pu envisager un système de diffusion indestructible.

C'était moins un problème de nombre de transmetteurs que de lieux d'implantation.

On aurait pu imaginer que les vingt-trois transmetteurs ne soient pas déployés sur terre mais dans l'espace – soit dans vingt-trois vaisseaux du même genre que le *Gravité* – et que ces engins soient éparpillés dans différentes régions du système solaire. En cas d'attaque soudaine des gouttelettes, elles auraient difficilement pu venir à bout de tous les vaisseaux : un ou deux au moins auraient pu s'échapper et disparaître dans les profondeurs de l'espace.

Cette option aurait parallèlement renforcé le degré de dissuasion de

la forêt sombre, sans avoir besoin de dépendre du Porte-épée. Lorsque les Trisolariens auraient pris connaissance de ce projet, conscients que leurs forces stationnant dans le système solaire n'auraient pas pu être en mesure de désamorcer en totalité le système de dissuasion, ils n'auraient sans doute pas encouru un tel risque.

Malheureusement, il n'y avait qu'un seul *Gravité*.

Deux raisons pouvaient cependant expliquer que l'on n'ait pas construit davantage de vaisseaux équipés d'antennes à ondes gravitationnelles : la première était liée à l'attaque des Fils de la Terre contre le transmetteur en Antarctique. Il fallait veiller à se protéger contre un ennemi intérieur, or les vaisseaux spatiaux étaient bien plus vulnérables que les stations souterraines, en cela qu'ils comportaient trop de variables incertaines. La deuxième explication était de nature économique : compte tenu de leur immense taille, les antennes à ondes gravitationnelles devaient occuper la totalité de la coque des vaisseaux. En outre, les matériaux utilisés pour leur construction devaient satisfaire aux exigences de la navigation spatiale, si bien que les composants requis valaient le double de leur prix d'origine. Un vaisseau comme le *Gravité* avait un coût similaire à celui additionné des vingt-trois transmetteurs terrestres. Enfin, les coques des vaisseaux ne pouvaient pas être renouvelées. Quand la corde vibrante en matière dégénérée de l'antenne atteignait la période fatidique de cinquante ans, elle devenait inopérante. Le vaisseau n'étant plus capable de diffuser des ondes gravitationnelles, il fallait en construire un nouveau.

Mais il y avait une raison encore plus profonde, que nul n'avait jamais avancée ou dont nul n'avait jamais eu conscience, et qui était enfouie dans les replis de l'inconscient humain : les vaisseaux à ondes gravitationnelles étaient trop puissants, si puissants qu'ils effrayaient leurs bâtisseurs eux-mêmes. Si une attaque de gouttelette ou tout autre incident poussait un vaisseau à ondes gravitationnelles à s'enfuir dans les tréfonds de l'espace, et que celui-ci soit condamné sous la menace à ne plus jamais revenir dans le système solaire, il deviendrait un nouvel *Âge de Bronze* ou un nouvel *Espace Bleu*, ou peut-être même quelque chose d'encore inconnu, de bien pire. Un spectre redoutable planerait dès lors à tout jamais dans l'espace.

Cette peur prenait racine dans celle de la dissuasion de la forêt sombre elle-même, elle était caractéristique de la dissuasion ultime : le dissuadé et le dissuadant partageaient une même peur de la dissuasion.

Cheng Xin se dirigea vers les officiers et exigea qu'on la conduise vers le lieu de l'éruption. Un lieutenant-colonel en charge de la sécurité de la base lui affréta aussitôt deux voitures volantes, une pour l'amener jusqu'au lieu demandé, et l'autre pour acheminer quelques gardes qui assureraient sa sécurité. Cheng Xin demanda à AA de rester sur place pour l'attendre mais devant l'insistance de cette dernière elle accepta à contrecœur de la prendre avec elle.

Rasant le sol, les voitures volantes firent route à vitesse lente vers le nuage de poussière. AA interrogea le soldat qui conduisait sur ce qui s'était passé, mais il répondit qu'il n'en savait rien. Le volcan était entré deux fois en éruption, à quelques minutes d'intervalle. Il ajouta que c'était peut-être la première éruption volcanique à jamais s'être produite à l'intérieur des frontières de la Chine.

Il n'aurait jamais pu imaginer que, sous ce volcan, se cachait l'un des points d'équilibre stratégique de ce monde – une antenne à ondes gravitationnelles. La première éruption avait été provoquée par l'impact de la gouttelette quand elle avait traversé la croûte terrestre. Après avoir démolì l'antenne, elle était ressortie par où elle était venue, causant une seconde éruption. Les éruptions avaient été provoquées par l'énergie cinétique phénoménale libérée par la gouttelette en perforant la croûte, et non par l'éjection de la matière issue du manteau, de sorte qu'elles avaient été de courte durée. À cause de la vitesse étourdissante à laquelle l'appareil ennemi était arrivé, son entrée et sa sortie du manteau n'avaient pu être visibles à l'œil nu.

Quelques fosses fumantes naissaient çà et là sur le désert traversé par les véhicules : des cratères creusés par la lave et les roches brûlantes éjectées après l'éruption. Plus ils avançaient, plus les cratères étaient nombreux. Une épaisse couche de fumée paraissait envelopper le désert, derrière laquelle on devinait de temps à autre des tamaris en flammes. La présence humaine était rare dans cette région, mais on pouvait remarquer quelques vieilles ruines qui s'étaient écroulées sous l'effet du séisme. On se serait cru sur un champ de bataille après la guerre.

Le nuage avait déjà été quelque peu dispersé par le vent et ne se présentait plus sous la forme d'un champignon ; c'était maintenant une chevelure hirsute aux pointes teintées de pourpre par le soleil couchant. En se rapprochant du lieu de l'éruption, les voitures furent arrêtées par une patrouille volante qui les contraignit à se poser. Sur l'insistance de Cheng Xin, la ligne de sécurité lui fut ouverte. Ces militaires ne savaient pas encore que le monde avait sombré et, à leurs yeux, Cheng Xin détenait toujours l'autorité d'une Porte-épée. Ils refusèrent toutefois de laisser passer AA, en dépit de ses véhémentes protestations.

Le vent était favorable et peu de poussière retombait du ciel, mais cela ne l'empêchait pas d'occulter les rayons du crépuscule, si bien que la terre était baignée dans une obscurité seulement troublée par quelques ombres vacillantes. Cheng Xin marcha une centaine de mètres dans cette pénombre, jusqu'à se retrouver à la crête d'une grande fosse. Celle-ci se prolongeait sous la forme d'un entonnoir, dont le centre était profond de quelques dizaines de mètres. De grosses volutes de fumée blanche s'échappaient du cratère et on devinait à la lueur rouge foncé du fond que s'y trouvait un lac de lave.

Sous le cratère, à une profondeur de quarante-cinq kilomètres, l'antenne à ondes gravitationnelles, un cylindre long de mille cinq cents mètres avec un rayon de cinquante mètres, suspendu dans un espace vide du manteau grâce au phénomène de la sustentation électromagnétique, avait été réduite en morceaux et engloutie par un magma bouillonnant.

Cela aurait dû être son destin, il n'y aurait pas eu de fin plus juste pour une Porte-épée ayant abandonné son pouvoir de dissuasion.

Cette clarté rouge au fond de la fosse l'appelait. Un pas et elle pourrait obtenir la délivrance désirée. Elle fixait ce lac de lave pourpre, hypnotisée par les mouvements de ses vagues bouillonnantes, jusqu'à ce qu'un éclat de rire la tire de ses rêveries comme une cloche d'argent.

Cheng Xin se retourna. Au milieu des ombres changeantes projetées par les rayons du crépuscule qui perçaient à travers la fumée et la poussière s'avancait une silhouette longiligne. Cheng Xin ne la reconnut que lorsqu'elle fut toute proche : Intellectra.

En dehors de son visage, toujours pâle et gracieux, l'androïde n'avait déjà plus rien de commun avec celle que connaissait Cheng Xin. Elle était vêtue d'un treillis aux couleurs du désert et les fleurs qu'elle portait autrefois dans les cheveux laissaient maintenant place à des cheveux coupés court et dégagés. Elle portait une écharpe de ninja autour du cou et un long sabre de samouraï dans le dos, ce qui lui donnait une allure martiale et téméraire. Pourtant, la féminité extrême qu'elle dégageait autrefois ne s'était pas tout à fait dissipée : ses mouvements et ses attitudes avaient toujours la douceur de l'eau, mais ils étaient empreints d'une beauté meurtrière, c'était une corde de potence souple, mais mortelle. Même les vagues de chaleur qui jaillissaient du cratère ne parvenaient pas à chasser son souffle glacial.

— Tu as pris la décision que nous avions prévue, fit Intellectra avec un rictus froid. Ne sois pas trop dure envers toi-même. La réalité, c'est que c'est l'humanité qui t'a choisie et c'est donc elle qui a choisi cette fin. Tu es peut-être la seule véritable innocente.

Les paroles d'Intellectra émurent quelque peu Cheng Xin. Elle n'était pas réconfortée, mais elle devait bien admettre que cette belle diablesse avait le pouvoir de lire dans son esprit.

Cheng Xin vit AA approcher. Elle avait apparemment appris – ou deviné – ce qui s'était passé. Elle foudroyait Intellectra d'un regard brûlant. Elle ramassa une pierre sur le sol, prête à l'écraser sur le crâne de l'androïde. Intellectra fit volte-face et écarta la pierre aussi facilement que si elle chassait un moustique. AA lui lança au visage toutes les insultes qu'elle connaissait et se baissa pour prendre une autre pierre. Intellectra sortit le sabre de son fourreau et repoussa sans peine de son autre main Cheng Xin qui se ruait vers elle. De l'autre, elle fit tournoyer son arme qui siffla dans l'air, aussi insaisissable que la pale d'un ventilateur. Quand elle cessa, des mèches de cheveux d'AA tombèrent sur le sol. Cette dernière, pétrifiée, rentra la tête dans le cou et resta de glace, sans oser le moindre geste.

Cheng Xin se souvint qu'elle avait vu ce *katana* dans la demeure orientale d'Intellectra, au sommet de l'arbre enveloppé par la brume. Il était alors placé sur un reposoir en bois près de la table de thé, à côté de deux épées plus courtes – des *wodao* chinois. Rangées dans leurs fourreaux, ces armes paraissaient si inoffensives...

— Pourquoi tout ça ? murmura Cheng Xin, comme si elle se posait la question à elle-même.

— Parce que l'Univers n'est pas un conte de fées.

Faisant appel à la raison, Cheng Xin admettait que si la balance de la dissuasion avait continué à se maintenir, c'était à l'humanité et non aux Trisolariens que se seraient présentées les plus belles perspectives d'avenir. Mais dans son subconscient, l'Univers était un conte de fées, une histoire d'amour. Sa plus grande méprise avait été ne pas s'être mise à la place de l'ennemi.

Cheng Xin comprit au regard d'Intellectra pourquoi elle avait été épargnée par la gouttelette.

Maintenant que les systèmes de diffusion d'ondes gravitationnelles vers l'espace avaient été mis hors d'état et que les capacités d'amplification solaire avaient été étouffées, le fait que Cheng Xin reste en vie ne présentait aucune menace. En allant plus loin, on pouvait même penser que si les humains parvenaient un jour à maîtriser une technique de diffusion cosmique encore inconnue du monde trisolarien – ce qui était hautement improbable –, éliminer la Porte-épée offrirait à d'autres l'opportunité de mettre la dissuasion à exécution. Cependant, tant que la Porte-épée serait vivante, cette possibilité resterait infiniment faible car tous jouiraient d'un appui et d'une excuse pour fuir leurs responsabilités.

Mais quel genre d'appui ? Cheng Xin n'était plus une menace, elle était même devenue un bouclier. L'ennemi avait vu clair à travers elle.

Elle était le conte de fées.

— Ne te réjouis pas trop vite, nous avons encore le *Gravité* ! lança AA, qui reprenait un peu d'audace.

Intellectra fit un dernier moulinet avec son sabre et le glissa avec précision dans son fourreau, puis elle sourit avec mépris :

— Petite sotte, le *Gravité* a déjà été détruit, une heure avant l'achèvement de la cérémonie du transfert. Dommage, sans la zone aveugle des intellectrons, j'aurais pu vous montrer sa carcasse reposant à une année-lumière d'ici.

Il apparaissait clair que le complot avait été prémédité depuis longtemps : la date de la cérémonie de transfert de l'autorité sur le système de transmission d'ondes gravitationnelles avait été fixée cinq

mois plus tôt. À ce moment-là, les intellectrons qui accompagnaient le *Gravité* n'étaient pas encore entrés dans la zone aveugle, mais les gouttelettes avaient déjà reçu l'ordre d'attaquer le vaisseau humain le jour de la cérémonie du transfert.

— Je dois partir. Veuillez transmettre tous les respects du monde trisolarien au Dr Luo Ji. C'était un puissant dissuadant, un grand guerrier. Et si vous en avez l'occasion, faites part à M. Thomas Wade de nos regrets.

Cheng Xin leva la tête, surprise.

— Vous savez, dans notre système d'analyse comportementale, votre degré de dissuasion oscillait autour de dix pour cent, celui d'un vulgaire ver de terre rampant ; le degré de dissuasion de Luo Ji atteignait jusqu'à quatre-vingt-dix pour cent, c'était un cobra prêt à mordre. Quant à Wade...

Intellectra regarda les derniers rayons du soleil couchant derrière la poussière. Ses yeux trahissaient une peur manifeste. Elle secoua vigoureusement la tête, comme si elle essayait de chasser une pensée de son esprit :

— Wade n'avait aucune courbe. Quels que soient les paramètres environnementaux extérieurs, sa force de dissuasion était bloquée à cent pour cent. C'est le diable ! S'il avait été élu Porte-épée, rien de tout cela ne serait arrivé. La paix aurait perduré. Nous avions déjà attendu soixante-deux ans, et nous aurions dû continuer à attendre, un demi-siècle peut-être ou encore davantage et, à ce moment-là, notre monde n'aurait sans doute plus été en mesure de lutter contre un ennemi aux forces certainement égales aux nôtres. Nous aurions dû nous soumettre... Mais nous savions que les humains vous choisiraient.

Intellectra s'éloigna à grandes foulées. Après avoir parcouru une certaine distance, elle cria à une Cheng Xin et une AA qui la regardaient partir sans un mot :

— Pauvres vermines, préparez-vous à partir pour l'Australie !

Ère de la Post-Dissuasion, 60^e jour. Le monde perdu

Le trente-huitième jour après la fin de la dissuasion, la station d'observation Ringer-Fitzgerald qui opérait sur la frange extérieure de la ceinture d'astéroïdes découvrit quatre cent quinze nouveaux sillages de vaisseaux dans un nuage de poussière interstellaire proche du système trisolarien. Tout paraissait indiquer que Trisolaris envoyait une deuxième flotte en direction du système solaire.

Cette flotte avait donc décollé cinq ans plus tôt, car son passage dans le nuage de poussière datait d'il y a quatre ans. C'était un mouvement risqué de la part des Trisolariens, car s'ils n'avaient pas pu anéantir le système de dissuasion de la forêt sombre en cinq ans, la découverte des sillages de la flotte aurait probablement causé la mise à exécution précoce de la dissuasion. Cela signifiait que Trisolaris avait très tôt pressenti avec une grande lucidité le changement qui s'était peu à peu opéré dans l'esprit des humains vis-à-vis de la dissuasion de la forêt sombre et pu prédire quel genre de Porte-épée serait élu.

L'histoire semblait revenue à son point de départ, un nouveau cycle commençait.

L'échec de la dissuasion plongea de nouveau le futur du monde humain dans les ténèbres mais, comme lors de la première Crise trisolarienne deux siècles auparavant, les hommes ne lièrent pas directement ces ténèbres à leur propre destin. D'après l'analyse des sillages laissés dans le nuage de poussière, la vitesse de la seconde flotte ne différait pas beaucoup de celle de la première, et si elle était légèrement plus rapide, elle ne devrait atteindre le système solaire que dans deux ou trois siècles. La génération actuelle de Terriens vivrait en paix. Ayant appris des errements du Grand Ravin, la société humaine ne sacrifierait plus le présent pour l'avenir.

Mais cette fois, l'humanité ne fut pas aussi chanceuse.

Trois jours à peine après que la flotte trisolarienne fut sortie du nuage de poussière, les membres du système d'observation eurent la surprise de détecter quatre cent quinze nouveaux sillages dans le nuage de poussière suivant. Ceux-ci ne pouvaient appartenir à une autre flotte, c'étaient ceux des vaisseaux dont on avait découvert la présence quelques jours plus tôt. Il avait fallu cinq ans à la première flotte pour parcourir le trajet entre les deux nuages, et six jours seulement à la seconde.

La flotte trisolarienne avait atteint la vitesse de la lumière.

L'analyse menée sur le deuxième nuage de poussière en apporta la preuve. Les sillages s'étiraient bien à une vitesse de trois cent mille kilomètres par seconde et leur impact sur le nuage était plus turgescent que lors du passage de la première flotte.

D'un point de vue temporel, il ressortait que la flotte avait atteint la vitesse de la lumière immédiatement après sa traversée du premier nuage de poussière, et elle ne paraissait pas être passée par une phase d'accélération.

S'il en était bien ainsi, la deuxième flotte trisolarienne aurait déjà dû avoir atteint le système solaire, ou presque. Un simple télescope astronomique de taille moyenne permettait à présent de voir dans l'espace une série de quatre cent quinze points lumineux à six mille unités astronomiques du Soleil : les lumières des propulseurs de la flotte en train de décélérer. Toutefois, ceux-ci paraissaient ordinaires. Les vaisseaux naviguaient maintenant à une vitesse correspondant à quinze pour cent de celle de la lumière. C'était de toute évidence la vitesse la plus élevée qui permettait une décélération suffisante pour gagner sans encombre le système solaire. Sur la base d'un calcul de sa vitesse et de son taux de décélération, on estimait que la flotte arriverait dans le système solaire d'ici un an environ.

Il demeurait bien sûr des zones d'ombre : la flotte trisolarienne pouvait apparemment gagner ou quitter la vitesse de la lumière en un temps extrêmement court, mais elle n'avait pas voulu – ou pas osé – le faire trop près de son système ou du système solaire. Après le décollage des vaisseaux, ceux-ci avaient navigué une année entière à vitesse régulière, attendant de se retrouver à six mille unités astronomiques de leur système, avant de passer en vitesse luminique ;

c'était à une distance similaire du système solaire qu'ils étaient revenus à l'utilisation des propulseurs conventionnels. Ils auraient pu couvrir ces six mille unités astronomiques en un mois grâce à la vitesse de la lumière mais avaient choisi de les parcourir à une vitesse ordinaire, ce qui leur avait pris une année entière. Leur voyage avait ainsi duré deux ans de plus que s'il avait été effectué intégralement à la vitesse lumineuse.

Une seule explication permettait pour l'heure de comprendre ce choix : éviter que le passage des quatre cent quinze vaisseaux en vitesse de la lumière ait un impact sur les deux mondes. Cette distance de sécurité représentait deux cents fois celle entre la Terre et Neptune. Cela supposait que l'énergie produite par les moteurs était deux ordres de grandeur plus grande que celle d'une étoile, ce qui dépassait toute imagination.

Extrait des *Chroniques du hors-temps*. L'explosion technologique trisolarienne

Quand Trisolaris avait-elle connu une telle explosion technologique ? C'était une énigme. Certains experts estimaient que cette accélération avait commencé avant même la Grande Crise, tandis que d'autres avançaient que la technologie trisolarienne n'avait véritablement connu un tel bond qu'à l'Ère de la Dissuasion. Tous s'entendaient cependant sur les deux facteurs qui avaient contribué à ce progrès soudain.

Tout d'abord, la civilisation terrienne avait exercé une influence colossale sur le monde trisolarien. Sur ce point, les Trisolariens n'avaient probablement pas menti. Depuis l'arrivée du premier intellectron sur Terre, l'importation massive d'éléments issus de la culture humaine avait provoqué des bouleversements profonds au sein du monde trisolarien, et la population avait commencé à faire siennes certaines valeurs humaines. Les Trisolariens avaient pris conscience que les régimes autoritaires établis en réaction aux ères chaotiques étaient en réalité des barrières à la science. La liberté de pensée fut donc encouragée et les droits individuels mieux respectés. Ces changements avaient peut-être amorcé dans ce monde lointain des mouvements semblables à ceux des Lumières ou de la Renaissance, lesquels avaient conduit à un bond technologique. Cela avait dû être un épisode glorieux de l'histoire trisolarienne, mais l'humanité ne connaissait aucun détail concret sur son processus.

L'autre facteur avancé n'était qu'une hypothèse : les autres intellectrons envoyés en mission d'exploration dans l'Univers n'avaient pas fait chou blanc, comme le prétendaient les Trisolariens. Avant de pénétrer dans des zones aveugles, ils avaient pu sonder d'autres mondes civilisés. Si c'était le cas, on pouvait imaginer que le monde trisolarien ne se soit pas contenté de glaner des connaissances

technologiques auprès de ces civilisations hypothétiques, mais aussi d'autres informations primordiales au sujet de la forêt sombre. Aussi, dans tous les domaines, Trisolaris en savait beaucoup, beaucoup plus que la Terre.

Intellectra se montra pour la première fois depuis la fin de la dissuasion. Vêtue de son treillis beige, son sabre sur le dos, elle proclama au monde que la deuxième flotte trisolarienne arriverait dans quatre ans pour achever la conquête totale du système solaire.

Trisolaris adoptait aujourd'hui à l'égard de l'humanité une autre politique que celle envisagée lors de la première crise : Intellectra assura que son monde n'envisageait plus d'anéantir les humains, mais de les parquer dans des réserves, qui seraient établies respectivement sur le continent australien et sur un tiers du territoire martien. Cette directive permettrait d'assurer un espace de survie minimal pour la civilisation humaine.

Intellectra indiqua qu'afin de préparer l'occupation à venir les humains devaient immédiatement commencer leur migration vers les réserves. Pour mettre en application ce qu'elle appelait la "dédissuasion" et éradiquer définitivement la menace de la forêt sombre, l'humanité devait être entièrement désarmée, et la migration être "nue", c'est-à-dire qu'aucune installation et aucun équipement lourd ne pouvaient être emportés dans les réserves. Enfin, l'exode devrait avoir été achevé en une année.

Les logements actuels sur Mars ne pouvaient accueillir que trois millions de personnes. L'Australie deviendrait donc le principal foyer de migration.

Mais malgré cette annonce, les humains se laissèrent bercer par l'illusion qu'ils bénéficieraient encore au moins d'une génération de paix, si bien qu'aucune nation ne réagit à l'annonce d'Intellectra et nul n'entreprit d'émigrer sur l'heure en Australie.

Cinq jours après ce que l'histoire retiendrait comme la "Proclamation des réserves", l'une des cinq gouttelettes qui stationnait jusque-là à l'intérieur de l'atmosphère terrestre attaqua trois grandes cités d'Amérique du Nord, d'Europe et d'Asie. Le but de ces attaques n'était pas de détruire les villes, mais de terroriser leurs habitants. La gouttelette rasa les immenses forêts urbaines, percutant tous les bâtiments suspendus qui se trouvaient sur son passage. Ceux-ci prirent feu, puis ils chutèrent de plusieurs centaines de mètres comme des

fruits trop mûrs. Cet épisode causa la mort de trois cent mille habitants. Ce fut la perte humaine la plus tragique depuis l'Ultime Bataille.

Les gens comprirent enfin que, devant les gouttelettes, ils étaient aussi fragiles que des œufs coincés sous un rocher : peu importait la taille de la ville ou du bâtiment, ils étaient sans défense. S'ils le voulaient, les Trisolariens pouvaient démolir n'importe quelle cité, et faire peu à peu de la surface de la Terre un vaste champ de ruines.

En réalité, cette infériorité était moins flagrante que par le passé. Les humains avaient compris depuis longtemps que la seule manière de se protéger contre les gouttelettes était d'utiliser des matériaux faisant eux-mêmes appel à l'interaction forte. Avant le terme de la dissuasion, des instituts de recherche à la surface et dans l'espace étaient déjà parvenus à créer en laboratoire une faible quantité de ces matériaux ultrarésistants. Seulement, ils étaient encore très loin de pouvoir en produire à grande échelle et à un niveau exploitable. S'ils avaient pu disposer de dix années supplémentaires, ils auraient pu envisager de produire des MIS (matériaux à interaction forte) à la chaîne et, en dépit du système de propulsion des gouttelettes qui dépassait en bien des points tout ce que l'humanité était en mesure de développer, il leur aurait été possible d'envoyer contre elles des missiles de MIS téléguidés. Grâce à leur avantage numérique, les missiles auraient peut-être pu venir à bout des gouttelettes. Ou bien, ils auraient pu utiliser des MIS pour bâtir des écrans de protection. Même si les gouttelettes avaient osé attaquer ces boucliers, elles seraient devenues des obus à usage unique.

Mais aucun de ces projets ne se concrétiserait jamais.

Intellectra fit une nouvelle déclaration, dans laquelle elle expliqua que si Trisolaris avait revu son projet politique d'extermination de la civilisation humaine, c'était par amour et par respect pour ses accomplissements. Une fois la migration vers l'Australie terminée, les humains connaîtraient certainement une période difficile, mais elle ne durerait que trois ou quatre ans. Après l'arrivée de la flotte, les nouveaux occupants auraient les moyens d'offrir aux réfugiés une vie plus décente. Ils les aideraient à construire davantage de logements sur Mars, de façon que cinq ans après leur venue une émigration de

masse puisse être organisée vers l'espace. Ce processus serait achevé dans une quinzaine d'années et l'humanité bénéficierait alors d'un espace de vie appréciable. Commencerait dans le système solaire une ère de cohabitation pacifique entre les deux civilisations. Mais tout ce dénouement était soumis à une condition préalable : le bon déroulé de la première migration humaine vers l'Australie. Si le transfert des populations ne débutait pas sur-le-champ, les gouttelettes continueraient à attaquer les villes. Passé le délai d'un an, tout humain qui se trouverait hors des réserves serait soupçonné d'invasion du territoire trisolarien et aussitôt exterminé. Bien entendu, si les humains quittaient les villes et se disséminaient sur tous les continents, il serait ardu pour les cinq gouttelettes de les traquer un par un, mais la flotte trisolarienne qui arriverait dans quatre ans n'aurait sans doute aucun mal à terminer le travail.

— L'humanité doit son salut au rayonnement de sa culture, j'espère que vous saurez en être dignes, termina Intellectra.

Et ainsi commença la grande migration vers l'Australie.

Ère de la Post-Dissuasion, An 2. Australie

Debout devant la maison du vieux Kuparr, Cheng Xin contemplait les vagues bouillantes et chatoyantes du Grand Désert Victoria. Partout où pouvait se poser le regard, ce n'était qu'une large densité d'habitations de fortune tout juste sorties de terre. Sous le soleil de midi, ces constructions faites en contreplaqué et en tôles de métal semblaient neuves mais fragiles, un peu comme si on avait éparpillé des origamis sur le sable.

Quand le capitaine Cook avait découvert l'Australie cinq siècles plus tôt, il n'avait jamais imaginé qu'un jour l'humanité tout entière serait rassemblée sur ce gigantesque continent presque désert.

Cheng Xin et AA avaient fait partie de la première vague de réfugiés. Cheng Xin aurait pu choisir de se rendre à Canberra ou à Sydney pour y couler des jours plus tranquilles, mais elle avait insisté pour être traitée comme une citoyenne ordinaire, et elle avait été acheminée à l'intérieur des terres, là où les conditions de vie étaient les plus rudes. Elle avait rejoint la zone de migration située au milieu du désert, près de Warburton. Elle fut émue qu'AA, qui, elle aussi, aurait pu s'installer en ville, la supplie de l'accompagner.

Si la vie fut supportable les premiers jours, quand le nombre de migrants était encore limité, elle devint de plus en plus dure dans les zones de migration. Plus rude encore que les privations matérielles, c'était le harcèlement par les autres migrants. Cheng Xin et AA vécurent au début seules dans un abri, mais le nombre de réfugiés augmentant constamment, celui des occupants passa bientôt à huit. Les six autres femmes avec qui elles partageaient ce logement étaient nées à l'époque paradisiaque de l'Ère de la Dissuasion. Pour la première fois de leur vie, elles devaient ici composer avec le rationnement de la nourriture et de l'eau, avec des murs inertes n'activant aucune fenêtre d'information, des chambres sans

climatiseur, des toilettes et des douches publiques, des lits superposés... C'était une société absolument égalitaire, où l'argent n'avait plus cours, car tous recevaient les mêmes rations. Ces femmes n'avaient jamais vu un tel dépouillement ailleurs que dans des films ou dans des livres d'histoire. Pour elles, la vie dans la zone de migration était un supplice digne de l'enfer. Cheng Xin devint naturellement la cible de leur colère. Elles déversaient sans trêve leur bile sur elle, la traitant de rebut de l'humanité, lui reprochant de n'avoir pas su effrayer les Trisolariens, et surtout d'avoir abandonné la dissuasion au moment même où elle avait reçu l'alerte de l'attaque. Si Cheng Xin avait déclenché la diffusion par ondes gravitationnelles, les Trisolariens se seraient enfuis d'effroi et l'humanité aurait pu jouir d'encore quelques décennies de quiétude. Et quand bien même la transmission des coordonnées de la Terre aurait causé sa destruction immédiate, cela aurait toujours été mieux que de se retrouver à croupir dans ce trou à rats. Puis les insultes se muèrent en violence physique et en vol de nourriture.

AA faisait de son mieux pour protéger son amie, elle se disputait avec ces furies plusieurs fois par jour. Elle avait même une fois attrapé la plus médisante des six par les cheveux et lui avait frappé la tête contre le pied du lit superposé jusqu'à ce que son visage soit en sang. Les femmes se gardèrent par la suite de les brutaliser à nouveau.

Mais elles n'étaient pas les seules à faire montre d'une telle haine envers Cheng Xin. Les migrants du voisinage venaient régulièrement la harceler, lançant de temps à autre des pierres sur leur habitation, ou bien ils l'encerclaient et la couvraient d'injures.

Cheng Xin encaissait ce déferlement de haine avec placidité. Elle en éprouvait même un certain soulagement : après tout, elle avait échoué dans sa mission de Porte-épée, et elle s'était imaginé devoir payer un tribut plus lourd encore.

C'est alors qu'un vieil homme nommé Kuparr était venu la trouver et les avait invitées, AA et elle, à venir habiter chez lui. Kuparr était un descendant d'Aborigènes australiens. Son visage noir était orné d'une barbe blanche comme la neige et, malgré ses quatre-vingts ans

passés, il avait encore bon pied bon œil. En tant que natif, il avait le droit – pour l’instant du moins – de conserver sa propre maison. C’était un homme de l’Ère Commune. Avant la Grande Crise, il avait été membre actif d’une organisation de protection du patrimoine culturel aborigène. S’il s’était fait hiberner au début de la crise, c’était pour pouvoir poursuivre sa tâche dans le futur. À son réveil, il avait constaté que, comme il l’avait malheureusement auguré, les Aborigènes d’Australie et leur culture étaient au bord de l’extinction.

La maison de Kuparr, construite au ^{xx}ie siècle à l’orée du bush, était ancienne mais robuste. Après que Cheng Xin et AA eurent emménagé chez lui, elles eurent une vie bien plus tranquille. Au-delà du confort matériel dont elles jouissaient désormais, elles trouvaient surtout chez le vieil homme un soutien mental. Contrairement à la plupart des humains qui n’éprouvaient désormais pour les Trisolariens qu’une colère déchirante et une haine tenace, Kuparr faisait face à tous ces événements avec un flegme inouï. Il parlait en réalité très peu de la situation de crise que tous devaient aujourd’hui affronter. Il se contentait généralement de cette phrase :

— Mes enfants, les hommes font, les dieux se souviennent.

Ce que les hommes avaient fait, les hommes s’en souvenaient aussi. Cinq siècles plus tôt, des Terriens dits civilisés – bien que la plupart soient considérés comme des criminels en Europe – avaient débarqué sur ce continent et massacré les habitants du bush comme s’ils chassaient des bêtes sauvages. Plus tard, même quand ils avaient été forcés d’admettre que ces créatures étaient des hommes et non des animaux, l’extermination s’était perpétuée. Les Aborigènes australiens vivaient sur cette vaste terre depuis des dizaines de milliers d’années. Ils étaient encore cinq cent mille à l’arrivée des Blancs en Australie, mais à force de massacres leur nombre était tombé à trente mille et ils avaient dû se réfugier dans les arides déserts de l’Ouest pour survivre...

Lors de la “Proclamation des réserves” par Intellectra, tous notèrent le choix du mot de “réserves”, un terme jadis utilisé pour désigner les zones cédées aux populations indigènes sur un continent loin d’ici, où l’arrivée de Terriens civilisés avait là encore réservé un sort tragique aux premiers habitants.

À leur arrivée chez Kuparr, AA se prit de curiosité pour toutes les antiquités dont regorgeait la maison. C'était comme un musée des cultures aborigènes d'Australie. Tout n'était que vieilles sculptures sur écorce et sur pierre, instruments de musique fabriqués en lamelles de bois et en rondins creux, robes en paille tissée, boomerangs, lances et bien d'autres objets. AA était en particulier fascinée par ces pots de peinture faits en argile blanc et en ocre rouge et jaune. Elle sut immédiatement à quoi ils étaient destinés : elle s'en barbouilla le visage avec les doigts puis entama une danse qu'elle avait déjà dû voir quelque part, riant et jurant que si elles vivaient encore dans leur ancien logement, elle s'amuserait à terrifier ainsi les six garces qui le partageaient avec elles.

Kuparr éclata de rire et secoua la tête. Cette danse n'était pas originaire d'Australie, c'était une danse maorie. Les gens venus d'ailleurs confondaient souvent les deux, mais il existait de grandes différences culturelles entre ces deux peuples : les Aborigènes australiens étaient traditionnellement pacifiques, tandis que les Maoris étaient de féroces guerriers. D'ailleurs, même si la danse d'AA était d'inspiration maorie, elle avait échoué à capturer l'esprit de cette culture. Tandis qu'il parlait, le vieil homme s'enduisait le visage d'ocre, l'animant de couleurs vives. Puis il ôta son haut de vêtement, révélant sa poitrine noire et ses muscles particulièrement saillants pour son âge. Il se saisit d'une authentique lance accrochée au mur et exécuta pour elles un *haka* de guerriers maoris. Cheng Xin et AA étaient subjuguées par sa performance : cet être d'ordinaire si amène et bienveillant s'était métamorphosé en un démon féroce et belliqueux parcouru de la tête aux pieds par une agressivité martiale. À chacun de ses sauts et de ses rugissements, les fenêtres de la maison tremblaient et faisaient frissonner les deux femmes. Mais ce qui les ébranlait le plus, c'étaient ses yeux, roulant et bouillonnant de rage, ces yeux qui convoquaient toute la puissance de la foudre et des typhons du Pacifique, comme si son regard rugissait à l'adresse du ciel et de la terre : Ne fuyez pas ! Je vous tuerai ! Je vous dévorerai !

Sa danse terminée, Kuparr retrouva sa gentillesse habituelle, puis il dit :

— L'important pour un guerrier maori, c'est de fixer son ennemi

dans les yeux, de le vaincre par le regard, avant de l'achever d'un coup de lance. Il marcha au-devant de Cheng Xin et lui lança un regard lourd de sens : Gamine, tu n'as pas su fixer ton ennemi dans les yeux... Mais il lui tapota légèrement l'épaule en murmurant : Mais je ne te blâme pas, je ne te blâme vraiment pas.

Le lendemain, Cheng Xin fit quelque chose qu'elle-même eut du mal à s'expliquer : elle alla trouver Wade.

Après sa tentative de meurtre, Thomas Wade avait été condamné à trente ans de prison et transféré dans un centre de détention de Charleville.

Lorsque Cheng Xin le vit, il était en train de fixer un panneau de contreplaqué à la fenêtre de ce qui deviendrait probablement un entrepôt. L'une de ses manches était vide. À cette époque, il lui aurait été facile de se faire greffer une prothèse qui ait à peu près les mêmes fonctions qu'un bras ordinaire mais, pour une raison inconnue, il avait choisi de rester manchot.

Deux autres détenus, qui semblaient de toute évidence originaires de l'Ère Commune, sifflèrent Cheng Xin à son passage, mais quand ils virent à qui elle était venue rendre visite, ils s'interrompirent et s'empressèrent de replonger dans leur labeur, comme s'ils craignaient d'être châtiés pour leur insolence.

En s'approchant de Wade, Cheng Xin fut surprise de constater que bien que celui-ci ait été condamné aux travaux forcés dans des conditions difficiles, il avait l'air en bien meilleure forme que lors de leur dernière rencontre. Il était rasé de près et ses cheveux étaient soigneusement peignés. Les prisonniers de l'époque ne portaient déjà plus d'uniforme mais ici, c'était lui qui portait la chemise la plus blanche – plus propre encore que celles de ses geôliers. Il tenait quelques clous coincés entre les lèvres, se servant de sa main gauche pour les introduire dans le panneau, après quoi il les enfonçait avec force à l'aide d'un marteau. Il jeta un coup d'œil rapide à Cheng Xin qui constata que son visage exprimait toujours la même froideur. Puis il continua son travail en silence.

Dès le premier regard, Cheng Xin sut qu'il n'avait pas abandonné.

Ses ambitions et ses idéaux, sa fourberie et toutes ces choses qu'il dissimulait et dont Cheng Xin n'avait jamais rien su... Il n'avait rien abandonné.

Cheng Xin lui tendit la main. Il la regarda, posa son marteau et y plaça ses clous. Puis, il frappa un à un les clous qu'elle lui tendait. Ce ne fut que lorsqu'il n'en resta plus un qu'il rompit enfin le silence.

— Pars, dit Wade, puis il sortit encore un clou de sa mallette à outils mais, cette fois, ne le donna pas à Cheng Xin et ne le coinça pas entre ses lèvres. Il le posa à ses pieds.

— Je, je suis juste... Cheng Xin ne savait pas quoi dire.

— Je veux dire, pars de l'Australie, pars vite avant la fin de la migration, murmura Wade. Ses lèvres ne vibrèrent presque pas lorsqu'il prononça cette phrase et ses yeux demeuraient figés sur son panneau, si bien que n'importe qui pouvait croire qu'il était toujours pleinement concentré sur son ouvrage.

Comme à tant de reprises depuis trois siècles, Wade avait réussi à stupéfier Cheng Xin avec une simple phrase. Chaque fois, c'était comme s'il lui lançait une pelote de laine qu'elle devait démêler, nœud après nœud, avant de saisir le sens complexe caché derrière. Mais cette fois, la phrase de Wade la fit frissonner, à tel point même qu'elle n'avait pas le courage d'essayer de la décrypter.

— Va-t'en.

Wade ne laissa pas le temps à Cheng Xin de l'interroger. Il se tourna vers elle et dévoila son sourire si singulier, cette craquelure au milieu d'une rivière gelée :

— Cette fois, je t'ordonne de partir d'ici.

En repartant sur la route de Warburton, Cheng Xin observa les abris des réfugiés qui s'étendaient jusqu'à l'horizon et la foule compacte qui s'entassait entre les rangées de bicoques. Brusquement, un changement se produisit dans son champ de vision, comme si elle contemplait tout cela depuis un autre lieu, en dehors du monde, comme si ce qui s'imposait à son regard était l'image d'un nid de fourmis grouillantes. L'espace d'un instant, cette perception étrange la plongea dans la peur et les rayons de soleil brillants de l'Australie lui parurent aussi sombres et froids que lors d'une pluie d'hiver.

Le troisième mois après le début de la migration, plus d'un milliard d'humains s'étaient déjà installés en Australie. Les nations avaient petit à petit transféré leurs gouvernements dans les grandes villes australiennes. Les Nations unies avaient pour leur part établi leur siège à Sydney. Le transfert des populations était coordonné par chaque gouvernement, avec le concours de la Commission de la migration de l'ONU. Une fois arrivés, les migrants étaient regroupés par zone correspondant à leur pays d'origine, si bien que l'Australie était devenue une réplique en miniature de la Terre. À l'exception des grandes villes, tous les anciens toponymes avaient été abandonnés et remplacés par des noms de villes originaires des nations qui les occupaient. À présent, "New York", "Tokyo" ou "Shanghai" étaient des camps de réfugiés où s'entassaient des taudis de fortune.

Ni les Nations unies ni les gouvernements n'avaient la moindre expérience d'une relocalisation d'une telle envergure et un grand nombre de difficultés et de dangers ne tardèrent pas à se présenter.

Tout d'abord, le problème du logement. Les organismes qui coordonnaient la migration ne se rendirent que trop tardivement compte que l'importation de matériaux de construction du monde entier vers l'Australie ne permettrait finalement de satisfaire que les besoins d'un cinquième des réfugiés, et ce même si on entendait par "habitation" un simple lit où dormir. Quand le nombre de déplacés eut atteint cinq cents millions, il y avait déjà pénurie de matériaux. Il fut alors nécessaire d'installer des tentes immenses, de la taille d'un stade, d'une capacité d'accueil de dix mille personnes. Mais dans un tel environnement et dans des conditions sanitaires aussi déplorables, les épidémies couvaient.

La nourriture aussi commença à manquer. Les industries agricoles australiennes étaient loin de suffire pour subvenir aux besoins de tous les migrants. Il fallait importer des denrées du monde entier. Avec l'augmentation de la population des réfugiés, les processus d'approvisionnement et de répartition de la nourriture devenaient aussi plus longs et plus complexes.

Mais le plus grand danger qui guettait l'humanité était le délitement de l'ordre social. Dans les zones de migration, la société

ultraconnectée n'existait plus : les nouveaux arrivants tentaient bien d'activer des fenêtres sur les murs, les tables de chevet ou même leurs propres vêtements, mais ils s'apercevaient rapidement que tout ici était inerte et déconnecté. Même les communications de base peinaient à être assurées, et les nouvelles du monde ne leur parvenaient que par l'intermédiaire de canaux extrêmement limités. Pour les humains issus de sociétés dominées par la technologie de l'information, c'était comme s'ils perdaient la vue. Dans cette situation, les moyens de contrôle de la population dont étaient autrefois dotés les gouvernements perdirent toute efficacité, et ceux-ci ignoraient comment maintenir l'ordre au sein d'une société surpeuplée.

Une émigration humaine vers l'espace était simultanément en cours.

À la fin de l'Ère de la Dissuasion, environ un million cinq cent mille personnes vivaient dans l'espace. Ces populations se divisaient en deux catégories : environ cinq cent mille personnes appartenaient à des nations terrestres et étaient logées dans des stations et des cités spatiales en orbite géosynchrone ou sur des bases lunaires ; le reste appartenait aux différentes flottes regroupées sous la bannière de la Flotte solaire et était réparti sur les bases de Mars et de Jupiter, ou bien à bord des vaisseaux qui patrouillaient dans le système solaire.

Les spationautes rattachés aux nations terrestres se trouvaient tous en orbite sublunaire. Il leur fallait non seulement revenir à la surface, mais aussi migrer comme tous leurs compatriotes vers l'Australie.

Le million environ d'individus membres des flottes internationales fut pour sa part contraint de migrer vers les bases martiennes, la deuxième réserve attribuée à l'humanité.

La Flotte solaire n'avait jamais retrouvé l'ampleur qui était la sienne avant l'Ultime Bataille. À la fin de la dissuasion, les flottes ne possédaient plus au total qu'une centaine de vaisseaux interstellaires. Malgré les progrès continus de la technologie, la vitesse des vaisseaux n'avait pas augmenté, car la technologie des propulseurs à fusion nucléaire avait déjà été poussée à sa limite. À présent, l'avantage le plus terrifiant de la flotte trisolarienne n'était pas de pouvoir atteindre

la vitesse de la lumière, mais d'y parvenir sans même avoir besoin d'accélérer. Tandis que si on prenait en compte leur consommation de combustibles pour le voyage du retour, les vaisseaux humains devaient eux accélérer pendant une année entière pour atteindre seulement quinze pour cent de la vitesse lumineuse. En comparaison des vaisseaux trisolariens, les appareils humains étaient des escargots.

Au lendemain du terme de la dissuasion, les quelque cent vaisseaux interstellaires de la Flotte solaire auraient pu avoir la chance de s'enfuir dans l'espace. Si tous s'étaient échappés à vitesse maximale dans différentes directions, les huit gouttelettes n'auraient pas pu les rattraper tous. Mais aucun d'entre eux n'avait agi ainsi. Ils avaient sagement obéi aux ordres d'Intellectra, retournant en orbite martienne. Il y avait une raison simple à cette docilité : la migration vers Mars ne présentait pas les mêmes contrariétés que la migration terrestre vers l'Australie. À l'intérieur des habitats clos établis sur Mars, ce petit million de citoyens de l'espace étaient assurés d'une vie confortable et civilisée, car les bases étaient conçues de telle manière à héberger des populations sur le long terme. Sans hésitation possible, vivre sur Mars était bien plus engageant que de se lancer dans une errance éternelle dans l'espace profond.

Le monde trisolarien faisait toutefois preuve d'une méfiance extrême vis-à-vis des humains installés sur Mars. Deux gouttelettes qui stationnaient au niveau de la ceinture de Kuiper furent rappelées pour patrouiller dans le secteur spatial des villes martiennes. À la différence des migrants de la Terre – et même si la Flotte solaire avait déjà été désarmée – les populations établies sur Mars avaient encore accès à la technologie moderne, sans laquelle les villes ne seraient plus habitables. Mais les humains de Mars n'oseraient pas courir le risque de fabriquer un transmetteur à ondes gravitationnelles. Un chantier d'une telle ampleur n'échapperait pas à la vigilance des intellectrons, et les terribles scènes de massacre ayant eu lieu un demi-siècle plus tôt au cours de l'Ultime Bataille étaient encore gravées dans leurs esprits. Les cités martiennes étaient des coquilles d'œuf fragiles : le moindre impact d'une gouttelette provoquerait une dépressurisation qui précipiterait tous les habitants en enfer.

En trois mois à peine, la migration spatiale était achevée. Les cinq

cent mille spatonautes qui vivaient en dessous de l'orbite lunaire rejoignirent l'Australie, et le million de membres de la Flotte solaire emménagèrent sur Mars. Désormais, il n'y avait plus aucune autre présence humaine dans l'espace du système solaire. Il ne restait plus que des cités spatiales vides et des vaisseaux fantômes voguant autour de la Terre, de Mars et de Jupiter et à travers la glaciale ceinture d'astéroïdes. Ces artefacts humains formaient un gigantesque cimetière métallique silencieux où reposaient la gloire et les rêves des hommes.

Chez le vieux Kuparr, Cheng Xin n'obtenait des informations sur le monde extérieur que par l'intermédiaire de la télévision. Ce jour-là, elle suivit une retransmission en direct de la situation d'un centre de distribution de nourriture. La retransmission holographique donnait l'impression de se trouver soi-même sur place. Les informations télévisuelles nécessitant une bande passante ultrarapide étaient aujourd'hui de plus en plus rares – celle-ci était réservée pour la diffusion de nouvelles importantes. D'ordinaire, on devait se contenter de suivre les informations en 2D.

Le centre de distribution était situé à Canergie, à la frontière du désert. Une immense tente apparaissait au centre de la scène holographique, un peu comme la moitié d'un œuf géant déposé dans le désert. Une foule en jaillissait, comme de l'albumen s'épandant de l'œuf. La raison de cette cohue : deux engins volants apportaient une nouvelle livraison de nourriture. Les appareils qui approvisionnaient les centres étaient de petite taille, mais possédaient des moteurs puissants. Ils pouvaient ainsi transporter leur cargaison dans un grand emballage cubique accroché au bout d'une élingue. Lorsque le premier des deux déposa son chargement sur le sol, la foule se rua vers lui comme un tsunami rompant une digue. Elle eut tôt fait de cerner et d'engloutir la pile de provisions. La barrière de sécurité formée par quelques dizaines de soldats présents pour maintenir l'ordre sauta dès le premier assaut et les responsables en charge de la distribution furent si effrayés qu'ils remontèrent aussitôt dans l'appareil. Les cartons de nourriture fondirent aussi vite qu'une boule de neige dans

une flaque d'eau boueuse. L'objectif de la caméra se rapprocha de la scène et on put voir que les pillers étaient maintenant encerclés par une autre bande. Comme des grains de riz au milieu d'une colonie de fourmis, les sacs de provisions furent éventrés et plusieurs groupes se battirent comme des chiffonniers pour s'emparer de leur contenu éparpillé sur le sol. Le deuxième appareil déposa sa cargaison dans un endroit désert un peu plus loin. Il n'y avait cette fois aucun soldat pour maintenir l'ordre et le personnel en charge de la distribution n'osa pas descendre de l'engin. La foule se rua vers cette nouvelle pile de provisions comme de la limaille attirée par un aimant, la recouvrant rapidement.

À cet instant, une silhouette verte s'échappa de l'appareil. Fluette et vigoureuse, elle atterrit avec grâce quelques dizaines de mètres plus bas, au sommet de la pile de provisions. La foule grouillante cessa de s'agiter : tous avaient reconnu Intellectra. Celle-ci était encore vêtue d'un treillis militaire et le ruban noir qu'elle portait autour du cou flottait dans le vent chaud, faisant ressortir la pâleur de son visage.

— En rang ! cria-t-elle à l'adresse de la foule.

L'objectif de la caméra zooma sur elle. Ses beaux yeux regardaient la foule avec fureur. Sa voix était si sonore qu'elle couvrait jusqu'au vrombissement des engins de livraison. Mais après un court instant de stupeur, la foule s'anima de nouveau et ceux qui se trouvaient les plus proches de la cargaison commencèrent à déchirer les filets pour s'emparer des sacs de nourriture. Gagnés par la frénésie, les pillers plus téméraires commençaient à grimper jusqu'au sommet de la pile, faisant fi de la présence d'Intellectra.

— Bande de bons à rien ! Pourquoi ne faites-vous pas respecter l'ordre ? cria-t-elle aux engins suspendus dans les airs.

Quelques fonctionnaires de la Commission de la migration des Nations unies se tenaient à la porte à moitié entrouverte de la cabine des engins de livraison, le visage livide.

— Et vos soldats ? Et vos policiers ? Et les armes que nous vous avons autorisé à apporter ? Et votre sens de la responsabilité ?

Le président de la Commission de migration se trouvait parmi eux. En se tenant d'une main à la porte de la cabine, il fit de l'autre un geste d'impuissance à l'adresse d'Intellectra en secouant

vigoureusement la tête.

Intellectra sortit son sabre de samouraï de derrière son dos et, à la vitesse de l'éclair, elle fit quelques mouvements du bras, tranchant le corps de trois des individus ayant gravi la pile de nourriture. Les trois coups fatals avaient été portés de manière identique : la lame était entrée par l'épaule gauche et ressortie par le flanc droit, découpant les corps en deux sections obliques. Les six morceaux d'hommes giclèrent depuis la pile, leurs entrailles dispersées dans les airs, arrosant de sang le reste des pillleurs, avant de retomber confusément au milieu de la foule. Sous une pluie de cris et de gémissements de terreur, Intellectra bondit depuis le sommet de la pile et atterrit sur le sol, reprenant son carnage, aussi rapide que l'éclair. En un clin d'œil, une dizaine d'hommes tombèrent. Terrorisée, la foule recula et fit bientôt le vide dans un cercle dont Intellectra était le centre, comme une goutte de liquide vaisselle au milieu de la couche d'huile d'un bol sale. Comme pour ses trois précédentes victimes, Intellectra avait tranché le corps de ceux-ci depuis leur épaule gauche jusqu'à leur flanc droit, afin d'assurer les plus grandes éclaboussures possibles de sang et de viscères. Devant une telle violence, beaucoup s'évanouirent. Intellectra s'avança et les hommes, saisis d'horreur, lui frayèrent un chemin. Elle semblait entourée d'un champ de force invisible qui lui permettait d'écarter la foule et lui garantissait d'avoir toujours le même cercle vide autour d'elle. Après quelques pas, elle s'arrêta, et la foule se figea à nouveau.

— En rang, répéta Intellectra, d'une voix douce, cette fois.

La foule s'organisa immédiatement en une longue file d'attente parfaitement ordonnée, comme si elle suivait un algorithme de tri. La queue s'allongea jusqu'à la vaste tente, loin d'ici, et en fit même un tour complet.

D'un bond, Intellectra se retrouva de nouveau au sommet de la pile de nourriture et brandit son sabre dégoulinant de sang vers la rangée d'humains :

— Le temps de la liberté dégénérée de l'humanité est terminé. Si vous souhaitez survivre, vous allez devoir réapprendre le collectivisme et retrouver la dignité de votre espèce !

Cette nuit-là, Cheng Xin eut du mal à trouver le sommeil. Elle sortit discrètement de la chambre. Dehors, il faisait déjà nuit noire. Elle vit une lueur scintiller sur les marches du porche. C'était Kuparr en train de fumer. Sur ses genoux, était posé un didgeridoo, un instrument traditionnel australien fabriqué dans une branche de bois percée, d'environ un mètre de long. Il en jouait chaque soir, assis là. L'instrument produisait un bourdon riche et lourd. Ce n'était pas de la musique, mais plutôt comme le ronflement de la Terre. Toutes les nuits, Cheng Xin et AA s'endormaient bercées par ce bourdonnement mélodieux.

Cheng Xin marcha jusqu'à lui et s'assit à ses côtés. Elle aimait la compagnie du vieil homme. Son attitude dégagée face aux troubles actuels faisait sur son cœur blessé l'effet d'un antalgique. Le vieil homme ne regardait jamais la télévision et ne se préoccupait pas de ce qui se passait ailleurs sur Terre. La nuit, il ne rentrait jamais dans sa chambre, il dormait contre le pilier en bois du porche, se laissant réveiller par la chaleur des rayons de l'aube. Il demeurait ici même les nuits de tempête, prétendant que c'était toujours plus agréable que dormir dans un lit. Il avait raconté que si les bâtarde du gouvernement voulaient l'exproprier, il ne rejoindrait pas les zones de migration, il partirait dans le bush, où il se fabriquerait un petit refuge pour y passer le restant de sa vie. AA avait beau lui dire que c'était compliqué à son âge, il rétorquait que c'était ce que ses ancêtres avaient toujours fait. Durant les glaciations quaternaires, ceux-ci étaient partis d'Asie et avaient traversé le Pacifique à bord de leurs pirogues. C'était il y a quatre millénaires, à un âge où les civilisations grecque et égyptienne antiques n'existaient pas encore. Il leur expliqua qu'au ^{xx}e siècle il avait été un médecin fortuné possédant sa propre clinique à Melbourne. Après sa sortie d'hibernation à l'Ère de la Dissuasion, il avait également profité d'une vie avec tout le confort moderne, mais au début de la migration, quelque chose qui sommeillait à l'intérieur de lui s'était réveillé. Il avait soudain ressenti qu'il n'était qu'une créature parmi d'autres, appartenant à la terre et au bush et il avait réalisé qu'on pouvait vivre de peu. Il appréciait désormais de dormir à la belle étoile.

Kuparr lui confia qu'il ne savait pas de quoi cela était le présage.

Le regard de Cheng Xin se porta sur les zones de migration à l'horizon. La nuit était tombée et les lumières étaient plus ténues. Un calme devenu rare ces derniers temps émergeait de ces bicoques qui s'étendaient à perte de vue sous la lumière des étoiles. Cheng Xin eut soudain une sensation étrange, celle qu'ils étaient revenus cinq siècles en arrière, à l'âge d'une autre grande migration, quand ces hommes et ces femmes qui dormaient dans les abris du lointain n'étaient que des éleveurs et des gardiens de troupeaux bourrus. Elle pouvait presque sentir l'odeur du crottin et du foin. Elle partagea ce sentiment étrange avec Kuparr.

— En ce temps-là, le continent n'était pas aussi peuplé. On raconte que quand un Blanc voulait acheter un ranch à un autre Blanc, il lui payait le prix d'une simple caisse de whisky, puis revenait à l'acheteur un domaine dont il pouvait faire le tour à cheval depuis le coucher jusqu'au lever du soleil.

Les impressions que Cheng Xin avait de l'Australie lui venaient du film du même nom : *Australia*. Dans ce long-métrage, les protagonistes convoient leur troupeau dans les magnifiques régions continentales du Nord. Il ne se déroulait néanmoins pas à une époque d'immigration, mais pendant la Seconde Guerre mondiale, un passé récent quand elle était encore adolescente, mais qui était aujourd'hui de l'histoire ancienne. Elle songea avec une certaine mélancolie à Hugh Jackman et Nicole Kidman qui devaient être morts depuis deux siècles. Elle se fit soudain la réflexion que l'image de Wade bâtissant les abris avait quelque chose du héros du film.

Tandis qu'elle repensait à Wade, elle rapporta à Kuparr la phrase que ce dernier lui avait adressée un mois plus tôt. Cela faisait longtemps qu'elle voulait lui en parler, mais elle avait eu peur de troubler sa quiétude.

— Je sais qui il est, fit Kuparr. Gamine, je ne peux rien te dire d'autre sinon que tu aurais dû l'écouter à ce moment-là. Mais il est trop tard désormais pour quitter l'Australie. N'y pense plus, à quoi bon penser à des choses impossibles ?

Kuparr disait juste, il était maintenant bien compliqué de quitter l'Australie. Les gouttelettes n'étaient plus les seules à garder ses

frontières. Des forces de sécurité navales humaines avaient été recrutées par les intellectrons pour attaquer sans sommation tous ceux qui prendraient des migrants à bord de leurs avions ou de leurs bateaux. Tandis que la date butoir fixée par Intellectra approchait, peu étaient les migrants prêts à rentrer dans leur pays d'origine. Même si les conditions de vie en Australie étaient déplorables, cela valait toujours mieux que de partir au casse-pipe. Il existait quelques rares réseaux de transport clandestin, mais un personnage aussi public que Cheng Xin attirerait trop l'attention.

De toute façon, Cheng Xin n'y pensait pas. Peu importait l'évolution des choses, elle ne partirait pas d'ici.

Kuparr parut vouloir changer de sujet, mais le silence de Cheng Xin dans la pénombre signifiait qu'elle voulait en entendre davantage. Il reprit :

— J'étais orthopédiste. Tu sais peut-être qu'après la guérison d'un os cassé l'endroit où se trouvait la fracture devient plus robuste qu'il ne l'était avant. Dans notre jargon médical, c'est ce que nous appelons parfois une "surcompensation" : le patient peut développer une capacité fonctionnelle supérieure à ses capacités premières. En d'autres termes, le corps récupère quelque chose qui lui manquait jusqu'ici. Eux (il pointait les étoiles dans la direction de Trisolaris), il leur manquait quelque chose autrefois, comme tu le sais. Y a-t-il eu surcompensation ? À quel degré ? Personne ne le sait vraiment.

Cheng Xin était stupéfaite par cette idée, mais Kuparr ne souhaitait de toute évidence pas prolonger la discussion. Il leva les yeux au ciel et psalmodia lentement :

*Les villages ont disparu,
Les lances se sont brisées.
Ici,
Nous avons mangé sous les étoiles,
Et vous,
Vous y avez répandu des graviers.*

En l'écoutant, Cheng Xin fut aussi émue que quand elle l'entendait souffler dans son didgeridoo.

— C'est un poème d'un écrivain aborigène australien du ^{xxe} siècle, Jack Davis.

Quand le vieil homme eut fini, il s'adossa au pilier du porche et se mit bientôt à ronfler. Cheng Xin se rassit sous ces kyrielles d'étoiles insensibles au bouleversement du monde. Elle demeura assise jusqu'à ce que l'orient pâlisse.

Six mois après le début de la Grande Migration, la moitié de la population humaine – soit deux milliards cent millions d'habitants – avait déjà rejoint l'Australie.

La crise, jusque-là latente, explosa au grand jour. Au septième mois de la migration eut lieu le massacre de Canberra, qui marqua le début d'une série de cauchemars.

L'obligation dictée par Intellectra d'entreprendre une migration "nue" était une idée proposée jadis à l'époque de l'Ère de la Dissuasion par les factions humaines les plus radicales pour parquer les futurs réfugiés trisolariens. Mis à part les matériaux d'architecture et les grandes pièces détachées destinés à la construction de nouvelles usines agricoles, ainsi que les produits de la vie quotidienne et les équipements médicaux, les migrants n'étaient pas autorisés à emporter en Australie le moindre matériel lourd, qu'il soit civil ou militaire. Parallèlement, des restrictions étaient imposées à chaque armée nationale, qui ne pouvaient faire usage que d'armes légères pour maintenir l'ordre. Le reste de l'arsenal humain devait être entièrement démantelé.

Une exception était toutefois faite pour le gouvernement australien, dont les armées de l'air, de mer et de terre étaient autorisées à conserver la totalité de leur attirail militaire. Cette nation restée en marge de la géopolitique internationale depuis sa naissance devint par conséquent du jour au lendemain le nouvel *hégemôn* du monde humain.

Aux premières heures de la Grande Migration, aucune action du gouvernement australien ne put être blâmée : l'État et les citoyens australiens s'efforcèrent d'accueillir au mieux les migrants. Mais à mesure qu'affluaient des vagues incessantes de réfugiés issus de tous les continents, l'attitude de ce pays qui avait jusqu'ici été le seul à posséder un continent entier commença à changer. La colère monta

chez le peuple australien de souche, conduisant à l'élection d'un nouveau gouvernement qui durcit drastiquement les politiques à l'égard des migrants. Les Australiens perçurent très vite que l'avantage pris par leur pays vis-à-vis des autres nations était similaire à celui de Trisolaris par rapport à la Terre. Bientôt, les réfugiés furent déplacés en masse vers les terres désolées de l'intérieur du pays, tandis que les régions les plus prospères, telle que la Nouvelle-Galles du Sud, furent classées "territoires réservés" aux natifs australiens. L'immigration y fut déclarée illégale. Canberra et Sydney étaient ainsi désignées "villes réservées", et il était interdit aux réfugiés de s'y établir. Parmi les grandes métropoles, seule Melbourne fut ouverte à la migration. Le gouvernement national commença à dicter unilatéralement sa politique et à se placer au-dessus des Nations unies et de toutes les autres nations du monde, se prenant pour la nouvelle "mère de l'humanité".

S'il était interdit aux migrants de s'installer dans la Nouvelle-Galles du Sud, il s'avérait cependant difficile d'empêcher tout déplacement à l'intérieur des terres. Aspirant à retrouver le charme de la vie urbaine qu'elles avaient été forcées d'abandonner, des masses de migrants déferlèrent sur Sydney et, quoiqu'elles ne soient pas autorisées à y séjourner, la plupart préféraient encore vagabonder dans les rues de la cité plutôt que de rejoindre les zones de migration du désert. Au moins, ils avaient toujours l'impression ici de faire partie du monde civilisé. Sydney suffoquait sous l'afflux permanent de nouveaux arrivants. Le gouvernement australien prit la décision d'expulser tous les migrants de Sydney et d'empêcher tout nouvel arrivant d'entrer dans la ville. Des conflits éclatèrent entre les forces de police et les réfugiés qui s'attardaient dans la cité, faisant de nombreuses victimes.

L'incident de Sydney provoqua la fureur depuis longtemps contenue des migrants à l'égard du gouvernement australien. Très vite, plus de cent millions de personnes fondirent sur la Nouvelle-Galles du Sud et sur Sydney. Face à ces émeutes, et voyant le vent tourner, les autorités australiennes abandonnèrent leurs positions. Quelques dizaines de millions de personnes submergèrent et saccagèrent la cité, telle une gigantesque colonie de fourmis se jetant sur la dépouille encore fraîche d'un animal, laissant derrière elles une carcasse nue. La ville

s'embrasa, les crimes se multiplièrent et Sydney se métamorphosa en une jungle épouvantable. Les conditions de vie devinrent bientôt plus désastreuses encore que dans les zones de migration.

Puis les cohortes de migrants changèrent de cible, se tournant vers la ville de Canberra, à deux cents kilomètres de Sydney. En tant que capitale administrative du pays, Canberra accueillait une bonne moitié des gouvernements des nations du monde qui avaient décidé de s'y établir, ainsi que les Nations unies qui venaient de quitter Sydney. Pour défendre les institutions, l'armée n'eut d'autre choix que de faire usage de la force et, cette fois, le nombre de victimes fut colossal. Pas moins de cinq cent mille personnes trouvèrent la mort, certaines sous le feu des forces de l'ordre, mais une grande majorité, piétinée par les ruées de panique d'une foule de plus de cent millions de personnes. Un grand nombre succomba aussi à la famine qui succéda aux troubles : dans le chaos total qui se poursuivit pendant une dizaine de jours, des dizaines de millions de personnes furent privées de nourriture et d'eau.

De profonds changements ébranlèrent la société des migrants. On découvrit que sur ce continent surpeuplé et affamé, la démocratie était devenue un système plus néfaste que la dictature. Les hommes en venaient à appeler de leurs vœux la constitution d'un gouvernement ferme et totalitaire. L'ordre social existant se délita et les citoyens n'attendaient rien d'autre désormais de leurs gouvernements que ceux-ci leur fournissent de quoi boire et manger et un espace où dormir. Le reste n'avait plus aucune importance. La société humaine rassemblée sur ce morceau de terre était comme la surface d'un lac pris dans une vague de froid, elle givrait peu à peu sous l'effet d'un système autoritaire. La phrase prononcée par Intellectra après avoir tranché les corps – "le temps de la liberté dégénérée de l'humanité est terminé" – devint un slogan et les idéologies les plus ignominieuses, parmi lesquelles le fascisme, sortirent de tombe et revinrent sur le devant de la scène. Bien vite, les religions retrouvèrent le pouvoir dont elles avaient jadis été déchues et un grand nombre de citoyens se regroupèrent à nouveau sous différentes chapelles. Un zombie encore plus ancien que le totalitarisme revint à la vie – la théocratie.

On n'échappa pas à la guerre, résultat inévitable d'un système de

gouvernance autoritaire. Les conflits entre nations devinrent de plus en plus fréquents, d'abord simplement pour le contrôle de l'eau et de la nourriture, avant d'évoluer en luttes plus calculées pour l'accaparement des espaces de vie. Après le drame de Canberra, l'armée australienne constitua une force de dissuasion puissante et, sous l'égide des Nations unies, elle se donna pour mission de faire respecter l'ordre, par la force s'il le fallait. Sans l'action des autorités australiennes, une guerre mondiale aurait peut-être éclaté à l'intérieur même des frontières de l'Australie et, comme certains l'avaient prédit dès le début du ^{xxe} siècle de l'Ère Commune, les hommes se seraient cette fois battus avec des pierres et des bâtons. En dehors de l'armée australienne, aucune autre armée nationale n'était capable de doter leurs soldats d'armes de corps-à-corps. Dès lors, celles les plus communément utilisées étaient des gourdins fabriqués à partir de pièces de métal arrachées aux bâtiments, tandis que les épées antiques des musées connaissaient une seconde vie.

Durant ces jours sombres, beaucoup se réveillèrent le matin avec le sentiment d'être encore aux prises avec leurs cauchemars. En à peine six mois, l'humanité avait fait un immense bond en arrière. Un seul pas avait été fait, mais il avait ramené les hommes au Moyen Âge.

En cette heure, seule l'attente de l'arrivée prochaine de la deuxième flotte trisolarienne préservait les individus et la société d'un effondrement total. Celle-ci avait déjà dépassé la ceinture de Kuiper et, par certaines nuits claires, on pouvait voir à l'œil nu les flammes des vaisseaux en train de décélérer dans l'espace. Ces quatre cent quinze points lumineux représentaient une lueur d'espérance pour les humains d'Australie. Tous avaient en mémoire la promesse d'Intellectra et ils se prenaient à rêver que la venue de la flotte leur procure enfin la vie paisible et confortable à laquelle ils aspiraient. Le démon d'hier devenait aujourd'hui l'ange du salut et le seul support spirituel d'une humanité qui priait chaque jour pour son avènement.

À mesure que la migration se poursuivait, les cités des autres continents sombraient l'une après l'autre dans l'obscurité, devenant des villes vides et muettes, comme un restaurant prestigieux éteignant ses lumières à la fin du dernier repas.

Au neuvième mois de la Grande Migration, le nombre total

d'occupants de l'Australie atteignit trois milliards quatre cents millions de personnes. Alors que les conditions de vie continuaient de se dégrader, le processus de migration fut interrompu. Les gouttelettes attaquèrent alors à nouveau les villes où se terraient les humains n'ayant pas encore rejoint l'Australie et Intellectra renouvela son ultimatum : quand la période d'un an serait révolue commencerait immédiatement l'extermination de tous les humains vivant hors des réserves. L'Australie ressemblait à un fourgon cellulaire prêt à partir pour un voyage sans retour. Il était si bondé que l'habitable menaçait de se rompre tandis que, derrière lui, sept cents millions d'autres détenus tentaient désespérément de se faire une place.

Consciente des difficultés énormes auxquelles faisait face l'humanité afin de poursuivre la migration, Intellectra proposa comme solution d'utiliser la Nouvelle-Zélande et les autres îles du Pacifique comme des zones tampons. Ce dispositif se révéla efficace et, dans les deux derniers mois et demi restants, six cent trente millions de réfugiés arrivèrent en Australie en transitant dans ces zones.

Enfin, à trois jours du terme de l'ultimatum, les derniers bateaux et les derniers avions escortèrent les trois millions de migrants restants depuis la Nouvelle-Zélande jusqu'à l'Australie. La Grande Migration était achevée.

C'est ainsi que l'Australie accueillit l'immense majorité de la population humaine – soit quatre milliards cent soixante millions d'individus. Il ne restait plus hors du continent australien que huit millions d'humains qu'on pouvait diviser en trois catégories : un million s'était établi sur les bases martiennes, cinq millions avaient rejoint les Forces de sécurité terriennes et deux millions le Mouvement de résistance terrienne. Une petite quantité d'individus étaient encore éparpillés un peu partout sur la planète, n'ayant pour des raisons diverses pas pu prendre part à la migration, mais il était difficile d'estimer précisément leur nombre.

Les Forces de sécurité terriennes constituaient une milice humaine recrutée par Intellectra pour superviser la migration. Elle avait promis que tous ceux qui rejoindraient ses rangs seraient exemptés

d'émigration et pourraient vivre librement dans les territoires occupés. Cette annonce suscita un engouement extraordinaire et, d'après les statistiques finales, plus d'un milliard de candidatures furent déposées en ligne. Parmi les vingt millions de candidats reçus à un entretien, cinq millions furent finalement recrutés au sein des Forces. Ces quelques chanceux n'accordèrent aucune attention aux crachats et au mépris que leur enrôlement généra chez leurs congénères, car ils savaient bien que ceux qui les injuriaient maintenant s'étaient eux aussi portés volontaires.

Certains comparaient les Forces de sécurité terriennes à l'Organisation Terre-Trisolaris, née trois siècles plus tôt. En réalité, la nature des deux groupes était radicalement différente : les membres de l'OTT étaient des guerriers animés par la foi, tandis que les miliciens des Forces de sécurité étaient des opportunistes désireux d'échapper à la Grande Migration et de couler des jours plus tranquilles.

Les Forces de sécurité terriennes étaient réparties en trois grands corps : asiatique, nord-américain et européen. Ils avaient hérité de l'arsenal militaire abandonné par les nations de la Terre. Aux premières heures de la migration, les Forces de sécurité avaient fait preuve de modération, se contentant d'appliquer à la lettre l'ordre donné par Intellectra de veiller au bon déroulement des déplacements de population de chaque pays et de garantir l'intégrité des infrastructures de base dans les différentes villes et régions du monde. Mais avec la recrudescence des problèmes rencontrés en Australie, l'avancée du projet de relocalisation avait de plus en plus de mal à satisfaire les exigences d'Intellectra et, sous son impulsion, les Forces de sécurité devinrent de plus en plus brutales, ne reculant devant aucune violence, y compris à grande échelle, pour accélérer le processus. Les Forces de sécurité furent directement responsables de la mort de plus d'un million de personnes. Pour finir, quand le délai imposé par Intellectra arriva à échéance, celle-ci leur ordonna d'éliminer toute vie humaine se trouvant encore hors des zones de migration. Les Forces de sécurité se muèrent alors en légion de démons. À bord de leurs véhicules volants, armées de fusils laser, elles tournoyaient au-dessus des villes et des régions sauvages comme des faucons de chasse, tuant sans sommation le premier humain repéré.

À l'opposé des Forces de sécurité, le Mouvement de résistance terrien était de l'or pur sorti des fourneaux de la catastrophe. Il comptait de nombreuses branches locales et bien qu'il soit difficilement vérifiable, on estimait le nombre de ses partisans entre un million et demi et deux millions. Cachés dans les montagnes et dans les souterrains des villes, ceux-ci engageaient des actions de guérilla contre les Forces de sécurité terriennes, attendant l'arrivée des envahisseurs trisolariens quatre ans plus tard pour lancer leur attaque ultime. De tous les mouvements de résistance en territoire occupé de l'histoire humaine, ce fut l'organisation dont les sacrifices furent les plus lourds : en raison de l'alliance des Forces de sécurité avec Intellectra et les gouttelettes, chaque assaut mené par les résistants équivalait pour ainsi dire à un suicide. Par ailleurs, ils ne pouvaient pas non plus opérer d'action collective, car cela aurait offert l'occasion idéale aux Forces de sécurité de les éliminer d'un coup.

La composition du Mouvement de résistance terrien était complexe. Il comptait dans ses rangs des individus issus de toutes les strates de la société, dont une part importante était née à l'Ère Commune. Les six anciens candidats à la mission de Porte-épée faisaient partie des leaders du Mouvement. À la fin de la Grande Migration, trois d'entre eux étaient déjà morts au combat. Seuls l'ingénieur Bi Yunfeng, le physicien Cao Bin et l'ancien officier Ivan Antonov étaient encore en vie.

Tous les membres de la résistance étaient conscients de se lancer dans une guerre perdue d'avance. Ils savaient que le débarquement de la flotte trisolarienne quatre ans plus tard signerait leur arrêt de mort. Ces guerriers affamés, vêtus de loques, tapis dans les montagnes et dans les égouts des villes étaient engagés dans un dernier baroud d'honneur pour l'humanité. Leur existence était la seule trouée de lumière au cœur de cet épisode sombre et douloureux de l'histoire humaine.

À l'aube, Cheng Xin fut réveillée en sursaut par une série de grondements. Elle n'avait pas bien dormi en raison du bruit provoqué par l'arrivée continue de nouveaux réfugiés. Cheng Xin réalisa soudain

que ce n'était pas la saison des orages, et quand ces grondements se furent dissipés, le silence retomba brusquement. Elle ne put réprimer un frisson. Elle se leva précipitamment de son lit, enfila une veste et sortit de la maison. Elle faillit trébucher sur Kuparr qui sommeillait sous le porche. Le vieil homme leva la tête et la regarda avec des yeux embrumés, puis il se cala à nouveau contre son pilier et se rendormit.

Il faisait à peine jour. Dehors, une foule de gens observait l'est avec une expression de terreur, tout en devisant à voix basse. Cheng Xin suivit leur regard et vit une colonne de fumée s'élever à l'horizon. Noire et épaisse, elle paraissait déchirer la pâleur du ciel auroral.

Cheng Xin apprit de la bouche des badauds qu'une heure plus tôt les Forces de sécurité terriennes avaient commencé à mener une série de raids aériens sur l'Australie. Leurs cibles principales étaient les systèmes électriques, les ports et les infrastructures de transport aérien et maritime. La fumée qui montait à présent était crachée par une centrale électrique à fusion nucléaire située à cinq kilomètres qui venait d'être attaquée. La foule leva la tête vers le ciel et vit avec frayeur se dessiner cinq traînées de condensation blanches dans le ciel encore bleu-noir : celles des bombardiers des Forces de sécurité.

Cheng Xin fit demi-tour et repartit dans la maison. AA elle aussi était réveillée et avait allumé la télévision pour tenter de comprendre ce qui se passait dehors. Cheng Xin n'y prêta aucune attention – elle n'avait pas besoin d'en savoir plus. Toute l'année durant, elle n'avait cessé de prier pour que ce moment n'arrive jamais. Ses nerfs étaient devenus si sensibles que le plus petit indice la guidait vers la bonne conclusion. Et aujourd'hui, au moment même où elle avait été tirée de son sommeil par ces grondements lointains, elle avait deviné ce qui s'était passé.

Encore une fois, Wade avait vu juste.

Cheng Xin se rendit compte qu'elle s'était préparée depuis longtemps à ce moment. Sans même avoir besoin de réfléchir, elle savait ce qu'elle devait faire. Elle expliqua à AA qu'elle devait rendre visite au gouvernement de la ville, puis sortit et attrapa son vélo dans la cour – le moyen de transport le plus pratique dans les zones de migration. Elle emporta un peu de nourriture et d'eau, sachant que ses chances de réussir étaient minces et qu'elle avait une longue route

devant elle.

Cheng Xin longea les ruelles bondées de réfugiés jusqu'à arriver à la mairie. Tous les pays avaient transplanté leurs administrations à l'identique dans les zones de migration. Celle où se trouvait Cheng Xin était une ville de taille moyenne d'où étaient majoritairement originaires des gens du Nord-Ouest de la Chine. Cette zone portait le nom de cette cité laissée sur un autre continent, et était dirigée par les mêmes gouvernants. La mairie était installée sous une grande tente deux kilomètres plus loin. De là où elle était, Cheng Xin pouvait apercevoir le haut du chapiteau blanc.

De nouveaux migrants continuaient à affluer par vagues depuis deux semaines, et les autorités étaient trop débordées pour organiser leur répartition selon les régions géographiques administratives correspondant à leurs origines, ils se pressaient donc là où ils trouvaient de la place. Un nombre croissant d'habitants d'autres zones urbaines s'installaient ici, dont beaucoup étaient issus d'autres provinces, parfois même d'autres pays. Pendant ces deux derniers mois, il était entré sept cents millions de nouveaux réfugiés en Australie et la situation avait atteint dans les zones de migration un point de non-retour.

Des deux côtés de la chaussée, c'était une véritable mer humaine, et un désordre absolu. Aucun logement n'avait été attribué aux nouveaux migrants et ils dormaient dehors. Beaucoup s'étaient réveillés paniqués par les bruits des explosions qui venaient de retentir et regardaient avec angoisse dans la direction d'où s'élevait la colonne de fumée. La lumière de l'aube enveloppait tout dans une obscurité bleu maussade. Baignés dans cette faible lueur, les visages des hommes paraissaient encore plus pâles. Une nouvelle fois, Cheng Xin eut la sensation étrange de contempler une fourmilière depuis une certaine hauteur. Tandis qu'elle se faufilait entre ces êtres blafards, elle avait au fond d'elle l'impression que le soleil ne se lèverait jamais plus. Elle fut prise de nausées et d'une fatigue intense. Elle stoppa son vélo, s'appuya contre le trottoir et vomit, vomit tant qu'elle en pleura, vomit jusqu'à ce que son estomac se calme. Elle entendit non loin un enfant pleurer. Levant la tête, elle vit une mère et son enfant dans les bras au milieu d'un tas de couvertures ; ses cheveux étaient défaits et

elle affichait un air sinistre. Elle laissait son enfant gesticuler sans rien dire, ses yeux abasourdis figés dans la direction de l'est. Les premiers rayons du matin firent scintiller ses yeux qui ne réfléchirent que torpeur et désespoir.

Cheng Xin se souvint d'une autre mère, belle, vigoureuse, débordante de vie qui, devant le siège des Nations unies, avait présenté son nouveau-né à Cheng Xin en l'appelant Sainte Marie... Où étaient maintenant cette femme et cet enfant ?

Une fois arrivée près de la grande tente de la mairie, Cheng Xin fut forcée de descendre de vélo pour se frayer un chemin dans la foule. En temps normal, l'endroit était pris d'assaut par des individus venant réclamer logement et nourriture mais il était encore plus surpeuplé aujourd'hui, car un groupe compact s'y était regroupé pour comprendre ce qui se passait. Cheng Xin dut expliquer qui elle était avant de pouvoir franchir la ligne de sécurité installée par la police devant la grande porte. L'officier, qui ne la reconnut pas, dut scanner sa carte d'identité. Quand il eut compris qui elle était, il adressa à Cheng Xin un regard qui resterait gravé dans sa mémoire et qui signifiait : *Pourquoi vous avoir choisie ?*

Une fois entrée dans la mairie, Cheng Xin se retrouva devant une scène qui lui rappelait l'ère de l'hyper-communication : dans le large espace en dessous de la grande tente planait un nuage de fenêtres d'information, suspendues au-dessus de fonctionnaires de tous grades. De toute évidence, ceux-ci n'avaient pas fermé l'œil de la nuit car ils avaient l'air exténués, et encore très occupés. Plusieurs services paraissaient contraints de cohabiter ici malgré le manque évident d'espace, ce qui évoquait chez Cheng Xin l'image des salles de marché de Wall Street à l'Ère Commune. Les employés tapotaient et écrivaient sur les fenêtres d'information affichées devant eux, lesquelles se déplaçaient ensuite automatiquement vers d'autres personnes pour la suite de la procédure. Ces fenêtres chatoyantes étaient comme les mânes d'un âge tout juste révolu dont c'était ici le dernier lieu de rassemblement.

Dans un petit bureau aux quatre murs en contreplaqué, Cheng Xin rencontra le maire. Il était très jeune, son visage féminin aux traits gracieux trahissait la même fatigue que ses subalternes, mais on

pouvait aussi lire en lui un trouble et un émoi qui laissaient penser que le fardeau dont il avait la charge était trop lourd pour lui. Sur le mur, une grande fenêtre d'information donnait à voir l'image d'une ville. Celle-ci était bâtie à la surface, selon les normes anciennes, et seules quelques bâtisses arboricoles émergeaient parmi les autres architectures. La cité paraissait de taille moyenne. Cheng Xin nota que l'image n'était pas statique et qu'une voiture traversait le ciel de temps à autre. À en croire la luminosité, cela devait aussi être l'aube. Cheng Xin réalisa que l'image semblait prise depuis une fenêtre de bureau : il était fort possible que cette ville soit celle où avait jadis vécu et travaillé le maire. En voyant sa visiteuse, celui-ci lui adressa le même regard que l'officier, mais il se montra courtois et lui demanda ce qu'il pouvait faire pour l'aider.

— J'ai besoin de contacter Intellectra, demanda-t-elle sans détour.

Le maire secoua la tête, mais la surprise suscitée par sa requête parut chasser sa léthargie et il lui répondit avec gravité :

— Ce n'est pas possible. Tout d'abord, nous n'avons pas les moyens à notre niveau hiérarchique de pouvoir directement communiquer avec elle. Même le gouvernement provincial ne pourra pas vous aider. Tout le monde ignore de plus où elle se trouve maintenant. Et puis, les communications avec l'extérieur sont difficiles. Nous avons perdu le contact avec le gouvernement provincial, et il n'y aura bientôt plus d'électricité ici.

— Serait-il possible de me conduire à Canberra ?

— Je ne peux vous fournir aucun avion, mais je peux vous affréter un véhicule terrestre. En revanche, vous risquez de rouler moins vite que si vous alliez à pied. Madame Cheng, je vous recommande chaudement de ne pas partir d'ici, c'est le chaos partout maintenant, c'est dangereux, les villes sont bombardées. Vous serez plus en sécurité ici.

En l'absence de réseau électrique sans fil, il n'était plus possible d'utiliser des voitures volantes dans les zones de migration. On devait compter sur les voitures terrestres et les avions, mais les routes étaient presque inaccessibles.

Cheng Xin venait tout juste de sortir de la mairie lorsqu'elle entendit une nouvelle explosion. Une colonne de fumée s'éleva dans une autre direction. La foule, un peu plus tôt simplement anxieuse, était à présent saisie de panique. Cheng Xin parvint à se frayer un passage et à retrouver son vélo. Elle avait pris la décision de parcourir les cinquante kilomètres de distance qui la séparaient du gouvernement provincial pour tenter d'établir le contact avec Intellectra. Et si elle échouait, elle trouverait un moyen de se rendre à Canberra.

C'était de toute façon la dernière chose qu'elle pouvait faire. Quoi qu'il arrive, elle ne laisserait pas tomber.

La foule se calma soudain. Une fenêtre d'information s'était affichée au-dessus de la mairie, presque aussi large que la grande tente. Cette fenêtre n'était habituellement activée que lorsque la mairie avait des annonces importantes à faire. En raison de l'instabilité de la tension électrique, la fenêtre vacillait mais, dans le ciel encore sombre de l'aube, l'image qu'elle montrait était limpide.

On y voyait le Parliament House de Canberra. Le bâtiment avait été achevé en 1988, mais on le désignait encore aujourd'hui sous le nom de "New" Parliament House. De loin, la structure ressemblait à un énorme bunker construit à flanc de montagne. Au sommet se trouvait ce qui était sans doute le drapeau le plus haut de la Terre : celui-ci était accroché à la pointe d'un mât de plus de quatre-vingts mètres maintenu par quatre pieds en métal qui symbolisaient la stabilité, mais qui donnaient davantage aujourd'hui l'apparence d'un cadre de tente. C'était désormais le drapeau des Nations unies qui flottait tout en haut du mât. Depuis les troubles de Sydney, les Nations unies avaient en effet basé leur nouveau siège à Canberra.

Cheng Xin sentit un poing se fermer autour de son cœur. Elle savait que le jour du Jugement dernier était arrivé.

L'image bascula sur la Chambre des représentants à l'intérieur du bâtiment. Là étaient rassemblés les dirigeants des nations terrestres et spatiales pour participer à une réunion de crise convoquée par Intellectra.

Celle-ci se tenait au parloir, toujours vêtue de son treillis et de son ruban noir, mais ne portant cette fois aucun sabre sur le dos. La

cruauté s'était effacée de son visage et elle resplendissait de beauté. Elle s'inclina devant l'audience et Cheng Xin reconnut la silhouette si douce de celle qui avait exécuté pour AA et elle la cérémonie du thé japonaise deux ans plus tôt.

— La migration est terminée ! fit Intellectra en s'inclinant à nouveau : Merci, merci à tous les hommes ! Vous avez réussi là un exploit formidable, équivalent à celui des premiers hommes lorsqu'ils partirent d'Afrique il y a plusieurs centaines de milliers d'années. Une nouvelle ère commence pour les deux civilisations.

Tous les participants levèrent la tête, saisis de terreur. Ils avaient manifestement entendu dehors le bruit d'une explosion. Les trois longues lampes suspendues au plafond de la Chambre des représentants chancelèrent, faisant vaciller avec elles toutes les ombres de la salle, ce qui donnait l'illusion que le bâtiment lui-même était en train de trembler. Mais Intellectra continua son discours :

— Il vous faudra encore trois mois de patience et de souffrance avant que la grande flotte trisolarienne vous apporte une nouvelle vie de bonheur. J'espère que l'humanité fera preuve d'un comportement aussi exemplaire qu'au cours de la Grande Migration !

Je proclame à présent que la réserve humaine d'Australie est entièrement coupée du monde. Sept sondes cosmiques à interaction forte, assistées par les Forces de sécurité terriennes, organiseront le blocus total de cette région. Tous ceux qui tenteront de fuir l'Australie seront considérés comme des envahisseurs du territoire trisolarien et traités comme tels.

La dé-dissuasion de la Terre se poursuivra. Ces trois prochains mois, la société humaine des réserves devra revenir à l'état de société agraire et de basse technologie. L'utilisation de n'importe quelle technologie moderne, électricité comprise, sera interdite. Vous avez déjà dû remarquer que les Forces de sécurité étaient en train de procéder à un démantèlement ciblé de toutes les centrales électriques du continent australien.

Cheng Xin vit que les participants échangeaient des regards perplexes. Chacun semblait implorer son voisin qu'il interprète pour lui les dernières paroles d'Intellectra, tant ce qu'elle venait de dire était insensé.

— C'est un génocide ! hurla hystériquement quelqu'un dans la salle, tandis que les ombres continuaient à osciller, comme des pendus au bout d'une corde.

Un génocide.

Assurer la survie de plus de quatre milliards d'humains sur le continent australien n'était pas si impensable. La densité de population de l'Australie s'élevait depuis la fin de la Grande Migration à cinquante habitants par kilomètre carré, soit moins que celle du Japon avant la migration.

Mais les plans d'origine comptaient sur l'exploitation des industries agricoles de pointe. Pendant la migration, nombre de ces compagnies avaient été délocalisées en Australie et une bonne partie avaient déjà été remises en service. Au sein de ces usines, les cultures génétiquement modifiées croissaient dix fois plus vite que les cultures traditionnelles. Mais la lumière naturelle ne fournissait pas une énergie suffisante pour une telle croissance, et il fallait faire usage de puissantes sources de lumière artificielles, nécessitant de grandes quantités d'électricité.

Sans électricité, les produits agricoles que l'on faisait pousser dans les bacs de croissance des usines, et qui comptaient sur l'absorption de rayons ultraviolets ou de rayons X pour leur photosynthèse, pourriraient en un ou deux jours de temps.

La réserve de nourriture ne permettait de subvenir aux besoins des quatre milliards deux cents millions d'habitants que pour un mois seulement.

— Je ne comprends pas votre réaction, affirma Intellectra avec une perplexité sincère à l'adresse de celui qui avait crié au génocide.

— Et la nourriture ? Où va-t-on trouver de la nourriture ? cria quelqu'un d'autre. Ils n'avaient déjà plus peur d'Intellectra ; leur désespoir écrasait tout le reste.

Intellectra balaya la pièce du regard :

— De la nourriture ? Regardez tout autour de vous, vous êtes entourés de nourriture, de la nourriture bien fraîche !

La voix d'Intellectra était détendue, c'était comme si elle rappelait réellement aux humains l'emplacement d'un entrepôt dont ils auraient oublié l'existence.

Personne ne répondit à ses paroles. Le plan trisolarien de destruction massive programmé depuis longtemps entraînait dans sa dernière phase. Il était trop tard pour dire quoi que ce soit.

Intellectra reprit :

— Dans cette compétition pour la survie qui s'annonce, la plupart seront éliminés. Dans trois mois, quand la flotte arrivera, il ne restera probablement plus que trente à cinquante millions d'humains sur ce continent. Les ultimes vainqueurs pourront alors mener une vie libre et civilisée dans la réserve. Le feu de la civilisation terrienne ne s'éteindra pas, mais il ne restera qu'une étincelle, comme une flamme éternelle dans un tombeau.

La Chambre des représentants était construite sur le modèle de la Chambre des communes britannique et son architecture était quelque peu étrange. Elle était ceinturée par plusieurs galeries en hauteur, tandis que les représentants des nations prenaient place sur des bancs situés au premier rang. Tous avaient l'impression que la salle allait bientôt être couverte d'une pierre tombale.

— La vie a toujours été le résultat de plusieurs facteurs de chance. Cela a été le cas sur Terre dans le passé et c'est la même règle partout ailleurs dans notre Univers cruel. Mais je ne sais à partir de quand, l'humanité s'est laissé bercer par l'illusion que la vie était un droit inaliénable. C'est la raison fondamentale de votre échec. La bannière de l'évolution flottera à nouveau sur ce monde et vous lutterez pour votre survie. Je souhaite à tous ceux qui sont présents ici de faire partie des cinquante derniers millions de survivants. Je vous souhaite de manger de la nourriture et de ne pas être mangés par elle.

— Aaaah, gémit soudain une femme dans la foule, non loin de Cheng Xin, sa voix déchirant l'aube comme une épée tranchante. Mais son cri fut instantanément englouti par un silence de mort.

Cheng Xin sentit le ciel et la terre tourner autour d'elle. Elle n'avait pas conscience d'être tombée. Tout ce qu'elle voyait, c'était la grande tente et la fenêtre d'information à son sommet, qui remplissaient son champ de vision. Elle ne sentit qu'après coup le contact de son dos sur le sol, comme si c'était en réalité la terre qui s'était redressée contre elle. Le ciel du matin était un océan sombre, et les nuages rendus rouges par les rayons du levant semblaient être des gouttes de sang

flottant à sa surface. Une tache noire apparut au centre de son champ de vision, s'étirant à grande vitesse, telle une feuille de papier qui s'enflamme au-dessus d'une bougie. Le noir recouvrit bientôt tout. Elle reprit rapidement conscience et ses deux mains retrouvèrent la sensation moelleuse du sable sur le sol. Elle se dressa sur ses jambes et attrapa son épaule gauche avec sa main droite pour s'assurer qu'elle avait bien repris ses esprits. Mais le monde avait disparu. Tout était enveloppé de ténèbres. Cheng Xin écarquilla les yeux, mais elle ne vit rien d'autre que du noir. Elle avait perdu la vue.

Elle fut assaillie par toutes sortes de sons, mais elle ignorait si ceux-ci étaient réels ou si c'étaient des illusions. Des bruits de pas, par vagues, des cris, des pleurs et bien d'autres sifflements étranges et indistincts, comme une rafale de vent dans une forêt de bois mort.

Elle fut percutée par quelqu'un en train de courir et eut bien du mal à se rasseoir. Ténèbres. Tout autour d'elle n'était que ténèbres, des ténèbres aussi épaisses que de l'asphalte. Elle se retourna dans la direction qu'elle pensait être l'est mais même dans son imagination elle ne parvint pas à voir le soleil. Ce qui se levait à la place était une énorme roue sombre qui saupoudrait le monde de ses rayons de lumière noire.

Dans cette obscurité sans bornes, elle crut reconnaître une paire d'yeux, dont les pupilles se fondaient dans le noir ambiant ; mais elle pouvait tout de même sentir leur présence, elle pouvait sentir leur regard. Étaient-ce les yeux de Yun Tianming ? Elle avait sombré dans l'abysse, c'était donc ici qu'elle pourrait le rencontrer. Elle entendit appeler son nom. Elle s'efforça de chasser cette hallucination de son esprit, mais la voix continuait à retentir, obstinée. Elle finit par comprendre que la voix venait du monde réel, c'était une voix aux accents féminins d'un homme de cette époque.

— Êtes-vous le Dr Cheng Xin ?

Elle hocha la tête, ou du moins eut le sentiment qu'elle hochait la tête.

— Qu'est-il arrivé à vos yeux ? Vous ne voyez plus ?

— Qui êtes-vous ?

— Je suis officier dans une unité spéciale des Forces de sécurité terriennes. Intellectra m'envoie vous extradier d'Australie.

— Pour aller où ?

— Où vous voudrez. Elle s'assurera de votre confort de vie. Bien entendu, elle a précisé qu'il fallait que ce soit de votre plein gré.

À cet instant, Cheng Xin remarqua la présence d'un autre son qu'elle avait d'abord pris pour une hallucination : le bourdonnement d'un hélicoptère. L'humanité maîtrisait déjà la technologie de l'antigravité, mais celle-ci consommait une énergie telle qu'elle n'avait jamais été réellement mise en application et la majorité des engins volant dans l'atmosphère utilisaient encore des hélices traditionnelles. Elle sentit une bourrasque lui fouetter le visage, ce qui confirmait qu'un hélicoptère était en vol stationnaire non loin d'ici.

— Puis-je parler à Intellectra ?

Quelqu'un plaça un objet dans sa main, un téléphone mobile. Cheng Xin le colla contre son oreille et entendit aussitôt la voix d'Intellectra.

— Bonjour, Porte-épée.

— C'est moi, Cheng Xin. Je vous cherchais.

— Pourquoi me cherchais-tu ? Tu penses encore pouvoir sauver le monde ?

Cheng Xin secoua lentement la tête :

— Non, je n'ai jamais cru que je le pouvais. Je voudrais juste sauver deux individus, je vous en prie.

— Lesquels ?

— 艾AA et Kuparr.

— La gamine pipelette et le vieil Aborigène ? Et c'est pour ça que tu me cherchais ?

— Oui. Demandez à ceux qui sont venus me chercher de les emmener ailleurs où ils pourront vivre en paix.

— Ce sera facile. Et toi ?

— Ne vous préoccupez pas de moi.

— Tu ne vois donc pas ce qui se passe ?

— Non, mes yeux ne voient plus rien.

— Tu veux dire que tu es devenue aveugle ? Tu n'as pas été bien nourrie ?

Cheng Xin était surprise. Intellectra avait certes déjà rencontré AA, mais comment savait-elle qui était Kuparr ? Tous trois avaient en effet pu profiter de rations de nourriture suffisantes et Kuparr n'avait pas

été exproprié, au contraire de la plupart de ses voisins. Par ailleurs, depuis qu'AA et elle avaient emménagé chez le vieil homme, personne n'était revenu les harceler. Cheng Xin avait toujours pensé que c'était le gouvernement local qui la protégeait et elle ne comprenait que maintenant que c'était Intellectra qui n'avait cessé de veiller sur elle. Cheng Xin était bien sûr consciente que ce n'était pas réellement *elle*, mais un groupe d'extraterrestres qui la contrôlaient à quatre années-lumière d'ici. Toutefois, comme tout le monde, elle la considérait comme un être en soi, comme une femme.

Cette femme qui s'apprêtait à massacrer quatre milliards deux cents millions d'humains, veillait sur elle.

— Si tu restes ici, tu finiras par te faire manger par les autres, dit Intellectra.

— Je sais, répondit Cheng Xin, impassible.

Il lui sembla entendre un soupir.

— Soit, un intellectron restera toujours près de toi. Si tu changes d'avis ou si tu as besoin d'aide, il te suffira de parler pour que je t'entende.

Cheng Xin demeura silencieuse. Elle ne la remercia pas.

Quelqu'un lui attrapa le bras, c'était l'officier des Forces de sécurité :

— Je viens de recevoir l'ordre d'emmener vos deux amis. Docteur Cheng Xin, quittez cet endroit, je vous en conjure. L'Australie deviendra bientôt un enfer sur Terre.

Cheng Xin secoua la tête :

— Partez. Vous savez où ils se trouvent, n'est-ce pas ? Merci.

Elle écouta le bruit de l'hélicoptère. Sa cécité avait rendu son ouïe extraordinairement sensible, presque comme un troisième œil. Elle entendit l'engin s'élever, puis atterrir deux kilomètres plus loin. Quelques minutes plus tard, il décolla à nouveau et s'éloigna peu à peu.

Rassurée, Cheng Xin ferma les paupières. Elle était en réalité enveloppée par le même voile sombre que lorsque ses yeux étaient ouverts. Au milieu d'une mare de sang, son cœur brisé retrouvait un peu de paix. Cette obscurité dans laquelle elle était plongée était étrangement devenue un bouclier, car à l'extérieur de celle-ci naissait

une terreur plus grande encore, quelque chose capable de faire frissonner le froid et d'assombrir les ténèbres.

L'agitation s'intensifiait autour d'elle : bruits de pas, de heurts, de coups de feu, d'injures, de cris, de râles, de pleurs... Avaient-ils commencé à s'entredévorer ? Cela ne pouvait être aussi rapide. Cheng Xin pensait que même dans un mois, lorsque les réserves de nourriture seraient vides, la plupart des humains répugneraient à manger leurs congénères.

Et que la plupart seraient donc éliminés.

Peu importait que les cinquante millions de survivants soient encore ou non considérés comme des hommes, "l'humanité" disparaîtrait.

Une simple phrase pouvait désormais résumer toute l'histoire humaine : *Nous sommes sortis d'Afrique, nous avons marché pendant soixante-dix mille ans et nous sommes arrivés en Australie.*

Ici, l'humanité était revenue à son point de départ, mais elle ne pouvait cette fois plus repartir. Son voyage était terminé.

Il y eut des pleurs d'enfant. Cheng Xin mourait d'envie de prendre cette petite créature dans ses bras. Elle repensait encore à ce nouveau-né qu'elle avait enlacé deux ans plus tôt devant le bâtiment du siège des Nations unies : sa douceur, sa chaleur, et son adorable sourire. Son instinct maternel lui brisait le cœur. Cheng Xin avait peur que ses enfants aient faim.

Les dix dernières minutes de l'Ère de la Dissuasion. 28 novembre de l'an 62. 16 h 17 min 34 s à 16 h 27 min 58 s. À bord du *Gravité* et de l'*Espace Bleu*

Quand l'alerte de l'attaque de la gouttelette fut donnée, un seul passager à bord du *Gravité* se sentit soulagé. À soixante-dix-huit ans, James Hunter était l'homme le plus âgé sur le vaisseau et tout le monde l'appelait "le Vieux Hunter".

Un demi-siècle plus tôt, dans le quartier général de la Flotte solaire en orbite de Jupiter, le jeune Hunter, âgé seulement de vingt-sept ans, prenait connaissance de sa future mission :

— Tu seras en charge de contrôler le secteur alimentaire du *Gravité*, lui avait confié le chef d'état-major de la Flotte.

Ce poste n'était ni plus ni moins que l'équivalent de "cuisinier" dans l'ancien temps, à la différence près que la cuisine était désormais gérée sur les vaisseaux spatiaux par un système d'intelligence artificielle. Le contrôleur du secteur alimentaire était simplement responsable du système de préparation des plats, ce qui consistait à saisir informatiquement chaque jour ce qui serait servi à l'équipage. En temps ordinaire, ce poste était dévolu à des sous-officiers, or Hunter venait de recevoir le grade de colonel : il était l'officier supérieur le plus jeune de la Flotte. Mais Hunter n'était pas étonné. Il savait ce qu'il était censé faire.

— Ce n'est qu'une couverture. Ta véritable mission consistera à surveiller le régulateur du système de diffusion d'ondes gravitationnelles. Si jamais l'état-major du vaisseau perdait le contrôle, ce serait à toi qu'il reviendrait de détruire le régulateur. En cas d'urgence, tu auras carte blanche pour mener ta mission à bien.

Le système de diffusion d'ondes gravitationnelles du *Gravité* se composait d'une antenne et d'un régulateur de contrôle. L'antenne constituait la coque même du vaisseau et ne pouvait être détruite, mais en cas de mise hors d'usage du régulateur, c'était tout le système

qui devenait caduc. Les conditions matérielles à bord du *Gravité* et de l'*Espace Bleu* ne permettaient pas la construction d'un nouveau régulateur.

Hunter savait que dans l'histoire des soldats comme lui avaient déjà été en fonction sur les anciens sous-marins nucléaires. À l'époque, sur les navires militaires de l'URSS et de l'Otan, des soldats ou des sous-officiers attachés à des postes en apparence modestes étaient en réalité chargés d'une mission similaire à la sienne. Ils devaient se tenir prêts à tout moment à l'éventualité que le sous-marin soit détourné et que l'ennemi prenne le contrôle des missiles embarqués à bord. En cas d'incident de ce genre, c'était à eux d'intervenir le plus discrètement possible et de prendre la décision la plus adaptée à la situation.

— Tu devras être vigilant à tout ce qui se passera sur le vaisseau. Ta mission requiert que tu surveilles en permanence toutes les équipes en service, c'est pourquoi durant tout le temps qu'elle durera, tu ne pourras pas être hiberné.

— J'ignore si je pourrais vivre jusqu'à l'âge de cent ans...

— Il te suffira de vivre jusqu'à soixante-dix et quelques années. Car à ce moment-là, la corde vibrante en matière dégénérée de l'antenne aura atteint cinquante ans de demi-vie : le système de transmission sera devenu obsolète et ta mission sera terminée. Si nos estimations sont justes, il te faudra rester éveillé la première moitié du voyage, et effectuer le retour en hibernation. Cependant, tu dois comprendre que ce sera la mission d'une vie. Tu es en droit de la décliner.

— J'accepte.

Le chef d'état-major posa une question dont ne se serait jamais embarrassé un dirigeant militaire d'une époque antérieure :

— Pourquoi ?

— Pendant l'Ultime Bataille, j'ai travaillé comme analyste pour l'Agence de renseignement planétaire sur le *Newton*. Avant que la gouttelette ne détruise mon vaisseau, je me suis échappé dans une capsule de sauvetage. C'était le plus petit engin du vaisseau, mais cinq hommes auraient pu partir avec moi. J'ai vu arriver un groupe de camarades dans ma direction, mais je ne les ai pas attendus...

— Nous avons connaissance de cette affaire. Le tribunal militaire a déjà rendu son verdict : tu n'as pas été reconnu coupable. Le vaisseau

a explosé à peine dix secondes après le décollage de la capsule, ils n'auraient pas eu le temps de monter à bord.

— Oui, mais aujourd'hui, je me dis que j'aurais dû rester sur le *Newton* avec eux.

— Nos échecs passés sont gravés en nous. Nous nous sentons tous coupables d'avoir survécu. Mais cette fois, peut-être pourras-tu sauver des milliards de personnes.

Tous deux restèrent silencieux un long moment. Derrière le hublot, la Grande Tache rouge de Jupiter semblait un œil de géant en train de les observer.

— Avant de te faire part des détails concrets de cette mission, il te faut d'abord comprendre une chose : c'est une mission extrêmement sensible. Même si tu ne parviens pas à déterminer clairement le degré de danger de la situation, ta priorité absolue sera d'empêcher que le vaisseau tombe entre de mauvaises mains. Au moindre risque, tu devras choisir de détruire le régulateur, et même si cela se révèle être une erreur, tu n'en porteras pas la responsabilité. Pendant ce processus, tu ne devras pas te préoccuper des dommages collatéraux. Si cela est nécessaire, nous sommes prêts à accepter que tu détruises le vaisseau entier.

Après le départ, Hunter rejoignit la première équipe de service du *Gravité*. Pendant ces cinq années, il prit en secret une sorte de comprimé bleu. À la fin du cycle de service, au moment d'entrer en hibernation et de passer le relais à la prochaine équipe, les médecins décelèrent une anomalie dans la coagulation sanguine de ses cellules cérébrales, une affection aussi connue sous le nom de "maladie de l'hibernation". C'était un trouble extrêmement rare qui n'avait aucune conséquence sur la vie de tous les jours, mais qui ne permettait pas à celui qui en souffrait d'être hiberné, car il risquait de graves séquelles sur son cerveau à son réveil. C'était à ce jour la seule maladie susceptible d'empêcher un individu d'entrer en hibernation. Une fois son diagnostic confirmé, il remarqua que tous ceux qui l'entouraient le regardaient avec une expression de deuil, comme s'ils assistaient à ses funérailles.

Par conséquent, Hunter resta éveillé tout le long du trajet. Tous ceux qui se réveillaient d'hibernation le trouvaient vieilli. Hunter

racontait à chaque nouvelle équipe des anecdotes sur les dix dernières années, et le cuisinier devint rapidement l'homme le plus apprécié à bord, que ce soit des officiers ou des simples soldats. Peu à peu, il devint le symbole de la longue traversée du *Gravité*. Personne ne s'imaginait que ce personnage accessible et sympathique était un officier du même grade que le commandant du vaisseau et qu'il était le seul individu en dehors de lui à être autorisé à détruire le vaisseau en cas de crise.

Les trente premières années du voyage, Hunter eut plusieurs petites amies, un privilège qui avait de quoi rendre jaloux ses homologues masculins, car il pouvait fréquenter des femmes différentes en fonction du roulement des équipes de service. Mais quelques dizaines d'années plus tard, il commença à vieillir, tandis que les filles, qui restaient jeunes, ne le considéraient plus que comme un ami ou un confident.

La seule femme que Hunter ait cependant jamais vraiment aimée en un demi-siècle se trouvait la plupart du temps séparée de lui par une distance de plusieurs dizaines de millions d'unités astronomiques. Reiko Akimoto était en effet sous-lieutenante à bord de l'*Espace Bleu*, en charge du système de navigation du vaisseau.

La chasse de l'*Espace Bleu* était le seul réel objectif commun des mondes trisolarien et terrien, car ce vaisseau solitaire qui s'enfonçait petit à petit dans les profondeurs de l'espace représentait une menace pour les deux mondes. Lorsque la Terre avait tenté de faire revenir les deux appareils survivants de la Bataille sombre, l'*Espace Bleu* avait pris connaissance de la théorie de la forêt sombre et si son équipage parvenait un jour à maîtriser une technologie de diffusion cosmique, les conséquences pourraient être désastreuses. La poursuite de l'*Espace Bleu* bénéficiait donc de la coopération totale de Trisolaris et, avant que les intellectrons pénètrent dans la zone aveugle, le *Gravité* recevait en continu des images en temps réel de l'intérieur de leur proie.

Pendant ces décennies, Hunter était passé du grade de sergent à celui de sergent-major, puis il avait connu d'autres promotions rapides, mais sa position ne lui permettait pas en principe de consulter les images de l'*Espace Bleu* fournies par les intellectrons. Il avait pourtant accès à toutes ces informations grâce à des portes dérobées installées à l'insu de tous dans les logiciels du vaisseau. Aussi, il lui

arrivait fréquemment d'observer depuis sa cabine des images provenant de l'*Espace Bleu* de la taille de sa paume. Il y voyait une microsociété au pouvoir militariste et centralisé, marquée par un respect rigoureux de la discipline, radicalement différente de celle du *Gravité*. Chaque individu paraissait se fondre mentalement dans le collectif. La première fois qu'il avait vu Reiko, c'était deux ans après le début de la chasse. Il avait aussitôt été subjugué par la beauté de cette jeune fille d'Extrême-Orient. Il pouvait passer des heures rien qu'à la regarder, se disant qu'il connaissait peut-être mieux la vie de cette jeune femme que la sienne. Mais au bout d'un an seulement, Reiko était entrée en hibernation. Elle ne s'était réveillée que trente ans plus tard. Elle était encore jeune, mais Hunter était désormais sexagénaire. Une nuit de Noël, après un joyeux banquet, il était revenu dans sa cabine et avait allumé l'écran du moniteur de surveillance en temps réel de l'*Espace Bleu*. Sur un schéma de la structure complexe du vaisseau, il avait sélectionné la position du centre de contrôle de navigation et, comme il s'y attendait, l'image lui avait montré Reiko, éveillée et au travail. Elle se dressait devant une large carte stellaire holographique sur laquelle une ligne rouge indiquait la trajectoire de navigation de l'*Espace Bleu*. Une ligne blanche qui se superposait presque à la ligne rouge montrait quant à elle la trajectoire du *Gravité*. Hunter avait remarqué qu'il existait un certain décalage entre cette ligne et la trajectoire réelle du *Gravité*. Les deux appareils se trouvaient encore distants de plusieurs milliers d'unités astronomiques, si bien qu'il était particulièrement ardu de localiser une cible aussi minuscule. La trajectoire figurant sur la carte n'était sans doute que l'hypothèse jugée la plus probable par les officiers de navigation de l'*Espace Bleu*, mais la distance estimée entre les deux vaisseaux était très proche de la réalité. Hunter avait zoomé sur l'image. Reiko s'était soudain retournée et avait paru le fixer, puis elle avait lâché dans un sourire qui l'avait profondément ému : "Joyeux Noël." Hunter savait bien sûr que Reiko ne s'adressait pas directement à lui, mais qu'elle présentait ses vœux à l'ensemble des membres du *Gravité*. Elle était naturellement consciente d'être espionnée par les intellectrons, mais elle n'avait aucun moyen de regarder ses poursuivants en face. Peu importait, cela avait été l'un des instants les

plus heureux de la vie de Hunter. En raison du grand nombre de passagers à bord de l'*Espace Bleu*, Reiko n'était restée éveillée qu'un an avant d'hiberner à nouveau. Hunter attendait ardemment le jour où il pourrait la rencontrer en chair et en os, le jour où le *Gravité* aurait rattrapé l'*Espace Bleu*. Il se disait avec chagrin que même si tout se passait comme prévu, il aurait déjà quatre-vingts ans ce jour-là. Il espérait seulement avoir la chance de lui dire "Je t'aime" avant de la regarder être conduite au tribunal.

Pendant ce périple d'un demi-siècle, Hunter s'acquitta fidèlement de sa tâche. Il examinait avec une grande vigilance toutes les situations inhabituelles qui pouvaient se présenter sur le vaisseau, tout en s'exerçant sans cesse intérieurement à trouver des parades à n'importe quel type de crise. Mais la mission en elle-même ne faisait pas peser sur lui une pression extrême. Il savait que le *Gravité* n'était pas seul. Comme bien d'autres membres du vaisseau, il contemplait souvent les gouttelettes à travers les hublots. À ses yeux pourtant, ces objets revêtaient une signification de plus que pour ses camarades du *Gravité*. Il savait que si un incident se produisait sur le *Gravité* – une mutinerie ou une tentative illégale de prise de contrôle sur le système de diffusion d'ondes gravitationnelles – les gouttelettes détruiraient aussitôt le vaisseau et leurs réactions seraient infiniment plus rapides que les siennes. Le temps qu'il faudrait aux gouttelettes pour accélérer sur quelques milliers de mètres et fondre sur leur cible n'excéderait pas cinq secondes.

La mission de Hunter touchait maintenant à sa fin. La corde vibrante de matière dégénérée d'un diamètre d'à peine dix nanomètres, contenue dans une antenne de mille cinq cents mètres occupant l'intégralité de la coque du vaisseau, atteindrait dans moins de deux mois le seuil fatidique des cinquante années de demi-vie, après quoi elle deviendrait inopérante. Le *Gravité* perdrait son statut de menace mortelle pour les deux mondes et deviendrait un vaisseau ordinaire. Hunter aurait accompli son travail. Il révélerait sa véritable identité à tout l'équipage. Il était curieux de savoir si on le traiterait avec admiration ou avec réprobation, mais il cesserait dans tous les cas de prendre ses comprimés bleus. L'anomalie dans la coagulation sanguine de ses cellules cérébrales disparaîtrait, il pourrait entrer en

hibernation et se réveillerait sur la Terre où il vivrait le restant de ses vieux jours dans un nouvel âge. Mais il n'hibernerait que lorsqu'il aurait revu Reiko, ce qui arriverait bientôt.

Mais les intellectrons étaient devenus aveugles. Durant son camouflage d'un demi-siècle, Hunter avait envisagé des centaines de crises possibles, et celle-ci faisait partie des plus graves. Une défaillance des intellectrons plaçait les gouttelettes et le monde trisolarien dans une situation telle qu'ils ne pouvaient plus maîtriser en temps réel ce qui se passait à bord de l'*Espace Bleu*, ce qui signifiait qu'en cas d'accident les gouttelettes seraient peut-être incapables de réagir à temps. Les conditions devenaient plus incertaines et les responsabilités se faisaient plus lourdes sur les épaules de Hunter. Cette soudaine tension lui donna l'impression que sa mission ne venait en fait que de commencer.

Hunter examinait désormais avec une attention redoublée tous les mouvements à l'intérieur du vaisseau. La tâche était d'autant plus délicate maintenant que tout l'équipage du *Gravité* était éveillé. Mais Hunter était le seul homme à bord connu de tous, il était en bons termes avec chacun des passagers et avait su construire au fil du temps un large réseau de relations. De plus, sa décontraction habituelle et l'insignifiance de son poste n'inspiraient guère la méfiance. Les soldats et les sous-officiers lui rapportaient ainsi volontiers ce qu'ils n'osaient pas dire aux officiers supérieurs et aux psychologues. Ainsi Hunter pouvait-il jouir d'une compréhension globale de la situation à bord.

Après l'entrée des intellectrons dans la zone aveugle, des événements étranges commencèrent à se produire. Alors que rien ne s'était passé pendant un demi-siècle, le vaisseau était désormais le théâtre de phénomènes inédits : la zone écologique située au centre de l'appareil fut mystérieusement percutée par une micrométéorite, plusieurs personnes rapportèrent que des ouvertures étaient brutalement apparues sur les parois de leurs cabines et que des fragments d'objets avaient disparu pour réapparaître quelques minutes plus tard... Parmi toutes ces manifestations curieuses, ce fut probablement le récit du capitaine Devon qui fit la plus forte impression à Hunter. Devon était l'un des officiers supérieurs du

Gravité. Hunter n'avait d'ordinaire que peu d'interactions avec les hauts gradés mais quand il le vit ce jour-là chercher un psychologue – ce genre de personnes que quiconque s'efforçait d'éviter en temps normal –, Hunter fut aux aguets. Il accueillit le capitaine Devon avec une vieille bouteille d'un excellent whisky et obtint de lui qu'il lui raconte son étrange rencontre avec le major Park Ui-gun. Naturellement, l'explication la plus rationnelle à ces phénomènes – à l'exception toutefois de la collision de la micrométéorite – était l'hallucination collective. Sans que l'on sache encore comment, la disparition des intellectrons avait dû être à l'origine de troubles psychologiques de masse. C'était du moins ce que prétendaient le Dr West et ses collègues. Mais le devoir de Hunter ne lui permettait pas d'adhérer trop facilement à cette théorie. Si, en effet, aucune autre raison possible ne permettait d'expliquer ces histoires incroyables, la mission de Hunter consistait à sonder celles qui paraissaient impossibles.

Si l'on comparait avec l'immensité de l'antenne, le régulateur de contrôle du transmetteur d'ondes gravitationnelles occupait un espace minuscule. Il était situé dans une petite cabine sphérique à l'arrière de l'appareil. Le régulateur fonctionnait de manière autonome et n'était relié à aucun autre système du vaisseau. La cabine était une sorte de coffre-fort renforcé dont personne à bord du *Gravité*, pas même le commandant, ne possédait les codes d'accès. Seul le ou la Porte-épée, sur Terre, pouvait initier la diffusion : un faisceau de neutrinos serait envoyé au *Gravité* et activerait le transmetteur. Dans la position où se trouvait aujourd'hui le *Gravité*, il faudrait néanmoins un an pour que le signal arrive depuis la Terre.

Mais si le *Gravité* était détourné, ces dispositifs de sécurité ne tiendraient pas longtemps.

Il y avait un petit bouton à la montre de Hunter. En le pressant, il déclencherait une bombe à chaleur placée dans la cabine du régulateur qui ferait fondre tous les équipements de la pièce. Sa mission était simple : quelle que soit la nature de la crise, si Hunter jugeait qu'elle dépassait un certain seuil de risque, il devait appuyer sur le bouton et détruire le régulateur afin de désactiver le système de diffusion d'ondes gravitationnelles. C'était à lui seul qu'il revenait de

décider de la valeur de ce seuil.

En un sens, Hunter était un “anti-Porte-épée”.

Malgré tout, Hunter n'avait pas une confiance aveugle dans la fiabilité de ce bouton ni dans cette bombe qu'il n'avait jamais vue de ses propres yeux. Le mieux aurait été de veiller jour et nuit à l'extérieur de la cabine de contrôle, mais cela aurait évidemment attiré l'attention, or sa couverture était son plus grand avantage. Néanmoins, souhaitant se trouver le plus régulièrement possible proche de cette cabine, il se rendait souvent dans l'observatoire astronomique situé lui aussi à la poupe du vaisseau. Maintenant que tout l'équipage était réveillé, Hunter avait à son service plusieurs assistants qui l'aidaient aux cuisines et il avait désormais du temps devant lui. Par ailleurs, le Dr Guan Yifan, en tant que seul scientifique civil à bord, n'était pas soumis à la stricte discipline militaire, et il n'y avait donc rien d'intrigant à ce que le vieux Hunter l'honore de quelques visites pour bavarder autour d'un bon verre. Profitant de sa position, Hunter faisait déguster à Guan Yifan des bonnes bouteilles d'alcool trouvées dans la cave du vaisseau, et ce dernier l'entretenait sur ce qu'il appelait le “symptôme du trois et du trois cent mille de l'Univers”. Bien vite, Hunter passa la majeure partie de son temps dans le poste d'observation, seulement séparé du régulateur du système de diffusion d'ondes gravitationnelles par un couloir d'une vingtaine de mètres.

Hunter se rendait précisément à l'observatoire lorsqu'il croisa sur son chemin Guan Yifan et le Dr West qui faisaient le chemin inverse, vers la proue. Il décida alors d'aller jeter un coup d'œil à la cabine. Ce fut lorsqu'il se trouva à une distance d'à peine dix mètres de celle-ci que retentit l'alerte de l'attaque des gouttelettes. En raison de son grade, la fenêtre d'information qui apparut devant lui ne présentait qu'un aperçu grossier de la situation, mais il savait que même si les gouttelettes étaient en ce moment précis à une distance bien plus lointaine que lorsqu'elles volaient en escouade, l'équipage n'avait qu'une dizaine de secondes devant lui. À l'approche de ses derniers instants, le vieux Hunter n'éprouva rien d'autre que de la délivrance et du soulagement. Peu importe ce qu'il adviendrait ensuite, il avait accompli sa mission. Il n'attendait pas l'heure de sa mort, mais celle

de sa victoire.

Ce fut la raison pour laquelle, lorsque l'alerte fut levée une demi-minute plus tard, le vieux Hunter fut le seul être à bord du vaisseau à ressentir une terreur extrême. S'il avait accueilli l'attaque des gouttelettes comme une délivrance, la levée de l'alerte lui apparut comme un danger effroyable : dans ces conditions indécises, le système de diffusion d'ondes gravitationnelles demeurait en état de marche. Sans hésiter un instant, il pressa le bouton pour détruire le régulateur.

Rien ne se passa. Même si la cabine était parfaitement étanche, Hunter aurait dû éprouver là où il se trouvait les vibrations provoquées par l'explosion de la bombe. Un message apparut sur l'écran de sa montre :

Échec : le module d'autodestruction a été désactivé.

Hunter ne fut pas surpris. Il avait déjà eu l'intuition que le pire s'était produit. Quelques secondes de plus et il aurait été libéré, mais cette délivrance n'arriverait désormais jamais plus.

Aucune des deux gouttelettes n'avait atteint sa cible. Elles n'avaient fait que frôler le *Gravité* et l'*Espace Bleu* à quelques dizaines de mètres seulement.

Trois minutes après la levée de l'alarme, le commandant du *Gravité* – Josip Mojović – et les autres officiers de l'état-major étaient déjà réunis dans le bureau du centre de commande, au milieu duquel s'affichait une gigantesque carte holographique de la situation. Aucune étoile n'était représentée dans le vaste espace noir de la carte. On ne voyait que la position respective des deux vaisseaux et les trajectoires d'attaque des gouttelettes. Ces deux traînées blanches, longues de trente mille kilomètres, paraissaient être parfaitement droites. Cependant, les données disponibles montraient de leur côté une parabole dont la courbure était si faible qu'elle était à peine perceptible. Peu de temps après le début de leur accélération, les deux engins trisolariens avaient dévié de façon continue de leur trajectoire. La déviation en question était extrêmement tenue mais, sur la durée, elle avait suffi à provoquer un écart de quelques dizaines de mètres.

Plusieurs officiers présents avaient participé à l'Ultime Bataille et gardaient encore le souvenir glaçant de la manière dont la gouttelette avait pris des angles obtus à grande vitesse pour percuter les vaisseaux humains. Mais contre toute attente, les traînées qu'ils voyaient maintenant avaient l'air guidées par une force perpendiculaire aux vecteurs d'attaque des gouttelettes qui n'avait cessé de les écarter de leur trajectoire originelle.

— Affichage de la lumière visible, ordonna le commandant. Repassez l'enregistrement.

Les étoiles et la Voie lactée apparurent. Ce n'était plus une simulation numérique. Dans un coin de l'image, des chiffres défilaient à toute vitesse, indiquant l'écoulement du temps. Chacun vécut une deuxième fois la peur qui l'avait saisi quelques minutes plus tôt, lorsqu'il s'était retrouvé impuissant devant une mort imminente : une manœuvre d'évasion ou un tir défensif n'auraient de toute façon servi à rien. Très vite, les chiffres s'arrêtèrent de défiler. L'enregistrement avait bien montré le passage de la gouttelette à proximité du *Gravité*, mais sa vitesse avait été telle que personne n'avait pu seulement l'apercevoir.

On passa donc l'action au ralenti. Ce processus, qui n'avait duré qu'une dizaine de secondes dans la réalité, aurait été extrêmement long si on l'avait visionné en intégralité au ralenti, et c'est pourquoi les officiers se contentèrent des dernières secondes de l'enregistrement. Ils virent alors la gouttelette raser l'objectif de la caméra et s'évanouir comme une petite étoile filante dans l'océan d'étoiles. Ils repassèrent encore une fois l'enregistrement et firent un arrêt sur image lorsque la gouttelette figura au centre de la scène, puis ils zoomèrent jusqu'à ce que l'objet occupe une bonne moitié de l'image. Un demi-siècle de voyage au sein d'une formation commune avait rendu les membres du *Gravité* très familiers des gouttelettes, si bien que la vue qu'ils en avaient à présent les stupéfia : c'était toujours la même forme qui apparaissait à l'image, mais sa surface ne présentait plus le miroitement parfait auquel tous s'étaient habitués. Elle avait la couleur du laiton et paraissait saturée de taches de rouille. On aurait dit une magicienne qui avait su conserver sa jeunesse, mais qui aurait été privée de ses pouvoirs. Les traces laissées

par les trois siècles qu'elle avait passés dans l'espace l'avaient brusquement défigurée : ce n'était plus un petit démon brillant, mais un vieil obus planant au milieu du vide. Ces dernières années, les communications avec la Terre avaient permis aux membres de l'équipage de comprendre les principes de base des matériaux à interaction forte. Ils savaient que la surface de la gouttelette était soutenue par un champ de force généré par des mécanismes placés à l'intérieur de celle-ci. Ce champ de force était en mesure de neutraliser le champ électromagnétique existant entre les particules et permettait de fait l'émergence d'une interaction forte. Si le champ de force venait à disparaître, la surface redevenait un vulgaire morceau de métal.

Les gouttelettes étaient mortes.

Ils consultèrent ensuite le rapport d'observation de l'attaque. La simulation montra qu'après avoir frôlé le *Gravité* la gouttelette avait continué pendant quelque temps à dévier de sa trajectoire avant de filer bientôt en ligne droite à une vitesse stable. La mystérieuse force de propulsion externe s'était évanouie. La gouttelette ne resta néanmoins dans cet état que quelques secondes avant de commencer à ralentir. L'ordinateur du système d'analyse militaire montra que sa déviation et sa décélération étaient produites par une force équivalente. De toute évidence, cette énergie mystérieuse qui avait poussé latéralement la gouttelette s'était maintenant décalée devant elle.

Dans l'image saisie par la lentille du télescope ultra-grossissant, il était possible d'observer l'arrière de la gouttelette en train de s'éloigner. Celle-ci pivota à un angle de quatre-vingt-dix degrés si bien qu'elle se retrouva perpendiculaire par rapport à sa direction initiale. Elle continuait à décélérer. Ce fut alors une scène digne d'un conte de fées qui s'offrit aux yeux des officiers du *Gravité*. Si le Dr West avait été présent, il aurait certainement soutenu que tous étaient victimes d'une hallucination collective. Devant la gouttelette avait surgi un objet de forme triangulaire qui faisait environ le double de sa taille. L'état-major du *Gravité* reconnut aussitôt une navette spatiale de l'*Espace Bleu* ! Pour augmenter sa force de propulsion, la navette était équipée de plusieurs mini-moteurs à fusion installés sur sa coque. Bien que les tuyères des moteurs ne soient pas en face de la scène, on

arrivait sans peine à deviner à leur lueur que les moteurs étaient à plein régime. La navette poussait la gouttelette pour la forcer à ralentir. Tout ce qu'on pouvait en déduire, c'était qu'elle constituait aussi la source de la force ayant fait dévier la gouttelette de sa trajectoire d'attaque. C'était elle qui avait sauvé le *Gravité*.

Quelques instants après l'apparition de la navette, deux silhouettes vêtues en combinaison spatiale surgirent de l'autre côté de la gouttelette. La décélération de l'engin trisolarien plaquait le corps des deux individus à sa surface. L'un d'eux portait un instrument à la main et semblait en train d'étudier sa proie. De par leur nature d'artefact inaccessible n'appartenant pas à ce monde, les gouttelettes avaient toujours eu dans l'imagination des hommes quelque chose de presque divin. Le seul humain à s'être jamais approché d'une gouttelette avait d'ailleurs été réduit en cendres durant l'Ultime Bataille. Mais en cet instant, la gouttelette n'avait plus rien de sacré. Dépouillée de sa surface miroitante, elle avait l'air pâle et quelconque, paraissant même archaïque aux côtés de la navette et des astronautes qui l'entouraient. Elle donnait l'impression d'être sans âme, comme une antiquité ou un déchet recueilli par les deux silhouettes. Quelques secondes après leur apparition, la navette et les astronautes s'évanouirent. La gouttelette morte planait seule au milieu de l'espace. Elle continuait néanmoins de ralentir, ce qui signifiait que la navette la poussait encore, mais depuis une position invisible.

— Ils connaissent donc le moyen de neutraliser une gouttelette ? cria l'un des officiers, estomaqué.

Une seule chose vint à l'esprit du commandant Mojović. Comme Hunter après la levée de l'alerte, il n'hésita pas l'ombre d'une seconde et pressa le bouton sur sa montre, la même que celle de Hunter. Ce fut cette fois une fenêtre d'information barrée de caractères rouges qui s'afficha au milieu de la pièce :

Échec : le module d'autodestruction a été désactivé.

Le commandant se rua hors du bureau du centre de commande et se précipita vers la poupe de l'appareil, suivi par tous les autres officiers.

Le premier à arriver devant la cabine du régulateur de contrôle fut

le vieux Hunter. Bien qu'il ne soit pas autorisé à entrer, il avait l'intention de couper les liens entre le régulateur et l'antenne, ce qui aurait pour effet de rendre – au moins dans un premier temps – impossible la transmission d'ondes gravitationnelles. Il chercherait ensuite un moyen de détruire le régulateur.

Mais quelqu'un s'y trouvait déjà.

Hunter sortit son pistolet et le pointa sur l'intrus. Ce dernier portait un uniforme de lieutenant du *Gravité*, mais différent de ceux portés à l'époque de l'Ultime Bataille. Il l'avait probablement volé quelque part sur le vaisseau. Hunter reconnut de dos celui qui était en train de fouiller la cabine.

— Je savais que le capitaine Devon ne s'était pas trompé, fit Hunter.

Le major Park Ui-gun, officier en chef des forces armées de l'*Espace Bleu*, se retourna. Il paraissait ne pas avoir plus de trente ans, mais son visage laissait voir qu'il avait traversé plus d'épreuves que n'importe quel passager à bord du *Gravité*. Il semblait quelque peu surpris. Il ne s'attendait sans doute pas à ce que quelqu'un découvre aussi rapidement sa présence, ou bien peut-être ne s'imaginait-il pas que ce quelqu'un serait le vieux Hunter. Il demeura néanmoins calme et leva les mains en l'air, en disant :

— Laissez-moi vous expliquer.

Le vieux Hunter n'avait aucune envie d'écouter ses explications ; il ne voulait pas savoir comment il avait pénétré dans le *Gravité*, et encore moins si c'était un homme ou un démon. Quelle que soit la vérité, la crise était à son apogée et il ne souhaitait plus qu'une chose désormais : détruire le régulateur de contrôle. Il avait vécu dans cet unique but et cet individu originaire de l'*Espace Bleu* se mettait maintenant sur son chemin. Sans hésiter une seconde, il ouvrit le feu.

La balle frappa Park Ui-gun en pleine poitrine et l'impact le projeta contre la porte de la cabine. L'arme utilisée par Hunter était un pistolet conçu de manière à pouvoir être utilisé à l'intérieur d'un vaisseau spatial : il ne provoquait aucun dommage sur les parois des cabines et sur les installations du vaisseau, mais il n'était pas aussi fatal qu'un pistolet laser. Du sang s'échappa depuis le trou de la balle sur le torse de Park Ui-gun, mais il réussit à tenir debout en apesanteur. Il tendit la main vers son uniforme maculé de sang et se

saisit de son arme dans sa poche droite. Hunter fit à nouveau feu, continuant à viser la poitrine de son adversaire. Davantage de gouttes de sang furent expulsées. Hunter visa la tête du major, mais il n'eut pas le temps de tirer une troisième balle.

Tous les officiers qui venaient de rejoindre la cabine, parmi lesquels le commandant Mojović, furent témoins de la scène suivante : le pistolet de Hunter vola au loin, son corps se raidit, ses yeux se révulsèrent et ses quatre membres furent pris de légers spasmes ; une fontaine de sang gicla de sa bouche et ce liquide se coagula dans l'apesanteur en sphères de différentes tailles. Dans ces bulles de sang apparut un objet carmin de la taille d'un poing, qui traînait derrière lui deux formes tubulaires. Il se distinguait facilement des sphères sanguinolentes en raison de sa couleur. L'objet palpitait en rythme et à chacune de ses palpitations, du sang sortait des tubes. Il fut propulsé en apesanteur telle une méduse rouge sombre emportée par le courant.

C'était le cœur de Hunter.

Durant sa lutte, la main de Hunter avait violemment attrapé sa poitrine et s'était efforcée de déchirer son vêtement à hauteur de son cœur. Il avait réussi à arracher un morceau de sa veste et tous purent voir que son torse nu était intact. Il ne présentait pas la moindre blessure.

— Si vous l'opérez immédiatement, vous pourrez peut-être encore le sauver, souffla difficilement le major Park Ui-gun d'une voix rauque. Du sang continuait à jaillir de sa poitrine. Heureusement, les médecins n'ont plus besoin de lui ouvrir la poitrine pour replacer le cœur... Ne bougez pas, vous autres ! Ou ils vous arracheront le cœur ou le cerveau aussi facilement que l'on cueille une pomme. Le *Gravité* est occupé.

Une bande d'hommes armés arrivèrent en trombe depuis un autre couloir. La plupart d'entre eux portaient des combinaisons spatiales légères bleu foncé datant d'avant l'Ultime Bataille. Tous venaient manifestement de l'*Espace Bleu*. Les soldats braquèrent leurs puissants fusils laser d'assaut sur les officiers du *Gravité*.

Le commandant fit un signe à ses hommes, qui jetèrent leurs armes sans dire un mot. Les membres de l'*Espace Bleu* étaient dix fois plus

nombreux que ceux du *Gravité* et le commando qui était maintenant sur le pont du vaisseau ne comptait pas moins de cent soldats : prendre le contrôle de l'appareil était un jeu d'enfant.

Désormais, rien ne semblait plus impossible. L'*Espace Bleu* était devenu un vaisseau fantôme surnaturel. L'équipage du *Gravité* revivait le choc qui l'avait terrassé lors de l'Ultime Bataille.

Plus de mille trois cents personnes étaient suspendues au centre du grand hall sphérique de l'*Espace Bleu*. La plupart d'entre elles étaient membres de l'équipage de l'*Espace Bleu*, qui comptait mille deux cents têtes. Soixante ans plus tôt, c'était ici même qu'une formation de soldats et d'officiers avait fait acte d'allégeance à Zhang Beihai. C'étaient les mêmes femmes et les mêmes hommes. Durant le vol régulier, seul un petit nombre des membres de l'équipage avait besoin de rester éveillé, si bien que la majorité n'avait vieilli en moyenne que de trois à cinq ans après pourtant six décennies de voyage. Aussi, les passagers de l'*Espace Bleu* n'avaient pas ressenti le passage du temps : les flammes de la Bataille sombre et les funérailles organisées dans le froid glacial de l'espace étaient encore des souvenirs frais. Le reste de l'assemblée était constitué de la centaine de passagers du *Gravité*. Vêtus d'uniformes de couleurs différentes, les membres des deux vaisseaux, rassemblés en deux groupes inégaux, se faisaient face à distance, une expression de défi dans leurs regards.

Devant les deux groupes se mêlaient en revanche les états-majors des deux vaisseaux. L'un des officiers attirait particulièrement l'attention : Chu Yan, commandant de l'*Espace Bleu*. Âgé de quarante-trois ans – bien qu'il en paraisse moins –, cet officier militaire avait suivi une formation scientifique. Élégant et introverti, il avait presque l'air timoré. Mais sur Terre, Chu Yan avait une aura légendaire. Au cours de la Bataille sombre, c'était lui qui avait ordonné d'évacuer l'oxygène au sein de l'*Espace Bleu*, transformant l'intérieur du vaisseau en vide spatial et évitant ainsi la mort de son équipage lors de l'explosion de la bombe hydrogène infrasonique. La question de savoir si l'*Espace Bleu* n'avait fait que se défendre ou s'il avait planifié ces meurtres de longue date faisait encore débat aujourd'hui. Au

lendemain de l'établissement de la dissuasion de la forêt sombre, c'était Chu Yan qui avait décidé, contre l'avis de ses hommes, trop nostalgiques de la planète mère, de ne pas rentrer immédiatement sur Terre. Cette décision lui avait laissé suffisamment de temps pour s'échapper quand il avait reçu l'alerte donnée par l'Âge de Bronze. Il existait bien d'autres légendes au sujet de Chu Yan. On racontait par exemple que lorsque le *Sélection Naturelle* s'était échappé, il avait été le seul commandant de la flotte à exiger de poursuivre le vaisseau déserteur. D'autres affirmaient qu'il avait en fait un tout autre plan en tête : celui d'accompagner le *Sélection Naturelle* dans sa fuite. Mais tout cela n'était que des on-dit.

Chu Yan prit la parole :

— La quasi-intégralité des passagers de nos deux vaisseaux est maintenant rassemblée en ce lieu. Beaucoup de choses nous séparent encore, mais nous pouvons aussi nous considérer comme appartenant au même monde, un monde composé de l'*Espace Bleu* et du *Gravité*. Avant de planifier ensemble quel sera l'avenir de ce monde, il nous faut régler une affaire urgente.

Une énorme fenêtre holographique s'afficha dans les airs, montrant une région de l'espace aux étoiles clairsemées. Une brume blanchâtre occupait le centre de l'image et, au milieu de la brume, apparaissait une rangée d'une centaine de lignes parallèles qui semblaient avoir été tracées par un pinceau épais. Le logiciel faisait apparaître ces lignes plus claires qu'elles ne devaient sans doute l'être en réalité. Ces deux derniers siècles, l'image de ces traces de brosse au milieu d'un nuage blanc était devenue familière aux yeux de tous. Certaines marques s'en servaient même comme logo.

— Vous voyez ici des sillages laissés dans un nuage de poussière interstellaire à proximité du système trisolarien. Nous les avons détectés il y a huit heures. Et maintenant, veuillez observer cette vidéo avec attention.

Tous fixèrent l'image et découvrirent que ces lignes blanches se déplaçaient dans l'espace à une vitesse détectable à l'œil nu.

— Quelle est l'accélération de l'avance rapide ? demanda un officier du *Gravité*.

— Il n'y a pas d'avance rapide. C'est leur vitesse réelle.

Cette phrase souleva une vague d'agitation dans la foule, comme une forêt battue par une tempête soudaine.

— Sur la base d'un calcul grossier, il semblerait qu'ils se déplacent... à une vitesse proche de celle de la lumière, fit le commandant Mojović. Sa voix était sereine, il avait été le témoin de trop d'événements incroyables ces derniers jours pour que celui-ci l'émeuve encore.

— Oui, la deuxième flotte trisolarienne se dirige vers la Terre à la vitesse lumineuse, elle y sera dans quatre ans, reprit Chu Yan, puis il lança un regard peiné à l'équipage du *Gravité*, comme s'il était navré de lui annoncer l'information suivante : Après votre départ, le monde terrestre a sombré plus profondément jour après jour dans l'illusion qu'il vivait une ère de grande harmonie, se méprenant totalement sur la situation réelle. Le monde trisolarien, lui, a attendu, patiemment. Et son attente a pris fin.

— Qui peut prouver que cette vidéo n'est pas un montage ? cria quelqu'un parmi la foule du *Gravité*.

— Moi ! fit Guan Yifan. Ce dernier se tenait debout en compagnie des officiers, c'était le seul parmi eux à ne pas être en uniforme militaire. J'ai noté les mêmes sillages dans mon poste d'observation. Simplement, comme je m'intéresse surtout aux observations astronomiques à grande échelle, je n'y ai pas fait attention. Mais je viens d'aller consulter mes données d'observation et j'ai pu examiner cette région en détail. Nos vaisseaux forment avec le système trisolarien et le système solaire un triangle quelconque. La droite entre le système trisolarien et le système solaire est la plus longue des trois et celle entre le système solaire et nous est la plus courte. La longueur de la droite entre le système trisolarien et nos vaisseaux se trouve donc entre les deux autres, ce qui signifie que nous sommes plus proches de Trisolaris que ne l'est le système solaire. La Terre ne remarquera ces sillages que dans quarante jours.

Chu Yan prit la suite :

— Nous avons toutes les raisons de croire qu'un incident s'est déjà produit sur Terre, plus précisément il y a cinq heures, au moment où les gouttelettes nous ont attaqués. Selon les informations reçues par le *Gravité*, c'est aussi l'heure où avait lieu sur Terre le changement de

Porte-épée. C'était l'opportunité que Trisolaris attendait depuis un demi-siècle. Les deux gouttelettes ont manifestement dû recevoir l'ordre de passer à l'offensive avant leur entrée dans la zone aveugle. Leur plan était prévu depuis longtemps. Nous pouvons désormais être sûrs d'une chose : l'équilibre jadis offert par la dissuasion de la forêt sombre a été rompu. Il existe donc deux possibilités : la diffusion cosmique d'ondes gravitationnelles a été initiée, ou bien elle ne l'a pas été. Nous croyons pour notre part...

Chu Yan fit apparaître dans les airs une image holographique de Cheng Xin, que venait également tout juste de recevoir le *Gravité*. On voyait la nouvelle Porte-épée tenir un bébé dans ses bras, debout devant le bâtiment du siège des Nations unies. L'image avait été agrandie pour être de même taille que les poils de la brosse, créant de cette sorte un contraste saisissant. Les couleurs de l'espace tiraient vers le noir et l'argenté : c'étaient celles des abysses de l'espace et de la lumière froide des étoiles. Cheng Xin se présentait quant à elle sous les traits d'une magnifique Madone orientale. La nouvelle Porte-épée et l'enfant blotti contre elle étaient baignés de doux rayons dorés, offrant aux deux équipages l'impression que le Soleil était tout proche, une sensation qu'ils n'avaient plus connue depuis cinquante ans.

— Nous croyons à la deuxième hypothèse, termina Chu Yan.

— Comment ont-ils pu choisir une telle personne pour être Porte-épée ? hurla quelqu'un dans le rang de l'*Espace Bleu*.

— Cela fait plus de soixante ans que vous naviguez dans l'espace, répondit le commandant Mojović, et nous un demi-siècle. Tout a changé sur Terre. La dissuasion s'est révélée être un landau confortable dans lequel l'humanité s'est trop longtemps laissé bercer, jusqu'à ce qu'elle régresse et redevienne une enfant.

— Ne savez-vous donc pas qu'il n'y a plus de vrais hommes sur Terre ? répondit en écho quelqu'un dans les rangs de l'*Espace Bleu*.

— En effet, les humains de la Terre ont perdu le pouvoir de maintenir la dissuasion de la forêt sombre, dit Chu Yan. Notre plan était de capturer le *Gravité* et de rétablir la dissuasion, mais nous venons d'apprendre qu'en raison de l'arrivée à demi-vie de l'antenne sa capacité à transmettre des ondes gravitationnelles ne durera plus que deux mois. Vous devez me croire, le choc a été énorme pour nous.

Nous n'avons plus d'autre recours désormais que d'activer immédiatement la diffusion cosmique d'ondes gravitationnelles.

Ce fut une immense confusion dans la foule. À côté de l'espace cruel et froid sillonné par les poils de brosse de la flotte trisolarienne volant à la vitesse de la lumière, Cheng Xin et l'enfant les regardaient avec amour. Ces deux images discordantes dévoilaient à leur manière les deux choix qui se présentaient à eux.

— Souhaitez-vous vraiment vous rendre coupable d'un mondicide ? demanda le commandant Mojović.

Devant le chaos qui s'emparait du hall, Chu Yan resta de marbre. Il ignore le commandant et lança à la foule :

— Activer la diffusion n'a pour nous aucun sens. Nous avons échappé à nos poursuivants terriens et aux machines à tuer trisolariennes, aucun des deux mondes ne fait plus peser sur nous aucune menace.

Tout le monde le comprenait. Les deux intellectrons qui se cachaient jadis insidieusement sur leurs vaisseaux étaient devenus aveugles. Le contact avec le monde trisolarien était coupé à jamais et les gouttelettes avaient été détruites. Trisolaris et la Terre avaient perdu tout moyen de les localiser. Dans l'espace infini, au-delà du nuage de Oort, même avec une technologie permettant de se déplacer à la vitesse de la lumière, il serait impossible de retrouver dans l'espace ces deux grains de poussière qu'étaient le *Gravité* et l'*Espace Bleu*.

— Vous n'êtes motivés que par la vengeance ! fit un officier du *Gravité*.

— Nous sommes en droit de nous venger de Trisolaris. Ils doivent payer pour les crimes qu'ils ont commis. C'est la guerre et, en temps de guerre, il est légitime d'éliminer son ennemi. Quant au monde humain, si nous en croyons notre hypothèse, il doit être à présent privé de tout équipement de diffusion d'ondes gravitationnelles. La Terre est probablement sous occupation. Peut-être même que l'anéantissement de l'humanité est déjà en marche. Activer la diffusion cosmique, c'est donner une dernière chance à la Terre. Si la position du système solaire est révélée, notre système n'aura plus aucune valeur aux yeux des Trisolariens, car il pourra être détruit à tout moment. Leurs troupes n'auront plus aucune raison de s'installer sur

Terre. Nous pourrions au moins permettre à l'humanité d'échapper à un génocide imminent. Par ailleurs, notre diffuseur d'ondes gravitationnelles ne dévoilera que les coordonnées de Trisolaris.

— Mais cela signifie divulguer du même coup les coordonnées de la Terre...

— Oui, mais nous pouvons espérer que cela donnera davantage de temps à la Terre, et permettra à un maximum d'humains de fuir le système solaire. Feront-ils ce choix ? Ce sera à eux d'en décider.

— Cela revient dans tous les cas à détruire deux mondes, dont l'un est notre planète mère. Cette décision est aussi importante que le Jugement dernier, elle ne peut pas être prise à la légère ! affirma Mojović.

— Je suis d'accord.

Chu Yan activa une troisième fenêtre holographique entre les deux autres existantes. Elle se présentait sous une forme géographique extrêmement simple : un bouton rouge et carré d'un mètre de long, sous lequel se trouvait un chiffre : 0.

— Comme je l'ai dit plus tôt, nous composons un seul et même monde et, dans ce monde, nous sommes tous des êtres ordinaires. Cependant le destin nous a poussés dans la position de ceux qui rendront le dernier jugement. Cette ultime décision doit être prise, mais elle ne doit pas être celle d'un seul individu ou de quelques-uns. C'est au monde entier qu'il revient de décider, c'est pourquoi nous procéderons à un référendum. À présent, que ceux qui approuvent la diffusion par ondes gravitationnelles des coordonnées de Trisolaris viennent presser le bouton rouge ; ceux qui s'y opposent ou qui s'abstiennent n'ont rien à faire. Le nombre total des passagers des deux vaisseaux est de mille quatre cent quinze si nous comptons les membres de l'équipage actuellement à leur poste. Si le nombre de voix favorables atteint les deux tiers de ce nombre total, soit neuf cent quarante-quatre, nous activerons la diffusion ; dans le cas contraire, nous n'agissons pas jusqu'à l'obsolescence de l'antenne. Que le référendum commence.

Cela dit, Chu Yan se retourna et appuya le premier sur le grand bouton rouge flottant. Celui-ci clignota une fois, indiquant que le vote avait été pris en compte. Le chiffre au-dessous passa de 0 à 1. Les deux

vice-commandants, qui le suivaient de près, pressèrent à leur tour le bouton et le total des votes passa à 3 ; ce fut ensuite le tour des autres officiers supérieurs de l'*Espace Bleu*, puis des sous-officiers et des soldats du même vaisseau qui vinrent planer rangée par rangée jusqu'au bouton, appuyant à tour de rôle.

Tandis que le bouton clignotait, le total des votes augmentait. Les dernières palpitations du cœur de l'histoire, les derniers pas vers son terminus. Et les âmes se troublaient.

À 795, ce fut Guan Yifan qui appuya sur le bouton. C'était le premier membre du *Gravité* à soutenir la diffusion. Il fut suivi par d'autres.

Le nombre arriva enfin à 943 et une ligne de texte en grands caractères apparut au-dessus du bouton :

Au prochain vote, la diffusion cosmique d'ondes gravitationnelles sera activée.

C'était le tour d'un simple soldat, mais beaucoup d'autres faisaient encore la queue derrière lui. Il plaça sa main sur le bouton, mais n'appuya pas. Un sous-lieutenant derrière lui posa sa main sur la sienne, puis beaucoup d'autres mains se joignirent et formèrent une pile gigantesque.

— Attendez, lâcha soudain le commandant Mojović. Il s'approcha en planant et, sous le regard de tous, il plaça sa main au sommet de la pile.

Puis, ces dizaines de mains appuyèrent ensemble, et le bouton clignota une nouvelle fois.

Trois cent quinze ans s'étaient déjà écoulés depuis ce matin du ^{xxe} siècle de l'Ère Commune lors duquel Ye Wenjie avait elle aussi appuyé sur un bouton rouge.

La transmission d'ondes gravitationnelles commença. Tous ressentirent une puissante vibration, comme si celle-ci ne venait pas de l'extérieur, mais de leurs propres corps, comme s'ils étaient devenus la corde bourdonnante d'une cithare. Cet instrument de mort s'arrêta de jouer douze secondes seulement après le début de son morceau et tout redevint silencieux.

À l'extérieur du vaisseau, la fine membrane de l'espace-temps se rida sous l'effet des ondes gravitationnelles, telle la surface d'un lac agitée par une brise nocturne. Le jugement qui signait l'arrêt de mort

de deux mondes se propagea à la vitesse de la lumière dans tout l'Univers.

An 2 de l'Ère de la Post-Dissuasion, le premier matin après la fin de la Grande Migration. Australie

Cheng Xin constata que le vacarme autour d'elle s'était apaisé. On n'entendait plus au loin que des voix provenant de la fenêtre holographique projetée au sommet du chapiteau de la mairie. Elle pouvait reconnaître celle d'Intellectra, ainsi que celle de deux autres personnes. Mais Cheng Xin était trop loin pour pouvoir discerner le contenu de leur conversation. Leurs murmures devaient néanmoins avoir quelque chose de magique car ils avaient fait disparaître tous les autres. Un silence total comblait les espaces entre leurs échanges, comme si le monde était devenu de glace.

Puis il y eut tout à coup une explosion de voix. Cheng Xin ne put s'empêcher de trembler. Cela faisait déjà un moment qu'elle avait perdu la vue et les images du monde réel étaient supplantées dans son esprit par celles de son imagination. Cette déferlante de bruits lui donna l'impression que le Pacifique s'élevait soudain et submergeait dans une dernière clameur tout le continent australien. Elle ne comprit qu'après plusieurs minutes que c'étaient des acclamations de joie. Mais qu'y avait-il donc à célébrer ? Était-ce le début d'une hystérie collective ? Ce déchaînement de voix ne retomba qu'après de longs instants. Les hurrahs furent remplacés par des discussions à voix haute qui se firent de plus en plus denses, comme si, maintenant que le continent était englouti, une pluie torrentielle venait frapper la surface du nouvel océan. Prise au cœur de cette tempête, Cheng Xin était bien incapable d'identifier ce qu'elles disaient.

Mais elle entendit plus d'une fois les noms de *l'Espace Bleu* et du *Gravité*.

Son ouïe retrouva son acuité et elle remarqua un autre son, plus faible : celui de pas qui marchaient dans sa direction. Elle sentit que quelqu'un la regardait et, en effet, un individu lui adressa la parole :

— Docteur Cheng Xin, qu'est-il arrivé à vos yeux ? Vous ne voyez plus ? Cheng Xin sentit un courant d'air, son interlocuteur devait agiter sa main devant elle. C'est le maire qui m'envoie vous chercher. Nous allons rentrer chez nous.

— Je n'ai pas de chez-moi, lâcha Cheng Xin, sans force.

“Chez moi.” Cette expression était un coup de poignard dans son cœur. Et ce cœur, engourdi par une douleur extrême, se crispa. Elle se remémora de nouveau cette nuit d'hiver, trois siècles plus tôt, lorsqu'elle avait quitté la maison de ses parents. Elle se rappela l'aube qui l'avait accueillie derrière la fenêtre... Ses parents étaient décédés avant le Grand Ravin, et ils n'auraient jamais pu imaginer sur quels rivages les caprices du destin et du temps avaient fait chavirer leur fille.

— Vous ne comprenez pas. Tout le monde s'apprête à rentrer chez soi, à quitter l'Australie. Nous repartons dans nos villes d'origine.

Cheng Xin leva brusquement la tête. Elle éprouvait encore un certain malaise devant l'obscurité qui persistait malgré ses yeux écarquillés. Elle mourait d'envie de voir quelque chose :

— Comment ?

— Le *Gravité* a activé la diffusion des ondes gravitationnelles !

Comment était-ce possible ?

— La position du système trisolarien a été révélée et, naturellement, celle de notre système également. Les Trisolariens sont en fuite, leur deuxième flotte a changé de trajectoire, elle s'éloigne du système solaire. Toutes les gouttelettes ont aussi quitté la Terre. Intellectra vient de le dire : le système solaire n'a plus à craindre une invasion trisolarienne. Aucun des deux systèmes n'échappera à la destruction.

Comment ?

— Nous rentrons chez nous. Intellectra a donné l'ordre aux Forces de sécurité d'évacuer l'Australie et de renvoyer les réfugiés chez eux. Cela sera rapide, mais il faudra encore trois à six mois pour que tous les migrants quittent l'Australie. Vous pourrez faire partie des premiers à rentrer. Le maire m'a demandé de vous conduire jusqu'au siège du gouvernement provincial.

— Et l'*Espace Bleu* ?

— Personne ne sait ce qui s'est concrètement passé. Intellectra elle-même prétend l'ignorer. Mais une chose est sûre : Trisolaris a reçu le message envoyé par diffusion cosmique. Elle a été activée il y a un an, au moment de l'échec de la dissuasion.

— Pourriez-vous me laisser seule un moment ?

— Bien, docteur Cheng Xin. Vous devriez vous réjouir. Ils ont réussi là où vous avez échoué.

L'homme cessa de parler, mais Cheng Xin pouvait encore sentir sa présence. La cacophonie de voix s'était peu à peu éteinte, mais elle entendit bientôt un véritable tonnerre de bruits de pas qui s'éloignaient rapidement, comme si la foule tout entière avait quitté le hall de la mairie pour retourner à ses occupations. Cheng Xin ressentait cette fois le reflux de l'océan. Il révélait en dessous une vaste terre. Elle s'assit sur le sol de ce continent vide, seule rescapée du Déluge. Un rayon de chaleur caressa son visage : le soleil se levait.

An 2 de l'Ère de la Post-Dissuasion, Jours 1 à 5. Au-delà du nuage de Oort, à bord du *Gravité* et de l'*Espace Bleu*

— Il est possible de détecter des points de distorsion à l'œil nu, mais la méthode la plus efficace est l'observation des rayonnements électromagnétiques, expliqua Chu Yan. Leur émission est très faible, mais leur signature spectrale est unique. Les systèmes de surveillance ordinaires de nos vaisseaux sont tout à fait en mesure de les déceler et de les localiser. Dans cette région, il se trouve généralement un ou deux points de distorsion dans un volume d'espace tel que celui d'un vaisseau. Il nous est même arrivé une fois d'en détecter douze. Regardez, il y en a trois en ce moment même.

Chu Yan planait le long d'un interminable couloir de l'*Espace Bleu* en compagnie du commandant Mojović et de Guan Yifan. Une fenêtre d'information les précédait, affichant une carte de l'intérieur du vaisseau. Trois points rouges y scintillaient et les trois hommes cheminaient vers l'un d'entre eux.

— Là ! lança Guan Yifan.

Ils découvrirent une ouverture ronde sur la paroi lisse à laquelle ils faisaient face. D'un diamètre de plus d'un mètre, ses extrémités présentaient une surface miroitante et lumineuse. À l'intérieur de cette ouverture, on pouvait remarquer une grande densité de tuyaux d'épaisseurs différentes. Certains étaient sectionnés en leur milieu. Il y en avait six ou sept. Sur la partie sectionnée de deux des plus larges d'entre eux, s'écoulait un liquide. Celui-ci semblait se prolonger sur les deux côtés d'un même tuyau, en dépit de la partie centrale manquante. Les sections disparues étaient de différentes tailles, mais toutes décrivaient à peu près la même forme sphérique. En les observant en détail, on comprenait que l'autre moitié de cette bulle d'espace invisible saillait dans le couloir. Mojović et Guan Yifan l'évitèrent prudemment.

Chu Yan passa pour sa part négligemment sa main à travers l'espace englobé dans la bulle. La moitié de son avant-bras disparut. À côté de lui, Mojović et Guan Yifan virent la surface sectionnée lisse et brillante de son membre, à la manière de la jambe tranchée de la lieutenant Panova telle que l'avait vue Ike sur le *Gravité*. Chu Yan retira son bras et montra à ses deux compagnons stupéfaits qu'il était parfaitement intact. Chu Yan les encouragea à essayer à leur tour. Tous deux se prêtèrent avec précaution à l'expérience, et firent disparaître leurs bras dans la bulle, sans pour autant éprouver la moindre sensation.

— Entrons, dit Chu Yan, puis il s'engouffra dans l'espace comme s'il sautait dans l'eau. Mojović et Guan Yifan virent avec effarement son corps s'évanouir de la tête aux pieds. Dans la surface sphérique invisible, la section tranchée de son corps se métamorphosa rapidement et la surface miroitante et brillante de la bulle projeta sur les murs des reflets de rides d'eau. Tandis que Mojović et Guan Yifan se regardaient, impuissants, deux avant-bras sortirent de la bulle et, suspendus dans l'air, ils se dirigèrent respectivement vers les deux hommes. Ceux-ci attrapèrent chacun une des deux mains, qui les tirèrent à l'intérieur de l'espace en quatre dimensions.

Tous ceux qui avaient vécu cette expérience s'entendaient pour dire que la sensation éprouvée dans un espace quadridimensionnel était absolument indescriptible. Ils prétendaient même que ce sentiment était peut-être le seul qu'aucune langue ne permettait de saisir avec justesse.

Ils aimaient utiliser l'analogie suivante : il faut imaginer un genre de créatures vivant à l'intérieur d'une peinture en deux dimensions. Cette peinture est colorée, riche et complexe, mais les créatures sont parfaitement plates et donc incapables de voir au-delà de leur monde bidimensionnel. À leurs yeux, tous les êtres et toutes les choses sont de simples segments de longueurs différentes. Ce n'est que si elles se retrouvent précipitées dans un espace tridimensionnel et qu'elles regardent leur monde depuis une certaine hauteur qu'elles sont en mesure d'en voir la totalité.

Cette analogie exprimait en quelque sorte l'impossibilité de décrire l'émotion éprouvée dans un espace quadridimensionnel.

La première fois que quelqu'un observe le monde tridimensionnel

depuis un espace en quatre dimensions, il a tout d'abord une révélation : il n'a jusqu'ici jamais réellement vu son propre monde. Si l'on imagine le monde en trois dimensions comme une peinture, tout ce qu'il a vu jusqu'alors n'était que son profil, une simple ligne. Ce n'est qu'en le regardant depuis la quatrième dimension que le tableau lui apparaît sous sa véritable forme : plat. Il décrit alors le monde quadridimensionnel en ces mots : aucun objet n'obstrue plus celui qui se trouve derrière lui et tout intérieur clos se retrouve dévoilé. Cela paraît être un principe simple, mais en se montrant sous cet aspect, le monde provoque un violent choc visuel. Lorsque toutes les entraves et les clôtures sont levées, que tout apparaît à découvert, la masse d'informations reçue par l'observateur est des centaines de millions de fois plus grande qu'à l'intérieur du monde tridimensionnel. Et, pendant un instant, le cerveau ne sait pas comment traiter ce flot d'informations se déversant dans le champ de vision.

À cet instant, l'*Espace Bleu* donnait précisément aux yeux de Mojović et de Guan Yifan l'air d'être une peinture magistrale en train de se déployer. Ils pouvaient tout voir, de la poupe jusqu'à la proue : l'intérieur de chacune des cabines, et celui de chacun des récipients fermés, le liquide qui s'écoulait le long du réseau enchevêtré de tuyaux de canalisation, les boules de feu de fusion nucléaire du réacteur à l'arrière... Naturellement, les principes de la perspective avaient toujours cours, et les objets lointains leur apparaissaient flous, mais tout était *visible*. Chez ceux qui n'avaient jamais connu une telle expérience, cette description pouvait laisser entendre que dans la quatrième dimension il était possible de voir "à travers" le vaisseau. Or, on ne voyait à travers rien. Tout, absolument tout, était juxtaposé, comme des cercles concentriques dessinés sur une feuille de papier : tous les cercles intérieurs étaient visibles, sans que l'on ait besoin de regarder "à travers". Ce déploiement se faisait à tous les niveaux. Le plus difficile était peut-être de décrire celui des objets solides. Car on pouvait réellement voir à l'intérieur des solides : un mur par exemple, un morceau de métal, un caillou... Il était possible d'observer toutes les sections de ces objets en une seule fois. Mojović et Guan Yifan étaient engloutis par cet océan d'informations visuelles, c'était comme si tous les détails de l'Univers se concentraient soudain autour d'eux

pour s'associer en une myriade de couleurs.

Ils devaient désormais composer avec un phénomène visuel inédit : des détails infinis. Dans le monde tridimensionnel, la perception visuelle humaine faisait face à un nombre limité de détails : quelle que soit la complexité d'un environnement ou d'un objet, les éléments visibles étaient en effet restreints. Si l'on disposait de suffisamment de temps, il était possible de les observer un par un et d'embrasser l'ensemble du regard. Or, quand on examinait le monde tridimensionnel depuis un espace quadridimensionnel, tous les éléments d'un objet en trois dimensions étaient révélés, de même que les éléments à l'intérieur de ces éléments, et ainsi de suite jusqu'à l'infini.

Toute chose sur le vaisseau se révélait aux yeux de Mojović et de Guan Yifan. Chaque objet spécifique, tels un verre d'eau ou un stylo, offrait à leur regard une juxtaposition illimitée de détails, de sorte que le système visuel recevait la même infinitude d'informations. Une vie entière ne suffisait pas à appréhender la totalité de cette configuration quadridimensionnelle. Ces niveaux sans fin sur lesquels s'ouvrait un objet généraient chez l'observateur un vertigineux sentiment de profondeur, comme un emboîtement interminable de poupées russes. Contempler l'infini depuis un noyau d'amande n'était plus seulement une métaphore.

Mojović et Guan Yifan se regardèrent puis ils observèrent Chu Yan qui se tenait à côté d'eux. Leurs corps se déployaient dans une infinité de détails. Ils pouvaient voir juxtaposés l'intégralité de leurs squelettes et de leurs organes : la moelle épinière à l'intérieur des os, la circulation du sang dans les ventricules du cœur, l'ouverture et la fermeture des valvules cardiaques... Ils étaient même en mesure de distinguer avec clarté la structure interne de leurs cristallins... Mais le terme de "juxtaposition" pouvait induire une interprétation faussée, car la position physique de chaque partie des corps n'avait pas bougé. En effet, la peau enveloppait toujours les organes et les os, et la forme de ces hommes dans le monde en trois dimensions était inchangée ; ce n'étaient que des détails parmi une multitude d'autres qui s'offraient en simultanée.

— Prenez garde à vos mains. Si vous n'êtes pas assez prudents, vous

risquez de percuter vos propres organes internes ou bien ceux de quelqu'un d'autre, les prévint Chu Yan. Mais tant que vous n'êtes pas trop violents, il n'y aura aucun danger. Vous ressentirez peut-être juste une petite douleur ou une nausée. Il existe aussi un risque de contracter une légère infection. Faites également attention à ne rien toucher autour de vous, à moins d'être sûr de savoir ce que c'est. À présent, tout est à nu sur le vaisseau, vous risqueriez d'effleurer par mégarde un câble à haute tension, de la vapeur à très haute température ou encore un circuit intégré, ce qui provoquerait une panne de système. Bref, vous êtes devenus des dieux dans le monde tridimensionnel, mais il vous faudra un certain temps d'adaptation à la quatrième dimension avant de pouvoir faire usage de vos pouvoirs.

Mojović et Guan Yifan apprirent rapidement à éviter d'entrer en contact avec leurs organes internes. En se déplaçant dans une certaine direction, il leur était même possible de se serrer la main sans attraper le cartilage. Pour toucher des organes ou des os, il fallait se placer suivant un angle particulier, dans une *direction* qui n'existait pas dans le monde tridimensionnel.

Mojović et Guan Yifan firent une découverte fascinante : ils pouvaient voir des étoiles tout autour d'eux. Ils apercevaient nettement la lueur éclatante de la Voie lactée qui s'étendait dans l'éternelle nuit du cosmos. Ils étaient conscients de se trouver encore à l'intérieur du vaisseau, de ne pas avoir revêtu leurs combinaisons spatiales et de respirer l'oxygène de l'*Espace Bleu* mais, sur le plan quadridimensionnel, ils étaient en immersion dans l'espace. En tant qu'astronautes chevronnés, ils avaient jadis eu de multiples occasions de sortir dans l'espace, mais ils n'avaient jamais fait l'expérience d'une exhibition aussi totale. Pendant leurs sorties, ils étaient au moins enveloppés dans leurs combinaisons, alors qu'en cet instant rien n'entravait plus le contact entre leurs corps et l'Univers. Le vaisseau qui les contenait et qui se déployait en un nombre infini de détails ne les coupait pas de l'espace. Dans la quatrième dimension, tout l'Univers devenait parallèle au vaisseau.

Il était foncièrement impossible d'appréhender la totalité des signaux produits par cette infinité de détails. Les sens et les pensées d'un être humain, conditionnés depuis la naissance par la

tridimensionnalité du monde, se trouvaient pour commencer dans un état d'encombrement provoqué par une surcharge d'informations. Mais très vite, le cerveau pouvait s'adapter à l'environnement quadridimensionnel et faire instinctivement abstraction de la majorité des détails pour se focaliser sur la structure globale des objets.

Après que leurs premiers vertiges furent passés, Mojović et Guan Yifan se confrontèrent à un choc plus grand encore. Une fois leur attention détournée des détails incommensurables qui les encerclaient, ils perçurent l'espace lui-même, cette dimension de plus que celles qu'ils connaissaient. On donnerait plus tard un nom à cette sensation : "la perception spatiale de la haute dimension". Pour ceux qui en avaient fait l'expérience, la perception spatiale de la haute dimension ne pouvait être exprimée par des mots. Ils essayaient le plus souvent de l'expliquer ainsi : ce qu'on appelait "immensité" ou "vastitude" dans la troisième dimension était répété à l'infini dans un espace quadridimensionnel, dans une direction qui n'existait pas dans le monde en trois dimensions. Ils avaient fréquemment recours à l'image de deux miroirs face à face : tout ce qui était visible dans le miroir était répliqué à l'infini dans une myriade d'autres miroirs, comme un long couloir de miroirs s'étendant sans fin. Dans cette analogie, c'était comme si chaque miroir du couloir était un espace tridimensionnel. En d'autres termes, tout ce que les hommes voyaient de vaste et d'immense dans le monde tridimensionnel n'était en réalité que la coupe verticale de la véritable vastitude et de la véritable immensité. La difficulté à décrire cette perception résidait dans le fait que l'espace quadridimensionnel tel qu'il était vu de l'intérieur par les observateurs était étendu et proportionné, mais il possédait aussi une profondeur inexprimable par le langage. Cette profondeur ne pouvait pas être comprise en termes de distance, elle était comme contenue au milieu de chaque point de l'espace. Guan Yifan eut cette phrase qui deviendrait plus tard une citation célèbre :

— Dans un centimètre carré sommeille un abysse insondable !

Faire l'expérience de la perception spatiale de la haute dimension était un baptême spirituel. En cet instant, les concepts de liberté, d'ouverture, de profondeur et d'infini prenaient soudain un nouveau sens.

— Nous devons rentrer, dit Chu Yan. Les points de distorsion ne restent stables qu'un court moment, puis ils se déplacent ou bien ils disparaissent. Pour trouver un nouveau point, il faut se mouvoir en quatrième dimension, mais pour des novices comme vous, c'est trop dangereux.

— Comment trouver des points de distorsion dans un espace en quatre dimensions ? demanda Mojović.

— C'est très simple : d'ordinaire, un point de distorsion est sphérique, et l'intérieur d'une sphère rétracte la lumière, si bien que les objets contenus dans celle-ci apparaissent déformés, discontinus. Bien sûr, ce n'est qu'un effet d'optique, et non une réelle distorsion. Regardez...

Chu Yan pointa du doigt la direction d'où ils étaient arrivés. Mojović et Guan Yifan distinguèrent une nouvelle fois les tuyaux dans lesquels on voyait couler le liquide. À l'endroit même où ils venaient d'entrer dans la quatrième dimension figurait une zone sphérique translucide à l'intérieur de laquelle les tuyaux étaient courbés. La sphère ressemblait à une goutte de rosée suspendue à une toile d'araignée. L'impression visuelle n'était pas la même qu'en trois dimensions car ici le point de distorsion ne présentait aucun effet de réfraction de la lumière. Il était parfaitement visible et sa présence n'était attestée que grâce à la disparition des objets entrés dans l'espace quadridimensionnel.

— Si vous devez revenir ici, il faudra absolument porter des combinaisons spatiales, car les novices ont souvent du mal à localiser les points de distorsion. Passer à travers un nouveau point, c'est courir le risque de se retrouver d'un coup hors du vaisseau, en plein espace.

Chu Yan fit signe aux deux hommes de le suivre, et ils pénétrèrent à l'intérieur de cette bulle en forme de goutte de rosée. Ils revinrent aussitôt dans le monde tridimensionnel, dans le couloir du vaisseau, à l'endroit même qu'ils avaient quitté dix minutes plus tôt. En réalité, ils n'étaient pas vraiment partis, l'espace dans lequel ils se trouvaient avait simplement gagné une dimension supplémentaire. L'ouverture ronde sur le mur était encore là et ils pouvaient toujours distinguer les tuyaux sectionnés.

Mais pour Mojović et Guan Yifan, le monde qu'ils connaissaient

n'était déjà plus le même. Désormais, le plan tridimensionnel leur semblait terriblement clos et exigü. Guan Yifan le vivait mieux car il avait, après tout, eu l'expérience de la quatrième dimension, même dans un état de semi-veille. Mais Mojović était en pleine crise de claustrophobie, il suffoquait.

— C'est une réaction normale, ça ira mieux après plusieurs expériences, dit Chu Yan. Vous savez dorénavant tous deux ce qu'est la véritable immensité. À partir de maintenant, même en sortant vous promener en combinaison dans l'espace, vous aurez l'impression d'être à l'étroit.

— Mais, enfin, allez-vous nous expliquer ? demanda Mojović, la respiration saccadée, en desserrant son col.

— Nous sommes entrés dans une région particulière de l'espace, une région en quatre dimensions. C'est aussi simple que cela. Nous appelons ces régions de l'Univers "fragments quadridimensionnels".

— Mais nous sommes maintenant dans un espace à trois dimensions !

— Un espace quadridimensionnel englobe l'espace tridimensionnel, tout comme ce dernier englobe l'espace bidimensionnel. Pour vous donner une autre comparaison possible, c'est comme si nous étions en ce moment même sur une feuille de papier tridimensionnelle dans un espace à quatre dimensions.

Guan Yifan continua avec ferveur :

— Si j'ai bien compris, on pourrait aussi proposer le modèle suivant : notre univers tridimensionnel est une fine feuille de papier, mais une feuille large de quarante-six milliards d'années-lumière. Or, quelque part sur cette feuille, sont agglutinées quelques bulles de savon quadridimensionnelles.

— Formidable, docteur Guan ! s'exclama Chu Yan en lui tapant avec enthousiasme sur l'épaule, ce qui le fit pivoter sur lui-même sous l'effet de l'apesanteur. Cela fait longtemps que j'essaie de trouver une bonne métaphore, et il ne vous a fallu que quelques minutes ! Nous avons bien besoin d'un astronome ! C'est exactement ça, nous sommes actuellement sur une large feuille en trois dimensions et nous rampons à sa surface. Mais il arrive que nous entrons parfois dans une bulle de savon collée sur cette surface. Tout à l'heure, c'est par un

point de distorsion que nous avons quitté la feuille pour pénétrer dans la bulle.

— Mais même si nous nous sommes retrouvés dans un espace quadridimensionnel, nos corps, eux, sont restés en trois dimensions ? l'interrogea Mojović.

— Tout à fait : nous étions des créatures tridimensionnelles plates voltigeant au sein de la quatrième dimension.

— Et que sont exactement ces points de distorsion ?

— Cette feuille de papier tridimensionnelle qu'est l'Univers n'est pas uniformément plate, elle est courbe en quelques endroits et sa déformation est parfois telle qu'elle permet de rejoindre la quatrième dimension. Voici ce que sont les points de distorsion : des tunnels qui mènent d'une basse dimension vers une haute dimension, des passages par lesquels nous pouvons entrer dans un espace quadridimensionnel.

— Y en a-t-il beaucoup ?

— Énormément. Il y en a partout. Si l'*Espace Bleu* a pu découvrir le secret de la quatrième dimension, c'est parce que les membres de notre équipage sont bien plus nombreux et que, par conséquent, les chances d'en rencontrer sont plus grandes. Le *Gravité* ayant moins de passagers à son bord, et ceux-ci étant soumis à une surveillance psychologique très drastique, même ceux qui sont tombés sur un point de distorsion n'ont pas osé le rapporter à leurs supérieurs.

— Les points sont-ils tous de la même taille ?

— Non, certains sont immenses. À ce propos, j'ai du mal à m'expliquer quelque chose : nous avons pu observer que près d'un tiers du *Gravité* s'est retrouvé distordu dans la quatrième dimension, et que ce phénomène s'est prolongé pendant plusieurs minutes. Vous n'avez donc vraiment rien remarqué d'étrange ?

— Cette partie de l'appareil n'abrite généralement aucun passager. Oh, il y a quelques exceptions. Mojović se tourna vers Guan Yifan : Tu en as fait l'expérience, n'est-ce pas ? J'ai entendu le Dr West en parler.

— Oui, j'étais alors à moitié endormi. Et puis cet imbécile a fini par me convaincre que j'avais été victime d'une hallucination.

— Il n'est pas possible de regarder la quatrième dimension depuis la troisième mais, depuis un espace quadridimensionnel, on peut tout voir du monde en trois dimensions, et même avoir un impact sur lui.

C'est dans la quatrième dimension que nous avons tendu une embuscade aux gouttelettes. Quelle que soit la puissance d'une sonde à interaction forte, elle demeure un objet tridimensionnel. Désormais, il faut comprendre que la tridimensionnalité d'un objet est une faiblesse. Vues depuis la quatrième dimension, les gouttelettes n'étaient rien d'autre que des peintures déroulées et sans défense. Nous les avons approchées depuis l'espace quadridimensionnel et, sans même connaître leur principe de fonctionnement, nous avons pu les saboter de l'intérieur – ou plutôt de l'extérieur, car en quatrième dimension, tout est à l'extérieur.

— Le monde trisolarien ne connaissait-il donc pas non plus l'existence des fragments quadridimensionnels ?

— Il faut croire que non.

— Ces bulles de savon – ces fragments quadridimensionnels – quelle est leur taille ?

— Ça n'a aucun sens de parler de la taille d'un espace de quatrième dimension dans un espace en trois. On peut simplement parler de la taille de la projection de ces fragments dans la troisième dimension. Sur la base d'une exploration préliminaire, nous pouvons supposer que cette projection est sphérique. Si tel est bien le cas, selon les calculs des données d'observation que nous avons recueillies, son rayon peut varier de quarante à cinquante unités astronomiques.

— C'est-à-dire à peu près la taille du système solaire.

À cet instant, le trou rond sur le mur à côté des trois hommes commença à se déplacer lentement et à diminuer de volume. Lorsqu'il se fut éloigné d'eux d'une dizaine de mètres, il disparut totalement. Néanmoins, la fenêtre d'information qui flottait près d'eux leur indiqua que deux nouveaux points de distorsion étaient apparus à bord de l'*Espace Bleu*.

— Comment ces fragments quadridimensionnels peuvent-ils apparaître dans un univers en trois dimensions ? murmura Guan Yifan à lui-même, perplexe.

— Je l'ignore, tout le monde l'ignore. Docteur, ce sera à vous de nous l'expliquer.

Après la découverte de l'existence du fragment quadridimensionnel, l'*Espace Bleu* s'était lancé dans une exploration et une étude approfondies du phénomène. Grâce au renfort du *Gravité*, qui mettait à disposition des équipements et des technologies de pointe, les humains des deux vaisseaux pouvaient poursuivre les investigations et élargir de façon considérable leurs connaissances sur le sujet.

À première vue, dans l'espace tridimensionnel, cette région paraissait vide et parfaitement ordinaire. Les recherches devaient donc être principalement conduites dans l'espace quadridimensionnel. Il était cependant difficile d'y envoyer des sondes et la majorité des observations devaient être menées à l'aide d'un télescope inséré dans cet espace depuis un point de distorsion. Un temps d'adaptation était indispensable avant de pouvoir manœuvrer un instrument tridimensionnel dans un espace quadridimensionnel, mais quand les scientifiques commencèrent à prendre le coup de main, ils firent alors une découverte bouleversante.

Le télescope repéra un objet de la forme d'un anneau. Comme il était impossible de déterminer sa distance par rapport au vaisseau, on était dans l'incapacité d'estimer son volume. On émit l'hypothèse que son diamètre en trois dimensions devait être compris entre quatre-vingts et cent kilomètres, avec un cercle d'une épaisseur d'environ vingt kilomètres. Sur la circonférence de cet anneau spatial, on pouvait apercevoir une structure complexe rappelant un circuit électrique. Au vu de son apparence extérieure, on pouvait affirmer sans risque que l'objet avait été créé par une entité intelligente.

C'était la première fois que l'humanité observait un artefact d'une autre civilisation que celle de la Terre et de Trisolaris.

Mais il y avait une réalité plus saisissante : cet "anneau¹⁴" était clos. Il existait bel et bien dans l'espace en quatre dimensions, mais il n'était pas déployé dans la troisième. Sa structure interne n'était pas visible, ce qui signifiait par conséquent qu'il s'agissait d'un objet quadridimensionnel. C'était aussi la première entité en quatre dimensions que les humains voyaient depuis leur entrée dans le fragment.

On craignit tout d'abord une attaque, mais on ne détecta aucun signe d'activité à la surface de l'Anneau, et on ne releva aucune onde

électromagnétique, aucun neutrino ni aucun signal d'ondes gravitationnelles. Hormis la lente rotation de l'Anneau sur lui-même, on n'observa aucune accélération. L'hypothèse la plus plausible voulait qu'il s'agisse d'une ruine, celle d'une cité spatiale ou d'un vaisseau interstellaire, abandonné depuis des âges.

Au cours des observations suivantes, on fit la découverte de bien d'autres objets non identifiés dans les profondeurs des fragments quadridimensionnels. De tailles différentes et de formes irrégulières, ils partageaient néanmoins la particularité d'avoir eux aussi été conçus par des êtres intelligents. Certains étaient en forme de pyramide ou de croix, et d'autres des structures de forme polyédrique assemblées de façon irrégulière. Le télescope avait déjà repéré une dizaine d'objets de ce genre, et on supposait qu'il s'en trouvait une centaine d'autres plus loin. Comme l'Anneau, ils ne présentaient aucun signe d'activité et n'émettaient aucun signal détectable. Ils possédaient aussi en commun le fait d'être clos.

Guan Yifan suggéra au commandant Chu Yan de lui laisser piloter une capsule spatiale et de se rendre près de l'Anneau pour l'étudier et, si possible, d'y entrer. Cette proposition fut fermement rejetée. Naviguer dans la quatrième dimension était bien trop dangereux : il fallait quatre coordonnées pour déterminer précisément sa position, or les équipements de la troisième dimension n'en fournissaient que trois, si bien que pour les navigateurs, n'importe quel objet de l'espace quadridimensionnel était impossible à localiser précisément, qu'il soit observé par un instrument ou par leurs propres yeux. Les explorateurs étaient donc incapables de déterminer la position et la distance de l'Anneau, et couraient le risque de le percuter à tout instant. Par ailleurs, il était tout aussi délicat de retrouver un point de distorsion dans la quatrième dimension pour retourner dans la troisième : l'une des quatre coordonnées ne pouvant être mesurée, quand bien même un point de distorsion était détecté, on ne pourrait connaître que sa direction et non sa distance. Le pilote de la capsule pourrait traverser ce point, mais risquerait d'arriver dans une région extrêmement éloignée du vaisseau. Enfin, une bonne part des ondes radio reliant la capsule et le vaisseau se disperseraient dans la quatrième dimension, ce qui affaiblirait fortement la force des signaux et rendrait la

communication très incertaine entre les deux appareils.

Quelque temps plus tard, l'*Espace Bleu* et le *Gravité* subirent en une seule journée six impacts de micrométéorites. Parmi les dommages causés par ces collisions, la destruction totale par une micrométéorite d'un diamètre de cent quarante nanomètres de l'unité de contrôle de la sustentation magnétique du réacteur à fusion nucléaire de l'*Espace Bleu*. C'était le système clef du vaisseau. Les boules de feu du réacteur pouvaient atteindre une température de plusieurs millions de degrés. Elles étaient susceptibles de réduire en vapeur n'importe quel matériau. Le champ magnétique permettait de suspendre le réacteur au centre de la chambre de réaction. Si l'unité de contrôle était mise hors service, les boules de feu du réacteur risquaient de s'échapper de la chambre et d'enflammer le vaisseau. Par chance, l'unité de secours s'enclencha à temps et coupa le réacteur, qui opérait à la puissance minimale, évitant ainsi la catastrophe.

Au fur et à mesure de l'avancée des vaisseaux dans le fragment quadridimensionnel, la densité des micrométéorites augmentait, et on pouvait dans le même temps observer à l'œil nu de plus grandes météorites frôler les vaisseaux. Leur vitesse relative par rapport aux deux appareils était plusieurs fois supérieure à la troisième vitesse cosmique. Dans l'espace tridimensionnel, plusieurs couches protégeaient les parties essentielles à la bonne marche d'un vaisseau en cas de collision avec des micrométéorites, mais elles étaient aujourd'hui totalement à nu et sans défense dans la quatrième dimension.

Chu Yan prit la décision de quitter dès que possible le fragment quadridimensionnel. Le fragment s'éloignait du système solaire dans une direction similaire à celle prise par l'*Espace Bleu* et le *Gravité*. Bien que les deux vaisseaux soient lancés à grande vitesse, leur vitesse relative par rapport au fragment restait faible, et ils l'avaient rattrapé lentement. Heureusement pour eux, ils n'étaient pas entrés trop profondément dans le fragment et il leur serait aisé de décélérer et d'en sortir définitivement.

Mais cette décision mit Guan Yifan hors de lui :

— Nous avons devant nous le plus grand mystère de l'Univers. Peut-être que toutes les réponses aux questions de l'astronomie se cachent

ici. Comment pouvons-nous partir ?

— Vous voulez parler de votre “symptôme du trois et du trois cent mille” ? J’admets que le fragment quadridimensionnel m’y a fait penser.

— Même si on se place d’un point de vue pragmatique, nous pourrions peut-être obtenir dans les décombres de cet anneau des ressources et des connaissances insoupçonnées !

— Peut-être, à la condition toutefois que nous survivions. Nos vaisseaux peuvent maintenant être anéantis à tout moment.

Guan Yifan soupira en secouant la tête :

— Soit. Mais avant de partir, permettez-moi de prendre une capsule et d’aller explorer l’Anneau. N’avez-vous pas parlé de survie ? Donnez-moi une chance, peut-être que notre survie dépendra plus tard de la découverte que j’y ferai.

— Nous pouvons éventuellement envisager d’envoyer une sonde sans passer.

— Dans un monde quadridimensionnel, seul un observateur humain pourra appréhender la réalité autour de lui. Vous le savez mieux que moi.

Après de courtes délibérations entre les états-majors des deux vaisseaux, la proposition de Guan Yifan fut approuvée et une équipe de trois explorateurs fut formée. Elle se composait, outre Guan Yifan, du capitaine Zhuo Wen et du psychologue West. Zhuo Wen était officier scientifique à bord de l’*Espace Bleu* et avait une riche expérience de navigation dans la quatrième dimension ; le psychologue West avait de son côté fortement insisté pour rejoindre l’équipée. Si on avait accédé à sa demande, c’était en raison de ses connaissances en linguistique trisolarienne, qu’il avait acquises avant le départ.

Jusqu’ici, le voyage le plus long effectué au sein de l’espace quadridimensionnel avait été celui qui avait conduit à l’attaque contre les gouttelettes et à la capture du *Gravité*. Une capsule spatiale avait traversé la quatrième dimension pour approcher le *Gravité*. Trois officiers, parmi lesquels le major Park Ui-gun, étaient passés par un

point de distorsion pour effectuer une première reconnaissance, puis une soixantaine de soldats avaient abordé le vaisseau, répartis en trois escouades. L'attaque des gouttelettes avait quant à elle nécessité l'utilisation de navettes plus légères. Cependant, le voyage d'exploration vers l'Anneau s'annonçait bien plus long.

La capsule entra dans la quatrième dimension par un point de distorsion situé entre les deux vaisseaux. À l'arrière de l'appareil où avaient pris place les trois explorateurs, le cœur du petit réacteur à fusion passait du rouge sombre au bleu foncé à mesure que la puissance augmentait. Se joignant aux boules de feu qui jaillissaient des réacteurs des deux grands vaisseaux, cette flamme éclairait ce monde juxtaposé et déployé à l'infini. Ce microcosme composé de trois individus de l'*Espace Bleu* et du *Gravité* s'éloignait à grande vitesse. Plus il pénétrait dans les profondeurs de l'espace quadridimensionnel, plus la perception spatiale de la haute dimension s'intensifiait. Même le psychologue West, qui s'était déjà rendu à deux reprises dans la quatrième dimension, ne put s'empêcher de s'exclamer :

— Prodigieux est l'esprit capable de maîtriser un tel monde !

Le capitaine Zhuo Wen dirigeait le vaisseau à l'aide d'un système de commande vocale et d'un curseur visuel, ce qui lui permettait d'éviter de heurter involontairement des composants sensibles qui auraient été exposés dans la quatrième dimension. L'Anneau n'était encore qu'un point à peine visible à l'œil nu, mais Zhuo Wen naviguait avec une grande prudence à une vitesse peu élevée. À cause de la dimension supplémentaire immesurable de la quatrième dimension, on ne pouvait se fier à la perception visuelle humaine de l'espace : l'Anneau pouvait tout aussi bien se trouver à plus d'une unité astronomique qu'à quelques encablures seulement de la capsule.

Au bout de trois heures, la capsule avait dépassé la distance la plus longue jamais franchie jusqu'ici par l'homme dans la quatrième dimension. L'Anneau était toujours un point. Zhuo Wen redoubla de prudence, se préparant à décélérer à toute puissance et à changer de direction à tout moment. Guan Yifan manifesta son impatience, pressant Zhuo Wen d'aller plus vite. Ce fut à ce moment précis que West poussa un cri de surprise : l'Anneau apparaissait devant eux sous

sa vraie forme. De la taille d'un simple point, il était passé à celle d'une pièce de monnaie. Ce changement avait été brutal, sans aucune progression.

— Rappelons-nous sans cesse que dans la quatrième dimension nous sommes aveugles, fit Zhuo Wen ; puis il ralentit encore.

La navigation se poursuivit pendant encore plus de deux heures. Si elle s'était déplacée dans la troisième dimension, la capsule aurait parcouru près de deux cent mille kilomètres.

Soudain, l'Anneau de la taille d'une pièce de monnaie se dressa majestueusement devant eux. Grâce au curseur visuel, Zhuo Wen put orienter rapidement la capsule dans une autre direction, permettant à celle-ci, qui fonçait vers le cercle de l'Anneau, de traverser son centre. Depuis la capsule, on avait l'impression de franchir une gigantesque arche spatiale. L'appareil décéléra, puis il fit demi-tour et s'arrêta en suspension non loin du centre de l'Anneau.

C'était la première fois que des humains se trouvaient aussi proches d'un objet quadridimensionnel. De manière similaire à la perception spatiale de la haute dimension, ils éprouvaient maintenant la somptuosité de ce qu'on appellerait plus tard la "texture de la haute dimension". L'Anneau était entièrement clos. On n'en voyait donc pas l'intérieur, mais on pouvait percevoir sa profondeur et sa contenance. Aux yeux d'un être venant du monde tridimensionnel, la structure n'était pas *un* anneau, mais davantage une superposition d'une infinité d'anneaux. Cette texture quadridimensionnelle était à couper le souffle, elle était à l'image de la graine de moutarde qui contient le mont Souméro¹⁵.

Observée de cette distance, la surface de l'Anneau était bien différente des images fournies par les télescopes. Sa couleur, qui avait semblé jaune d'or aux membres des vaisseaux, était sombre et cuivrée, et les lignes délicates qui leur avaient fait penser à un circuit électrique étaient en réalité des traces de collisions. L'Anneau ne présentait toujours aucun signe d'activité, et n'émettait aucune lumière ni aucun autre rayonnement. En regardant sa surface ancienne, les trois hommes à bord de la capsule spatiale éprouvèrent un même sentiment de déjà-vu. L'image des gouttelettes démantelées leur revint aussitôt en mémoire. Ils laissèrent libre cours à leur

imagination : si cet immense anneau quadridimensionnel avait conservé sa surface miroitante d'antan, la scène aurait été d'autant plus saisissante.

Suivant le plan établi, le capitaine Zhuo Wen transmet un message de salutation par ondes radio à moyenne fréquence : il s'agissait en fait d'une image matricielle relativement simple. Celle-ci était composée de six lignes de points qui formaient une suite de nombres premiers : 2, 3, 5, 7, 11, 13.

Ils ne s'attendaient à aucun retour, mais une réponse leur revint pourtant aussitôt, à une rapidité telle qu'ils n'osèrent en croire leurs yeux. La fenêtre d'information suspendue dans la cabine de la capsule afficha une autre image matricielle semblable à celle qu'ils avaient transmise, présentant elle aussi six lignes, les nombres premiers suivants : 17, 19, 23, 29, 31, 37.

Ce que signifiait leur interlocuteur était limpide : il répondait à leur salutation.

Dans le projet préparatoire de l'exploration, la transmission du message de salutation n'avait été envisagée que comme une simple expérience, et ils ne s'étaient pas préparés à devoir mener un échange plus élaboré. Tandis que les trois hommes hésitaient sur la démarche à suivre, le système de communication de la capsule reçut une deuxième matrice envoyée par l'Anneau : 2, 3, 5, 7, 11, 13, 1, 4, 2, 1, 5, 9 ; puis très vite, une troisième : 2, 3, 5, 7, 11, 13, 16, 6, 10, 10, 4, 7 ; une quatrième : 2, 3, 5, 7, 11, 13, 19, 5, 1, 15, 4, 8 ; une cinquième : 2, 3, 5, 7, 11, 13, 7, 2, 16, 4, 1, 14... Les images matricielles s'enchaînaient l'une après l'autre. Toutes ces séries de chiffres partageaient un point commun évident : les six premiers reprenaient la salutation utilisée par les humains, quant aux six suivants, ils formaient des séries différentes. Zhuo Wen et West jetaient un regard plein d'espoir sur le scientifique Guan Yifan. L'astronome observa les images qui ne cessaient d'émerger dans la fenêtre d'information, mais il secoua la tête, confus.

— Je ne vois aucun motif régulier.

— Alors, partons du principe qu'il n'y en a aucun, fit West en désignant la fenêtre : Les six premiers chiffres sont ceux que nous avons envoyés. Le plus probable est qu'ils *nous* désignent : “vous”,

donc ; quant aux six suivants, ils ne présentent aucune régularité, c'est peut-être une manière d'évoquer une "totalité". "Vous, tout."

— Est-ce qu'ils – ou il – veulent "tout savoir sur nous" ?

— Je dirais plutôt qu'"il" veut un échantillon linguistique, qui lui permettra d'interpréter et d'étudier notre message pour communiquer avec nous.

— Dans ce cas, envoyons-lui le système de Rosette !

— Nous devons en demander l'autorisation.

Le système de Rosette était une base de données développée dans le but d'enseigner les langues terriennes à Trisolaris. Elle comprenait des documents d'un total de deux millions de caractères, liés à l'histoire naturelle et humaine de la planète, ainsi qu'un grand nombre d'images et de vidéos, fournies avec un logiciel permettant de faire correspondre celles-ci à des mots, de telle manière qu'une civilisation extraterrestre puisse comprendre les langues de la Terre.

Le vaisseau-mère accéda à la demande des explorateurs, mais il n'y avait pas de système de Rosette à bord de la capsule, et la communication entre celle-ci et le vaisseau était très instable, si bien qu'il était impossible de transmettre un tel volume de données. La meilleure solution était que le vaisseau envoie directement le système à l'Anneau. C'était naturellement impossible par ondes électromagnétiques mais, par chance, le *Gravité* disposait d'un système de transmission neutrinoïque. On ignorait toutefois si l'Anneau était équipé d'un récepteur de signaux par neutrinos.

Trois minutes après l'envoi par le vaisseau du système de Rosette par faisceau de neutrinos, la capsule spatiale reçut de l'Anneau une nouvelle série d'images matricielles. La première comportait un carré parfait de huit points par huit, soit soixante-quatre points ; sur la deuxième, un point était manquant au centre de la matrice, soit soixante-trois points ; puis encore un point manquant sur la troisième : soixante-deux points...

— C'est un compte à rebours, une sorte de barre de progression. Peut-être que cela signifie qu'il a reçu le système de Rosette et qu'il est en train de le décoder, supposa West. Il nous demande d'attendre.

— Mais pourquoi soixante-quatre points ?

— Sans doute utilise-t-il ce nombre par convenance dans un système

binaire, un peu comme nous utilisons arbitrairement cent dans un système décimal.

Zhuo Wen et Guan Yifan se réjouissaient d'avoir emmené le Dr West avec eux. Le psychologue paraissait posséder un talent certain pour communiquer avec des espèces intelligentes inconnues.

Après que le compte à rebours fut tombé à cinquante-sept, quelque chose d'excitant eut lieu : il n'y avait plus de matrice, l'image envoyée par l'Anneau était celle du nombre arabe 56 !

— Il apprend vite ! poussa Guan Yifan dans un soupir d'admiration.

Le compte à rebours continua, descendant d'une unité toutes les dix secondes environ. Quelques minutes plus tard, il tomba à zéro. Une nouvelle image leur parvint, comportant quatre caractères chinois :

我是墓地 (*Je suis un cimetière.*)

Le système de Rosette utilisait une écriture mêlant le chinois et l'anglais, et il était prévisible que l'Anneau ait choisi de communiquer dans cette langue. Simplement, cette phrase avait été exclusivement écrite en sinogrammes. Guan Yifan saisit une question dans la fenêtre flottante, et ainsi débuta la conversation entre l'Anneau et l'humanité :

Pour qui est ce cimetière ?

C'est le cimetière de ceux qui l'ont bâti.

Est-ce un vaisseau interstellaire ?

Autrefois, oui. Depuis sa mort, c'est devenu un cimetière.

Qui êtes-vous ? Qui nous parle ?

Je suis un cimetière, c'est le cimetière qui vous parle, je suis mort.

Vous voulez dire que vous êtes un vaisseau dont l'équipage est mort ? Autrement dit, le système de contrôle de ce vaisseau ?

(Aucune réponse.)

Il y a beaucoup d'autres objets dans cette région. Est-ce que ce sont aussi des cimetières ?

La plupart, oui. Les autres le seront bientôt. Je ne les connais pas.

Venez-vous de loin, ou bien avez-vous toujours été ici ?

Je viens de loin. Eux aussi. Ils viennent de lointains différents.

D'où ça ?

(Aucune réponse.)

Est-ce vous qui avez construit cet espace quadridimensionnel ?

Vous me dites que vous venez de la mer. Est-ce vous qui avez construit la

mer ?

Vous voulez dire que pour vous – ou plutôt pour vos bâtisseurs – un espace à quatre dimensions est quelque chose comme une mer ?

C'est une flaque. La mer s'est asséchée.

Pourquoi tant de vaisseaux – ou de cimetières – sont-ils rassemblés dans un espace aussi étroit ?

Quand la mer est asséchée, les poissons se réfugient dans les flaques, mais les flaques finissent aussi par s'assécher, et les poissons disparaissent tous tôt ou tard.

Tous les poissons sont-ils ici ?

Pas ceux qui ont asséché la mer.

Je vous demande pardon, nous avons du mal à comprendre cette phrase.

Les poissons qui ont asséché la mer ont rejoint le continent avant que la mer soit sèche. Ils ont quitté une forêt sombre pour une autre forêt sombre.

Cette dernière phrase retentit comme un coup de tonnerre. Un frisson parcourut le corps des trois passagers de la capsule et celui de ceux qui, sur les deux vaisseaux, écoutaient la retransmission du contenu de la conversation.

Une forêt sombre... Qu'entendez-vous par là ?

La même chose que vous.

Allez-vous nous attaquer ?

Je suis un cimetière, je suis mort, je n'attaquerai personne. Il n'y a pas de forêt sombre entre espaces de différentes dimensions. Une basse dimension ne fait peser aucune menace sur une haute dimension, et les ressources d'un espace en basse dimension ne sont d'aucune utilité pour un espace en haute dimension. Mais la forêt sombre existe dans chaque dimension.

Avez-vous des conseils à nous donner ?

Quittez la flaque. Sans tarder. Vous êtes de petites peintures, vous êtes fragiles. Dans la flaque, vous deviendrez vite un cimetière... Oh, il semblerait qu'il y ait un poisson sur votre embarcation.

Guan Yifan resta stupéfait quelques secondes, avant de se souvenir qu'il y avait en effet un vrai poisson à bord de la capsule : il évoluait dans un écosystème miniature que Guan Yifan avait tenu à prendre avec eux. Un peu plus grosse qu'un poing, cette sphère de verre n'était

composée que d'un poisson et de quelques algues, mais il s'agissait d'un écosystème clos parfaitement pensé. C'était l'objet favori de Guan Yifan, et il avait décidé de l'emporter pour cette aventure. Si jamais il devait ne pas revenir, la sphère écologique lui servirait d'ornement funéraire.

J'aime les poissons, pouvez-vous me l'offrir ?

Comment ?

En me le lançant.

Les trois hommes fermèrent les casques de leurs combinaisons et ouvrirent l'écouille de la capsule. Guan Yifan porta la sphère devant ses yeux. Puis, dans l'espace à quatre dimensions, il la tint précautionneusement par sa paroi extérieure en verre et la regarda une dernière fois. Ici, les détails de cet écosystème se déployaient sans limite, et ce tout petit monde paraissait bien plus riche et coloré. D'un mouvement d'épaule, Guan Yifan lança la sphère dans la direction de l'Anneau, observant cet objet translucide disparaître dans l'espace en quatre dimensions. Ils refermèrent alors l'écouille et reprirent la conversation :

Est-ce la seule flaque dans l'Univers ?

Aucune réponse. L'Anneau ne répondit plus à aucune question, quel que soit le moyen utilisé pour entrer en communication avec lui.

Un message leur parvint alors du vaisseau-mère : *l'Espace Bleu* avait à nouveau été heurté par d'autres micrométéorites. Un nombre croissant d'objets volants planait dans les environs des deux vaisseaux. Il apparaissait même des objets quadridimensionnels de petite taille, qui ressemblaient à des fragments de vaisseaux ou de structures artificielles. Chu Yan leur ordonna de rentrer et d'abandonner le projet d'aborder l'Anneau.

Comme ils connaissaient maintenant la distance qui les séparait du vaisseau, le voyage du retour fut deux fois plus rapide : ils ne mirent qu'un peu plus de deux heures. Ils trouvèrent le point de distorsion et rejoignirent sans encombre le vaisseau-mère.

Les explorateurs furent accueillis en héros et reçurent de chaleureuses acclamations, bien que leur découverte en elle-même n'offre pas la moindre application pratique réelle pour l'avenir des deux vaisseaux.

— Docteur Guan, selon vous, quelle est la réponse de votre dernière question à l'Anneau ? demanda Chu Yan, avec un vif intérêt.

— Par intuition, je reprendrai mon analogie : la probabilité pour que nous soyons entrés dans la seule bulle de savon de quelques dizaines d'unités astronomiques agglutinée sur une feuille de papier longue de quarante-six milliards d'années-lumière est infiniment faible. Nous pouvons donc être sûrs qu'il existe d'autres bulles de savons sur cette feuille, et sans doute en très grand nombre.

— Ce qui signifie que nous en croiserons d'autres à l'avenir.

— Il y a une question encore plus intrigante : en avons-nous déjà croisé ? La Terre existe dans l'espace depuis des milliards d'années. Il me paraît difficile de croire qu'elle ne se soit jamais trouvée sur la route d'un fragment quadridimensionnel.

— Si cela est vraiment arrivé, le spectacle a dû être époustouflant. Mais ce phénomène ne s'est sans doute produit qu'à l'ère des dinosaures, ou encore plus tôt. L'humanité n'a jamais dû le rencontrer. Mais les dinosaures étaient-ils capables de trouver des points de distorsion ?

— La question primordiale est maintenant celle-ci : d'où viennent ces bulles de savon ? Pourquoi y a-t-il autant de fragments quadridimensionnels dans l'Univers en trois dimensions ?

— C'est un immense mystère.

— Commandant, j'ai le sentiment que ce mystère est sombre, très sombre.

L'Espace Bleu et le *Gravité* commencèrent à naviguer pour sortir du fragment quadridimensionnel. À mesure de leur accélération, la gravité les tira vers la poupe. Guan Yifan et les autres officiers scientifiques des deux vaisseaux profitèrent de leurs derniers jours dans le fragment pour conduire le plus d'observations possible. Ils passaient ainsi presque la majeure partie de leur temps dans la quatrième dimension, en partie pour les besoins de leurs recherches, mais aussi parce qu'ils supportaient de moins en moins l'étroitesse et le confinement de la troisième dimension.

Cinq jours après le début de l'accélération, tous ceux qui se

trouvaient dans un espace quadridimensionnel se retrouvèrent soudain dans la troisième dimension, sans même être passés par un point de distorsion. On apprit grâce au système d'observation des rayonnements électromagnétiques que les points de distorsion avaient tous disparu des deux vaisseaux.

L'*Espace Bleu* et le *Gravité* étaient sortis du fragment quadridimensionnel.

Ils ne s'étaient pas attendus à ce que cela soit si rapide : selon leurs calculs, la navigation dans le fragment aurait dû durer encore plus de vingt heures. Deux hypothèses étaient avancées pour expliquer ce retrait précoce : soit le fragment accélérait dans la direction opposée à celle des deux appareils, soit le fragment était lui-même en train de rétrécir. Les scientifiques penchaient plutôt pour la deuxième explication car, outre les données recueillies, ils avaient aussi en mémoire cette phrase de l'Anneau :

Quand la mer est asséchée, les poissons se réfugient dans les flaques, mais les flaques finissent aussi par s'assécher, et les poissons disparaissent tous tôt ou tard.

Les deux vaisseaux cessèrent d'accélérer et ralentirent à puissance maximale. Ils finirent par s'arrêter près des frontières du fragment. Ici, ils étaient en sécurité.

Les bordures du fragment quadridimensionnel étaient invisibles. À son emplacement s'étendait un vaste néant, aussi paisible que la surface d'un étang. La mer d'étoiles de la Voie lactée scintillait imperturbablement de sa lueur d'argent, sans laisser penser un seul instant que se trouvait ici un immense secret.

Mais les hommes firent rapidement la découverte d'un nouveau phénomène étrange et spectaculaire : dans l'espace devant eux apparaissaient à une grande fréquence de longues lignes lumineuses, tout d'abord fines et rectilignes. Observées à l'œil nu, elles ne semblaient présenter aucune épaisseur et leur longueur variait entre cinq et trente mille kilomètres. Leur apparition était soudaine. Elles se présentaient dans un premier temps sous une couleur bleue, puis leur teinte tirait peu à peu vers le rouge, tandis qu'elles se courbaient avant de se briser en plusieurs segments, et de disparaître enfin totalement. Les observations montrèrent que les lignes surgissaient

aux confins du fragment. On aurait dit qu'un gigantesque crayon invisible marquait sans relâche la limite entre la troisième et la quatrième dimension.

Une sonde inhabitée fut envoyée dans leur direction et celle-ci eut la chance de pouvoir observer de près l'apparition de l'une des lignes. La sonde ne se trouvait alors qu'à une centaine de kilomètres de la ligne, si proche qu'elle put constater l'absence d'épaisseur à une distance focale ordinaire. Dès la manifestation de la ligne, la sonde fonça vers elle à puissance maximale. Mais quand elle fut parvenue à sa hauteur, la ligne venait tout juste de se courber. L'appareil détecta dans cette zone une grande concentration d'hydrogène et d'hélium, ainsi que de la poussière provenant d'éléments lourds, principalement du fer et du silicium.

Après une analyse des données, Guan Yifan et les autres officiers scientifiques arrivèrent à la conclusion que ces lignes étaient créées par de la matière quadridimensionnelle entrant dans l'espace tridimensionnel. Cette matière rejoignait l'espace en trois dimensions en raison de la réduction du fragment, et elle se décomposait instantanément en matière tridimensionnelle. Même si le volume de ces lambeaux de matière était insignifiant dans la quatrième dimension, il augmentait considérablement dans la troisième. Cette matière décomposée s'étendait alors sous la forme de lignes droites. Selon les calculs menés par les scientifiques, quelques dizaines de grammes de matière quadridimensionnelle pouvaient se déployer en une ligne de plus de dix mille kilomètres dans la troisième dimension.

En se fondant sur la vitesse à laquelle reculaient les frontières du fragment quadridimensionnel, les vaisseaux pourraient voir l'Anneau entrer dans l'espace tridimensionnel dans vingt jours environ. Ils attendraient pour voir cette somptueuse scène cosmique. De toute façon, ils avaient du temps devant eux. *L'Espace Bleu* et le *Gravité* avançaient prudemment, utilisant comme repère l'apparition des lignes de matière quadridimensionnelle décomposée, et s'efforçant de conserver la même vitesse que le fragment en train de rétrécir.

Pendant la dizaine de jours qui suivit, Guan Yifan demeura absorbé dans ses réflexions et ses calculs. Des discussions exaltées avaient lieu entre les scientifiques. Tous convinrent finalement qu'en l'état actuel

de la physique théorique il n'existait aucun moyen de conduire des analyses théoriques poussées sur la nature du fragment. Cependant, les théories physiques, qui avaient tout de même connu quelques avancées depuis trois siècles, permirent de proposer une hypothèse qui fut bientôt confirmée par la réalité : les hautes dimensions existant à un état macroscopique s'effondraient dans les basses dimensions à la manière de chutes d'eau. Cela expliquait la raison pour laquelle le fragment ne cessait de se réduire. La quatrième dimension chutait dans la troisième.

Cette dimension déchue ne disparaissait pas pour autant, elle se ratatinait dans le macroscopique pour atteindre un niveau microscopique, devenant l'une des sept dimensions recroquevillées à l'échelle quantique.

On pouvait à nouveau voir l'Anneau à l'œil nu. Cette entité qui s'était elle-même définie comme un cimetière se décomposerait bientôt dans l'Univers en trois dimensions.

À ce moment, l'*Espace Bleu* et le *Gravité* interrompirent en même temps leur avancée et firent un demi-tour de quelque trois cent mille kilomètres. Lorsque l'Anneau entrerait dans l'espace tridimensionnel, il libérerait une énergie extraordinaire. C'était la raison pour laquelle les lignes observées plus tôt émettaient une lumière si puissante.

Vingt-deux jours plus tard, les frontières du fragment quadridimensionnel rejetèrent l'Anneau. À l'instant précis où celui-ci chuta dans la troisième dimension, l'Univers parut se scinder en deux. À l'endroit où il s'était divisé, il y eut une lumière aveuglante, comme si une étoile avait soudain été étirée à son maximum. Quand ce rai de lumière commença à s'estomper quelque peu, apparut une longue ligne qui traversa tout l'espace à l'horizontale. On ne voyait aucune de ses extrémités depuis les vaisseaux, c'était comme si Dieu avait plaqué sa règle sur une planche à dessin cosmique et qu'il traçait une ligne de gauche à droite. Sur la base des mesures effectuées, on apprit que cette ligne séparant l'Univers visible en deux parties avait une longueur de près d'une unité astronomique, soit environ cent trente millions de kilomètres, si bien qu'elle aurait presque pu relier la Terre et le Soleil. Contrairement aux autres lignes apparues jusqu'ici, on pouvait percevoir l'épaisseur de celle-ci à des centaines de milliers de

kilomètres de distance. Elle passa du blanc au rouge, puis s'assombrit peu à peu. La ligne elle-même s'élargit et se déforma jusqu'à prendre la forme d'une ceinture de poussière si recourbée qu'on ne voyait plus les extrémités. Elle ne brillait plus d'elle-même mais elle était comme imprégnée de rayons de lumière stellaire et chatoyait d'une paisible lueur argentée. Tous ceux qui regardaient la scène à bord des deux vaisseaux eurent la même impression étrange : celle que cette ceinture de poussière ressemblait à la Voie lactée. Ce qui se présentait à eux ne semblait être qu'une gigantesque photographie de la galaxie. Après un flash, la photo s'était peu à peu développée dans l'espace.

Face à cette scène grandiose, Guan Yifan eut un pincement au cœur. Il repensa à la sphère écologique qu'il avait donnée à l'Anneau. Il n'avait pu profiter de ce présent que durant un temps très court. À l'instant même où elles avaient chuté dans la troisième dimension, toutes les structures quadridimensionnelles à l'intérieur de l'Anneau avaient été détruites. L'anéantissement avait été total. Les autres vaisseaux déjà morts ou qui se mouraient à l'intérieur du fragment n'échapperaient pas eux non plus à cet ultime destin. Dans ce vaste univers, ils ne pouvaient exister que dans ces petites flaques quadridimensionnelles.

Un immense et sombre secret.

L'Espace Bleu et le *Gravité* envoyèrent davantage de sondes vers la ceinture de poussière. Outre leur mission d'investigation scientifique, elles devaient évaluer s'il était possible d'en tirer quelque ressource. Après sa tridimensionnalisation, l'Anneau s'était métamorphosé en un ensemble d'éléments parfaitement ordinaires, principalement de l'hydrogène et de l'hélium, qui pourraient être recueillis pour servir de combustibles de fusion. Cependant, ces éléments existaient dans la ceinture de poussière sous forme gazeuse et ils se dissipaient rapidement, de sorte qu'une faible quantité seulement put être collectée. On trouva aussi des éléments lourds, et les sondes furent en mesure de récupérer quelques métaux utiles.

Désormais, *L'Espace Bleu* et le *Gravité* devaient songer à leur propre avenir. Un comité formé par des membres des deux vaisseaux offrit

deux solutions aux passagers : soit ils décidaient de continuer à naviguer à bord des deux appareils, soit ils choisissaient de rentrer dans le système solaire. On affréterait une jonque d'hibernation indépendante, à laquelle on adjoindrait un des sept moteurs à fusion pris aux vaisseaux pour la propulser. Ceux qui le voudraient embarqueraient sur cette jonque et regagneraient le système solaire en état d'hibernation. On estimait la durée du voyage à trente-cinq ans. Les deux vaisseaux enverraient à la Terre un faisceau de neutrinos pour l'informer des coordonnées orbitales de la jonque d'hibernation, de manière que l'engin soit intercepté lors de son arrivée dans le système solaire. Pour éviter que Trisolaris ne détecte sa position, le contact avec la Terre ne serait établi qu'un certain temps après le départ de la jonque. Si la Terre était en mesure d'envoyer un vaisseau pour assister celle-ci dans sa décélération avant son arrivée, une grande partie des combustibles pourrait être utilisée au cours de la phase d'accélération, ce qui réduirait le voyage du retour à une dizaine d'années.

À condition toutefois que le système solaire et la Terre existent encore.

Seules deux cents personnes choisirent de rentrer. Les autres n'avaient aucune envie de retourner dans un monde voué à la destruction et prirent la décision de rester sur l'*Espace Bleu* et le *Gravité* afin de poursuivre leur odyssée à travers les profondeurs inconnues de l'espace.

Un mois plus tard, les deux vaisseaux et la jonque d'hibernation appareillèrent, faisant cap vers des directions différentes : la jonque retournait là d'où ils étaient partis, tandis que l'*Espace Bleu* et le *Gravité* contourneraient le fragment quadridimensionnel, avant de faire route vers un nouveau système.

Les lueurs qui jaillissaient des moteurs de fusion éclairèrent la fine ceinture de poussière, la teintant de reflets rouges et or, comme un chaleureux coucher de soleil sur la Terre. Tous, aussi bien ceux qui rentraient à la maison que ceux qui s'en éloignaient à jamais, eurent les larmes aux yeux. Ce magnifique crépuscule spatial s'évanouit rapidement, et une nuit éternelle enveloppa à nouveau tout.

Les deux graines de la civilisation humaine continuèrent à dériver

dans les abysses de l’océan d’étoiles. Peu importait le destin qui les attendait, ils étaient de nouveau en route.

14.L’auteur utilise ici le terme chinois le plus couramment utilisé pour traduire les “anneaux de pouvoir” des œuvres de Tolkien. (N.d.T.)

15.Sentence tirée du sūtra bouddhiste de *Vimalakīrti*, traduit pour la première fois en chinois au ^{ve} siècle. Le passage dont il est question raconte que le bodhisattva, une fois libéré, est en mesure d’“accomplir pleinement la relativité de l’espace et la relativité du temps”. (N.d.T.)

Livre III

An 7 de l'Ère de la Diffusion. Cheng Xin

Quand 艾AA affirma à Cheng Xin que ses yeux étaient plus vifs et plus beaux qu'autrefois, elle ne mentait peut-être pas. Cheng Xin avait été dans le passé atteinte de myopie moyenne, mais sa vision était à présent extraordinairement nette, c'était comme si le monde avait reçu une nouvelle couche de peinture.

Six années s'étaient écoulées depuis son retour d'Australie, mais les épreuves traversées pendant la Grande Migration et le poids des ans n'avaient laissé aucune trace sur AA. C'était une plante fraîche et vivace sur les feuilles de laquelle la rosée du temps gouttait sans s'infiltrer. Ces six dernières années, la compagnie créée par Cheng Xin s'était développée sous la direction d'AA à une vitesse époustouflante, et était vite devenue l'un des leaders de la construction spatiale en orbite basse. Pourtant, AA ne ressemblait en rien à la PDG d'une grande entreprise de l'Ère Commune, elle était restée la jeune fille pétillante qu'elle avait toujours été, ce qui ne paraissait néanmoins pas étrange à cette époque.

Pour Cheng Xin, ces six années n'avaient pas existé. Elle les avait passées en hibernation courte. Après son retour d'Australie, elle avait passé des examens qui avaient révélé que sa perte de vue était d'origine psychosomatique. Elle avait subi un choc d'une intensité extrême. Cette cécité brutale avait entraîné un décollement des rétines, suivi d'une nécrose rétinienne. Pour la guérir, on avait cloné une partie de ses gènes, grâce auxquels on avait pu fabriquer de nouvelles rétines à partir des cellules souches de son ADN, avant de procéder à leur transplantation. Le traitement durait néanmoins cinq ans. Souffrant de dépression grave, Cheng Xin n'aurait pu supporter de passer cinq années de plus dans l'obscurité totale, et les médecins lui avaient permis d'être hibernée.

Le monde semblait en effet avoir été repeint à neuf. Tous

accueillirent avec joie la nouvelle de l'activation de la diffusion cosmique d'ondes gravitationnelles. L'*Espace Bleu* et le *Gravité* furent célébrés comme de mythiques vaisseaux du salut. Leurs équipages furent adulés et devinrent des figures héroïques. Les charges jadis retenues contre l'*Espace Bleu* pendant la Bataille sombre furent abandonnées, et on justifia leur crime comme un acte d'autodéfense légitime. Dans le même temps, on chanta les louanges du Mouvement de résistance terrienne, qui s'était évertué à lutter jusqu'au bout sur tous les continents pendant la Grande Migration. La vue de ces guérilleros en haillons arrachait de chaudes larmes aux peuples de la Terre. Très vite, les deux vaisseaux et les résistants furent hissés au rang de symboles de la grandeur de l'esprit humain, et bon nombre de leurs admirateurs se persuadèrent qu'eux aussi, consciemment ou non, avaient toujours été détenteurs du même esprit.

S'ensuivirent des représailles terribles qui s'abattirent sur les Forces de sécurité terriennes. Objectivement, pourtant, les bienfaits des actions des Forces de sécurité avaient largement surpassé ce qu'avaient été en mesure d'offrir les résistants. L'armée humaine protisolarienne avait en effet protégé les villes et leurs infrastructures de base pendant la Grande Migration. Même s'il s'agissait alors de préserver ces structures pour les Trisolariens, ils avaient néanmoins permis la reprise rapide de la prospérité économique au lendemain de la migration. Pendant l'évacuation des migrants, le continent australien avait été régulièrement plongé dans le chaos en raison de disette et de coupures d'électricité et c'étaient encore une fois les Forces de sécurité qui avaient maintenu l'ordre et assuré le ravitaillement de tous les réfugiés. Sans cette force armée parfaitement équipée et disciplinée, ce processus long de quatre mois aurait eu des conséquences dramatiques. Mais aucune de leurs contributions n'entra en considération lorsque les membres des Forces de sécurité furent traînés devant les tribunaux. Tous furent reconnus coupables. La moitié d'entre eux furent jugés pour crimes contre l'humanité. Au cours de la Grande Migration, la majorité des pays avaient rétabli la peine de mort, et ne l'avaient pas abolie après leur retour d'Australie. Pendant cinq ans, beaucoup d'anciens membres des Forces de sécurité furent exécutés. Une grande partie de ceux qui se

réjouissaient aujourd'hui de ce châtimeut avaient pourtant naguère tout tenté pour se faire enrôler.

Mais le calme revint bientôt, et les hommes commencèrent à reconstruire leur vie. Les villes et les infrastructures industrielles étant intactes, le redressement fut rapide et, en l'espace d'à peine deux ans, les cicatrices des cités avaient été effacées et la prospérité d'avant-crise avait retrouvé son essor. On profitait désormais de chaque instant de la vie.

Cette tranquillité s'expliquait aussi par le fait qu'entre le moment où Luo Ji avait diffusé dans l'Univers les coordonnées du système de 187J3X1 pour son expérience de la forêt sombre, et celui où ce monde avait été anéanti, il s'était écoulé cent cinquante-sept années. Une telle période correspondait à la durée de vie moyenne des humains de l'époque. Le taux de natalité tomba néanmoins à un niveau inédit dans l'histoire humaine : on refusait de donner naissance à des enfants dans un monde voué à être détruit. Toutefois, les habitants de la Terre se rassuraient en se disant qu'ils pourraient jouir d'une génération entière de quiétude. Certes, la diffusion cosmique des ondes gravitationnelles était bien plus puissante que l'amplification solaire des ondes radio, mais l'humanité s'était trouvé un nouveau refuge : la remise en question du bien-fondé de la théorie de la forêt sombre.

Extrait des *Chroniques du hors-temps*. Le délire de persécution cosmique : une dernière tentative d'invalider la théorie de la forêt sombre

Pendant les six décennies de l'Ère de la Dissuasion, la théorie de la forêt sombre avait constitué le décor principal de l'histoire humaine. Mais sa validité n'avait cessé d'être discutée dans le monde scientifique. Jusqu'au début de l'Ère de la Diffusion, aucune preuve irréfutable n'était réellement venue corroborer son bien-fondé. Les éléments qui attestaient jusqu'ici son existence manquaient de rigueur et d'objectivité scientifiques.

Premier point sur lequel portaient les doutes : le fait que le système de 187J3X1 ait vraiment été détruit à la suite de l'expérience de la forêt sombre conduite par Luo Ji. Un débat existait depuis le début sur la réalité de l'extermination de ce système par une intelligence extraterrestre. Les plus sceptiques se trouvaient chez les astronomes, parmi lesquels deux théories étaient généralement répandues : certains considéraient que l'objet lancé à la vitesse de la lumière n'aurait pu suffire à détruire un système tout entier. L'anéantissement de 187J3X1 était plus probablement le résultat de l'explosion naturelle d'une supernova. Néanmoins, l'absence de données sur ce système avant son explosion ne permettait pas d'affirmer si celle-ci avait réuni ou non les conditions nécessaires à la formation d'une supernova. Si l'on tenait compte de l'écart temporel important entre la diffusion des coordonnées par Luo Ji et l'annihilation du système, il était hautement probable que celle-ci ait été causée naturellement. La deuxième hypothèse supposait que le système avait bien été détruit par l'objet projeté à la vitesse de la lumière, mais l'action de ce projectile – appelé “particule de lumière” – n'était rien d'autre qu'un phénomène naturel dans la galaxie. Si aucun autre objet de ce type n'avait jamais été remarqué, on connaissait cependant l'existence de nombreux cas d'objets massifs accélérés à très haute vitesse par une force naturelle.

On avait par exemple observé dans le passé le cas d'étoiles éjectées à très grande vitesse hors de la galaxie par la gravité d'un amas stellaire. Certains experts étaient également d'avis qu'un trou noir supermassif situé au centre de la galaxie pouvait tout à fait accélérer un objet possédant une masse nettement inférieure à celle du trou noir à une vitesse proche de celle de la lumière. Un grand nombre de projectiles de ce type pouvaient être générés au centre de la galaxie mais, en raison de leur taille minuscule, ils n'étaient que rarement découverts.

Deuxième point qui concentrait de nombreuses suspicions : la peur éprouvée par Trisolaris envers la dissuasion de la forêt sombre. Cet aspect avait pendant longtemps été l'indice le plus solide de la validité de la théorie de la forêt sombre. Toutefois, on n'avait en réalité jamais su sur quelles preuves Trisolaris s'était appuyée pour attester de son existence, ni non plus comment elle en était arrivée à cette conclusion. Cet argument était par conséquent scientifiquement contestable. Peut-être le monde trisolarien avait-il accepté de se soumettre à cette balance de la forêt sombre avec l'humanité pour une autre raison, encore inconnue, et qu'il avait fini par abandonner son projet de conquête du système solaire ? De nombreuses hypothèses étaient avancées pour expliquer ce paradoxe : si aucune ne se révélait pleinement convaincante, rien ne permettait à l'inverse d'affirmer qu'elles étaient fausses. D'autres experts proposèrent une nouvelle théorie, celle du "délire de persécution cosmique", selon laquelle le monde trisolarien ne possédait pas lui non plus de preuve tangible confirmant la théorie de la forêt sombre mais que, vivant depuis toujours dans un environnement extrêmement hostile, il avait développé une paranoïa collective contre la société cosmique. Selon eux, ce délire de persécution était similaire aux croyances religieuses du Moyen Âge terrien, une sorte de foi partagée sans discussion par l'immense majorité d'une société.

Troisième point : la confirmation par l'Anneau rencontré dans le fragment quadridimensionnel de la théorie de la forêt sombre. Cet artefact avait de toute évidence pris connaissance du terme "forêt sombre" utilisé dans les annales historiques du système de Rosette et avait acté que cette expression apparaissait à une grande fréquence dans les documents portant sur l'Ère de la Dissuasion, d'où son

utilisation lors de leur échange. Cependant, au cours du dialogue entre les explorateurs humains et l'Anneau, cette mention n'avait pas été développée et restait trop ambiguë pour suffire à prouver que l'objet quadridimensionnel comprenait la signification de ce concept.

Depuis l'Ère de la Dissuasion, les recherches sur la théorie de la forêt sombre s'étaient développées en discipline autonome. Outre des explorations théoriques, des chercheurs effectuaient aussi de nombreuses observations astronomiques et établissaient des modèles mathématiques correspondants. Mais quel que soit l'angle d'approche, la communauté scientifique s'accordait pour dire que la théorie demeurerait sans doute pour toujours une hypothèse impossible à prouver ou à invalider. Les plus fervents adeptes de la théorie de la forêt sombre se trouvaient davantage parmi les politiciens et le grand public, qui choisissaient de croire à son existence non sur la base de critères scientifiques, mais en fonction de leur propre situation. Après le début de l'Ère de la Diffusion, de plus en plus nombreux étaient donc ceux qui voyaient dans cette théorie étrange un simple délire de persécution cosmique.

À mesure que la poussière retombait, l'attention des hommes se détourna de la diffusion cosmique et fut entrepris un réexamen global de la fin de l'Ère de la Dissuasion. Une pluie de condamnations s'abattit sur la Porte-épée. Si celle-ci avait eu le courage d'activer la diffusion dès le début de l'attaque, les désastres liés à la Grande Migration auraient pu être évités. Mais les critiques les plus virulentes portaient surtout sur le processus qui avait conduit au choix de la Porte-épée. L'élection avait été d'une grande opacité : la décision ultime des Nations unies et des flottes internationales avait été prise sous la pression politique exercée par l'opinion publique. On débattait maintenant à couteaux tirés sur l'identité des responsables de ce fiasco, mais personne ou presque n'avancait l'idée que cela aurait pu être la conséquence d'un désir collectif. Le grand public était d'une bienveillance relative à l'égard de Cheng Xin. Son image demeurait majoritairement positive aux yeux de la population, ce qui lui garantissait une certaine protection. Par ailleurs, le choix qu'elle avait fait d'éprouver les affres de la Grande Migration comme n'importe quel citoyen ordinaire lui valait de la compassion, de telle sorte qu'on la voyait généralement davantage comme une victime que comme une coupable. En somme, la décision finale de la Porte-épée d'abandonner la dissuasion de la forêt sombre avait certes fait prendre un long détour à l'histoire, mais elle n'avait pas bouleversé le cours global de celle-ci. La diffusion cosmique avait tout de même fini par être initiée, et l'intensité des débats portant sur cet épisode retomba peu à peu. Progressivement, l'image de Cheng Xin se dissipa dans l'esprit des gens. Après tout, ce qui importait désormais, c'était de profiter de l'existence restante.

Mais pour Cheng Xin, la vie était devenue un supplice sans fin. Elle avait certes recouvré la vue, mais son cœur était toujours dans l'obscurité. Elle s'abîmait chaque jour un peu plus dans la dépression. Sa douleur n'était plus aussi brûlante, déchirante et étouffante qu'avant, mais elle était devenue permanente. La souffrance et le désespoir paraissaient imprégner chacune des cellules de son corps. Elle ne parvenait plus à se souvenir du moindre rayon de soleil ayant

un jour éclairé sa vie. Elle devint encore plus taciturne, ne cherchant pas à savoir ce qui se passait ailleurs dans le monde et ne se préoccupant pas de l'avenir de sa compagnie. AA s'inquiétait pour elle, mais son travail au sein de l'entreprise lui laissait peu de temps pour lui tenir compagnie. Seul Kuparr lui apportait le soutien dont elle avait besoin.

Au cours des dernières heures sombres de la Grande Migration, Kuparr et AA avaient été conduits hors d'Australie. Le vieil homme avait vécu un moment à Shanghai, mais il était rentré dans sa maison de Warburton avant même la fin de l'évacuation. Après que le calme fut revenu en Australie, Kuparr fit don de sa maison au Musée des arts et des cultures aborigènes et s'installa dans une tente à proximité d'une forêt, bien décidé à mener la même vie que ses ancêtres. Mangeant et dormant en pleine nature, le vieillard semblait plus robuste qu'il ne l'avait jamais été. Le seul objet moderne dont il disposait était son téléphone mobile, qu'il utilisait pour passer chaque jour plusieurs appels à Cheng Xin, se contentant la plupart du temps de phrases courtes et simples : "Gamine, ici, le soleil se lève" ; "Gamine, ici, le crépuscule est magnifique" ; "Gamine, j'ai passé ma journée à ramasser les débris laissés par les abris de fortune, je veux rendre au désert son premier visage" ; "Gamine, il pleut, tu te souviens de l'odeur humide de l'air du désert ?"... Il y avait deux heures de décalage horaire entre l'Australie et la Chine et Cheng Xin s'était habituée au rythme de vie du vieux Kuparr. Chaque fois qu'elle entendait sa voix, elle s'imaginait vivre elle aussi dans cette forêt lointaine qui bordait le désert, enveloppée sous un voile de tranquillité qui la séparait du reste du monde.

Une nuit, Cheng Xin fut soudain tirée de ses rêves par la sonnerie de son téléphone. Elle vit que c'était un appel de Kuparr. Il était alors 1 h 14 du matin, soit deux heures de plus en Australie. Kuparr savait que Cheng Xin souffrait de graves insomnies et que, sans son appareil d'aide au sommeil, elle ne dormirait que deux ou trois heures par nuit. Il ne se permettait donc pas d'ordinaire de la déranger à une heure si tardive. Mais cette fois, sa voix à l'autre bout du combiné n'avait pas

sa douceur et sa sérénité habituelles. Elle y décela une certaine angoisse :

— Gamine, sors vite et regarde le ciel !

Dans sa chambre, Cheng Xin avait également remarqué que quelque chose se passait à l'extérieur. Un cauchemar avait perturbé son sommeil, une scène devenue familière : au centre d'une plaine nocturne se trouvait un gigantesque tombeau d'où émanait une lueur bleu sombre illuminant le sol alentour... La même lumière bleue qui se voyait maintenant à l'extérieur. Cheng Xin se rendit sur son balcon et vit dans le ciel une étoile bleutée, dont la clarté surpassait celle de toutes les autres. Sa position, statique, la distinguait des infrastructures spatiales humaines situées en orbite basse. Mais c'était bien une étoile hors du système solaire. Tandis qu'elle projetait des ombres sur le sol, sa luminosité continuait à s'intensifier, et elle devint rapidement plus brillante que les lumières de la ville. Deux minutes plus tard, elle atteignit son point culminant, resplendissant d'une clarté plus éclatante encore que celle d'une pleine lune, si bien qu'on ne pouvait même plus la regarder directement. De bleu sombre, la lumière passa à blanc pâle, et la ville se retrouva illuminée comme en plein jour. Cheng Xin savait quelle était cette étoile : depuis trois siècles, c'était celle vers laquelle les yeux humains se levaient le plus souvent.

Un cri de terreur retentit depuis un immeuble arboricole à proximité, puis on entendit le bruit d'un objet se brisant sur le sol.

Après avoir atteint son paroxysme, la clarté de l'étoile faiblit peu à peu, passant du blanc au rouge, avant une extinction totale une demi-heure plus tard.

Cheng Xin n'avait pas emporté son téléphone, mais la fenêtre de conversation l'avait suivie et elle pouvait encore entendre la voix de Kuparr, cette voix qui était redevenue calme et impassible :

— Gamine, n'aie pas peur, ce qui doit arriver arrivera.

Un merveilleux rêve s'était éteint. La théorie de la forêt sombre venait d'obtenir sa preuve ultime : la destruction de Trisolaris.

Extrait des *Chroniques du hors-temps*. Un nouveau modèle pour la forêt sombre

Trisolaris avait dû voler en éclats trois ans et dix mois après le début de l'Ère de la Diffusion. Qu'une attaque ait pu avoir lieu dans un laps de temps si bref après la diffusion cosmique des ondes gravitationnelles prit tout le monde de court.

Le système trisolarien ayant été placé sous étroite observation, des données très précises avaient pu être recueillies à l'occasion de cet événement. L'attaque dont avait été victime le système trisolarien était la même que celle qui avait frappé le système de 187J3X1 lors de l'expérience de Luo Ji : un petit objet se déplaçant à une vitesse proche de celle de la lumière était entré en collision avec l'une des trois étoiles du système de Trisolaris, provoquant son explosion grâce à l'amplification de sa masse relativiste. Le choix n'avait pas été fait au hasard : cette étoile avait précisément capturé la planète qui avait commencé sa révolution autour de celle-ci, si bien que l'explosion stellaire avait provoqué celle de la planète.

Quand le *Gravité* avait activé la diffusion à ondes gravitationnelles, le vaisseau était situé à une distance de trois années-lumière du système trisolarien. Si on en croyait le calcul de la vitesse de propagation des ondes – celle de la lumière – la “particule de lumière” devait avoir été projetée depuis une distance plus proche de Trisolaris que celle des deux appareils humains. Et l'ordre devait avoir été donné sitôt le message reçu. Les données d'observation permettaient de le confirmer : on avait pu identifier une trace du passage de la particule de lumière dans un nuage de poussière situé à proximité. Pourtant, il ne se trouvait aucun autre système stellaire dans cette zone de l'espace, ce qui voulait dire que la particule de lumière avait été lancée depuis un vaisseau spatial.

Le modèle ancien de la théorie de la forêt sombre avait toujours pris

pour base de réflexion les systèmes planétaires, car on était persuadé que les attaques menées contre les systèmes dont les coordonnées avaient été dévoilées proviendraient d'autres planètes. Mais la situation devenait plus complexe à présent que l'on savait que des vaisseaux pouvaient eux-mêmes être à l'origine d'une offensive de ce type, car il était impossible de les localiser. À l'exception de la flotte trisolarienne, l'humanité n'avait absolument pas connaissance d'autres vaisseaux construits dans l'Univers par des espèces intelligentes tierces. Leur nombre, leur densité dans l'espace, leur vitesse, leur direction de navigation... L'humanité était dans le flou total, et cela multipliait les origines possibles des attaques de la forêt sombre, et les rendait d'autant plus imminentes. Au-delà du système trisolarien, l'étoile la plus proche du système solaire était située à six années-lumière, mais des vaisseaux extraterrestres fantômes pouvaient en ce moment même côtoyer le Soleil. Le dieu de la Mort, qu'on imaginait aux confins du ciel, était effroyablement proche.

An 7 de l'Ère de la Diffusion. Intellectra

Pour la première fois, le monde humain fut témoin de l'extinction d'une civilisation. Celui-ci comprit alors qu'il pourrait connaître d'un instant à l'autre le même destin. La fumée de la menace trisolarienne qui avait saturé le ciel terrestre pendant trois siècles avait été balayée par les nuages. Elle avait révélé un univers encore plus cruel et implacable.

La panique collective tant redoutée n'arriva pas. Devant cet anéantissement ayant eu lieu à quatre années-lumière de distance, les sociétés humaines restèrent d'un curieux mutisme. Tous paraissaient attendre, mais sans savoir ce qui était à attendre.

Depuis le Grand Ravin – et bien que l'histoire ait connu d'importants virages –, l'humanité avait vécu de manière générale sous des régimes démocratiques adhérant aux principes de l'État providence. Ces deux derniers siècles, une illusion commune s'était ainsi forgée dans l'inconscient de tous les hommes : quel que soit le degré de la catastrophe à venir, quelqu'un ou quelque chose serait toujours là pour prendre soin d'eux. Cette foi avait bien failli s'effondrer au cours du désastreux processus de migration vers l'Australie mais, voilà six ans, au plus fort des ténèbres, une aube miraculeuse avait quand même fini par se lever.

Cette fois encore, ils attendaient un miracle.

Le troisième jour après la destruction du système trisolarien, Intellectra convia Cheng Xin et Luo Ji à boire le thé. Elle expliqua qu'il n'y avait rien d'autre derrière cette invitation que la volonté de se retrouver entre amis, pour parler du bon vieux temps.

Les Nations unies comme les flottes internationales attachèrent une importance considérable à cette rencontre car l'attentisme qui s'était emparé des populations de la Terre faisait peser sur le monde de terribles dangers. La société humaine était un fragile château de sable

construit au bord de la mer, qui menaçait de s'effondrer au premier coup de vent. Les responsables politiques des deux entités espéraient des deux anciens Porte-épées qu'ils puissent rapporter de cette entrevue avec Intellectra des informations propres à rassurer les foules. Au cours de la session d'urgence convoquée par le Comité de défense planétaire pour planifier cette rencontre, certains proposèrent même qu'en l'absence de message convenable il pourrait être nécessaire d'en fabriquer un de toutes pièces.

Six ans auparavant, après l'activation de la diffusion cosmique, Intellectra s'était retirée de la scène publique, et si elle se manifestait encore quelques fois, elle se contentait d'être un simple porte-voix inexpressif de la civilisation trisolarienne. Elle demeurait le reste du temps cloîtrée dans sa maison suspendue en bambou, sans doute la plupart du temps en mode "veille".

Cheng Xin retrouva Luo Ji sur la branche où était bâtie la demeure d'Intellectra. Pendant la Grande Migration, Luo Ji avait rejoint les rangs du Mouvement de résistance terrienne. Il n'avait pris part à aucune action armée et n'avait dirigé aucune opération mais il avait été un guide spirituel pour tous les guerriers entrés en résistance. Les Forces de sécurité et les gouttelettes l'avaient traqué sans relâche pour l'éliminer, mais il était par miracle parvenu à leur échapper. Même les intellectrons s'étaient révélés incapables de retrouver sa trace. Aux yeux de Cheng Xin, il était toujours le même, grave et vigoureux. Par ailleurs, outre sa barbe voletant dans le vent qui avait encore blanchi, les sept années passées depuis leur dernière rencontre ne semblaient avoir eu aucune prise sur lui. Il ne parla pas à Cheng Xin, mais le sourire de respect qu'il lui adressa lui réchauffa le cœur. Luo Ji lui rappelait Kuparr ; c'étaient deux hommes très différents, mais ils paraissaient tous deux avoir emporté quelque chose de l'Ère Commune, quelque chose de la force d'une montagne, sur laquelle Cheng Xin sentait pouvoir prendre appui dans ce nouvel âge étrange. La même impression se dégageait de Wade, cet homme également originaire de l'Ère Commune, aussi sournois qu'un loup et qui avait manqué de la tuer. Elle le détestait autant qu'elle le craignait, mais elle avait le sentiment étrange que lui aussi était une branche à laquelle se raccrocher.

Intellectra les accueillit devant le perron. Elle était à nouveau vêtue de son splendide kimono, et portait des fleurs fraîches accrochées à son chignon. La ninja en treillis n'était plus. Elle était redevenue cette source d'eau limpide jaillissant au milieu d'un bosquet fleuri.

— Soyez les bienvenus. Je vous prie de m'excuser, il aurait été plus courtois que je vous rende moi-même visite, mais je n'aurais pu dans ce cas exécuter pour vous la cérémonie du thé. Je suis ravie de vous revoir.

Intellectra s'inclina. Sa voix était aussi suave que lors de leur toute première rencontre. Elle invita ses deux hôtes à la suivre. Ils longèrent le bosquet de bambous de la cour, traversèrent le petit pont de bois surplombant le ruisseau et entrèrent dans le salon aux allures de grand pavillon. Puis tous trois s'assirent sur le tatami, et Intellectra commença la cérémonie du thé. Les minutes s'égrenèrent en silence, au rythme des volutes de nuage qui traversaient le ciel bleu derrière la fenêtre.

En observant les gestes gracieux et aériens d'Intellectra, Cheng Xin fut tiraillée par des sentiments contradictoires.

Oui, elle (ils ?) avai(en)t bien des fois failli réussir, mais le hasard, la ténacité et la ruse des humains avaient chaque fois fini par l'emporter. Leur voyage long de trois siècles s'était terminé par la vision ultime de leur planète mère engloutie dans un océan de flammes.

Intellectra avait appris la destruction du monde trisolarien depuis quatre ans déjà. Trois jours plus tôt, lorsque le message lumineux de cette explosion était parvenu à la Terre, elle avait prononcé un bref discours à destination de la communauté internationale, se contentant d'un exposé général précisant le processus de la destruction. Quant à sa cause – la diffusion par le *Gravité* d'ondes gravitationnelles dans l'Univers – elle n'avait adressé ni commentaire ni reproche. Les hommes avaient de bonnes raisons de croire que ceux qui contrôlaient cette androïde quatre ans plus tôt avaient péri dans les flammes, et que ses nouveaux maîtres se trouvaient à bord des vaisseaux de la flotte trisolarienne. Pendant son discours, l'expression et la voix d'Intellectra avaient été sereines. Ce n'était pas la sérénité mécanique d'un simple porte-voix, mais bien la manifestation réelle de l'âme et

de l'esprit de ses maîtres, l'incarnation d'une noblesse et d'une dignité dont l'humanité aurait été incapable devant une telle apocalypse. Et les hommes éprouvaient aujourd'hui un respect inédit à l'égard de cette civilisation orpheline du monde qui lui avait donné naissance.

Grâce aux informations limitées fournies par Intellectra et aux données d'observation humaines, on pouvait grossièrement redessiner la scène de l'anéantissement de Trisolaris.

Au moment de la catastrophe, la planète se trouvait en situation d'ère régulière, tournant autour d'une des trois étoiles de son système, à une orbite d'un rayon d'environ 0,6 unité astronomique. La collision de la particule de lumière provoqua une énorme fissure dans la photosphère et la zone de convection, créant un trou d'un diamètre d'environ cinquante mille kilomètres dans lequel auraient pu être juxtaposées côte à côte quatre planètes Terre. Hasard ou volonté de l'assaillant, on l'ignorait, mais toujours est-il que le point d'impact de la particule de lumière se situa précisément au niveau du plan de l'écliptique. Depuis Trisolaris, on vit se dessiner une grande tache d'une luminosité inouïe à la surface du soleil, telle la porte immense d'une forge. De puissants rayonnements jaillirent depuis le noyau de l'étoile à travers la fissure, ils perforèrent la photosphère, la zone de convection et la chromosphère pour venir se déverser directement sur la planète. Sur l'hémisphère à nu sous cette facule, toutes les créatures vivantes se trouvant à l'extérieur furent consumées en quelques secondes. Puis, de la matière provenant du cœur du soleil fut expulsée de la fissure, formant un geyser de feu long de cinquante mille kilomètres. La température de la matière solaire éjectée atteignit plusieurs dizaines de millions de degrés et tandis qu'une partie retombait à la surface de l'étoile sous l'effet de la gravité, une autre gagna la vitesse de libération et fonça droit dans l'espace. Depuis la planète, on eut l'impression qu'un arbre de flammes étincelant avait poussé sur le soleil. Environ quatre heures plus tard, la matière expulsée avait parcouru 0,6 unité astronomique et la crête de cet arbre enflammé rencontra l'orbite de la planète. Après encore deux heures, la planète en rotation entra en contact avec la cime, et ce cordon de matière orbita à son tour pendant une trentaine de minutes, après quoi la planète parut faire sa révolution à l'intérieur même du soleil :

bien que refroidie par l'espace, la matière solaire expulsée conservait une température de plusieurs dizaines de milliers de degrés. Et quand la planète se fut enfin dégagée de ce cordon solaire, elle n'était déjà plus qu'un corps céleste à l'éclat rouge sombre et à la surface brûlée couverte d'un océan de lave. La planète tirait derrière elle une traînée blanche – la vapeur des océans entrés en ébullition. La traînée fut chassée par les vents solaires, et la planète devint une comète à la longue chevelure blanche.

À ce moment précis, il ne restait plus aucun être vivant à la surface de Trisolaris ; ce monde avait été anéanti, mais la mèche de la catastrophe venait tout juste d'être allumée.

La matière éjectée provoqua une traînée s'opposant au mouvement de la planète. La vitesse de celle-ci diminuait à chaque traversée du cordon de matière, qui abaissait en même temps son orbite vers l'étoile. L'arbre de flammes agissait comme une griffe démoniaque n'ayant de cesse de tirer la planète à elle. Après seulement une dizaine de traversées du cordon de matière, la planète sombra dans l'étoile et ainsi fut sifflée la fin du long match de rugby cosmique du système trisolarien. Mais ce soleil ne vécut pas assez longtemps pour recevoir la coupe du vainqueur.

En raison de l'éjection de matière, la pression interne du Soleil baissa et les réactions de fusion à l'intérieur de l'étoile se mirent à faiblir. Le soleil continua à s'assombrir et n'apparut bientôt plus que sous la forme de contours flous, rendant plus étincelant l'arbre de feu qui jaillissait de sa surface. Une rayure avait été faite sur la pellicule noire de l'Univers. Avec l'affaiblissement de la fusion, les radiations du noyau solaire n'exerçaient plus une pression suffisante pour maintenir la couronne du soleil, qui commença à s'effondrer. Enfin, la couche externe du soleil qui s'était déjà obscurcie sombra dans le noyau dans une ultime et terrible explosion.

C'était cette dernière scène dont les humains avaient été témoins sur Terre trois jours plus tôt.

L'explosion de l'étoile anéantit l'intégralité des artefacts trisolariens. La plupart des vaisseaux en train de s'échapper du système, de même que les cités spatiales, partirent en fumée. Seuls quelques rares appareils, se trouvant par chance derrière les autres soleils – qui leur

servirent de boucliers – réussirent à s'enfuir.

Plus tard, les deux soleils restants formeraient un système à deux étoiles relativement stable, mais aucune espèce vivante ne jouirait jamais de ces aubes et de ces crépuscules enfin devenus réguliers. La matière de l'étoile anéantie et les fragments de la planète Trisolaris façonneraient deux vastes disques d'accrétion autour des soleils, pareils à deux gigantesques tombeaux gris.

— Combien ont pu fuir ? demanda Cheng Xin d'une voix douce.

— En comptant les passagers des flottes qui se trouvaient déjà loin de notre système, un peu moins d'un millième de la population. La voix d'Intellectra fut encore plus douce que celle de Cheng Xin. Elle était concentrée sur le rituel et ne leva même pas la tête.

Cheng Xin aurait voulu dire bien plus, elle aurait voulu échanger de femme à femme, mais elle était membre de la race humaine et le fossé qui la séparait à cet instant d'Intellectra était infranchissable. Elle ne formula donc pas à haute voix les pensées qui se précipitaient dans son esprit, se bornant à lui poser les questions qui lui avaient été dictées en haut lieu. La conversation qui suivit fut désignée sous le nom de “Conversation de la cérémonie du thé”, et elle bouleversa profondément le cours de l'histoire.

— Combien de temps nous reste-t-il ? demanda Cheng Xin.

— Nous ne pouvons en être sûrs, l'attaque pourrait intervenir à tout moment mais, selon les probabilités, je dirais que vous disposez encore d'un certain temps, peut-être un ou deux siècles, plus ou moins comme lors de votre expérience contre le système 187J3X1, répondit-elle en lançant un regard à Luo Ji. Ce dernier était assis, l'air grave et impassible, toujours aussi muet.

— Mais...

— La situation de Trisolaris est différente de celle du système solaire. Tout d'abord, ce sont les coordonnées de Trisolaris qui ont été dévoilées lors de la diffusion. Pour prendre connaissance de l'existence de la Terre par l'intermédiaire de cette transmission, il faut que l'agresseur découvre les communications ayant eu lieu entre nos deux mondes il y a trois siècles. Cela arrivera, c'est une certitude, mais il y a peu de chances que cette découverte et la décision de lancer l'attaque soient aussi rapides. Cela prendra du temps. Et il y a enfin un

aspect beaucoup plus important : observé depuis une certaine distance, le système trisolarien paraît bien plus dangereux que le système solaire.

Cheng Xin, surprise, regarda Luo Ji, mais ce dernier n'eut aucune réaction. Il était toujours aussi silencieux. Ce fut elle qui demanda :

— Pourquoi ?

Intellectra secoua la tête avec détermination :

— Nous ne pourrons jamais vous le dire.

Cheng Xin réaiguilla la conversation sur les questions planifiées à l'avance :

— Cela fait déjà deux fois que nous sommes témoins de la destruction d'une étoile par une particule de lumière. Cette méthode d'attaque est-elle universellement répandue ? Est-ce ainsi que se déroulera l'offensive future contre le système solaire ?

— Les attaques de la forêt sombre ont deux particularités communes : premièrement, elles sont arbitraires et, deuxièmement, elles sont économiques.

— Pouvez-vous préciser ces deux idées ?

— Ces attaques ne s'inscrivent pas dans le cadre d'une guerre interstellaire telle qu'on pourrait l'imaginer. Elles ont pour seul objectif d'éliminer une menace potentielle. Ce que nous entendons par "arbitraires", c'est que la simple diffusion de coordonnées suffit à servir de prétexte à l'attaque. Aucune exploration directe, de près ou de loin, n'est menée auprès de la cible. L'agresseur se contente de lancer un assaut préventif, car pour les super-civilisations une exploration est plus coûteuse qu'une attaque ; quant à ce que nous entendons par "économiques" : il s'agit de l'idée selon laquelle l'attaque doit être la plus simple et la moins onéreuse possible. Le plus petit et le plus insignifiant projectile est utilisé pour libérer la puissance destructrice déjà présente dans le système visé.

— L'énergie des étoiles ?

Intellectra hocha la tête :

— C'est ce que nous avons pu observer jusqu'ici.

— Y a-t-il des moyens de se défendre ?

Intellectra sourit et secoua la tête. Elle répondit sur un ton pédagogue, comme si elle faisait la leçon à un enfant immature :

— Tout l'Univers est plongé dans l'obscurité, mais nous sommes en pleine lumière. Nous sommes des oiseaux perchés en haut d'une branche de cette forêt, illuminés par l'éclat d'un projecteur. Les coups de feu des chasseurs peuvent venir de n'importe où.

— D'après notre observation des deux attaques, il semble néanmoins qu'une défense passive soit possible : certains des vaisseaux du monde trisolarien ont malgré tout pu en réchapper.

— Croyez-moi, l'humanité n'a aucune chance de survivre à cette attaque. Vous feriez tout aussi bien de fuir.

— Une évasion dans l'espace ne nous permettra même pas de sauver un millièmme d'entre nous.

— Cela vaudra toujours mieux que de ne sauver personne.

Pas pour nous, pas pour nos valeurs, pensa Cheng Xin, mais elle le garda pour elle.

— Mais ne parlons plus de ça. Ne posez plus de questions, voulez-vous ? Je vous ai dit tout ce que j'étais autorisée à vous dire. Je vous invite à présent à déguster le thé, déclara Intellectra ; puis après s'être inclinée, elle leur tendit deux bols de thé vert.

Il restait encore de nombreuses questions sur la liste qui avait été préparée pour Cheng Xin, et c'est avec une certaine tension qu'elle saisit le bol qui lui était tendu. Elle savait qu'il ne lui servirait plus à rien d'interroger Intellectra.

Luo Ji, qui n'avait rien dit jusqu'ici, était resté très tranquille. Il paraissait plus expert en matière de cérémonie du thé : il saisit son bol de la main gauche et le fit tourner trois fois dans sa main droite avant de le porter à ses lèvres. Il avala lentement, laissant le temps passer en silence, ne finissant son bol que lorsque les nuages derrière la fenêtre se furent teints de la couleur dorée du crépuscule. Il reposa alors délicatement son bol vide et prononça ses premiers mots :

— Puis-je à mon tour vous interroger ?

Le respect qu'imposait la personne de Luo Ji était manifeste, à en juger par l'attitude corporelle d'Intellectra. Cheng Xin l'avait remarqué depuis le début de la rencontre : son attitude envers Luo Ji différait de la douceur et de l'amabilité dont Intellectra faisait preuve à son égard. Luo Ji lui inspirait une crainte évidente. Dès qu'elle lui faisait face, cette crainte transpirait de son regard, sans qu'elle ne puisse rien faire

pour l'en empêcher. Elle gardait toujours davantage de distance avec Luo Ji qu'avec Cheng Xin et s'inclinait plus lentement et plus profondément devant lui que devant elle.

En entendant cette phrase, Intellectra s'inclina une nouvelle fois :

— Veuillez attendre un instant, dit-elle, puis elle s'assit en tailleur et ferma les yeux, comme si elle entrait en méditation.

Cheng Xin savait qu'à des années-lumière de là, sur un vaisseau de la flotte trisolarienne, les maîtres d'Intellectra étaient lancés dans un débat enflammé. Après environ deux minutes, elle releva la tête et lâcha :

— Vous ne pouvez me poser qu'une seule question, à laquelle je ne pourrai répondre que par "oui", "non", ou "je ne sais pas".

Luo Ji reposa une nouvelle fois son bol, mais Intellectra s'empressa d'ajouter avant qu'il ne prenne la parole :

— Par respect de notre monde pour le vôtre, la réponse que je vous donnerai sera vraie, même si celle-ci doit causer du tort à Trisolaris. Vous n'avez en revanche le droit qu'à une question et une seule, et je ne pourrai vous fournir que l'une des trois réponses. Vous pouvez prendre le temps de réfléchir.

Cheng Xin observa Luo Ji avec anxiété, mais ce dernier ne semblait pas vouloir prendre le temps de la réflexion. Il lâcha sur un ton résolu :

— J'ai déjà réfléchi. Voici quelle est ma question : si comme vous l'avez dit, observé depuis une certaine distance, le système trisolarien présente des signes de danger, il existe sans doute des signes qui permettraient au contraire d'indiquer à l'Univers qu'une civilisation est inoffensive. Une sorte "de déclaration de sécurité", comme on pourrait l'appeler, qui permettrait d'échapper à une attaque de la forêt sombre. La civilisation terrienne a-t-elle les moyens de transmettre une telle déclaration au reste de l'Univers ?

Intellectra hésita longuement avant de donner sa réponse. À nouveau, elle s'immobilisa et baissa les paupières pour méditer. Ce fragment de temps parut durer des siècles à Cheng Xin : chaque seconde qui passait, ses espoirs s'épuisaient un peu plus, elle était presque convaincue que la réponse donnée serait "non" ou "je ne sais pas". Mais Intellectra fixa soudain Luo Ji avec un regard vif qu'elle

n'avait jamais osé jusqu'ici porter sur lui. Un seul mot sorti de sa bouche, sur un ton fracassant :

— Oui.

— Comment ? ne put s'empêcher de crier Cheng Xin.

Intellectra détourna son regard de Luo Ji, elle secoua la tête, et les resservit lentement de thé.

— Je ne peux plus rien vous dire désormais, vraiment plus rien, jamais plus.

La Conversation de la cérémonie du thé avait déposé un minuscule grain d'espoir dans les innombrables mains désespérément tendues de l'humanité : il était possible d'envoyer à l'Univers une déclaration de sécurité qui lui permettrait d'échapper à une attaque de la forêt sombre.

Extrait des *Chroniques du hors-temps*. La déclaration de sécurité cosmique – une performance artistique solitaire

Une fois la Conversation de la cérémonie du thé rendue publique, chacun se mit à réfléchir à la meilleure manière d'adresser cette déclaration de sécurité à l'Univers. Depuis les hautes sphères scientifiques mondiales jusqu'aux écoliers de primaire, tous firent marcher leurs cellules grises et formulèrent d'innombrables réponses. C'était probablement la première fois dans l'histoire que l'humanité concentrait l'ensemble de son énergie à résoudre un même problème concret.

Mais le mystère de cette déclaration s'épaississait au fur et à mesure.

Les propositions pouvaient grossièrement être divisées en deux grandes catégories : celles émises par les partisans de la *proclamation* et celles des partisans de l'*automutilation*.

L'idée des partisans de la proclamation était simple : clamer haut et fort à tout le cosmos que la civilisation terrienne était inoffensive. Ceux-ci se consacraient principalement à l'étude de la manière la plus adéquate d'adresser ce message. Mais pour la plupart des gens, cette proposition était absurde, car peu importe la subtilité de la déclaration, qui la croirait au sein de cet univers froid et cruel ? D'autant que pour qu'elle soit efficace, il fallait qu'elle soit crue par la totalité des innombrables civilisations de l'Univers.

Les partisans de l'automutilation étaient bien plus nombreux. Ceux-ci considéraient que le contenu de la déclaration devait pouvoir traduire concrètement ce qu'elle prétendait, c'est-à-dire qu'elle devait joindre le "faire" au "dire" et, des deux, c'était surtout le "faire" qui comptait. L'humanité devait payer le prix de sa survie dans la forêt sombre : il fallait transformer la civilisation de la Terre en civilisation sûre. En d'autres termes, il fallait mutiler sa propre civilisation.

La majeure partie des adeptes de l'automutilation visaient en particulier la technologie et préconisaient que l'humanité sorte de l'Âge spatial et de l'information pour revenir à une société de basse technologie, à la manière par exemple des sociétés de la fin du ^{xix}e siècle dont l'énergie reposait sur l'électricité et sur les moteurs à combustion. Certains suggéraient de remonter bien plus loin encore et de retourner à l'état de société agraire. Dans une situation de déclin de la population mondiale, cette proposition n'était pas irréalisable. De ce point de vue, la déclaration de sécurité était une déclaration de basse technologie.

Une idée bien plus radicale avait aussi émergé chez certains partisans de l'automutilation : amputer l'humanité de son intelligence. On utiliserait des drogues ou des techniques neuroscientifiques pour abaisser le niveau de l'intelligence humaine. Une fois cette première étape accomplie, on fixerait génétiquement ce niveau d'intelligence et il en résulterait rapidement l'émergence d'une société de basse technologie. Cette automutilation technologique poussée à l'extrême était fortement décriée, mais elle n'en était pas moins répandue dans certains cercles. La déclaration de sécurité revenait dans ce cas à être une déclaration de faiblesse intellectuelle.

De nombreuses autres idées existaient. Les adeptes de l'*autodissuasion* recommandaient pour leur part l'instauration d'un système d'autodissuasion qui, une fois activé, échapperait au contrôle des hommes : si le système détectait une attitude humaine dangereuse ou menaçante, il déclencherait un mécanisme de destruction du monde.

C'était un festin pour l'imagination, à la table duquel étaient servies des propositions de tout genre, certaines subtiles et étranges, et d'autres aussi terrifiantes et pernicieuses que les préceptes d'une secte.

Mais aucune d'entre elles ne saisissait l'essence même de la déclaration de sécurité.

Intellectra avait indiqué que l'une des particularités essentielles des attaques de la forêt sombre était leur nature arbitraire : les assaillants ne procédaient à aucune investigation approfondie sur leur cible. Dans les plans qui avaient été suggérés jusqu'ici, l'humanité était condamnée à effectuer une performance artistique sans public. Quelle

que soit la sincérité de sa performance, elle était seule à se regarder. Et même s'il existait réellement des civilisations bienveillantes, qui surveillaient la Terre à une distance proche, et avaient recours à des artefacts d'espionnage tels que des intellectrons pour l'étudier sur la durée, elles ne représentaient qu'une part extrêmement infime des milliards d'autres éparpillées dans l'Univers. Pour la majorité des civilisations, le Soleil n'était qu'un faible point lumineux à des myriades d'années-lumière, il ne présentait aucune singularité ni aucun détail. C'était la structure mathématique fondamentale de la forêt sombre.

Il y eut un temps où les scientifiques humains avaient la naïveté de croire qu'on pourrait découvrir des indices d'une civilisation lointaine grâce à des méthodes d'observation astronomiques, en s'appuyant par exemple sur l'analyse du spectre d'absorption de l'oxygène, du dioxyde de carbone et de l'eau d'une planète, ou bien l'étude de ses rayonnements électromagnétiques. Certains mettaient en avant des méthodes plus fantaisistes telles que l'observation de traces potentielles de sphères de Dyson. L'humanité savait maintenant qu'elle habitait un univers où toutes les civilisations se cachaient les unes des autres. Si on ne détectait aucune trace d'intelligence dans un système particulier, cela pouvait être parce qu'il était encore vierge ou bien le signe que la civilisation qui s'y trouvait était déjà suffisamment mature.

La déclaration de sécurité reposait elle aussi sur la diffusion cosmique, et son contenu nécessitait d'être cru par tous ceux qui seraient amenés à l'entendre.

Il était une étoile lointaine, un point lumineux vaguement visible dans la nuit, et tous ceux qui la regardaient d'un œil pouvaient dire : oui, cette étoile est sûre. Voici ce qu'était la déclaration de sécurité cosmique.

Une chose impossible à réaliser.

Une autre énigme avait de quoi intriguer : pourquoi Intellectra n'avait-elle pas dit aux humains comment diffuser cette déclaration ?

On pouvait certes tout à fait comprendre que les survivants de la civilisation trisolarienne souhaitent bloquer tout transfert de technologie à l'humanité. Depuis la diffusion cosmique des ondes

gravitationnelles, les deux mondes avaient été jetés en pâture à une galaxie, voire à un univers, malveillants. Ils ne représentaient plus une menace l'un pour l'autre, et n'avaient plus de lien à entretenir. Avec la lente disparition de la flotte trisolarienne dans l'espace, les communications entre les deux civilisations seraient de plus en plus ténues. Mais il était une réalité que Trisolariens et Terriens n'oublieraient jamais : tout était venu de Trisolaris, c'était Trisolaris qui avait la première déclaré son intention d'envahir le système solaire, c'était Trisolaris qui avait projeté d'anéantir l'humanité et qui avait failli y parvenir. Si la Terre connaissait un bond technologique majeur, sa vengeance serait inéluctable, et celle-ci s'exercerait sans doute sur le prochain havre de vie investi par les survivants de Trisolaris. Il était d'ailleurs possible que la Terre se venge avant même d'être détruite par une attaque de la forêt sombre.

Mais il en allait différemment avec la déclaration de sécurité : si cette proclamation pouvait permettre à l'Univers entier de s'assurer que la Terre était une civilisation inoffensive, elle le serait aussi pour les Trisolariens. N'était-ce pas là ce qu'ils voulaient ?

On ne possédait aucun indice sur la mise en œuvre concrète de la déclaration de sécurité cosmique et des études sérieuses tendaient à conclure qu'une telle entreprise était tout bonnement impossible mais, malgré tout, l'attente du grand public faisait peser une pression insoutenable. Même si la plupart des gens avaient bien conscience que les propositions du moment étaient inefficaces, ils ne pouvaient imaginer qu'on arrête les recherches.

Une ONG européenne tenta de construire une antenne de transmission extrêmement puissante capable de se servir du pouvoir amplificateur des miroirs solaires pour diffuser la déclaration de sécurité qu'elle avait elle-même rédigée. Mais le projet fut très vite interrompu par les forces de police. Les six gouttelettes du système solaire étaient parties six ans plus tôt et le blocage des capacités d'amplification solaire avait été levé. Aussi, de telles transmissions étaient dangereuses, car elles risquaient de dévoiler de façon précoce les coordonnées de la Terre.

Il existait une autre organisation appelée Les Sauveurs verts, qui comptait plusieurs millions de membres sur tout le globe et préconisait le retour pour l'humanité à une existence agraire. Une fois son projet abouti, une déclaration de sécurité serait envoyée à destination du cosmos. Plus de vingt mille de ses militants étaient retournés vivre en Australie dans ce but. Sur ce continent à la population redevenue clairsemée après la fin de la Grande Migration, ils planifièrent d'établir un nouveau modèle de société. L'expérience de vie agraire des Sauveurs verts en Australie était retransmise en direct vingt-quatre heures sur vingt-quatre sur toute la Terre. On ne trouvait déjà plus à cette époque d'outils agricoles traditionnels, et ils durent compter sur des sponsors pour financer leur fabrication. Les terres arables australiennes étaient en nombre réduit, car la plupart étaient utilisées pour la culture de produits agricoles de qualité supérieure et à prix élevé. Les Sauveurs verts durent donc se contenter de labourer des terrains dans les zones inhospitalières cédées par le gouvernement australien. Le travail collectif dura à peine une semaine avant que les Sauveurs verts jettent l'éponge, non pas par paresse – ils

auraient pu continuer la besogne pendant un certain temps en ne comptant que sur leur seul enthousiasme – mais parce que les capacités physiques de ces hommes modernes ne leur permettaient plus d'effectuer ce genre de travail. Si leur souplesse et leur agilité dépassaient celles de leurs aïeux, ils n'étaient plus physiquement adaptés à ces travaux répétitifs et endurants, sans compter que même à l'époque des sociétés agraires labourer un champ n'était déjà pas de tout repos. Les responsables de l'organisation des Sauveurs verts exprimèrent leur profond respect à leurs ancêtres fermiers et le mouvement fut dissous. Ainsi s'acheva l'éphémère aventure de cette société agricole modèle.

Certaines interprétations délirantes furent aussi à l'origine d'actions radicales. Des organisations "anti-savoir" virent le jour au sein de la société. Celles-ci appelaient à la réduction de l'intelligence humaine. L'une de ces organisations projeta une attaque terroriste de grande envergure : injecter une drogue appelée "paralysant neuronal" dans le système de distribution d'eau de la ville de New York. Cette contamination aurait provoqué des dommages cérébraux irréversibles dans la population. Fort heureusement, son plan fut découvert avant que l'organisation n'ait eu le temps de passer à l'action et il eut pour seule conséquence l'interruption du système de distribution d'eau de New York pendant plusieurs heures. Toutes ces organisations "anti-savoir", sans exception, exigeaient néanmoins de préserver l'intégrité intellectuelle de leurs membres et leur interdisaient de faire usage de drogues ou de moyens technologiques pour affaiblir leur propre intelligence. Ils se présentaient tout naturellement comme investis de la mission d'être les derniers "sages" de l'humanité. Ce serait à eux qu'il reviendrait d'assurer la fondation et la gouvernance d'une nouvelle société humaine dégénérée.

Devant la menace d'une mort imminente et l'attrait de modes de vie alternatifs, les religions revinrent une nouvelle fois sur le devant de la scène.

Si l'on se penchait sur le passé récent, la découverte de l'état de forêt sombre de l'Univers avait représenté un choc terrible pour toutes les religions, et en particulier le christianisme. En réalité, les dommages causés à la religion étaient bien antérieurs et dataient des

premières heures de la Grande Crise : quand ils prirent connaissance de l'existence de la civilisation trisolarienne, les chrétiens comprirent aussitôt qu'il n'y avait jamais eu de place pour eux dans le jardin d'Éden, car pas une seule fois ils n'avaient été mentionnés dans la Genèse. Pendant plus d'un siècle, églises et théologiens entreprirent une réévaluation douloureuse des dogmes et de la Bible. Et alors qu'ils étaient sur le point de trouver un moyen de justifier leur existence, était apparu le monstre de la forêt sombre. Tout à coup, les gens prirent conscience que coexistaient au sein de l'Univers un nombre incroyable de communautés intelligentes. Et si chaque civilisation avait son Adam et son Ève, la population du jardin d'Éden serait à peu près aussi nombreuse que la population actuelle de la Terre.

Mais pendant les calamités de la Grande Migration, on avait assisté à la renaissance des religions. Une nouvelle croyance était largement partagée : durant les soixante-dix dernières années, lorsqu'elle s'était retrouvée par deux fois aux portes de la mort et de l'annihilation, l'humanité avait été sauvée par deux miracles. Ces deux miracles – la mise en place de la dissuasion de la forêt sombre et l'activation de la diffusion cosmique d'ondes gravitationnelles – avaient eux-mêmes de nombreux points en commun : ils étaient arrivés soudainement, sous la conduite d'un nombre extrêmement restreint d'individus, et devaient leur existence à un ensemble de hasards extraordinaires (comme l'entrée simultanée des deux vaisseaux et des gouttelettes dans le fragment quadridimensionnel). Ces signes étaient célébrés comme des miracles évidents. Lors des deux crises, les fidèles avaient prié en masse, et c'étaient leurs prières qui, selon eux, leur avaient finalement accordé le salut divin, bien que les croyants débattent encore du rôle joué par Dieu dans toute cette affaire.

C'est ainsi que la Terre devint une église à ciel ouvert, une planète de prières sur laquelle chacun implorait avec une foi inégalée d'être sauvé. Outre les quelques messes organisées par le Vatican à l'échelle du globe et célébrées par le pape, les gens priaient partout, seuls ou en petite communauté. Et la même adjuration était murmurée avant chaque repas et chaque coucher : *Seigneur, donne-nous un signe, aide-nous à exprimer notre bienveillance aux étoiles, proclame à l'Univers que nous sommes des artisans de paix.*

Une église spatiale mondiale fut construite en orbite terrestre basse. Il était cependant impropre de parler d'église, car l'endroit ne possédait comme seul édifice architectural qu'une croix gigantesque dont les branches mesuraient respectivement vingt et quarante kilomètres de longueur. Celle-ci pouvait scintiller de façon si brillante qu'elle était visible la nuit depuis la surface. Les fidèles venaient la prier en combinaison spatiale, flottant à son pied. Il arrivait parfois que plusieurs dizaines de milliers de croyants se trouvent réunis devant elle. Elle était entourée d'innombrables cierges de grande taille pouvant brûler dans le vide, qui faisaient paraître bien pâle la lueur des étoiles. Vus depuis la Terre, ces cierges et ces masses de croyants semblaient être un nuage de poussière spatiale scintillante. Chaque nuit, des foules de fidèles priaient dans la direction de cette croix au milieu des étoiles.

La civilisation trisolarienne elle-même devint l'objet de prières. Dans l'histoire, l'image de Trisolaris n'avait cessé de changer aux yeux des humains. Au début de la Grande Crise, ils étaient de puissants et malveillants envahisseurs extraterrestres, tout en étant aussi divinisés par les membres de l'Organisation Terre-Trisolaris ; puis, leur image était lentement passée de dieux et de démons à de simples êtres vivants. Après l'établissement de la dissuasion de la forêt sombre, les Trisolariens furent discrédités comme jamais : ils étaient devenus une bande de sauvages incultes, obéissant au doigt et à l'œil aux humains. Au lendemain de l'échec de la dissuasion, les Trisolariens retrouvèrent leurs visages d'envahisseurs d'un autre monde et de fossoyeurs de l'humanité. Mais très vite, avec l'activation de la diffusion cosmique – et en particulier après la destruction de leur planète – ils furent considérés comme des victimes et des compagnons de galère. Après avoir pris connaissance de l'existence de la déclaration de sécurité, la première réaction des sociétés humaines fut unanime : on exigea résolument d'Intellectra qu'elle révèle la méthode permettant de transmettre cette déclaration, sous peine de quoi elle se rendrait coupable de mondicide. Mais les humains eurent tôt fait de comprendre qu'il était vain de réprimander ou de condamner ce monde parti loin dans les étoiles et qui possédait toujours sur eux plusieurs longueurs d'avance technologique. Il valait encore mieux

faire preuve de courtoisie dans leur demande. Les demandes se changèrent donc rapidement en suppliques. Peu à peu, à mesure que se multipliaient ces implorations incessantes et dans un contexte de résurgence religieuse, l'image des Trisolariens changea encore. S'ils avaient bel et bien en leur possession un moyen de promulguer cette déclaration de sécurité, alors ils étaient des anges du salut envoyés par Dieu ; si les hommes n'avaient pas encore obtenu d'être sauvés, c'était parce qu'ils n'avaient pas fait preuve d'une piété suffisante. Les suppliques adressées à Intellectra se changèrent en prières et les Trisolariens redevinrent les dieux qu'ils avaient naguère été aux yeux de certains hommes. La demeure d'Intellectra devint un lieu de pèlerinage et, chaque jour, un océan infini de fidèles se rassemblait sous l'arbre géant. Leur nombre pouvait parfois être plus important que celui des pèlerins de La Mecque. La maison en bambou suspendue plus de quatre cents mètres au-dessus de la foule semblait minuscule vue de la surface. Elle continuait à apparaître et à disparaître au gré des ondulations des nuages blancs dans lesquels elle était enveloppée. Parfois, la silhouette d'Intellectra passait devant la demeure, mais on ne voyait aucun détail de plus que son kimono, petite fleur au milieu des nuages. Ces moments étaient rares et prenaient une dimension d'autant plus sacrée. Les croyants exprimaient leur dévotion de différentes manières : certains redoublaient de ferveur dans leurs prières, d'autres l'acclamaient, donnaient libre cours à leurs émotions, s'agenouillaient ou se prosternaient sur le sol. Mais Intellectra se contentait de s'incliner légèrement devant cette masse gigantesque réunie au pied de son arbre, avant de rentrer silencieusement dans sa demeure.

— Si nous obtenions réellement notre salut aujourd'hui, il n'aurait plus aucun sens. Il ne reste rien de notre honneur d'humains, disait Bi Yunfeng, l'un des anciens candidats à la mission de Porte-épée, devenu pendant la Grande Migration le leader de la branche asiatique du Mouvement de résistance terrien.

Il restait encore beaucoup d'autres individus raisonnables comme lui qui poursuivaient des recherches approfondies sur la déclaration de sécurité dans toutes les disciplines scientifiques existantes. Ces explorateurs cherchaient inlassablement un moyen scientifique

d'adresser cette déclaration. Mais tous les résultats de leurs travaux débouchaient peu à peu vers une seule et même conclusion : si la possibilité existait réellement de pouvoir transmettre une déclaration de sécurité cosmique, celle-ci nécessitait l'invention d'une toute nouvelle technologie. Or cette technologie dépassait certainement de loin le niveau actuel de la science humaine et personne sur Terre n'en avait jamais entendu parler.

L'image de l'*Espace Bleu* qui s'était évanoui dans les abysses de l'espace changea une nouvelle fois dans les yeux d'enfant capricieux de l'humanité : d'un ange du salut, il redevint une nouvelle fois un vaisseau de ténèbres, un serviteur du diable ayant fait main basse sur le *Gravité* et lancé une terrible malédiction aux deux mondes. Son crime impardonnable était l'œuvre de Satan. Les fidèles du culte d'Intellectra implorèrent la flotte trisolarienne de rattraper et d'anéantir les deux vaisseaux, pour rendre justice à Dieu. Mais comme pour toutes les autres prières, cette requête ne reçut aucune réponse d'Intellectra.

Simultanément, ce fut aussi l'image de Cheng Xin qui évolua peu à peu. Elle n'était plus une Porte-épée indigne, mais une grande femme de l'histoire. On déterra un vieux poème en prose écrit par un dénommé Ivan Tourgueniev – *Seuil* – pour la décrire : Cheng Xin avait franchi avec courage ce seuil qu'aucune autre femme n'avait osé approcher avant elle. Elle avait accepté de porter sur le dos un fardeau inimaginable pour n'importe quel être ordinaire et avait accepté de subir une humiliation sans fin pour ne pas avoir envoyé au moment critique un message de mort à l'Univers. On ne s'attardait plus sur les conséquences de son abandon de la dissuasion, on ne voyait désormais plus que son amour profond pour l'humanité et la souffrance née de cet amour, une souffrance qui lui avait même fait perdre la vue.

Si on allait plus loin, on pouvait constater que cette affection du public pour Cheng Xin était une réaction à l'amour maternel inscrit dans son subconscient. À cette époque où la notion de famille n'avait déjà plus cours, l'amour d'une mère était un sentiment rare. L'État providence se substituait à elle et s'attachait à satisfaire tous les besoins fondamentaux des enfants. Mais aujourd'hui, à l'heure où le monde humain se retrouvait nu au milieu d'un univers sinistre, la faux

de la Mort pouvait tomber à tout moment. Le bébé qu'était la civilisation humaine se retrouvait abandonné dans une forêt obscure, où régnaient la peur et les ténèbres. Il se mettait à pleurer et réclamait les bras d'une mère. C'était Cheng Xin qui incarnait désormais cette figure maternelle. Cette belle jeune femme venue de l'Ère Commune était une messagère d'amour envoyée par leurs ancêtres. Les sentiments du public pour Cheng Xin se fondirent dans l'atmosphère religieuse qui enveloppait un peu plus le monde jour après jour, et elle devint peu à peu la sainte Marie de ce nouvel âge.

Cette adoration brisait pour Cheng Xin son dernier espoir de survie.

À ses yeux, la vie était depuis longtemps devenue un chemin de croix. Si elle avait choisi de continuer à vivre, c'était parce qu'elle refusait de fuir devant le fardeau qu'il lui revenait de porter. Vivre, c'était la punition la plus juste pour son immense erreur, elle devait l'accepter. Mais aujourd'hui, elle était devenue un symbole culturel dangereux. Le culte grandissant autour de sa personne ne faisait qu'épaissir encore davantage le brouillard dans lequel s'était égarée l'humanité. Dès lors, disparaître à jamais devenait son ultime acte de responsabilité.

Cheng Xin réalisa qu'elle était étonnamment calme à l'aube de cette décision irrévocable, comme si elle avait depuis longtemps eu le projet d'entreprendre un long voyage et que, ses occupations maintenant terminées, elle pouvait partir d'un cœur léger.

Elle se saisit d'un petit flacon dans lequel il ne restait plus qu'une gélule, un traitement d'hibernation de courte durée, grâce auquel elle avait pu hiberner durant six ans. Mais sans système externe de support de vie, son administration entraînait une mort indolore.

En cet instant, l'esprit de Cheng Xin était aussi transparent et vide que l'espace. Aucun souvenir, aucune sensation manifeste. Tout glissait sur sa conscience : elle était comme un miroir reflétant les rayons du crépuscule de son existence, qui finissaient sa course aussi naturellement que n'importe quel coucher de soleil. C'était cela... Si le monde pouvait disparaître en fumée d'une seule chiquenaude, alors la fin de la vie d'un individu devrait être aussi paisible et aussi placide qu'une goutte de rosée courant le long d'une feuille.

Au moment même où Cheng Xin s'emparait de la gélule, son

téléphone sonna. C'était Kuparr. Il faisait nuit en Australie.

— Gamine, la lune est belle ici ce soir. Je viens de voir un kangourou, il faut croire que tous n'ont pas été mangés pendant la Grande Migration.

Kuparr n'utilisait jamais la vidéo sur son téléphone, comme s'il était persuadé que ses mots étaient plus vivants que des images. Elle savait pertinemment qu'il ne la voyait pas, mais Cheng Xin lui sourit tout de même :

— Elle est magnifique, Kuparr, merci.

— Gamine, tout ira mieux, tu verras.

Puis le vieillard raccrocha après cette simple phrase. Il ne devait cependant rien avoir remarqué d'inhabituel. Leurs conversations n'étaient jamais bien plus longues.

艾AA était aussi passée le matin même, lui rapportant avec exaltation que la compagnie avait remporté un nouvel appel d'offres pour un très gros chantier : la construction d'une croix encore plus grande en orbite géosynchrone.

Cheng Xin prenait soudain conscience qu'il lui restait encore deux amis et que, pendant tout le cauchemar qu'avait été cette période historique, elle n'avait jamais eu que ces deux seuls êtres à ses côtés. Si elle mettait un terme à sa vie maintenant, comment le vivraient-ils ? Son cœur, encore sec et vide quelques instants plus tôt, se serra. Elle eut un haut-le-cœur. D'innombrables mains paraissaient se cramponner à elle. La surface paisible du lac de son esprit se troubla, et le soleil qui s'y reflétait s'enflamma brutalement. Sept ans plus tôt, devant l'humanité tout entière, elle n'avait pas pu presser le bouton rouge et, à présent, en pensant à ses deux amis, elle ne pouvait avaler cette gélule qui lui offrirait la délivrance. Elle était à nouveau témoin de son infinie faiblesse. Elle n'était rien. Rien d'autre qu'une femme comme les autres.

Plus tôt, la rivière qui s'étendait devant elle avait givré et elle pouvait facilement marcher jusqu'à l'autre rive ; mais désormais, la surface de la rivière avait fondu, et il lui fallait traverser à la nage cette eau noire et glacée. Ce serait une torture longue et intense, mais elle savait qu'elle atteindrait dans tous les cas l'autre rive. Peut-être hésiterait-elle, peut-être lutterait-elle jusqu'à l'aube, mais elle finirait

par avaler la gélule. Elle n'avait déjà plus d'autre choix.

Le téléphone sonna encore : c'était Intellectra. Elle les invitait, Luo Ji et elle, à participer à une dernière cérémonie du thé. Elle voulait leur dire adieu.

Cheng Xin reposa lentement la gélule dans le flacon. Elle assisterait à cette rencontre. Cela signifiait qu'elle avait suffisamment de temps devant elle pour franchir la rivière de souffrance.

Le lendemain matin, Cheng Xin et Luo Ji se rendirent une nouvelle fois dans la demeure aérienne d'Intellectra. Ils remarquèrent la foule de fidèles réunie quelques centaines de mètres plus bas. La veille, Intellectra avait annoncé au monde qu'elle s'apprêtait à partir et le nombre de croyants était aujourd'hui bien plus important qu'à l'accoutumée. Mais en lieu et place des prières et des acclamations ordinaires régnait un silence gorgé d'attente.

Intellectra accueillit ses hôtes à la porte, les traitant avec les mêmes égards que lors de leur dernière visite.

La cérémonie du thé fut cette fois accomplie en silence. Ils savaient tous trois que les deux mondes s'étaient déjà tout dit.

Cheng Xin et Luo Ji pouvaient sentir la présence de la foule sous leurs pieds. Elle était comme un tapis antibruit qui avait pour effet d'aggraver le silence qui régnait dans le salon d'Intellectra. Une tension flottait dans l'air. Les nuages blancs qui enveloppaient la demeure paraissaient presque solides. Toutefois, les gestes d'Intellectra étaient toujours aussi gracieux et aériens, elle manipulait sans bruit les accessoires à thé en porcelaine fine. Par sa douceur et son élégance, elle semblait neutraliser la lourdeur de l'instant. Plus d'une heure passa, sans que Cheng Xin ni Luo Ji n'aient trouvé le temps long.

Intellectra présenta des deux mains son bol de thé à Luo Ji.

— Je dois partir. Prenez bien soin de vous. Puis elle tendit son bol à Cheng Xin : L'Univers est grand, mais la vie l'est encore plus. Peut-être aurons-nous l'occasion de nous revoir un jour.

Toujours en silence, Cheng Xin but son thé à petites gorgées, fermant les paupières pour en apprécier la saveur, laissant son corps s'imprégner de son amertume fraîche et légère. Elle avait l'impression

de déguster de la lumière d'étoile froide. Elle finit par vider son bol après un long moment. Cheng Xin et Luo Ji se levèrent pour la saluer une dernière fois. Cette fois, Intellectra les raccompagna sur une partie du chemin. Ils descendirent ensemble les marches en colimaçon jusqu'à la branche de l'arbre. Les nuages blancs générés par la demeure se dissipèrent pour la première fois. Tout en bas, la foule de croyants attendait, toujours muette.

— Avant de nous séparer, j'ai une dernière mission à accomplir. Je dois transmettre un message, dit Intellectra.

Elle s'inclina profondément devant ses deux hôtes puis elle se redressa et leva la tête, avant d'adresser un long et pénétrant regard à Cheng Xin :

— Cheng Xin, Yun Tianming souhaiterait te voir.

Extrait des *Chroniques du hors-temps*. Le long escalier

Au début de la Grande Crise, avant que l'enthousiasme des sociétés humaines ne soit étouffé par le Grand Ravin, une série d'entreprises mobilisant des ressources en provenance de la Terre entière avaient été engagées pour défendre le système solaire. Ces chantiers titanesques avaient atteint – et pour certains d'entre eux, dépassé – les limites technologiques de leur temps. Parmi eux, certains étaient entrés dans l'histoire : l'ascenseur spatial, les bombes nucléaires à puissance stellaire testées sur Mercure ou les avancées en matière de fusion nucléaire contrôlée. Ces projets avaient posé les bases de l'envolée technologique qui s'était profilée après le Grand Ravin. Mais il n'en était pas de même pour le programme Escalier : il était passé aux oubliettes avant même le début du Grand Ravin. Pour les historiens, ce programme avait été le produit typique de la frénésie et de la précipitation du début de la Grande Crise. Il avait constitué un risque impulsif et irréfléchi. Non seulement il s'était soldé par un échec total, mais il n'avait rien laissé de valeur sur le plan technologique, car les technologies de navigation s'étaient plus tard développées dans une tout autre direction.

Personne n'aurait imaginé que près de trois siècles plus tard, le programme Escalier apporterait un rayon d'espoir à une civilisation terrienne cernée par les ténèbres.

Comment la sonde qui transportait le cerveau de Yun Tianming avait-elle été interceptée par Trisolaris ? Cela resterait sans doute pour toujours une énigme.

Un des haubans de l'appareil s'était rompu près de l'orbite de Jupiter, et il avait dévié de la trajectoire prévue. La Terre avait perdu ses coordonnées orbitales, et il s'était égaré dans l'immensité de l'espace. Mais les Trisolariens avaient tout de même réussi à l'intercepter. Ils avaient probablement réussi à obtenir les paramètres

de sa navigation au moment de la rupture du hauban, car même pour une civilisation aussi avancée technologiquement, il aurait été impossible de retrouver un objet aussi minuscule dans l'espace intersidéral. L'hypothèse la plus probable était qu'après le départ de la sonde celle-ci avait été suivie – au moins dans sa phase d'accélération – par un intellectron qui avait pu recueillir ses paramètres de vol. Mais il était difficile à croire que l'intellectron ait suivi l'appareil tout au long de sa lente odyssée. La sonde avait franchi la ceinture de Kuiper, puis le nuage de Oort. Dans ces régions, elle aurait pu être ralentie, voire déviée, à cause de la poussière interstellaire située sur son passage. Toutefois, cela semblait ne pas s'être produit car le monde trisolarien n'aurait jamais dans ce cas pu prendre connaissance de ses nouvelles coordonnées de navigation. Ainsi, l'appareil du programme Escalier devait probablement sa capture à une large part de chance.

Il était à peu près sûr que le vaisseau ayant intercepté la sonde appartenait à la première flotte trisolarienne. En ce temps-là, un vaisseau n'avait en effet pas décéléré et avait été envoyé en éclaireur afin d'arriver dans le système solaire un siècle et demi avant le reste de l'armada. Toutefois, sa vitesse aurait été si grande qu'il n'aurait pas pu ralentir à temps et aurait traversé le système solaire sans pouvoir s'arrêter. Le but de cette manœuvre avait toujours été un mystère. Après l'établissement de la dissuasion de la forêt sombre, cet appareil – tout comme l'intégralité de la première flotte – avait néanmoins changé de direction. La Terre n'avait jamais pu déterminer avec certitude les nouveaux paramètres de navigation de ce vaisseau, mais si ceux-ci étaient les mêmes que ceux de la première flotte, il avait pu croiser la sonde du programme Escalier. Bien entendu, même si cette rencontre avait bien eu lieu, la distance entre les deux appareils avait été énorme. Si le vaisseau trisolarien n'avait pas eu en sa possession les coordonnées orbitales de la sonde, ils n'auraient pas pu la localiser.

Un calcul grossier estimait la date de l'interception de l'appareil à trente ou cinquante ans en arrière. Elle ne pouvait de toute façon pas avoir été antérieure à l'Ère de la Dissuasion.

La volonté des Trisolariens de capturer l'appareil était compréhensible. Jusqu'à la fin, le seul contact direct entre humains et Trisolariens s'était limité à celui des gouttelettes. Obtenir un spécimen

humain vivant devait être pour eux particulièrement excitant.

Yun Tianming était à présent très probablement à bord de la première flotte trisolarienne, dont la majorité des vaisseaux faisaient maintenant cap vers Sirius. On ne détenait aucune information sur les conditions dans lesquelles Yun Tianming se trouvait : son cerveau était-il maintenu en vie de façon autonome ou l'avait-on transplanté dans le corps d'un clone ? Mais c'était surtout une autre question qui passionnait les foules :

Yun Tianming travaillait-il toujours aux intérêts de l'humanité ?

Cette inquiétude n'était pas irrationnelle. Si sa requête de parler à Cheng Xin avait été acceptée, cela signifiait qu'il avait réussi à s'intégrer au monde trisolarien ; peut-être même y bénéficiait-il d'un statut important.

La question qui en résultait était terrifiante : avait-il participé à l'histoire après le début de l'Ère de la Dissuasion ? Avait-il quelque chose à voir avec tout ce qui s'était passé depuis un demi-siècle entre les deux mondes ?

Dans tous les cas, Yun Tianming réapparaissait à un moment crucial pour l'humanité, et il était porteur d'un espoir réel. Quand cette nouvelle fut rendue publique, la première réaction des peuples fut de croire que leurs prières avaient été exaucées : ils allaient assister à l'avènement du Sauveur.

Ère de la Diffusion, An 7. Yun Tianming

Vu à travers les hublots de la cabine d'ascenseur, le monde de Cheng Xin se réduisait à une glissière de quatre-vingts centimètres de largeur. Celle-ci s'étendait sans fin sous ses pieds et au-dessus de sa tête, si bien que Cheng Xin n'en voyait aucune extrémité. Cela faisait déjà une heure qu'elle était partie et elle se trouvait à présent à plus de mille kilomètres au-dessus du niveau de la mer. Elle avait depuis bien longtemps dépassé l'atmosphère. En dessous, la Terre était plongée dans l'obscurité nocturne et les frontières des continents se brouillaient, jusqu'à paraître immatérielles ; au-dessus, l'espace était une étendue d'un noir uniforme dans laquelle on ne voyait aucun signe du terminal de l'ascenseur spatial situé trente mille kilomètres plus haut, de sorte que la glissière donnait l'impression de mener vers une route sans retour.

Même si elle avait travaillé comme ingénieure dans l'industrie aérospatiale pendant l'Ère Commune, c'était la première fois en près de trois siècles que Cheng Xin se rendait dans l'espace. Il n'était déjà plus nécessaire aujourd'hui de suivre des entraînements particuliers pour embarquer à bord d'un véhicule spatial mais, tenant compte de son manque d'expérience, l'équipe de support technique lui avait tout de même suggéré de prendre l'ascenseur spatial. La cabine s'élevant pendant tout le trajet à une vitesse stable et en ligne droite, aucune hypergravité n'était à craindre. Par ailleurs, la gravité à l'intérieur de la cabine n'avait jusqu'ici pas beaucoup baissé, et elle continuerait à diminuer graduellement jusqu'à atteindre une apesanteur totale une fois la cabine arrivée dans le terminal en orbite géosynchrone. De temps à autre, Cheng Xin voyait des petits points passer dans le lointain, sans doute des satellites se déplaçant à la première vitesse cosmique. Il n'y avait bien qu'à bord de ces appareils orbitant autour de la Terre qu'on ressentait l'apesanteur à cette altitude.

La surface de la glissière était lisse, et il était presque impossible de la voir en mouvement, si bien que la cabine paraissait suspendue et statique sur le rail. En réalité, elle se déplaçait en ce moment même à une vitesse de mille cinq cents kilomètres à l'heure, soit celle d'un avion supersonique. L'ascenseur pouvait relier la Terre à l'orbite géosynchrone en vingt heures environ, ce qui était terriblement lent à l'échelle des voyages spatiaux. Cheng Xin se remémora une discussion qu'elle avait eue avec Yun Tianming à l'université. Il avait pointé le fait qu'il était en principe tout à fait possible de naviguer dans l'espace à une vitesse faible. Tant que l'on pouvait maintenir une accélération constante, on pourrait naviguer dans l'espace et même rejoindre l'orbite lunaire aussi lentement qu'une voiture ou qu'un marcheur. Toutefois, un alunissage n'était dans ce cas pas envisageable car la vitesse relative entre le navigateur et la Lune serait de plus de trois mille kilomètres à l'heure. Si celui-ci tentait de réduire sa vitesse jusqu'à se retrouver en état de repos par rapport à la Lune, il lui fallait augmenter considérablement sa vitesse par rapport à la Terre. Et cela revenait donc à reprendre une navigation à haute vitesse.

Cheng Xin se rappelait encore très bien ce que Yun Tianming avait fini par dire : il devait être bouleversant de frôler et de contempler la Lune depuis son orbite. Elle expérimentait en ce moment précis la navigation à vitesse faible qu'il avait imaginée.

L'ascenseur, de la forme d'une gélule, comportait quatre étages. Cheng Xin se trouvait au dernier d'entre eux, tandis que ceux qui l'accompagnaient occupaient les trois étages inférieurs. Elle pouvait donc être seule. Elle voyageait en première classe et disposait d'une chambre digne d'un hôtel cinq étoiles. Elle bénéficiait d'un lit confortable et d'une salle de bains, pourtant la suite était étroite, elle ne devait pas être plus grande que la chambre d'un dortoir.

Ces derniers temps, elle ne cessait de repenser aux années passées à l'université, elle ne cessait de repenser à Yun Tianming.

À cette altitude, le cône d'ombre de la Terre était plus étroit, et le Soleil faisait son apparition. Tout à l'extérieur était inondé par une lumière vive. Les hublots ajustèrent automatiquement leur degré d'obscurité. Allongée sur le canapé, Cheng Xin continuait de fixer la glissière à travers le hublot supérieur. Cette interminable ligne droite

semblait descendre tout droit de la Voie lactée. Elle essayait de distinguer un mouvement sur le rail, ou du moins de l'imaginer. Cet effort avait un effet hypnotisant et elle ne tarda pas à s'endormir.

Cheng Xin entendit murmurer son nom. C'était une voix masculine. Elle se vit au milieu d'un dortoir d'université, étendue au niveau inférieur d'un lit superposé. Mais la chambre était vide. Elle aperçut une ombre se mouvoir sur le mur, à la manière de la lumière d'un lampadaire à l'intérieur d'une voiture. Elle jeta un coup d'œil à la fenêtre et découvrit derrière le familier parasol chinois que le Soleil traversait sans relâche le ciel à toute vitesse, se levant et se couchant toutes les quelques secondes. Cependant, au moment où l'étoile émergeait de l'horizon, le ciel demeurait imperturbablement noir, tandis que les étoiles scintillaient de concert avec l'astre du jour. La voix continuait à l'appeler par son nom. Elle voulut se lever pour regarder, mais découvrit que son corps flottait au-dessus de son matelas, de même que ses livres, sa tasse et son ordinateur portable...

Cheng Xin se réveilla en sursaut et constata qu'elle flottait vraiment au milieu de sa chambre, planant à une petite distance déjà du canapé. Elle tendit la main pour attraper le mobilier, mais elle eut un geste maladroit et s'éleva jusqu'au plafond, où elle s'aïda du hublot supérieur pour se retourner et redescendre. L'intérieur de la cabine n'avait pas changé, seuls quelques moutons de poussière soulevés sous l'effet de l'apesanteur chatoyaient sous les rayons du soleil. Ce n'est qu'alors qu'elle remarqua qu'un fonctionnaire du Conseil de défense planétaire qui l'accompagnait l'avait rejointe dans sa cabine. Peut-être était-ce lui qui venait de l'appeler. Il la regardait, amusé.

— Docteur Cheng, vous dites que c'est la première fois que vous allez dans l'espace ? demanda le fonctionnaire, et il sourit en secouant la tête quand Cheng Xin lui adressa une réponse positive. On ne dirait pas, vraiment pas.

Cheng Xin était elle aussi surprise de son aisance. Sa première expérience en apesanteur ne lui causait aucune panique ni aucun inconfort. Elle paraissait s'accommoder facilement de ce nouvel état et n'éprouvait ni nausée ni vertige, comme si elle avait de tout temps naturellement appartenu à l'espace.

— Nous allons bientôt arriver, fit l'homme en désignant le hublot.

Cheng Xin leva la tête et vit encore une fois la glissière de l'ascenseur mais, cette fois, elle pouvait détecter le mouvement de la cabine. C'était le signe qu'ils étaient en train de ralentir. À l'extrémité du rail, on pouvait déjà deviner les contours du terminal, une structure composée de plusieurs anneaux concentriques reliés entre eux par cinq rayons radiaux. Le terminal n'occupait à l'origine que la petite partie centrale de l'architecture. Les anneaux tout autour avaient été construits à des époques postérieures. Les plus récents étant les anneaux extérieurs. Toute la station était en rotation lente.

Cheng Xin constata aussi que les structures spatiales étaient de plus en plus nombreuses autour de la station : leurs bâtisseurs avaient profité de la proximité du terminal de l'ascenseur pour le lancement des chantiers. Leurs formes étaient hétéroclites. De loin, on aurait dit un tas de jouets complexes et délicats. Ce n'était qu'en passant près d'eux qu'on pouvait pleinement prendre conscience de leur immensité. Cheng Xin savait que l'un de ces édifices abritait le siège de sa compagnie de construction spatiale – le groupe Halo. AA y travaillait en ce moment même, mais Cheng Xin n'aurait su dire dans quel bâtiment.

La cabine s'engouffra dans une énorme cage, sur les grilles compactes de laquelle venaient se briser les rayons du soleil. Quand elle émergea de l'autre côté, le terminal occupait déjà la majeure partie de la vue. On ne voyait scintiller la Voie lactée qu'à travers l'espace entre les anneaux concentriques. Cette immense construction couvrait tout l'espace visible. Quand la cabine entra dans le terminal, tout s'assombrit, comme si elle s'était engouffrée dans un tunnel. Quelques minutes plus tard, des lumières puissantes illuminèrent l'extérieur. La cabine de l'ascenseur avait rejoint le grand hall du terminal où elle venait de s'arrêter. Le hall était en rotation autour de la cabine. Pour la première fois, Cheng Xin sentit sa tête tourner, mais une fois la cabine détachée du mécanisme de la glissière et maintenue par un dispositif de blocage sur le quai, elle se mit à suivre après de légers soubresauts la même rotation que le terminal. Tout redevint normal autour d'elle.

Elle sortit de l'ascenseur et entra dans le hall circulaire en compagnie des quatre autres individus. Comme ils étaient les

passagers de la seule cabine actuellement sur le quai, le hall leur sembla démesurément large. L'endroit parut tout d'abord familier à Cheng Xin. Si le hall était saturé de fenêtres d'information flottantes, sa structure principale était conçue à l'ancienne, à base de matériaux métalliques aujourd'hui devenus rares, principalement de l'acier inoxydable et de l'alliage d'aluminium. On pouvait repérer partout les traces du passage du temps. Elle n'avait pas l'impression d'être dans une station spatiale, mais dans le hall d'une vieille gare ferroviaire. Ils venaient d'ailleurs de prendre le tout premier ascenseur spatial humain. Le terminal avait quant à lui été achevé en l'an 15 de la Grande Crise et avait déjà été utilisé en continu pendant plus de deux siècles, bien qu'il ait été fermé pendant le Grand Ravin. Cheng Xin remarqua les nombreuses rambardes entrecroisées dans le hall qui permettaient aux astronautes de se déplacer en apesanteur. C'était de toute évidence de vieilles installations, car les hommes utilisaient aujourd'hui des mini-propulseurs. Ceux-ci se fixaient à la taille ou à l'épaule et permettaient de se déplacer en apesanteur, grâce à une télécommande multidirectionnelle. La plupart de ces rambardes étaient fabriquées en acier inoxydable, bien que certaines soient aussi faites en cuivre. En regardant leurs surfaces usées par les innombrables mains qui les avaient touchées depuis plus de deux siècles, Cheng Xin pensa aux profondes ornières laissées devant les portes des cités antiques.

La première leçon spatiale qu'entreprirent de lui donner les compagnons de Cheng Xin fut de lui apprendre à utiliser les mini-propulseurs d'apesanteur. Cependant, elle se sentait plus à l'aise en se cramponnant aux rambardes pour se déplacer. Quand ils atteignirent la sortie du grand hall, le regard de Cheng Xin fut attiré par des posters accrochés sur le mur principal. C'étaient de vieilles images de propagande dont la majorité avait trait à la mise en place d'un système de défense du système solaire. L'une d'entre elles représentait le visage d'un militaire. Vêtu d'un uniforme que Cheng Xin n'avait jamais vu, il fixait l'observateur avec des yeux ardents. En dessous, on lisait ces mots en gros caractères : "La Terre a besoin de toi !" À côté, sur un autre poster encore plus large, un groupe d'individus aux peaux de toutes les couleurs se tenaient par les coudes et se dressaient

comme un épais rempart devant le drapeau bleu des Nations unies, qui occupait une bonne partie de l'arrière-plan. On pouvait cette fois lire : "Avec notre chair et notre sang, bâtissons la Grande Muraille du système solaire !" Cheng Xin était saisie d'étrangeté devant la vision de ces posters, ils paraissaient surgir d'un passé depuis longtemps révolu, d'une période datant d'avant sa naissance.

— Ils datent du début du Grand Ravin, précisa un membre du CDP.

Durant cette courte période totalitaire, le monde entier s'était retrouvé sous le coup de la loi martiale, et tout s'était effondré : la foi, la vie, tout... Pourquoi avait-on conservé ces affiches jusqu'à aujourd'hui : pour se souvenir, ou pour oublier ?

Cheng Xin et ses compagnons sortirent du grand hall et empruntèrent un très long couloir, dont la section transversale était, elle aussi, circulaire. Le couloir s'étendait droit devant eux sur une distance telle qu'on n'en voyait pas le bout. Cheng Xin savait qu'ils se trouvaient à l'intérieur d'un des cinq rayons qui reliaient les anneaux concentriques du terminal. Ils se déplacèrent au début en apesanteur mais, très vite, la gravité artificielle générée par la force centrifuge se fit ressentir. Ils purent alors éprouver peu à peu les sensations du "haut" et du "bas". Le couloir original devint soudain un puits sans fond, et flotter revenait désormais à "chuter", ce qui ne fut pas sans causer quelques vertiges à Cheng Xin. Mais un grand nombre de rambardes étaient installées sur les parois du puits. Si elle chutait trop rapidement, elle pourrait s'y agripper pour ralentir.

Ils arrivèrent à la première intersection. Cheng Xin observa le couloir perpendiculaire au leur : dans les deux directions, elle remarqua que le sol s'élevait, comme s'ils se trouvaient au sommet d'une petite colline. Il s'agissait de toute évidence du premier anneau du terminal. Des panneaux clignotants étaient placés au niveau des deux entrées, sur lesquels il était inscrit : *Premier anneau, gravité de 0,15 g*. Sur les deux parois du couloir arqué se profilaient de multiples portes qui s'ouvraient et se fermaient de temps à autre. L'endroit était fréquenté par de nombreux piétons, et bien qu'ils puissent se mettre debout sans peine en raison de la microgravité de l'anneau, ils se déplaçaient tout de même par bonds à l'aide de leurs mini-propulseurs.

Passé le premier anneau, la gravité continua à augmenter. Se déplacer en chute libre n'était déjà plus si sûr, c'est pourquoi des escaliers mécaniques avaient été aménagés le long des parois du puits. En croisant des individus marchant dans l'autre sens, Cheng Xin nota qu'ils étaient vêtus de tenues décontractées, très similaires à celles portées par les citoyens des villes de la surface. Sur les parois du puits s'affichaient de nombreuses fenêtres d'information de toutes tailles, dont une bonne partie retransmettaient l'image de Cheng Xin lors de sa montée dans l'ascenseur spatial, plus de vingt heures plus tôt. Mais ici, entourée par ses quatre compagnons et chaussée de lunettes de soleil aux montures épaisses, personne ne pouvait la reconnaître.

Au cours de la descente qui s'amorça ensuite, ils franchirent sept anneaux concentriques de plus. Tandis que leur diamètre s'élargissait, l'inclinaison des deux couloirs s'adoucissait petit à petit. À l'intérieur de ce puits, Cheng Xin avait l'impression de traverser différentes strates d'histoire. Pendant deux siècles, le terminal s'était agrandi d'anneau en anneau, de l'intérieur vers l'extérieur, de sorte que plus Cheng Xin et les autres avançaient, plus la strate était récente. Les matériaux de construction utilisés différaient pour chaque anneau et l'impression de nouveauté par rapport à l'anneau précédent était chaque fois sensible. L'agencement et la décoration de chaque anneau témoignaient en outre de l'époque à laquelle il avait été bâti : couleurs militaires et architecture froide et uniforme pour le Grand Ravin ; optimisme et romantisme pour le dernier demi-siècle de la Grande Crise ; liberté et hédonisme indolents pour l'Ère de la Dissuasion. Jusqu'au quatrième anneau, les cabines intérieures étaient intégrées à l'anneau lui-même mais, à partir du cinquième, ceux-ci ne présentaient que des espaces de construction : en effet, les bâtiments avaient été planifiés et édifiés après la construction de l'anneau, comme des annexes à celui-ci. Le tout offrait une riche variété de styles architecturaux. À mesure de la descente, on se sentait de moins en moins à bord d'un terminal d'ascenseur spatial, et l'ensemble rappelait petit à petit davantage le cadre de vie de la surface. Quand ils eurent atteint le huitième anneau – l'anneau le plus récent à ce jour – ils virent que le style architectural était similaire à celui que l'on trouvait dans les petites villes terrestres. Ils se seraient crus sur une

rue piétonne très fréquentée, d'autant que la gravité atteignait déjà le standard de 1 g. Cheng Xin en oubliait presque qu'elle était dans l'espace, à trente-quatre mille kilomètres de la Terre.

Mais ce paysage urbain disparut rapidement. Un petit véhicule motorisé les transporta en un lieu où ils purent de nouveau voir l'espace. C'était une grande salle sans dénivelé où la mention "Spatioport A225" était affichée à l'entrée. Plusieurs dizaines d'appareils spatiaux aux formes variées stationnaient sur cette surface plane aussi vaste qu'une grand-place. L'un des pans de la salle était complètement ouvert vers l'espace, et l'on pouvait y contempler une multitude d'étoiles tournant au rythme de la rotation du terminal. Non loin, une lumière aveuglante illumina soudain tout le spatioport. Peu à peu, cette boule de lumière passa d'un jaune orangé à un bleu pur et le vaisseau spatial qui venait d'allumer ses moteurs glissa lentement sur le sol, avant d'accélérer rapidement et de s'engouffrer dans l'espace par l'ouverture du spatioport. Cheng Xin était témoin d'un miracle technologique auquel tout le monde s'était déjà accoutumé. Encore aujourd'hui, elle ignorait comment il était possible de maintenir l'oxygène et la pression dans une structure spatiale n'étant pas entièrement close.

Ils longèrent une rangée d'appareils et arrivèrent dans une petite zone vide au bout du spatioport. N'était stationnée ici qu'une minuscule capsule spatiale. À côté d'elle, un groupe de gens attendaient visiblement leur arrivée. La Voie lactée passa lentement devant le pan ouvert du spatioport. Sa lumière allongea les ombres de la capsule et des individus du petit groupe, transformant la zone en une horloge gigantesque dont les silhouettes faisaient office d'aiguilles.

Cette unité spéciale était constituée de membres du CDP et des flottes internationales réunis spécialement à l'occasion de cette rencontre. Cheng Xin connaissait la plupart d'entre eux : ils avaient pris part à la cérémonie de transfert de l'autorité du Porte-épée. À leur tête se trouvaient le président tournant du CDP et le chef d'état-major de la Flotte solaire. Le président du CDP avait changé, mais le chef d'état-major était le même que sept ans plus tôt. Ces sept années – sans conteste les plus longues de toute l'histoire humaine – avaient

laissé des traces indélébiles sur leurs visages. Aucun mot ne fut échangé. Ils se serrèrent la main dans un silence chargé d'émotion.

Cheng Xin examina la capsule spatiale. Les appareils spatiaux de vol à courte distance possédaient des formes très diverses, mais aucun ne se présentait sous ce profil effilé pourtant souvent évoqué dans l'imagination populaire des temps anciens. La forme de cette capsule était la plus répandue : sphérique. Elle était si régulière que Cheng Xin n'arrivait pas à savoir de quel côté se trouvait son propulseur. Son volume était à peu près similaire à celui d'un bus. Elle ne portait aucun nom et n'était identifiable que par le numéro de série gravé sur sa coque. C'était à bord de cet objet parfaitement banal que Cheng Xin se rendrait au lieu de rencontre avec Yun Tianming.

Trois jours plus tôt, après avoir pris congé de Cheng Xin et Luo Ji, Intellectra avait fourni à la Terre tous les détails concernant la rencontre. Avant toute chose, elle avait exposé le principe de base de cette conversation : elle concernait Yun Tianming et Cheng Xin, et eux seuls. Le contenu de leur échange ne regarderait qu'eux et il ne devrait en aucun cas être question de la technologie, de la politique ou de l'armée trisolariennes. Yun Tianming n'était pas autorisé à aborder ces sujets et Cheng Xin ne pourrait poser aucune question s'y rapportant. Personne d'autre ne serait autorisé à assister à leur discussion et aucun enregistrement sous quelque forme que ce soit n'était permis.

La rencontre se déroulerait dans l'espace, à un point d'équilibre gravitationnel : un point de Lagrange du système Soleil-Terre, à une distance d'un million cinq cent mille kilomètres de la planète. La liaison avec la première flotte trisolarienne serait établie par l'intermédiaire des intellectrons. La retransmission aurait lieu en direct et ils pourraient utiliser le son et la vidéo.

Pourquoi fallait-il que la rencontre ait lieu dans l'espace, et aussi loin ? À une époque où la communication par neutrinos était possible, on n'était pourtant pas plus isolé dans l'espace qu'à la surface. Mais selon Intellectra, cette exigence avait une valeur symbolique : la rencontre se tiendrait en terrain neutre, pour rappeler qu'elle n'avait rien à voir avec les deux mondes. Quant au choix précis du point de Lagrange, ce n'était que pour assurer à Cheng Xin un meilleur confort. En outre, selon la coutume trisolarienne, une rencontre de ce type

devait se dérouler au niveau d'un point d'équilibre gravitationnel.

Tout cela, c'était ce que Cheng Xin savait déjà. Mais on s'apprêtait maintenant à lui confier quelque chose de beaucoup plus important.

Le chef d'état-major l'accompagna dans la capsule. L'espace était si exigu qu'il ne pouvait abriter que quatre passagers. À peine assis, une moitié de la paroi sphérique de la capsule devint transparente, et ils eurent l'impression de se trouver à l'intérieur du casque d'une combinaison spatiale géante. Le choix d'une capsule de ce type s'expliquait peut-être principalement par la vue dégagée qu'elle permettait.

Les véhicules spatiaux modernes ne disposaient plus de modules de contrôle manuels. L'écran de pilotage n'était qu'une simple projection holographique, de sorte que l'intérieur de la capsule apparaissait complètement nu. Si un individu de l'Ère Commune était entré ici pour la première fois, il aurait certainement eu l'impression de monter à bord d'une coquille vide. Toutefois, Cheng Xin remarqua aussitôt trois objets inhabituels, qui avaient certainement dû être ajoutés après coup : trois disques étaient accrochés en haut du hublot, respectivement de couleur verte, orange et rouge, rappelant à ceux qui les avaient connus les feux de signalisation de l'ancien temps. Le chef d'état-major lui expliqua leur utilité :

— Ces trois lumières sont contrôlées par les intellectrons. Votre conversation se déroulera sous surveillance vocale et vidéo. Si les Trisolariens considèrent que le contenu de celle-ci est acceptable, la lumière verte restera allumée ; en cas de contenu inopportun, la lumière passera à l'orange, en guise d'avertissement.

À ces mots, le chef d'état-major se tut et ce ne fut qu'après un long moment qu'il parut enfin se décider à confier à Cheng Xin le sens de la lumière rouge :

— S'ils considèrent que vous avez reçu une information qui n'aurait pas dû être portée à votre connaissance, la lumière rouge s'allumera.

Il se retourna et désigna la partie de la paroi non transparente derrière eux. Cheng Xin aperçut un petit objet métallique qui n'avait pas attiré son attention jusqu'ici. On aurait dit un poids utilisé dans les balances d'antan.

— C'est un explosif, également contrôlé par les intellectrons. Il se

déclenchera trois secondes après la lumière rouge et détruira tout.

— Tout ? demanda Cheng Xin, qui ne pensait pas à elle.

— Tout, ici, seulement. Vous n'avez pas à vous en faire pour la sécurité de Yun Tianming. Intellectra nous a clairement indiqué que même si la lumière rouge devait s'allumer, seule cette capsule serait détruite. Il ne sera pas fait de mal à Yun Tianming.

La lumière rouge peut donc s'allumer pendant la conversation. Mais si toute la rencontre se passe normalement et qu'en réécoutant son contenu les Trisolariens découvrent qu'une information compromettante a été transmise, elle pourra aussi s'allumer après coup. À présent, je dois vous dire le plus important...

Le chef d'état-major replongea dans le silence. Le regard de Cheng Xin était calme. Elle lui sourit en hochant la tête, l'incitant à poursuivre.

— Faites attention : le vert, l'orange et le rouge ne s'allumeront pas forcément dans cet ordre. Il peut n'y avoir aucun avertissement. La lumière est susceptible de passer directement du vert au rouge.

— Bien, j'ai compris, dit Cheng Xin. Sa voix avait la douceur de la brise.

— En dehors du contenu de la conversation, un autre facteur est susceptible de provoquer le passage au rouge : si les intellectrons détectent un système d'enregistrement ou de transmission d'informations à l'intérieur de la capsule. Mais rassurez-vous, cela n'arrivera pas. La capsule a été inspectée plusieurs fois et tous les équipements de communication de l'appareil ont été désactivés, y compris même le système de navigation. Toute la traversée sera opérée par le système d'intelligence artificielle de la capsule. Aucune communication ne sera possible avec le monde extérieur, sous quelque forme que ce soit, avant votre retour. Docteur Cheng, je pense que vous avez compris ce que cela signifiait.

— Si je ne reviens pas, vous n'obtiendrez rien.

— Je suis heureux que vous puissiez nous comprendre. C'est ce sur quoi nous voulions insister. Faites comme ils vous le disent, ne parlez que de vous deux, n'évoquez aucun autre sujet, rien qui soit métaphorique ou allusif. Le moment venu, rappelez-vous toujours ceci : si vous ne revenez pas, la Terre n'obtiendra rien.

— Mais si j’agis ainsi et que je reviens, la Terre n’obtiendra rien non plus. Ce n’est pas non plus ce que je souhaite.

Le chef d’état-major jeta un regard sur elle, mais sans la fixer directement. Il se contenta d’observer son reflet sur la paroi transparente devant lui. Son image se superposait aux étoiles, dont ses yeux reflétaient paisiblement la lueur. Il lui semblait tout à coup que c’étaient les astres qui tournaient autour d’elle et qu’elle était devenue le centre de l’Univers. Il prit sur lui de ne pas chercher une nouvelle fois à la dissuader de prendre des risques. Au lieu de cela, il prononça cette phrase :

— Ceci... fit-il en pointant la paroi dans son dos, c’est une bombe à hydrogène miniature. Selon la vieille méthode de mesure de votre époque, elle a une puissance de cinq kilotonnes. Elle serait en mesure d’anéantir une ville entière. Si cela devait arriver, tout irait très vite, vous ne souffririez pas.

Cheng Xin adressa un nouveau sourire détaché au chef d’état-major :

— Merci, j’ai compris.

Cinq heures plus tard, la capsule spatiale décolla du spatioport. L’hypergravité de 3 g plaqua Cheng Xin sur son siège. C’était la limite de l’accélération qu’était capable de supporter une personne ordinaire. Sur une fenêtre holographique, elle observa la vue qui s’offrait à l’arrière de la capsule : elle vit le reflet de la lueur du moteur sur l’énorme coque externe du terminal. La capsule paraissait être une petite étincelle échappée d’un brasier, mais la taille du terminal se réduisit rapidement et la gigantesque structure où se trouvait Cheng Xin encore quelques instants plus tôt ne fut bientôt plus qu’un simple point. Seule la Terre occupait encore avec majesté la moitié du ciel.

Ceux qui l’avaient accueillie dans le spatioport avaient répété plusieurs fois à Cheng Xin que le vol en lui-même serait tout à fait banal, et qu’il serait très similaire aux voyages qu’elle avait pu effectuer autrefois à bord d’un avion civil. La distance entre le terminal et le point de Lagrange était d’un million cinq cent mille kilomètres, soit environ un centième d’unité astronomique, ce qui

représentait un voyage très court, auquel était généralement dédié ce genre de petite capsule sphérique. Cheng Xin se souvint que l'une des raisons qui l'avait poussée trois siècles plus tôt à étudier la navigation aérospatiale était son admiration pour cet exploit héroïque datant de l'Ère Commune lors duquel quinze hommes avaient marché sur la Lune. Leur voyage ne s'était toutefois déroulé que sur un cinquième de la distance du périple qu'elle s'apprêtait maintenant à parcourir.

Après plus d'une dizaine de minutes, Cheng Xin contempla son premier lever de soleil dans l'espace. L'extrémité arquée du soleil s'éleva lentement depuis la Terre, tandis que le Pacifique, dont les vagues étaient déjà rendues floues par la distance, reflétait l'éclat de ses rayons sur sa surface miroitante. Une épaisse couche de nuages semblait agglutinée sur ce miroir telle de la mousse de savon blanche. Depuis cette position, le Soleil apparaissait beaucoup plus petit que la Terre, comme si ce monde bleu sombre avait pondu un œuf d'or à l'éclat étincelant. Quand le disque solaire eut franchi en entier l'horizon courbe, la partie de la Terre qui faisait face au Soleil s'illumina en un croissant si brillant que le reste de la planète fusionnait avec les ténèbres. Le Soleil et le croissant terrestre en dessous de lui composaient dans l'espace un gigantesque symbole, que Cheng Xin interpréta comme celui de la renaissance.

Elle savait néanmoins que ce serait peut-être sa dernière aube. Dans la rencontre à venir, même si Yun Tianming et elle suivaient rigoureusement les règles édictées, il y avait un risque potentiel que ce monde lointain ne la laisse pas rentrer vivante. Et elle n'avait aucune envie de se conformer aux règles. Pourtant, elle avait la sensation que tout était parfait ainsi, qu'il n'y aurait rien à regretter.

À mesure que la capsule s'avavançait vers le point de rencontre, la portion illuminée de la Terre s'élargissait peu à peu. Cheng Xin observa les contours des continents et reconnut sans peine l'Australie, qui ressemblait à une grosse feuille d'arbre tombée au milieu du Pacifique. Le continent émergeait tout juste des ténèbres et son centre marquait précisément la limite entre clarté et obscurité. C'était le matin à Warburton. Elle s'imagina Kuparr contemplant en bordure de sa forêt le lever de soleil sur le désert.

La capsule était en train de dépasser la Terre. Lorsque l'horizon

incurvé disparut finalement du champ de vision du hublot, l'accélération stoppa. Avec la disparition de l'hypergravité, Cheng Xin sentit que les deux bras qui l'empoignaient jusqu'ici la relâchaient brusquement. La capsule glissait en vol libre dans la direction du Soleil. L'éclat de l'astre du jour engloutissait celui de toutes les autres étoiles. La paroi transparente devant elle s'assombrit automatiquement et la lumière aveuglante du Soleil se voila. Cheng Xin assombrit encore un peu manuellement la paroi, jusqu'à ce que le Soleil ne ressemble plus qu'à une pleine lune. Il restait encore six heures de voyage. Cheng Xin flottait en apesanteur, baignée par les rayons lunaires du Soleil.

Cinq heures plus tard, la capsule fit une rotation de cent quatre-vingts degrés et le moteur amorça la décélération. Tandis que l'appareil pivotait, Cheng Xin vit que le Soleil se décalait lentement, puis les étoiles et la Voie lactée se déroulèrent à leur tour devant elle comme un grand parchemin. Enfin, quand la capsule se fut immobilisée, la Terre réapparut au centre de son champ de vision, mais elle avait maintenant la taille de la Lune vue depuis la surface de la Terre. L'image majestueuse qu'elle avait laissée quelques heures plus tôt faisait à présent place à celle d'un fragile fœtus baignant dans un liquide amniotique de couleur bleue, qui aurait été arraché à l'utérus chaud de sa mère et exposé au froid et à l'obscurité de l'espace.

Le moteur se remit en marche et Cheng Xin se retrouva de nouveau happée par la gravité. Le processus de décélération se poursuivit encore environ une demi-heure, puis le moteur opéra un dernier ajustement de sa position. La sensation de gravité disparut, et tout redevint silencieux.

Elle se trouvait au point de Lagrange. La capsule était à cet instant devenue un satellite du Soleil, orbitant autour de lui de façon synchrone avec la Terre.

Cheng Xin jeta un coup d'œil à sa montre. La durée du voyage avait été calculée avec précision. Il lui restait dix minutes avant l'heure du rendez-vous. L'espace autour d'elle était vide, et elle s'efforça de faire

de même dans son esprit : elle devait être prête à retenir une grande quantité d'informations. La seule chose qui pourrait garder en mémoire toutes les informations qui lui seraient transmises était son propre cerveau. Elle devait se transformer en magnétoscope dépourvu de sentiment. Durant les deux heures que durerait leur échange, elle aurait la difficile tâche de mémoriser tout ce qu'elle verrait et entendrait. Elle se représenta le coin d'espace où elle se trouvait maintenant : les champs de gravité du Soleil et de la Terre se compensaient et offraient une dimension de vide en plus par rapport à n'importe quelle autre région de l'espace. Dans ce point zéro, elle était une existence cosmique autonome, ne dépendant d'aucun monde... Se laissant aller à cette songerie, elle chassa de son esprit les émotions complexes qui l'habitaient et parvint peu à peu à faire le vide.

Non loin de la capsule, un intellectron commença à se déployer en basse dimension. À quelques mètres de distance de l'appareil, une sphère de trois ou quatre mètres de diamètre s'imposa à son regard en lui cachant la Terre. La surface de la sphère était parfaitement réfléchissante et Cheng Xin pouvait nettement y voir son reflet ainsi que celui de l'habitacle de la capsule. Elle ignorait si l'intellectron s'était dissimulé à l'intérieur de l'appareil ou s'il l'attendait ici. La surface réfléchissante se dissipa néanmoins rapidement, tandis que la sphère devenait translucide, à la manière d'une grande bulle de glace. L'espace d'un instant, Cheng Xin crut qu'un trou avait été creusé dans l'espace. Puis, une myriade de flocons de neige lumineux se mirent à flotter dans la sphère, dessinant un motif clignotant à sa surface. Cheng Xin vit que ce n'était que du bruit blanc, un peu comme la neige sur un écran de télévision.

Le bruit persista environ trois minutes, et une image provenant de quelques années-lumière de distance s'esquissa dans la sphère. Elle était très nette, sans aucune déformation ni aucune interférence.

Cheng Xin avait essayé un nombre incalculable de fois de deviner la scène à laquelle elle serait confrontée : peut-être n'y aurait-il que des sons ou des lignes de texte, peut-être verrait-elle un cerveau baignant dans un liquide nutritif, peut-être pourrait-elle voir Yun Tianming en entier. Elle était consciente que la dernière probabilité était infime, mais elle avait tout de même tenté d'imaginer l'environnement autour

de lui. Elle s'était figuré une multitude de situations, mais celle qui se présentait à ses yeux dépassait tout ce qu'elle aurait jamais pu imaginer.

Un champ de blé baigné de soleil.

Le champ ne devait faire qu'un demi-*mu*¹⁶. Les blés avaient l'air mûrs, c'était le moment de la moisson. Le sol paraissait quelque peu étrange : il était entièrement noir et recouvert de petites particules qui étincelaient comme des étoiles sous les rayons du soleil. Une bêche était plantée en bordure du champ. Elle avait l'air très banale. Un chapeau, qui semblait en apparence tressé avec de la paille, était suspendu à son manche en bois. Il était visiblement assez usé, car des tiges saillaient. Derrière le champ de blé s'étendait une terre où poussaient toutes sortes de plantes vertes, probablement des légumes. Il y eut un coup de vent, et les blés ondulèrent comme des vagues.

Sur cette terre noire, Cheng Xin vit un ciel d'un autre monde – un dôme, pour être exact – qui se composait d'un lavis complexe de tubes entrecroisés d'épaisseur inégale. Parmi ces milliers de tubes, deux ou trois émettaient une lumière rutilante qui leur donnait l'apparence de filaments incandescents. Les portions exposées des tubes saupoudraient les champs de leur lumière. Celle-ci constituait certainement la source d'énergie de ces cultures en serre. Chaque tube ne restait allumé que peu de temps puis il s'éteignait et un autre s'allumait à son tour. Deux ou trois tubes rayonnaient simultanément en permanence. Ces lumières faisaient naître des ombres aux métamorphoses incessantes, comme si c'était le Soleil qui slalomait entre les nuages.

Cheng Xin était déconcertée par l'agencement chaotique des tubes, qui n'était pas le résultat d'une négligence mais, au contraire, celui d'un effort et d'une conception inouïs. C'était une sorte de chaos ultime, comme si le moindre soupçon d'ordre était tabou. Il paraissait suggérer une approche esthétique aux antipodes de celle que connaissait l'humanité : ici, le chaos était synonyme de beauté et l'ordre de laideur. Les tubes incandescents offraient un souffle de vie à cette composition étrange, tels des rayons de soleil perçant des couches de nuages. Un moment, Cheng Xin se demanda même s'il ne s'agissait pas justement d'une représentation artistique des nuages et

du soleil. Puis l'instant d'après, elle interpréta cet agencement comme la figuration d'un gigantesque cerveau humain, où les tubes qui s'illuminaient alternativement évoquaient le fonctionnement d'un circuit neuronal... Mais, faisant appel à sa raison, elle chassa ces illusions. Une explication était bien plus crédible : il s'agissait sans doute d'un dispositif de dissipation thermique qui n'avait pas été spécifiquement conçu pour le champ, mais qui produisait des rayons lumineux dont pouvait profiter ce dernier. Si on se fiait uniquement à son apparence, le dispositif révélait des principes d'ingénierie inintelligibles pour l'esprit humain. Cheng Xin se sentait à la fois fascinée et désorientée.

Quelqu'un approchait depuis les profondeurs du champ. De loin, Cheng Xin reconnut Yun Tianming. Il portait une veste argentée, faite dans une matière membraneuse qui paraissait réfléchissante. Elle avait l'air aussi ancienne que le chapeau de paille et semblait tout à fait quelconque ; les épis de blé cachaient son pantalon, qui était probablement conçu dans la même matière. Tandis qu'il marchait lentement dans le champ, Cheng Xin reconnut son visage. Il avait l'air encore très jeune, à peu près le même âge que lorsqu'ils s'étaient quittés trois siècles plus tôt, mais il avait une bien meilleure tenue et son visage avait repris des couleurs. Il ne regardait pas dans la direction de Cheng Xin. Il saisit un épi, le frotta plusieurs fois entre ses doigts, puis il souffla sur les glumes et grignota les grains tandis qu'il continuait à marcher, jusqu'à sortir enfin du champ. Au moment où Cheng Xin se demanda si Yun Tianming était bien au fait de sa présence, il leva la tête, sourit et agita la main dans sa direction.

— Bonjour, Cheng Xin ! dit-il.

Ses yeux scintillaient de joie, mais c'était une joie très naturelle, celle d'un garçon de ferme travaillant dans les champs qui voit une jeune fille née dans son village revenir de la ville. C'était comme si les trois siècles qui s'étaient écoulés n'avaient jamais existé, ni non plus les années-lumière qui les séparaient l'un de l'autre, comme s'ils n'avaient cessé d'être côte à côte. Cheng Xin ne s'était pas attendue à ce regard, il la caressait comme deux mains généreuses, et apaisait quelque peu ses nerfs à fleur de peau.

À ce moment, la lumière verte du disque accroché au hublot

s'alluma.

— Bonjour, fit Cheng Xin.

Les profondeurs de sa conscience furent secouées par une vague d'émotions qui semblait en stase depuis trois cents ans, comme un volcan endormi. Mais elle bloqua résolument toutes les sorties de ces émotions et se répéta en silence : *Souviens-toi, contente-toi de te souvenir, souviens-toi de tout.*

— Est-ce que tu peux me voir ?

— Oui, répondit Yun Tianming en hochant la tête dans un sourire, et en enfournant un nouveau grain de blé dans la bouche.

— Qu'est-ce que tu fais ?

Yun Tianming sembla quelque peu surpris par cette question, il agita la main vers le champ :

— Je cultive mon blé, pardi !

— Pour toi ?

— Bien sûr, que mangerais-je d'autre ?

Yun Tianming n'était plus le même que dans les souvenirs de Cheng Xin. Au moment du lancement du programme Escalier, c'était un patient en phase terminale, faible et rongé par la maladie ; encore avant, c'était un étudiant d'université taciturne et renfermé. Même s'il gardait son cœur fermé au monde, on pouvait deviner toute son histoire rien qu'en le regardant. Or, le Yun Tianming qui se présentait aujourd'hui devant elle ne donnait à voir qu'une maturité incontestable. Aucune histoire ne se lisait plus sur son corps, mais des histoires existaient forcément, sans aucun doute plus retorses, plus étranges et plus fabuleuses que dix *Odyssée*. Mais il ne laissait rien paraître. Trois siècles d'errance solitaire dans les abysses de l'espace et une immersion inimaginable dans un monde extraterrestre : son corps et son âme avaient dû subir des épreuves et des supplices infinis. Toutefois, son corps n'en portait aucun stigmate, il ne dégageait rien d'autre que de la maturité, une maturité aussi gorgée de soleil que les blés d'or derrière lui.

Yun Tianming était vainqueur, et il était vivant.

— Merci pour les graines que tu as envoyées, dit Yun Tianming d'une voix sincère. Je les ai toutes semées. Génération après génération, elles ont donné de belles récoltes. Sauf les concombres. Ce

n'est pas facile à faire pousser, les concombres.

Cheng Xin rumina silencieusement le sens de ses paroles : comment savait-il que c'était elle qui avait voulu lui donner les graines – même si celles-ci avaient finalement été échangées contre des graines de meilleure qualité ? Était-ce eux qui le lui avaient appris, ou bien...

— Je n'aurais pas imaginé que tu les cultiverais ici, que tu pourrais faire pousser un tel champ sur le vaisseau.

Yun Tianming se baissa pour ramasser un peu de terre noire, qu'il laissa glisser entre ses mains. Les grains de terre étincelèrent en retombant sur le sol.

— Ce sont des fragments de micrométéorite qui...

La lumière verte s'éteignit, et l'orange s'alluma.

Yun Tianming devait lui aussi avoir vu l'avertissement, car il s'interrompit, et leva la main en souriant, faisant de toute évidence signe à ceux qui l'écoutaient. La lumière orange s'éteignit, et la verte se ralluma.

— Depuis combien de temps ? demanda Cheng Xin.

Sa question était délibérément floue, elle laissait place à des interprétations multiples : depuis combien de temps cultivait-il ce champ ? Depuis combien de temps son cerveau avait-il été transplanté dans ce corps cloné ? Depuis combien de temps la sonde du programme Escalier avait-elle été capturée ? Ou bien n'importe quel autre sens qu'il aurait voulu donner. Elle voulait lui accorder un espace suffisant pour transmettre son message.

— Longtemps.

La réponse de Yun Tianming était encore plus floue, il paraissait toujours aussi serein, mais la lumière orange qui venait de s'allumer l'avait probablement effrayé. Il craignait que quelque chose n'arrive à Cheng Xin.

Yun Tianming poursuivit :

— Au début, je n'y connaissais rien, alors j'ai regardé comment faisaient les autres, mais comme tu le sais, il n'y a déjà plus de vrais paysans aujourd'hui. J'ai dû apprendre moi-même, lentement. Heureusement, je n'ai pas besoin de grand-chose.

Il apportait une confirmation à ce que Cheng Xin avait supposé. Ce que signifiait Yun Tianming était limpide : s'il y avait encore eu des

vrais paysans sur Terre, il aurait pu les observer travailler la terre et apprendre d'eux, ce qui voulait dire qu'il était en mesure de recevoir des informations de la Terre transmises par les intellectrons. C'était aussi la preuve qu'il entretenait des relations étroites avec le monde trisolarien.

— Ton blé a bien poussé, ce doit être le moment de la récolte, non ?

— Oui, c'est une bonne année.

— Une bonne année ?

— Oh, lorsque les moteurs sont à pleine puissance, l'année est bonne, dans le cas contraire...

Lumière orange.

Une autre des suppositions de Cheng Xin obtenait confirmation : le réseau chaotique de tubes qui surplombait le champ était bien une sorte de dispositif de dissipation thermique, dont l'énergie lumineuse provenait du système de propulsion par antimatière du vaisseau.

— Bien, ne parlons pas de ça, sourit à son tour Cheng Xin. Tu veux savoir ce que je suis devenue ? Après ton départ...

— Je sais tout, je n'ai cessé d'être avec toi.

Yun Tianming prononça ces mots avec un tel calme et un tel aplomb que Cheng Xin en eut un frisson. Oui, il n'avait jamais cessé d'être avec elle, il l'avait regardée vivre par l'intermédiaire des intellectrons. Il avait certainement vu qu'elle était devenue Porte-épée, il l'avait vue jeter l'interrupteur rouge au dernier instant de l'Ère de la Dissuasion, il avait vu ce qu'elle avait enduré en Australie, vu comment elle était devenue aveugle au milieu d'une terrible souffrance et, après tout cela, il l'avait vue se saisir de cette gélule... Il avait vécu tous ces tourments avec elle. Elle pouvait imaginer qu'en l'observant se débattre dans son purgatoire terrestre il avait souffert encore davantage qu'elle. Si elle avait su plus tôt que cet homme qui l'aimait tant veillait sur elle à des années-lumière de là, elle en aurait éprouvé un profond réconfort. Mais pour Cheng Xin, Yun Tianming s'était alors déjà abîmé dans les tréfonds de l'espace et, la majorité du temps, elle se persuadait qu'il n'existait plus.

— Si je l'avais su en ce temps-là... murmura Cheng Xin, comme si elle se parlait à elle-même.

— Tu ne pouvais pas le savoir, fit Yun Tianming en secouant

légèrement la tête.

Les émotions qu'elle enfouissait au fond de son cœur se remirent à bouillonner, elle se força à les contenir, à ne pas verser de larmes.

— Et toi, qu'est-ce que tu as vécu ? Est-ce qu'il t'est permis de m'en parler ? demanda Cheng Xin. Le risque qu'elle prenait était nul, mais il fallait passer par cette étape.

— Eh bien, laisse-moi réfléchir... hésita Yun Tianming.

Lumière orange. Cette fois, elle s'était allumée avant même que Yun Tianming ne prononce le moindre mot. C'était un sérieux avertissement.

Yun Tianming s'interrompt et secoua la tête :

— Il n'y a rien que je puisse te dire, vraiment rien.

Cheng Xin n'en rajouta pas, elle savait qu'elle était allée aussi loin que sa mission le permettait. Il ne lui restait qu'à attendre le prochain mouvement de Yun Tianming.

— Nous ne pouvons plus parler comme ça, lâcha-t-il dans un soupir, qu'il compléta par un regard qui signifiait : *pour toi*.

Oui, c'était trop dangereux. La lumière orange s'était allumée trois fois.

Cheng Xin elle aussi soupira intérieurement. Yun Tianming abandonnait. Sa mission serait un échec, mais il n'y avait pas d'autre choix, elle le comprenait.

Maintenant que sa tâche était laissée de côté, cet espace d'un diamètre de plusieurs années-lumière qui les englobait devenait leur monde secret. Justement parce qu'ils n'étaient que tous les deux, il leur était possible de se passer de langage, ils pouvaient tout se dire avec les yeux. À présent que son attention se détournait peu à peu de sa mission, Cheng Xin percevait davantage de choses dans le regard de Yun Tianming. Elle était de retour à l'université, à l'époque où il la couvait sans cesse du même regard. Il avait été discret, mais son intuition féminine le lui avait fait sentir. Ce regard était dorénavant imprégné de maturité. Un rayon de soleil traversait des années-lumière pour l'inonder de chaleur et de gaieté.

Mais ce silence que Cheng Xin aurait voulu voir se prolonger pour l'éternité ne dura pas, car Yun Tianming reprit la parole :

— Cheng Xin, tu te souviens de ces moments passés ensemble,

quand nous étions enfants ?

Cheng Xin secoua légèrement la tête. Cette question inattendue était incompréhensible : *quand nous étions enfants ?* Mais elle réussit tout de même à dissimuler sa surprise.

— Ces nuits interminables où nous nous téléphonions pour bavarder, avant de dormir. Ces histoires que nous nous racontions. Tu as toujours été meilleure que moi pour inventer des histoires. Combien en avons-nous créé ? Plus d'une centaine, non ?

— Certainement, oui.

Cheng Xin n'avait jamais vraiment su mentir, et elle s'étonna elle-même du sang-froid avec lequel elle avait donné cette réponse.

— Tu te souviens encore de ces histoires ?

— J'ai oublié la plupart. Mon enfance est loin.

— Pas pour moi. Ces dernières années, j'ai repris ces histoires, les miennes, les tiennes, et je les ai racontées, sans cesse.

— À toi-même ?

— Non, non, pas à moi-même. En arrivant ici, je me suis dit que je devais apporter quelque chose à ce monde. Qu'avais-je à leur offrir ? J'ai longuement réfléchi, et je me suis dit que je pourrais leur donner un peu d'enfance. Alors j'ai décidé de raconter nos histoires. Tu sais, les enfants ici les aiment beaucoup. J'ai même fait paraître un recueil que j'ai intitulé *Contes de la Terre*. Il a eu beaucoup de succès. C'est notre livre à tous les deux, je n'ai pas plagié tes histoires, celles que tu as créées portent ton nom. Ici, tu es une écrivaine célèbre.

L'humanité n'avait à ce jour qu'une compréhension extrêmement limitée de l'espèce trisolarienne : la copulation entre deux partenaires de sexe opposé consistait en une sorte de fusion qui donnait naissance à un être nouveau, lequel se décomposait en trois à cinq rejetons : les "enfants" dont parlait Yun Tianming. Ceux-ci héritaient toutefois d'une partie de la mémoire de leurs parents et, à leur naissance, leur pensée était déjà dotée d'un certain degré de maturité. Par conséquent, ils n'étaient pas réellement des enfants au sens humain du terme, il n'y avait aucun véritable "enfant" sur Trisolaris. Aussi bien les experts trisolariens qu'humains considéraient que c'était là l'une des raisons les plus fondamentales du fossé culturel entre les deux mondes.

Cheng Xin fut à nouveau prise d'angoisse. Elle comprenait maintenant que Yun Tianming n'avait pas abandonné, et que le moment crucial était arrivé. Elle devait agir, tout en se montrant d'une prudence extrême. Elle ajouta en souriant :

— Puisque nous ne pouvons rien nous dire d'autre, peut-être pourrions-nous nous raconter nos histoires ? Elles n'appartiennent qu'à nous, après tout.

— Les tiennes, ou les miennes ?

— Celles que j'ai inventées. Ramène-moi à mon enfance.

La réponse de Cheng Xin avait presque été instantanée, elle était elle-même surprise de la vitesse à laquelle elle avait compris ce que voulait faire Yun Tianming.

— C'est d'accord. Alors nous ne parlerons plus de rien d'autre. Nous nous raconterons nos histoires. Tes histoires. Il haussa les mains et leva la tête, s'adressant de toute évidence à ceux qui le surveillaient d'une manière qui exprimait : *Cela est acceptable, n'est-ce pas ? Le contenu ne présente aucun danger*. Puis, il se tourna vers Cheng Xin : Nous avons encore un peu plus d'une heure devant nous. Quelle histoire allons-nous raconter ? Mmh... *Le Nouveau Peintre royal*, qu'en dis-tu ?

Et c'est ainsi que Yun Tianming commença son récit, la voix grave et calme, comme s'il fredonnait une chanson de l'ancien temps. Cheng Xin s'efforça au début de tout retenir, mais elle se laissa bientôt absorber par les contes. Le temps s'égrenait tandis que Yun Tianming racontait ses histoires, trois en tout, toutes reliées entre elles : *Le Nouveau Peintre royal*, *La Mer des Taotie* et *Le Prince Eau profonde*. Quand la troisième histoire fut terminée, un compte à rebours s'afficha, indiquant qu'il ne leur restait plus qu'une minute.

Le moment de faire leurs adieux allait arriver.

Cheng Xin émergea soudain du monde des contes, comme tirée d'un rêve. Quelque chose heurtait violemment son cœur et c'était insupportable.

— L'Univers est grand, la vie l'est encore plus, nous nous reverrons, c'est certain.

Ce fut seulement une fois la phrase sortie de sa bouche qu'elle réalisa qu'elle venait de répéter les mots d'Intellectra.

— Dans ce cas, décidons d'un lieu pour notre prochaine rencontre. Hors de la Terre, quelque part dans la Voie lactée.

— Alors, sur cette étoile que tu m'as offerte. Notre étoile, répondit Cheng Xin sans même réfléchir.

— Entendu. Sur notre étoile !

Devant ces regards émus qui franchissaient les années-lumière, le compte à rebours tomba à zéro. L'image s'évanouit, remplacée à nouveau par du bruit blanc, et la sphère retrouva finalement sa surface miroitante originelle.

La lumière verte s'éteignit dans la cabine, et aucune des deux autres ne s'alluma. Cheng Xin savait que sa vie ne tenait maintenant qu'à un fil. Sur un des vaisseaux de la première flotte trisolarienne, à des années-lumière d'ici, le contenu de sa conversation avec Yun Tianming était réécouté et examiné. La lumière rouge synonyme de mort pouvait s'allumer à tout instant et il n'y aurait aucun avertissement orange.

Sur la surface de l'intellectron déployé, Cheng Xin revit le reflet de la cabine et le sien à l'intérieur de l'appareil. La moitié de la capsule qui faisait face à la sphère était transparente, et donnait l'impression d'un médaillon dont Cheng Xin était la figure gravée au centre. Vêtue de sa légère combinaison spatiale blanche, elle semblait pure, jeune, belle, mais elle était étonnée par la pureté et la limpidité de son regard, qui ne trahissait rien de l'effervescence des vagues d'émotions dans son cœur. Elle imagina ce médaillon sur un pendentif accroché autour du cœur de Yun Tianming, et cela la réconforta.

Un moment que Cheng Xin eut du mal à quantifier passa avant que l'intellectron ne disparaisse. La lumière rouge ne s'était pas allumée. L'extérieur de la capsule n'avait pas changé. La planète bleue était réapparue dans le lointain et, derrière elle, le Soleil. Ils avaient été témoins de tout.

Elle sentit de nouveau l'hypergravité. Le moteur de la capsule amorçait l'accélération. Le voyage du retour avait commencé.

Pendant les quelques heures que dura le trajet, Cheng Xin régla l'intégralité des hublots de la capsule pour qu'ils soient le plus mats possible. Elle s'enfermait, se changeant en machine à souvenirs. Elle répétait encore et encore toutes les paroles de Yun Tianming, toutes

les histoires qu'il avait racontées. L'accélération stoppa, la capsule entra en vol libre, elle glissa en apesanteur, son moteur changea de direction, puis il décéléra : mais elle ne sentit rien de tout cela. Après une série de soubresauts, la porte de la capsule s'ouvrit et elle se retrouva inondée de la lumière artificielle du spatioport.

Elle fut accueillie par deux des quatre officiers qui l'avaient accompagnée jusqu'au terminal de l'ascenseur spatial. Leurs visages étaient inexpressifs, ils se contentèrent de la saluer sobrement avant de lui faire traverser le spatioport et de l'emmener jusque devant une porte étanche.

— Docteur Cheng Xin, vous devez vous reposer. Ne pensez plus au passé, nous n'avions de toute façon pas vraiment l'espoir d'obtenir quelque chose, lui dit l'un d'entre eux, puis il l'invita à passer par la porte qui venait de s'ouvrir.

Cheng Xin s'était au début figuré qu'il s'agissait de la porte de sortie du spatioport, mais elle découvrit qu'elle avait pénétré dans une chambre hermétique étroite dont les quatre murs étaient conçus dans une sorte de métal sombre. Elle ne vit pas la moindre fente à travers la porte qui se referma derrière elle. Ce n'était pas non plus une salle de repos : le mobilier était très rudimentaire ; il n'y avait qu'une chaise et une petite table, sur laquelle reposait un microphone. On n'utilisait presque plus de microphones à cette époque, les rares encore en usage servaient seulement pour des enregistrements hi-fi. Une odeur désagréable flottait dans la pièce, un peu comme celle du soufre, sa peau la démangeait – l'atmosphère était chargée d'électricité statique. La pièce était occupée par les membres de l'unité spéciale constituée pour l'accueillir dans le spatioport. Quand les deux officiers entrèrent à leur tour dans la pièce, leurs expressions indifférentes firent aussitôt place à la même anxiété et à la même sollicitude que toutes les autres personnes présentes.

— Vous venez d'entrer dans une chambre anti-intellectrons, dit quelqu'un à Cheng Xin.

Elle apprit alors seulement que l'humanité avait enfin réussi à concevoir une technologie capable de se protéger contre leur perpétuelle surveillance, bien que ces espaces soient encore aussi étroits que celui-ci.

Le chef d'état-major de la Flotte solaire prit la parole :

— Veuillez à présent réciter l'intégralité de votre conversation. N'omettez aucun détail dont vous pourriez vous souvenir. Chaque mot compte.

Puis tous les membres de l'unité spéciale sortirent, et il ne resta finalement plus qu'une ingénieure qui indiqua à Cheng Xin que les quatre murs de la chambre étaient électrifiés, et qu'elle ne devait surtout pas y toucher.

Cheng Xin demeura seule dans la pièce. Elle s'assit face à la petite table, et commença à tout répéter. Elle termina après une heure et dix minutes. Elle but un peu d'eau et de lait, se reposa quelques instants, et effectua un second enregistrement, puis un troisième. Au quatrième, on exigea de Cheng Xin qu'elle relate ses souvenirs dans une chronologie inversée. Le cinquième enregistrement eut lieu sous la conduite d'une équipe de psychologues. Ceux-ci lui administrèrent un traitement qui la plongea en semi-hypnose. Elle-même ignorait ce qu'elle leur avait raconté. Six heures s'écoulèrent, sans qu'elle en ait vraiment conscience.

Quand les enregistrements furent enfin terminés, les membres de l'unité spéciale s'engouffrèrent dans la chambre, lui serrèrent chaleureusement la main et la prirent dans leurs bras. Les larmes aux yeux, ils la félicitèrent pour la mission qu'elle venait d'accomplir avec brio. Mais la machine à souvenirs qu'était devenue Cheng Xin s'était mise en veille.

Ce ne fut que lorsqu'elle se retrouva dans la confortable cabine de l'ascenseur spatial, de retour vers la Terre, que la machine s'éteignit totalement et qu'elle redevint une femme. Elle fut alors submergée par un déferlement de fatigue et d'émotions. À l'approche de cette planète bleue, elle se mit à pleurer. Une seule phrase résonnait dans son cerveau :

Notre étoile, notre étoile...

Dans le même temps, quelque trente mille kilomètres plus bas, à la surface, la demeure d'Intellectra était réduite en cendres par un incendie qui détruisit du même coup l'androïde contrôlée par

l'intellectron. Juste avant, celle-ci avait annoncé au monde entier que tous les intellectrons du système solaire s'étaient retirés.

Les humains demeuraient sceptiques face à cette promesse. Peut-être que l'intellectron qui avait quitté le corps de l'androïde était bel et bien parti, mais d'autres stationnaient probablement encore quelque part dans le système solaire ou sur la Terre. Mais il était aussi possible qu'elle ait dit vrai : un intellectron constituait une ressource précieuse, et les rescapés de la civilisation trisolarienne naviguant dans l'espace auraient sans doute du mal à en recréer de nouveaux avant un certain temps. Par ailleurs, il n'y avait plus beaucoup d'intérêt à ce que les intellectrons continuent à surveiller le système solaire et la Terre, sans compter que le risque était grand qu'ils se perdent en entrant dans une zone aveugle.

Si Intellectra n'avait pas menti, cela signifiait que le contact entre les humains et les Trisolariens était définitivement coupé et qu'ils redevenaient chacun des étrangers dans l'Univers. Cette guerre et cette rancune longues de trois siècles n'étaient plus que des nuages de fumée dans le cosmos. Et s'ils devaient un jour se revoir – comme l'avait prédit Intellectra – ce serait probablement dans un avenir très lointain. Mais aucune des deux civilisations ne savait réellement si elle avait un avenir.

16. Le *mu* est une unité de mesure de surface chinoise, correspondant à environ six cent soixante-dix mètres carrés. (N.d.T.)

An 7 de l'Ère de la Diffusion. Les contes de Yun Tianming

La première réunion du Comité de renseignement et de décryptage (CRD) se déroula elle aussi dans une chambre anti-intellectrons. Bien que l'opinion commune soit encline à croire que les intellectrons étaient définitivement partis et que le système solaire et la Terre étaient "nets", on préféra ne rien négliger. On craignait pour la sécurité de Yun Tianming, au cas où les intellectrons auraient encore été dans les parages.

Pour l'heure, seul le contenu de la conversation entre Yun Tianming et Cheng Xin avait été rendu public ; celui des trois contes était classé top secret. Dans une société moderne où la transparence était hissée au rang de vertu, il était délicat, tant pour les Nations unies que pour les flottes internationales, de maintenir une telle information confidentielle. Mais les différents pays s'accordaient sur un point : sitôt le contenu des informations transmises divulgué, une vague immense de décryptage submergerait le monde, et la sécurité de Yun Tianming serait compromise. On ne s'inquiétait pas tant pour Yun Tianming lui-même, mais pour le seul être humain immergé au sein d'une société extraterrestre qui s'enfonçait chaque jour un peu plus dans les profondeurs de l'espace. L'humanité pourrait encore devoir compter sur lui dans l'avenir.

Dans le même temps, le fait qu'elles soient capables de garder secret le décryptage du rapport de Yun Tianming était un signe du pouvoir croissant des Nations unies, qui prenait peu à peu le pas sur celui des gouvernements nationaux.

Cette chambre anti-intellectrons était bien plus spacieuse que celle où avait été accueillie Cheng Xin après son retour sur le terminal, mais l'espace était très réduit pour une salle de réunion. Les champs de force générés jusqu'ici pour contrer les intellectrons n'étaient efficaces que dans un volume limité. Un espace plus important présentait le

risque de causer des perturbations dans le champ et de faire perdre à la chambre son effet de blindage.

Plus d'une trentaine de personnes étaient réunies dans la salle, dont deux autres individus de l'Ère Commune, tous deux anciens candidats au poste de Porte-épée : l'ingénieur de l'accélérateur de particules Bi Yunfeng et le physicien Cao Bin.

Tous portaient des combinaisons intégrales de protection contre le haut voltage, pour éviter qu'ils ne se retrouvent accidentellement en contact avec les parois électrifiées de la chambre. Il était notamment exigé des participants qu'ils portent des gants de protection : on craignait qu'ils ne tapotent machinalement sur les murs. Aucun équipement électrique ne pouvait fonctionner dans ce champ de force anti-intellectrons et aucune fenêtre n'était donc activable dans la pièce. Afin de garantir la répartition uniforme du champ de force, le mobilier aussi avait été réduit à son strict minimum : quelques chaises, et aucune table. Les combinaisons portées par les participants étaient à l'origine utilisées par des ouvriers de l'industrie électrique, si bien que le groupe ressemblait à une équipe de travailleurs en route pour l'usine.

Personne ne semblait toutefois se plaindre de cette rusticité et de cette exigüité, ni de l'odeur irritante et des démangeaisons causées par l'électricité statique dans l'air. Après avoir vécu pendant trois siècles sous la surveillance constante des intellectrons, les participants jouissaient au contraire d'être enfin libérés de ces espions étrangers. La technologie de blindage anti-intellectrons avait été développée peu de temps après la fin de la Grande Migration. On racontait que les premiers sujets à être entrés dans une chambre anti-intellectrons avaient été atteints du "syndrome du blindage" : ils s'étaient mis à déverser un long flot de paroles, comme s'ils étaient ivres, se racontant les détails les plus intimes de leurs vies, sans se préoccuper de ceux vers qui ils s'épanchaient. Un journaliste avait décrit la situation dans une prose lyrique : "Dans ce petit coin de paradis, les hommes ouvrent leurs cœurs et cessent de maquiller leurs regards."

Le CRD était un organisme placé sous l'égide conjointe des Nations unies et des flottes internationales, dont la mission était de décrypter les informations transmises par Yun Tianming. Il se divisait en vingt-

cinq unités, réparties en différentes disciplines et domaines d'expertise. Les participants à la réunion du jour n'étaient cependant ni experts, ni scientifiques, mais membres du CRD et responsables de chaque unité.

Le président du CRD commença tout d'abord par exprimer, au nom des Nations unies et des flottes internationales, toute sa gratitude à Cheng Xin et Yun Tianming. Il qualifia Yun Tianming de plus grand guerrier de l'histoire de l'humanité. Il était le premier humain à avoir survécu dans un monde extraterrestre et, en plein cœur de l'ennemi, dans un environnement difficilement imaginable, il avait combattu seul pour apporter une lumière d'espoir à une Terre en danger. Cheng Xin fut quant à elle louée pour le courage et la vivacité d'esprit dont elle avait fait preuve au moment de recueillir ces informations.

Cheng Xin demanda d'une voix douce au président à prendre la parole. Elle se leva et parcourut l'assistance du regard :

— Mesdames, Messieurs, ce que vous avez devant les yeux aujourd'hui est le résultat du programme Escalier. Ce projet est indissociable d'un homme. Sans sa ténacité, ses talents de décideur et sa créativité, ce programme n'aurait jamais pu surmonter les obstacles dressés sur sa route et voir le jour il y a trois siècles. Je veux parler de Thomas Wade, l'ancien directeur de l'Agence de renseignement planétaire. Je souhaiterais que nous lui rendions aujourd'hui hommage.

Le silence se fit dans l'assemblée. Personne n'appuya la suggestion de Cheng Xin. Pour la plupart d'entre eux, Wade était le symbole par excellence des ténèbres de l'Ère Commune, il était le miroir inversé de cette jeune femme qu'il avait d'ailleurs bien failli tuer. La simple évocation de ce monstre leur causait des frissons.

Le président du CRD – lui-même actuel directeur de l'ARP et donc lointain successeur de Wade – ne réagit pas lui non plus à la proposition de Cheng Xin et reprit l'ordre du jour :

— Le Comité a établi un principe de base très simple au sujet du processus de décryptage des renseignements. Ceux-ci ne fournissent très probablement aucune indication technologique concrète, mais nous croyons qu'ils sont peut-être destinés à nous orienter dans la bonne direction pour développer des technologies encore inconnues,

comme le voyage à la vitesse de la lumière ou la déclaration de sécurité cosmique. Si nous parvenons à y déceler certaines pistes, cela sera un merveilleux signe d'espoir pour le monde humain.

Les renseignements recueillis comportent deux parties : la conversation entre Yun Tianming et le Dr Cheng Xin, et les trois contes. Une analyse préliminaire tend à nous laisser penser que les informations les plus cruciales se cachent dans les trois histoires et que peu d'éléments concrets peuvent être tirés de la conversation elle-même. Nous concentrerons donc nos efforts sur le contenu des histoires mais, à toutes fins utiles, je rappellerai ici les informations que nous avons pu obtenir grâce à cet échange.

Tout d'abord, nous pouvons affirmer que Yun Tianming a effectué un très long travail préparatoire : il a inventé une centaine de contes, au milieu desquels il en a glissé trois comportant des informations décisives. Il a raconté, puis fait publier ces histoires, de manière à les rendre familières au monde trisolarien. Ce processus a dû être long et délicat. Il fallait que l'ennemi n'ait aucune suspicion concernant le contenu des histoires, pour qu'il continue à les considérer comme sûres dans l'avenir. Et il a même pris une précaution supplémentaire.

Il se tourna vers Cheng Xin :

— Je souhaiterais vous poser une question : est-ce que, comme l'a soutenu Yun Tianming, vous vous connaissiez vraiment étant enfants ?

Cheng Xin secoua la tête :

— Non, nous nous sommes connus à l'université. Nous venions effectivement de la même ville, mais nous n'avons jamais été ensemble dans le primaire ni dans le secondaire.

— Le salaud ! Avec un tel mensonge, il aurait pu faire tuer Cheng Xin ! s'écria 艾AA, assise à côté de Cheng Xin, qui s'attira des regards obliques.

AA n'était en effet pas membre du CRD et participait à la réunion en qualité de consultante et d'assistante de Cheng Xin. C'était sous l'insistance de cette dernière qu'elle avait été autorisée à venir. AA avait certes apporté jadis quelques contributions au champ astronomique, mais son expérience ici ne valait pas grand-chose, et elle était traitée avec un certain mépris. Tous estimaient que Cheng Xin aurait mieux fait de s'attacher les services d'un consultant plus

qualifié. Cheng Xin elle-même oubliait parfois qu'AA était avant tout une scientifique.

— Les risques étaient faibles, rétorqua un fonctionnaire de l'ARP. Leur enfance datait d'avant la Grande Crise, c'est-à-dire avant que les intellectrons n'arrivent sur Terre. Et de toute façon, ils n'auraient jamais été la cible de leur surveillance.

— Mais ils auraient pu consulter des archives datant de l'Ère Commune !

— Est-il facile aujourd'hui de trouver des documents sur deux enfants ayant vécu avant la Grande Crise ? Et même en admettant que les intellectrons aient retrouvé d'anciens registres scolaires, le fait qu'ils n'aient pas fréquenté la même école élémentaire ou le même collège ne suffit pas à prouver qu'ils ne se connaissaient pas. Et il y a encore une chose à laquelle vous n'avez pas pensé, fit le fonctionnaire, ne dissimulant pas son mépris pour l'ingénuité d'AA : Yun Tianming était en mesure de sonder les intellectrons. Il a dû s'assurer au préalable qu'il n'y avait aucun danger.

— Cette prise de risque était nécessaire, reprit le président. En attribuant ces histoires à Cheng Xin, il renforçait leur nature inoffensive aux yeux de l'ennemi. Après plus d'une heure de récit, la lumière orange ne s'est pas allumée une seule fois. Nous avons même découvert que Yun Tianming a dépassé le temps à l'origine fixé par les Trisolariens. Par empathie, les intellectrons ont laissé la conversation se prolonger de six minutes pour permettre à Yun Tianming de terminer l'histoire, ce qui montre bien que ces contes ne leur inspiraient pas la moindre méfiance. En choisissant de présenter Cheng Xin comme celle qui avait inventé ces histoires, le message de Yun Tianming était clair : *ces trois contes contiennent des informations*.

Quant aux autres informations décisives qui peuvent être tirées de la conversation, elles ne sont pas très nombreuses. Mais nous sommes tous d'accord pour dire que la dernière phrase de Yun Tianming est plus importante que les autres.

Le président agita instinctivement sa main pour faire apparaître une fenêtre holographique dans l'air, puis, quand il se rendit compte que rien n'apparaissait, il la répéta lui-même :

— “Décidons d'un lieu pour notre prochaine rencontre. Hors de la

Terre, quelque part dans la Voie lactée.” Cette phrase peut revêtir deux significations : la première, que Yun Tianming estime qu’il ne lui sera jamais possible de revenir dans le système solaire ; la deuxième... Le président s’interrompt, et agita encore sa main, comme s’il voulait chasser quelque chose : Ce n’est pas si important. Poursuivons.

L’atmosphère devint pesante dans la salle de réunion. Tous savaient très bien ce que n’avait pas voulu dire le président : Yun Tianming n’avait aucune foi dans la survie de la Terre.

Des dossiers à couverture bleue furent distribués à tous les participants. Ils ne portaient aucun titre, seulement un numéro. À cette époque, les documents papier étaient déjà très rares.

— Je vous demande votre attention : ces documents ne pourront être lus que dans cette salle, vous ne devrez en aucun cas les emporter à l’extérieur, ou en faire la moindre copie. La plupart d’entre vous allez les consulter pour la première fois. Je vous invite à présent à prendre connaissance de leur contenu.

Tous se turent, et commencèrent à lire avec une attention extrême ces trois histoires qui pourraient peut-être sauver la civilisation humaine.

Premier conte de Yun Tianming : Le Nouveau peintre royal

Il était une fois, il y a fort longtemps, un royaume appelé le Royaume sans histoire. Comme son nom l'indiquait, ce royaume ne possédait aucune histoire. Pour un royaume, n'avoir aucune histoire est sans doute la meilleure des choses. Le peuple d'un royaume sans histoire est le plus heureux de tous les peuples, car qui dit histoire dit bouleversements et catastrophes.

Dans le Royaume sans histoire vivaient un roi sage, une reine généreuse, des ministres vertueux et capables et des sujets honnêtes et travailleurs. La vie au royaume était d'un calme aussi plat que la surface d'un miroir. Hier était comme aujourd'hui, aujourd'hui comme demain, l'année dernière comme cette année, et cette année comme l'année prochaine. Rien ne venait jamais troubler cette quiétude.

Jusqu'à ce que les princes et la princesse grandissent.

Le roi et la reine avaient deux fils : Eau profonde et Sable glacé, et une fille : Goutte de rosée.

Enfant, le prince Eau profonde s'était aventuré sur l'île des Tombes, au milieu de la mer des Taotie¹⁷, mais il n'en était jamais revenu. Pourquoi ? Nous y reviendrons plus tard.

Le prince Sable glacé avait grandi aux côtés de son père le roi et de sa mère la reine, mais il leur causait bien du souci. L'enfant était à n'en pas douter intelligent mais, depuis son plus jeune âge, il faisait montre d'une terrible cruauté. Il exigeait des serviteurs du palais qu'ils rassemblent pour lui une multitude de petits animaux de compagnie, avec qui il jouait à l'empereur : ses sujets étaient ses esclaves et si l'un d'eux s'avisait de lui désobéir, il lui faisait trancher la tête. Ce jeu se terminait la plupart du temps par la mise à mort de tous les animaux. Le prince Sable glacé se tenait alors au milieu d'un bain de sang et partait d'un rire diabolique... En grandissant, le prince s'assagit quelque peu, il devint solitaire et taciturne, mais son regard était

sombre, et le roi savait que le loup ne faisait que dissimuler ses canines. Au fond du cœur du prince Sable glacé sommeillait un serpent venimeux, qui attendait patiemment le jour de son réveil.

Un jour, le roi prit la décision de déshériter son fils de la couronne au profit de la princesse Goutte de rosée. Le Royaume sans histoire aurait ainsi une reine à sa tête.

Si les vertus que la reine et le roi pouvaient transmettre à leurs enfants avaient été quantifiables, la princesse Goutte de rosée avait sans nul doute hérité de la partie qui faisait défaut au prince Sable glacé. Elle était maligne et généreuse, et d'une beauté sans pareille. Quand elle se promenait le jour, le soleil tamisait ses rayons, les jugeant indignes de son éclat ; le soir, la lune écarquillait de grands yeux pour mieux la voir ; quand elle parlait, les oiseaux cessaient de chanter et sur les terres arides qu'elle traversait se mettaient soudain à pousser des fleurs admirables. La princesse serait une souveraine aimée de son peuple et ses ministres lui seraient dévoués. Le prince Sable glacé lui-même ne trouva rien à redire, mais son regard s'assombrit encore un peu plus.

C'est alors qu'une histoire vit le jour au Royaume sans histoire.

Le roi annonça publiquement sa décision le jour de son soixantième anniversaire. Au cours de cette nuit de festivités, les feux d'artifice changèrent le ciel en un somptueux jardin et leurs lumières féeriques transformèrent le palais en un merveilleux château de cristal. Partout dans le royaume retentissaient les chants et les rires, et le vin coulait à flots...

Chacun était transporté d'allégresse. Le cœur de glace du prince lui-même semblait avoir fondu, et l'obscurité habituelle qui l'accompagnait s'était dissipée. Il adressa pieusement ses vœux à son père, lui souhaitant que son règne illumine le royaume aussi longtemps que le soleil. Il félicita aussi le roi pour la sagesse de sa décision, déclarant que la princesse Goutte de rosée ferait assurément une meilleure monarque que lui. Il donna sa bénédiction à sa sœur, et l'encouragea à s'inspirer des talents de gouvernance de leur père, afin de se préparer aux lourdes responsabilités qui l'attendaient. Sa sincérité et sa bonne intention émurent tous ceux qui étaient présents.

— Mon fils, quel bonheur, vraiment, de te voir ainsi, dit le roi en

caressant la tête du prince. Comme j'aimerais que cet instant dure à jamais.

Un ministre suggéra alors de commander une gigantesque peinture en souvenir de cette formidable cérémonie, pour l'accrocher ensuite dans une salle du palais.

Le roi secoua la tête :

— Mon peintre est trop vieux. Ses yeux fatigués ne voient plus le monde que derrière un voile de brume et ses mains sont si tremblantes qu'elles ne peuvent plus saisir la joie sur les visages.

— Quelle coïncidence, père, s'inclina profondément le prince Sable glacé, je voulais justement vous présenter un nouveau peintre.

À peine le prince eut-il fini de parler qu'il fit un geste de la main. Le peintre apparut aussitôt. C'était un jeune garçon de haute stature, drapé dans une robe de moine grise, et qui ne paraissait avoir guère plus de quatorze ou quinze ans. Il avait l'air d'une souris apeurée au milieu de ce palais resplendissant et de ces convives aux vêtements parés de bijoux. Tandis qu'il marchait, son corps pourtant très maigre se recroquevillait sur lui-même, comme s'il voulait éviter des buissons d'épines invisibles.

Le roi examina le peintre avec une déception manifeste :

— Il est si jeune... Comment pourrait-il être en mesure de maîtriser un art aussi avancé ?

Le prince s'inclina à nouveau :

— Mon roi, son nom est Chas d'aiguille, il vient de Herxingemosiken, c'est le meilleur élève du grand maître Âme éthérée, auprès de qui il a étudié l'art de la peinture depuis l'âge de cinq ans. Après dix ans passés à ses côtés, il a fini d'apprendre tout ce que le maître pouvait lui enseigner. Il est aussi sensible aux couleurs et aux formes du monde que nos corps à un morceau de fer chauffé à rouge. Cette sensibilité traverse son pinceau et vient se figer dans sa peinture. En dehors d'Âme éthérée lui-même, nul dans le monde n'est doté d'un tel talent. Le prince se tourna vers Chas d'aiguille : En tant que nouveau peintre royal, il t'est permis de regarder le roi dans les yeux.

Le peintre leva la tête, jeta un simple regard sur le roi et s'inclina aussitôt.

Le roi fut quelque peu surpris :

— Mon enfant, ton regard est acéré, aussi tranchant qu'une épée tout juste sortie des forges. Voilà qui est bien étrange pour un garçon de ton âge.

Chas d'aiguille prit pour la première fois la parole :

— Majesté, mon puissant souverain, pardonnez l'offense de votre humble et dévoué serviteur. Ce sont les yeux d'un peintre, or un peintre doit d'abord peindre dans son cœur. Je viens de vous peindre dans mon cœur, ainsi que votre grandeur et votre sagesse. Après quoi je reproduirai cette peinture sur ma toile.

— Il t'est aussi permis de regarder la reine, continua le prince Sable glacé.

Chas d'aiguille jeta un regard sur la reine, puis il baissa la tête :

— Majesté, ma généreuse reine, pardonnez l'offense de votre humble et dévoué serviteur. Je viens de vous peindre dans mon cœur, ainsi que votre noblesse et votre élégance. Après quoi je reproduirai cette peinture sur ma toile.

— Regarde à présent la princesse, notre future reine. Elle aussi, il te faut la peindre.

Le temps que Chas d'aiguille consacra à l'examen de la princesse Goutte de rosée fut encore plus court. Son regard dura l'instant d'un éclair, puis il baissa la tête :

— Majesté, ma princesse bien-aimée, pardonnez l'offense de votre humble et dévoué serviteur. Votre beauté est aussi aveuglante que les rayons du soleil en plein midi et, pour la première fois, j'ai senti fléchir la magie de mon pinceau, mais je viens néanmoins de vous peindre dans mon cœur, ainsi que votre inégalable beauté. Après quoi je reproduirai cette peinture sur ma toile.

Le prince invita ensuite Chas d'aiguille à examiner les ministres. Celui-ci s'exécuta, son regard ne s'arrêtant qu'un instant infime sur le visage de chacun. Puis, il baissa la tête :

— Bien respectés seigneurs, pardonnez l'offense de votre humble et dévoué serviteur. Je viens de vous peindre dans mon cœur, ainsi que votre talent et votre sagacité. Après quoi je reproduirai cette peinture sur ma toile.

— As-tu bien mémorisé chacun d'entre eux ?

Le peintre Chas d'aiguille s'inclina très bas. Son visage était entièrement dissimulé dans l'ombre de sa capuche, si bien que sa robe paraissait vide ou occupée par une ombre noire immatérielle.

— Oui, mon prince.

— Tous ?

— Oui, mon prince, tous. Je peux à présent peindre fidèlement le portrait de chacun d'entre eux, jusqu'au moindre de leurs cheveux.

Les réjouissances ne se terminèrent que tard dans la nuit. Les lumières du palais royal s'éteignirent l'une après l'autre. C'était l'heure la plus sombre avant l'aurore. La lune s'était déjà couchée et des nuages noirs voilaient le ciel d'ouest en est tel un épais rideau noir. La terre paraissait imbibée d'encre, un vent glacial se leva, les oiseaux frissonnèrent dans leurs nids et les fleurs, saisies de frayeur, replièrent leurs pétales.

Deux chevaux jaillirent comme des fantômes hors du palais, galopant vers l'ouest. Ces deux cavaliers étaient le prince Sable glacé et le peintre Chas d'aiguille. Ils gagnèrent un abri souterrain situé à une dizaine de kilomètres de là, le plus profond des abysses de cet océan de nuit, aussi humide et sombre que l'estomac d'un gigantesque monstre à sang froid. Leurs silhouettes tressaillaient à la lueur des torches et leurs corps n'étaient que deux points noirs au bout d'ombres interminables. Chas d'aiguille sortit un rouleau d'un sac en toile, puis il le déroula et le montra au prince : c'était le portrait d'un vieil homme. Une chevelure et une barbe blanche encerclaient son visage comme des flammes argentées. Son regard perçant rappelait celui du jeune peintre, mais il dégageait quelque chose d'encore plus profond. Ce portrait vivant attestait du talent de l'artiste, qui avait su saisir jusqu'au moindre détail.

— Mon prince, voici mon maître, Âme éthérée.

Le prince regarda le tableau et hocha la tête :

— Parfait. Tu as été avisé de le peindre en premier.

— Oui, mon prince, pour éviter qu'il ne me peigne avant moi.

Chas d'aiguille accrocha délicatement la peinture à la paroi humide de l'abri.

— Je peux à présent peindre un nouveau portrait pour vous, dit-il.
Chas d'aiguille sortit un rouleau blanc d'un coin sombre de l'abri.

— Mon prince, voici un tronc de "vague neigeuse". Au bout de cent ans, le tronc de cet arbre de Herxingenmosiken finit par s'enrouler sur lui-même et donne un papier de toute première qualité, idéal pour la peinture. Ma magie n'est efficace que si je peins sur du papier de vague neigeuse.

Il posa le rouleau sur une table de pierre, et tira un morceau qu'il pressa sous une lourde dalle d'obsidienne puis, à l'aide d'une dague affûtée, il découpa le papier en longeant les contours de la dalle. Quand il eut écarté la dalle, le papier était parfaitement aplati. Sa surface d'une blancheur immaculée paraissait presque scintillante. Le peintre sortit quelques accessoires de peinture de son sac en toile.

— Mon prince, regardez ces pinceaux : ils sont faits en poils d'oreille de loup de Herxingenmosiken ; ces pigments en sont aussi originaires : le rouge est produit à partir du sang d'une chauve-souris géante ; le noir est de l'encre d'une seiche pêchée dans les profondeurs marines ; le bleu et le blanc sont extraits de vieilles météorites de la région... Pour les obtenir, il faut les mélanger avec les larmes d'un oiseau géant qu'on appelle le tapis de lune.

— Dépêche-toi donc de peindre, fit le prince, impatient.

— Bien, mon prince, par qui voulez-vous que je commence ?

— Le roi.

Chas d'aiguille se saisit de ses pinceaux et se mit à l'ouvrage. Il peignit de façon spontanée, utilisant des couleurs différentes par petites touches, traçant quelques traits ici et là. Les couleurs sur le papier commencèrent à se faire petit à petit plus nombreuses, mais on ne voyait toujours aucune forme apparaître, c'était comme si le papier était exposé à une pluie multicolore, dont les gouttes perlaient continuellement à la surface. Le papier blanc fut peu à peu entièrement recouvert de couleurs, dessinant une mosaïque tourbillonnante, comme un jardin piétiné par les sabots de chevaux en furie. Le pinceau continua à déambuler dans ce labyrinthe chatoyant, comme s'il n'était pas mû par le peintre, mais que c'était lui qui promenait la main. Fasciné, le prince l'observait à côté. Il brûlait d'envie de l'interroger, mais la naissance des couleurs et leur fusion

avaient un effet hypnotisant, et il était trop subjugué pour pouvoir prononcer le moindre mot. Brusquement, avec la fugacité d'une surface d'eau saisie par le gel, tous les fragments colorés se rejoignirent et prirent sens. Les formes naquirent et, avec elles, les détails.

C'était bien le portrait du roi que venait d'exécuter le peintre Chas d'aiguille : il était vêtu de la même tenue d'apparat que celle qu'il portait lors des festivités au palais et sa tête était ornée d'une couronne d'or. Mais l'expression de son visage était différente. Il n'y avait plus de dignité et de sagesse dans ses yeux. À la place, on y décelait un amalgame d'émotions complexes, l'impression qu'il s'éveillait d'un rêve et éprouvait à la fois égarement, choc et tristesse... et dissimulé derrière tout cela, une peur inexprimable, comme si son plus fidèle compagnon venait soudain de le transpercer de son épée.

— Mon prince, j'ai terminé. Voici le portrait du roi, dit Chas d'aiguille.

— Parfait, fit le prince en hochant la tête avec satisfaction. La lueur des torches se reflétait dans ses pupilles, comme si son âme brûlait au fond d'un puits.

À une dizaine de kilomètres de là, au palais, le roi disparut de sa chambre. Sur son grand lit aux quatre pieds sculptés en bustes de divinités, les couvertures étaient encore imprégnées de sa chaleur et les draps portaient toujours l'empreinte de son corps. Mais le roi s'était volatilisé.

Le prince se saisit de la peinture sur la table en pierre et la jeta sur le sol :

— Je la ferai entoiler, encadrer et je l'accrocherai au mur. Je reviendrai la voir de temps en temps. Passons maintenant à la reine.

Le peintre aplatit un nouveau morceau de papier de vague neigeuse à l'aide de la dalle d'obsidienne, puis il commença le portrait de la reine. Cette fois, le prince ne l'observa pas, il arpentait la pièce. Le

bruit de ses pas résonnait dans l'abri vide. Il ne fallut à Chas d'aiguille que la moitié du temps de la première peinture pour achever celle-ci.

— Mon prince, j'ai terminé. Voici le portrait de la reine.

— Parfait.

Au même moment, au palais, la reine disparut de sa chambre. Sur son grand lit aux quatre pieds sculptés en bustes d'anges, les couvertures étaient encore imprégnées de sa chaleur et les draps portaient toujours l'empreinte de son corps. Mais la reine s'était volatilisée.

Dans la cour extérieure du palais, un chien sembla dénicher quelque chose et jappa. Mais ses aboiements furent aussitôt engloutis par des ténèbres sans fin et il se tut, frappé d'une terreur dont il n'avait jamais fait l'expérience. Tremblant, il se recroquevilla dans un coin et se fondit dans l'obscurité.

— Au tour de la princesse ? demanda le peintre Chas d'aiguille.

— Non, finis d'abord les portraits des ministres. Ils sont plus dangereux. Bien sûr, contente-toi de peindre ceux qui sont loyaux envers le roi. Tu te souviens d'eux, n'est-ce pas ?

— Naturellement, mon prince, je me souviens de tout. Je peux peindre fidèlement le portrait de chacun d'entre eux, jusqu'au moindre de leurs cheveux.

— Bien, fais vite. Que tout soit terminé avant le lever du jour.

— Cela sera fait, mon roi. Avant que le soleil se lève, j'aurai peint les ministres fidèles au roi, ainsi que la princesse. Tous auront été capturés dans mes peintures.

Chas d'aiguille aplatit en une seule fois plusieurs feuilles de vague neigeuse, et il commença à peindre fiévreusement. À chaque nouvelle peinture achevée, le sujet dont il faisait le portrait s'évanouissait de son lit. À mesure que la nuit avançait, le prince Sable glacé accrochait un à un les portraits des disparus au mur de l'abri.

La princesse Goutte de rosée fut surprise dans son sommeil par le bruit de quelqu'un frappant à la porte de sa chambre. Le son se faisait insistant et sonore. Jamais personne n'avait ainsi osé toquer à sa porte. Elle se leva de son lit, mais quand elle s'approcha de la porte, elle vit que Tante Largesse l'avait déjà ouverte pour elle. Tante Largesse était la nourrice de la princesse Goutte de rosée : elle s'était occupée d'elle tout au long de sa jeune vie, si bien que la princesse se sentait plus proche d'elle que de sa mère génitrice, la reine. Tante Largesse vit que le chef des gardes du palais se tenait à la porte, son armure encore imprégnée du souffle glacial de la nuit.

— Quelle effronterie ! Comment oses-tu réveiller ta princesse ? Elle qui a tant de mal à dormir ces derniers jours !

Le chef des gardes n'accorda aucune attention aux remontrances de la nourrice. Il se hâta de s'incliner révérencieusement devant la princesse et lança :

— Majesté, quelqu'un veut vous parler !

Puis il s'éclipsa sur le côté, laissant apparaître celui qui se tenait derrière lui : un vieillard au visage cerclé d'une chevelure et d'une barbe blanche comme des flammes argentées. Son regard était perçant, mais profond. C'était le premier homme dont Chas d'aiguille avait présenté le portrait au prince Sable glacé. Son visage et sa cape étaient couverts de poussière et ses bottes dégouлинаient de boue. Il avait manifestement fait un long voyage pour venir jusqu'ici. Il portait sur son dos un grand sac en toile et, détail étrange, il tenait dans la main un parapluie ouvert. Plus étrange encore était la manière dont il le faisait sans cesse tourner. En regardant plus en détail le parapluie, on devinait la raison de cette attitude singulière : la toile et le manche du parapluie étaient d'un noir de jais et, à l'embout de chaque baleine était fixée une petite bille faite dans une sorte de pierre translucide, qui devait peser un certain poids ; cependant, les tiges soutenant les baleines étaient toutes rompues. Ce n'était donc qu'en faisant tourner sans relâche le parapluie pour secouer les petites pierres au bout des baleines qu'on pouvait maintenir la toile ouverte.

— Comment oses-tu faire entrer un étranger ici ? Qui est ce vieillard ? demanda Tante Largesse sur un ton réprobateur en pointant le vieil homme.

— Les sentinelles l'ont arrêté, bien sûr, mais il a dit que... Le chef des gardes regarda la princesse avec anxiété : Il a dit que le roi n'était plus...

— Que dis-tu ? Es-tu donc devenu fou ? hurla Tante Largesse.

La princesse demeura muette. Elle étreignait sa chemise de nuit.

— Le roi a bel et bien disparu, de même que la reine. Je les ai envoyé chercher, leurs chambres sont vides.

La princesse cria d'effroi et attrapa d'une main Tante Largesse pour ne pas perdre l'équilibre.

Le vieillard prit la parole :

— Votre Altesse, permettez-moi de tout vous expliquer.

— Laissez entrer ce vieil homme. Toi, surveille la porte, ordonna la princesse au chef des gardes.

Le parapluie tournoyant toujours dans sa main, le vieillard s'inclina devant la princesse, impressionné de la vitesse avec laquelle la princesse avait pu retrouver son calme.

— Que fais-tu donc avec ce parapluie ? Te prends-tu pour un clown de cirque ? se moqua Tante Largesse.

— Je dois maintenir ce parapluie ouvert, ou je disparaîtrai, comme le roi et la reine.

— Alors, entrez avec votre parapluie, dit la princesse. Tante Largesse ouvrit la porte en grand pour laisser le vieillard passer le seuil avec son parapluie.

Une fois à l'intérieur, le vieil homme posa son sac en toile sur le sol et poussa un long soupir de fatigue, tout en continuant à faire tourner son parapluie noir dont les petites billes en pierre scintillaient à la lumière des bougies, projetant sur les murs de la chambre un tourbillon de petites étoiles.

— Je suis le peintre Âme éthérée, de Herxingemosiken. Le nouveau peintre royal, Chas d'aiguille, était mon élève.

— Je l'ai vu, en effet, fit la princesse en hochant la tête.

— Et lui, vous a-t-il vue ? Vous a-t-il regardée ? demanda avec angoisse Âme éthérée.

— Oui, il m'a vue, bien sûr.

— C'est une catastrophe, Votre Altesse, une véritable catastrophe ! Âme éthérée lâcha un long soupir. C'est un démon, dont l'art

diabolique peut changer les êtres en peintures.

— La belle affaire ! souffla Tante Largesse. N'est-ce pas là le travail d'un peintre ?

Âme éthérée secoua la tête :

— Vous ne comprenez pas : une fois qu'il a terminé de peindre son sujet, celui-ci disparaît du monde des vivants, il devient une peinture morte.

— Pourquoi n'a-t-on pas immédiatement envoyé des gardes pour le tuer ?

Depuis la porte, le chef des gardes lança :

— Tous mes hommes sont partis à sa recherche, mais ils ne l'ont pas trouvé. J'ai voulu aller voir le ministre de la Guerre et lui demander d'ordonner aux soldats de la garnison royale de nous prêter main-forte, mais ce vieillard m'a soutenu qu'il n'y avait sans doute plus de ministre non plus.

— La garnison royale ne sera d'aucune aide, affirma Âme éthérée. Le prince Sable glacé et Chas d'aiguille ont sans doute quitté le palais depuis longtemps. Chas d'aiguille peut parvenir à tuer n'importe qui au palais en peignant n'importe où dans le monde.

— Le prince Sable glacé, dis-tu ? demanda Tante Largesse.

— Oui, le prince a engagé Chas d'aiguille pour éliminer le roi et la reine, ainsi que leurs serviteurs les plus loyaux, dans le but de monter sur le trône.

Âme éthérée constata que ni la princesse, ni Tante Largesse, ni même le chef des gardes, ne paraissaient surpris par cette révélation.

— Mais, pour l'heure, il faut agir sans tarder ! Chas d'aiguille peut peindre la princesse à tout moment – peut-être a-t-il même déjà commencé.

Tante Largesse pâlit de terreur, elle enlaça la princesse, comme si elle pouvait la protéger ainsi.

Le vieux peintre poursuivit :

— Je suis le seul à pouvoir l'arrêter. Il m'a peint, moi aussi, mais ce parapluie me protège contre son sort. Cependant, si je peins à mon tour Chas d'aiguille, il disparaîtra.

— Qu'attends-tu donc ? cria Tante Largesse. Peins, je te tiendrai ton parapluie.

Encore une fois, Âme éthérée secoua la tête :

— Impossible, la magie ne marchera que si je peins sur du papier de vague neigeuse, or les feuilles que j'ai apportées avec moi ne sont pas aplaties. Il m'est impossible de faire son portrait.

Tante Largesse ouvrit le sac en toile du peintre et en sortit un tronc de vague neigeuse. L'écorce avait déjà été enlevée et il se présentait sous l'apparence d'un rouleau blanc. Tante Largesse et la princesse tirèrent une portion de papier, qui suffit à elle seule à illuminer la pièce. Elles essayèrent d'aplatir le papier sur le sol, mais malgré tous leurs efforts, la feuille se roulait de nouveau en boule à peine l'avaient-elles relâchée.

— C'est impossible ! Seule une dalle d'obsidienne de Herxingenmosiken est capable d'aplatir du papier de vague neigeuse, et ce genre de dalle est rarissime. J'en possédais une, mais Chas d'aiguille me l'a dérobée.

— Ne peut-on donc pas aplatir cette feuille avec autre chose ?

— Non. Seule l'obsidienne de Herxingenmosiken en est capable. J'espérais en venant ici pouvoir reprendre ma dalle à Chas d'aiguille.

— Herxingenmosiken ? Une obsidienne ? Tante Largesse se frappa la tête : J'ai un fer que j'utilise pour repasser les robes d'apparat de la princesse : il a été fabriqué à Herxingenmosiken, en obsidienne !

— Je peux peut-être essayer... fit Âme éthérée en lui adressant un signe de la tête.

Tante Largesse se retourna et sortit en courant de la chambre, puis elle revint en un éclair avec un fer noir et brillant. La princesse et elle tirèrent une nouvelle portion du rouleau de vague neigeuse et se servirent du fer pour aplatir un coin sur le sol. Quelques secondes plus tard, elles relâchèrent le fer. Comme ils l'avaient espéré, le bout de papier était maintenant plat.

— Tenez-moi le parapluie ! Je m'occupe d'aplatir le papier ! cria le peintre à Tante Largesse, tout en l'exhortant ainsi : Ce parapluie doit sans cesse être ouvert, s'il se refermait, je disparaîtrais à mon tour ! Il observa un instant Tante Largesse faire tourner le parapluie puis, rassuré, il se baissa pour repasser le papier, aplatissant petite portion par petite portion.

— Ne pouviez-vous pas réparer les baleines ? demanda la princesse

en examinant le parapluie.

— Votre Altesse, l'histoire de ce parapluie est édifiante, dit le vieux maître, la tête baissée, en continuant à aplatir le papier. Jadis, tous les peintres de Herxingenmosiken possédaient un tel pouvoir. En dehors des êtres humains, ils étaient aussi en mesure d'enfermer animaux et végétaux dans leurs peintures. Mais un jour vint au pays un dragon des abysses. Cette créature d'un noir d'encre pouvait se déplacer à la fois dans les eaux et dans les airs. Trois peintres tentèrent de la capturer dans leurs toiles, mais celle-ci continuait à planer et à nager. Les peintres réunirent donc une somme d'argent avec laquelle ils enrôlèrent un guerrier-sorcier qui terrassa le dragon des abysses d'un coup de son épée de feu. Ce combat épique fit bouillonner la mer qui bordait Herxingenmosiken. La carcasse du dragon des abysses fut presque entièrement réduite en cendres, mais je réussis néanmoins à recueillir quelques fragments d'os du dragon avec lesquels je fabriquai ce parapluie. Je conçus la toile à partir de la membrane des ailes de la créature. Les os me servirent à faire le manche, la poignée et les baleines. Quant aux billes de pierre suspendues aux embouts des baleines, ce sont des pierres récupérées dans le rein du dragon. Celui qui détient ce parapluie est ainsi protégé de quiconque souhaite le capturer dans sa peinture. Mais le parapluie a malheureusement été brisé. J'ai remplacé les tiges en os de dragon par des tiges en bambou, mais la magie a disparu, elle n'est revenue que lorsque j'ai ôté les parties en bambou. Après quelques expériences, j'ai découvert qu'on ne pouvait pas non plus se servir de sa main pour tenir la toile. En réalité, aucune autre substance en dehors de celles issues du dragon ne peut être utilisée sur ce parapluie. Comme il ne me restait plus aucun fragment d'os, je n'avais qu'un seul choix : celui de le faire tourner sans cesse pour qu'il reste ouvert...

Une horloge sonna dans un coin de la chambre. Âme éthérée leva la tête : il ferait bientôt jour. Il jeta un regard sur son papier de vague neigeuse dont la portion aplatie sur le sol n'était pas plus large que sa paume. C'était loin de suffire pour peindre le portrait de Chas d'aiguille. Il lâcha le fer et soupira.

— Il est trop tard. Il me faudra encore longtemps avant de pouvoir terminer cette peinture. Il est trop tard... Chas d'aiguille aura fini de

peindre la princesse d'un instant à l'autre. Vous deux... Il pointa Tante Largesse et le chef des gardes : Chas d'aiguille vous a-t-il vus ?

— Je suis sûre que non, répondit Tante Largesse.

— Je l'ai aperçu de loin, quand il a pénétré dans le palais, mais je suis certain qu'il n'a pas fait attention à moi, dit le chef des gardes.

— Très bien, fit le vieux peintre en se relevant. Accompagnez la princesse sur la mer des Taotie et rejoignez le prince Eau profonde sur l'île des Tombes !

— Mais... même si nous parvenons jusqu'à la mer des Taotie, nous ne pourrons jamais accoster sur l'île des Tombes, vous savez bien que la mer est pleine de...

— Vous verrez le moment venu, c'est votre seule chance. Dès que le soleil sera levé, tous les ministres fidèles au roi auront été peints et la garnison royale se retrouvera sous les ordres du prince Sable glacé. Seul le prince Eau profonde peut encore l'en empêcher.

— Mais lorsque le prince Eau profonde sera de retour au palais, ne sera-t-il pas lui aussi capturé par Chas d'aiguille ? demanda la princesse.

— N'ayez crainte, Votre Altesse, il n'en sera rien. Chas d'aiguille ne pourra peindre le prince Eau profonde, c'est le seul être du royaume que Chas d'aiguille est incapable de peindre car, par chance, je ne lui ai enseigné que la peinture occidentale, et non l'art oriental.

Nul ne comprit quel était le sens des paroles d'Âme éthérée, mais le vieux peintre ne fournit aucune explication de plus et se contenta d'ajouter :

— Il vous faut absolument ramener le prince Eau profonde au palais et tuer Chas d'aiguille. Vous devrez ensuite trouver le portrait de la princesse et le brûler pour qu'elle soit définitivement hors de danger.

— Et si nous parvenons à trouver ceux du roi et de la reine... ? s'empressa de demander la princesse, en tirant sur la manche du vieux peintre.

Celui-ci secoua lentement la tête :

— Votre Altesse, il est trop tard, ils ne sont déjà plus de ce monde. Ce ne sont plus que des peintures désormais. Si vous trouvez leurs portraits, ne les brûlez pas, gardez-les pour honorer leur mémoire.

Accablée de tristesse, la princesse Goutte de rosée s'effondra sur le

sol et éclata en sanglots, la tête entre les mains.

— Princesse, l'heure n'est pas aux lamentations. Si vous voulez venger vos parents, il faut vous mettre en route, vite ! tempêta le vieux peintre, puis se tournant vers Tante Largesse et le chef des gardes, il ajouta : Prenez garde, avant d'avoir trouvé et détruit le portrait de la princesse, il vous faudra sans cesse agiter le parapluie pour elle, vous ne pourrez la quitter sous aucun prétexte ! Il saisit le parapluie des mains de Tante Largesse et continua à le faire tourner. Ne le faites pas tourner trop lentement, car il risquerait de se fermer ; ni trop vite, car ce parapluie est ancien, et il risquerait de se disloquer. Cet objet a une âme : si vous le tournez trop lentement, il pousse le cri d'un oiseau, écoutez, comme ceci...

Le vieux peintre ralentit le rythme de son geste et les petites billes fixées aux embouts des baleines s'affaîsèrent. On entendit alors un chant pareil à celui d'un rossignol. Ce son devenait plus aigu à mesure que le parapluie ralentissait. Le peintre reprit une cadence normale, et le chant d'oiseau devint plus faible, jusqu'à disparaître.

— Si vous le tournez trop vite, il se met à sonner, comme ceci...

Le peintre accéléra la vitesse et on entendit cette fois le son d'un carillon, de plus en plus fort.

— Bien, à présent, hâtez-vous, dit-il, en tendant le parapluie à Tante Largesse.

— Vieillard, partons ensemble sous le parapluie, dit la princesse Goutte de rosée en séchant ses larmes.

— Impossible. Le parapluie noir ne peut protéger qu'un seul être. Si deux personnes peintes par Chas d'aiguille se trouvent sous le parapluie, ils disparaissent tous deux, et d'une mort plus violente : la moitié de chacun d'entre eux se retrouve capturée dans le tableau, et l'autre reste à l'extérieur... Pressez-vous d'agiter le parapluie pour la princesse ! Plus le temps passe, plus le danger se rapproche. Chas d'aiguille peut avoir fini de la peindre à tout moment !

Hésitante, Tante Largesse regarda la princesse, puis Âme éthérée.

— C'est moi qui ai transmis l'art de la peinture à cette crapule, c'est à moi qu'il revient d'en assumer les conséquences. Qu'attends-tu ? Tu veux donc voir la princesse disparaître devant tes yeux ?

À cette phrase, Tante Largesse tressaillit et déplaça immédiatement

le parapluie au-dessus de la tête de la princesse.

Le vieux peintre caressa sa barbe blanche et sourit avec bienveillance :

— Voilà qui est bien. J'ai consacré ma vie à la peinture, et je vais finir par en devenir une moi-même. Quoi de plus approprié ? Quelque crapule qu'il soit, Chas d'aiguille est un artiste de talent. Ce sera un magnifique portrait...

Le corps d'Âme éthérée devint peu à peu transparent, et il finit par se dissiper comme une volute de brume.

La princesse observa cet espace vide où venait de s'évaporer le vieux peintre et murmura :

— Bien, mettons-nous en route vers la mer des Taotie.

— Hâte-toi de venir tourner le parapluie pour la princesse, je dois préparer nos affaires, lança la nourrice au chef des gardes, qui attendait toujours à la porte.

Ce dernier récupéra le parapluie et lança :

— Il faut agir vite. Tous les soldats qui se trouvent à l'extérieur sont maintenant à la solde du prince Sable glacé. Quand il fera jour, nous ne pourrons plus nous échapper du palais.

— Mais je dois tout de même prendre des affaires pour la princesse ! Elle n'a jamais franchi la porte du palais ! Je dois emporter sa cape, ses bottes, plusieurs vêtements de rechange, son eau... et aussi ce savon de Herxingemosiken ! La princesse ne s'endormira pas si elle ne s'est pas lavée avec... continuait à piailler Tante Largesse après être sortie de la chambre.

Une demi-heure plus tard, lorsque les premiers rayons de l'aurore apparurent à l'horizon, une carriole légère sortit par une porte latérale du palais. Ses passagers étaient habillés en roturiers. À sa tête, le chef des gardes conduisait à vive allure, tandis qu'à l'arrière Tante Largesse agitait le parapluie pour la princesse. La carriole disparut bientôt dans le brouillard.

Au même instant, dans le sombre abri souterrain, Chas d'aiguille venait tout juste d'achever le portrait de la princesse Goutte de rosée. Il affirma au prince que c'était le plus beau portrait qu'il avait jamais peint.

17. Animal hybride légendaire, le taotie (prononcer “taotié”) emprunte certains de ses traits au dragon, au tigre, voire au bœuf et au bélier. Il est souvent décrit comme féroce et vorace, ce qui lui vaut d’être parfois traduit par “glouton”. On le retrouve comme motif sur des récipients en bronze, datant notamment des dynasties Shang et Zhou. (N.d.T.)

Deuxième conte de Yun Tianming : La mer des Taotie

Une fois qu'ils furent sortis du palais royal, la carriole conduite par le chef des gardes se mit à rouler à vive allure sur le restant du chemin. Tous trois étaient inquiets. Dans cette atmosphère de fin de nuit, ils sentaient que des ombres étaient tapies dans chaque bosquet et dans chaque champ traversé. Quand le ciel commença à pâlir, la carriole gravit une petite colline. Quand ils parvinrent au sommet, le chef des gardes stoppa la carriole. Les trois passagers se retournèrent pour regarder le chemin parcouru jusqu'ici. Le territoire du royaume s'étendait sous leurs pieds, et la route par laquelle ils avaient pris la fuite dessinait une ligne séparant le monde en deux. À l'une de ses extrémités, se dressait le palais, sorte de jeu de construction oublié dans le lointain. Ils n'aperçurent aucune troupe lancée à leur poursuite : le prince Sable glacé croyait certainement que la princesse était déjà morte.

Ils purent alors continuer leur route, toujours à bonne allure, mais le cœur plus léger. Tandis que le ciel continuait à s'illuminer, le monde autour d'eux prenait l'aspect d'un paysage en train d'être peint. Les contours apparurent tout d'abord flous, et les couleurs, troubles, mais bientôt, les lignes du paysage devinrent plus nettes et les couleurs, plus vives. L'instant qui précéda le lever du soleil, la peinture était achevée. La princesse, qui avait toujours vécu au palais, n'avait jamais vu autant de couleurs et sur d'aussi grandes étendues : le vert des prairies, des forêts et des champs, le rouge vif et le jaune tendre des fleurs sauvages, le reflet argenté du ciel auroral à la surface des lacs, le blanc neigeux des troupeaux de moutons... Quand le soleil s'éleva, ce fut comme si le peintre ayant réalisé ce merveilleux tableau saupoudrait son œuvre d'une poignée de poudre d'or.

— C'est si beau à l'extérieur, on se croirait au milieu d'un tableau, lâcha la princesse avec un soupir d'admiration.

— Oui, princesse, mais dans celui-ci, vous êtes en vie, tandis que dans l'autre, non, rétorqua Tante Largesse tout en continuant à faire tourner le parapluie.

À ces mots, la princesse repensa à ses parents disparus et se força à retenir ses larmes. Elle n'était plus une enfant et devrait bientôt prendre en main le destin du royaume.

Ils se mirent à parler du prince Eau profonde.

— Pourquoi a-t-il été exilé sur l'île des Tombes ? demanda la princesse.

— Les gens disent que c'est un monstre, répondit le chef des gardes.

— Le prince Eau profonde n'est pas un monstre ! protesta Tante Largesse.

— On raconte que c'est un géant.

— Ce n'est pas un géant ! Je l'ai pris dans mes bras quand il était enfant ! Ce n'était pas un géant !

— Vous verrez bien quand nous arriverons sur la rive. C'est un géant, nombreux sont ceux qui peuvent en témoigner.

— Et quand bien même ce serait vrai, il reste prince après tout, pourquoi l'avoir exilé sur l'île ? demanda la princesse.

— Il n'a pas été exilé. Un jour, alors que ce n'était qu'un enfant, il a pris sa barque pour aller pêcher sur l'île des Tombes. Mais au même moment, les taotie envahissaient la mer. Il n'a jamais pu revenir et il a dû se résoudre à vivre sur l'île.

Maintenant qu'il faisait jour, les passants et les carrioles étaient plus nombreux sur la route. Comme la princesse n'était presque jamais sortie du palais, les sujets du royaume ne la connaissaient pas. De plus, elle dissimulait son visage sous un voile, qui ne révélait que ses deux yeux. Pourtant, ceux qui croisaient son regard étaient pétrifiés d'admiration devant sa beauté. Certains félicitaient le beau et fougueux jeune homme qui conduisait la carriole et plaisantaient sur cette vieille mère qui agitait bizarrement un parapluie au-dessus de la tête de sa fille. Mais personne ne s'étonnait outre mesure, croyant qu'elle voulait simplement la protéger des rayons du soleil.

Midi arriva vite et le chef des gardes abattit pour le déjeuner deux

lapins avec son arc et ses flèches. Tous trois bivouaquèrent dans une clairière en bordure de la grand-route. La princesse Goutte de rosée caressait l'herbe fraîche sur laquelle elle était assise, humant les fragrances des jeunes pousses et des fleurs tout juste épanouies, contemplant les taches de lumière projetées sur le sol par les rayons du soleil qui perçaient à travers les feuilles des arbres, écoutant les chants des oiseaux de la forêt et la mélodie de la flûte d'un petit pâtre dans le lointain. Devant ce nouveau monde, elle débordait de curiosité et de surprise.

Tante Largesse, elle, soupirait :

— Princesse, je suis si désolée que nous nous retrouvions si loin du palais.

— Je trouve au contraire que l'extérieur du palais est bien plus intéressant que l'intérieur !

— Princesse, vous n'y pensez pas ! Vous ne connaissez rien des dangers du dehors. C'est aujourd'hui le printemps, mais l'hiver, il fait terriblement froid et, l'été, terriblement chaud ! À l'extérieur, des vents se lèvent, des tempêtes éclatent, sans parler de toutes les mauvaises rencontres que l'on risque de faire ! À l'extérieur...

— Mais je ne connaissais rien de l'extérieur. Au palais, on m'enseigne la musique, la peinture, le chant, la composition, les mathématiques et deux langues que personne ne parle déjà plus. Mais jamais quiconque ne m'a raconté comment c'était, à l'extérieur. Comment pourrais-je être en mesure de gouverner le royaume ?

— Princesse, les ministres vous aideront.

— Tous les ministres qui pouvaient m'aider ont été capturés par les peintures de Chas d'aiguille... Il n'empêche : je trouve l'extérieur bien plus intéressant !

Ils auraient pu parcourir le chemin entre le palais et la mer en une journée, mais ils refusaient d'emprunter les axes trop fréquentés et ils contournaient chaque ville qui se trouvait sur leur route. Ils n'arrivèrent donc qu'au milieu de la nuit.

La princesse Goutte de rosée n'avait jamais vu un ciel étoilé aussi large. C'était aussi la première fois qu'elle comprenait réellement la

signification du silence et de l'obscurité. Les torches de la carriole n'éclairaient qu'un petit espace de la route et, derrière eux, le monde n'était qu'une étendue de velours noir. Les bruits des sabots paraissaient si sonores qu'ils semblaient vouloir faire tomber les étoiles. La princesse tira soudain le chef des gardes par le bras, lui demandant d'arrêter la voiture.

— Écoutez, quel est ce bruit ? On dirait la respiration d'un géant.

— Votre Altesse, c'est la mer.

Ils avancèrent encore un moment. La princesse vit dans la pénombre des deux côtés de la route des objets aux formes indiscernables, comme des grandes bananes.

— Qu'est-ce donc ? demanda-t-elle.

Le chef des gardes arrêta de nouveau la carriole, descendit et, muni d'une torche, il marcha jusqu'à l'un de ces objets :

— Votre Altesse, je suppose que vous connaissez ceci.

— Un bateau ?

— Oui, un bateau.

— Mais pourquoi ce bateau se trouve-t-il sur terre ?

— Car la mer est peuplée de taotie.

La lueur des torches révélait une embarcation déjà très ancienne et à moitié recouverte de sable, de sorte que la partie qui saillait hors de terre ressemblait au squelette d'une créature gigantesque.

— Oh, regardez là-bas ! s'exclama la princesse en désignant un endroit devant elle. On dirait un grand serpent blanc !

— Ne craignez rien, Votre Altesse, ce n'est pas un serpent, c'est une vague d'écume, nous sommes arrivés au bord de la mer.

La princesse et Tante Largesse, qui avait passé toute la journée à agiter le parapluie, descendirent de carriole. Goutte de rosée n'avait jamais vu la mer qu'en peinture : pour elle, la mer était bleue sous un ciel bleu, et bien différente de ces flots noirs surplombés d'un plafond étoilé. Elle était subjuguée par cette immensité mystérieuse baignant dans la lumière des étoiles. On aurait dit un autre ciel, liquide celui-ci. Elle s'avança vers la mer, comme mue par une force invisible, mais elle fut arrêtée par le chef des gardes et Tante Largesse.

— Princesse, il est trop dangereux de s'approcher de la mer, dit le chef des gardes.

— J'ai l'impression que l'eau devant nous n'est pas si profonde. Risquerais-je de me noyer ? demanda la princesse en montrant l'écume blanche laissée sur le sable.

— Ce sont les taotie, princesse. Ils vous déchireraient en lambeaux et vous dévoreraient, glissa Tante Largesse.

Le chef des gardes se saisit d'une planche abandonnée, s'avança vers le bord et la lança dans la mer. Celle-ci oscilla quelques instants à la surface puis, rapidement, des ombres noires jaillirent de l'eau et fondirent sur elle. La majeure partie du corps de ces créatures se trouvant sous l'eau, on ne pouvait en deviner la taille. Leurs écailles, dont les taotie semblaient recouverts, scintillèrent à la lumière de la torche. Trois ou quatre ombres noires luttèrent un instant sous l'eau. On entendit le claquement des vagues, puis des bruits de morsure, et la planche disparut.

— Avez-vous vu ? Ils seraient capables de réduire un grand bateau en miettes en l'espace de quelques instants, dit le chef des gardes.

— Et l'île des Tombes ? demanda Tante Largesse.

— Dans cette direction, indiqua le chef des gardes en pointant l'horizon. On ne la distingue pas la nuit, on la voit seulement lorsque le ciel est clair.

Ils campèrent sur la plage. Tante Largesse confia le parapluie au chef des gardes, et sortit une petite bassine en bois de la carriole.

— Princesse, vous ne pourrez pas vous laver aujourd'hui, mais vous pourrez au moins vous débarbouiller le visage.

Le chef des gardes rendit le parapluie à Tante Largesse et dit qu'il allait chercher de l'eau, puis il disparut avec la bassine dans le noir de la nuit.

— C'est un brave garçon, dit Tante Largesse en baillant.

Le chef des gardes revint vite avec de l'eau pure, qu'il avait trouvée on ne sait où. Tante Largesse lava le visage de la princesse à l'aide d'un fragment de savon qu'elle se contenta de tremper un instant dans l'eau. Après un léger bruit, la bassine se remplit aussitôt d'une mousse blanche qui recouvrit bientôt tout le récipient, s'échappant même par les bords.

Le chef des gardes observa un instant la mousse puis demanda à voir le savon.

Tante Largesse s'en saisit avec précaution et le lui tendit :

— Fais attention, il est plus léger qu'une plume, il risquerait de s'envoler.

Le chef des gardes s'empara du savon et constata en effet qu'il ne pesait presque rien, c'était comme s'il tenait une ombre blanche dans la main.

— C'est un vrai savon de Herxingenmosiken. J'ignorais qu'il y en avait encore...

— Je n'en ai que deux que je conserve au palais. Et je crois bien qu'il ne reste que ceux-ci dans le royaume tout entier. Je les avais achetés il y a bien longtemps pour la princesse. Tous les produits qui viennent de Herxingenmosiken sont de très bonne qualité. Dommage qu'on en trouve de moins en moins facilement, expliqua Tante Largesse, avant de récupérer le savon et de l'envelopper délicatement.

En regardant la mousse blanche, la princesse repensa pour la première fois de la journée à sa vie au palais. Chaque soir, dans sa sublime salle de bains, la grande baignoire se recouvrait de cette mousse et les multiples lampes de la pièce l'illuminaient de blanc, comme un nuage qu'on aurait attrapé pour elle dans le ciel ; les bulles apparaissaient parfois iridescentes, comme des pierres précieuses. En se baignant au milieu de la mousse, la princesse était inondée d'une merveilleuse volupté, elle se sentait fondre, devenir une partie de la mousse et cet indicible sentiment de confort lui donnait l'envie de ne plus jamais bouger. C'est alors que des servantes la sortaient de sa baignoire, la séchaient et la transportaient dans son lit. Cette sensation merveilleuse pouvait durer jusqu'au lendemain matin.

Le visage de la princesse, lavé avec le savon de Herxingenmosiken, était doux et détendu, mais son corps était encore raidi de fatigue. Après un dîner frugal, elle s'allongea sur la plage, voulant dormir sur une planche avant de s'apercevoir qu'il était plus confortable de dormir à même le sol. Le matelas moelleux du sable conservait encore la chaleur des rayons du jour, et elle se sentit enveloppée par une grande main chaude. bercée par la mélodie des vagues, elle trouva rapidement le sommeil.

Au bout d'un certain temps, la princesse Goutte de rosée fut réveillée en sursaut de ses songeries enchantées par un bruit de

sonnette provenant du parapluie noir. Tante Largesse était endormie à ses côtés et c'était maintenant le chef des gardes qui agitait pour elle le parapluie. Le feu était éteint et le ciel s'était drapé d'un manteau de velours noir. La silhouette du chef des gardes se découpait sur la voûte étoilée, dont seule l'armure reflétait les lumières. Ses cheveux étaient soufflés par la brise. Le parapluie tourbillonnait en équilibre dans sa main, comme un petit dôme qui lui dissimulait la moitié du ciel. Elle n'était pas en mesure de voir ses yeux, mais elle put sentir son regard, ainsi que celui des multitudes d'étoiles qui la contemplaient.

— Je vous demande pardon, Votre Altesse, j'ai tourné un peu trop vite, murmura le chef des gardes.

— Quelle heure est-il ?

— Plus de minuit.

— Nous sommes bien loin de la mer.

— Princesse, c'est marée basse, l'eau a reculé. Elle reviendra demain matin.

— Faites-vous des tours de rôle pour tenir le parapluie ?

— Oui, Votre Altesse, Tante Largesse l'a tenu toute la journée, je m'en occuperai cette nuit.

— Tu as passé la journée à conduire la carriole, je vais m'en occuper. Prends du repos.

La princesse Goutte de rosée fut elle-même surprise de sa sollicitude à son égard. Dans ses souvenirs, c'était la première fois qu'elle s'inquiétait pour quelqu'un d'autre.

— Non, hors de question, Votre Altesse, votre main est si délicate, vous allez avoir des ampoules. Laissez-moi plutôt tenir le parapluie pour vous.

— Quel est ton nom ?

Ils avaient chevauché pendant une journée déjà et elle ne lui demandait son nom que maintenant. Elle aurait trouvé cela normal il y a encore peu de ne jamais lui avoir posé la question, mais elle se sentait à présent un peu coupable.

— Je me nomme Longue voile.

— Voile ? fit la princesse en tournant la tête.

Ils campaient à côté d'un large bateau qui les protégeait des vents marins. Contrairement aux autres embarcations échouées sur la plage,

le mât de celui-ci était encore intact et ressemblait à une longue épée pointée vers le ciel.

— Une voile, c'est bien ce grand morceau de tissu qu'on accroche sur ce genre de poteau en bois ?

— Oui, princesse, un mât. On y accroche la voile, et le vent pousse le bateau.

— Les voiles sont si blanches sur la mer, c'est très joli.

— Dans les peintures peut-être, mais les vraies voiles ne sont pas si blanches.

— Je crois que toi aussi, tu viens de Herxingenmosiken ?

— Oui, mon père y était architecte. Il a emmené toute sa famille ici lorsque je n'étais encore qu'un enfant.

— As-tu envie de rentrer chez toi ? Je veux dire, à Herxingenmosiken ?

— Pas vraiment, j'ai quitté cet endroit quand j'étais enfant et je n'en ai que peu de souvenirs. Et même si je le souhaitais, ce serait inutile, je ne partirai jamais du Royaume sans histoire.

Au loin, les vagues se heurtaient avec fracas, comme si elles répétaient les paroles de Longue voile : je ne partirai jamais, je ne partirai jamais...

— Raconte-moi des histoires du monde extérieur. Je n'en connais aucune, implora la princesse.

— Vous n'avez pas besoin de les connaître. Vous êtes la princesse du Royaume sans histoire. Il est naturel que vous ne connaissiez aucune histoire. À vrai dire, princesse, les gens à l'extérieur du palais ne racontent pas non plus d'histoires à leurs enfants. Mais mes parents étaient différents, ils étaient originaires de Herxingenmosiken, et ils m'en ont raconté quelques-unes.

— Mon père m'a un jour confié qu'il y avait jadis des histoires dans le Royaume sans histoire.

— C'est vrai... Princesse, vous savez sans doute que le royaume est encerclé par la mer, et que le palais se trouve au centre du royaume ? Quelle que soit la direction que vous prenez, vous finirez toujours par rejoindre la côte. Le Royaume sans histoire est une île gigantesque.

— Bien sûr, je sais cela.

— Autrefois, la mer autour du royaume n'était pas appelée la mer

des Taotie, car aucune de ces créatures ne peuplait ses eaux. Les bateaux pouvaient y naviguer à leur guise, et relier sans peine le Royaume sans histoire à Herxingemosiken. Mais le Royaume sans histoire s'appelait alors le Royaume des histoires, et la vie y était bien différente d'aujourd'hui.

— Comment ça ?

— En ce temps-là, la vie regorgeait d'histoires, de changements et de surprises. Il se trouvait dans le royaume de nombreuses villes prospères et le palais n'était pas cerné de forêts et de champs, mais entouré par une capitale florissante. Partout dans la ville, on pouvait acquérir des trésors merveilleux et des objets fantastiques venant de Herxingemosiken, qui arrivaient par bateaux entiers dans le Royaume sans histoire – oh, je veux dire, le Royaume des histoires. Le destin était imprévisible, c'était comme si vous chevauchiez sur un sentier de montagne : vous pouviez tout aussi bien parvenir au sommet et, l'instant d'après, chanceler et chuter au fond d'un ravin. La vie était pleine d'opportunités et de dangers, les pauvres pouvaient devenir riches en une nuit, et les riches pouvaient perdre leur fortune d'un instant à l'autre. Quand le matin venait, nul ne savait ce qui lui arriverait ni qui il rencontrerait pendant la journée. Ce n'était partout qu'effervescence et étonnement.

Mais un beau jour, un bateau marchand venu de Herxingemosiken rapporta dans ses cales une solide barrique en fonte contenant un poisson extraordinaire, entièrement noir, de la taille d'un doigt. Le marchand fit une démonstration publique au marché : il inséra une épée dans la barrique. Il y eut quelques bruits assourdissants et quand le marchand retira l'épée, elle était si dévorée qu'elle ressemblait désormais à une scie. Ce poisson était un taotie, une créature d'eau douce vivant dans les flaques d'eau au plus profond des grottes de Herxingemosiken. On commença alors à vendre des taotie sur tous les marchés du royaume, car si leurs dents étaient minuscules, elles étaient aussi solides que du diamant et pouvaient servir d'outils. Leurs écailles tranchantes étaient utilisées comme flèches ou comme petits couteaux. De plus en plus de taotie furent importés dans le royaume depuis Herxingemosiken. Jusqu'au jour où un typhon fit sombrer corps et âme un bateau qui transportait à son bord plus de vingt

barriques, emplies à ras bord de taotie.

On découvrit que dans la mer ces créatures grandissaient à une vitesse ahurissante et devenaient bien plus grosses que leurs congénères d'eau douce, jusqu'à atteindre la taille d'un homme. Elles se reproduisaient de plus très vite, et leur population explosa. Les taotie marins commencèrent à dévorer tout ce qui flottait à la surface de la mer. Les bateaux de toutes tailles n'ayant pas pu rejoindre la rive à temps furent ainsi réduits en pièces. Dès qu'une embarcation se retrouvait encerclée par un banc de taotie, les dents de ceux-ci perçaient un grand trou dans la coque et, avant même que le bateau ait eu le temps de couler, il était dévoré jusqu'au dernier morceau, comme s'il avait fondu sur la surface. Les créatures se mirent à longer le littoral du royaume et formèrent vite une clôture maritime.

C'est ainsi que tout le royaume se retrouva assiégé par les bancs de taotie marins. Les côtes devinrent des régions mortelles que n'osaient plus approcher aucun voilier ni aucun navire venu d'ailleurs. Le royaume était condamné, tout contact fut perdu avec Herxingemosiken et le monde extérieur. Alors commença l'ère d'un pays agricole agraire autosuffisant. Les villes grouillantes disparurent au profit de pâturages et de petites bourgades. La vie quotidienne devint calme et sans saveur, elle ne connaissait plus aucun changement, plus aucune aventure et plus aucune surprise. Hier était comme aujourd'hui et aujourd'hui était comme demain. Les gens s'accommodèrent peu à peu de cette situation et ne cherchèrent plus à vivre comme naguère. Les souvenirs des temps jadis, comme ceux des objets fantastiques originaires de Herxingemosiken, s'estompèrent. La population oublia intentionnellement le passé, et aussi le présent. Plus aucune histoire ne venait donc troubler le cours de la vie. Le Royaume des histoires devint le Royaume sans histoire.

La princesse Goutte de rosée avait écouté, fascinée, le récit de Longue voile. Elle ne l'interrogea qu'après un long silence :

— Alors, la mer est maintenant remplie de taotie ?

— Non, ils ne vivent qu'autour des côtes du Royaume sans histoire. Ceux qui ont de bons yeux peuvent parfois distinguer des oiseaux marins chasser loin du littoral. Il n'y a aucun taotie marin là-bas. La mer est immense et sans limites.

— Il existe donc d'autres lieux que le Royaume sans histoire et Herxingemosiken ?

— Votre Altesse, croyiez-vous vraiment que le monde était seulement constitué de ces deux lieux ?

— C'est ce que disait mon précepteur au palais, quand j'étais enfant.

— Il ne devait pas y croire lui-même. Le monde est grand, la mer n'a aucune limite, il y a d'innombrables îles, certaines plus petites que notre royaume et d'autres, plus grandes. Et il y a des continents.

— Des continents ?

— Des terres aussi étendues que la mer, dont on n'arrive même pas à faire le tour en plusieurs mois à dos de cheval.

— Le monde est donc si grand ? soupira la princesse, puis elle demanda soudain : Peux-tu me voir ?

— Princesse, je ne vois que vos yeux. Il y a des étoiles à l'intérieur.

— Alors tu dois savoir ce que je souhaite par-dessus tout : je veux prendre un voilier et naviguer sur la mer. Je veux voir le monde.

— Impossible, princesse. Nous ne pourrions jamais quitter le Royaume sans histoire, jamais... Si vous avez peur du noir, je peux allumer les torches.

— Bien.

Une fois les torches enflammées, la princesse Goutte de rosée observa Longue voile, mais elle remarqua qu'il regardait ailleurs.

— Que regardes-tu ? demanda la princesse à voix basse.

— Là-bas, Votre Altesse. Voyez.

Longue voile désigna une petite touffe d'herbe qui poussait dans le sable. Quelques perles de rosée étincelantes brillaient sous la lueur des flammes.

— Ce sont des gouttes de rosée, dit Longue voile.

— Oh, comme moi ! Est-ce qu'elles me ressemblent ?

— Oui, princesse, elles ont votre beauté, celle du cristal.

— Elles seront encore plus belles quand il fera jour, sous les rayons du soleil.

Le chef des gardes poussa un long soupir silencieux, que la princesse parvint toutefois à percevoir.

— Que se passe-t-il, Longue voile ?

— Sous les rayons du soleil, ces gouttes s'évaporeront.

La princesse hocha faiblement la tête. Le halo des flammes dansait dans ses pupilles.

— Alors elles me ressemblent vraiment. Dès que sera refermé le parapluie, je disparaîtrai moi aussi comme une goutte de rosée sous le soleil.

— Je ne vous laisserai jamais disparaître, princesse.

— Tu sais comme moi que nous ne gagnerons jamais l'île des Tombes et que nous ne pourrons pas ramener le prince Eau profonde.

— S'il en est ainsi, princesse, j'agiterai éternellement ce parapluie pour vous.

Troisième conte de Yun Tianming : Le prince Eau profonde

Lorsque la princesse Goutte de rosée se réveilla à nouveau, il faisait déjà jour. La mer était passée de noire à bleue, mais la princesse la trouvait encore bien différente de celle des peintures qu'elle avait eu l'occasion de voir au palais. Cette immensité qui avait été dissimulée par la nuit s'étendait maintenant dans toute sa nudité. Sous les rayons de l'aube, la surface de la mer semblait déserte mais, dans l'imagination de la princesse, cet état n'était pas lié à la présence des taotie marins : c'était pour elle que la mer s'était vidée, un peu comme ses quartiers de vie au palais, qui demeuraient déserts en attendant son retour. Le désir qu'elle avait exprimé à Longue voile durant la nuit devenait à présent plus impérieux. Elle imagina qu'émergerait bientôt à la surface des flots un voilier qui n'appartiendrait qu'à elle et qui l'emmènerait au loin, au gré des caprices du vent.

C'était maintenant Tante Largesse qui agitait le parapluie pour la princesse. Le chef des gardes les salua depuis la plage, juste à côté des flots, et leur fit signe de le rejoindre. Quand elles furent parvenues à sa hauteur, il pointa la direction de la mer et lança :

— Regardez ! L'île des Tombes !

Ce ne fut pas l'île que la princesse vit en premier, mais le géant qui s'y tenait debout. C'était assurément le prince Eau profonde. Il se dressait sur l'île de toute sa hauteur, comme une montagne solitaire posée sur la mer. Sa peau était cuivrée à force d'être restée longtemps exposée au soleil et ses muscles saillants paraissaient être des plis de roche sur la montagne. Ses cheveux, volant dans la brise, étaient des arbres au sommet d'un pic. Il ressemblait beaucoup au prince Sable glacé, mais il était plus robuste que ce dernier et sa mine n'était pas aussi sombre ; son regard et son expression donnaient au contraire le sentiment à ceux qui l'observaient qu'il était aussi vigoureux et généreux que la mer. Le soleil ne s'était pas encore entièrement levé,

mais le sommet de la tête du géant était déjà baigné par ses rayons dorés, comme s'ils étaient en feu. Il plaça son immense main en visière sur ses yeux et scruta le lointain. L'espace d'un instant, la princesse crut croiser son regard. Elle sauta en criant :

— Grand frère Eau profonde ! Je suis Goutte de rosée ! Goutte de rosée, ta petite sœur ! Nous sommes ici !

Le géant n'eut aucune réaction, il balaya du regard l'endroit où ils se trouvaient, puis il se déplaça et baissa la main en secouant la tête, l'air songeur, avant d'observer une autre direction.

— Comment se fait-il qu'il ne nous ait pas vus ? demanda la princesse, inquiète.

— Qui verrait trois fourmis à l'horizon ? fit le chef des gardes ; après quoi il se tourna vers Tante Largesse : Je vous avais bien dit que le prince Eau profonde était un géant. Vous aussi, vous l'avez vu !

— Mais quand je le prenais dans les bras alors qu'il était enfant, il n'était qu'un tout petit bébé ! Comment a-t-il pu grandir autant ? Mais, après tout, c'est tant mieux ! Personne ne pourra l'arrêter, il punira ces fripouilles et retrouvera le portrait de la princesse !

— Il faut d'abord pouvoir lui faire savoir ce qui se passe ici, lâcha le chef des gardes en secouant la tête.

— Je dois y aller, nous devons absolument y aller ! Sur l'île des Tombes ! cria la princesse en s'agrippant à Longue voile.

— Nous ne pouvons pas, Votre Altesse. Cela fait des années que les taotie ont envahi la mer et personne n'a jamais pu accoster sur l'île, ni en revenir.

— N'y a-t-il vraiment aucun moyen ? demanda la princesse en sanglotant. Si nous sommes venus jusqu'ici, c'est pour aller chercher Eau profonde. Tu dois certainement connaître un moyen !

En voyant les larmes danser dans les yeux de la princesse, Longue voile fut pris de pitié :

— Je n'en vois aucun. Princesse, nous devons vous éloigner du palais afin d'échapper à une mort certaine. C'est la raison pour laquelle je vous ai conduite jusqu'ici, mais j'ignore depuis le début comment il est possible de se rendre sur l'île. Peut-être... que nous pourrions lui envoyer un pigeon messenger.

— Merveilleux, allons en trouver un !

— Mais à quoi bon ? Même s'il recevait notre message, il ne pourrait pas lui non plus traverser la mer. C'est peut-être un géant, mais il ne pourra pas échapper aux crocs des taotie... Prenons d'abord notre petit-déjeuner avant de décider quoi faire. Je vais le préparer.

— Oh, ma bassine ! cria Tante Largesse.

Avec la marée montante, la mer avait envahi la plage et emporté la bassine en bois dont s'était servie la veille la princesse pour se débarbouiller. La bassine se trouvait déjà à une certaine distance du bord. Elle était renversée et l'eau savonneuse utilisée la veille formait une écume blanche à la surface de la mer. On pouvait voir quelques taotie nager dans la direction de la bassine, leurs écailles acérées fendait les flots. Tout laissait penser que la bassine finirait en copeaux sous les coups de leurs terribles dents.

Mais quelque chose d'incroyable se produisit : les taotie ne croquèrent pas la bassine. Une fois pénétrés dans la zone où s'étalait la mousse, ils s'arrêtèrent de nager et se laissèrent flotter à la surface. Ils n'avaient plus rien de terrifiant. Au contraire, on aurait dit qu'ils étaient devenus des poissons indolents. Si certains remuaient encore lentement leurs nageoires caudales, ce n'était pas tant pour se déplacer que pour s'abandonner à un délassement total. D'autres se mirent même à flotter, leurs ventres blancs tournés vers la surface.

Tous trois regardèrent la scène avec effarement.

— Je comprends ce qu'ils ressentent. On se sent si bien dans la mousse, si léger de la tête aux pieds, c'est comme si vos os avaient fondu, vous n'avez plus envie de bouger.

— Les savons de Herxingenmosiken sont vraiment des produits de bonne qualité. Dommage qu'il ne m'en reste plus que deux.

— C'est un savon très précieux, y compris à Herxingenmosiken, dit Longue voile. Savez-vous comment il est fabriqué ? Il existe une forêt magique à Herxingenmosiken, où poussent des "mousseux". Les mousseux sont des arbres millénaires capables d'atteindre des hauteurs immenses. En temps ordinaire, les mousseux n'ont rien de spécial mais, par grand vent, il en sort des bulles de savon, dont le nombre augmente selon l'intensité du vent. C'est à base de ces bulles que sont faits les savons. Il est toutefois très difficile de les recueillir, car elles volent très vite dans le vent. De plus, elles sont presque

entièrement transparentes, et on les distingue mal. Pour les voir, il faut en fait pouvoir courir aussi vite que les bulles, de manière à se retrouver au repos par rapport à celles-ci. Seuls les chevaux les plus rapides du pays sont en mesure de rattraper les bulles des mousseux, or il n'y en a pas plus de dix dans tout Herxingenmosiken. Lorsque les mousseux crachent leurs bulles, les artisans savonniers sautent sur leurs montures et galopent derrière elles, les attrapant avec un mince filet de gaze. Les bulles n'ont pas toutes la même taille mais, même les plus grandes, une fois dans le filet, éclatent et produisent une si petite substance qu'elle est invisible à l'œil nu. Il faut recueillir plusieurs centaines de milliers de bulles – parfois même des millions – pour faire un seul savon. Mais lorsqu'on met ce savon dans l'eau, il peut générer des millions de bulles, ce qui explique l'étendue de la mousse. Les bulles des mousseux n'ont presque aucune masse. C'est à cela qu'on reconnaît les authentiques savons de Herxingenmosiken : ils ont le poids d'une plume. C'est l'objet le plus léger du monde, mais aussi le plus précieux. Les savons que possède Tante Largesse ont sans doute été offerts par un émissaire de Herxingenmosiken à l'occasion du couronnement du roi. Et alors...

Longue voile interrompit brusquement son récit et fixa la surface de la mer d'un air songeur. Il regarda les taotie flotter nonchalamment au milieu de la mousse blanche du savon de Herxingenmosiken. La bassine en bois, elle, était intacte.

— Je crois bien que nous avons trouvé le moyen de nous rendre sur l'île des Tombes, glissa Longue voile en désignant la bassine. Imaginez à présent que ce soit un petit bateau.

— Il en est hors de question ! s'exclama Tante Largesse. Comment la princesse pourrait-elle courir un tel risque ?

— La princesse restera ici, affirma le chef des gardes, en détournant son regard de la surface de la mer.

À la détermination dans ses yeux, la princesse sut qu'il avait déjà pris sa décision.

— Si tu y vas seul, comment convaincras-tu le prince Eau profonde ? demanda la princesse, le visage rougi d'excitation. J'irai aussi, je dois y aller !

— Mais même si vous parvenez sur l'île, comment pourrez-vous

prouver votre identité ? demanda Longue voile en regardant la tenue de roturière de la princesse.

Tante Largesse gardait le silence, elle savait qu'il existait un moyen.

— Nous pourrions nous soumettre à une reconnaissance de sang, dit la princesse.

— Non, princesse, vous ne pouvez pas y aller ! C'est trop dangereux, cria Tante Largesse, dont la voix était déjà moins résolue que quelques instants plus tôt.

— Crois-tu que je serai plus en sécurité ici ? fit la princesse en désignant le parapluie que Tante Largesse faisait tourner pour elle. Nous attirons trop l'attention. Sable glacé aura tôt fait de retrouver nos traces. Je peux peut-être échapper temporairement à la magie de Chas d'aiguille, mais je n'échapperai pas à la garnison lancée à notre poursuite. Il est plus sûr de se rendre sur l'île des Tombes.

Et il en fut ainsi décidé.

Le chef des gardes chercha la plus petite barque sur la plage et la fit halier par les chevaux jusqu'à l'endroit où l'écume des vagues pouvait lécher la proue. Il ne trouva aucune voile, mais dénicha une paire de vieilles rames sur une autre embarcation. Il fit d'abord monter la princesse et Tante Largesse, qui continuait d'agiter son parapluie. Il embrocha le savon de Herxingemosiken au bout de son épée, puis il la tendit à la princesse, en lui disant de la laisser immergée dans l'eau tant que le bateau n'aurait pas accosté. Puis il poussa la barque et sauta à son bord lorsque l'eau arriva à hauteur de hanche. Longue voile rama de toutes ses forces. La petite embarcation entraîna les trois compagnons dans la direction de l'île des Tombes.

Les écailles noires des taotie commencèrent à émerger à la surface de la mer, encerclant l'esquif. Assise à la poupe, la princesse maintenait dans l'eau l'épée au bout de laquelle était planté le savon de Herxingemosiken. De la mousse se forma rapidement tout autour, et se mit à scintiller d'une lumière blanche et aveuglante sous les rayons du soleil. Les bulles de savon furent bientôt aussi hautes que la taille d'un homme. À mesure que la barque avançait, un long sillage blanc s'étendait à la poupe. Les taotie nagèrent d'abord de façon confuse dans la mousse puis, envahis d'une merveilleuse sensation de volupté, ils s'allongèrent à sa surface comme sur un tapis de velours

blanc. C'était la première fois que la princesse voyait les taotie d'aussi près. En dehors du blanc de leurs ventres, ils étaient entièrement noirs, on aurait dit des machines en métal. Glissant lentement à la surface, la barque laissait derrière elle une longue traînée de mousse, qui paraissait être une ceinture de nuages tombée sur la mer. D'innombrables taotie approchaient des deux côtés et entraient dans la mousse, comme des pèlerins rejoignant une rivière de nuages. Quelques-uns s'aventurèrent jusqu'à la proue et donnèrent des coups de dents dans la coque. L'un d'eux croqua même un morceau de la rame en bois que Longue voile tenait dans la main. Mais tous furent bientôt si grisés par la traînée de mousse derrière le bateau qu'ils cessèrent d'attaquer l'embarcation. En regardant cette traînée de nuages blancs et mousseux poursuivie par une multitude de taotie ensorcelés, la princesse ne put s'empêcher de repenser au paradis dont parlait le pasteur du palais.

La plage recula peu à peu, et la barque se rapprocha de l'île des Tombes.

Tante Largesse cria soudain :

— Regardez ! On dirait que le prince Eau profonde a rapetissé !

La princesse tourna la tête. Tante Largesse avait dit juste, le prince était toujours un géant, mais il paraissait visiblement moins grand que lorsqu'ils l'avaient observé depuis la côte. Il leur tournait toujours le dos, scrutant d'autres directions.

La princesse dirigea son regard vers Longue voile, qui continuait à ramer. Il semblait déborder d'énergie : ses muscles puissants étaient bombés, et ses mains robustes secouaient les rames comme une paire d'ailes en plein vol pour propulser l'embarcation vers l'avant. Il avait l'air né pour devenir marin, il paraissait bien plus à son aise ici que sur la terre ferme.

— Le prince nous a vus ! hurla Tante Largesse.

Sur l'île des Tombes, le prince Eau profonde fixait en effet leur direction, pointant la barque du doigt. Le regard surpris, il remuait la bouche, comme s'il voulait crier quelque chose. Il devait être stupéfait : cette barque était la seule depuis des lustres à oser s'aventurer sur cette mer mortelle. Par ailleurs, plus l'embarcation avançait, plus le sillage derrière elle s'étendait. De là où le prince se

trouvait, il devait avoir l'impression qu'une longue comète rasait la mer.

Ils comprirent vite que le prince ne s'adressait pas à eux. À ses pieds étaient réunis des hommes de taille ordinaire qui paraissaient minuscules depuis la barque. On distinguait à peine leurs visages, mais on pouvait voir que tous regardaient dans la direction de l'étrange esquif. Certains d'entre eux agitaient les mains.

L'île des Tombes était jadis inhabitée. Vingt ans plus tôt, quand Eau profonde s'était rendu sur l'île pour pêcher, il était accompagné d'un tuteur, d'un précepteur, ainsi que de quelques gardes. À peine avaient-ils débarqué sur l'île que les taotie s'étaient regroupés en bancs serrés près de la côte, leur barrant le chemin du retour vers le royaume.

Ils remarquèrent que le prince paraissait encore plus petit, comme si sa taille diminuait à mesure que la barque approchait de l'île.

L'embarcation se rapprocha peu à peu du littoral, et ils purent voir distinctement les autres hommes. Ils étaient huit, la plupart habillés de vêtements qui semblaient taillés dans des voiles de bateau. Deux vieillards portaient néanmoins des habits de la cour, bien qu'ils soient très usés. Certains des hommes avaient la main sur la garde de leur épée. Ils accoururent vers la plage, suivis de loin par le prince. À ce moment-là, il ne faisait plus que le double de la taille de ses compagnons et ne ressemblait plus à un géant.

Le chef des gardes accéléra sa cadence de rame et la barque fonça vers la côte. À la poupe, les vagues semblaient être des mains qui poussaient le bateau vers l'île. Il y eut un soubresaut et la princesse faillit passer par-dessus bord. La coque avait heurté le sable. Les hommes qui s'étaient précipités jusqu'à la plage restèrent à distance de la barque, craignant sans doute une attaque de taotie marins. Mais quatre d'entre eux finirent par venir stabiliser l'embarcation et aider la princesse à mettre pied à terre.

— Faites attention ! La princesse ne doit pas quitter le parapluie ! cria Tante Largesse en descendant de la barque et en continuant à agiter le parapluie au-dessus de sa maîtresse. Le geste lui était maintenant familier et elle était en mesure de faire tournoyer l'objet d'une seule main.

Les insulaires eurent bien du mal à dissimuler leur surprise. Ils

examinèrent tour à tour le parapluie noir et la surface de la mer traversée par l'esquif. La traînée de mousse de savon de Herxingemosiken et les taotie qui suivaient son sillage dessinaient une route noir et blanc qui raccordait l'île des Tombes au Royaume sans histoire.

Le prince Eau profonde arriva enfin sur la plage. Sa taille était désormais parfaitement ordinaire. Deux autres hommes paraissaient même plus grands que lui. Il adressa un sourire aux nouveaux arrivants. C'était celui d'un pêcheur bienveillant, mais la princesse reconnut en lui quelque chose de son père, et elle s'écria, les yeux mouillés de larmes :

— Grand frère ! Je suis Goutte de rosée, ta sœur !

— En effet, tu ressembles à ma sœur, fit le prince toujours souriant. Il tendit les mains vers la princesse.

Mais des gardes empêchèrent la princesse d'avancer, et tinrent à distance les trois intrus. Certains dégainèrent même leur épée de leur fourreau et fixèrent d'un air suspicieux Longue voile, qui venait tout juste de descendre de la barque. Ce dernier les ignora, se contentant de ramasser l'épée jetée par la princesse pour l'examiner. Afin d'éviter tout malentendu, il prit prudemment son épée par la pointe. Il remarqua que pendant tout le temps qu'avait duré la traversée un tiers seulement du savon avait été utilisé.

— Vous devez prouver l'identité de la princesse, déclara un vieil homme. Ses vêtements royaux, bien qu'usés, étaient impeccablement propres. Son visage portait les marques du temps, mais sa barbe était parfaitement taillée. En dépit des nombreuses années passées sur cette île déserte, il s'efforçait de toute évidence à conserver l'allure qui seyait à un officier du palais.

— Ne me reconnaissez-vous donc pas ? Vous êtes le tuteur Bois sombre ! Et lui... fit Tante Largesse en pointant l'autre vieillard : C'est le précepteur Grand champ !

Les deux vieillards hochèrent la tête, puis le précepteur lâcha :

— Tante Largesse, vous avez vieilli.

— Que devrais-je dire de vous ! rétorqua Tante Largesse, se servant de sa main libre pour essuyer ses larmes.

Le tuteur Bois sombre resta de marbre et reprit sur un ton

imperturbable :

— Cela fait plus de vingt ans. Nous ignorons totalement quelle est la situation du royaume, et nous devons donc prouver l'identité de la princesse. Il se tourna vers celle-ci : Acceptez-vous de vous soumettre à l'épreuve de la reconnaissance du sang ?

La princesse opina du chef.

— Je ne suis pas sûr que cela soit nécessaire, c'est bien ma sœur ! dit le prince.

— Votre Majesté, c'est une absolue nécessité, dit le tuteur.

Quelqu'un apporta deux petites dagues, en donna une au tuteur et l'autre au précepteur. À la différence des épées rouillées des gardes, ces deux armes brillaient encore d'un éclat froid, comme si elles n'avaient jamais servi. La princesse tendit la main, et le tuteur effleura délicatement son index blanc et délicat puis, avec le bout de la lame, il récupéra une goutte de sang. Le précepteur Grand champ fit de même avec l'index du prince, puis le tuteur prit la dague des mains du précepteur, et mêla minutieusement les deux gouttes. Le sang devint aussitôt d'un bleu pur.

— C'est bien la princesse Goutte de rosée, annonça solennellement Bois sombre au prince, puis le précepteur et lui s'inclinèrent devant la princesse, aussitôt suivis par tous les autres hommes qui s'agenouillèrent, la main sur la garde de leur épée, avant de se relever et de s'écarter pour laisser le prince et la princesse s'enlacer comme frère et sœur.

— Je me souviens t'avoir prise dans mes bras quand tu étais enfant, tu n'étais pas plus grande que ça, sourit Eau profonde.

D'une voix sanglotante, la princesse raconta à son frère ce qui se passait au palais. Celui-ci l'écouta calmement, sa main posée sur la sienne. Son visage était marqué par les affres du temps, mais il était encore jeune. Il demeura calme et stoïque tout au long du récit de Goutte de rosée.

Tous étaient rassemblés autour du prince et de la princesse, écoutant avec attention son histoire. Seul Longue voile semblait se livrer à un bien étrange manège : il s'approchait du prince et, l'instant d'après, repartait en courant, loin de la plage, pour l'observer. Il répéta cette action un grand nombre de fois, jusqu'à ce que Tante

Largesse l'agrippe enfin.

— Je te l'avais bien dit que le prince Eau profonde n'était pas un géant, murmura-t-elle en désignant le prince.

— C'est un géant et ça n'en est pas un, souffla à voix basse le chef des gardes. Quand vous observez une personne normale, vous la voyez plus petite à mesure que vous vous éloignez d'elle, n'est-ce pas ? Eh bien, ce n'est pas le cas du prince ! Peu importe la distance, il a toujours la même taille : ordinaire, quand nous sommes à côté de lui, et immense quand nous nous en éloignons. Voilà la raison pour laquelle il ressemble à un géant.

— On dirait que tu as raison, confessa Tante Largesse en hochant la tête.

Quand il eut fini d'écouter le récit de la princesse, le prince Eau profonde ne prononça qu'une seule phrase :

— Rentrons.

Ce furent donc deux bateaux qui appareillèrent et firent cap vers le Royaume sans histoire. Le prince rejoignit les trois nouveaux arrivants sur leur barque et les huit autres hommes prirent place sur une embarcation plus grande, celle-là même qui les avait conduits jusqu'à l'île des Tombes, vingt ans plus tôt. Le bateau fuyait en certains endroits et il fallait régulièrement écoper, mais il suffirait pour effectuer le court trajet vers la côte opposée. La mousse de savon du voyage aller s'était quelque peu dissipée depuis leur arrivée sur l'île, mais un nombre incroyable de taotie flânaient encore indolemment à la surface. Certains se firent heurter par la proue ou par les rames, mais ils se contentèrent de remuer paresseusement. La voile déchirée du grand bateau était encore utilisable, et elle ouvrait la route à travers les bancs de taotie marins flottants pour la petite barque qui le suivait.

— Nous ferions tout aussi bien d'immerger à nouveau le savon dans l'eau, ce serait plus sûr. Que fera-t-on s'ils se réveillent ? s'inquiéta Tante Largesse à la vue des taotie noirs rassemblés autour de l'esquif.

— Ils ne dorment pas, rectifia la princesse, ils sont juste dans un confort tel qu'ils n'ont pas envie de bouger. Il ne nous reste que la moitié d'un savon, ne le gaspillons pas. C'est que j'en ai encore besoin pour mes bains !

Quelqu'un sur le grand bateau devant eux s'écria :

— La garnison royale !

Au loin, on voyait une troupe de cavaliers en train de fondre vers la plage telle une marée noirâtre. Les casques et les épées des soldats étincelaient sous les rayons du soleil.

— Continuez, fit calmement le prince Eau profonde.

— Ils viennent nous tuer, dit la princesse, le visage blême.

— Ne crains rien, tout se passera pour le mieux, la rassura le prince en lui tapotant la main.

Goutte de rosée regarda son grand frère. Elle comprenait que la couronne lui siérait mieux qu'à elle.

Comme le vent leur était favorable, le voyage de retour fut rapide, en dépit de l'obstacle constitué par les bancs flottants de taotie. Quand les deux bateaux accostèrent sur la plage, ils se retrouvèrent aussitôt encerclés par les soldats de la garnison royale, qui leur barrèrent la route comme une muraille infranchissable. La princesse et sa nourrice étaient terrifiées, mais le chef des gardes, riche de son expérience, était plus rassuré : il voyait bien que les épées des soldats étaient rangées dans leurs fourreaux et que leurs lances étaient maintenues à la verticale. Plus important encore, il remarqua les yeux de ces cavaliers, que ne dissimulaient pas totalement leurs casques : ceux-ci observaient avec émerveillement le couloir de mousse où flottaient les taotie. Un officier descendit de cheval et s'approcha en courant des bateaux. Leurs passagers débarquèrent. Le tuteur, le précepteur et les gardes en armes formèrent un bouclier humain protégeant le prince et la princesse.

— Voici venus le prince Eau profonde et la princesse Goutte de rosée. Montrez-leur le respect digne de leur rang ! cria Bois sombre à l'adresse de l'officier.

Ce dernier planta son épée dans le sable de la plage et s'agenouilla devant les deux membres de la famille royale :

— Nous le savons, mais nous avons reçu l'ordre de poursuivre et de tuer la princesse.

— La princesse Goutte de rosée est l'héritière légitime du trône ! Sable glacé est un félon, coupable d'avoir assassiné le roi et la reine ! Comment pouvez-vous suivre ses ordres ?

— Nous le savons et c'est pourquoi nous n'exécuterons pas son ordre. Cependant le prince Sable glacé a été officiellement couronné hier après-midi, et la garnison ignore aujourd'hui qui écouter.

Bois sombre s'apprêtait à répondre, lorsque le prince Eau profonde s'avança et parla à sa place :

— Je vous propose ceci : la princesse et moi rentrerons avec vous au palais. Nous nous confronterons au prince Sable glacé et nous résoudrons cette affaire une fois pour toutes.

Dans la plus luxueuse salle du palais, le prince Sable glacé, la couronne royale sur le front, festoyait gaiement avec les ministres qu'il avait ralliés à sa cause. Soudain, un éclaireur lui rapporta que le prince Eau profonde et la princesse Goutte de rosée faisaient route vers le palais sous l'escorte de la garnison royale. Ils seraient au château dans une heure. Dans la salle, la nouvelle fut aussitôt accueillie par un silence de mort.

— Eau profonde ? Comment a-t-il pu franchir la mer des Taotie ? Il lui a donc poussé des ailes ? marmonna Sable glacé pour lui-même, mais son visage était loin d'être aussi horrifié que ceux des ministres.

— Il n'y a rien à craindre. Tant que je serai en vie, la garnison n'obéira pas aux ordres d'Eau profonde et de Goutte de rosée... Chas d'aiguille !

Répondant à l'appel de Sable glacé, le peintre sortit sans un bruit de la pénombre, toujours drapé de sa robe de moine grise. Il semblait avoir encore maigri.

— Prends avec toi tes pinceaux et ton papier de vague neigeuse et chevauche à la rencontre d'Eau profonde, regarde-le et peins-le. Il ne te sera pas difficile de le voir. Tu n'auras même pas besoin de l'approcher, il te suffira de l'observer à l'horizon.

— Oui, mon roi, murmura Chas d'aiguille à voix basse, puis il se faufila hors de la salle aussi discrètement qu'une souris.

— Quant à Goutte de rosée, ce n'est qu'une femme, elle est inoffensive. Je me débrouillerai bien pour lui arracher ce parapluie, dit Sable glacé ; puis il leva à nouveau son verre de vin.

Le banquet se termina dans une atmosphère pesante. Les ministres

prireut congé, l'esprit inquiet. Il ne resta bientôt plus dans cette grande salle que Sable glacé. Sa mine était sombre.

Au bout d'un certain temps, Sable glacé vit revenir Chas d'aiguille. Son cœur se serra aussitôt, non pas à cause de ses mains vides ou de son regard – le peintre n'avait pas l'air d'avoir changé, il paraissait toujours aussi sensible et prudent – mais parce que le prince pouvait maintenant entendre ses pas. Jusqu'ici, le peintre s'était toujours déplacé en glissant sur le sol à la manière d'un rongeur mais, désormais, son pas était lourd et sonore. Sable glacé eut bien du mal à ralentir les battements de son cœur.

— Votre Majesté, j'ai vu le prince Eau profonde, mais je n'ai pas pu le peindre, rapporta Chas d'aiguille, la tête baissée.

— Lui a-t-il donc véritablement poussé des ailes ? l'interrogea froidement Sable glacé.

— Si c'était le cas, il m'aurait été possible de le peindre, j'aurais pu dessiner avec fidélité la moindre de ses plumes. Cependant, mon roi, le prince Eau profonde n'a pas d'ailes. C'est encore plus terrible que ça : il n'obéit pas aux lois de la perspective.

— Qu'est-ce que la perspective ?

— Selon les principes de la perspective, plus on s'approche d'un objet, plus il nous apparaît grand ; plus on s'en éloigne, plus il est petit. J'ai appris l'art de la peinture occidentale, et je dois respecter les lois de la perspective. Je ne peux donc pas le peindre.

— Existe-t-il donc des écoles de peinture qui peuvent se passer de ces lois ?

— Oui, mon roi, l'art oriental. Voyez vous-même ! Chas d'aiguille montra un rouleau de peinture à l'encre accroché au mur de la salle. Il représentait un paysage délicat et dépouillé, dont une grande partie, laissée blanche, pouvait tout aussi bien être de la brume que de l'eau. Le contraste avec les peintures chargées de couleur d'à côté était saisissant. Mon roi, vous pouvez constater que cette peinture ne respecte pas les lois de la perspective. Mais par malheur, je n'ai jamais appris la peinture orientale. Âme éthérée n'a pas voulu me l'enseigner, peut-être en prédiction de ce jour.

— Va, fit le prince, d'une voix lasse.

— Soit, Majesté. Le prince Eau profonde arrivera bientôt au palais,

il me tuera et il vous tuera. Mais je n'attendrai pas la mort ici, je mettrai moi-même fin à mes jours : je peindrai mon chef-d'œuvre.

Puis le peintre Chas d'aiguille s'en alla, d'un pas redevenu silencieux.

Sable glacé fit venir ses gardes :

— Apportez-moi mon épée.

Dehors résonnèrent des bruits de sabots. Tout d'abord étouffés, ils se firent de plus en plus proches, et aussi tonitruants que le tonnerre. Puis ils cessèrent enfin lorsqu'ils eurent atteint la porte de la grande salle.

Sable glacé se leva, se saisit de son épée et sortit. Il vit le prince Eau profonde gravir les longues et larges marches de pierre qui menaient à la salle, la princesse Goutte de rosée marchant derrière lui, Tante Largesse agitant toujours le parapluie pour elle. Sur la place derrière les marches étaient rassemblés les soldats de la garnison royale. Ils attendaient en silence, sans montrer clairement quel camp ils soutenaient. Dès l'instant où Sable glacé vit le prince Eau profonde, il remarqua qu'il était deux fois plus grand qu'un homme normal mais, à mesure qu'il grimpait les escaliers, sa taille se réduisait peu à peu.

L'espace d'un instant, les pensées de Sable glacé le ramenèrent vingt ans en arrière, à l'époque de leur enfance. En ce temps-là, il avait appris que les taotie étaient en train de se rassembler autour de l'île des Tombes, mais il y avait pourtant envoyé pêcher son frère. Le roi était souffrant, et Sable glacé avait prétendu que se trouvait dans une rivière de l'île des Tombes un poisson dont l'huile de foie aurait le pouvoir de guérir leur père. Eau profonde, d'ordinaire si prudent, avait cru les paroles de son frère et il avait embarqué pour un voyage sans retour. Personne au royaume n'avait jamais rien su de ce complot ourdi par Sable glacé. Et c'était sans doute celui dont il avait toujours été le plus fier.

Sable glacé interrompit vite ses divagations et revint à la réalité présente. Eau profonde était déjà arrivé sur le perron de la salle. Sa taille était redevenue celle d'un homme ordinaire.

— Mon frère, je suis heureux de vous voir, ma sœur et toi, clama Sable glacé. Mais vous devez comprendre qu'à présent, je suis le souverain de ce royaume : je vous ordonne de vous rendre.

Eau profonde plaça une de ses mains sur la garde de l'épée rouillée attachée à sa ceinture et, de l'autre, il désigna Sable glacé :

— Tes crimes sont impardonnables.

Sable glacé eut un rire froid :

— Chas d'aiguille n'a peut-être pas pu capturer ton âme, mais moi, je saurai t'embrocher le cœur.

Puis il dégaina son arme de son fourreau.

Les deux frères étaient de forces égales, mais Eau profonde n'étant pas soumis aux lois de la perspective, Sable glacé avait bien du mal à déterminer la distance réelle entre lui et son adversaire, et était désavantagé. Le duel se termina vite. Sable glacé eut la poitrine transpercée par un coup d'épée d'Eau profonde. Il dégringola le long des escaliers, laissant une longue traînée de sang sur les marches de pierre.

Les soldats de la garnison royale acclamèrent le vainqueur et prêtèrent allégeance au prince Eau profonde et à la princesse Goutte de rosée.

Pendant ce temps, Longue voile était parti à la recherche du peintre Chas d'aiguille, qui se cachait quelque part à l'intérieur du palais. Quelqu'un lui rapporta avoir vu le peintre se rendre dans son atelier. La pièce se situait dans un recoin excentré du palais. Il ne restait plus qu'un garde devant sa porte, car tous les autres étaient partis à la poursuite de la princesse. C'était un homme de Longue voile. Il lui indiqua que Chas d'aiguille était entré dans l'atelier une demi-heure plus tôt et qu'il n'en était pas sorti depuis. Longue voile força la porte.

Il n'y avait pas de fenêtre dans l'atelier et les deux bougies du chandelier d'argent étaient presque entièrement consumées, si bien que la pièce avait des airs d'abri souterrain sombre et froid. Le chef des gardes ne vit pas Chas d'aiguille. L'atelier était vide. Il remarqua néanmoins un portrait sur le chevalet. La peinture n'était pas encore sèche. L'autoportrait du peintre. C'était un véritable chef-d'œuvre : la surface de la peinture semblait être une fenêtre ouverte sur un autre monde et Chas d'aiguille paraissait le regarder depuis ce monde. Les coins du papier de vague neigeuse constituaient la seule preuve rappelant qu'il s'agissait bien d'une peinture sans vie. Longue voile détourna tout de même son regard des yeux perçants du peintre

maléfique.

Il regarda tout autour de lui. Il vit accrochés au mur les portraits du roi, de la reine et des ministres qui leur étaient loyaux. Il reconnut au milieu celui de la princesse Goutte de rosée. Elle illuminait l'obscurité de cet atelier sombre. Les yeux de la princesse saisirent son âme, et il resta un long moment enivré par sa beauté. Mais Longue voile finit par retrouver ses sens, il ôta la peinture de son cadre, la froissa et, sans hésiter, il l'enflamma à l'aide de la bougie.

La peinture venait tout juste de finir de brûler quand la porte s'ouvrit, laissant entrer la véritable princesse Goutte de rosée. Elle était toujours vêtue de son costume de roturière et agitait elle-même le parapluie.

— Et Tante Largesse ? demanda Longue voile.

— Je ne l'ai pas laissée entrer, j'avais à te parler.

— J'ai brûlé votre peinture, lui expliqua Longue voile en désignant les cendres encore rougeâtres sur le sol. Vous n'avez plus besoin du parapluie.

La princesse ralentit le rythme du parapluie et un chant de rossignol se mit à surgir de celui-ci. Son volume augmentait à mesure que s'affaissait le parapluie. Le chant se transforma finalement en un croassement de corneille. C'était le dernier avertissement avant l'arrivée de la Mort. Quand le parapluie se referma, les bruits d'entrechoc des billes de pierre suspendues aux baleines cessèrent.

La princesse était saine et sauve.

Le chef des gardes la regarda, puis il poussa un long soupir de soulagement et se baissa pour observer les cendres :

— Quel dommage, c'était une peinture magnifique. J'aurais aimé vous la montrer, princesse, mais je n'ai pas voulu attendre davantage. Il vous a peint avec une telle beauté...

— Était-elle plus belle que moi ?

— C'était vous, répondit Longue voile, la voix chargée d'émotion.

La princesse sortit de sa poche ses deux savons de Herxingenmosiken. Elle les lâcha et ceux-ci flottèrent dans l'air, comme des plumes.

— Je vais quitter le royaume, prendre la mer. Veux-tu m'accompagner ?

— Comment ? Mais le prince Eau profonde n'a-t-il pas annoncé que vous seriez couronnée demain ? Il a même dit qu'il vous aiderait du mieux qu'il pourrait à gouverner le royaume.

La princesse secoua la tête :

— Mon frère fera un meilleur roi que moi. D'ailleurs, s'il ne s'était pas retrouvé emprisonné sur l'île des Tombes, c'est lui qui aurait hérité du trône. S'il devient roi, tous pourront le voir, peu importe à quelle distance il se trouvera. Quant à moi, je refuse de devenir reine, je serai plus heureuse à l'extérieur du royaume. Je ne veux pas passer le restant de mes jours dans un royaume sans histoire, je veux aller là où s'écrivent les histoires.

— C'est une vie pleine d'épreuves et de dangers.

— Je n'ai pas peur.

Les deux yeux de la princesse scintillaient dans la lueur de la bougie, et tout s'illumina à nouveau autour de Longue voile.

— Moi non plus, je n'ai pas peur, princesse. Je vous suivrai jusqu'au bout de la mer, jusqu'au bout du monde.

— Alors, nous serons les deux derniers sujets à quitter ce royaume, dit la princesse ; puis elle attrapa les deux savons qui flottaient encore.

— Cette fois, nous prendrons un voilier.

— Oui, un voilier avec une voile blanche.

Le lendemain matin, on vit apparaître un long sillage blanc sur la surface de la mer. À son extrémité, un voilier traînait derrière lui un couloir de mousse qui ressemblait à un grand nuage blanc. Il faisait cap vers le levant.

Nul au royaume n'eut jamais plus aucune nouvelle de la princesse Goutte de rosée et du chef des gardes Longue voile, ni d'ailleurs aucune nouvelle du monde extérieur. La princesse avait emporté les deux derniers savons de Herxingmosiken. Et il était désormais impossible de franchir la barrière constituée par les taotie. Mais personne ne s'en plaignit, car les gens s'étaient habitués à cette vie. Quand cette histoire s'acheva, il n'y eut plus jamais aucune autre histoire au sein du Royaume sans histoire.

Mais parfois, quand venait la nuit et que le calme se faisait, on se racontait des histoires qui n'en étaient pas vraiment : celle de la princesse Goutte de rosée et de Longue voile. Chacun imaginait des

récits différents, mais tous s'accordaient sur un point : ils avaient traversé d'innombrables pays mystérieux, s'étaient rendus sur des continents aussi vastes que la mer et ils voyageaient encore, sur la terre ou sur les flots. Peu importait leur destination, car ils vivraient heureux ensemble jusqu'à la fin des temps.

Dans la chambre anti-intellectrons, ceux qui avaient fini de lire l'histoire commencèrent à échanger à voix basse, mais beaucoup étaient encore immergés dans le monde du Royaume sans histoire, de la mer des *Taotie*, de la princesse et des princes. Certains étaient plongés dans leurs pensées, d'autres avaient le regard figé sur le dossier qu'ils venaient de refermer, comme si la couverture pouvait leur en offrir encore davantage.

— Cette princesse, elle te ressemble beaucoup ! dit AA à Cheng Xin.

— Concentre-toi sur les choses sérieuses... Et puis, tu me trouves vraiment si délicate ? Il me semble que j'agiterais moi-même mon parapluie ! protesta Cheng Xin. C'était la seule dans la chambre à ne pas avoir lu les documents. Elle pouvait encore réciter ces histoires par cœur. Bien entendu, elle s'était déjà demandé si elle avait pu servir de modèle à la princesse Goutte de rosée. Elle devait bien admettre qu'il existait quelques similitudes, mais rien dans le chef des gardes Longue voile ne lui rappelait Yun Tianming.

Croit-il vraiment que je mettrais les voiles pour un long voyage ? Avec un autre homme ?

Quand le président constata que tous les participants avaient fini leur lecture, il les invita à exprimer leur opinion, afin de fixer des priorités pour les prochaines étapes de travail de chaque unité du CRD.

Le responsable de l'unité littéraire demanda la parole. Ce groupe de travail avait été créé à la toute dernière minute, juste au cas où. Il était principalement composé d'écrivains et de chercheurs spécialistes de la littérature de l'Ère Commune.

L'homme était un auteur de contes pour enfants.

— Je suis conscient que notre unité n'apportera qu'une contribution mineure dans le travail qui nous attend, c'est pourquoi je souhaiterais profiter de cette occasion pour dire quelques mots. Il saisit le dossier à couverture bleue qui contenait les documents et le brandit : Je suis au regret de vous dire qu'à mon avis ces renseignements ne pourront jamais être décryptés.

— Pourquoi cela ? demanda le président.

— Entendons-nous d'abord sur notre démarche : nous souhaitons

déterminer à partir de ces documents une direction stratégique pour le futur de l'humanité, n'est-ce pas ? Si cette information existe bien, quel que soit son contenu, son sens doit donc être concret. Nous ne pouvons pas lancer une stratégie de grande ampleur sur la seule base d'un message flou et ambigu. Or, le flou et l'ambiguïté sont précisément ce qui définit une œuvre littéraire. Pour des raisons de sécurité, les renseignements réels transmis par Yun Tianming ont dû être cachés profondément dans les trois contes, ce qui accroît d'autant plus le flou et l'ambiguïté entretenus par ces histoires. C'est pourquoi la plus grande difficulté à laquelle nous serons confrontés ne sera pas l'absence d'éléments pouvant être interprétés, mais le nombre trop important d'interprétations possibles. Nous n'aurons aucun moyen de savoir si nous avons vu juste.

Je voudrais enfin terminer par cette phrase, bien qu'elle soit sans intérêt pour nos recherches : en tant qu'écrivain moi-même, je souhaiterais exprimer toute mon admiration pour Yun Tianming. Si on ne les lit que comme des contes, ces histoires sont très réussies.

Ce fut le lendemain que commença le véritable travail de décryptage des renseignements transmis par Yun Tianming. Bien vite, les membres du Comité de renseignement et de décryptage comprirent que l'écrivain avait vu juste.

Les trois histoires de Yun Tianming étaient si riches en métaphores, allusions et autres symboles que n'importe quel élément pouvait en effet être interprété de diverses façons, et chacune de ces interprétations possédait sa logique et sa raison internes. Toutefois, il n'y avait aucune assurance que celles-ci correspondent au message de l'auteur. Par conséquent, aucune d'entre elles ne pouvait être érigée en stratégie concrète pour le futur de l'humanité.

Par exemple, l'idée de capturer un individu dans une peinture, présente dès le début du texte, était de toute évidence une métaphore, mais les experts des différentes unités ne parvenaient pas à se mettre d'accord sur son sens. Certains considéraient que la peinture symbolisait la numérisation et l'informatisation croissantes du monde réel, et que ce détail de l'histoire suggérait donc aux êtres humains de

se numériser à leur tour afin d'éviter les attaques de la forêt sombre. Les experts qui soutenaient cette hypothèse faisaient aussi remarquer que les personnages disparaissant dans les peintures cessaient du même coup d'être des menaces pour le monde : la numérisation de l'humanité représentait peut-être aussi un moyen de traduire en acte la déclaration de sécurité cosmique. Toutefois, d'autres avaient un point de vue différent, estimant que la métaphore faisait forcément référence aux différentes dimensions spatiales : le monde réel et le monde des peintures représentaient en effet deux dimensions différentes. Lorsqu'un personnage était peint, il disparaissait du monde tridimensionnel. Cela n'était pas sans rappeler les expériences de l'*Espace Bleu* et du *Gravité* dans le fragment quadridimensionnel. L'auteur voulait-il ainsi suggérer que les humains pouvaient utiliser la quatrième dimension comme refuge ou bien utiliser celle-ci pour envoyer leur déclaration de sécurité cosmique ? D'autres experts rappelaient par ailleurs que la non-concordance du prince Eau profonde avec les lois de la perspective évoquait aussi la quatrième dimension.

Il y avait d'autres exemples similaires : que signifiaient les *taotie* ? Certains se focalisaient sur leur nombre, leurs capacités de camouflage, leur agressivité et la puissance de leurs attaques pour affirmer qu'ils symbolisaient l'ensemble des civilisations de l'Univers peuplant la forêt sombre. Cette interprétation laissait penser que le savon utilisé par les personnages pour rendre les créatures inoffensives était un moyen encore inconnu d'effectuer une déclaration de sécurité cosmique. Il existait néanmoins des conclusions allant dans le sens opposé : les *taotie* étaient des machines minuscules, mais autorépliquantes. Une fois envoyées dans l'espace, elles utiliseraient de la poussière spatiale ou toute autre matière trouvée dans la ceinture de Kuiper ou le nuage de Oort pour se reproduire en grand nombre et former un rempart intelligent autour du système solaire. Cette barrière artificielle pouvait avoir toute sorte de fonctions possibles, par exemple intercepter une attaque de particule de lumière envoyée vers le système solaire, ou bien mettre en évidence une particularité du système solaire telle que, détectée depuis une certaine distance, celle-ci puisse prouver qu'elle était sûre. Cette interprétation – appelée

“hypothèse du banc de poissons” – était celle qui suscitait le plus d’attention car, contrairement aux autres interprétations, elle avait des contours technologiques relativement clairs. Elle fut donc l’une des premières à être soumise à l’Académie des sciences mondiales pour des recherches avancées. Cependant, le CRD ne plaçait guère d’espoir dans cette interprétation : si c’était celle qui semblait technologiquement la plus envisageable, les premières conclusions des recherches révélaient qu’il faudrait plusieurs dizaines de milliers d’années pour que les “poissons” s’autorépliquent en nombre suffisant pour former une véritable muraille autour du système solaire. Par ailleurs, l’efficacité en matière de défense ou de déclaration de sécurité cosmique des machines serait forcément limitée par l’intelligence artificielle. Au grand dam de beaucoup, l’hypothèse du banc de poissons fut donc abandonnée.

Un grand nombre d’éléments restait encore à décrypter : le parapluie qui protégeait la princesse, le mystérieux papier de vague neigeuse, le savon extraordinaire...

Comme l’avait pointé l’écrivain, toutes ces interprétations étaient peut-être exactes, mais incertaines.

Cependant, tous les éléments des contes n’étaient pas aussi obscurs et équivoques. Il y avait au moins un détail sur lequel les experts du CRD étaient d’accord pour dire qu’il détenait une information, et que celle-ci constituait peut-être même la clef de tout le récit de Yun Tianming.

Cet étrange toponyme : Herxingenmosiken.

Yun Tianming avait raconté ces trois contes en mandarin de l’Ère Commune. On avait remarqué que chacun des personnages et des lieux portait des noms chinois, dont la signification était claire : le Royaume sans histoire, la mer des *Taotie*, l’île des Tombes, la princesse Goutte de rosée, les princes Sable glacé et Eau profonde, les peintres Chas d’aiguille et Âme éthérée, le chef des gardes Longue voile, Tante Largesse, etc. Toutefois, au milieu de ceux-ci surgissait ce qui ressemblait à la transcription d’un toponyme étranger, à la fois très long et phonétiquement étrange. De plus, cet endroit mystérieux était mentionné à maintes reprises dans les trois contes à une fréquence qui frisait l’obsession : Chas d’aiguille et Âme éthérée étaient originaires

de Herxingenmosiken, de même que le papier de vague neigeuse, le fer et la dalle d'obsidienne, le chef des gardes, les savons, et même les *taotie*... L'auteur paraissait lourdement insister sur l'importance de ce toponyme. Néanmoins, aucune description concrète n'en avait été donnée. Était-ce une grande île, comme le Royaume sans histoire ? Un continent ? Un archipel ? On l'ignorait. On ne savait pas non plus de quelle langue ce mot était originaire. Au moment de son départ, le niveau d'anglais de Yun Tianming était sommaire et il n'avait jamais appris aucune autre langue. Bien entendu, il n'était pas à exclure qu'il ait pu en apprendre plus tard. Le mot ne semblait pas être issu de l'anglais, ni non plus d'aucune langue romane. Ce n'était pas non plus du trisolarien, car la langue trisolarienne ne comportait aucun son.

Les experts de l'unité concernée tentèrent de transcrire le nom de Herxingenmosiken dans les langues connues. Un grand nombre de linguistes furent consultés. On chercha aussi dans des bases de données de toute sorte encore disponibles sur le Net. Mais les résultats ne furent pas fructueux. Devant ce nom bizarre, même les scientifiques les plus brillants s'avouaient impuissants.

Des responsables de plusieurs unités demandèrent à Cheng Xin si elle était bien sûre de la prononciation de Yun Tianming. Cheng Xin était formelle : elle aussi avait remarqué la sonorité étrange de ce toponyme et s'était appliquée à bien le mémoriser. De plus, Yun Tianming n'avait eu de cesse de le répéter tout au long de son récit. Elle ne pouvait pas s'être trompée.

Le travail de décryptage du CRD était au point mort. Mais ces difficultés étaient prévisibles. Si les humains avaient pu déchiffrer aussi facilement les renseignements stratégiques donnés par Yun Tianming dans son histoire, les Trisolariens les auraient décelés aussi. Les informations les plus cruciales devaient donc être profondément dissimulées dans les histoires. Les experts de chaque unité s'épuisaient à la tâche, l'électricité statique et l'odeur âcre des chambres anti-intellectrons les rendaient extrêmement nerveux et, en raison des interprétations ouvertes des contes, des clans se formaient au sein même des unités, donnant lieu à des débats incessants.

Face à cette impasse, certains membres du CRD commencèrent même à douter que les trois histoires contiennent véritablement des informations stratégiques significatives. Ces doutes se portaient surtout sur la personne de Yun Tianming : après tout, celui-ci n'était qu'un homme de l'Ère Commune, titulaire d'une simple licence universitaire. Ses connaissances atteignaient à peine celles d'un collégien d'aujourd'hui. Au cours de son expérience professionnelle limitée, avant qu'il prenne part à la mission du programme Escalier, il n'avait principalement effectué que des tâches basiques. Il n'avait aucune expérience de chercheur et on était dubitatif quant à ses connaissances en matière de théorie fondamentale. Même s'il avait pu effectuer des recherches depuis sa capture et son clonage, il était possible d'émettre des doutes sur sa capacité à assimiler les super-technologies trisolariennes, et en particulier les théories sur lesquelles elles reposaient.

Avec le temps, le CRD se retrouva à devoir faire face à de nouvelles difficultés inévitables. Au début, chacun était concentré sur la résolution de l'énigme qui permettrait de montrer la voie de la survie à l'humanité. Mais petit à petit, on vit poindre le spectre de toutes sortes d'entités politiques et de groupes de défense d'intérêts : flottes internationales, Nations unies, simples nations, entreprises multinationales ou encore institutions religieuses qui proposèrent des interprétations uniquement destinées à servir leurs intérêts politiques et financiers, se servant des contes comme d'un outil de propagande politique. Bientôt, les histoires de Yun Tianming devinrent des paniers vides que n'importe qui pouvait remplir de n'importe quoi. Le travail de décryptage du CRD en fut sévèrement impacté, et les débats entre différentes factions devinrent de plus en plus idéologiques et utilitaristes. Le moral était au plus bas.

Mais cette impossibilité à interpréter les renseignements fournis par Yun Tianming produisit un effet positif : elle força l'humanité à abandonner l'idée d'un illusoire miracle. En réalité, le grand public avait depuis longtemps cessé de croire aux miracles, car il ignorait l'existence du rapport de Yun Tianming. La pression politique que faisait peser la population obligea les flottes internationales et les Nations unies à détourner leur attention de Yun Tianming pour

développer des technologies qui pourraient permettre de sauver la civilisation terrienne.

À l'échelle de l'Univers, la destruction du monde trisolarien s'était produite à une distance extrêmement proche, ce qui donnait aux humains la chance de pouvoir mener une observation complète et détaillée du processus d'anéantissement de l'étoile et de recueillir un grand nombre de données. La masse et la position sur la séquence principale de l'étoile détruite étaient très similaires à celles du Soleil, ce qui permettait de créer un modèle mathématique précis en cas d'attaque de la forêt sombre dans le système solaire. À vrai dire, les recherches à ce sujet avaient commencé au moment même où l'information lumineuse de l'anéantissement de Trisolaris était parvenue sur Terre. Les résultats de ces recherches menèrent directement à la naissance du "projet Bunkers", qui avait désormais remplacé le rapport de Yun Tianming comme nouvel épiscentre de l'attention de la communauté internationale.

Extrait des *Chroniques du hors-temps*. Le projet Bunkers – une arche pour la civilisation humaine

1. Prévisions du moment de l'attaque de la forêt sombre contre le système solaire

Prévisions optimistes : cent à cent cinquante ans ; prévisions moyennes : cinquante à quatre-vingts ans ; prévisions pessimistes : dix à trente ans après la diffusion des coordonnées dans la forêt sombre.

Plan pour la survie de l'humanité envisagé sur soixante-dix ans.

2. Nombre total d'individus à sauver

En considération du déclin de la natalité mondiale : de six à huit cents millions dans soixante-dix ans.

3. Prévisions générales sur une attaque future de la forêt sombre

En s'appuyant sur les données recueillies lors de la destruction de l'étoile du système trisolarien, on avait pu établir un modèle mathématique d'une attaque similaire contre le Soleil. Les simulations réalisées grâce à ce modèle montraient que si le Soleil était frappé par une particule de lumière, les planètes telluriques situées à l'intérieur de l'orbite de Mars seraient toutes anéanties. Au début de l'explosion solaire, Mercure et Vénus seraient totalement vaporisées. La Terre, elle, conserverait une partie de sa masse, ainsi que son aspect sphérique, mais sa surface serait rasée jusqu'à une profondeur de cinq cents kilomètres environ, soit toute la croûte terrestre et une partie du manteau. La surface de Mars serait quant à elle entamée sur une profondeur de cent kilomètres. Un peu plus tard, la vitesse orbitale des planètes telluriques diminuerait à cause de la traînée produite par la matière éjectée lors de l'explosion du Soleil, et elles finiraient toutes par sombrer dans les restes du cœur de l'étoile.

Le modèle mathématique montrait que la puissance de destruction d'une telle explosion solaire, conjuguée aux radiations et à l'éjection de matière solaire, était inversement proportionnelle au carré de la

distance par rapport au Soleil. Plus un objet était distant du Soleil, plus l'intensité de cette force destructrice diminuait. Cela voulait dire que les planètes géantes gazeuses, plus éloignées, échapperaient à la destruction.

Au début de l'attaque, la surface de Jupiter connaîtrait de violentes turbulences, mais sa structure globale resterait inchangée, de même que ses satellites ; Saturne, Uranus et Neptune ne subiraient que des perturbations modérées, et leurs structures seraient également préservées. La matière solaire éjectée, une fois dispersée, aurait forcément une influence sur la vitesse orbitale des trois géantes gazeuses, mais dans la phase postérieure de l'attaque, elle formerait une nébuleuse spirale dont la vitesse angulaire serait la même que celle des planètes géantes gazeuses, ce qui ne provoquerait pas l'abaissement de leurs orbites.

Ce dont on pouvait donc être sûr, c'était que Jupiter, Saturne, Uranus et Neptune survivraient à l'attaque de la forêt sombre.

Cette prévision essentielle formait le principal fondement du projet Bunkers.

4. Autres plans de survie de l'humanité abandonnés

a) Le plan d'évasion stellaire : techniquement impossible. Dans le laps de temps estimé, l'humanité ne pourrait pas atteindre de telles capacités de voyage interstellaire. Les appareils qui permettraient à l'humanité de prendre la fuite pourraient à peine contenir un millième de la population et, avant l'épuisement complet des combustibles et la dégradation des écosystèmes autorégénératifs, il était peu probable qu'une exoplanète habitable ait pu être trouvée.

Ce plan ne permettant de sauver qu'une proportion infime de la population, il allait à l'encontre des valeurs morales fondamentales de la civilisation humaine et il était politiquement inenvisageable, car il provoquerait des troubles immenses dans la société mondiale et, à terme, son effondrement total.

b) Le plan de fuite lointaine : taux de faisabilité très faible. Ce plan consistait à établir un nouveau lieu de résidence spatial suffisamment éloigné du Soleil pour éviter les conséquences de son explosion. Selon des calculs tenant compte des techniques de protection des cités spatiales pouvant être développées dans un futur envisageable, la

distance de sécurité minimale par rapport au Soleil était de soixante unités astronomiques, c'est-à-dire au-delà de la ceinture de Kuiper. À une telle distance, les ressources étaient limitées et il serait ardu de trouver des matériaux susceptibles d'aider à la construction de cités spatiales. Toujours en raison du manque de ressources, même si on arrivait à créer des villes, leur occupation serait sans cesse confrontée à des carences.

5. Projet Bunkers

Ce plan consistait à faire des quatre géantes du système solaire – Jupiter, Saturne, Uranus et Neptune – des abris contre une explosion solaire provoquée par une attaque de la forêt sombre. L'idée était de construire des cités spatiales au niveau de la face cachée des quatre planètes qui accueilleraient l'ensemble de la population terrienne. Ces cités seraient établies à une distance proche des planètes, mais ne deviendraient pas leurs satellites. Elles suivraient une orbite héliosynchrone de manière à rester dans l'ombre des quatre planètes, qui constitueraient donc un rempart en cas d'explosion du Soleil. Il était projeté de bâtir cinquante cités spatiales, dont chacune pourrait accueillir environ quinze millions de personnes. Elles seraient réparties ainsi : vingt pour Jupiter, vingt pour Saturne, quatre pour Uranus et six pour Neptune.

Les matériaux utilisés pour leur construction seraient collectés sur les quatre géantes et leurs satellites, ainsi que sur les anneaux de Saturne et de Neptune.

6. Défis techniques posés par le projet Bunkers

La plupart des technologies nécessaires pour la mise en place du plan Bunkers étaient à la portée de l'humanité. Les flottes internationales avaient une solide expérience de la construction de cités spatiales, et disposaient déjà de bases spatiales de grande envergure autour de Jupiter. Il demeurerait certes quelques défis techniques, mais ceux-ci pourraient probablement être relevés pendant le temps de planification du projet. Parmi eux, le maintien de la position des cités spatiales. Étant donné que les villes ne seraient pas des satellites des quatre planètes, il faudrait donc installer des systèmes de propulsion susceptibles de neutraliser l'attraction gravitationnelle des planètes, pour conserver en permanence la même

distance entre cités et planètes. On avait initialement envisagé de situer ces stations spatiales aux points de Lagrange L2, pour que les périodes orbitales des cités coïncident avec celles des géantes gazeuses. Mais on découvrit que les villes seraient alors trop loin des planètes pour bénéficier de leur protection.

7. La survie des humains dans le système solaire après une attaque de la forêt sombre

Après la destruction du Soleil, les cités spatiales dépendraient de l'énergie générée par la fusion nucléaire. Le système solaire serait dans un état de nébuleuse spirale, et les rémanents de supernova formés à la suite de cette catastrophe fourniraient une quantité presque inépuisable de combustibles, qui pourraient en outre être facilement recueillis. Il serait aussi possible de récupérer dans le noyau restant du Soleil de précieux combustibles et satisfaire ainsi les besoins énergétiques de l'humanité pour sa survie sur le long terme. Chaque cité spatiale disposerait de son propre soleil artificiel qui produirait une quantité d'énergie équivalente à celle produite avant l'attaque. Sur un plan énergétique, les approvisionnements seraient sensiblement plus grands que dans la période ayant précédé l'attaque. En effet, grâce aux combustibles de fusion offerts par le système solaire, la consommation des cités spatiales n'équivaldrait qu'à un milliardième de Soleil. En ce sens, la destruction du Soleil constituerait même un progrès, en cela qu'elle mettrait un terme à l'énorme gaspillage des matériaux de fusion collectés dans le système solaire.

L'océan situé cent soixante kilomètres sous la surface d'Europe – l'un des satellites de Jupiter – permettrait un approvisionnement en eau appréciable. De fait, la quantité d'eau sur Europe, étant plus importante que sur la Terre, suffirait largement à satisfaire les besoins des cités. Il serait par ailleurs possible de trouver de l'eau dans la nébuleuse.

Après l'attaque, lorsque la nébuleuse se serait stabilisée, les cités spatiales pourraient quitter les planètes leur servant de bunkers et chercher des espaces de vie plus agréables ailleurs dans le système solaire. Elles auraient ainsi intérêt à s'éloigner du plan de l'écliptique afin d'échapper à l'influence de la nébuleuse, tout en se préservant la possibilité d'en exploiter les ressources. L'explosion solaire ayant

anéanti les planètes telluriques, tous les gisements minéraux qui en étaient issus se retrouveraient dispersés dans la nébuleuse et il ne serait pas difficile de pouvoir les recueillir. Dans ces conditions, on pourrait lancer des nouveaux chantiers de construction de cités spatiales. Les prévisions actuelles estimaient que la seule ressource limitée serait celle en eau mais, rien que sur Europe, l'océan permettrait de satisfaire les besoins de cent cités ayant chacune une population de cent à deux cents millions d'habitants.

Aussi, la nébuleuse du système solaire après l'attaque serait en mesure d'assurer le confort de plus de dix milliards d'êtres humains, laissant en outre à la civilisation humaine un espace largement suffisant pour continuer à se développer.

8. Impacts du projet Bunkers sur la géopolitique internationale

Ce chantier qui consistait à créer un nouveau monde était d'une envergure sans précédent dans l'histoire de l'humanité et les plus grands obstacles auxquels il se confrontait n'étaient pas d'ordre technologique, mais politique. Le public s'inquiétait que le chantier des bunkers n'épuise toutes les ressources terrestres et fasse faire un bond en arrière à la politique et à l'économie des sociétés humaines, peut-être même jusqu'à aboutir à un deuxième Grand Ravin. Cependant, tant les flottes internationales que les Nations unies étaient persuadées que ce genre de catastrophe serait évitée : le chantier était mené hors de la Terre et les matériaux utilisés seraient intégralement d'origine extraterrestre (principalement des satellites des quatre géantes gazeuses, ainsi que des anneaux de Saturne, d'Uranus et de Neptune). Le chantier n'assécherait donc ni l'économie ni les ressources de la Terre. Au contraire, une fois que l'exploitation des ressources spatiales aurait atteint un certain seuil, elle pourrait même donner de nouvelles impulsions à l'économie terrestre.

9. Plan d'action général du projet Bunkers

Développer en vingt ans un ensemble d'infrastructures industrielles capables d'exploiter les ressources des géantes gazeuses et construire en soixante ans la totalité des cités spatiales. Les deux étapes connaîtraient une période de chevauchement de dix ans.

10. À propos d'une deuxième attaque de la forêt sombre

Les effets macroscopiques d'une première attaque suffiraient à

convaincre les observateurs lointains de la destruction de toute civilisation dans le système solaire. Dans le même temps, en raison de la disparition du Soleil, le système solaire ne posséderait plus de source d'énergie capable d'être mobilisée pour une attaque économique, au sens où l'entendait Intellectra. Il était par conséquent peu probable qu'une deuxième attaque de la forêt sombre intervienne à court terme. L'observation du système 187J3X1 après sa destruction n'avait en tout cas pas à ce jour fourni d'élément allant dans ce sens.

À l'approche du lancement du projet Bunkers, on oubliait peu à peu Yun Tianming. Le travail de décryptage mené par le Comité de renseignement et de décryptage se poursuivait toujours, mais ce n'était plus que l'une des nombreuses missions du Conseil de défense planétaire. Les espoirs d'extraire de réelles informations stratégiques des récits de Yun Tianming s'amenuisaient. Au sein du CRD, certains en vinrent même à soutenir que le rapport de Yun Tianming pointait dès le début dans la direction prise par le projet Bunkers, s'appuyant sur plusieurs éléments qui corroboraient selon eux cette interprétation : le parapluie, par exemple, qui avait très naturellement été interprété jusqu'ici comme une allusion à un système de défense encore inconnu. Quelqu'un suggéra que les billes de pierre accrochées aux embouts des baleines représentaient les planètes géantes gazeuses du système solaire. Mais seules quatre planètes pouvaient servir de bunkers dans le système solaire. Yun Tianming n'avait certes pas fait mention du nombre de baleines, mais on imaginait difficilement qu'un parapluie n'ait pu en comporter que quatre. En réalité, personne n'était vraiment convaincu par cette interprétation, mais les histoires de Yun Tianming avaient acquis un statut semblable à celui de la Bible. Consciemment ou non, on n'y cherchait plus des réponses à des problématiques stratégiques réelles, mais un réconfort face au réel.

Cependant, le travail de décryptage du rapport connut bientôt une avancée insoupçonnée.

Ce jour-là, 艾AA vint rendre visite à Cheng Xin. Elle ne suivait plus depuis longtemps Cheng Xin aux réunions du CRD, et consacrait toute son énergie à raccorder les activités du groupe Halo au projet Bunkers. L'établissement d'un nouveau monde en orbite de Jupiter représentait des perspectives presque illimitées pour une compagnie de construction spatiale. C'était d'ailleurs un heureux hasard que la compagnie de Cheng Xin se soit appelée "Halo" quand on savait que c'était des anneaux de Jupiter qu'on extrairait une bonne partie des matériaux qui serviraient à construire les cités spatiales.

— Je veux un savon, déclara AA.

Cheng Xin l'ignora. Ses yeux ne quittèrent pas sa liseuse électronique, et elle posa à AA une question sur la physique de la fusion. Depuis son réveil, elle s'employait à actualiser ses connaissances sur la science moderne. Rien qu'en ce qui concernait la technologie aérospatiale – la branche dans laquelle elle avait été formée – tout avait changé depuis l'Ère Commune. Aujourd'hui, même la plus petite capsule spatiale était propulsée grâce à la fusion nucléaire. Cheng Xin avait dû commencer par prendre connaissance des nouveaux progrès de la physique fondamentale, mais elle apprenait vite. En réalité, le fossé qui séparait son époque d'origine de celle-ci n'avait pas érigé de barrière infranchissable : les dernières mises à jour importantes de la physique théorique dataient seulement du début de l'Ère de la Dissuasion. Avec suffisamment d'application, la plupart des scientifiques et des ingénieurs issus de l'Ère Commune pouvaient très vite combler le retard pris dans leurs disciplines respectives.

AA éteignit la liseuse de Cheng Xin :

— Je veux un savon !

— Je n'ai pas de savon ! Tu ne crois quand même pas que les savons ont les mêmes effets magiques que dans les contes, non ?

Cheng Xin lui disait en réalité ceci : *Quand vas-tu cesser de te comporter comme un enfant ?*

— Je sais, mais j'aime bien la mousse. J'ai envie de prendre un bain mousseux, comme la princesse ! Je veux un savon !

Les techniques de bain modernes ne produisaient plus de mousse. Savons et autres accessoires de bain avaient disparu des salles de bains un siècle plus tôt, et il existait maintenant deux méthodes pour se laver : les douches à ultrasons et les micronettoyeurs – des nanorobots invisibles à l'œil nu, solubles dans l'eau, qu'on pouvait aussi utiliser pour des douches sèches. Ils avaient la capacité de nettoyer instantanément la surface de la peau ou de n'importe quel objet.

Cheng Xin finit par accéder au caprice d'AA et accepta d'aller acheter un savon. Quand Cheng Xin était morose, AA usait souvent de ce genre de fantaisie pour lui changer les idées.

Devant la gigantesque forêt de la ville, elles réfléchirent un bon

moment et parvinrent à la conclusion que le lieu où elles auraient le plus de chance de trouver un savon était un musée. Elles finirent par trouver un savon dans une salle exhibant des objets d'usage courant de l'Ère Commune, au sein d'un musée qui proposait une exposition sur l'histoire de la ville. La lumière était tamisée et les objets exposés dans les vitrines étaient éclairés par des projecteurs orientables. Tous dataient de l'Ère Commune : appareils électroménagers, vêtements, meubles... en parfait état de conservation, sans aucune trace de poussière, ce qui leur donnait presque l'impression d'être neufs. Émotionnellement, Cheng Xin avait du mal à accepter que ces objets puissent être des reliques vieilles de deux siècles. En les observant, elle avait le sentiment qu'ils n'avaient jamais vraiment disparu, qu'ils étaient encore là la veille. Elle avait traversé d'innombrables épreuves depuis son premier réveil, mais tout paraissait encore comme dans un rêve. Son esprit vivait obstinément dans le passé.

Le savon était exposé dans une vitrine de produits de nettoyage, en compagnie d'autres accessoires, tels que du gel douche ou du liquide vaisselle. En observant ce savon translucide, Cheng Xin devina grâce au logo gravé à sa surface qu'il était de la marque Diaopai. Le savon était blanc, comme dans l'histoire.

Le conservateur du musée commença par certifier que le savon était une antiquité précieuse et qu'il n'était pas à vendre. Puis il finit par céder et faire grimper son prix.

— Au prix où il coûte, on pourrait se payer une savonnerie, glissa Cheng Xin à AA.

— Une... ?

— Une entreprise de fabrication de savon.

— Et après ? Ça fait un moment que je suis PDG de ton groupe. Tu pourrais quand même me faire un petit cadeau, pour me remercier. Et qui sait, ça peut même être un bon investissement.

Alors, elles achetèrent le savon. Cheng Xin avait indiqué à AA que si elle voulait vraiment prendre un bain moussant, il aurait mieux valu acheter un flacon de bain moussant, mais AA avait insisté pour se servir d'un savon, comme la princesse du conte. Le savon fut délicatement retiré de la vitrine. Le tenant dans la main, Cheng Xin pouvait encore sentir son léger parfum.

De retour à la maison, AA ne perdit pas une seconde pour ouvrir l'emballage sous vide, puis elle se rendit dans la salle de bains, munie du savon. Elle ferma la porte et on entendit couler l'eau du bain.

Cheng Xin frappa à la porte.

— Tu ferais mieux de ne pas te laver avec, c'est de l'alcali ! Ta peau n'est pas habituée, ça risque de te faire mal.

AA ne répondit rien. Après un long moment, quand l'eau se fut arrêtée de couler, la porte s'ouvrit et Cheng Xin vit AA encore tout habillée, qui tenait une feuille de papier blanc dans la main.

— Tu saurais faire un bateau en origami ?

— Cet art aussi s'est perdu ? demanda Cheng Xin en prenant la feuille de papier.

— Forcément, il n'y a presque plus de papier de nos jours.

Cheng Xin s'assit et commença à plier sa feuille. Ses pensées vagabondèrent une nouvelle fois vers cet après-midi brumeux à l'université. Yun Tianming et elle étaient assis au bord du réservoir ; sous une brise légère, le voilier en origami s'était éloigné lentement à la surface de l'eau jusqu'à n'être plus qu'un petit point blanc dans le lointain. Elle repensa alors à la voile blanche à la fin du conte de Yun Tianming.

AA prit le voilier des mains de Cheng Xin et poussa un cri d'admiration. Puis elle demanda à Cheng Xin de la suivre dans la salle de bains. Avec un petit couteau, elle découpa un minuscule morceau de savon et elle fit un trou à l'arrière du voilier dans lequel elle coinça le fragment de savon. Elle releva la tête et adressa un sourire mystérieux à Cheng Xin, puis elle déposa délicatement le voilier sur la surface tranquille de l'eau.

Le voilier se déplaça de lui-même et gagna l'autre extrémité de la baignoire.

Cheng Xin comprit immédiatement la cause de ce phénomène : une fois le savon dissous dans l'eau, il avait diminué la tension superficielle de l'eau à l'arrière du voilier, tandis que celle à l'avant était restée inchangée. Le bateau s'était ainsi retrouvé propulsé vers l'avant.

Un éclair illumina subitement ses pensées. Dans ses yeux, la surface paisible de l'eau de la baignoire était devenue l'espace obscur, et le

petit voilier en papier, un vaisseau naviguant à la vitesse de la lumière dans un néant sans fin...

Aussitôt, un frisson lui parcourut le corps : la sécurité de Yun Tianming. Cette pensée fut comme une main agrippant violemment les cordes de son esprit, les empêchant de vibrer. Elle se força à détourner son regard du bateau et à faire de son mieux pour rester la plus naturelle et la plus indifférente possible au phénomène qui se présentait sous ses yeux. Le bateau avait déjà rejoint l'autre extrémité de la baignoire, où il faisait du surplace. Elle tendit la main, le repêcha, l'agita pour le sécher et le jeta dans le lavabo. Elle se retint de le faire disparaître dans la cuvette des toilettes, décidant de ne pas le remettre à l'eau.

C'était dangereux. Même si Cheng Xin tendait à croire qu'il n'y avait déjà plus aucun intellectron dans le système solaire, la prudence restait de mise.

Le regard d'AA croisa le sien. Leurs yeux étaient comme deux miroirs qui luisaient du même éclat d'excitation. Cheng Xin tourna la tête, puis lâcha sans émotion :

— Je n'ai plus envie de jouer. Si tu veux prendre un bain, vas-y.

Puis elle sortit de la salle de bains.

AA la suivit. Elles se servirent un verre de vin rouge et commencèrent à papoter de tout et de rien. Tout d'abord de la future implication du groupe Halo dans le chantier du projet Bunkers, puis de leurs souvenirs d'étudiantes à des siècles différents, et enfin de leur vie actuelle. AA demanda à Cheng Xin pourquoi, maintenant qu'elle s'était faite à cette époque, elle n'essayait pas de trouver un homme à son goût. Cheng Xin lui répondit qu'il lui était impossible d'avoir une vie ordinaire. Elle rétorqua à AA que son problème à elle, c'était qu'elle avait trop d'aventures ; elle pouvait naturellement inviter un de ses amants à venir ici, mais un seul à la fois. Elles enchaînèrent alors en bavardant de la mode et des loisirs des femmes à leurs deux époques respectives, leurs similitudes et leurs différences... Le langage n'était que le moyen par lequel elles donnaient libre cours à leur excitation. Elles n'osaient s'arrêter, de peur que le silence change leur joie en une terrible chimère. Enfin, lors d'une pause au milieu de cette conversation décousue, Cheng Xin glissa un mot à voix basse :

— Courbure...

Ce fut avec ses yeux qu'elle prononça le mot suivant : *propulsion* ?

AA hocha doucement la tête. Son regard disait : *Oui, une propulsion par courbure !*

Extrait des *Chroniques du hors-temps*. Une propulsion par déformation de l'espace

L'espace n'était pas plat, mais courbe. Si on imaginait l'Univers comme une large membrane, sa surface aurait une forme incurvée. Davantage peut-être qu'une membrane, c'était comme une bulle close. Si certaines régions de la membrane pouvaient en effet paraître plates au premier abord, la courbure de l'espace était toutefois omniprésente.

Lors de l'Ère Commune, un très grand nombre d'hypothèses ambitieuses avaient été proposées pour naviguer dans l'espace. L'une d'elles suggérait de plier l'espace. L'idée consistait à élargir la courbure et la plier en deux, comme on plierait une feuille de papier, afin que les deux extrémités de la "feuille" – c'est-à-dire des régions à l'origine distantes de plusieurs millions d'années-lumière – se touchent. Ce procédé ne pouvait pas à proprement parler être qualifié de "navigation spatiale", mais plutôt de "halage spatial", car on ne "voyageait" pas vers sa destination, on "attirait" la destination à soi grâce à une déformation de l'espace.

Il fallait être Dieu pour pouvoir aspirer l'Univers de cette façon, quoique, si l'on tenait compte des limites fixées par les théories fondamentales, ce fût un défi insurmontable, même pour Lui.

Il existait à ce sujet des propositions plus modérées et plus spatialement restreintes : si un vaisseau spatial pouvait, d'une manière ou d'une autre, repasser comme un fer la partie de l'espace située derrière lui et réduire ainsi sa courbure, il pourrait être tiré vers l'avant par une partie de l'espace plus courbe. Cette idée constituait le principe de base de la propulsion par courbure.

Contrairement à la technique qui suggérait de plier l'espace, la propulsion par courbure ne permettait pas d'atteindre une destination instantanément, mais de naviguer sans fin à une vitesse proche de celle de la lumière.

Mais jusqu'à ce que le message de Yun Tianming se retrouve correctement interprété, ce type de propulsion par courbure était demeuré à l'état de simple fantasme, comme des centaines d'autres hypothèses tout aussi chimériques sur le voyage à la vitesse de la lumière. Nul ne savait s'il était possible, tant à un niveau théorique que pratique.

Tout émoustillée, AA dit à Cheng Xin :

— Avant l'Ère de la Dissuasion, la mode était aux vêtements avec des images animées. En ce temps-là, les gens avaient l'air de s'habiller avec des guirlandes, mais il n'y a plus que les enfants qui portent ça aujourd'hui. Nous sommes revenus à la mode des habits traditionnels.

Mais ses yeux disaient tout autre chose. Son regard s'était assombri : *L'interprétation paraît crédible, mais c'est impossible à prouver. Nous n'obtiendrons sans doute aucune confirmation.*

— Ce qui me surprend le plus de nos jours, c'est qu'il n'y a plus aucun bijou ni aucune pierre précieuse. L'or est devenu un métal ordinaire et rien que nos verres, ici, sont faits en diamant. Tu sais, à mon époque, avoir un tout petit diamant, c'était un luxe que beaucoup de filles ne pouvaient pas s'offrir !

Ses yeux disaient : *Non AA, cette fois, c'est différent, nous pouvons le prouver !*

— Au moins, l'aluminium était moins cher. Avant l'invention de l'électrolyse, c'était un métal précieux. J'ai même lu quelque part que les couronnes des rois anciens étaient faites en aluminium.

Comment ?

Cheng Xin savait que, cette fois, son regard ne suffirait pas. Le CRD avait proposé d'équiper son appartement d'une chambre anti-intellectrons, mais cela aurait nécessité l'installation d'un équipement de gros volume très bruyant et elle avait refusé. Elle le regrettait aujourd'hui.

— Le papier de vague neigeuse, dit doucement Cheng Xin.

Les yeux sombres d'AA s'illuminèrent. Ils brûlaient d'une excitation plus grande encore.

— *Ne peut-on donc pas aplatir cette feuille avec autre chose ?*

— *Non. Seule l'obsidienne de Herxingenmosiken en est capable.*

[...]

Une horloge sonna dans un coin de la chambre. Âme éthérée leva la tête : il ferait bientôt jour. Il jeta un regard sur son papier de vague

neigeuse dont la portion aplatie sur le sol n'était pas plus large que sa paume. C'était loin de suffire pour peindre le portrait de Chas d'aiguille. Il lâcha le fer et soupira.

Un rouleau de papier, dont une portion était passée au fer à repasser pour diminuer sa courbure.

Cette image était une allusion claire à la différence d'état de l'espace avant et après la propulsion par courbure. Cela ne pouvait pas être autre chose.

— Allons-y, dit Cheng Xin en se levant.

— Allons-y, répéta AA.

Elles devaient se rendre dans la chambre anti-intellectrons la plus proche.

Deux jours plus tard, à l'occasion d'une réunion du CRD, le président partagea avec les responsables d'unité l'interprétation de la propulsion par courbure.

Yun Tianming informait la Terre que c'était en déformant l'espace que Trisolaris pouvait voyager à la vitesse de la lumière.

C'était un rapport stratégique de tout premier ordre. De toutes les hypothèses jadis avancées portant sur le voyage à la vitesse lumineuse, il établissait que celle de la courbure spatiale était possible. L'humanité avait désormais une direction claire dans laquelle développer ses technologies de voyage interstellaire. C'était un phare allumé dans une nuit d'encre.

Tout aussi crucial était le fait que cette interprétation fournissait le mode avec lequel Yun Tianming dissimulait ses informations dans les trois histoires. On pouvait distinguer deux méthodes : les métaphores à double couche, et les métaphores bidimensionnelles.

Les métaphores à double couche ne pointaient pas directement vers l'information réelle, mais vers quelque chose d'encore plus simple. Ce à quoi se référait la première métaphore orientait vers une seconde métaphore, qui était celle qui dissimulait l'information. Dans cet exemple, le voilier de la princesse, le savon de Herxingmosiken et la

mer des *Taotie* formaient une même métaphore pour un voilier de papier propulsé par du savon. Et c'était dans un second temps que ce voilier se révélait être une métaphore pour la propulsion par courbure. L'une des raisons qui expliquait les échecs des tentatives précédentes de décryptage reposait sur l'idée – erronée – qu'une métaphore ne possédait forcément qu'une seule couche, et que c'étaient les histoires elles-mêmes qui contenaient l'information.

Les métaphores bidimensionnelles s'appliquaient quant à elles à lever les ambiguïtés provoquées par l'usage d'un langage littéraire. Après la constitution d'une métaphore à double couche, on adjoignait une métaphore à une seule couche pour confirmer le sens de la métaphore précédente. Dans cet exemple, le rouleau de papier de vague neigeuse et le fer à repasser servaient de métaphores au changement d'état dans l'espace lors de la propulsion par courbure, confirmant ainsi la métaphore du voilier à savon. Si l'on voyait l'histoire de Yun Tianming comme une surface bidimensionnelle, la métaphore à double couche fournissait une coordonnée, et la métaphore à une seule couche additionnelle en donnait une seconde, permettant de fixer l'interprétation sur la surface. C'est pourquoi cette métaphore à une seule couche fut appelée "coordonnée de sens". La coordonnée de sens, prise indépendamment, était inutile. C'était une fois combinée avec la métaphore à double couche qu'elle permettait de lever le flou du langage littéraire.

— Un système subtil, siffla d'admiration un expert des renseignements du CRD.

Les membres du Comité félicitèrent Cheng Xin et AA. Cette dernière, qui avait jusqu'ici subi les regards méprisants de ses collègues, voyait aujourd'hui sa position au sein du CRD largement réévaluée.

Mais les yeux de Cheng Xin se mouillèrent. Elle pensait à Yun Tianming : cet homme qui, dans cette longue nuit spatiale, luttait seul au sein d'une société inconnue, à la fois intrigante et dangereuse. Malgré tous les dangers, il avait transmis ce message à l'humanité. Elle imagina l'énergie mentale qu'il avait dû déployer pour concevoir un tel système métaphorique et comment il avait dû, dans une solitude s'étalant sur bien des années, créer plus d'une centaine de contes, afin

de cacher avec une grande minutie ces informations dans trois d'entre eux. Trois siècles plus tôt, c'était une étoile qu'il avait donnée à Cheng Xin. Aujourd'hui, c'était un espoir qu'il offrait à l'humanité.

Le travail de décryptage des histoires se déroula par la suite de façon beaucoup plus concluante. Outre l'aiguillage permis par la découverte du système métaphorique de Yun Tianming, les membres du CRD s'accordèrent sur un point, néanmoins improuvable : le message décrypté étant lié à la stratégie d'évasion hors du système solaire, le reste du rapport devait donc être lié à la déclaration de sécurité cosmique.

Mais on découvrit vite qu'en comparaison avec les premières informations décryptées le reste des messages contenus dans les trois histoires était beaucoup plus complexe.

Lors de la réunion suivante, le président du CRD apporta un parapluie qu'il avait spécialement fait fabriquer pour cette occasion, le même que celui du peintre Âme éthérée. De couleur noire, il était composé de huit baleines, à l'embout desquelles étaient suspendues des petites billes de pierre. Peu de gens aujourd'hui avaient une idée précise de la façon de se servir de cet objet. Pour s'abriter de la pluie, on utilisait maintenant un appareil appelé "bouclier anti-pluie". De la taille d'une lampe de poche, il soufflait l'air au-dessus de son utilisateur afin d'écarter la pluie. La plupart avaient bien sûr connaissance d'un tel objet, ils en avaient déjà vu dans les films, mais peu étaient ceux à en avoir vu en vrai. Ils étudièrent et manipulèrent le parapluie avec curiosité, remarquant que, comme dans l'histoire, il ne pouvait rester ouvert que si on le faisait tourner, grâce à la force centrifuge. Le ralentissement ou l'accélération du geste entraînaient le déclenchement des alarmes correspondantes. La première chose que tous remarquèrent était qu'il était très fatigant d'agiter ainsi le parapluie, et ils étaient impressionnés que la nourrice ait pu reproduire ce geste toute une journée durant.

AA se saisit aussi du parapluie et le fit tourner pour l'ouvrir. Mais son poignet n'était pas assez large et la toile du parapluie s'affaissa, déclenchant un chant d'oiseau.

Cheng Xin n'avait pas quitté le parapluie des yeux depuis que le président du CRD l'avait ouvert au début de la réunion. Elle cria à AA :

— Ne t'arrête pas !

AA accéléra la cadence, et le chant d'oiseau disparut.

— Encore plus vite, fit Cheng Xin, toujours en observant le parapluie.

AA fit tourner le parapluie de toutes ses forces, et sa vitesse excessive provoqua un sifflement pareil à celui du vent. Cheng Xin lui demanda de ralentir jusqu'à ce que le chant d'oiseau résonne à nouveau, puis de répéter la même opération plusieurs fois.

— Ce n'est pas un parapluie ! s'écria Cheng Xin en pointant l'objet en train de tourbillonner : Je sais ce que c'est !

Bi Yunfeng, qui se tenait à côté d'elle, hocha la tête :

— Moi aussi, j'ai compris. Puis il se tourna vers le troisième individu originaire de l'Ère Commune présent dans la salle – Cao Bin : C'est quelque chose que nous sommes les trois seuls à pouvoir connaître.

— En effet, ajouta Cao Bin, qui regardait avec enthousiasme le parapluie : Mais même à notre époque, ce n'était plus très courant.

Plusieurs responsables d'unité dévisagèrent ces trois êtres d'un autre temps ; les autres avaient le regard figé sur le parapluie. Tous étaient à la fois perplexes, et pleins d'attente.

— Un régulateur à boules pour machine à vapeur, dit Cheng Xin.

— Qu'est-ce ? Un genre de circuit de contrôle ? demanda quelqu'un.

Bi Yunfeng secoua la tête :

— Il n'y avait pas encore d'électricité quand cet objet a été inventé.

Cao Bin prit la parole :

— C'est un dispositif apparu au ^{xviii} siècle. Il permettait de réguler la vitesse de rotation d'une machine à vapeur. Un régulateur à boules se composait principalement de deux à quatre bras équipés à leur extrémité d'une boule en métal, et d'un axe de rotation central, un peu comme ce parapluie, à ceci près que les baleines sont plus nombreuses. La rotation était permise grâce à la machine à vapeur. Quand la rotation était trop rapide, les poids métalliques écartaient les bras de l'axe de rotation par effet centrifuge. Les boules ouvraient ainsi une soupape qui laissait s'échapper de la vapeur. La pression de

la chaudière baissant, la vitesse diminuait. Quand la vitesse de rotation était au contraire trop lente, les bras se rapprochaient en raison du poids des boules et de la diminution de la force centrifuge. La soupape se fermait, ce qui augmentait l'admission de vapeur et donc la vitesse de la machine... C'était le tout premier système de contrôle automatique industriel.

On comprit donc que le parapluie constituait le premier niveau d'une métaphore à double couche. Mais contrairement au voilier à savon, le régulateur à boules ne semblait pointer vers aucune métaphore concrète, de sorte que la deuxième métaphore pouvait être interprétée de bien des manières. Toutefois, deux éléments paraissaient émerger : un contrôle automatique de contre-réaction et une vitesse constante.

Les experts décrypteurs du CRD commencèrent donc à chercher la coordonnée de sens correspondant à cette métaphore à double couche, et ils la trouvèrent vite : le prince Eau profonde. La taille du prince ne changeait pas, quelle que soit la distance de l'observateur. Plusieurs interprétations pouvaient être faites, dont deux semblaient évidentes : il figurait un système de transmission d'information dont le signal ne s'atténuait pas malgré la distance, ou une quantité physique restant stable dans n'importe quel référentiel.

En comparant ces interprétations avec celle suggérée par le parapluie, on comprit immédiatement quelle était la bonne combinaison : une vitesse demeurant constante dans n'importe quel référentiel.

Cela faisait clairement référence à la vitesse de la lumière.

De manière inattendue, les experts du CRD trouvèrent une autre coordonnée de sens qui vint confirmer la métaphore du parapluie :

C'est à base de ces bulles que sont faits les savons. Il est toutefois très difficile de les recueillir, car elles volent très vite dans le vent. [...] Seuls les chevaux les plus rapides du pays sont en mesure de rattraper les bulles des mousseux. [...] Lorsque les mousseux crachent leurs bulles, les artisans savonniers sautent sur leurs montures et galopent derrière elles, les attrapant avec un mince filet de gaze. [...] Les bulles des mousseux n'ont presque aucune masse. C'est à cela qu'on reconnaît les authentiques savons de Herxingenmosiken : ils ont le poids d'une plume.

La plus rapide, sans masse. C'était une métaphore à une seule

couche on ne peut plus claire, une allusion à la lumière.

Aussi, sur la base de ces indices, le parapluie offrait donc une métaphore de la lumière, ou de la vitesse de la lumière. Quant à la capture des bulles des mousseux magiques, on envisageait deux interprétations possibles : la collecte de l'énergie de la lumière ou la réduction de la vitesse de la lumière.

Les experts considéraient que la première des deux interprétations n'avait pas grand-chose à voir avec les visées stratégiques de l'humanité, et on accorda une attention particulière à la deuxième interprétation.

Malgré le flou de ce message, les experts commencèrent à débattre de ce qu'impliquait la deuxième interprétation : ils s'interrogeaient sur les relations entre la réduction de la vitesse de la lumière et la déclaration de sécurité cosmique.

— Imaginez que l'on puisse ralentir la vitesse de la lumière dans le système solaire, disons, à l'intérieur de l'orbite neptunienne et de la ceinture de Kuiper. Nous pourrions générer un effet observable à des distances lointaines, mesurables à l'échelle cosmique.

L'idée était particulièrement stimulante.

— Mais en quoi cela constituerait-il une déclaration de sécurité ? En imaginant par exemple que l'on puisse réduire d'un dixième la vitesse de la lumière dans le système solaire, comment cela pourrait-il prouver que nous sommes inoffensifs ?

— C'est simple : si les humains possèdent des vaisseaux permettant d'aller à la vitesse lumineuse, le temps qu'il leur faudra pour s'échapper du système solaire sera un dixième de fois plus long. Mais dix pour cent reste insuffisant.

— Si l'on veut vraiment prouver à l'Univers que nous sommes inoffensifs, ralentir la vitesse de la lumière d'un dixième ne suffit pas. Il faut qu'elle soit de dix pour cent sa valeur originelle, ou bien un centième, de manière que les observateurs puissent témoigner que nous sommes à l'intérieur d'une zone tampon de laquelle il faudrait énormément de temps avant de sortir. Cela renforcerait donc le sentiment de sécurité de celui qui observerait la civilisation du système solaire.

— Pour atteindre ce but, même un millième de la vitesse de la

lumière serait encore insuffisant. Réfléchissez : même à une vitesse de trois cents kilomètres par seconde, nos appareils pourraient s'échapper dans une contrainte de temps acceptable. Par ailleurs, si les humains sont en mesure de modifier des constantes physiques dans un rayon de cinquante unités astronomiques dans l'espace, cela reviendrait aussi à déclarer à l'Univers que notre civilisation maîtrise déjà une technologie très avancée. Ce ne serait pas une déclaration de sécurité, mais de menace.

Grâce à la métaphore à double couche du parapluie, ainsi qu'aux deux coordonnées de sens fournies par le prince Eau profonde et les mousseux magiques, on pouvait désormais déterminer une orientation générale, mais aucune stratégie précise. La métaphore n'était déjà plus bidimensionnelle, mais tridimensionnelle. On se demanda s'il n'existait pas d'ailleurs une troisième coordonnée de sens. Les experts sondèrent sans relâche les textes pour chercher cette coordonnée. Mais ils ne trouvèrent aucune trace de son existence.

Ce fut alors qu'on déchiffrâ l'étrange toponyme de "Herxingemosiken".

Une unité de travail en linguistique avait été créée au sein du Comité pour déchiffrer ce terme. Elle comptait notamment dans ses rangs un linguiste nommé Palermo, spécialiste de linguistique diachronique. Son intégration dans l'équipe s'expliquait en partie par l'étendue de son domaine d'expertise : il ne s'intéressait pas à une seule famille de langues, mais maîtrisait parfaitement plusieurs langues anciennes, issues à la fois d'Orient et d'Occident. Mais, comme les autres, Palermo demeurait perplexe face à ce mot. Aucune de ses recherches menées au sein du CRD n'avait débouché sur un indice tangible et ce fut d'ailleurs à la chance et non à son expertise de linguiste qu'il dut son décryptage du mot "Herxingemosiken".

Un matin, à son réveil, la petite amie de Palermo – une jeune blonde originaire de Scandinavie – lui avait demandé s'il avait déjà visité son pays natal.

— La Norvège ? Non, jamais, avait répondu Palermo.

— Alors comment se fait-il que tu aies répété ces deux vieux

toponymes dans tes rêves ?

— Quels toponymes ?

— Helseggen et Mosken.

Sachant que sa petite amie n'était pas au fait de ses activités au sein du Comité de renseignement et de décryptage, Palermo s'était étonné que ces deux mots sortent de sa bouche. Il avait souri en hochant la tête :

— C'est en un seul mot : Herxingenmosiken. En sectionnant différemment les syllabes, je suis sûr qu'on peut obtenir encore d'autres noms de lieux.

— Et moi, je te dis que les deux endroits se trouvent en Norvège.

— Et alors ? Simple coïncidence.

— Les Norvégiens d'aujourd'hui ne connaissent pas non plus ces noms, ils sont anciens. Ils ont été remplacés. Si je les connais, c'est simplement grâce à mes recherches sur l'histoire de la Norvège. Tous les deux se trouvent dans le comté de Nordland.

— Écoute, chérie, c'est un hasard, rien de plus. On peut couper ce mot n'importe comment.

— Tu as fini, oui ? Je suis sûre que tu sais que Helseggen est le nom d'une montagne, et Mosken, celui d'une petite île de l'archipel des Lofoten.

— Je n'en savais rien. Écoute, il existe un phénomène en linguistique, où quand on se retrouve face à un mot très long qu'on ne sait pas écrire mais uniquement prononcer, on a le réflexe inconscient de le scinder en plusieurs tronçons de syllabes et de le recomposer selon notre bon plaisir. C'est ce que tu es en train de faire.

Ce que ne lui disait pas Palermo, c'était que ce phénomène s'était présenté à de nombreuses reprises lors du travail de décryptage mené au sein des unités du CRD. Il ne prenait donc pas très au sérieux l'hypothèse de sa petite amie. Pourtant, ce qu'elle avait ensuite ajouté avait tout changé :

— Bon, d'accord, alors je vais te dire autre chose : Helseggen est au bord de la mer, et on peut voir l'île de Mosken depuis son sommet. L'île de Mosken est l'île la plus proche de la montagne Helseggen.

Deux jours plus tard, Cheng Xin regardait depuis l'île de Mosken les falaises noires d'Helseggen. Peut-être en raison des nuages de plomb qui couvraient le ciel, la mer aussi était d'un noir d'encre. Seules quelques vagues blanches affleuraient au pied des falaises. Avant sa venue ici, Cheng Xin avait entendu dire que même si l'endroit se trouvait dans le cercle arctique, l'influence des courants marins chauds rendait son climat relativement tempéré. Le vent marin la faisait néanmoins grelotter de froid. L'archipel des Lofoten, au nord de la Norvège, se composait d'îles escarpées sorties de terre à la suite de l'érosion des glaciers. Il formait une barrière de cent soixante kilomètres entre les fjords de l'ouest et la mer du Nord, telle une muraille divisant l'océan Arctique de l'extrémité septentrionale de la péninsule scandinave. Les courants entre les îles du détroit étaient puissants. Les îles étaient naguère peuplées de quelques pêcheurs, qui n'y venaient cependant qu'en pleine saison. Poissons et autres fruits de mer étant aujourd'hui majoritairement issus de l'aquaculture, toute activité de pêche en pleine mer avait disparu. L'archipel était redevenu un désert froid et quasi inhabité, sans doute à l'image de ce qu'il était du temps des Vikings.

Mosken n'était qu'une toute petite île parmi le grand nombre de celles que comportait l'archipel et Helseggen, une montagne désormais sans nom – car les toponymes du pays avaient changé à la fin de la Grande Crise.

Devant la désolation sinistre de ce lieu à l'autre bout du monde, Cheng Xin éprouvait toutefois une certaine sérénité. Peu de temps avant, elle avait cru que son existence avait atteint son terme mais, dorénavant, les raisons de vivre ne lui manquaient pas. À l'horizon, là où venaient s'affaler des nuages grisâtres, elle vit se profiler une brèche de ciel bleu et les rayons de soleil qui s'échappèrent de cette fissure illuminèrent un instant ce monde frigide. Cheng Xin pensa à l'une des descriptions des histoires de Yun Tianming : *ce fut comme si le peintre ayant réalisé ce merveilleux tableau saupoudrait son œuvre d'une poignée de poudre d'or*. Le paysage était à l'image de sa vie : un espoir dissimulé derrière une plaine sinistre, un rai de chaleur au cœur d'un froid glacial.

Elle était accompagnée d'AA, ainsi que d'autres experts du CRD,

parmi lesquels Bi Yunfeng, Cao Bin et le linguiste Palermo.

Aucun habitant ne vivait en permanence sur l'île de Mosken. Le seul occupant du moment était un homme originaire de l'Ère Commune de quatre-vingts ans nommé Jonas. Son visage était marqué par les traces du temps et, quand Cheng Xin le regardait, il lui rappelait Kuparr. Quand on lui demanda si quelque chose de particulier se trouvait dans les alentours de l'île de Mosken et de la montagne d'Helseggen, le vieux Jonas pointa l'extrémité ouest de l'île :

— Évidemment. Regardez !

C'était un phare blanc. Ce n'était encore que la tombée du jour, mais le phare clignotait déjà en cadence.

— À quoi cela peut-il bien servir ? demanda AA, curieuse.

— Je reconnais bien les enfants d'aujourd'hui ! Ils ne savent plus rien... pesta Jonas en secouant la tête. C'est ce qu'on utilisait dans le temps pour guider les bateaux. J'étais ingénieur pendant l'Ère Commune, je concevais des systèmes d'éclairage pour les phares. Beaucoup étaient encore utilisés pendant la Grande Crise, mais il n'y en a déjà plus de nos jours. Si j'ai construit celui-ci, c'est pour que les enfants de cette époque se souviennent de leur existence passée.

Les membres du CRD éprouaient un vif intérêt pour le phare ; il leur rappelait le régulateur à boules de la machine à vapeur. Comme lui, cette technologie ancienne avait maintenant disparu. Mais en poussant un peu plus loin leurs investigations, ils comprirent que ce n'était pas ce qu'ils cherchaient. Ce phare venait tout juste d'être construit, et Jonas s'était servi de matériaux de construction modernes, légers et résistants. Le chantier n'avait pris qu'une quinzaine de jours. Jonas affirmait par ailleurs qu'il n'y avait jamais eu d'autre phare avant lui sur cette île. Aussi, d'un point de vue temporel, le phare n'avait donc aucun lien avec le rapport transmis par Yun Tianming.

— Y a-t-il encore quelque chose de particulier dans la région ? demanda quelqu'un.

Jonas haussa les épaules dans le froid du ciel et de la mer :

— Que pourrait-il y avoir d'autre ? Un satané désert froid et lugubre comme ça... Vous savez, je n'aime pas cet endroit, mais ils ne m'ont pas autorisé à construire mon phare ailleurs.

Ils décidèrent de se rendre sur les falaises d’Helseggen pour avoir une vue panoramique sur les environs. Alors qu’ils s’apprêtaient à monter dans l’hélicoptère, AA eut soudain envie de s’y rendre sur la petite chaloupe du vieux Jonas.

— Oh, c’est possible, bien sûr. Mais, mon enfant, la mer est agitée aujourd’hui, tu vas avoir des nausées, la prévint Jonas.

En désignant la falaise, AA rétorqua :

— Mais c’est juste à côté, je n’aurai même pas le temps d’avoir le mal de mer.

Jonas secoua la tête :

— On ne peut pas passer par cette zone, pas aujourd’hui, il faut faire un détour.

— Pourquoi ?

— À cause du maelstrom, il peut engloutir n’importe quelle embarcation.

Les membres du CRD échangèrent des regards, puis ils se tournèrent instantanément vers le vieil homme. Quelqu’un demanda :

— Et vous nous dites qu’il n’y a rien de spécial dans la région ?

— Vous savez, je viens d’ici, moi. Le maelstrom n’a rien de spécial pour nous, c’est juste un petit coin de mer. On est habitués.

— Où est-il ?

— Là-bas. On ne peut pas le voir de là où on est, mais on peut l’entendre.

Le silence se fit, et ils purent en effet discerner un roulement sourd et puissant émanant de la surface de la mer, comme le bruit lointain des sabots de dix mille chevaux au galop.

L’hélicoptère pouvait observer le maelstrom du ciel, mais Cheng Xin insista pour monter sur le bateau, ce qui fut accepté. Comme il n’y avait que la chaloupe du vieux Jonas sur l’île, seules cinq ou six personnes pouvaient aller en mer examiner le phénomène. Cheng Xin, AA, Bi Yunfeng, Cao Bin et Palermo embarquèrent donc dans la chaloupe, tandis que les autres prirent l’hélicoptère.

Ballottée par les flots, l’embarcation s’éloigna de l’île de Mosken. Le vent marin était de plus en plus froid et de plus en plus violent, et les embruns salés ne cessaient de battre les visages. Dans la lumière déclinante du jour, la surface était d’un gris sombre étrange et

énigmatique. Le grondement s'intensifiait à mesure de leur avancée, mais ils ne voyaient toujours pas le maelstrom.

— Oh, je me souviens ! cria soudain Cao Bin dans le vent.

Cheng Xin se souvenait aussi. Elle avait d'abord cru que Yun Tianming avait appris l'existence de cet endroit grâce aux intellectrons, mais la réalité était beaucoup plus simple.

— Edgar Allan Poe, lâcha Cheng Xin.

— Comment ? Qui ça ?

— Un romancier du ^{xix}e siècle.

Le vieux Jonas prit la parole :

— C'est vrai, Poe a écrit une nouvelle sur le Moskstraumen – le maelstrom de Mosken. Je l'ai lue quand j'étais jeune. Bon, il en a beaucoup rajouté, je me souviens qu'il parlait d'un mur d'eau faisant un angle de quarante-cinq degrés. C'est loin d'être aussi raide que ça !

La littérature écrite avait disparu depuis un siècle. La "littérature" et les "auteurs" existaient toujours, mais la narration faisait désormais appel aux images numériques. Les romans écrits classiques étaient considérés comme des antiquités. Après le Grand Ravin, beaucoup d'œuvres d'écrivains anciens avaient été perdues, parmi lesquelles celles d'Edgar Allan Poe.

Le grondement du maelstrom était assourdissant.

— Où est-il ? demanda quelqu'un.

Le vieux Jonas pointa la mer :

— Sous la surface. Regardez cette ligne, il faut la franchir si l'on veut voir le maelstrom.

C'était une bande de vagues ondulantes dont les sommets écumeux dessinaient un arc s'étirant dans le lointain.

— Eh bien, franchissons-la, osa Bi Yunfeng.

— Cette ligne marque la frontière entre la vie et la mort. Une fois franchie, nous ne pourrons plus revenir, dit Jonas en le regardant.

— Combien de temps tournent les bateaux avant d'être aspirés par le tourbillon ?

— De quarante minutes à une heure.

— Dans ce cas, ça ne fait rien. Nous serons secourus par l'hélicoptère.

— Mais mon bateau...

— Nous vous dédommagerons en vous en rachetant un autre.

— Ce sera toujours moins cher qu'un savon, lança soudain AA, sans que Jonas comprenne à quoi elle faisait référence.

Jonas dirigea prudemment le bateau vers la ligne de vagues. Le bateau tangua violemment, avant de se stabiliser, comme s'il était à présent saisi par une force invisible qui l'imbriquait dans une sorte de rail sous-marin, le long duquel il glissait dans la même direction que les vagues.

— Le bateau a été attrapé par le maelstrom ! Oh, bon Dieu, c'est la première fois que je le vois d'aussi près ! cria Jonas.

Le maelstrom se révélait à eux comme s'ils l'observaient depuis le haut d'une montagne. Ce gigantesque renflement de la forme d'un entonnoir avait environ un kilomètre de diamètre. Ses parois liquides n'étaient pas aussi raides que les avaient décrites Poe, mais elles devaient tout de même faire trente degrés. La surface de ces murs d'eau était à la fois dense et glissante, comme celle d'un corps solide. Le bateau venant tout juste de pénétrer dans les frontières du tourbillon, sa vitesse de rotation n'était pas encore très grande, mais elle augmenterait à mesure qu'ils se rapprocheraient de l'œil du maelstrom. Un mugissement terrifiant s'échappait du fond de ce petit trou, là où la vitesse de rotation était la plus élevée. De ce bruit émanaient une puissance et une folie qui semblaient capables de tout écraser et de tout aspirer.

— Je suis sûre que nous pouvons en sortir. Longez la tangente, à vitesse maximale, cria AA à l'adresse de Jonas.

Ce dernier s'exécuta. Le vrombissement du moteur électrique de la chaloupe parut être un simple bourdonnement de moustique à côté du grondement du maelstrom. La chaloupe accéléra pour se rapprocher de la ligne d'écume, et on crut un instant qu'elle parviendrait à s'extraire du tourbillon mais, perdant de la vitesse, elle pivota et s'affaissa, comme un caillou retombant après avoir atteint le sommet de sa trajectoire parabolique. Ils réessayèrent plusieurs fois, mais à chacune de leurs tentatives ils s'engouffraient un peu plus dans le maelstrom.

— Je vous l'avais dit : cette ligne, c'est la porte de l'enfer. Aucun bateau ordinaire ne peut imaginer en sortir une fois qu'il l'a franchie,

dit Jonas.

La chute de la chaloupe était tellement amorcée qu'on ne voyait plus ni la ligne d'écume ni la surface de la mer. Derrière eux, se dessinait l'arête d'une montagne marine, et ils ne voyaient son sommet mouvant que de l'autre côté du maelstrom. Tous tremblaient à l'idée d'être capturés par une force contre laquelle il était vain de résister. Seul l'hélicoptère qui tournait dans le ciel au-dessus d'eux leur apportait un peu de réconfort.

— Les enfants, c'est l'heure de dîner, lança le vieux Jonas.

Le soleil ne s'était pas encore couché derrière les nuages, mais c'était l'été dans le cercle arctique et il était déjà plus de 21 heures. Jonas sortit une grande morue de la cale, déclarant qu'il l'avait pêchée le jour même, puis il déposa le poisson dans un grand plateau en métal. Il sortit trois bouteilles d'alcool, et versa le contenu d'une bouteille sur la morue, avant d'allumer son briquet pour l'enflammer. Le poisson brûla à peine cinq minutes, puis le vieux Jonas enfourna sa main dans le poisson brûlé pour en manger la chair et certifia que c'était une recette locale. Tous mangèrent alors de son poisson en buvant de l'alcool et en jouissant du spectacle grandiose offert par le maelstrom.

— Mon enfant, je te reconnais, tu es la Porte-épée, n'est-ce pas ? lança Jonas à Cheng Xin. Si vous êtes venus jusqu'ici, c'est sûrement pour une mission importante. Si je peux vous donner un conseil, restez sereins en toutes circonstances. Puisqu'aucun de nous ne pourra échapper à l'Apocalypse, autant que nous profitons du présent.

— Seriez-vous aussi calme sans cet hélico au-dessus de nous ? demanda AA.

— Oh oui, mon enfant. Oui, j'en suis sûr. Je n'avais que quarante ans quand je suis tombé gravement malade durant l'Ère Commune, mais je suis resté parfaitement tranquille, je n'ai pas prévu de me faire hiberner. Ce sont les médecins qui m'ont hiberné à mon insu, pendant que j'étais dans le coma. Je me suis réveillé à l'Ère de la Dissuasion. J'ai d'abord cru que je m'étais réincarné, puis j'ai compris que l'éternité, ça n'existait pas. La mort m'attendait juste un peu plus loin... Cette nuit où j'ai eu fini de construire mon phare, quand je l'ai regardé au loin briller sur la mer, tout est soudain devenu clair : la

mort est le seul phare qui reste à jamais allumé. Peu importe où tu navigues, tu finis toujours par te rendre dans la direction qu'il t'indique. Tout a une fin. Seule la Mort est immortelle.

Il y avait déjà vingt minutes qu'ils étaient entrés dans le maelstrom, et la chaloupe avait glissé à un tiers de la hauteur du mur d'eau. L'angle d'inclinaison de la coque était de plus en plus grand mais, grâce à la force centrifuge, les passagers n'avaient pas tous roulé jusqu'à bâbord. Leur champ de vision se limitait maintenant à la paroi liquide du tourbillon ; on n'en voyait même plus le sommet de l'autre côté. Ils n'osaient pas regarder le ciel. Dans le maelstrom, la chaloupe était en rotation avec le mur, ce qui la maintenait dans une position presque relative avec lui, si bien que les passagers du bateau ne ressentaient pas le mouvement du tourbillon : l'embarcation semblait collée au bord d'une bassine d'eau immobile. Mais en levant les yeux au ciel, on ne pouvait contester le mouvement effréné du maelstrom, et le ciel nuageux tournait à une vitesse étourdissante. En raison de l'augmentation de la force centrifuge, la paroi d'eau sous le bateau devenait de plus en plus glissante et solide, à la manière de la glace. Le grondement qui provenait du trou de l'entonnoir du maelstrom surpassait tout autre son, couvrant même les voix des passagers. À cet instant, le soleil se montra entre les fentes des nuages, laissant pénétrer un faisceau d'or dans le tourbillon. Mais il ne parvint à illuminer qu'une partie de la paroi, ce qui fit paraître le fond de l'abysse plus sinistre encore. De la vapeur jaillissait de l'œil mugissant du maelstrom, décrivant un arc-en-ciel dans les rayons du soleil qui traversaient de façon magistrale l'abîme tourbillonnant.

— Je me souviens de l'arc-en-ciel décrit par Poe. Je crois qu'il est apparu sous la lueur de la lune. Poe a écrit que c'était un pont qui reliait le Temps et l'Éternité ! clama Jonas, mais personne n'entendit clairement ses paroles.

L'hélicoptère vint à leur rescousse. Une échelle de corde suspendue à deux ou trois mètres au-dessus du bateau descendit jusqu'au pont pour permettre à tous les passagers de grimper. Puis, la chaloupe continua à faire de grands cercles au milieu du tourbillon, tandis que la morue qui n'avait pas été terminée continuait de scintiller d'une étincelle bleutée.

L'hélicoptère demeura en vol stationnaire au-dessus du maelstrom. Tous observèrent cet entonnoir tourbillonnant, éprouvant nausées et vertiges. Aussi, quelqu'un donna l'ordre au système de navigation de l'appareil de tourner à une vitesse similaire au maelstrom, de manière qu'ils puissent avoir l'impression que celui-ci s'était immobilisé. Mais ce fut le monde entier, en dehors du maelstrom, qui commença à virevolter : le ciel, la mer et les chaînes de montagnes. Le maelstrom était devenu le centre du monde, et leurs sensations d'étourdissement ne s'étaient pas affaiblies. AA poussa un cri et vomit le poisson qu'elle venait d'ingurgiter.

Tandis que Cheng Xin observait le maelstrom, un autre tourbillon engloutit son esprit, fait cette fois de cent milliards d'étoiles argentées emportées dans un gigantesque vortex né dans l'océan cosmique. Il fallait à ce tourbillon deux cent vingt-cinq millions d'années pour accomplir un seul tour – la Voie lactée. À l'intérieur, la Terre était un simple grain de poussière, et le maelstrom de Mosken, un grain sur ce grain.

Une demi-heure plus tard, la chaloupe sombra au fond du maelstrom, et fut instantanément aspirée par le trou de l'entonnoir. Au cœur du grondement du Moskstraumen, on entendit le faible son de sa coque mise en pièces.

L'hélicoptère ramena Jonas sur l'île de Mosken. Cheng Xin lui promit qu'un nouveau bateau lui serait acheté, puis ils firent leurs adieux au vieil homme et l'hélicoptère fit cap vers Oslo, où se trouvait la chambre anti-intellectrons la plus proche.

Pendant le voyage, tous gardèrent le silence, plongés dans leurs réflexions, ne prenant même pas la peine d'échanger avec leurs yeux.

Ce que symbolisait le maelstrom était trop évident.

Mais des questions demeuraient : quel était le rapport entre la réduction de la vitesse de la lumière et un *trou noir* ? En quoi les trous noirs étaient-ils liés à la déclaration de sécurité cosmique ?

Un trou noir ne pouvait pas changer la vitesse de la lumière. Il était tout au plus capable de changer sa longueur d'onde.

Si on pouvait réduire la vitesse de la lumière dans le vide à un dixième, un centième, voire un millième de celle-ci – soit respectivement trente mille, trois mille et trois cents kilomètres par

seconde – quel rôle pourraient jouer les trous noirs ? C'était à première vue un mystère.

Il y avait ici un fossé que des êtres d'une intelligence ordinaire auraient eu du mal à franchir, mais ce groupe était constitué de l'élite intellectuelle de l'humanité. Et en particulier le physicien Cao Bin, qui était doué pour résoudre les problèmes les plus ardues. Riche de sa traversée de trois siècles, il savait quelque chose que les autres ignoraient : il y avait bien longtemps, durant l'Ère Commune, une unité de recherche avait réussi dans un laboratoire à ralentir la vitesse de la lumière à travers un médium à dix-sept mètres par seconde, soit une vitesse encore inférieure à celle d'un vélo. Bien entendu, la nature de ce projet était bien différente de celui qui consistait à réduire la vitesse de la lumière dans le vide mais, au moins, il n'était peut-être pas aussi fou d'imaginer ce qui allait suivre.

Et si on parvenait à réduire la vitesse de la lumière dans le vide jusqu'à un dix-millième de celle-ci, soit trente kilomètres par seconde ? Y aurait-il un lien avec les trous noirs ? Il ne paraît y avoir aucune différence fondamentale avec les précédentes réductions... sauf si, attendez !

— 16,7 ! lâcha brusquement Cao Bin. La flamme qui brillait dans ses yeux alluma bientôt celle des autres passagers.

16,7 kilomètres par seconde : la troisième vitesse cosmique du système solaire. En dessous de cette vitesse, il était impossible pour un vaisseau de sortir du système solaire.

Et il en était de même pour la lumière.

Si l'on pouvait réduire la vitesse de la lumière dans le vide en dessous de 16,7 kilomètres par seconde, la lumière ne pourrait donc jamais s'échapper de la gravité du Soleil et le système solaire deviendrait un trou noir¹⁸.

Comme rien n'excédait la vitesse de la lumière, si la lumière ne pouvait quitter le système solaire, aucun autre objet ne le pourrait non plus. En d'autres termes, rien ne pourrait s'échapper de l'horizon des événements du trou noir que serait devenu le système solaire¹⁹. Devenu clos, celui-ci se couperait à jamais du reste de l'Univers.

Et il deviendrait ainsi complètement inoffensif.

Comment un observateur pourrait-il voir que le système solaire était un trou noir créé par le ralentissement de la vitesse de la lumière,

c'était difficile à dire, mais il existait deux possibilités : dans l'œil d'un observateur primitif, le système solaire aurait tout bonnement disparu ; et dans celui d'un observateur technologiquement plus avancé, le trou noir artificiel pourrait être détecté, mais il comprendrait immédiatement que la civilisation emprisonnée à l'intérieur ne présentait plus aucune menace.

Il était une étoile lointaine, un point lumineux vaguement visible dans la nuit, et tous ceux qui la regardaient d'un œil pouvaient dire : oui, cette étoile est sûre – cette chose autrefois jugée impossible paraissait aujourd'hui possible.

C'était la déclaration de sécurité cosmique.

La mer des *Taotie*. Ils pensèrent au Royaume sans histoire à jamais coupé du reste du monde. Cette coordonnée de sens n'était en réalité plus nécessaire, car ils avaient déjà compris ce qui se cachait derrière cette métaphore.

Plus tard, les hommes appelleraient ce trou noir créé par le ralentissement de la vitesse de la lumière un "champ noir". Par comparaison avec les trous noirs dans lesquels la vitesse de la lumière resterait inchangée, un champ noir aurait un rayon plus grand que celui de Schwarzschild, et l'intérieur ne serait pas constitué d'une singularité gravitationnelle, mais d'une région large et ouverte.

Lorsque l'hélicoptère se fut envolé au-dessus des nuages, il était plus de 23 heures, et le soleil se couchait lentement à l'ouest, ne laissant plus qu'un mince arc visible. Baignés dans la lumière ocre de ce crépuscule nocturne, les passagers de l'appareil étaient en train d'imaginer la vie dans un monde où la vitesse de la lumière aurait été réduite à 16,7 kilomètres par seconde, un monde où les rayons du couchant leur parviendraient à une vitesse aussi lente.

On avait reconstitué à présent la majeure partie du puzzle édifié par Yun Tianming. Seule une pièce était manquante : les peintures de Chas d'aiguille. Les experts échouaient à décrypter la métaphore à double couche qui se dissimulait derrière cet élément. Certains supposaient qu'il ne constituait qu'une coordonnée de sens de plus pour le maelstrom de Mosken, peut-être comme un symbole de

l'horizon des événements du champ noir : en effet, de la perspective d'un observateur, tout objet pénétrant à l'intérieur de cet horizon serait capturé à jamais, comme sur une peinture. Mais la plupart des experts du Comité ne partageaient pas cette opinion. La signification du maelstrom était suffisamment claire, et Yun Tianming avait déjà utilisé la mer des *Taotie* pour confirmer cette interprétation. Il ne lui aurait pas été nécessaire d'ajouter une autre coordonnée de sens.

On ne parvint pas à déchiffrer cette métaphore. Comme les bras manquants de la Vénus de Milo, les peintures de Chas d'aiguille devinrent à jamais une énigme. Et pourtant, cet élément servait de fondation pour les trois contes, et il décrivait une cruauté élégante, une violence raffinée et un effondrement somptueux, qui dissimulaient peut-être le plus grand des secrets. Celui de la vie et de la mort.

18.Si la vitesse de la lumière dans le vide devenait inférieure à la vitesse de libération, le rayon du système solaire deviendrait plus petit que celui de Schwarzschild. La définition du rayon de Schwarzschild découlant de la vitesse de libération de la lumière, si même la lumière n'arrivait pas à s'échapper du champ d'attraction, rien ni personne ne pourrait en sortir non plus. (*N.d.A.*)

19.L'“horizon des événements” (ou “horizon” tout court) est le nom donné aux frontières d'un trou noir. La matière et les radiations à l'extérieur d'un trou noir peuvent traverser l'horizon pour se rendre à l'intérieur, mais cela n'est pas réciproque : c'est pourquoi on peut parler de cette frontière comme d'une membrane à sens unique. L'horizon n'est pas une surface ou une membrane faite de matière, il suggère plutôt que, d'un point de vue physique, un observateur ne peut rien connaître de ce qui se trouve derrière, hormis quelques quantités de base, telles que sa masse ou sa charge électrique. Le rayon de l'horizon des événements d'un trou noir sphérique est le rayon de Schwarzschild. (*N.d.A.*)

Extrait des *Chroniques du hors-temps*. Trois voies de survie pour la civilisation humaine

1. *Le projet Bunkers*. La voie de survie présentant le plus grand espoir de réussite, car elle pouvait reposer intégralement sur des technologies déjà disponibles, et ne dépendait d'aucune théorie encore inconnue. À vrai dire, le projet Bunkers pouvait être envisagé comme la poursuite naturelle du développement de l'espèce humaine. Même sans la menace d'une attaque de la forêt sombre, l'humanité aurait tôt ou tard fini par entrer dans une ère de colonisation à grande échelle du système solaire. Le projet Bunkers rendait simplement ce plan plus localisé, et ses objectifs, plus précis.

C'était en outre un projet conçu exclusivement par la Terre et non une stratégie suggérée par Yun Tianming dans son rapport.

2. *Le projet Champ noir*. Ce projet consistait à diffuser une déclaration de sécurité cosmique en transformant le système solaire en un trou noir à vitesse lumineuse réduite. Des trois voies de survie, c'était celui qui posait le plus grand défi technologique. Il fallait pouvoir modifier les constantes physiques fondamentales dans un rayon de cinquante unités astronomiques – soit sept milliards cinq cents millions de kilomètres. Le projet fut surnommé “chantier de Dieu”. De plus, il comportait d'un point de vue théorique de nombreuses zones d'ombre.

Mais une fois le projet Champ noir achevé, il serait celui dont le degré de sécurité serait le plus élevé pour la civilisation terrienne. En dehors de la protection permise par la déclaration de sécurité cosmique, des recherches menées plus en profondeur révélèrent que le champ noir constituerait aussi un bouclier défensif extrêmement efficace, car n'importe quel projectile offensif envoyé à haute vitesse, tel qu'une particule de lumière, verrait sa vitesse grandement réduite en pénétrant le champ noir, en raison de la réduction de la vitesse de

la lumière. Conformément au principe de la relativité, le projectile se mettrait à avancer en vitesse lumineuse basse, et son immense énergie cinétique serait alors convertie en masse. La partie avant de l'objet qui pénétrerait en premier dans le champ noir verrait donc sa vitesse réduire et sa masse augmenter, tandis que la partie arrière le percuterait à la vitesse de la lumière originale. Cette réaction provoquerait la destruction totale du projectile. Des calculs montraient que même un objet extrêmement robuste conçu en matériaux d'interaction forte, comme les gouttelettes, serait pulvérisé dès son passage de la frontière du champ noir. On parlait du champ noir comme d'un "coffre-fort cosmique".

Le projet Champ noir présentait un autre avantage. Des trois choix possibles, c'était le seul qui éviterait à l'humanité de vagabonder sans foyer dans l'espace, et lui permettrait de vivre à long terme sur la surface familière de sa planète.

Mais la civilisation terrienne devrait pour cela payer le prix fort : le système solaire serait à tout jamais coupé du reste de l'Univers. C'était un peu comme si l'humanité réduisait son univers à une zone ayant à l'origine un rayon de quarante-six milliards d'années-lumière à un enclos de cinquante unités astronomiques. On ignorait de surcroît à quoi ressemblerait un monde où la vitesse de la lumière aurait été ralentie jusqu'à tomber à 16,7 kilomètres par seconde. On pouvait néanmoins être sûr d'une chose : les calculateurs électroniques et quantiques fonctionneraient à des vitesses extrêmement lentes, et l'humanité retournerait à une société de basse technologie. L'obstacle technologique serait encore plus handicapant que celui créé jadis par les intellectrons. En plus d'avoir pour effet de se couper du monde, la déclaration de sécurité cosmique qui découlait du projet Champ noir impliquait aussi une automutilation technologique. Les humains ne pourraient jamais s'extirper du piège qu'ils se tendraient à eux-mêmes.

3. *Le projet Vaisseaux lumineuses.* Si les fondations théoriques de la technologie de propulsion par courbure étaient encore inconnues, ce projet semblait être plus facilement réalisable que celui du Champ noir.

Les vaisseaux voyageant à la vitesse de la lumière ne pourraient cependant offrir aucun gage de sécurité à la civilisation terrienne, et

cette technologie ne servirait en fin de compte que dans la perspective d'une évasion interstellaire. Des trois projets, c'était celui qui comportait le plus d'éléments indéterminés. Même s'il parvenait à être achevé, l'avenir de l'humanité lorsqu'elle serait entrée dans l'espace infini serait semé de dangers et d'incertitudes. De plus, en raison des risques liés à l'évasionnisme, ce projet ferait face à de nombreux obstacles et oppositions politiques.

Mais il y avait inévitablement une partie de l'humanité obsédée par le développement des vaisseaux luminiques, et ce au-delà même du simple désir de survie.

Pour la population humaine de l'Ère de la Diffusion, le plus sage était de mener conjointement les trois projets.

An 8 de l'Ère de la Diffusion. Le choix du destin

Cheng Xin se rendit au siège du groupe Halo. C'était la première fois qu'elle venait là. Elle n'avait avant cela jamais pris part à aucune opération du groupe. Inconsciemment, elle avait toujours estimé que cette énorme somme d'argent ne lui appartenait pas, et qu'elle n'avait jamais appartenu non plus à Yun Tianming. Ce qu'ils possédaient, c'était cette étoile. Les richesses offertes par l'étoile resteraient propriété de la compagnie.

Mais à présent, le groupe Halo pouvait l'aider à réaliser son rêve.

Le siège de la compagnie occupait un arbre entier dont l'architecture gigantesque avait pour particularité d'être entièrement transparente. L'indice de réfraction des matériaux utilisés pour sa construction était proche de celui de l'air. La structure intérieure était donc entièrement visible : on y voyait les employés se déplacer à travers les pièces, suivis par une multitude de fenêtres d'information flottantes. Cet imposant bâtiment suspendu au milieu du ciel ressemblait à une fourmilière translucide peuplée d'insectes grouillants et colorés. Dans la salle de réunion, située au sommet de l'arbre, Cheng Xin rencontra une grande partie des cadres du groupe, tous jeunes, dynamiques et à l'esprit vif. C'était pour la plupart d'entre eux la première fois qu'ils rencontraient Cheng Xin, et ils ne dissimulèrent pas leur respect et leur admiration.

Ce n'est qu'à la fin de la réunion, lorsqu'il ne resta plus dans la vaste salle que Cheng Xin et AA, qu'elles se mirent à parler de l'avenir de la société. Le rapport de Yun Tianming et les interprétations qui en avaient été tirées étaient encore confidentiels, et ce pour s'assurer de la sécurité de Yun Tianming. Les flottes internationales et les Nations unies distilleraient lentement les résultats des recherches inspirées par le décryptage des informations en les faisant passer pour des initiatives purement terriennes. Un certain nombre de fausses pistes

seraient explorées en parallèle, à des fins de camouflage.

Cheng Xin s'était habituée au sol transparent sous ses pieds et elle n'avait plus le vertige. Dans le bureau flottaient encore de grandes fenêtres d'information, dont certaines diffusaient des images en temps réel des chantiers de construction du groupe Halo en orbite terrestre. Parmi eux, celui de la gigantesque croix en orbite géosynchrone. Depuis l'apparition de Yun Tianming, le grand public ne se laissait plus bercer par l'illusion d'un miracle à venir, et l'atmosphère religieuse qui s'était emparée du monde s'était à nouveau estompée. L'Église avait freiné ses investissements et le projet de construction de la grande croix avait été abandonné. On était justement en train de la démanteler. Seule la branche horizontale avait été bâtie, et ce symbole paraissait étrangement plus profond.

— Je n'aime pas le projet Champ noir, fit AA. Autant appeler ça le projet "Tombe noire", une tombe que nous creuserions nous-mêmes.

Cheng Xin observa à travers le sol la ville qui s'étendait sous leurs pieds.

— Je ne suis pas de cet avis. À mon époque, la planète Terre était coupée du reste de l'Univers, et les gens vivaient tous à sa surface. Nous ne levions que rarement les yeux au ciel pour regarder les étoiles. Et ceux qui nous avaient précédés, encore moins. Les humains ont vécu ainsi pendant cinq mille ans. Tu ne peux pas dire que leur vie ne valait rien. Aujourd'hui encore, le système solaire est séparé de l'Univers. Dehors, dans l'espace profond, ne se trouvent qu'un petit millier d'humains à bord de deux vaisseaux.

— Mais j'ai l'impression que si nous nous coupons des étoiles, nous n'aurons plus aucun rêve.

— Pourquoi donc ? La joie et le bonheur existaient déjà dans les temps anciens et les rêves n'étaient pas moins nombreux qu'aujourd'hui. Et puis, on pourra toujours voir les étoiles à l'intérieur du champ noir. C'est simplement que... Eh bien... On ne sait pas encore vraiment comment ce sera... Tu sais, moi non plus, je n'aime pas le projet Champ noir.

— Je le sais bien.

— J'aime celui des vaisseaux luminiques.

— Comme nous tous. Le groupe Halo doit se lancer dans la

construction de vaisseaux pouvant naviguer à la vitesse de la lumière !

— Je ne pensais pas que tu serais d'accord. Mais cela nécessite de grands investissements dans la recherche fondamentale.

— Tu me prends pour une simple commerçante ? En un sens, tu as raison : tout comme le reste des membres du directoire, je cherche le meilleur moyen de maximiser nos profits. Mais ce n'est pas contradictoire avec le développement de la technologie des vaisseaux luminiques. Politiquement, toutes les ressources gouvernementales passeront dans les projets Bunkers et Champ noir. Celui des vaisseaux luminiques sera laissé aux compagnies privées... Nous prendrons la part la plus active possible dans le projet Bunkers, et une partie des bénéfices que nous pourrons en tirer serviront à financer des recherches sur les vaisseaux luminiques.

— AA, voici ce que je pense : je crois que les théories fondamentales qui permettront le développement de la propulsion par courbure et l'établissement d'un champ noir se recouperont. Attendons que le gouvernement et l'Académie mondiale des sciences aient fait un premier effort, avant de lancer des investissements dans le domaine de la propulsion par courbure.

— Entendu. Nous devons cependant dès aujourd'hui fonder une académie des sciences au sein de notre groupe. Recrutons des scientifiques. Je suis certaine que beaucoup d'entre eux rêveraient de travailler au développement de vaisseaux luminiques. Ils n'auront pas grand-chose à se mettre sous la dent avec les projets nationaux et internationaux à venir...

AA fut soudain interrompue par l'apparition d'une multitude de fenêtres de toutes tailles. C'était comme un déluge de couleurs qui eut tôt fait de recouvrir toutes les fenêtres diffusant jusqu'à présent l'image des chantiers spatiaux du groupe. Ce phénomène était appelé "avalanche de fenêtres" : il annonçait généralement qu'un événement important s'était produit. Mais cette abondance brutale d'informations produisait souvent un effet de trop-plein qui ne permettait pas de mesurer la gravité de l'événement en question. C'était la situation dans laquelle se trouvaient Cheng Xin et AA à cet instant même : elles voyaient s'afficher un nombre incommensurable de fenêtres saturées de textes complexes et d'images dynamiques. Seules les fenêtres

présentant des images simples pouvaient être appréhendées rapidement. Sur l'une d'elles, Cheng Xin distingua plusieurs visages levés au ciel, puis l'objectif de la caméra zooma à toute vitesse jusqu'à ce que ne figurent plus sur l'écran que deux grands yeux terrifiés. Cheng Xin entendit des hurlements... Une fenêtre venant juste d'apparaître se stabilisa devant toutes les autres et la secrétaire d'AA apparut à l'image. Elle fixait les deux femmes d'un visage blême.

— C'est une catastrophe ! Une attaque ! cria-t-elle.

— Est-ce qu'on en sait plus ?

— Le premier avant-poste d'observation du dispositif d'alerte du système solaire vient d'être lancé, et il a immédiatement détecté l'arrivée d'une particule de lumière !

— Dans quelle direction ? À quelle distance ?

— Je ne sais pas, je n'en sais rien, tout ce que je sais, c'est que...

— C'est une alarme officielle ? demanda Cheng Xin avec sang-froid.

— Je n'ai pas l'impression. Mais l'information tourne en boucle dans les médias. C'est que ça doit être vrai ! Il faut rejoindre le spatioport et s'enfuir, vite ! Puis la secrétaire ayant fini de parler, la fenêtre disparut.

Cheng Xin et AA traversèrent la jungle dense de fenêtres d'information et se rendirent jusqu'au mur transparent de la salle de réunion. Elles constatèrent que, plus bas, la panique s'était emparée de la ville. Le nombre de véhicules volants avait massivement augmenté, ce qui provoquait un chaos total dans le trafic. Tandis que les voitures louvoyaient à grande vitesse dans une circulation dense, l'une d'elles percuta une immense structure arboricole, et explosa en une boule de feu. Ailleurs dans la ville, on vit apparaître deux autres foyers d'où s'élevaient des colonnes de fumée...

AA sélectionna quelques fenêtres et les lut avec attention. Cheng Xin, elle, essaya de contacter les membres du CRD, mais les lignes étaient presque toutes occupées. Elle ne réussit à joindre que deux d'entre eux. Le premier ignorait tout comme elles ce qui se passait. Le second, un fonctionnaire du Conseil de défense planétaire, lui confirma que l'avant-poste d'observation n° 1 du dispositif d'alerte du système solaire avait en effet détecté un danger, mais il n'avait aucune information sur sa nature. Il confirma également que ni les flottes

internationales, ni les Nations unies n'avaient officiellement lancé l'alarme d'une attaque de la forêt sombre, mais il n'était pas optimiste.

— Il peut y avoir deux raisons pour lesquelles l'alarme n'a pas été donnée : la première, c'est que rien ne s'est passé ; la seconde, c'est que la particule de lumière est déjà trop près de nous, et qu'il ne sert plus à rien de l'enclencher.

Grâce à sa lecture, AA put obtenir une autre confirmation : la particule de lumière arrivait en longeant le plan de l'écliptique. Quant à sa direction et sa distance actuelle du Soleil, plusieurs informations se contredisaient, et encore davantage au sujet de l'estimation du moment où elle entrerait en contact avec lui. Certains parlaient d'un mois, d'autres de seulement quelques heures.

— Montons à bord du *Halo*, dit AA.

— Avons-nous encore le temps ?

Le *Halo* était un vaisseau marchand appartenant au groupe du même nom. L'appareil stationnait en ce moment dans la base spatiale de la compagnie, en orbite géosynchrone. Si le danger était réel, le seul espoir de s'échapper était de s'envoler pour Jupiter et de se réfugier derrière la face cachée de la planète pour échapper à l'explosion du Soleil quand la particule de lumière entrerait en collision avec lui. Jupiter était alors en opposition, comme tous les quatre cents jours. Un vaisseau comme le *Halo* pouvait envisager de relier la Terre à Jupiter en vingt-cinq ou trente jours, ce qui correspondait à l'estimation la plus optimiste lue par AA sur les fenêtres d'information de la date de l'explosion du Soleil. Cependant, cette prédiction était peu fiable, car le dispositif d'alerte du système solaire qui venait d'être lancé n'était pas encore en mesure de fournir une prévision aussi longue.

— Il faut bien faire quelque chose ! On ne peut quand même pas attendre la mort ici ! cria AA ; puis elle agrippa Cheng Xin et toutes deux traversèrent en courant la grande salle de réunion pour se rendre sur le parking extérieur, au sommet de l'arbre, où elles s'engouffrèrent dans un véhicule volant. Mais AA sembla se souvenir de quelque chose et redescendit, avant de revenir quelques minutes plus tard, munie d'une longue boîte ressemblant à un étui à violon. Elle sortit l'objet de l'étui, et jeta la boîte à l'extérieur. Cheng Xin reconnut l'objet : un

fusil, qui ne tirait pas des balles, mais des rayons laser.

— Qu'est-ce que tu vas faire avec ça ? l'interrogea Cheng Xin.

— Le spatioport doit être plein à craquer, qui sait ce qui peut se passer ? répondit AA en jetant l'arme sur la planche arrière et en démarrant le véhicule.

Chaque cité disposait d'un spatioport, qui servait principalement de base de lancement pour les navettes spatiales, un peu à la manière des anciens aéroports.

Le véhicule rejoignit le flux ininterrompu de voitures qui filaient comme une nuée de sauterelles dans la direction du spatioport. Les voitures projetaient sur le sol une ombre presque liquide, comme si c'était le sang de la ville qui s'écoulait.

Devant eux, une dizaine de lignes blanches biffaient le bleu du ciel : les sillages laissés par des appareils spatiaux s'envolant vers l'espace. Au bout d'une certaine distance, ceux-ci bifurquaient vers l'est et disparaissaient dans les profondeurs de la voûte céleste. De nouvelles lignes ne cessaient de s'élever et de s'allonger dans les airs et, à l'extrémité de chacune d'entre elles, rutilait une boule de feu dont la luminosité semblait presque plus forte que le Soleil : les flammes des moteurs à fusion nucléaire.

Dans une fenêtre d'information de la voiture, Cheng Xin vit une image de l'espace en temps réel prise depuis l'orbite terrestre basse. Elle voyait d'innombrables sillages monter depuis les continents bruns. Ceux-ci se faisaient de plus en plus nombreux et de plus en plus denses. On avait l'impression que des cheveux blancs avaient poussé à la Terre, et les petites boules de feu au bout de ces cheveux étaient comme des lucioles s'envolant vers l'espace. C'était la plus grande fuite collective de l'humanité de toute l'histoire.

Quand leur véhicule parvint au spatioport, Cheng Xin et AA purent voir en dessous d'elles une rangée de véhicules spatiaux – environ une centaine – et, plus loin, d'innombrables autres navettes qui étaient sorties des énormes hangars. Les avions spatiaux n'étaient déjà plus en service depuis longtemps et toutes les navettes spatiales s'envolaient maintenant verticalement. Contrairement aux capsules spatiales de toutes formes que Cheng Xin avait pu observer dans le spatioport du terminal de l'ascenseur spatial, les navettes présentaient ici un profil

effilé régulier et comprenaient trois à quatre empennages. Elles se dressaient de façon désordonnée sur la zone de stationnement, tel un parterre de végétaux en métal.

Dans la voiture, AA avait demandé au hangar de déplacer l'une des navettes du groupe Halo jusqu'à la zone de stationnement. D'en haut, elle reconnut très vite l'appareil et fit atterrir son véhicule à proximité.

Cheng Xin vit que la navette était entourée d'appareils de différentes tailles, certains ne dépassant pas quelques mètres de hauteur et ressemblant à d'énormes obus. Elle avait du mal à imaginer que des véhicules volants de cette taille puissent parvenir à s'arracher à l'attraction terrestre pour entrer dans l'espace. Il se trouvait également de plus grands appareils, dont certains faisaient la taille de vieux avions de ligne. La navette du Halo appartenait à la catégorie des appareils de moyenne dimension : elle était haute de dix mètres environ et recouverte d'une surface métallique miroitante qui rappelait celle des gouttelettes. La navette était posée sur les roues de son train d'atterrissage, de sorte qu'elle pouvait à tout moment être tractée par un véhicule de service jusqu'à la plateforme de lancement. Une série de vrombissements leur parvint de la zone de lancement. Étrangement, Cheng Xin repensa au mugissement du maelstrom de Mosken. La terre vibra sous leurs pieds, leur donnant l'impression d'avoir des fourmillements dans les mollets. Une lueur éclatante illumina la zone de lancement, et une navette s'éleva dans les airs, traînant derrière elle une queue enflammée. Elle ne tarda pas à disparaître dans le ciel, ajoutant un nouveau sillage à ceux qui s'éтираient déjà vers l'espace. Un épais nuage blanc arriva à leur hauteur, porteur d'une singulière odeur de brûlé. Cette vapeur ne provenait pas du moteur de la navette mais de l'eau des bassins de refroidissement situés sous la plateforme. Tout fut enveloppé sous cette brume humide et étouffante, renforçant un peu plus l'atmosphère oppressante qui se dégageait du lieu.

Au moment où elles s'apprêtaient à emprunter l'échelle qui menait à l'intérieur de la navette, Cheng Xin aperçut non loin d'elles un groupe d'enfants au milieu de la brume qui commençait à se dissiper. Vêtus d'uniformes scolaires, ils avaient l'air d'écoliers et n'avaient certainement pas plus de dix ans. Une jeune professeure était avec

eux. Sa longue chevelure était balayée par des coups de vent et elle jetait des regards impuissants autour d'elle.

— Peut-on encore attendre un peu ? demanda Cheng Xin.

AA regarda le groupe d'enfants et comprit ce que voulait Cheng Xin.

— Bien, allons-y. Nous allons de toute façon devoir attendre notre tour avant de décoller. La file est longue.

En principe, les navettes spatiales étaient en mesure de décoller depuis n'importe quelle surface plane, mais pour éviter que le plasma craché par les moteurs à fusion ne provoque de dommages autour de l'appareil, il leur fallait obligatoirement appareiller depuis la plateforme de lancement. Là se trouvait un bassin de refroidissement et des canaux de drainage permettant au plasma de s'écouler dans des espaces sécurisés.

En voyant Cheng Xin arriver à sa rencontre, la professeure n'attendit pas que celle-ci l'interroge et courut s'agripper à elle :

— Est-ce votre navette ? Je vous en supplie, sauvez ces enfants !

Sa frange trempée collait à son front, et son visage était perlé de larmes et de buée. Elle fixait Cheng Xin comme si elle était capable de la retenir rien qu'en la regardant. Les enfants la rejoignirent, projetant leurs regards pleins d'espoir sur la silhouette de Cheng Xin.

— Nous devons participer à un camp d'été spatial. Nous étions censés nous rendre en orbite géosynchrone, mais après le déclenchement de l'alarme ils ne nous ont pas laissés embarquer, et en ont fait monter d'autres à notre place.

— Et la navette ? demanda AA qui arrivait à son tour.

— Elle s'est envolée. Je vous en supplie...

— Prenons-les avec nous, dit Cheng Xin à AA.

AA fixa Cheng Xin quelques secondes. L'expression de son regard était parfaitement claire : *Tu ne pourras pas sauver la Terre entière*. Elle finit par secouer la tête, de la détermination dans ses yeux :

— Nous n'en prendrons que trois.

— Mais enfin, la navette a une capacité d'une dizaine de passagers !

— À vitesse maximale, le *Halo* ne pourra en embarquer que cinq. C'est la limite que permet le système de propagation de "mer profonde²⁰". Les passagers supplémentaires finiraient comme de la chair à pâté.

Cette réponse laissa Cheng Xin pantoise. Entrer en état de “mer profonde” n’était utile que pour des vols interstellaires, or elle avait toujours pensé que le *Halo* était un banal vaisseau interplanétaire.

— Bon, d’accord, d’accord, prenez-en trois, concéda la professeure qui lâcha Cheng Xin pour agripper AA, terrifiée à l’idée de laisser passer cette chance.

— Choisissez-en trois, dit-elle en désignant les enfants.

La professeure relâcha AA et la regarda d’un air abasourdi, encore plus terrifiée qu’elle ne l’était déjà :

— Que... je choisisse ? Mais mon Dieu, comment voulez-vous...

Épouvantée, son regard allait de droite à gauche, mais elle n’osait le poser sur les enfants qui attendaient près d’elle. Elle paraissait souffrir le martyr. C’était comme si les yeux des enfants s’apprêtaient à la brûler sur place.

— Bien, je vais choisir pour vous, dit AA ; puis elle se tourna vers les écoliers, un sourire au coin des lèvres : Écoutez-moi, les enfants, je vais vous poser trois questions. Ceux qui donneront la bonne réponse en premier partiront avec nous. Elle ignora le regard horrifié de Cheng Xin et de la professeure et leva l’index : Première question. Prenons une lampe éteinte. Après une minute, la lampe se met à clignoter, puis encore une fois après une demi-minute, puis une troisième fois après quinze secondes et ainsi de suite, chaque fois à des intervalles correspondant à la moitié de l’intervalle précédent. Combien de fois aura-t-elle clignoté en deux minutes ?

— Cent fois ! lâcha un gamin.

AA secoua la tête :

— Faux.

— Mille fois !

— Non. Réfléchissez bien.

Il y eut un long silence, puis une voix timide se fit entendre, celle d’une petite fille tranquille à peine audible dans la cacophonie des bruits alentour :

— Un nombre infini de fois.

— Toi, viens ici, fit AA en désignant la petite fille. Elle attendit que celle-ci vienne à sa rencontre pour la placer derrière son dos. Deuxième question. Prenons une corde à l’épaisseur irrégulière. Cette

corde met une heure pour brûler d'un bout à l'autre. Comment peut-on utiliser cette corde pour chronométrer quinze minutes ? Attention, je vous rappelle que l'épaisseur est irrégulière !

Cette fois, aucun enfant ne se précipita pour donner la réponse. Ils réfléchissaient. Mais bientôt, un garçon leva la main :

— On plie la corde en deux et on l'allume des deux côtés !

AA hocha la tête :

— Viens ici ! puis elle plaça le garçon à côté de la petite fille qui avait donné la première réponse juste. Troisième question. 82, 50, 26, quel est le nombre suivant ?

Il y eut un long silence.

AA répéta :

— 82, 50, 26, quel est le nombre suivant ?

— 10 ! cria une petite fille.

AA leva son pouce.

— Bravo, gamine, allez, viens.

Elle adressa un signe de tête à Cheng Xin et emmena les trois enfants dans la navette, sans se retourner une seule fois.

Cheng Xin les suivit jusqu'à l'échelle. Elle se retourna, et vit que les enfants et la professeure autour de laquelle ils étaient rassemblés la regardaient, un peu comme s'ils observaient le soleil se coucher pour la dernière fois. Ses larmes brouillaient son champ de vision. Au moment de grimper sur l'échelle, elle sentait encore les yeux désespérés des enfants dans son dos, comme autant de flèches lui transperçant le cœur. Elle avait déjà connu cette sensation, lors des derniers instants de son éphémère mission de Porte-épée, et aussi en Australie, lorsqu'elle avait entendu Intellectra annoncer le plan d'extermination de l'espèce humaine. Cette souffrance était pire que la mort.

La cabine de la navette était spacieuse : dix-huit sièges étaient répartis en deux rangées verticales. Comme le long d'un puits, il fallait gravir des marches pour trouver sa place. À l'image de la capsule spatiale, Cheng Xin eut l'impression que cet appareil volant était une coquille vide. Elle ignorait même où se trouvaient son moteur et son système de contrôle. Elle repensa aux fusées chimiques de l'Ère Commune, aussi hautes que des gratte-ciel, mais dont une infime

partie du sommet pouvait emporter une charge utile. On ne voyait presque aucun équipement de navigation dans cette cabine, seules flottaient quelques fenêtres d'information. Le système d'intelligence artificielle de la navette sembla reconnaître AA car, quand celle-ci entra, plusieurs fenêtres se massèrent autour d'elle. Les fenêtres continuèrent de la suivre tandis qu'elle aidait les enfants et Cheng Xin à sangler leur ceinture de sécurité.

— Ne me regarde pas comme ça. Je leur ai donné une chance. C'est une compétition pour la survie, murmura AA.

— Tantie, ils vont tous mourir, en bas ? demanda le garçon.

— Chacun de nous va mourir, tôt ou tard, répondit AA. Puis elle prit place à côté de Cheng Xin. Elle n'attacha toutefois pas sa ceinture, se contentant de consulter les fenêtres d'information.

— Diable ! Il reste encore vingt-neuf appareils devant nous.

Le spatioport comportait huit plateformes. Il fallait compter dix minutes de refroidissement avant de pouvoir réutiliser la plateforme. Entre-temps, il fallait aussi remplir les bassins.

Cette attente, en elle-même, n'impactait guère leurs chances de survie, car le voyage vers Jupiter durerait encore un mois. Si l'attaque survenait d'ici là, la conclusion serait la même sur Terre ou dans l'espace. Néanmoins, le moindre retard diminuait leurs chances de jamais pouvoir s'envoler.

Le chaos régnait au sein de la société. Mus par l'instinct de survie, plusieurs dizaines de millions d'habitants de la cité se ruaient vers le spatioport. Les navettes spatiales, tout comme les avions de l'Ère Commune, ne pouvaient embarquer qu'un petit groupe de personnes dans un temps court, et seuls de rares privilégiés étaient propriétaires de leurs navettes. En une semaine, les capacités des ascenseurs spatiaux ne suffiraient à emporter qu'un centième de la population de la surface en orbite terrestre basse, et un millième seulement serait en mesure d'embarquer pour Jupiter.

Il n'y avait pas de hublots dans la cabine, mais quelques fenêtres d'information diffusaient des images en temps réel de l'extérieur, prises depuis divers angles. On pouvait ainsi voir une foule noire en train de se précipiter vers la zone de stationnement. Les gens entouraient chaque navette, criant et agitant les mains de façon

hystérique, espérant pouvoir monter à bord de l'une d'entre elles. Au même moment, dans le secteur du spatioport, des voitures ayant atterri quelque temps plus tôt décollaient à nouveau, vidées de leurs passagers. Elles étaient contrôlées à distance par leurs propriétaires afin d'empêcher le lancement des navettes. Les véhicules volants s'aggloméraient dans le ciel, formant au-dessus des plateformes de lancement une barrière noire d'engins suspendus. Bientôt, plus aucun appareil ne pourrait décoller.

Cheng Xin réduisit la fenêtre et se retourna pour rassurer les trois enfants assis derrière elle. À cet instant, AA s'écria :

— Mon Dieu !

Quand Cheng Xin se retourna, elle vit qu'une image était zoomée à tel point qu'elle occupait tout l'espace visible. Une langue de feu aveuglante s'élevait au milieu du parterre de navettes.

Quelqu'un avait osé procéder au lancement de son engin au milieu de la foule rassemblée sur la zone de stationnement.

La température du plasma éjecté par le moteur à fusion était plusieurs dizaines de fois supérieure à celle qui jaillissait dans le passé des moteurs chimiques. Si le lancement était effectué sur une surface plane, le plasma à haute température pouvait instantanément faire fondre n'importe quel revêtement et gicler dans toutes les directions, n'épargnant personne dans les trente kilomètres à la ronde. À l'image, on voyait que plusieurs points noirs s'éparpillaient depuis le lieu où les flammes étaient apparues. L'un des points percuta le sommet d'une navette à proximité et y laissa une empreinte noire. Un corps carbonisé. Quelques navettes autour de celle qui avait allumé son moteur s'enflammèrent, peut-être parce que leurs trains d'atterrissage avaient pris feu.

La foule cessa aussitôt de s'animer. Tous levèrent la tête et virent que la navette qui venait de brûler à vif des dizaines de personnes s'élevait en vrombissant au-dessus de la zone, laissant derrière elle un sillage blanc, avant de bifurquer à l'est. Les témoins semblaient ne pas croire ce qui venait de se passer devant leurs yeux. Il ne s'écoula qu'une dizaine de secondes avant qu'une autre navette s'envole à son tour depuis la zone de stationnement, à une distance encore plus proche que l'instant d'avant. Les bourdonnements, les flammes et les

vagues d'air chaud plongèrent la foule ahurie dans une panique absolue. Puis, ce fut un troisième appareil, un quatrième... L'une après l'autre, des navettes continuaient à forcer le décollage et, dans un terrible brasier qu'elles alimentaient de leurs boules de feu, des corps calcinés giclaient verticalement en l'air comme des fusées de feux d'artifice, transformant la zone de stationnement en un épouvantable crématorium.

AA observait ces scènes effroyables en se mordant la lèvre inférieure. Elle ferma cette fenêtre et plongea la tête dans une autre en ouvrant l'interface de commande.

— Qu'est-ce que tu fais ? demanda Cheng Xin.

— Nous décollons.

— Stop.

— Mais, regarde...

AA envoya d'un geste de la main une petite fenêtre à Cheng Xin, qui montrait les quelques navettes spatiales alentour. À la queue de chacune d'entre elles, au niveau des tuyères de leurs moteurs, se trouvaient des anneaux de dissipation thermique, utilisés pour refroidir les réacteurs à fusion. Cheng Xin aperçut que sur quelques-uns des appareils les anneaux émettaient déjà une lueur rouge sombre, ce qui signifiait que les réacteurs étaient enclenchés et les navettes, prêtes à appareiller.

— S'ils s'envolent, nous aussi ! dit AA.

Si l'une de ces navettes décollait, le plasma qui en jaillirait risquait de faire fondre l'ensemble des trains d'atterrissage des appareils voisins, y compris celle du groupe Halo, et de les faire sombrer dans le sol corrodé.

— Hors de question. Arrête ça. La voix de Cheng Xin était calme mais résolue. Elle avait fait l'expérience de catastrophes bien pires, et elle pouvait affronter celle-ci avec sérénité.

— Pourquoi ? demanda AA, sur un ton apaisé.

— Parce qu'il y a des gens autour.

AA cessa de taper sur l'interface et se tourna vers Cheng Xin :

— D'ici peu, nous, la foule, et toute la Terre, nous serons réduits en morceaux. Pourras-tu reconnaître les bons et les mauvais ?

— À la seconde où nous parlons, la ligne de fond de nos valeurs

morales existe encore. Le groupe Halo m'appartient. Cette navette est la propriété de ma compagnie, dont tu n'es qu'une employée. Cette décision relève de mon autorité.

AA fixa longuement Cheng Xin, puis elle hocha la tête et ferma l'interface ; après quoi, elle éteignit toutes les fenêtres, coupant la cabine de la folie qui s'emparait du monde à l'extérieur.

— Merci, dit Cheng Xin.

AA n'ajouta rien de plus. Soudain, elle sauta sur ses pieds, comme si une idée venait de lui traverser l'esprit. Elle se saisit du fusil laser posé sur une rangée vide derrière elle et descendit l'échelle en lançant :

— Gardez vos ceintures attachées, la navette risque de tomber à tout moment.

— Mais qu'est-ce que tu vas faire ? demanda Cheng Xin.

— Si nous ne pouvons pas partir, ces salauds ne partiront pas non plus ! cria AA en agitant son fusil.

AA ouvrit la porte de la cabine et descendit les marches. Elle la referma aussitôt pour éviter que des intrus ne tentent de s'y introduire. Puis elle descendit jusqu'à la surface par l'échelle. Elle leva son arme et fit feu sur l'empennage d'une navette qui venait de décoller. Une fumée bleuâtre se dégagea du point d'impact – un trou de la largeur d'un doigt. Il n'en fallait pas plus : le système de surveillance de la navette détecterait un défaut à l'empennage et le système d'intelligence artificielle refuserait d'achever la manœuvre de lancement. Les humains à l'intérieur de l'appareil ne pourraient pas passer outre le blocage du système. Comme AA l'avait prévu, l'anneau de dissipation thermique s'assombrit, ce qui indiquait l'arrêt du réacteur. AA se retourna et tira une série de salves, perçant des trous similaires dans huit navettes sur le point de décoller. Au milieu des vagues bouillonnantes de chaleur, de poussière et de fumée, nul dans la foule en furie ne remarqua ce qu'elle était en train de faire. La porte de l'une des navettes où l'anneau de dissipation thermique s'était éteint s'ouvrit, et il en sortit une femme richement vêtue, qui se mit à inspecter la navette. Elle repéra très vite le petit trou dans l'empennage et se mit à pleurer hystériquement, puis elle se roula par terre, et se frappa la tête contre le train d'atterrissage. Personne ne fit attention à elle. Les gens ne virent que la porte de la cabine qu'elle

avait oublié de fermer, et se ruèrent au péril de leur vie vers cette navette spatiale pourtant incapable de décoller, se pressant pour s'engouffrer à l'intérieur. AA remonta sur l'échelle, poussa Cheng Xin qui avait sorti la tête de la cabine à l'intérieur, et la suivit dans l'habitacle. Elle verrouilla la navette et se mit à vomir.

— Dehors, ça sent... la chair grillée, parvint à balbutier AA.

— Nous allons mourir ? demanda une des deux filles en levant la tête depuis sa rangée.

— Nous allons assister à un grandiose spectacle cosmique, répondit AA avec une expression de mystère sur le visage.

— Quel genre de spectacle ?

— Il n'y en aura jamais de plus beau. Le Soleil va se transformer en immense feu d'artifice.

— Et après ?

— Et après... rien. Qu'est-ce qu'il pourrait bien y avoir après, hein ?

AA s'avança et tapota tour à tour la tête des enfants. Elle n'avait pas le cœur de leur mentir. Ils avaient su répondre à ses questions et ils ne manquaient pas d'intelligence pour comprendre ce qui arriverait bientôt.

Quand Cheng Xin et AA se furent assises et attachées, Cheng Xin posa une main sur celle d'AA, en murmurant :

— AA, pardonne-moi.

AA lui sourit. Cheng Xin connaissait bien ce sourire. À ses yeux, AA n'avait jamais cessé d'être une gamine, mais une gamine à forte tête. À côté d'elle, Cheng Xin se sentait à la fois faible et mature.

— Tu ne dois pas t'en vouloir. De toute façon, on s'agite pour pas grand-chose. Le résultat final sera le même. Autant s'épargner cette angoisse, soupira AA.

Si le *Halo* était réellement un vaisseau interstellaire, il pourrait atteindre Jupiter plus vite qu'elle ne l'avait imaginé. Mais la distance entre la Terre et Jupiter ne serait peut-être pas suffisante pour lui permettre une accélération maximale, et le voyage prendrait tout de même deux bonnes semaines.

AA sembla lire dans les pensées de Cheng Xin :

— Même si le dispositif d'alerte du système solaire est déjà entièrement achevé, l'alarme en tant que telle n'est opérationnelle que

depuis seulement un jour... Maintenant que j'y pense à tête reposée, j'ai l'impression que c'est une fausse alerte.

Cheng Xin ignorait si c'était ou non pour cette raison que AA lui avait obéi aussi facilement.

Les paroles d'AA obtinrent rapidement confirmation. Cheng Xin reçut un appel du membre du CRD qui était aussi fonctionnaire du Conseil de défense planétaire : il lui expliqua que les flottes internationales et les Nations unies avaient fait un communiqué, indiquant que l'alarme avait été enclenchée par erreur. Aucun indice d'une attaque de la forêt sombre n'avait été détecté. AA balaya du regard quelques fenêtres d'information, qui retransmettaient presque toutes l'annonce. Elle jeta un œil à l'extérieur : les décollages intempestifs dans la zone de stationnement avaient cessé et si le chaos régnait encore tout autour, il n'empirait plus.

Quand le climat de panique commença à s'apaiser, Cheng Xin et AA sortirent de la navette spatiale et eurent l'impression de faire face à un champ de bataille. Le sol était jonché de corps couleur de charbon, dont certains brûlaient encore. Plusieurs navettes s'étaient effondrées tandis que d'autres tenaient en équilibre l'une contre l'autre. Neuf appareils s'étaient envolés illégalement depuis la zone de stationnement. Leurs sillages étaient encore parfaitement visibles dans le ciel, comme des cicatrices ouvertes. La folie qui avait envahi la foule était retombée. Certains étaient assis sur le sol encore chaud, d'autres étaient figés debout, abasourdis, d'autres encore déambulaient sans but. Aucun d'entre eux ne semblait savoir si la scène autour d'eux était bien réelle ou le fruit de leur cauchemar. Les forces de police étaient arrivées pour rétablir l'ordre, et les secouristes avaient commencé leur travail.

— La prochaine alarme sera peut-être bien réelle, glissa AA à Cheng Xin. Nous devrions aller ensemble sur Jupiter. Le groupe est en train de construire une cité spatiale, dans le cadre du projet Bunkers.

Cheng Xin ne répondit rien, et demanda à AA :

— Qu'est-ce que c'est que cette histoire avec le *Halo* ?

— Ce n'est pas le *Halo* d'origine, c'est un vaisseau interstellaire miniature, qui a été achevé récemment. Il a une capacité de vingt places pour un vol interplanétaire, et de cinq pour un vol

interstellaire. Le directoire a donné son accord pour qu'il soit construit pour toi. Cela pourra devenir ton bureau sur Jupiter.

La différence entre les vaisseaux interplanétaires et interstellaires était semblable à celle qui distingue une barque d'un paquebot. Bien entendu, cette différence ne s'exprimait pas en termes de volume – il existait des vaisseaux interstellaires de très petite taille – mais de qualité de système de propulsion. Au contraire des vaisseaux interplanétaires, les vaisseaux interstellaires étaient équipés d'écosystèmes autorégénératifs, et chacun de leurs sous-systèmes comportait trois ou quatre unités de secours. Si Cheng Xin occupait réellement le *Halo* dans l'ombre de Jupiter, le vaisseau garantirait sa survie, quoi qu'il advienne.

Cheng Xin secoua la tête :

— Va sur Jupiter, et prends le *Halo*. Je ne veux participer à aucune activité du groupe. Je serai très bien sur Terre.

— Tu veux juste ne pas devenir l'une des rares survivantes.

— Je veux être ici, aux côtés des milliards d'autres êtres humains. Si ce qui m'arrive arrive en même temps à des milliards d'autres, il n'y aura rien d'effrayant.

— Je me fais du souci pour toi, dit avec sollicitude AA en lui attrapant les épaules : Ce qui m'inquiète, ce n'est pas que tu meures en même temps que des milliards d'autres, mais que tu vives des expériences pires que la mort.

— Je les ai déjà vécues.

— Et cela continuera si tu insistes à vouloir poursuivre ton rêve de vaisseaux luminiques. Mais pourras-tu encore le supporter ?

Cette fausse alerte avait été l'incident ayant entraîné la plus grande panique depuis la Grande Migration. Si elle n'avait duré que peu de temps et si ses dégâts avaient somme toute été limités, elle se grava profondément dans la psyché collective.

La majorité du millier de spatioports du monde entier avaient eu leur lot de décollages non autorisés en plein milieu de la foule et c'étaient plus de dix mille personnes qui étaient décédées dans les flammes de moteurs à fusion nucléaire. Des affrontements avaient

également éclaté dans les terminaux des ascenseurs spatiaux, à la différence près que ceux-ci avaient mis aux prises non des individus mais des armées nationales : certains pays avaient en effet tenté d'envoyer des troupes pour prendre le contrôle de la station internationale située dans les eaux équatoriales du Pacifique et ça n'avait été que grâce à la levée à temps de l'alerte que ces escarmouches n'avaient pas dégénéré en guerre. Dans l'espace, en orbite terrestre et même sur Mars, on avait aussi relevé de nombreux incidents de vols et de détournements de vaisseaux.

Outre les criminels qui s'étaient enfuis en provoquant sans le moindre scrupule la mort de certains de leurs congénères, l'incident avait aussi mis en lumière un phénomène particulièrement terrifiant aux yeux des populations : on avait découvert qu'en orbite géosynchrone et sur la face cachée de la Lune se trouvaient des chantiers secrets de vaisseaux interstellaires miniatures et de vaisseaux quasi stellaires. Les "vaisseaux quasi stellaires" désignaient les appareils équipés d'écosystèmes autorégénératifs, mais dont les systèmes de propulsion n'étaient pas aussi performants que ceux des vaisseaux interstellaires. Ces précieux engins appartenaient pour la plupart à de grandes entreprises ou à de très riches individus. Tous de taille modeste, ils ne possédaient qu'une faible capacité d'occupation une fois activés dans un mode de fonctionnement permettant la survie des passagers grâce au seul écosystème autorégénératif. Ils n'avaient qu'un seul but : garantir à ceux-ci de pouvoir se réfugier pendant une longue durée derrière une géante gazeuse.

Le dispositif d'alerte du système solaire, qui n'était pas encore pleinement opérationnel, ne pouvait détecter que les attaques imminentes, dont l'impact était estimé à moins de vingt-quatre heures. Si une attaque de la forêt sombre venait vraiment à se produire, aucun vaisseau n'aurait le temps de transporter ses passagers depuis la Terre vers Jupiter – l'abri le plus proche. En réalité, la Terre était suspendue au-dessus d'un océan de mort. Beaucoup l'avaient compris depuis longtemps, et c'était pourquoi les conflits et les tentatives de fuite qui avaient eu lieu durant la fausse alarme n'étaient rien d'autre que le résultat d'une folie collective, mue par un instinct de survie balayant toute autre chose, mais sans aucun fondement rationnel. Cinquante

mille humains vivaient actuellement en orbite de Jupiter, dont une grande partie appartenaient aux flottes spatiales en garnison sur les bases joviennes. Le reste était composé d'ouvriers envoyés préparer le chantier du projet Bunkers. Ils y vivaient de façon légitime et le grand public n'avait rien à redire à leur présence dans cet endroit. Mais dès que ces vaisseaux interstellaires construits en cachette seraient achevés, leurs riches propriétaires se rendraient à leur tour en orbite jovienne.

D'un point de vue juridique – du moins pour l'heure – aucune loi nationale ou internationale n'interdisait à des compagnies ou des individus de construire des vaisseaux interstellaires. Se réfugier sur la face cachée de Jupiter n'était pas non plus considéré comme un acte évasionniste. Mais avec la révélation de l'existence de ces vaisseaux éclatait au grand jour l'inégalité la plus terrible de l'histoire humaine : l'inégalité devant la mort.

Historiquement, l'inégalité au sein des sociétés humaines se manifestait la plupart du temps dans les domaines économiques et sociaux. Les êtres étaient globalement égaux devant la mort. Bien entendu, l'inégalité devant la mort avait toujours existé, du moins en partie : les inégalités d'accès à des soins de santé de qualité, par exemple. Ou bien le fait que les riches survivent mieux aux catastrophes naturelles que les moins fortunés, ou encore le taux de survie différent entre civils et militaires en période de guerre... Mais jamais jusqu'ici on ne s'était confronté à la situation suivante : un groupe d'individus ne comptant même pas pour un dix-millième de la population globale serait en mesure de se réfugier en lieu sûr, tandis que quelques milliards d'autres attendraient sur Terre pour mourir.

Même dans les temps anciens, une telle inégalité aurait été intolérable, et elle l'était naturellement encore plus à l'époque moderne.

L'incident déclencha une remise en cause internationale du projet Vaisseaux luminiques.

Les habitants des vaisseaux réfugiés derrière Jupiter ou Uranus pourraient peut-être survivre à une attaque de la forêt sombre, mais leur vie n'aurait rien de très enviable, car malgré le confort que pourraient assurer les écosystèmes autorégénératifs, ils vivraient

quand même dans le système solaire externe glacial, séparés du monde des hommes. Cependant, l'observation de la deuxième flotte de Trisolaris avait révélé que ses vaisseaux utilisant la propulsion par courbure n'avaient besoin d'aucun intervalle de temps pour passer à la vitesse de la lumière. Un vaisseau luminique pourrait relier la Terre et Jupiter en quelques dizaines de minutes seulement. Le dispositif d'alerte du système solaire ne pourrait réagir à temps. Les privilégiés qui posséderaient un vaisseau luminique pourraient ainsi couler des jours tranquilles sur Terre puis, au moment de l'attaque, abandonner aussitôt les milliards d'hommes restants et s'envoler à toute vitesse vers l'espace lointain. Cette perspective était insupportable aux yeux de la société. Les scènes d'horreur ayant eu lieu lors de la fausse alerte étaient encore dans la mémoire de tous, et la grande majorité considéraient que l'apparition de vaisseaux luminiques soulèverait de grands troubles à l'échelle mondiale. Le projet dut donc faire face à une résistance sans précédent.

Dans cette époque sensible et hyperinformée, la nouvelle de la fausse alarme s'était propagée en un éclair. Elle avait été enclenchée en raison d'une anomalie détectée par le système de surveillance du dispositif d'alerte. Mais cette anomalie n'avait rien à voir avec une particule de lumière.

20. Un fluide diffusé à l'intérieur d'un vaisseau interstellaire pour protéger les corps humains lors des puissantes accélérations de l'appareil (cf. *La Forêt sombre*). (N.d.A.)

Extrait des *Chroniques du hors-temps*. Des sentinelles spatiales : le dispositif d'alerte du système solaire

Les “particules de lumière” n’avaient été observées qu’à deux reprises par la Terre : avant les destructions respectives de 187J3X1 et du système trisolarien. On avait une connaissance extrêmement limitée de ces phénomènes. Tout ce qu’on savait, c’était que ces projectiles se déplaçaient à une vitesse proche de celle de la lumière. Mais aucune information ne permettait de déterminer leur taille, leur masse au repos, ou leur masse relative quand ils approchaient la vitesse de la lumière. La particule de lumière constituait l’arme la plus primitive susceptible de détruire une étoile, car elle comptait exclusivement sur l’énergie cinétique titanesque produite par sa masse relative afin d’anéantir sa cible. Si une civilisation possédait une technologie capable de faire accélérer un objet à une vitesse proche de celle de la lumière, le simple tir d’une “balle” de très petite masse suffisait à générer une puissance destructrice inouïe. En ce sens, c’était donc bien une attaque “économique”. La donnée d’observation la plus précieuse recueillie au sujet de la particule de lumière avait été glanée avant l’annihilation du système trisolarien. Les scientifiques avaient fait une découverte importante : en raison de la très grande vitesse du projectile, lorsqu’il entrait en collision lors de sa traversée avec des atomes dispersés dans l’espace et dans la poussière interstellaire, il provoquait l’émission de rayonnements intenses s’étendant du spectre visible aux rayons gamma. Ces rayonnements possédaient en outre des caractéristiques évidentes. En raison de leur taille minuscule, il n’était pas envisageable d’observer directement les particules de lumière, mais les rayonnements qu’elles produisaient pouvaient, eux, être détectés.

À première vue, une attaque de particule de lumière paraissait impossible à anticiper, en raison de sa vitesse et de son mouvement

quasi synchrone avec les rayonnements qu'elle émettait et qui atteignaient la cible presque simultanément avec elle. En d'autres termes, l'observateur se trouvait en dehors du cône de lumière.

Mais la réalité était un peu plus complexe. En raison du principe selon lequel un objet ayant une masse au repos ne peut atteindre la vitesse de la lumière, même si la vitesse de la particule s'en approchait, elle demeurerait plus lente que celle de la lumière. Cette différence avait pour conséquence de rendre les rayonnements émis par la particule de lumière légèrement plus rapides. Plus la distance que la particule de lumière devait parcourir était longue, plus l'écart se creusait ; de plus, à un niveau balistique, la trajectoire prise par la particule de lumière pour atteindre sa cible n'était pas nécessairement une ligne droite. Du fait de sa masse considérable, elle ne pouvait échapper à l'attraction gravitationnelle des objets célestes disséminés le long de son parcours, et sa trajectoire prenait une courbure qui, bien qu'infime, n'en restait pas moins beaucoup plus significative que celle des rayonnements dans le même champ gravitationnel. Il lui fallait donc prendre cet effet en considération pour atteindre sa cible, ce qui rallongeait quelque peu son parcours par rapport aux rayonnements.

En raison des deux facteurs évoqués ci-dessus, les rayonnements émis par la particule de lumière arriveraient donc avant elle dans le système solaire. Ce décalage représentait le temps dont l'on disposerait pour donner l'alerte. Les vingt-quatre heures estimées correspondaient aux calculs fondés sur la distance maximale à laquelle on avait jusqu'ici pu observer une particule de lumière. Dans ces conditions, les rayonnements devanceraient la particule de lumière d'environ cent quatre-vingts unités astronomiques.

Mais c'était le scénario idéal. Si le projectile était tiré depuis un vaisseau proche du système solaire, il n'y aurait quasiment aucune chance de donner l'alerte : c'est ce qui était arrivé au monde trisolarien.

Le dispositif d'alerte du système solaire projetait l'installation de trente-cinq avant-postes qui assureraient une veille permanente des rayonnements provenant de toutes les directions de l'espace.

Deux jours avant la fausse alerte. Avant-poste d'observation no 1 du dispositif d'alerte du système solaire.

L'avant-poste d'observation no 1 correspondait en réalité à la station Ringer-Fitzgerald, qui datait de la fin de la Grande Crise. Soixante-dix ans plus tôt, c'était dans cette station qu'avaient été détectées pour la première fois les sondes d'observation à interaction forte – les gouttelettes. La station se trouvait toujours à la limite extérieure de la ceinture d'astéroïdes, mais ses équipements avaient été entièrement modernisés. On avait par exemple radicalement élargi la surface des miroirs dédiés à l'observation de la lumière visible. Le diamètre du premier miroir était passé de mille deux cents à deux mille mètres, si bien qu'on aurait presque pu y faire tenir une bourgade tout entière. Les matériaux utilisés pour la fabrication de ces énormes miroirs avaient été directement extraits de la ceinture d'astéroïdes. Le premier à avoir été construit était de taille moyenne, d'un diamètre de cinq cents mètres environ. Une fois achevé, il avait temporairement servi à concentrer les rayons du soleil sur les astéroïdes pour faire fondre les roches, dans le but de fabriquer de nouveaux miroirs. Chacun d'eux dessinait une immense rangée suspendue, qui se prolongeait dans l'espace sur dix kilomètres. La distance entre chaque miroir était immense, ce qui donnait l'impression qu'ils étaient indépendants et n'appartenaient pas à un même ensemble. La station Ringer-Fitzgerald était installée pour sa part à l'extrémité de cet ensemble. L'avant-poste était minuscule : il ne pouvait accueillir que deux individus.

Comme à ses débuts, la station comptait à son bord un tandem composé d'un officier militaire et d'un scientifique. Le premier avait pour tâche le travail de surveillance propre au dispositif d'alerte, et le second celle de conduire des recherches astronomiques et cosmologiques. Par conséquent, les disputes qui avaient eu lieu jadis entre le général Fitzgerald et le Dr Ringer au sujet de la répartition du

temps d'observation se poursuivaient encore trois siècles plus tard.

Quand sa construction fut terminée, le plus grand télescope de l'histoire permit pour la première fois d'obtenir l'image d'une étoile située à quarante-sept années-lumière. Weinar, l'astronome de la station, était aussi excité que s'il assistait à la naissance de son propre enfant. Les non-initiés ignoraient souvent que lorsque les anciens télescopes astronomiques observaient des étoiles hors du système solaire, ils se contentaient d'amplifier leur luminosité, mais n'étaient en mesure de révéler aucune forme. Quelle que fût la taille du télescope, les étoiles restaient donc des points, quoiqu'un peu plus brillants. Mais maintenant, dans le champ visuel de ce super-télescope, se dessinait la forme ronde d'une étoile. Elle était certes aussi petite qu'une balle de ping-pong vue à des dizaines de mètres, et ne comportait aucun détail, mais c'était un instant qui ferait date dans l'histoire de l'astronomie optique.

— L'astronomie vient enfin de soigner sa cataracte ! lança Weinar, le visage en larmes.

Le lieutenant Vasiliev, responsable du dispositif d'alerte, n'était pas impressionné :

— Si je peux me permettre, tu devrais te rappeler qu'ici nous ne sommes que de vulgaires sentinelles. Dans le passé, on nous aurait placés sous la guérite en bois d'un poste-frontière au milieu d'un désert ou d'une plaine enneigée, sans âme qui vive tout autour. Notre mission aurait consisté à fixer la direction de l'ennemi en grelottant de froid. Et dès que nous aurions aperçu des cavaliers ou des tanks à l'horizon, nous aurions allumé un feu ou passé un coup de téléphone pour prévenir de l'invasion ennemie... Il va falloir que tu t'y fasses. Cesse de prendre cet avant-poste pour un observatoire astronomique.

Les yeux de Weinar quittèrent un instant l'écran du terminal qui affichait l'image donnée par le télescope. Il jeta un coup d'œil derrière un hublot de la station, mais ne vit flotter à l'extérieur que des blocs de roche irréguliers : des fragments de météorites ayant servi à fabriquer les verres des miroirs. Ils pivotaient lentement dans les rayons froids du soleil, soulignant davantage encore la nature désertique de l'espace, ce qui évoquait effectivement les paysages imaginés par le lieutenant.

— Si nous détectons réellement une particule de lumière, annonça Weinar, le mieux sera encore de ne pas donner l'alarme, parce que ça ne servirait à rien, quoi qu'il arrive. Quand on y pense, c'est une chance de pouvoir mourir d'un coup sans que l'on s'y attende. Et toi, tu voudrais torturer d'angoisse des milliards de gens pendant vingt-quatre heures ! C'est un crime contre l'humanité !

— Si je te suis, nous sommes donc les moins chanceux d'entre tous ?

La station d'observation reçut de l'état-major de la Flotte solaire l'ordre d'ajuster le télescope de manière à pouvoir observer les derniers vestiges du système trisolarien. Cette fois, Weinar ne trouva rien à redire. L'astronome aussi éprouvait un grand intérêt pour ce monde dévasté.

Tous les miroirs suspendus commencèrent à pivoter pour régler leur position. Les moteurs ioniques installés à leur extrémité émirent des petites flammes bleues. Ce n'était qu'à l'occasion de telles manœuvres que la distance entre les miroirs du télescope se révélait, esquisant dans l'espace l'aspect global du super-télescope. Cet ensemble de miroirs long de dix kilomètres pivota lentement et se figea lorsque le télescope fut pointé dans la direction du système trisolarien. Chaque lentille se déplaça alors sur son axe pour une dernière focalisation. Puis, les points bleus s'éteignirent, à l'exception de quelques-uns qui scintillaient encore comme des lucioles, procédant à de derniers ajustements.

Dans le champ visuel du télescope, l'image non encore traitée du système trisolarien paraissait parfaitement banale : ce n'était qu'une petite étendue blanche devant le fond de l'espace, comme une plume dans la nuit. Mais une fois que l'image fut traitée et agrandie à la taille de l'écran, elle dévoila une magnifique nébuleuse. L'étoile avait explosé depuis déjà sept ans, et ils contemplaient donc la scène telle qu'elle était trois ans après l'explosion. Sous l'effet de la gravité et du moment cinétique laissés par l'étoile détruite, la nébuleuse était passée d'un ensemble de rayonnements foudroyants à un amas de nuages flous qui, écrasés par la force centrifuge de sa rotation sur lui-même, apparaissaient sous la forme d'une spirale. Surplombant la nébuleuse, on pouvait voir les deux autres étoiles du système : l'une d'elles avait l'aspect d'un disque, tandis que l'autre n'était toujours qu'un point

lumineux lointain, dont seul le mouvement pouvait la distinguer des autres.

Les deux étoiles qui avaient survécu à la catastrophe réalisaient dès lors le rêve de bien des générations de Trisolariens en composant un système stable à deux étoiles. Mais aucune créature vivante ne viendrait plus jouir de leurs rayons, car ce système était devenu impropre à la vie. À observer maintenant le système de Trisolaris, on comprenait que si la particule de lumière n'avait détruit qu'une seule étoile sur trois, ce n'était peut-être pas seulement à une fin économique, mais pour une raison encore plus cruelle. Tant que demeurerait une ou deux étoiles dans le système, toute la matière de la nébuleuse ne cesserait d'être aspirée par celles-ci. Durant ce processus, une grande quantité de radiations très intenses seraient produites. Le système trisolarien était devenu un four de radiations, une plaine de mort pour toute vie et toute civilisation. C'étaient ces rayonnements puissants qui faisaient scintiller la nébuleuse, la faisant apparaître si claire et si brillante.

— Ça me rappelle les nuages que j'avais contemplés lors d'une nuit passée sur le mont Emei, s'exclama Vasiliev. Au sommet de cette montagne chinoise, on a une vue extraordinaire sur la lune. Cette nuit-là, du pied de la montagne jusqu'au pic, tout était submergé par un océan infini de nuages éclairés par les rayons de la pleine lune. C'était une merveilleuse étendue argentée. Ça ressemblait à ce que nous voyons maintenant.

En contemplant ce cimetière d'argent situé à quarante billions de kilomètres, Weinar était lui aussi saisi d'émotion.

— En fait, d'un point de vue scientifique, parler de "destruction" n'est pas tout à fait correct, se reprit l'astronome. Rien n'a réellement été détruit, et encore moins disparu : la quantité de matière n'a pas changé et le moment cinétique est toujours le même, c'est simplement la disposition de la matière qui a divergé, un peu comme si on avait rebattu les cartes. La vie est une quinte flush royale mais, ici, les cartes ont été remélangées.

Weinar observa une nouvelle fois l'image en détail et il fit alors une découverte cruciale :

— Bon sang, qu'est-ce que c'est que ça ? lâcha-t-il en pointant une

région du ciel située à environ trente unités astronomiques du centre de la nébuleuse.

Vasiliev fixa l'endroit. Cependant, ses yeux n'étaient pas aussi experts que ceux de l'astronome, et il ne repéra rien au premier coup d'œil. Mais après un moment, il parvint à distinguer sur le fond noir d'encre du ciel des contours vagues, qui dessinaient une forme grossière, comme une bulle de savon.

— Ça a l'air énorme, le diamètre doit bien faire... dix unités astronomiques ! De la poussière interstellaire ?

— Impossible, les nuages de poussière n'ont pas cette forme.

— Tu as déjà vu quelque chose comme ça ?

— Jamais. Ce truc est transparent et ses frontières sont floues. Jamais nos vieux télescopes n'auraient pu en détecter un.

Weinar effectua un nouveau zoom arrière pour essayer de jauger la position relative de l'objet vis-à-vis des deux étoiles et de la nébuleuse. Il voulait en profiter pour savoir si l'on pouvait observer ainsi sa rotation. Une nouvelle fois, la nébuleuse redevint dans le champ de vision une étendue blanche sur fond noir. À ce moment précis, il découvrit une autre "bulle de savon", à une distance d'environ six mille unités astronomiques du système de Trisolaris. Elle était même plusieurs fois plus grosse que celle qu'ils venaient de voir : son diamètre devait être de cinquante unités astronomiques environ. Elle aurait pu contenir le système solaire ou celui de Trisolaris. Weinar en informa aussitôt Vasiliev.

— Bon Dieu ! cria Vasiliev, abasourdi. Tu te souviens à quoi correspond cette région ?

Weinar sonda un moment l'endroit :

— Est-ce l'endroit où la seconde flotte trisolarienne est passée en vitesse de la lumière ?

— Oui.

— Tu es sûr ?

— Ma dernière mission consistait à observer cette zone de l'espace. Je la connais comme ma poche.

C'était d'une évidence limpide : un vaisseau propulsé par courbure laissait des sillages derrière lui.

La première des deux "bulles", beaucoup plus petite, avait été

découverte à l'intérieur du système trisolarien. Sa présence pouvait avoir plusieurs explications. Peut-être les Trisolariens ignoraient-ils à l'origine que la propulsion par courbure laissait des traces et que celles-ci avaient été occasionnées au cours de leur premier essai de vol ou d'utilisation d'un moteur à propulsion par courbure ; ou bien, ils connaissaient pertinemment les conséquences de ce phénomène mais avaient provoqué ces sillages par accident. Une chose était néanmoins certaine : il n'était pas dans leur intention de laisser de telles traînées. Ils avaient probablement dû essayer de les éliminer, mais en vain. Onze ans plus tôt, si les vaisseaux de la deuxième flotte de Trisolaris avaient passé une année entière en vol régulier avant d'enclencher leurs moteurs à propulsion par courbure à une distance de six mille unités astronomiques de leur étoile mère, c'était pour que ces sillages soient les plus loin possible de leur système, et ce même s'il était déjà trop tard à ce moment-là.

Cette action de la flotte trisolarienne avait à l'époque suscité la perplexité chez les humains. L'explication la plus convaincante donnée jusqu'ici consistait à dire que les Trisolariens avaient voulu éviter que l'énergie déployée par les quatre cent quinze vaisseaux passant en vitesse lumineuse n'ait un impact sur leur système. Weinar et Vasiliev comprenaient aujourd'hui qu'ils voulaient en réalité éviter que les sillages laissés par la propulsion par courbure ne révèlent la position de leur système. C'était aussi la raison pour laquelle la deuxième flotte avait quitté la vitesse lumineuse six mille unités astronomiques avant d'atteindre le système solaire.

Weinar et Vasiliev se dévisagèrent. Leurs regards trahissaient une angoisse commune. Ils étaient parvenus à la même conclusion.

— Il faut immédiatement faire un rapport, dit Weinar.

— Mais ce n'est pas encore l'heure. Si nous le dressons maintenant, ils vont croire à une alarme.

— C'est une alarme ! Il faut avertir les humains de ne pas révéler notre position !

— Tu ne surrégis pas un peu ? Les recherches sur la propulsion par courbure viennent à peine de commencer. Nous serons déjà chanceux si nous arrivons à construire un vaisseau lumineuse dans le demi-siècle qui vient.

— Mais si de tels sillages étaient laissés dès la première tentative ? Peut-être même que ce genre d'essais est en ce moment même en train d'être mené quelque part dans le système solaire !

Aussi, cette information fut transmise à un niveau d'alarme par faisceau de neutrinos à l'état-major de la Flotte solaire, avant d'être transférée au Conseil de défense planétaire. Ce fut lors de ce deuxième envoi que le message fut mésinterprété comme une alarme d'attaque de particule de lumière, entraînant deux jours plus tard un mouvement de panique à l'échelle de toute la planète.

Les sillages de la propulsion par courbure avaient été laissés après le passage en vitesse lumineuse. C'était comme des traces de brûlure laissées sur une plateforme de lancement par une fusée après son décollage. Une fois la vitesse atteinte, les vaisseaux naviguaient le reste du voyage en inertie, si bien qu'ils ne laissaient plus aucune trace. On pouvait raisonnablement en déduire que des traces similaires étaient donc laissées lorsque ceux-ci repassaient en vitesse infraluminique. On ignorait encore pour l'heure combien de temps ces traînées pouvaient demeurer dans l'espace. Certains supposaient qu'il s'agissait de déformations spatiales induites par la propulsion par courbure et qu'elles subsisteraient très longtemps, voire toujours.

Les hommes avaient des raisons d'en conclure que c'était à cause de ces sillages de propulsion d'un diamètre de dix unités astronomiques laissés par les vaisseaux dans leur système que, comme Intellectra l'avait dit, le système trisolarien apparaissait plus dangereux que le système solaire aux yeux d'un observateur lointain. C'était probablement aussi la raison pour laquelle Trisolaris avait été frappée si rapidement. Conjuguée à la diffusion des coordonnées, l'existence des sillages témoignait de la dangerosité extrême du système trisolarien.

Dans le mois qui suivit, l'avant-poste d'observation n° 1 fit la découverte de six autres sillages de propulsion par courbure ailleurs dans l'espace, tous de forme sphérique, avec des diamètres variant beaucoup : de quinze à deux cents unités astronomiques, mais présentant toujours une morphologie similaire. Parmi ceux-ci, il en était un qui ne se trouvait qu'à six mille unités astronomiques du système solaire et avait de toute évidence été laissé par la deuxième

flotte trisolarienne quand elle était sortie de la vitesse lumineuse. La position et la direction des autres sillages ne correspondaient en revanche pas aux trajectoires prises par la flotte trisolarienne. Tout semblait donc indiquer que la navigation permise par la propulsion par courbure existait communément dans l'Univers.

Après la découverte des fragments quadridimensionnels par l'*Espace Bleu* et le *Gravité*, ces traces fournissaient une autre preuve directe de l'existence d'un grand nombre de civilisations intelligentes dans le cosmos.

Un autre sillage avait été découvert à 1,4 année-lumière seulement du Soleil, non loin du nuage de Oort. Il avait de toute évidence été laissé par un vaisseau spatial s'étant jadis arrêté en cet endroit avant de repasser en vitesse lumineuse. Il était cependant impossible de savoir quand cela s'était produit.

La découverte des traces laissées par la propulsion par courbure porta un coup fatal au projet Vaisseaux lumineux, qui faisait déjà face à un scepticisme grandissant. Les flottes internationales et les Nations unies promulguèrent rapidement une loi interdisant à tous les pays de conduire des recherches et des expériences sur la propulsion par courbure. C'était la plus sévère prohibition d'une technologie depuis le Traité sur la non-prolifération des armes nucléaires, datant de trois siècles plus tôt.

Il ne restait désormais plus que deux voies de survie pour l'humanité : le projet Bunkers et le projet Champ noir.

Extrait des *Chroniques du hors-temps*. La peur d'une nuit sans fin

En apparence, les raisons ayant entraîné la mort dans l'œuf du projet Vaisseaux luminiques semblaient évidentes : tout d'abord, éviter d'exposer l'existence de la civilisation terrienne par des sillages laissés lors de l'utilisation d'une propulsion par courbure et, ensuite, d'amplifier la dangerosité du système solaire aux yeux d'un lointain observateur. L'une comme l'autre raison risquaient de déclencher une attaque précoce en provenance de la forêt sombre. Mais il existait derrière cela des raisons plus profondes.

De l'Ère Commune jusqu'à la fin de la Grande Crise, l'humanité avait toujours regardé les étoiles avec espoir, mais ses premiers pas effectués en direction de l'espace avaient conduit à l'échec et à la souffrance. La terrible défaite subie lors de l'Ultime Bataille avait tristement fait prendre conscience à l'humanité de son extrême fragilité au sein de l'Univers. Un autre événement avait provoqué une blessure tout aussi profonde dans les esprits : la Bataille sombre, qui avait éclaté entre les humains eux-mêmes. Quant aux événements qui eurent lieu plus tard : le jugement de l'Âge de Bronze, le détournement du *Gravité* par l'*Espace Bleu*, ou encore la diffusion cosmique des coordonnées de Trisolaris, ils ne firent qu'appuyer sur ces cicatrices, les élevant même à un niveau philosophique.

En réalité, la plupart des gens ordinaires ne s'étaient jamais réellement enthousiasmés pour le projet Vaisseaux luminiques. Même si des vaisseaux se déplaçant à la vitesse de la lumière étaient construits de leur vivant, ils étaient conscients de ne jamais pouvoir en posséder un eux-mêmes. Le grand public suivait avec plus d'attention l'évolution du projet Bunkers : c'était après tout la voie de secours la plus réaliste. Naturellement, il en était aussi qui s'intéressaient au projet Champ noir. Après tout, trois siècles passés dans la peur avaient fait naître chez les hommes un puissant désir de vivre enfin en paix, ce

qu'offrait théoriquement le projet Champ noir. Il était bien sûr regrettable de devoir se couper de l'Univers, mais le système solaire était suffisamment grand, et on saurait digérer cette déception. Si le projet Bunkers suscitait pourtant le plus grand intérêt, c'était en considération de la difficulté soulevée par la création d'une technologie capable de réduire la vitesse de la lumière. On était persuadé que l'espèce humaine serait bien incapable d'accomplir ce "chantier de Dieu".

À vrai dire, tant les soutiens les plus fervents que les opposants les plus farouches au projet Vaisseaux luminiques étaient issus des élites de la société.

Les partisans de la recherche sur la propulsion par courbure estimaient qu'il serait tôt ou tard plus sûr pour la civilisation humaine de s'étendre et de coloniser d'autres territoires de la Voie lactée. Dans cet univers impitoyable, seules les civilisations croissant vers l'extérieur pourraient survivre. Les mondes isolés sur eux-mêmes étaient condamnés à s'éteindre un jour. Les défenseurs du projet Vaisseaux luminiques n'étaient pas, dans leur ensemble, opposés au projet Bunkers, mais ils éprouvaient une aversion certaine pour le projet Champ noir, car ils considéraient que cela revenait à creuser sa propre tombe. Même s'ils concédaient qu'un champ noir permettrait de garantir à l'humanité la survie sur le long terme, ils trouvaient que la vie de la civilisation qui l'habiterait ne serait pas très différente de la mort.

Ceux qui s'opposaient aux vaisseaux luminiques le faisaient principalement pour des raisons politiques. Ils considéraient qu'après bien des épreuves et bien des souffrances l'humanité s'approchait enfin d'une société démocratique idéale. Or, une fois que les humains seraient partis dans l'espace, ils auraient bien du mal à éviter une régression sociale notable. L'espace était une lentille grossissante qui pouvait en un instant amplifier à son maximum la face obscure de l'humanité. Cette phrase de Sebastian Schneider, lieutenant à bord de l'Âge de Bronze, résonnait encore dans les mémoires :

Lorsque l'humanité se retrouve abandonnée dans l'espace, il suffit de cinq minutes pour qu'elle devienne totalitaire.

L'idée que cette Terre civilisée et démocratique se mette à semer des

graines de totalitarisme partout dans la Voie lactée leur était inacceptable.

La civilisation humaine n'était encore qu'une enfant. Elle avait entrouvert la porte de sa maison pour jeter un regard vers l'extérieur, mais elle avait été terrorisée par la nuit sans fin qui régnait au-dehors. Devant l'immensité et la profondeur de ces ténèbres, elle avait frissonné, et avait rapidement refermé la porte.

An 8 de l'Ère de la Diffusion. Point de Lagrange

Cheng Xin retourna une nouvelle fois à ce point d'équilibre gravitationnel entre la Terre et le Soleil où elle avait rencontré Yun Tianming un an plus tôt. Le voyage fut cette fois bien plus tranquille. Elle s'était portée volontaire pour un essai de simulation du projet Bunkers.

Cette simulation était conduite de manière commune par les flottes internationales et les Nations unies. L'objectif était d'éprouver l'efficacité en matière de protection des géantes gazeuses en cas d'attaque de la forêt sombre.

On utiliserait une super-bombe à hydrogène pour simuler l'explosion du Soleil. La puissance explosive des armes nucléaires ne s'exprimait plus en équivalent TNT, mais celle de cette bombe correspondait à une masse d'environ trois cents mégatonnes. Pour coller au plus près de la réalité des conditions environnementales qui seraient celles en cas d'explosion solaire, la bombe avait été enveloppée dans une épaisse coque externe. Celle-ci était destinée à reproduire un jaillissement de matière semblable à celui qui aurait lieu le cas échéant. Le rôle des huit planètes était tenu par des fragments de roche issus de la ceinture d'astéroïdes, dont quatre – représentant les planètes telluriques – avaient un diamètre d'une dizaine de mètres, tandis que les quatre autres – figurant les géantes gazeuses – avaient un diamètre d'environ cent mètres. Les huit fragments d'astéroïdes étaient disposés autour de la bombe en respectant les distances orbitales relatives entre chaque planète, de sorte que l'ensemble compose un système solaire miniature. “Mercure” – le fragment le plus proche – était donc à quatre kilomètres du “Soleil” et “Neptune” – le plus éloigné – à trois cents kilomètres. Si l'essai prenait place au niveau de ce point de Lagrange, c'était pour minimiser l'influence exercée par les gravités du Soleil et des planètes

et garantir ainsi, du moins pour un temps, la stabilité de ce système.

D'un point de vue strictement scientifique, cette simulation n'était pas nécessaire. Grâce au grand nombre de données déjà recueillies, les simulations virtuelles permettaient d'obtenir des résultats extrêmement fiables. Et même s'il avait été nécessaire de mener des expériences concrètes, elles auraient tout à fait pu avoir lieu en laboratoire. En réalité, la taille des "planètes" importait peu : du moment que l'expérience était menée avec la plus grande rigueur, elle bénéficierait de toute façon d'une parfaite crédibilité. Cet essai à grande échelle au milieu de l'espace semblait donc maladroit, pour ne pas dire absurde si l'on s'en tenait à l'aspect purement technique.

Mais aussi bien ceux qui avaient soumis l'idée de cette simulation, ceux qui l'avaient conçue, que ceux qui s'apprêtaient à la conduire, étaient conscients qu'elle n'avait aucun intérêt expérimental. C'était seulement une campagne de communication très coûteuse, dont on ne pouvait toutefois pas faire l'économie. Son but visait à renforcer la foi de la population mondiale dans le projet Bunkers. L'essai se devait donc d'être spectaculaire, visuellement grandiose, et enfin susceptible d'être suivi en direct par le monde entier.

Depuis l'abandon du projet Vaisseaux luminiques, la situation sur Terre était devenue semblable à celle du début de la Grande Crise. Dans le temps, le monde avait orienté ses stratégies de défense contre l'invasion trisolarienne dans deux directions : la première consistait à engager un projet global de défense du système solaire ; la seconde avait vu le lancement du programme Colmateur. Le plan général qui permettrait la survie de l'espèce était aujourd'hui incarné par le projet Bunkers, tandis que celui du Champ noir était un équivalent de l'ancien programme Colmateur : un pari risqué et plein d'incertitudes. Les deux projets étaient menés parallèlement, mais le projet Champ noir se bornait pour l'heure à des recherches théoriques fondamentales. Sa portée était donc limitée. À l'opposé, le projet Bunkers avait un impact énorme sur la société dans son ensemble et des efforts colossaux devaient être engagés pour s'assurer du soutien du public.

Afin d'observer les effets de protection des "planètes géantes" au cours de la simulation, il aurait pu suffire de placer des senseurs

derrière chacun des astéroïdes ou, au pire, d'y envoyer des animaux. Mais pour que l'expérience ait un retentissement maximal sur la population, les deux grands organismes avaient décidé de lancer une campagne pour recruter des volontaires humains prêts à se rendre derrière les astéroïdes.

C'était 艾AA qui avait suggéré à Cheng Xin de soumettre sa candidature. Elle considérait que l'événement serait une opportunité exceptionnelle de faire une publicité gratuite pour la participation du groupe Halo au chantier du projet Bunkers. Toutes deux savaient très bien que la simulation était parfaitement préparée. Elle n'était angoissante qu'en apparence, car elle ne comportait en réalité pas le moindre danger.

La capsule spatiale de Cheng Xin stationnait dans l'ombre de la roche figurant Jupiter. On aurait dit une pomme de terre irrégulière. Longue de cent dix mètres, elle avait une largeur moyenne de soixante-dix mètres, soit à peu près la taille d'un gratte-ciel terrestre. Les êtres humains placés derrière cet astéroïde se trouvaient être les plus proches de la bombe, située à cinquante kilomètres. Il avait fallu deux mois pour acheminer "Jupiter" depuis la ceinture d'astéroïdes jusqu'ici. Durant le trajet, un ingénieur, qui avait sans doute eu du temps à perdre et qui possédait des dons d'artiste, avait peint sur une partie de l'astéroïde des zébrures similaires à celles visibles à la surface de Jupiter, parmi lesquelles la Grande Tache rouge. Cependant, quand on regardait à présent la roche, elle avait moins l'air d'une planète que d'un monstre spatial avec un œil unique et rougeoyant.

Comme lors de son dernier voyage, la capsule spatiale de Cheng Xin avait fait cap vers les rayons étincelants du Soleil mais, une fois entrée dans l'ombre de l'astéroïde, tout s'était soudain assombri, en raison de l'absence de dispersion de la lumière. Aucun soleil ne paraissait se trouver de l'autre côté de la roche. Cheng Xin se sentit au bord d'un précipice nocturne.

Même sans l'énorme rocher pour lui bloquer la vue, elle aurait été dans l'incapacité de voir la bombe simulant le Soleil, cinquante kilomètres plus loin. Mais dans l'autre direction, elle pouvait discerner "Saturne", positionnée à cent kilomètres du Soleil et à cinquante de

Jupiter. Sa taille était à peu de chose près la même que celle de la roche derrière laquelle s'abritait Cheng Xin. Illuminés par les rayons solaires, ses contours vagues se révélaient sur le fond de l'espace. Elle pouvait aussi voir "Uranus", deux cents kilomètres plus loin, mais ce n'était qu'un point lumineux qu'elle avait du mal à distinguer des étoiles. Le reste des "planètes" étaient invisibles.

À côté de celle de Cheng Xin, dix-neuf autres capsules spatiales attendaient également dans l'ombre de l'astéroïde représentant Jupiter : elles jouaient le rôle des vingt cités spatiales qui seraient construites dans le cadre du projet Bunkers. Les appareils formaient trois rangs derrière l'astéroïde. Celui de Cheng Xin était situé dans le premier rang, à une distance de dix mètres environ de "Jupiter". Une centaine de volontaires avaient pris place à bord de capsules participant à la simulation. AA avait prévu à l'origine d'accompagner Cheng Xin, mais les affaires du groupe l'avaient retenue au siège. Cheng Xin était peut-être bien la seule passagère unique de toutes les capsules situées derrière "Jupiter".

D'ici, ils pouvaient voir la planète bleue briller de toute sa clarté, un million cinq cent mille kilomètres plus loin. À sa surface, plus de trois milliards de personnes regardaient la retransmission en direct de la simulation.

Un compte à rebours s'afficha. Il ne restait plus que dix minutes avant le début de l'expérience. Les canaux de communication se turent, et une voix d'homme retentit brusquement.

— Bonjour. Je suis à côté de toi.

Cheng Xin reconnut aussitôt cette voix et ne put réprimer un frisson. Sa capsule était à l'extrémité de la rangée, qui en comportait cinq. Elle regarda à sa droite et vit une capsule sphérique qui la collait de près, très similaire à celle à bord de laquelle elle était montée lors de son dernier voyage. Sa coque transparente recouvrait la moitié de l'appareil. Elle pouvait y voir cinq individus, parmi lesquels Thomas Wade qui la saluait de la main derrière son hublot. Si Cheng Xin avait pu le reconnaître dès le premier coup d'œil, c'était parce que, contrairement aux quatre autres personnes ayant pris place à ses côtés, il ne portait pas de combinaison légère de spationaute. Il était vêtu de son éternelle veste en cuir, comme s'il voulait illustrer ainsi son

dédain pour l'espace. L'une de ses manches était encore vide : il ne s'était toujours pas fait poser de prothèse à la main.

— Amarrons-nous, que je puisse venir te voir, dit Wade.

Et sans même attendre l'accord de Cheng Xin, il amorça lui-même le processus d'amarrage. Sa capsule spatiale enclencha ses propulseurs de positionnement et elle se rapprocha lentement de l'engin de Cheng Xin, ne laissant guère d'autre choix à cette dernière que d'activer les siens. Après une légère vibration, les deux capsules se retrouvèrent connectées l'une à l'autre et les deux écoutilles des vaisseaux s'ouvrirent en glissant sans bruit. Le temps que la pression entre les deux capsules s'équilibre, les oreilles de Cheng Xin bourdonnèrent.

Wade la rejoignit en planant. Il n'avait sans doute comme Cheng Xin qu'une expérience limitée en matière de mouvements dans l'espace, mais il semblait né pour rejoindre cet environnement. Même avec une seule main, ses gestes en apesanteur étaient harmonieux et réguliers, comme si son corps était encore soumis à la gravité. Il faisait sombre dans la cabine. Les rayons du Soleil reflétés par la Terre se projetaient sur l'astéroïde, mais ils étaient déviés par lui avant d'arriver dans la capsule. Dans cette luminosité trouble, Cheng Xin dévisagea Wade et constata que le temps n'avait pas laissé beaucoup d'empreintes sur son visage : il n'avait presque pas changé depuis huit ans, la dernière fois où elle l'avait rencontré en Australie.

— Qu'est-ce que tu fais là ? demanda Cheng Xin.

Elle s'efforçait de garder son sang-froid, chose qu'elle avait toujours eu bien du mal à faire en présence de cet homme. Tout ce que Cheng Xin avait vécu jusqu'à ce jour avait poli son cœur, si bien qu'il était devenu aussi lisse et rond que la grande roche devant eux mais, à sa surface, Wade demeurait une zone invariablement sèche et pointue.

— J'ai été relâché il y a un mois. Wade sortit un cigare à moitié consumé de la poche de sa veste, même s'il ne pouvait naturellement pas l'allumer ici. Remise de peine. J'avais été condamné à onze ans, pour tentative d'assassinat. Je sais que ce n'est pas juste... pour toi.

— Nous nous conformons tous deux à la loi. Ce n'est pas une question d'injustice.

— Suivons-nous toutes les lois ? Même celles qui concernent les vaisseaux luminiques ?

Wade n'avait pas changé. Il tranchait toujours droit dans le sujet comme une lame aiguisée. Il n'aimait pas perdre son temps. Mais Cheng Xin ne lui adressa aucune réponse.

— Pourquoi as-tu choisi les vaisseaux luminiques ? demanda Wade en tournant la tête et en la regardant fixement.

— Parce que c'est le seul choix qui soit digne de la grandeur de l'humanité, répondit finalement Cheng Xin en soutenant courageusement son regard.

Wade hocha la tête et ôta son cigare de la bouche :

— Excellent. Toi aussi, tu es digne.

Cheng Xin posa sur lui un regard interrogateur.

— Tu sais ce qui est juste, et tu as le courage et le sens du devoir pour l'exécuter. C'est remarquable.

— Mais... ? anticipa Cheng Xin.

— Mais tu n'as ni les capacités, ni la volonté pour mener à bien cette mission. Toi et moi, nous avons le même idéal. Moi aussi, je souhaite construire des vaisseaux luminiques.

— Que veux-tu, au juste ?

— Que tu me les donnes.

— Que je te donne quoi ?

— Tout. Ta compagnie, ton argent, ton autorité, ta position et si tu le peux, ta gloire et ta réputation. Je m'en servirai pour fabriquer des vaisseaux luminiques, pour ton idéal, pour la grandeur de l'humanité.

Les propulseurs de positionnement de la capsule spatiale furent à nouveau activés. L'astéroïde ne produisait qu'une gravité infime, mais elle suffisait à attirer lentement les engins dans sa direction. Les propulseurs des appareils les en éloignèrent délicatement, pour les ramener vers leur position d'origine. Les flammes bleues qui s'échappaient des propulseurs illuminèrent la surface de la roche, ouvrant soudain son œil cyclopéen. Le cœur de Cheng Xin se contracta, sans qu'elle sache si c'était un réflexe provoqué par la vision de l'œil ou par les paroles de Wade. Ce dernier dévisagea l'œil. Son regard, toujours cruel et aiguisé, se teinta d'une pointe de sarcasme.

Cheng Xin ne parla pas. En cet instant, elle ne savait quoi dire.

— Ne fais pas deux fois la même erreur, renchérit Wade. Chaque

syllabe de cette phrase s'abattit comme un coup de marteau sur le cœur de Cheng Xin.

Le moment était arrivé. La bombe explosa. En l'absence de résistance atmosphérique, son énergie se libéra presque entièrement sous forme de rayonnements. La scène était retransmise en direct grâce à un ensemble de caméras placées à quatre cents kilomètres de là. Une boule de feu jaillit près du "Soleil", dont la taille et la luminosité dépassaient de loin celles du "Soleil" lui-même, et les filtres des caméras assombrirent aussitôt le taux de luminosité. Si un humain avait observé directement le phénomène depuis cette distance, il serait instantanément devenu aveugle. Quand l'éclat de la boule de feu eut atteint son paroxysme, on ne voyait plus dans l'objectif qu'une lumière d'un blanc total. Les flammes paraissaient avoir englouti tout l'Univers.

Réfugiés dans l'ombre de la grande roche, Cheng Xin et Wade ne virent rien de cela. Ils avaient éteint l'écran de retransmission de leur cabine, mais ils constatèrent derrière eux que la luminosité de "Saturne" s'était soudain intensifiée, telle une supernova. Aussitôt, du magma fondu gicla sur le côté de la roche faisant face au "Soleil". La lave frôla les frontières rouge sombre de l'astéroïde, mais après qu'elle se fut envolée sur une certaine distance, l'éclat des reflets de l'explosion nucléaire surpassa celui de la lueur rouge émise par le magma, et les filets de lave se changèrent en feux d'artifice. Depuis la capsule spatiale, c'était comme si on se trouvait au sommet d'une cascade argentée dégringolant avec une violence torrentueuse vers la Terre. À cet instant, les quatre astéroïdes de petite taille qui tenaient lieu de planètes telluriques avaient déjà été réduits en miettes, tandis que les quatre planètes géantes ressemblaient à des boules de glace chauffées par des chalumeaux, dont la partie faisant face aux radiations fondait à grande vitesse pour devenir un hémisphère à la surface lisse et régulière. Chaque fragment de roche se vit bientôt doté d'une queue de lave argentée de plus en plus longue. Ce ne fut qu'une dizaine de secondes après que "Jupiter" eut été frappé par les radiations que la matière solaire expulsée de la bombe entra en collision avec la roche, la faisant trembler et l'éloignant lentement du Soleil. Les propulseurs des capsules s'enclenchèrent encore,

maintenant une distance constante entre les engins et la roche.

La boule de feu persista encore trente secondes avant de s'évanouir. L'espace fut alors comme une grande salle dont on aurait soudain éteint les lumières. Même les rayons du vrai Soleil, à une unité astronomique d'ici, parurent plus faibles et plus sombres. Avec la disparition des flammes, la lumière émise par l'hémisphère brûlé de l'énorme roche rougeoyante devint plus vive. Celle-ci apparut d'abord très brillante, comme si elle était en feu, mais le froid glacial de l'espace lui redonna bientôt sa teinte rouge sombre et esquissa à ses extrémités de longues bavures circulaires.

Les cinquante capsules spatiales cachées derrière les quatre géantes gazeuses étaient indemnes.

Les images transmises sur Terre avec un différé de cinq secondes soulevèrent des hourras de joie partout dans le monde, et l'espoir en l'avenir explosa avec la même force que la bombe H. L'objectif de la simulation du projet Bunkers était atteint.

— Ne fais pas deux fois la même erreur, répéta Wade, comme si tout ce qui venait de se passer n'avait été qu'un bruit de fond n'ayant fait qu'interrompre momentanément leur conversation.

Cheng Xin observa la capsule spatiale où se trouvait Wade. Les quatre autres hommes en combinaison n'avaient pas cessé de regarder dans sa direction, et n'avaient semblé éprouver aucun intérêt pour la scène spectaculaire qui venait de se produire devant eux. Cheng Xin savait que plus de dix millions de candidats s'étaient portés volontaires pour cet essai, et que seules les personnalités les plus connues ou les plus influentes avaient été choisies. Or, Wade venait à peine de sortir de prison. Les quatre individus qui se tenaient à ses côtés étaient de toute évidence des fidèles de longue date, et la capsule lui appartenait sans doute. Onze ans plus tôt, quand il avait concouru au poste de Porte-épée, il comptait de nombreux partisans loyaux, et davantage encore de supporters. La rumeur courait même qu'il avait créé une organisation secrète, qui existait peut-être encore. Il était à l'image d'un combustible nucléaire : même enfermé dans un récipient de plomb, on parvenait encore à sentir sa puissance et sa nocivité.

— Laisse-moi le temps de réfléchir, lâcha Cheng Xin.

— Naturellement, tu as besoin de réfléchir, dit Wade en hochant la tête, puis il s'éloigna silencieusement en planant jusqu'à la cabine de sa propre capsule. Les écoutilles se refermèrent, et les capsules se séparèrent.

Dans la direction de la Terre, les morceaux de magma refroidis flottaient sur un fond d'étoiles, tels des blocs de poussière chatoyante dans les rais de lumière du Soleil. Cheng Xin sentit que quelque chose en elle s'était relâché, et elle aussi avait l'impression d'être devenue un grain de poussière flottant.

Pendant le voyage de retour, lorsque la distance entre la capsule et la Terre se fut réduite à trois cent mille kilomètres – c'est-à-dire quand les communications purent s'effectuer sans aucun décalage – Cheng Xin téléphona à AA et lui raconta sa rencontre avec Wade.

— Fais comme il te le demande, donne-lui tout ! répondit AA sans hésiter.

— Tu... Cheng Xin fixait AA avec surprise dans l'écran du visiophone. Elle avait cru qu'AA serait le plus grand obstacle.

— Il a raison, tu n'en as pas les capacités. Cela te détruirait. Mais lui, il peut. Ce bâtard, ce démon, ce criminel, ce parvenu, cette crapule politique, ce truand technophile... Il peut. Il a les capacités et la volonté nécessaires. Laisse-le faire. C'est l'enfer qui t'attend, laisse-le sauter dans ce brasier.

— Mais, et toi ?

AA eut un sourire :

— Je n'imagine pas un instant travailler pour ce monstre. Depuis l'interdiction des recherches sur les vaisseaux luminiques, c'est un projet qui me fait peur. Je trouverai des activités qui me plaisent. J'espère que toi aussi, tu pourras.

Le surlendemain, Cheng Xin rencontra Wade dans le hall transparent du siège du groupe Halo.

— Je suis prête à te donner ce que tu demandes, annonça Cheng Xin.

— Tu entreras ensuite en hibernation, compléta aussitôt Wade, car ta présence risquerait de mettre en péril cette mission.

Cheng Xin hocha la tête :

— Oui, c'est aussi mon intention.

— Le jour où nous aurons réussi, nous te réveillerons, et ce sera ton succès à toi aussi. Si ce jour-là, les vaisseaux luminiques sont encore hors la loi, nous en prendrons la totale responsabilité ; si ceux-ci ont en revanche été acceptés, le mérite te reviendra... Ce sera peut-être dans un demi-siècle, voire plus, nous serons vieux, mais tu seras encore jeune.

— J'ai une condition.

— Parle.

— Si un jour, ce projet devait mettre des vies humaines en danger, tu devras me réveiller et ce sera à moi qu'il reviendra de prendre la décision finale. Je pourrais alors révoquer les pouvoirs que je t'ai donnés.

— Je refuse.

— Alors n'y pense plus, je ne te donnerai rien.

— Cheng Xin, tu sais bien qu'un tel projet nécessite parfois de...

— Oublions et cheminons chacun de notre côté.

Wade fixa Cheng Xin. Quelque chose de rare chez lui se dessinait dans son regard : de l'hésitation – peut-être même de l'impuissance. Un sentiment aussi étrange dans ses yeux que si de l'eau jaillissait d'une fournaise.

— Laisse-moi réfléchir, fit-il, avant de se diriger devant un mur transparent pour contempler la forêt urbaine à l'extérieur. Cheng Xin avait déjà vu cette silhouette noire lui faire dos : une nuit, trois siècles plus tôt, au siège des Nations unies, devant l'océan de lumières de New York. Après environ deux minutes, Wade se retourna. Il resta sur place, se contentant de regarder Cheng Xin depuis le mur translucide devant lequel il se dressait.

— Bien, j'accepte.

Cheng Xin se rappelait la phrase qu'il avait prononcée trois siècles plus tôt : *Nous n'enverrons que le cerveau*. Et ces quelques mots avaient changé le cours de l'histoire.

— Je n'ai rien qui puisse te contraindre, et je ne peux me fier qu'à

ta parole.

Wade esquissa son immuable sourire de glace.

— En réalité, tu sais bien que si je ne tiens pas parole, ce sera pour toi une bénédiction. Mais malheureusement, je n'en ferai rien, j'honorerai ma promesse.

Wade s'avança, arrangeant d'une main sa veste en cuir, qui n'en fut que plus froissée, puis il annonça sur un ton solennel :

— Je jure que si la vie d'un être humain venait à être menacée par le projet de développement des vaisseaux luminiques, nous te réveillerons, et ce quelle que soit la nature de cette menace. Tu auras à ce moment le dernier mot, et tu pourras révoquer mon autorité sur le groupe.

Quand elle eut entendu le récit de cet échange, AA confia à Cheng Xin :

— Alors, je me ferai hiberner avec toi. Nous devons nous préparer à reprendre à tout moment la main sur le groupe.

— Crois-tu qu'il tiendra parole ? demanda Cheng Xin.

Les yeux d'AA se figèrent dans le lointain, comme si elle cherchait Wade du regard :

— Aussi étrange que ça puisse paraître, oui. Ce démon honorera sa promesse, mais comme il te l'a dit, ce ne sera pas forcément une bonne chose pour toi. Cheng Xin, tu aurais pu te sauver, mais tu ne l'as pas fait.

Dix jours plus tard, Thomas Wade devint le nouveau président du groupe Halo et il prit en main la totalité des opérations de la société.

Au même moment, Cheng Xin et 艾AA entraient en hibernation. Tandis que leurs consciences s'obscurcissaient, elles se sentirent envahies de la sensation d'avoir flotté pendant longtemps au gré d'un courant. À bout de forces, elles se hissaient maintenant sur la rive et cessaient de dériver pour regarder le fleuve continuer à s'écouler sans elles, et sa surface si familière s'éloigner dans le lointain.

Et tandis qu'elles s'extirpaient du long fleuve du temps, l'histoire de

l'humanité continuait à s'écrire.

Livre IV

An 11 de l'Ère des Bunkers. Le monde des Bunkers

Patiente 37813, votre période d'hibernation est terminée. Vous avez été hibernée pendant soixante-deux ans, huit mois, vingt et un jours et treize heures. Votre temps d'hibernation restant est de deux cent trente-huit ans, trois mois et neuf jours. Vous vous trouvez actuellement dans le centre d'hibernation d'Asie I. Nous sommes en l'an 11 de l'Ère des Bunkers, le 9 mai, il est 14 h 17.

Cette petite fenêtre d'information ne demeura devant les yeux à peine ouverts de Cheng Xin qu'une minute seulement avant de s'évanouir. Après quoi, ses yeux se tournèrent vers le plafond métallique poli et immaculé. Par habitude, elle fixa un point du plafond. À l'époque de sa précédente hibernation, celui-ci aurait pu détecter ce regard appuyé et faire jaillir une fenêtre d'information. Mais rien ne se passa. Bien qu'elle n'ait pas encore repris assez de forces pour tourner la tête, il lui était tout de même possible d'examiner une partie de la pièce. Les murs aussi étaient en métal, et la chambre était vide, sans aucune fenêtre d'information, ni aucun hologramme flottant dans l'air. Elle reconnaissait aussi les matériaux qui les composaient : sans doute des plaques en acier inoxydable, ou en alliage d'aluminium. Leur surface ne comportait en outre aucun élément de décoration.

Une infirmière apparut dans son champ de vision. Elle était très jeune, et ne fixait pas directement Cheng Xin. Elle s'affairait autour du lit, probablement en train de débrancher l'équipement médical de Cheng Xin, même si cette dernière ne sentait rien. La silhouette de l'infirmière avait pour Cheng Xin quelque chose de familier. Cheng Xin comprit vite que c'était sa tenue. À l'époque où elle s'était endormie, les vêtements étaient conçus dans des matériaux autonettoyants, ce qui donnait l'impression qu'ils étaient toujours

impeccablement propres et pouvaient être rafraîchis à tout moment. Néanmoins, la couleur blanche de l'uniforme de cette infirmière avait l'air un peu passée. Le vêtement était propre, mais on pouvait y voir les traces du passage du temps.

Le plafond commença à se mouvoir : le lit était poussé hors de la chambre de réveil. Cheng Xin eut la surprise de constater que c'était l'infirmière elle-même qui se chargeait de la besogne. Il était étonnant qu'il ne se déplace pas automatiquement, comme autrefois.

Dans le couloir, elle se retrouva de nouveau face à ces murs métalliques dépouillés, nus de toute décoration à l'exception de lumières suspendues au plafond, qui paraissaient tout à fait ordinaires. Cheng Xin nota même que le support de l'une d'entre elles était à moitié manquant. Et entre les supports des lampes et le plafond, elle vit... des fils électriques.

Cheng Xin s'efforça de se souvenir si c'était bien une fenêtre d'information qu'elle avait vue à son réveil, mais elle n'en était plus sûre, cela avait pu être une hallucination.

De nombreux passants traversaient le couloir, mais aucun ne faisait attention à elle. Une nouvelle fois, ce fut leurs vêtements que Cheng Xin remarqua tout d'abord. En dehors du personnel hospitalier vêtu de tenues blanches, les autres individus portaient des habits simples, ordinaires et monochromes, comme des bleus de travail. Cheng Xin se crut tout d'abord entourée de personnes originaires de l'Ère Commune, mais elle rejeta aussitôt cette hypothèse. L'Ère Commune était loin à présent. Le monde humain avait connu depuis quatre ères différentes, et il ne pouvait se trouver ici autant d'individus de son temps. Ce sentiment était néanmoins renforcé par le fait que les hommes que Cheng Xin voyait avaient une apparence masculine correspondant à la norme de son temps.

Les hommes, qui avaient disparu à l'Ère de la Dissuasion, étaient revenus. C'était une autre époque, capable de produire des hommes.

Les personnes qu'elle croisait marchaient à pas rapides, comme s'ils étaient pressés. Elle avait l'impression qu'un cycle s'était achevé : l'indolence, la loquacité et le confort du dernier âge étaient révolus. Une société active et surmenée avait à nouveau vu le jour. Dans ce nouvel âge, la majorité des gens n'appartenaient visiblement plus à

une classe de loisirs et devaient se démener pour vivre.

Cheng Xin fut poussée dans une petite chambre :

— Patiente 37813, aucun problème à signaler, entrée dans la chambre de récupération 28 ! cria l'infirmière, sans que l'on sache à qui elle s'adressait.

Puis elle partit, refermant la porte derrière elle – une porte à poignée manuelle, nota Cheng Xin.

Cheng Xin resta seule, allongée sur son lit. Personne ne vint lui rendre visite pendant un long moment, ce qui tranchait avec la sollicitude et le soin apportés lors de ses deux précédents réveils. Elle pouvait maintenant être sûre de deux choses : tout d'abord, qu'à cette époque l'hibernation était parfaitement ordinaire ; et deuxièmement, que peu de gens devaient savoir qu'elle était sortie d'hibernation, un peu comme lors du réveil de Luo Ji, à la fin de la Grande Crise.

Elle retrouvait peu à peu le contrôle de ses membres, et sa tête pouvait bouger. Elle regarda à travers la fenêtre de la chambre. Elle se remémora le monde tel qu'il était avant son hibernation : le centre d'hibernation était alors situé sur un arbre en périphérie de la ville. Il se trouvait sur la feuille la plus haute, et on pouvait y admirer la majestueuse forêt urbaine en contrebas. En regardant maintenant par la fenêtre, on ne voyait que des immeubles ordinaires bâtis en surface, dont l'architecture extérieure était d'une grande régularité. À en juger par la façon dont ils reflétaient les rayons de soleil, elle en déduisit qu'ils étaient en acier. Ces bâtiments donnèrent une nouvelle fois à Cheng Xin la sensation qu'elle était de retour à l'Ère Commune.

Un doute traversa soudain son esprit : et si elle venait juste de s'éveiller d'un grand rêve ? L'Ère de la Dissuasion, l'Ère de la Diffusion... Les souvenirs qu'elle gardait de cette époque étaient très clairs, mais ils paraissaient si surréalistes, si oniriques... Peut-être n'avait-elle jamais franchi trois fois le temps, peut-être était-elle restée à l'Ère Commune ?

Une fenêtre d'information holographique s'afficha près de son lit, et dissipa aussitôt ses divagations. Seuls quelques boutons simples apparaissaient à l'image, permettant d'appeler un infirmier ou un médecin. Apparemment, on avait ici une excellente connaissance des stades de récupération des hibernateurs, car la fenêtre était apparue au

moment même où Cheng Xin avait levé la main pour la première fois depuis son réveil. Ce n'était toutefois qu'une fenêtre miniature. On était loin de la saturation de fenêtres d'information caractéristique d'une société hyperinformée.

Contrairement à ses deux précédents réveils, sa convalescence fut cette fois très rapide. Quand le ciel à l'extérieur se fut assombri, elle était déjà descendue de son lit et commençait à faire quelques pas. Elle découvrit qu'ici n'était assuré que le service le plus basique. Seul un médecin était venu faire un rapide examen de routine, avant de repartir. Tout reposait sur l'auto-récupération. Alors qu'elle se sentait encore faible et comateuse, elle dut prendre sa douche seule. Quant à son repas, si elle ne l'avait pas demandé par l'intermédiaire de la petite fenêtre d'information, elle n'aurait peut-être jamais pris sa première collation après son réveil. Mais elle ne s'en offusquait pas. Elle avait toujours eu du mal à s'acclimater à une époque où les besoins de l'individu étaient comblés immédiatement. Dans son esprit, elle était encore une femme de l'Ère Commune et elle avait l'impression d'être aujourd'hui revenue dans le passé.

Le lendemain matin, quelqu'un vint lui rendre visite. Elle reconnut immédiatement le physicien Cao Bin, qui avait jadis été le plus jeune candidat au poste de Porte-épée. Il paraissait avoir vieilli. Ses cheveux avaient un peu blanchi, mais Cheng Xin était certaine qu'il n'avait pas plus de soixante-deux ans.

— Thomas Wade m'a demandé de venir te chercher, dit Cao Bin.

— Que s'est-il passé ? Son cœur se serra lorsqu'elle se souvint de la raison qui conditionnait son réveil.

— Nous en parlerons quand nous y serons. Cao Bin marqua un temps d'arrêt, puis il reprit : Avant ça, je vais t'emmener visiter ce nouveau monde, afin que tu puisses juger de la situation avant de prendre ta décision.

Cheng Xin observa les bâtisses aux architectures ternes qui s'étendaient au-dehors. Elle n'avait pas la sensation que ce monde était si "nouveau".

— Et toi ? Tu n'es pas resté éveillé pendant soixante ans, n'est-ce pas ? demanda Cheng Xin, en posant son regard sur Cao Bin.

— J'ai été hiberné presque en même temps que toi. On m'a réveillé

dix-sept ans plus tard, quand l'accélérateur de particules circumsolaire est entré en fonctionnement. J'ai eu pour tâche d'effectuer des recherches théoriques. Après quinze années, le projet est entré dans une phase d'application technique. Comme je n'étais plus d'aucune utilité, j'ai été réhiberné et je ne me suis réveillé qu'il y a deux ans.

— Où en est le projet des vaisseaux à propulsion par courbure ?

— Il y a eu quelques avancées... Nous en reparlerons.

Manifestement, Cao Bin n'était pas très enthousiaste à l'idée d'évoquer trop vite le sujet.

Cheng Xin jeta encore un regard vers l'extérieur. Une brise souffla et un arbre bruissa devant la fenêtre. Tandis que des nuages traversaient le ciel et voilaient le soleil, la surface métallique des bâtisses s'assombrit. Comment ce monde si banal pouvait-il abriter un projet de construction de vaisseaux voyageant à la vitesse de la lumière ?

Le regard de Cao Bin suivit celui de Cheng Xin, puis il se mit à rire :

— Je suis sûr que tu te sens comme moi quand je me suis réveillé : un peu déçue par cette époque... Si tu penses que tu vas mieux, nous pouvons sortir faire un tour.

Une demi-heure plus tard, Cheng Xin, vêtue d'un tailleur blanc ordinaire pour l'époque, se rendit jusqu'à l'un des balcons du centre d'hibernation en compagnie de Cao Bin. La ville s'étendait sous leurs yeux. Cheng Xin fut gagnée par la même sensation de banalité que plus tôt, cette impression d'avoir fait marche arrière. Lors de son premier réveil pendant l'Ère de la Dissuasion, la vision des immenses structures arboricoles avait créé un choc inexprimable et elle avait été convaincue qu'elle ne verrait plus jamais aucune cité urbaine "ordinaire". Ici, la planification de la ville était très ordonnée, comme si celle-ci avait été imaginée et construite en une seule fois. Les bâtiments eux-mêmes étaient unis et monotones. Il semblait que seule leur commodité avait été prise en compte, sans aucune considération esthétique. Tous les bâtiments étaient de forme rectangulaire, et ne présentaient aucun élément décoratif. Étrangement, la ville lui rappela les coffrets repas en aluminium de son enfance. L'alignement régulier des bâtisses se poursuivait à perte de vue, et la périphérie de la ville s'étendait même sur les collines, dans le lointain.

— Où sommes-nous ? demanda Cheng Xin.

— Bon sang, il fait encore gris. On ne voit même pas l'autre face.

Cao Bin ne répondit pas à la question de Cheng Xin et regarda le ciel en secouant la tête d'un air déçu, comme si le temps avait une influence importante sur la manière dont Cheng Xin pouvait appréhender ce nouveau monde. Elle nota en effet un phénomène étrange dans le ciel.

Le Soleil était plus bas que les nuages.

Ceux-ci commencèrent brusquement à se dissiper, créant entre eux une large fissure qui s'élargit rapidement. À travers cette ouverture, Cheng Xin ne vit pas un ciel bleu, mais un autre sol. C'était une cité semblable à celle qui l'entourait, mais qu'elle pouvait contempler en levant les yeux. C'était probablement cette "autre face" que venait d'évoquer Cao Bin. Cheng Xin réalisa que les collines du lointain reliaient cette ville à celle d'en face. Elle se retourna, et remarqua qu'il en était de même dans l'autre direction. Le monde était contenu dans un énorme cylindre.

— Voici la cité spatiale Asie I, dans l'ombre de Jupiter, dit Cao Bin, répondant enfin à la question de Cheng Xin.

Le nouveau monde se dévoilait aux yeux de Cheng Xin, et tout ce qu'elle avait trouvé banal jusqu'ici devint extraordinaire. Ce ne fut qu'à cet instant qu'elle se sentit réellement réveillée de son hibernation.

L'après-midi, Cao Bin emmena Cheng Xin jusqu'au terminal d'entrée, situé à l'extrémité nord de la cité spatiale. Par convention, l'axe central de la cité était orienté nord-sud. Ils montèrent dans un bus à l'extérieur du centre d'hibernation. C'était un bus à l'ancienne, roulant à même le sol. Il fonctionnait peut-être à l'électricité, mais son apparence était celle d'un bus de l'Ère Commune. Le véhicule était bondé. Cheng Xin et Cao Bin parvinrent à s'asseoir sur les deux dernières places libres au fond du bus, et les passagers qui montèrent après eux durent rester debout. Cheng Xin essaya de se remémorer la dernière fois qu'elle était montée à bord d'un véhicule de transport en commun. Même à l'époque de l'Ère Commune, elle ne prenait déjà plus très souvent des bus aussi pleins.

Le bus n'était pas rapide, si bien que Cheng Xin avait le temps d'examiner le paysage extérieur. Tout prenait à présent une nouvelle signification à ses yeux. Elle voyait filer derrière la fenêtre de grandes rangées de bâtisses, dont certaines comportaient des espaces verts et quelques points d'eau. Elle vit aussi deux écoles, dont les cours étaient occupées par des terrains de sport au revêtement bleu. Hors de la route, le sol tout entier était recouvert par une terre brune, qui ne semblait pas différente de celle de la surface. Des deux côtés de la chaussée poussaient des arbres à larges feuilles qui ressemblaient beaucoup à des parasols chinois. Le bus croisait de temps à autre des panneaux publicitaires qui vantaient des produits et des marques que Cheng Xin n'arrivait pas à reconnaître. Ils étaient cependant du même style qu'au temps de sa jeunesse, et utilisaient les mêmes stratégies de vente.

La seule véritable différence d'avec les villes de l'Ère Commune, c'était que ce monde était presque entièrement façonné en métal. Ce n'était pas seulement le cas des structures architecturales : même à l'intérieur de la voiture, Cheng Xin remarqua que presque tous les objets étaient en métal. Il n'y avait ni plastique, ni matériau composite.

Cheng Xin observait avec davantage d'attention encore les autres passagers du bus. Sur les sièges à côté d'eux étaient assis deux hommes. L'un d'eux somnolait, un dossier à couverture noire coincé entre les mains. L'autre était vêtu d'un uniforme de travail jaune maculé de taches d'huile noires. Une sacoche à outils était posée à ses pieds. Cheng Xin eut du mal à identifier l'objet qui dépassait à moitié de la sacoche. On aurait dit une perceuse à percussion mais translucide. Le visage de l'homme trahissait la fatigue et la callosité d'un travailleur manuel. Cheng Xin reconnut dans son regard celui des travailleurs migrants dans les villes chinoises de l'Ère Commune. Un couple était installé devant eux. L'homme ne cessait de murmurer à l'oreille de la fille, qui gloussait de temps à autre tout en dégustant quelque chose de rose dans un sac en papier. De toute évidence, de la glace : Cheng Xin pouvait même sentir le parfum sucré de la crème, qui était le même dans ses souvenirs que trois siècles en arrière. Deux femmes d'âge moyen se tenaient debout à côté d'elle. Cheng Xin les

considéra avec familiarité : leur besogne quotidienne et le passage du temps avaient estompé les charmes dont elles avaient jadis été pourvues. Elles étaient devenues quelconques, et ne prenaient plus soin d'elles. Ces femmes n'existaient pas du temps de l'Ère de la Dissuasion et de l'Ère de la Diffusion. Durant ces époques, les femmes de tous âges mettaient un point d'honneur à paraître jeunes, radieuses et raffinées. Cheng Xin prêta l'oreille à leur conversation :

— Tu ne comprends pas : le prix des légumes est le même, que ce soit au marché du matin ou à celui du soir. Au lieu de te plaindre, va plutôt faire un tour au marché au gros, à l'ouest.

— Les prix ne sont pas si intéressants...

— Il faut que tu y ailles un peu plus tard, après 7 heures, quand les vendeurs se préparent à remballer leurs étals. C'est à ce moment-là que tu peux faire les meilleures affaires.

D'autres conversations sonores se poursuivaient à l'intérieur du bus, dont Cheng Xin pouvait discerner quelques bribes :

— Le gouvernement municipal est différent de celui du système atmosphérique. C'est plus complexe que ça, tu t'en rendras compte. Tu devras faire attention. Au début, ne donne l'impression d'être ni trop proche, ni trop éloignée de tes collègues...

— Les frais de chauffage ne sont pas raisonnables, ils devraient être compris dans les charges d'électricité.

— S'ils avaient remplacé cet idiot plus tôt, on n'aurait pas perdu avec un tel écart.

— Tu n'as pas à te plaindre. Je fais partie de ceux qui sont arrivés au moment où la cité a été construite, et tu sais combien je touche par an ?

— Ce poisson n'est pas frais, je ne peux quand même pas le faire cuire à la vapeur.

— Avant-hier, lors de l'opération de maintien orbital, l'eau du parc no 4 a encore débordé, et tout a été inondé.

— Si elle ne veut plus de lui, eh bien, tant pis, pourquoi est-ce qu'il insiste ? Tu ne trouves pas qu'il est pénible, à s'accrocher comme ça ?

— Ce n'est pas de la vraie marque, même pas de la bonne imitation. Imagine, à ce prix...

Cheng Xin était gagnée par une agréable sensation de chaleur.

Depuis son premier réveil, à l'Ère de la Dissuasion, elle n'avait cessé d'être en quête de ce sentiment, et elle avait bien cru qu'elle ne le retrouverait jamais. Elle buvait ces conversations comme si elle s'abreuvait d'eau, se désintéressant de la présentation que faisait Cao Bin de la cité.

Asie I avait été l'une des premières cités spatiales construites après le lancement du chantier du projet Bunkers. C'était un cylindre régulier dans lequel la gravité était simulée par la force centrifuge générée par sa rotation. Long de quarante-cinq kilomètres, et possédant un diamètre de huit kilomètres, il avait une superficie totale équivalente à environ la moitié de celle du centre d'une ville terrestre comme Pékin. Autrefois, la population avait connu un pic de vingt millions d'habitants, mais comme de nouvelles cités avaient commencé à voir le jour, elle était retombée à neuf millions et n'était plus aussi surpeuplée...

C'est alors que Cheng Xin s'aperçut qu'un autre soleil était apparu devant elle. Ils se trouvaient en ce moment entre deux soleils. Cao Bin lui expliqua qu'il y avait en tout trois soleils artificiels dans la cité, tous semblant flotter en apesanteur au niveau de l'axe central, distants chacun d'une dizaine de kilomètres. Ils produisaient de l'énergie par fusion nucléaire, alternant entre ombre et lumière selon un cycle de vingt-quatre heures.

Cheng Xin fut secouée par une suite de soubresauts. Le bus venait de s'arrêter. Ces vibrations paraissaient naître des profondeurs du sol. Elle sentit comme une légère poussée dans son dos, mais le bus resta immobile. À l'extérieur, on pouvait voir que les ombres des arbres et des bâtiments avaient légèrement changé d'angle, réagissant au déplacement soudain des soleils artificiels. Cependant, les trois astres revinrent très vite à leur place d'origine. Cheng Xin remarqua qu'aucun autre passager ne semblait surpris par ce phénomène.

— C'est ce qu'on appelle l'opération de maintien orbital, précisa Cao Bin.

Le bus roula encore trente minutes avant de les conduire finalement à destination. Une fois que Cheng Xin fut descendue du véhicule, l'atmosphère ordinaire qui l'avait grisée jusqu'ici s'évanouit. Devant elle se dressait une muraille gigantesque, d'une hauteur et d'une

largeur impressionnantes. C'était comme si elle était arrivée au bout du monde. Et c'était bien le bout du monde. Ils se trouvaient à l'extrémité septentrionale de la cité : un grand disque de huit kilomètres de diamètre, qu'on ne voyait toutefois pas en entier, bien qu'on puisse remarquer l'élévation du sol des deux côtés. Le sommet du disque était sensiblement à la même hauteur que l'Everest. Il menait vers l'autre face de la cité. De nombreux rayons radiaux convergeaient depuis les bords du disque jusqu'à son centre, à quatre kilomètres de hauteur. Chaque rayon consistait en fait en une cage d'ascenseur, et le cœur du disque était le terminal d'entrée et de sortie de la cité spatiale.

Avant d'entrer dans l'un des ascenseurs, Cheng Xin se retourna nostalgiquement pour regarder cette ville qui lui était déjà presque familière. De cette position, on pouvait voir les trois soleils, alignés en une rangée qui se poursuivait jusqu'à l'extrémité sud. C'était l'heure du crépuscule, et les astres commençaient à s'obscurcir. Ils passèrent d'une étincelante couleur blanc-jaune à des teintes orangées, qui paraissaient appliquer sur la ville une couche de peinture safran. Cheng Xin aperçut des jeunes filles sur une pelouse à proximité. Vêtues d'uniformes blancs d'écolières, elles riaient gaiement assises sur l'herbe. Leurs longs cheveux soufflés par la brise s'imprégnaient des couleurs d'or des soleils couchants.

L'intérieur de la cabine d'ascenseur était aussi spacieux que dans un grand hall. La vitre de la cabine qui donnait sur la ville était entièrement transparente et tenait lieu de grande terrasse panoramique. Chaque siège disposait d'une ceinture de sécurité et tandis que l'ascenseur s'élevait, la pesanteur diminuait rapidement. En regardant à l'extérieur, le "sol" devenait un peu plus flou, tandis que le "ciel" se faisait petit à petit plus clair. Quand l'ascenseur arriva au centre du cylindre, l'effet de gravité était déjà quasi nul, et on n'éprouvait plus la sensation de haut et de bas. Le centre du cylindre se trouvant au niveau de l'axe central autour duquel tournait la cité spatiale, il était entouré par la terre. C'était probablement en ce lieu que la cité spatiale se montrait sous son jour le plus spectaculaire. À cette heure-ci, la luminosité des trois soleils était du même niveau que celle de la lune, et ils avaient maintenant pris une nuance argentée.

Vus d'ici, les trois soleils – ou les trois lunes – se superposaient presque parfaitement. D'autres nuages apparurent autour d'eux, se concentrant au niveau de la zone où la gravité était nulle. Ils dessinaient un chemin nébuleux le long de l'axe du cylindre qui menait à l'autre bout de la cité spatiale. On pouvait d'ailleurs clairement voir d'ici l'extrémité "sud". Cao Bin expliqua à Cheng Xin que c'était là-bas que se trouvaient les propulseurs permettant le maintien orbital de la cité. Les lumières de la ville s'allumèrent peu à peu et, dans le champ de vision de trois cent soixante degrés de Cheng Xin, ce fut comme si une mer de nuages s'ouvrait pour mieux s'étendre dans le lointain. Elle avait l'impression de regarder depuis son sommet le fond d'un puits gigantesque, dont les parois étaient recouvertes d'une éblouissante tapisserie de lumière.

Cheng Xin fixa son regard sur un point de la cité choisi au hasard et remarqua que l'agencement des bâtiments était très similaire à celui du quartier résidentiel où elle avait vécu du temps de l'Ère Commune. Elle s'imagina l'une des fenêtres d'un appartement de ces immeubles à deux étages, et une légère lumière filtrer à travers des rideaux bleus. Derrière les rideaux, Papa et Maman étaient en train d'attendre... Cheng Xin ne put réprimer ses larmes.

Depuis son premier réveil à l'Ère de la Dissuasion, Cheng Xin n'avait jamais réussi à se fondre dans la nouvelle ère qu'elle avait rejointe. Elle avait l'impression perpétuelle d'être une étrangère dans le temps. Elle était alors loin de s'imaginer qu'un demi-siècle plus tard, quelque part dans l'ombre de Jupiter, à huit cents millions de kilomètres de distance de la Terre, elle éprouverait le sentiment d'être rentrée. C'était comme si son monde familial de trois siècles plus tôt avait été enroulé par les deux mains d'un géant invisible, puis déroulé aujourd'hui devant elle pour prendre la forme d'un cylindre et devenir ce nouveau monde tournant autour d'elle.

Cheng Xin et Cao Bin gagnèrent un couloir en apesanteur, une sorte de long tunnel circulaire dans lequel on avançait en se tenant aux poignées de câbles de traction. Les passagers des ascenseurs qui arrivaient de toutes les directions convergeaient ici pour sortir de la ville, et le couloir était bondé. Sur les parois arquées de celui-ci apparaissait une rangée de fenêtres d'information, dont les images

holographiques étaient principalement des informations et des publicités. Mais elles n'étaient pas très nombreuses, et elles défilaient en bon ordre, ce qui différait beaucoup de la surabondance d'informations des ères précédentes.

Cheng Xin avait remarqué depuis un moment déjà que l'époque de l'hyper-information jadis si vertigineuse n'était plus. Dans ce nouveau monde, les informations étaient plus diffuses, plus contrôlées et plus ordonnées. Toutefois, Cheng Xin ignorait encore si ce changement s'était produit sous l'influence de la politique et de l'économie mondiales engendrées par le projet Bunkers.

Aussitôt sortie du couloir, Cheng Xin remarqua que le ciel étoilé tourbillonnait au-dessus de sa tête. Il pivotait à une vitesse telle qu'elle s'en trouva étourdie. Son champ de vision était large et dégagé. Ils se tenaient sur une place circulaire d'un diamètre de huit kilomètres, sur ce qui paraissait être le "toit" de la cité spatiale. C'était le spatioport de la cité, où stationnaient un grand nombre d'appareils spatiaux. La plupart d'entre eux n'étaient pas très différents de ceux que Cheng Xin avait pu voir il y a soixante ans, si ce n'est qu'ils étaient globalement de plus petit volume. Beaucoup avaient par exemple la taille des automobiles de l'ancien temps. Cheng Xin remarqua que les flammes qui jaillissaient des tuyères des moteurs lors des décollages étaient d'une couleur plus sombre qu'un demi-siècle plus tôt. Elles n'étaient plus aussi aveuglantes et luisaient d'un éclat bleu sombre, ce qui signifiait probablement que les moteurs à fusion avaient connu des améliorations notables.

Cheng Xin s'aperçut qu'un cercle rouge scintillant et bien voyant d'un rayon d'une centaine de mètres se dessinait autour de la bouche de sortie de la cité. Elle comprit très vite quelle était son utilité : la cité spatiale étant en rotation, la force centrifuge augmentait rapidement au-delà du cercle. Aussi, les appareils spatiaux stationnés en dehors du cercle avaient besoin d'ancrages. Quant aux piétons, ils devaient porter des chaussures magnétiques, faute de quoi ils risquaient d'être projetés hors du sol.

Le froid était à peine supportable. Seules les flammes crachées par

les moteurs des vaisseaux en train d'appareiller apportaient une promesse de chaleur éphémère. Cheng Xin frissonna, mais pas seulement à cause de la température : elle avait brusquement pris conscience qu'elle était complètement exposée à l'espace ! Pourtant, l'air et la pression atmosphérique étaient bien réels. Elle pouvait même sentir le souffle glacial du vent. Apparemment, la technologie permettant de maintenir la pression atmosphérique dans un environnement spatial non clos, déjà engagée lors de l'époque précédente, avait fait des progrès significatifs. Il était dorénavant possible de générer une atmosphère dans un espace complètement ouvert !

Cao Bin perçut sa surprise :

— Oh tu sais, aujourd'hui, on ne sait pas maintenir l'atmosphère au-delà d'une dizaine de mètres de la surface. On n'est pas encore arrivé à faire plus.

Il n'était pas dans ce monde depuis très longtemps, mais il ne semblait déjà plus impressionné par ce qui était de véritables prouesses technologiques aux yeux de Cheng Xin. Il voulait lui montrer quelque chose d'encore plus exaltant.

Sur le fond d'étoiles en rotation, Cheng Xin vit le monde des Bunkers.

De là où ils se trouvaient, on pouvait contempler la majorité de l'archipel des cités spatiales joviennes. Cheng Xin en compta vingt-deux, mais il y en avait quatre autres qui étaient cachées par l'architecture de la cité. Ces vingt-six cités (soit six de plus que le projet initial) étaient toutes situées dans l'ombre de Jupiter et formaient des rangées grossières de quatre villes, ce qui rappela à Cheng Xin l'agencement des capsules spatiales derrière les fragments d'astéroïdes lors de la simulation de l'attaque de particules de lumière soixante ans plus tôt. D'un côté d'Asie I se trouvaient Amérique du Nord I et Océanie I ; de l'autre, Asie III. Asie I n'était séparée de ses voisines que par une cinquantaine de kilomètres et on pouvait percevoir d'ici leur immensité, comme s'il s'agissait de deux planètes extrêmement proches. La rangée suivante était à cent cinquante kilomètres de distance, et il était plus difficile de se faire une idée de la taille réelle des quatre cités. Les villes les plus éloignées étaient à

environ mille kilomètres et paraissaient d'ici être aussi petites et délicates que des jouets miniatures.

Cheng Xin avait l'impression que cet archipel de cités spatiales était un banc de poissons cachés derrière le rocher d'une rivière pour échapper à la puissance du courant.

La cité Amérique du Nord I était une sphère parfaite. Elle et la cylindrique Asie I représentaient les deux formes les plus extrêmes dans lesquelles étaient bâties les cités spatiales. La plupart d'entre elles arboraient une forme plus ou moins ovale, et se distinguaient surtout par la longueur de leurs axes. D'autres cités spatiales comportaient des formes singulières, telles que des roues dotées de rayons radiaux ou bien encore des fuseaux, mais elles étaient peu nombreuses.

Derrière les trois autres géantes gazeuses se trouvaient encore trois autres archipels de cités spatiales, composant un total de trente-huit cités : vingt-six dans l'ombre de Saturne, quatre pour Uranus et huit pour Neptune. Ces cités bénéficiaient d'un environnement certes plus sûr, mais aussi plus lointain et plus désolé.

Une cité spatiale se mit soudain à chatoyer d'une lueur bleue, comme si un petit soleil bleuâtre était apparu dans l'espace, projetant sur le sol de longues silhouettes humaines et mécaniques. Cao Bin expliqua à Cheng Xin que la cité en question venait d'allumer ses propulseurs de maintien orbital. Les cités spatiales n'étaient pas des satellites de Jupiter : elles tournaient autour du Soleil, parallèlement à la planète, à l'extérieur de l'orbite jovienne. C'était ce qui permettait aux villes de demeurer sur le long terme cachées dans l'ombre de Jupiter. Néanmoins, la gravité de la planète ne cessait d'attirer les cités à elle. Celles-ci devaient donc enclencher sans cesse leurs propulseurs pour conserver la même orbite. L'opération était néanmoins très coûteuse en énergie. Une option envisagée consistait à transformer les cités spatiales en satellites de Jupiter. Si l'alarme venait à retentir, on les ferait aussitôt changer d'orbite, de manière qu'elles puissent être protégées dans l'ombre de la planète, redevenant ainsi satellites du Soleil. Toutefois, aucune des cités n'osait prendre ce risque tant que le dispositif d'alerte du système solaire ne serait pas parfaitement au point et qu'on n'aurait pas prouvé sa fiabilité.

— Tu as de la chance, tu vas assister à un spectacle qui n’a lieu qu’une fois tous les trois jours, regarde ! lança Cao Bin en désignant un coin de l’espace. Au loin, Cheng Xin vit un point blanc qui s’agrandissait peu à peu, jusqu’à prendre la taille d’une balle de ping-pong.

— Europe ? demanda Cheng Xin.

— Oui, Europe. Nous sommes maintenant très proches de son orbite, tiens-toi bien et n’aie pas peur.

Cheng Xin se demanda ce que voulait dire Cao Bin. Comme beaucoup, elle s’était toujours imaginé que les objets célestes se déplaçaient lentement, ne permettant pas à un observateur direct de détecter le moindre de leurs mouvements. Mais elle se souvint que les cités spatiales n’étaient pas des satellites de Jupiter. Elles étaient donc stationnaires par rapport à la planète. Or, Europe était un satellite se déplaçant très rapidement – Cheng Xin se souvenait que sa vitesse était d’environ quatorze kilomètres par seconde – si bien que la vitesse relative entre Europe et la cité spatiale devait elle aussi être très rapide. Et si leurs orbites étaient si proches...

Cette sphère blanche s’élargissait rapidement, ne laissant pas le temps à Cheng Xin de réfléchir davantage. Sa vitesse de dilatation était telle qu’elle semblait presque irréaliste. Europe occupa bientôt la moitié du ciel et, d’une petite balle de ping-pong, elle devint rapidement une gigantesque planète. La sensation de “haut” et de “bas” fut instantanément ébranlée : Cheng Xin eut l’impression qu’Asie I s’apprêtait à sombrer dans ce monde blanc. Puis, cet astre de plus de trois mille kilomètres de diamètre fusa au-dessus de sa tête, recouvrant un instant le ciel tout entier. L’océan glacé d’Europe frôla alors les cités spatiales, et Cheng Xin put voir à sa surface des lignes entrecroisées, telles les empreintes digitales d’une énorme main blanche. Un vent puissant se leva dans l’atmosphère perturbée par la gravité d’Europe. Cheng Xin eut la sensation qu’une force invisible la tirait de gauche à droite. Sans ses chaussures magnétiques, elle aurait certainement été projetée hors du sol.

Les objets qui n’étaient pas fixés au sol s’envolèrent, de même que quelques câbles reliés aux capsules spatiales, qui se mirent à danser dans les airs. Un vrombissement terrifiant retentit sous ses pieds.

C'était la réaction de la structure immense de la cité spatiale face à l'attraction d'Europe. Il ne fallut que trois minutes environ à Europe pour dépasser la cité spatiale et réapparaître de l'autre côté, en rétrécissant maintenant à toute vitesse. Au même moment, les huit cités des deux premières rangées allumèrent leurs propulseurs et réajustèrent leur position dérégulée par l'attraction d'Europe. Huit boules de feu illuminèrent l'espace.

— Mon Dieu... à quelle distance est-elle passée ? demanda Cheng Xin, encore sous le choc.

— Au plus près, à cent cinquante kilomètres de nous. C'est presque comme si elle nous avait effleurés. Mais nous n'avons pas vraiment le choix. Jupiter possède treize satellites principaux, et les cités spatiales ne peuvent pas tous les éviter. L'angle d'inclinaison de l'orbite d'Europe est très faible par rapport à l'équateur. Elle est donc très proche des cités de notre rangée. Elle constitue la principale source en eau de l'archipel des cités spatiales joviennes. On a même installé un grand nombre d'industries à sa surface, qu'il nous faudra néanmoins sacrifier en cas d'attaque de la forêt sombre. Après que le Soleil aura explosé, les orbites de tous les satellites connaîtront des bouleversements majeurs. Le moment venu, il faudra que les cités spatiales évitent leurs trajectoires aléatoires. La manœuvre sera extrêmement complexe.

Cao Bin regagna la capsule spatiale avec laquelle il était venu. C'était l'un des plus petits modèles existants, dont la conception et la taille évoquaient les automobiles de l'ancien temps. D'instinct, Cheng Xin fut quelque peu angoissée à l'idée de s'envoler dans l'espace à bord d'un si petit engin, même si elle savait bien que son inquiétude était infondée. À l'intérieur, il n'était pas nécessaire de porter de combinaison spatiale. Cao Bin se contenta de saisir le nom de leur prochaine destination – Amérique du Nord I – puis la capsule alluma ses propulseurs et décolla.

Cheng Xin vit la surface s'éloigner rapidement. La capsule longea la tangente de rotation de la cité spatiale et, bientôt, le spatioport de huit kilomètres de diamètre devint entièrement visible, puis Asie I tout entière. Derrière ce cylindre se trouvait une vaste étendue jaune sombre. Ce ne fut que lorsque cette frontière fut repoussée au loin que

Cheng Xin comprit qu'elle venait de voir Jupiter. Ici, dans l'ombre de cette géante gazeuse, tout était imprégné d'une atmosphère glaciale et ténébreuse, comme si le Soleil n'existait plus. Seule la surface liquide de la planète, faite d'hydrogène et d'hélium, dégageait une lumière phosphorescente qui faisait naître des halos troubles derrière l'épaisse atmosphère. On aurait dit des globes oculaires bouillonnant sous les paupières closes d'un dormeur. L'immensité de Jupiter fut un choc pour Cheng Xin. De là où elle était, elle ne pouvait voir qu'une infime partie de ses bords, et sa courbure était minuscule. Jupiter était une muraille sombre lui barrant la vue. Cheng Xin eut de nouveau la sensation que se dressait face à elle un mur gigantesque qui marquait l'extrémité de l'Univers.

Les trois jours suivants, Cao Bin emmena Cheng Xin visiter quatre autres cités spatiales.

Ils se rendirent d'abord sur Amérique du Nord I – la cité la plus proche d'Asie I – dont la forme parfaitement sphérique présentait l'avantage de ne nécessiter qu'un seul soleil artificiel en son centre pour illuminer de manière harmonieuse l'ensemble de la cité. Mais l'inconvénient de cette conception était évident : l'effet de gravité différait beaucoup selon les latitudes. La zone équatoriale présentait le plus fort effet, et celui-ci diminuait à mesure que la latitude s'élevait. Les deux pôles étaient quant à eux en situation d'apesanteur. Ainsi, sur Amérique du Nord I, des habitants de différentes zones devaient s'habituer à vivre sous des pesanteurs différentes.

Contrairement à Asie I, de petits véhicules spatiaux pouvaient directement entrer dans la ville par la porte nord. Une fois qu'ils eurent pénétré dans la cité, Cheng Xin se rendit compte que le monde tournait autour de la capsule et l'appareil dut rejoindre une orbite synchrone avec la ville avant de se poser. Cheng Xin et Cao Bin montèrent à bord d'un train express qui leur permit de rejoindre les zones de basse latitude. L'engin était bien plus rapide que le bus qu'elle avait pris sur Asie I. Elle remarqua qu'ici les bâtisses étaient plus denses et plus hautes : la ville avait quelque chose des grandes mégaloilles du passé. C'était particulièrement vrai dans les zones de

haute latitude à faible effet gravitationnel, où la taille des gratte-ciel n'était limitée que par le volume de la sphère. Au niveau des deux pôles se dressaient des tours de près de dix kilomètres de hauteur, soit la moitié du rayon de la sphère. Leurs sommets ne se trouvaient qu'à dix kilomètres seulement du soleil artificiel, et ressemblaient à de longues épines pointées vers le soleil.

Amérique du Nord I avait été construite plus tôt qu'Asie I. Avec son rayon de vingt kilomètres et ses vingt millions d'habitants, elle était la cité spatiale la plus peuplée. C'était aussi le centre économique le plus prospère de l'archipel des cités joviennes.

Cheng Xin put contempler ici un paysage grandiose, absent d'Asie I : une mer circulaire équatoriale. En réalité, beaucoup d'autres cités spatiales possédaient des mers circulaires et Asie I faisait davantage figure d'exception. Dans les cités de forme sphérique ou ovale, l'équateur était le point le plus bas dans la direction de la force centrifuge et toute l'eau d'une cité pouvait naturellement s'y concentrer, formant une sorte de ceinture aquatique miroitante dans la ville. Debout sur sa rive, on pouvait voir la mer circulaire s'élever des deux côtés, et traverser horizontalement le "ciel" derrière le soleil. Cheng Xin et Cao Bin montèrent dans une vedette et firent le tour de la mer. Le parcours faisait plus de soixante kilomètres. L'eau provenait d'Europe, elle était claire, froide, et reflétait la lumière des rides qui ondoyaient à sa surface sur les nombreux gratte-ciel des deux rives. Les digues étaient plus hautes du côté le plus proche de Jupiter, afin de pouvoir prévenir au mieux les débordements entraînés par l'accélération générée lors de l'opération de maintien orbital. Mais même ainsi, la ville n'était pas à l'abri de quelques inondations pouvant survenir à l'occasion de manœuvres inopinées.

La troisième cité dans laquelle Cao Bin entraîna Cheng Xin fut Europe IV. Sa configuration ovale était des plus classiques, mais elle avait pour particularité de ne disposer d'aucun soleil artificiel commun. Chaque quartier possédait en effet son propre soleil miniature généré par fusion nucléaire. Ces petits astres éclairaient leurs zones respectives depuis une hauteur de deux ou trois cents

mètres seulement. L'un des avantages de cette conception était que l'axe pouvait être utilisé de manière plus efficace. Celui d'Europe IV était ainsi occupé par les bâtiments les plus hauts ou les plus longs de la cité. L'axe était long de quarante kilomètres et reliait les pôles nord et sud de l'ovale. En raison de la situation d'apesanteur à l'intérieur des bâtisses, celles-ci servaient principalement de hangars à vaisseaux et de centres commerciaux et de loisirs.

Europe IV était la cité spatiale la moins peuplée : elle n'abritait que quatre millions cinq cent mille habitants. Mais c'était aussi la cité la plus riche du monde des Bunkers. Les rangées de villas splendides qui scintillaient sous les rayons des soleils miniatures époustoufflèrent Cheng Xin. Chaque demeure était équipée de sa propre piscine, et certaines possédaient même de vastes pelouses. La mer circulaire était saupoudrée de voiles blanches, et des pêcheurs insouciantes étaient assis au bord de la rive. Elle vit naviguer lentement un bateau de plaisance dont le degré de luxe ne le cédait en rien aux anciens yachts terrestres. Une réception avait lieu à son bord, où se produisait un petit groupe de musiciens... Cheng Xin était stupéfaite de constater que ce genre de vie s'était aussi transplantée dans l'ombre de Jupiter, à huit cents millions de kilomètres de la Terre.

Pacifique I était l'exact contraire d'Europe IV. Elle avait été la toute première cité spatiale à avoir été construite lors du chantier des Bunkers. À l'image d'Amérique du Nord I, c'était une sphère standard. Sa grande particularité était qu'elle n'appartenait pas à l'archipel des cités joviennes : elle était en orbite autour de Jupiter, dont elle était donc un satellite.

Dans les premiers temps du chantier des Bunkers, Pacifique I avait abrité plus d'un million d'ouvriers. Avec l'avancée des travaux, elle avait été utilisée comme un immense entrepôt pour les matériaux de construction des chantiers. Ayant été bâtie lors de la première phase encore expérimentale du projet, elle présentait un grand nombre de défauts de conception, et elle avait finalement été abandonnée. Quand la migration vers le monde des Bunkers avait été achevée, Pacifique I avait recommencé à accueillir des habitants, avant de devenir une cité

à part entière, avec sa propre mairie et ses propres forces de police. Ces dernières avaient néanmoins pour seule responsabilité de garantir le maintien en bon état de marche des installations les plus basiques de la ville, et le reste était laissé à l'abandon. Pacifique I était la seule cité où l'on pouvait s'installer sans avoir besoin d'un permis de résidence. La majorité de ses habitants étaient sans emploi et sans domicile. Beaucoup avaient perdu leur droit à la sécurité sociale, pour des raisons diverses. On y croisait également des artistes désœuvrés. L'endroit était plus tard devenu le refuge de différentes organisations politiques radicales.

Pacifique I n'était dotée d'aucun propulseur ni d'aucun soleil artificiel. Plus étonnant encore, elle ne tournait pas sur elle-même, si bien qu'elle était en permanence en état d'apesanteur.

À son entrée dans la ville, Cheng Xin eut l'impression de débarquer dans un monde de conte de fées. On aurait dit une ville jadis prospère mais désormais sinistrée, qui aurait soudain perdu toute gravité, propulsant tous les objets dans les airs. Pacifique I était une ville éternellement nocturne. Chaque bâtiment s'éclairait grâce à des batteries atomiques qui, outre de la lumière, garantissaient aussi la survie des habitants. La cité baignait donc au milieu de lumières flottantes. Les habitations étaient pour la plupart des cabanes de fortune, bâties avec des matériaux de construction abandonnés. Comme il n'y avait ni "haut" ni "bas", la majorité des bâtiments étaient de forme cubique, et leurs six faces comportaient chacune une fenêtre – qui était aussi une porte. Il se trouvait néanmoins quelques habitations sphériques, qui présentaient l'avantage d'être plus résistantes en cas de collision avec d'autres bâtiments, un phénomène inévitable dans un tel environnement. La notion de propriété foncière ne s'appliquait pas à Pacifique I, en raison de la position incertaine des bâtiments flottants. En principe, tous les citoyens étaient autorisés à s'installer dans n'importe quel espace de la ville. Mais beaucoup ne parvenaient pas à trouver la moindre cabane où se loger. Tous les biens des sans-abris étaient déposés dans autant de grands filets, de manière qu'ils ne dérivent pas partout dans la ville. Ils vivaient donc ainsi, ne se séparant jamais de leurs filets contenant leurs effets personnels. Le transport en ville était des plus primitifs : il n'y avait

presque aucune voiture et Cheng Xin ne voyait ni câbles ni propulseurs d'apesanteur. Les habitants se mouvaient simplement en poussant et en donnant des coups de pied dans les bâtiments. Grâce à la densité de ceux-ci, il était possible de se rendre par ce moyen à n'importe quel endroit de la cité. Mais cette technique nécessitait un certain temps d'entraînement. En voyant ces êtres se déplacer avec autant d'agilité entre les bâtiments flottants, Cheng Xin ne put s'empêcher de penser à des gibbons se balançant de branche en branche.

Cheng Xin et Cao Bin se déplacèrent en planant jusqu'à un groupe de vagabonds réunis autour d'un feu. Il aurait été absolument interdit d'allumer un tel feu dans les autres cités spatiales. Celui-ci semblait être entretenu par des matériaux inflammables qui avaient appartenu à des habitations. En raison de l'apesanteur, aucune flamme ne s'élevait, et seule une petite boule enflammée flottait dans l'air. La façon dont ils buvaient leur alcool était elle aussi insolite : ils lançaient une bouteille en l'air, ce qui libérait des bulles flottantes. Les vieux barbus loqueteux engloutissaient alors chacun leur tour ces bulles rendues cristallines et translucides par le halo produit par la boule de feu. L'un d'entre eux, qui avait probablement trop bu, se mit à vomir. Ce qu'il cracha produisit une contre-poussée qui lui fit faire une pirouette dans les airs.

Cheng Xin et Cao Bin visitèrent un marché dans lequel tous les produits flottaient eux aussi dans l'air, formant un désordre total sous la lumière de quelques lanternes flottantes. Les clients comme les vendeurs déambulaient au milieu des objets. Dans de telles conditions, il semblait être délicat de distinguer à qui appartenaient les marchandises. Cependant, dès lors qu'un client potentiel commençait à examiner l'un des objets, son propriétaire appliquait sans tarder pour marchander. Il se vendait ici des vêtements, des appareils électroniques, de la nourriture, de l'alcool, des batteries atomiques de différentes capacités et des armes légères... On trouvait aussi des antiquités rares et étranges. Quelques fragments de métal étaient vendus à un prix exorbitant : celui qui les proposait prétendait qu'il s'agissait de fragments de vaisseaux militaires détruits lors de l'Ultime Bataille, retrouvés dans le système solaire. Il était toutefois impossible

de vérifier ses dires. Cheng Xin découvrit avec surprise qu'un étal vendait des livres anciens. Elle en feuilleta quelques-uns. Pour elle, ce n'étaient naturellement pas des antiquités. Ensemble, les livres formaient une sorte de nuage flottant. Sous la lueur des lanternes, les pages de plusieurs d'entre eux s'ouvraient comme les ailes déployées d'un vol d'oiseaux blancs. Cheng Xin vit passer devant elle un coffret en bois, sur lequel était écrit "cigares". Elle le saisit et, aussitôt, un garçon à la peau noire se porta à sa hauteur et lui jura que c'étaient d'authentiques cigares de La Havane, préservés dans leur coffret depuis près de deux siècles. Comme ils avaient un peu séché depuis, il était prêt à lui faire un prix. Il ouvrit la boîte pour les montrer à Cheng Xin, qui se décida à les acheter.

Cao Bin prit la peine d'accompagner Cheng Xin jusqu'à la paroi sphérique qui marquait la bordure de la cité. Aucun bâtiment n'était construit contre la paroi, et il n'y avait pas de revêtement au sol. L'endroit était aussi dénudé que lors des premiers jours du chantier de la ville. Il était impossible de distinguer la moindre courbure dans ce petit périmètre, et ils avaient donc l'air d'être debout sur une vaste place. Les bâtiments de la ville étaient suspendus au-dessus de leurs têtes, projetant leurs ombres scintillantes sur la "place". Cheng Xin remarqua que la paroi était recouverte de graffitis qui se prolongeaient aussi loin que son regard pouvait porter. Les dessins étaient bigarrés, éclatants, poignants, exubérants et paraissaient animés de vie par les métamorphoses facétieuses de l'ombre et de la lumière, comme si ce qui était déposé sur les murs n'était autre que les sédiments des rêves de la cité flottante.

Cao Bin n'entraîna pas Cheng Xin plus loin dans la cité car, d'après lui, c'était en son centre que régnait le plus grand chaos. Des luttes de territoire opposaient fréquemment des bandes mafieuses rivales. Quelques années plus tôt, une fissure avait été accidentellement provoquée dans la paroi à la suite d'un règlement de comptes. L'incident avait provoqué une grave dépressurisation. Depuis, les gangs avaient tacitement convenu que les affrontements auraient lieu au centre de la ville.

Cao Bin expliqua à Cheng Xin que le Gouvernement fédéral avait investi de grandes sommes pour rétablir un système de protection

sociale sur Pacifique I. Les quelque six millions d'habitants n'avaient pour la majorité aucun emploi, mais bénéficiaient néanmoins du minimum pour vivre.

— Que se passera-t-il ici en cas d'attaque de la forêt sombre ? demanda Cheng Xin.

— La cité sera détruite. Elle n'est équipée d'aucun propulseur et, de toute façon, même si elle en disposait, ses habitants ne pourraient jamais la propulser jusqu'à la face cachée de Jupiter, ni même la maintenir en rotation parallèle à la planète. Regarde. (Cao Bin désigna de grands bâtiments flottants.) Si la ville se mettait à accélérer, toutes ces structures percuteraient les parois et provoqueraient des fissures dans la coque. La ville serait comme un sac plastique fermé dans lequel on aurait percé des trous. Si l'alarme d'une attaque de la forêt sombre intervient réellement, la seule chose à faire sera d'organiser rapidement l'évacuation des habitants vers d'autres cités spatiales.

Au moment de partir, Cheng Xin regarda avec émotion cette ville flottante à la nuit éternelle depuis le hublot de la capsule. C'était une cité de pauvres et de vagabonds, mais elle débordait de vie et de couleurs, comme une version en apesanteur de la célèbre peinture *La Fête de Qingming au bord de la rivière*.

Elle savait que par comparaison avec l'ère précédente la société du monde des Bunkers était loin d'être idéale. La migration humaine vers les marges du système solaire avait réactivé des inégalités socio-économiques qui avaient été abolies depuis longtemps. C'était moins une véritable régression qu'une ascension en spirale, une conséquence inéluctable de l'élargissement des frontières de la civilisation.

Après qu'ils eurent quitté Pacifique I, Cao Bin fit encore visiter à Cheng Xin quelques cités aux structures étranges. L'une d'elles, proche de Pacifique I, était une cité en forme de roue avec des rayons radiants, sorte de version plus large du terminal de l'ascenseur spatial dans lequel elle s'était rendue soixante ans plus tôt. Pour tout dire, Cheng Xin ne comprenait pas l'intérêt de toutes les autres architectures. D'un simple point de vue d'ingénierie, ce genre de roue semblait être l'architecture idéale pour les cités spatiales : les

technologies déployées pour la construction d'une roue étaient bien plus rudimentaires que pour une énorme coquille fermée. Par ailleurs, les roues étaient non seulement plus résistantes et plus aptes à parer à des catastrophes, mais il leur était également plus facile de s'agrandir.

— Il faut comprendre ce phénomène comme la volonté de retrouver un sens du monde, répondit simplement Cao Bin.

— Un sens du monde ?

— La sensation de vivre à l'intérieur d'un monde. Une cité spatiale a besoin de disposer d'un volume intérieur suffisamment large et de posséder un champ de vision ouvert. Il n'y a qu'ainsi que ses habitants peuvent avoir le sentiment de vivre au sein d'un monde. Dans les architectures en roue, les humains sont contraints d'évoluer à l'intérieur d'un ou de plusieurs tunnels. Même si la superficie totale d'une roue comme celle-ci est sensiblement la même que celle d'une cité spatiale ordinaire en forme de coquille, ceux qui l'habitent ont davantage l'impression d'être à bord d'un vaisseau qu'au sein d'une ville.

D'autres cités se présentaient sous des formes encore plus surprenantes. La plupart d'entre elles étaient des zones industrielles ou agricoles sans résidents permanents. C'était par exemple le cas de la cité appelée Ressource I, longue de cent vingt kilomètres, avec seulement trois de diamètre. C'était une sorte de tube étiré et fin qui ne pivotait pas autour de l'axe le plus long mais faisait des culbutes autour de son centre. L'intérieur de la cité était divisé en différentes strates, et l'effet gravitationnel variait beaucoup entre celles-ci. Quelques-unes seulement étaient habitables, tandis que le reste était consacré à des activités industrielles adaptées aux différents niveaux de pesanteur. Selon les dires de Cao Bin, les archipels des cités spatiales de Saturne et d'Uranus comportaient des cités disposant de deux ou plusieurs structures assemblables qui permettaient de raccorder les villes entre elles et d'adopter la forme d'une croix ou d'une étoile.

Les premiers archipels de cités spatiales du chantier des Bunkers avaient vu le jour près de Jupiter et de Saturne. Dans les archipels plus tardifs d'Uranus et de Neptune avaient émergé de nouveaux concepts architecturaux, parmi lesquels celui de "l'amarrage des

cités”. Dans ces deux ensembles situés aux franges du système solaire, chaque cité possédait une ou plusieurs interfaces qui leur permettaient de se raccorder à une autre ville. Une fois l’amarrage effectué, l’espace à disposition des habitants se retrouvait multiplié et renforçait le “sens du monde” évoqué par Cao Bin. Cette stratégie avait également pour effet de dynamiser le développement économique des deux sociétés. En outre, une fois les deux cités amarrées, leurs atmosphères et leurs écosystèmes se raccordaient également, ce qui permettait une meilleure stabilité de leur fonctionnement. L’amarrage s’effectuait principalement au niveau de leur axe de rotation. Une fois la manœuvre terminée, les cités pouvaient ainsi tourner autour du même axe et maintenir identique la gravité au sein de cet espace élargi. Certains proposaient d’effectuer des amarrages parallèles ou perpendiculaires, afin de permettre aux cités de s’étendre dans toutes les directions et non plus seulement dans le sens de la longueur, et autour d’un même axe. Mais de telles manœuvres entraîneraient des changements importants dans la distribution de la gravité au sein de l’environnement, et ces idées n’avaient jusqu’ici jamais été testées expérimentalement. Le plus grand ensemble de cités raccordées, qui s’étendait sur deux cents kilomètres, se trouvait aujourd’hui sur Neptune, où quatre des huit cités étaient amarrées les unes aux autres le long d’un même axe de rotation.

Quand cela serait nécessaire, par exemple lors d’une alarme d’attaque de la forêt sombre, les cités pourraient se séparer dans un laps de temps très court et devenir plus mobiles grâce à la puissance de leur motorisation individuelle. Les humains partageaient l’espoir qu’un jour toutes les villes de chaque archipel ne feraient plus qu’une, créant ainsi quatre mondes en soi.

Sur les faces cachées de Jupiter, Saturne, Uranus et Neptune, se trouvaient actuellement soixante-quatre cités de grandes tailles, et une centaine environ de petites et moyennes cités, sans compter un grand nombre de stations spatiales. Neuf cents millions de personnes peuplaient le monde des Bunkers.

Elles représentaient la presque totalité des êtres humains. La civilisation terrienne aurait rejoint les Bunkers avant l’arrivée d’une attaque de la forêt sombre.

Chaque cité avait un statut équivalent à un État. Les quatre archipels se trouvant dans l'ombre de chaque planète formaient ensemble une entité appelée Fédération du système solaire, avec à sa tête les anciennes Nations unies – entre-temps devenues Gouvernement fédéral. Toutes les grandes civilisations passées de la Terre avaient connu l'existence de cités-États. Et maintenant, ces cités-États réapparaissaient aux confins du système solaire.

La Terre était devenue un monde presque entièrement inhabité. À peine cinq millions d'individus y vivaient encore : certains avaient refusé de quitter leurs maisons, et d'autres ne craignaient pas l'attaque imminente de la Mort. De nombreux citoyens intrépides du monde des Bunkers voyageaient régulièrement entre la Terre et leurs cités respectives. Chacun de leurs périple était un pari aventureux avec la mort. Plus le temps passait, plus l'heure de l'attaque de la forêt sombre se rapprochait, et les hommes s'étaient maintenant habitués à leur vie dans le monde des Bunkers. La nostalgie éprouvée pour la planète mère se dissipait peu à peu devant leurs activités et leur recherche permanente de confort dans ce nouveau monde. Les hommes se faisaient de moins en moins nombreux sur Terre, et le grand public ne se préoccupait déjà plus des nouvelles en provenance de leur ancienne planète. Ils savaient seulement que la nature était en train de reprendre ses droits : les forêts et les plaines recouvraient aujourd'hui les grandes villes, et on racontait que ceux qui avaient choisi de rester vivaient comme des rois. Chacun d'entre eux était propriétaire d'un immense domaine doté de lacs et de forêts, mais ils devaient sortir armés, en cas d'attaque d'une bête sauvage. Politiquement, la Terre avait au sein de la Fédération du système solaire le même statut qu'une cité-État ordinaire.

La capsule spatiale où Cheng Xin et Cao Bin avaient pris place faisait maintenant cap vers la bordure extérieure de l'archipel des cités spatiales joviennes. Devant l'énorme silhouette sombre de la planète, ces cités avaient l'air si minuscules et si solitaires qu'elles paraissaient être de simples cahutes au pied d'une gigantesque falaise. Elles émettaient de loin une faible et vacillante lueur de bougie qui n'en constituait pas moins le seul soupçon de chaleur dans un hiver et une désolation sans bornes. C'était ce que recherchaient tous les voyageurs

fatigués. À cet instant, un poème appris quand elle était au collège traversa l'esprit de Cheng Xin. Des vers écrits par un poète de la Chine républicaine dont elle avait oublié le nom :

Le soleil s'est couché

Montagnes, arbres, rochers, rivières

Architectures immenses enfouies dans l'obscurité

Les hommes allument leurs lanternes

Ils jouissent de tout ce qu'ils voient

Et espèrent trouver tout ce qu'ils cherchent

An 11 de l'Ère des Bunkers. Vitesse lumineuse II

La dernière destination de Cao Bin et de Cheng Xin était Halo, une cité spatiale de taille moyenne. Par “moyennes”, on entendait les cités dont la superficie était comprise entre cinquante et deux cents kilomètres carrés. La plupart du temps, elles se mêlaient aux archipels des grandes cités spatiales. Mais deux d’entre elles – Halo et Vitesse lumineuse II – se tenaient à la lointaine périphérie des grands ensembles de Jupiter, presque en dehors de la zone de protection de l’ombre de la planète.

Avant de parvenir jusqu’à Halo, la capsule spatiale survola Vitesse lumineuse II. Cao Bin expliqua à Cheng Xin que ce lieu avait autrefois été une cité scientifique, l’une des deux bases de recherche du projet Champ noir sur la réduction de la vitesse de la lumière. Mais elle était maintenant déserte et abandonnée. Cheng Xin se montra très intéressée pour voir la ville, et Cao Bin accepta à contrecœur de diriger la capsule dans sa direction.

— Nous l’observerons de l’extérieur, il vaut mieux ne pas y entrer, dit-il.

— Est-ce dangereux ?

— Oui.

— Mais nous sommes bien entrés dans Pacifique I.

— C’est différent. Vitesse lumineuse II est inhabitée. C’est... une cité fantôme. En tout cas, c’est ce que certains disent.

À mesure que la capsule s’approchait, Cheng Xin réalisa que la ville était en effet une ruine. Elle n’était pas en rotation et paraissait gravement endommagée. On y voyait la trace de nombreuses fissures et, en certains endroits, la coque révélait une partie de sa structure interne. En découvrant cette ruine éclairée par les faisceaux des projecteurs de la capsule, Cheng Xin éprouva à la fois de l’émerveillement et de la crainte. Cette cité ressemblait à une baleine

échouée. La vie l'avait quittée depuis des lustres, et il ne lui restait plus que les os et une peau légèrement craquelée. Cheng Xin avait le sentiment que ce qui se déployait devant elle était un vestige plus ancien encore que l'Acropole d'Athènes, et qu'il renfermait davantage de secrets.

La capsule approcha lentement d'une grande fissure, qui faisait plusieurs fois la largeur de l'appareil. Les poutres métalliques étaient courbées et torsadées, ouvrant un chemin vers l'intérieur. À travers la fissure, Cheng Xin put apercevoir le "sol" de la cité, mais il était entièrement nu. La capsule spatiale avança sur une certaine distance, puis elle s'arrêta, et les faisceaux de ses projecteurs balayèrent la ville. Tout ce que Cheng Xin remarqua fut le vide qui régnait autour d'elle. Non seulement on ne voyait pas la moindre trace d'une habitation ou d'un quelconque objet, mais il n'y avait ici aucun indice d'un ancien peuplement humain. L'armature métallique de la cité saillait depuis le "sol".

— Est-ce une coquille vide ? demanda Cheng Xin.

— Non.

Cao Bin observa Cheng Xin pendant quelques secondes, comme s'il essayait de rassembler le courage nécessaire pour lui en dire plus. Il éteignit alors les projecteurs de l'appareil. Cheng Xin ne vit au début qu'une chape d'obscurité. Seule la lueur des étoiles filtrait à travers la fissure d'où ils étaient entrés. C'était comme si elle regardait un ciel nocturne à travers les lézardes d'un toit. Cependant, quand ses yeux se furent habitués à la pénombre, elle découvrit que le noir n'était pas total. Au loin vacillait une étrange lumière bleue. Un frisson parcourut Cheng Xin. Elle essaya de se calmer et de chercher la source de cette émission lumineuse. Ce point bleu se trouvait au centre de la cité et cillait de façon irrégulière, comme s'il clignait de l'œil. L'intérieur de la ruine se révélait toutes les quelques secondes, au rythme des clignotements du point lumineux. La surface qui avait paru jusqu'ici à Cheng Xin complètement déserte s'animait d'ombres étranges, mais ce n'était qu'une plaine nocturne désolée, illuminée par de lointains éclairs à l'horizon.

— Cette lumière est émise par de la poussière spatiale qui tombe dans le trou noir, fit Cao Bin en pointant la direction de la source

lumineuse, comme s'il voulait rassurer Cheng Xin.

— Un trou noir, là-bas ?

— Oui, à une distance de... d'à peine cinq kilomètres de nous. Un mini-trou noir, avec un rayon de Schwarzschild de seulement neuf picomètres et une masse équivalente au satellite Lédä.

Et dans cette phosphorescence bleu sombre, Cao Bin narra à Cheng Xin l'histoire de Vitesse lumineuse II et de 高Way21.

Les recherches sur la réduction de la vitesse de la lumière dans le vide avaient été lancées presque simultanément au chantier des Bunkers. Comme il représentait la deuxième voie de secours pour l'humanité, la communauté internationale avait investi dans ce projet d'énormes ressources : une cité spatiale entièrement dédiée à ces recherches avait ainsi vu le jour au sein de l'archipel des cités saturniennes – Vitesse lumineuse I. Mais aucune avancée n'avait été obtenue en six décennies, pas même dans le domaine des théories fondamentales.

Réduire la vitesse de la lumière à travers un médium n'était pourtant pas particulièrement difficile. Bien plus tôt, en 2008 de l'Ère Commune, on avait réussi à réduire une impulsion lumineuse à la vitesse inimaginable de dix-sept mètres par seconde, mais la nature de cette expérience menée en laboratoire était bien différente de celle d'une réduction de la vitesse lumineuse dans le vide. L'expérience de 2008 avait simplement consisté à permettre aux atomes du médium d'absorber les photons puis de les émettre à nouveau, ce qui ralentissait ainsi la propagation de l'onde lumineuse, sans pour autant changer la vitesse de la lumière standard. Elle n'était donc d'aucune aide dans la perspective du plan Champ noir.

La vitesse de la lumière dans le vide était l'une des constantes fondamentales de l'Univers, et changer cette constante revenait donc à bouleverser les lois de celui-ci. C'est pourquoi le projet exigeait que soit réalisée une percée majeure dans le domaine de la physique fondamentale, ce qui était bien sûr plus facile à dire qu'à faire. Après soixante ans, le seul résultat concret de ces recherches avait été la création de l'accélérateur de particules circumsolaire. Cette

construction avait néanmoins mené au succès du plus grand sous-projet du plan Champ noir : celui de la création d'un trou noir.

Les scientifiques avaient essayé toutes les techniques physiques connues, jusqu'aux plus radicales, pour altérer la vitesse de la lumière. Ils avaient entre autres produit le plus grand champ électromagnétique artificiel de l'histoire. Cependant, pour exercer un impact réel sur la propagation de la lumière dans le vide, le moyen le plus efficace était de créer un champ gravitationnel. Il était toutefois difficile de générer un champ de gravité suffisant en laboratoire. Le seul recours possible était donc de créer un trou noir. Or l'accélérateur circumsolaire était justement capable de produire des mini-trous noirs.

高Way se retrouva à la tête du projet de création d'un trou noir. Cao Bin avait eu l'occasion de collaborer avec lui pendant plusieurs années. Il le décrivit en des termes qui révélaient toute la complexité de ce personnage :

— 高Way souffrait d'une sévère forme d'autisme. Je ne parle pas de ce genre de génie préférant rester seul, il était vraiment atteint d'un genre de pathologie mentale. Il était toujours en décalage par rapport aux autres et avait des problèmes de communication avec tout le monde. Il n'avait jamais eu aucune relation avec une femme. Il n'y avait bien qu'à cette époque que quelqu'un comme lui pouvait connaître une telle réussite professionnelle. Mais tous ses collègues se servaient de lui comme d'une simple batterie atomique de grande puissance. Il souffrait terriblement de ses troubles, et essayait de lutter contre sa nature, ce en quoi il était différent de beaucoup d'autistes. Je crois que c'était au début de l'an 8 de l'Ère de la Diffusion... il s'est lancé dans des recherches théoriques sur la réduction de la vitesse de la lumière. Il y a consacré toute son énergie, et il s'est produit chez lui comme une empathie étrange : il avait la sensation que la vitesse de la lumière était liée à son état, et qu'en changeant celle-ci il pourrait aussi se changer lui-même.

Mais la vitesse de la lumière est probablement la donnée la plus immuable de tout l'Univers. Les recherches sur la réduction de la vitesse lumineuse étaient autant de tortures ne produisant aucun résultat. Les humains faisaient flèche de tout bois pour exercer une influence sur la lumière : ils l'attaquaient, la distordaient, la

fracassaient, la démembraient, l'écartelaient, la détruisaient même... Mais tout ce qu'on pouvait obtenir, c'était un léger changement de sa fréquence dans le vide. Sa vitesse, elle, demeurait inaltérable, comme un mur infranchissable. Pendant ces quelques décennies, le désespoir a gagné tant les théoriciens que les expérimentateurs. On racontait même que s'il existait vraiment un Créateur intelligent, la vitesse de la lumière était probablement la seule chose qu'il avait réellement soudée dans son chantier. Pour Way, l'abattement était encore plus grand. Quand je suis entré en hibernation, il avait déjà plus de cinquante ans, et il n'avait jamais eu de relation amoureuse. Était née chez lui l'illusion que son destin était aussi résistant que la vitesse de la lumière dans le vide. Il était devenu encore plus renfermé et solitaire.

Le projet de création d'un trou noir avait été lancé au début de l'Ère des Bunkers, et onze ans s'étaient déjà écoulés. Pour tout dire, les initiateurs du projet eux-mêmes n'étaient pas très optimistes. Tant du point de vue des calculs théoriques que des observations astronomiques, tout semblait indiquer que les trous noirs non plus n'étaient pas capables de modifier la vitesse de la lumière. Ces démons cosmiques pouvaient tout au plus user de leurs champs gravitationnels pour exercer une influence sur la trajectoire d'un faisceau lumineux et sur sa fréquence, mais ils n'étaient pas en mesure de changer sa vitesse. Pour poursuivre les recherches sur le champ noir, il fallait aménager un environnement empli de champs gravitationnels très puissants, que seuls des trous noirs pouvaient générer. Une autre raison justifiait aussi cette approche : la nature même d'un champ noir consistant en un grand trou noir à vitesse lumineuse réduite, on obtiendrait peut-être des données intéressantes lors de l'observation de mini-trous noirs artificiels.

L'accélérateur circumsolaire était capable de produire des mini-trous noirs rapidement, mais ceux-ci s'évaporaient tout aussi vite. Pour que les trous noirs soient suffisamment stables, il fallait les extraire de l'accélérateur dès leur création et les reverser aussitôt sur Lédä.

Lédä était le plus petit satellite de Jupiter : son rayon était seulement de huit kilomètres. Ce n'était rien d'autre qu'un gros

caillou. Avant la conception des trous noirs, on avait modifié l'orbite de cette lune en la forçant à devenir à son tour un satellite du Soleil orbitant de façon parallèle à Jupiter, à l'instar des cités spatiales. La différence avec les cités était toutefois que Léda se trouvait ici même, au point de Lagrange L2 du système Jupiter-Soleil. On pensait alors pouvoir le maintenir à une distance stable de la planète sans avoir besoin de réajuster sans cesse sa position. Jusqu'à maintenant, Léda reste encore l'objet le plus massif que les humains ont jamais réussi à déplacer dans l'espace.

Après que le mini-trou noir eut été déplacé sur Léda, il a commencé à s'élargir en absorbant une grande quantité de matière. Dans le même temps, les puissantes radiations provoquées par la matière aspirée ont fait fondre la roche alentour. Très vite, cette lune d'un rayon de huit kilomètres a entièrement fondu et cette roche en forme de pomme de terre s'est transformée en boule de magma rouge. Elle a rétréci petit à petit et est devenue de plus en plus brillante jusqu'à disparaître dans un dernier éclair aveuglant. Les données d'observation recueillies ont montré qu'outre une petite portion de matière dispersée par les radiations, la majeure partie de la masse de Léda avait été absorbée par le trou noir. Celui-ci s'est stabilisé et son rayon de Schwarzschild – c'est-à-dire le rayon de son horizon – est passé de la taille d'une particule élémentaire à neuf picomètres.

Une cité spatiale a alors été construite autour du trou noir : Vitesse lumineuse II. Le trou noir était suspendu au milieu de la ville vide et communiquait directement avec l'espace. La cité n'était pas non plus en rotation. C'était en fait un énorme récipient construit pour contenir le trou noir. Le personnel et l'équipement de la cité étaient entièrement dédiés à son étude.

Les recherches se sont poursuivies pendant plusieurs années. C'était la première fois dans l'histoire de l'humanité qu'une étude était menée sur un spécimen de trou noir dans des conditions de laboratoire. Les chercheurs ont obtenu un grand nombre de résultats qui ont fait avancer tant la physique théorique que la cosmologie. Mais ils n'étaient d'aucune aide pour réduire la vitesse de la lumière dans le vide.

Six ans après le début des recherches sur l'échantillon du trou noir,

高Way a disparu. Selon le rapport officiel de l'Académie mondiale des sciences, il a été accidentellement "aspiré par le trou noir" lors d'une expérience menée sur le spécimen.

Mais tous ceux qui ont un minimum de connaissances scientifiques savent qu'il y a peu de chances que Way se soit réellement fait happer par le trou noir. Si les trous noirs sont effectivement des pièges capables d'absorber jusqu'à la lumière, ce n'est pas tant en raison de leur puissance gravitationnelle – même si les trous noirs géants qui naissent d'un effondrement gravitationnel possèdent de telles facultés – mais plutôt à cause de la densité de leurs champs gravitationnels. De loin, la gravité totale est similaire à la gravité d'une quantité de matière ordinaire possédant la même masse. Si l'effondrement du Soleil entraînait la formation d'un trou noir, la Terre et les autres planètes continueraient à tourner sur leur orbite originelle et ne seraient pas aspirées par celui-ci. Il n'y a que dans un périmètre extrêmement proche du trou noir que la gravité produit son étrange effet.

Dans la cité Vitesse lumineuse II, un filet de protection d'un diamètre de cinq mille mètres a été installé autour du trou noir. Il était formellement interdit à quiconque de le franchir. Le diamètre originel de Léna étant de huit mille mètres, la gravité du trou noir à cette distance était donc sensiblement la même que lorsqu'il était sur le satellite. L'attraction était ainsi extrêmement faible et ceux qui se tenaient à la distance réglementaire étaient presque en apesanteur. Par ailleurs, il leur était possible de s'échapper sans peine grâce aux propulseurs dont leurs combinaisons spatiales étaient pourvues. Par conséquent, il est peu probable que 高Way ait été "aspiré".

Après la stabilisation du trou noir, Way a commencé à éprouver pour lui une fascination sans bornes. Après tant d'années passées à lutter contre la vitesse de la lumière, et sans parvenir à altérer d'un iota ses trois cent mille kilomètres par seconde, il était impatient de rompre avec un profond sentiment d'échec. La vitesse de la lumière était l'une des constantes fondamentales de l'Univers et il ressentait désormais pour les lois de la physique autant de crainte que de haine. Mais cette petite chose qu'il avait sous les yeux avait été capable de réduire le satellite Léda à neuf picomètres. À l'intérieur de cet horizon,

au cœur de cette singularité de l'espace-temps, les lois de l'Univers étaient mises en échec.

Way grimpait souvent au filet de protection et pouvait contempler pendant des heures le trou noir, cinq kilomètres plus loin. Il le regardait briller de sa lueur lugubre, comme nous le faisons maintenant. Il prétendait même parfois que le trou noir lui parlait, qu'il pouvait comprendre les messages transmis par son scintillement.

Il n'y a eu aucun témoin de la disparition de Way dans le trou noir, et s'il y a eu un enregistrement, il n'a jamais été rendu public. Il était l'un des principaux physiciens à étudier le trou noir et faisait partie de ceux qui possédaient le mot de passe donnant l'accès au spécimen. Je suis sûr qu'il s'en est approché jusqu'à un point où l'attraction du trou noir ne lui a pas laissé la possibilité de repartir... Peut-être voulait-il observer de plus près ce phénomène qui le captivait tant, ou bien peut-être a-t-il pris la décision de fuir le monde et de rejoindre cette singularité sur laquelle les lois de l'Univers n'avaient aucune prise.

Ce qui s'est passé ensuite a été très étrange. Après avoir découvert la disparition de 高Way, les scientifiques ont voulu observer le trou noir avec un microscope télécommandé et ils se sont aperçus que dans l'horizon des événements du trou noir, c'est-à-dire à la surface de cette minuscule sphère de neuf picomètres, se profilait une silhouette. Celle de Way traversant l'horizon.

Selon la théorie de la relativité générale, un observateur extérieur aurait dû voir l'horloge près de l'horizon ralentir et la chute de Way dans le trou noir s'opérer avec une lenteur infinie.

Mais dans le référentiel de Way, celui-ci avait déjà franchi l'horizon.

Plus étrange encore, les proportions de cette silhouette étaient tout à fait normales. Cela s'expliquait peut-être par la taille minuscule du trou noir, mais les forces de marée ne semblaient avoir aucun effet sur son corps. Il avait été compressé à une taille minuscule, mais la courbure de l'espace n'en était pas moins importante. C'est pourquoi plusieurs physiciens en sont arrivés à la conclusion que la structure corporelle de 高Way n'avait peut-être pas été disloquée. Autrement dit, il était probablement encore en vie.

Pour cette raison, la compagnie d'assurances a refusé de payer. Et ce même si, dans son propre référentiel, Way avait bien franchi l'horizon

et était donc mort. Le contrat d'assurance était établi sur le référentiel de notre monde et, ici, nul n'était capable de prouver que Way était bien décédé. Il n'a même pas été possible d'organiser une cérémonie funéraire, car la compagnie d'assurances a décrété que rien ne serait fait tant qu'on n'aurait pas le fin mot de l'histoire. Mais à l'heure qu'il est, Way est encore en train de tomber dans le trou noir et l'histoire n'est pas finie. Elle ne finira jamais.

Une femme a intenté une action en justice, exigeant de l'Académie mondiale des sciences qu'elle mette immédiatement un terme à toutes les recherches portant sur le trou noir. À ce stade, les observations lointaines du spécimen ne pouvaient rien apporter de plus. Pour aller plus loin, il fallait manipuler directement le trou noir, en envoyant par exemple des objets à l'intérieur afin de générer une grande quantité de radiations. Celles-ci provoqueraient cependant de graves perturbations sur les environs de son horizon, et dans l'éventualité où 高Way était encore en vie, ces expériences mettraient sa vie en danger. La femme a perdu son procès mais, pour des raisons diverses et variées, les recherches sur le trou noir ont été abandonnées. Vitesse lumineuse II a alors été désertée. Il n'y a maintenant plus rien à faire, sinon attendre que le trou noir s'évapore. Et selon les calculs effectués, il faudra encore cinquante ans.

Nous avons toutefois appris une chose : une femme était tombée amoureuse de Way. C'est triste qu'il n'en ait jamais rien su. Depuis, cette femme revient souvent ici. Elle envoie des messages par ondes radio ou par faisceaux de neutrinos dans le trou noir. Elle a même rédigé une déclaration d'amour en grands caractères sur une pancarte qu'elle a déposée devant le filet. Je ne sais pas si Way l'a vue de là où il est. Mais si l'on s'en tient à son référentiel, il est déjà censé être entré dans la singularité... Bref, cette histoire est bien embrouillée, comme tu peux le voir...

Cheng Xin regarda la phosphorescence bleutée qui émergeait des ténèbres régnant sur les décombres. Elle savait à présent qu'il s'y trouvait peut-être un homme, un être voué à sombrer éternellement dans une interface en stase. Cet homme était peut-être encore vivant du point de vue de ce monde, mais mort dans le sien... Que de destins étranges et de vies inimaginables... À cet instant, elle eut l'impression

que la lumière bleue du trou noir lui transmettait réellement un message, comme s'il lui faisait un clin d'œil.

Cheng Xin détourna son regard du centre de la cité. Son esprit était aussi vide que cette ruine spatiale. Doucement, elle dit à Cao Bin :

— Partons pour Halo.

[21](#). Comme pour 艾AA, l'auteur a choisi de rendre le nom de ce personnage avec un nom de famille en sinogramme (高, prononcé "Gao") et un prénom en alphabet latin : "Way". (N.d.T.)

An 11 de l'Ère des Bunkers. La cité Halo

Tandis qu'ils s'approchaient de Halo, la capsule de Cheng Xin et Cao Bin dut faire face à une ligne de blocus dressée par la flotte de la Fédération du système solaire. Plus de vingt vaisseaux militaires interstellaires étaient déployés autour de la cité, et le siège durait depuis deux semaines déjà. Les vaisseaux étaient des appareils colossaux mais, à côté de la ville, ils paraissaient être de simples sampans flottant à côté d'un gigantesque paquebot. Les appareils militaires qui encerclaient Halo constituaient la principale armada du Gouvernement fédéral.

Après que les deux flottes trisolariennes eurent disparu dans les profondeurs de l'espace, et après l'arrêt de toute communication entre les mondes trisolarien et humain, les menaces extraterrestres qui pesaient sur l'humanité changèrent de nature. La Flotte solaire, qui avait été fondée en réponse à la future invasion trisolarienne, n'avait plus de raison d'être et tomba peu à peu en décrépitude, finissant même par être en partie démantelée. Elle qui appartenait jadis aux flottes internationales était passée sous le contrôle de la Fédération. C'était la première fois dans l'histoire qu'un gouvernement unifié contrôlait le gros des forces armées humaines. Il n'était plus nécessaire désormais de maintenir une puissante flotte spatiale, et elle fut drastiquement réduite. Après le commencement du chantier des Bunkers, la majorité de la centaine de vaisseaux militaires interstellaires furent utilisés comme appareils civils : ceux-ci furent désarmés et on désactiva leurs écosystèmes autorégénératifs. Les vaisseaux avaient pour mission le transport de matériaux entre les différents bunkers des planètes. Seuls trente vaisseaux militaires étaient encore en service. En soixante ans, aucun nouveau vaisseau n'avait été conçu. Les engins de cette taille étaient en effet très coûteux. L'investissement qui permettait de fabriquer deux ou trois

vaisseaux interstellaires équivalait à celui nécessaire à la construction d'une cité spatiale. Par ailleurs, on n'avait pas besoin de vaisseau neuf, et les efforts de la Flotte fédérale se tournaient davantage dès lors vers la bonne marche du dispositif d'alerte du système solaire.

La capsule spatiale reçut l'ordre de stopper son avancée. Un patrouilleur fut envoyé dans sa direction. L'engin était minuscule et on ne put le repérer dans l'espace que grâce à la lumière émise par ses propulseurs lors de sa décélération. Ce ne fut que lorsque le patrouilleur arriva à côté de leur capsule que Cheng Xin et Cao Bin purent distinguer ses contours. Une fois le patrouilleur amarré à la capsule, Cheng Xin jeta un œil sur les militaires qui occupaient sa cabine. Leurs uniformes différaient beaucoup de ceux de l'époque précédente. Ils s'inscrivaient eux aussi dans la tendance rétro de ce nouvel âge : ils étaient plus proches de l'ancien style des uniformes d'armée de terre que de celui des armées spatiales que Cheng Xin avait connu.

Mais après le raccordement des deux appareils, seul un homme d'âge moyen en costume cintré vint les rejoindre. Il conservait dans ses déplacements en apesanteur une certaine élégance et un certain équilibre et ne semblait nullement à l'étroit dans cet espace exigu où ne pouvaient pourtant prendre place que deux personnes.

— Bonjour, je suis Blair, envoyé spécial du Gouvernement fédéral. Nous allons tenter d'entamer d'ultimes négociations avec le gouvernement de Halo. J'aurais pu vous parler depuis notre appareil, mais pour honorer une coutume datant de l'Ère Commune, je me suis dit qu'il serait peut-être mieux que je vienne en personne.

Cheng Xin remarqua que les politiciens aussi avaient changé. La franchise et la spontanéité de l'époque antérieure laissaient place au retour de la prudence, de la mesure et de la courtoisie.

— Le Gouvernement fédéral a décrété le blocus total de la cité Halo. Personne ne peut plus y entrer ni en sortir. Mais quand nous avons appris la venue du Dr Cheng Xin – l'envoyé spécial la salua de la tête – nous avons reçu comme consigne de vous laisser entrer dans la ville. Nous espérons vivement que vous userez de votre influence pour convaincre le gouvernement de Halo d'abandonner sa résistance obstinée et illégale, avant que la situation n'empire. C'est au nom du

président que je vous adresse cette requête.

L'envoyé agita la main et fit s'afficher une fenêtre d'information. Le président de la Fédération apparut à l'écran. Le bureau derrière lequel il se tenait debout était couvert d'une rangée de drapeaux correspondant aux grandes cités du monde des Bunkers, mais Cheng Xin ne connaissait aucun d'entre eux. Les drapeaux qu'elle connaissait avaient disparu en même temps que les nations auxquelles ils étaient associés. Le président était un homme d'origine asiatique à l'allure très ordinaire. Son visage laissait deviner un peu de fatigue. Après avoir salué respectueusement Cheng Xin d'un hochement de tête, il prit la parole :

— Comme vient de l'exprimer l'envoyé spécial Blair, nous vous adressons ici le souhait de la Fédération tout entière. M. Wade m'a affirmé que la décision finale vous revenait. Nous ne savons pas si nous devons le croire, mais nous plaçons cependant notre espoir en vous. Je suis ravi de voir que vous êtes encore jeune. Mais, pour cette affaire, je crains que vous ne le soyez justement trop.

Le président disparut de la fenêtre, et Blair dit à Cheng Xin :

— Je sais que vous avez déjà une vision globale de la situation actuelle, mais je souhaiterais porter quelques éléments à votre connaissance, en essayant bien sûr de rester le plus objectif et le plus honnête possible.

Cheng Xin remarqua que l'envoyé comme le président ne s'étaient adressés qu'à elle et qu'ils ne s'étaient même pas préoccupés de la présence de Cao Bin, ce qui suffisait à montrer l'antipathie qu'il leur inspirait. Cheng Xin avait en effet déjà été informée en détail de la situation par Cao Bin, et en entendant le récit de l'envoyé spécial elle nota que leurs deux versions n'étaient pas si différentes.

Après la prise de contrôle par Thomas Wade du groupe Halo, la compagnie était devenue l'une des principales partenaires du chantier des Bunkers. En l'espace de huit ans, la taille du groupe avait été multipliée par dix, devenant l'une des sociétés les plus prospères au monde. Mais Wade n'était pas un entrepreneur de génie. En matière de gestion de la compagnie, il était même sans doute moins doué que

艾AA. Le succès du groupe Halo était davantage le résultat des choix opérés par l'équipe de dirigeants qu'il avait mis en place dès son arrivée à la tête de la compagnie. Il n'intervenait que rarement dans les opérations du groupe et éprouvait peu d'intérêt pour celles-ci. Cependant, il investissait la majeure partie des bénéfices de ses activités dans les recherches portant sur les vaisseaux luminiques.

Le groupe avait fait construire la cité Halo dès le début du chantier des Bunkers. S'il avait été choisi de la bâtir à l'extrême frontière de la zone de protection de Jupiter, au niveau du point Lagrange L2 du système Jupiter-Soleil, c'était surtout pour économiser le coût des propulseurs destinés à maintenir sa position. Halo était la seule cité spatiale scientifique hors de la juridiction du gouvernement de la Fédération. Pendant que la cité se construisait, Wade avait aussi lancé la fabrication de l'accélérateur de particules circumsolaire, que beaucoup surnommaient la "Grande Muraille du système solaire".

Pendant un demi-siècle, le groupe Halo consacra l'essentiel de ses recherches au voyage à la vitesse de la lumière. Contrairement à l'Ère Commune, il était courant depuis l'Ère de la Dissuasion que des grandes entreprises intègrent des programmes de recherche théorique à leurs activités. Dans le nouveau système économique, les sciences fondamentales pouvaient rapporter des gains importants. C'est pourquoi l'attitude du groupe Halo n'était pas perçue comme anormale. L'objectif ultime du groupe qui consistait à fabriquer des vaisseaux luminiques était un secret connu de tous. Mais tant que ses activités appartenaient au strict domaine de la recherche fondamentale, le Gouvernement fédéral n'avait aucun appui juridique qui lui permît de les interdire. Il n'en restait pas moins très méfiant vis-à-vis du groupe Halo et plusieurs investigations avaient déjà été lancées. Pendant un demi-siècle, les relations entre les deux entités étaient restées cordiales, en raison notamment de chevauchements d'activités liés à leurs recherches respectives. De même l'Académie mondiale des sciences entretenait d'excellentes relations de collaboration avec les scientifiques de Halo. C'était par exemple grâce à l'accélérateur de particules circumsolaire construit par Halo que l'Académie avait créé son trou noir.

Cependant, six ans plus tôt, le groupe Halo avait brutalement

annoncé sa volonté de construire des vaisseaux à propulsion par courbure, officialisant sur la place publique le but qu'elle visait depuis sa naissance. Cette déclaration avait soulevé un tollé sur la scène internationale. Les liaisons entre le Gouvernement fédéral et Halo avaient été rompues. Après plusieurs tours de négociations, Halo avait fait la promesse que les essais de propulsion par courbure auraient lieu loin des lieux humains, à cinq cents unités astronomiques du Soleil, afin d'éviter que les sillages ne révèlent l'existence de la Terre. Cependant, la Fédération considérait pour sa part que mener des recherches sur les vaisseaux luminiques était une grave entorse, tant à la Constitution qu'à l'esprit des sociétés humaines. Le danger lié au développement des vaisseaux luminiques ne se limitait pas aux sillages qu'ils risqueraient de provoquer : un tel projet pourrait entraîner des troubles au sein de communautés qui venaient tout juste de se stabiliser. Cela ne pouvait être toléré. Le Gouvernement fédéral adopta une résolution indiquant qu'il allait prendre le contrôle de la cité et de l'accélérateur circumsolaire. Il était désormais interdit à la compagnie d'entreprendre la moindre recherche, théorique ou expérimentale, sur la propulsion par courbure. Les activités de la compagnie seraient ensuite placées sous étroite surveillance.

Devant cette situation, le groupe Halo annonça qu'il quittait la Fédération pour devenir indépendant, affirmant que la juridiction fédérale ne s'appliquait plus dans la cité. Cette assertion provoqua une escalade dans le conflit entre les deux entités.

La communauté internationale ne prit pas la déclaration d'indépendance du groupe trop au sérieux, considérant qu'il surestimait ses forces. À vrai dire, depuis le début de l'Ère des Bunkers, des frictions ne cessaient d'avoir lieu entre les cités spatiales et le Gouvernement fédéral, pour des raisons diverses. Dans les lointains archipels de Neptune et d'Uranus, les cités Afrique II et Océan Indien I avaient jadis déclaré leur indépendance, mais tout avait fini par rentrer dans l'ordre. Même si son envergure était moindre par rapport au passé, la flotte militaire de la Fédération n'en gardait pas moins une supériorité incontestable sur les cités spatiales. En vertu de la juridiction fédérale, les cités n'étaient pas autorisées à disposer de leur propre flotte militaire. Elles avaient simplement le

droit d'avoir leurs propres forces de police, mais celles-ci ne devaient en aucun cas être équipées pour l'espace. L'économie du monde des Bunkers était hautement intégrée, et aucune cité spatiale n'était en mesure de supporter un blocus dépassant deux mois.

— Sur ce point, je n'arrive pas non plus à comprendre Wade, dit Cao Bin. Il a toujours été en avance sur son temps, et il a toujours mûrement réfléchi à la moindre de ses décisions. Comment a-t-il pu déclarer de façon aussi inconsidérée l'indépendance de Halo ? C'est absurde, est-ce que ce n'est pas fournir le prétexte idéal à la Fédération pour prendre de force le contrôle de la cité ?

La capsule faisait cap vers la cité Halo. L'envoyé spécial était parti et il ne restait plus à son bord que Cheng Xin et Cao Bin. Dans l'espace devant eux émergea une structure en forme d'anneau. Cao Bin ordonna à la capsule de ralentir et de s'en approcher. La surface métallique polie de l'objet étirait la lumière des étoiles en de longues ondes chatoyantes, tout en déformant le reflet de la capsule. La scène n'était pas sans rappeler la rencontre du *Gravité* et de l'*Espace Bleu* avec l'Anneau, dans le fragment quadridimensionnel. La capsule s'arrêta et resta suspendue à proximité de l'anneau. Cheng Xin mesura mentalement le diamètre de cette structure, qui devait être de deux cents mètres, et la bride, d'une épaisseur de cinquante mètres environ.

— Voici l'accélérateur circumsolaire, déclara Cao Bin, avec une voix empreinte d'un profond respect.

— Il est si petit ?

— Oh, pardon, je n'ai peut-être pas été assez clair : ce que tu vois ici n'est qu'un des inducteurs de l'accélérateur. Il y en a trois mille deux cents comme lui, répartis à des intervalles réguliers. Ensemble, ils font un tour complet du Soleil, au niveau de l'orbite de Jupiter. Les particules passent au centre de ces anneaux où elles sont accélérées par le champ de force généré par l'inducteur jusqu'au suivant, où elles sont encore accélérées, et ainsi de suite, jusqu'à effectuer un tour complet, ou même plusieurs, du Soleil.

Cheng Xin mit quelques secondes avant de pouvoir se figurer à quoi ressemblait l'accélérateur. Elle avait entendu Cao Bin en parler à plusieurs reprises, mais elle se l'était imaginé comme un tunnel circulaire d'une longueur incommensurable flottant dans l'espace.

Fabriquer un accélérateur qui forme une muraille autour du Soleil, même dans l'orbite de Mercure, était digne du "chantier de Dieu". Cheng Xin comprenait maintenant que s'il était effectivement nécessaire de construire des tunnels clos à la surface terrestre, les accélérateurs spatiaux n'en avaient plus besoin dans le vide ! Les particules accélérées pouvaient tout simplement se déplacer dans l'espace et être accélérées à chaque traversée d'un nouvel inducteur. Cheng Xin ne put s'empêcher de tourner la tête pour regarder dans la direction du prochain inducteur.

— Le suivant se trouve à un million cinq cent mille kilomètres, soit à peu près quatre ou cinq fois la distance de la Terre à la Lune, c'est dire qu'on ne le voit pas d'ici, précisa Cao Bin. C'est un super-collisionneur, capable d'accélérer une particule au niveau d'énergie qui était celui du Big Bang. Les vaisseaux ne sont généralement pas autorisés à voyager près de l'orbite de l'accélérateur. Il y a quelques années, un vaisseau transporteur égaré a rejoint l'orbite par mégarde et il a été percuté par un faisceau de particules accélérées. La collision a produit des gerbes de haute énergie qui ont vaporisé l'appareil et sa cargaison de plus d'un million de tonnes de minerai.

Cao Bin raconta également à Cheng Xin que l'ingénieur en chef chargé de la conception de l'accélérateur avait été Bi Yunfeng. Ce dernier avait passé trente-cinq de ces soixante dernières années à travailler sur ce chantier, et le reste en hibernation. Il avait été réveillé l'an dernier, mais il était maintenant beaucoup plus âgé que Cao Bin.

— Le vieux est chanceux. Après avoir conçu un accélérateur sur Terre lors de l'Ère Commune, il en a conçu un autre autour du Soleil. C'est ce qui s'appelle une carrière réussie, non ? Mais lui aussi, c'est un extrémiste, un grand partisan de l'indépendance de Halo.

Si le grand public et la sphère politicienne s'opposaient fortement au projet de développement des vaisseaux à propulsion par courbure, celui-ci était largement soutenu par la communauté scientifique. La cité Halo était devenue un incontournable lieu de pèlerinage pour tout scientifique aspirant un jour à étudier la vitesse lumineuse. Elle attirait donc un grand nombre de chercheurs brillants, jusqu'à certains travaillant au service de la Fédération, qui collaboraient avec les scientifiques de Halo de façon plus ou moins déclarée. Dans ces

conditions, le groupe Halo se retrouvait à la pointe de bien des champs des sciences fondamentales.

La capsule quitta l'inducteur et continua son vol. La cité Halo se trouvait déjà dans son champ de vision. Son architecture était celle, rare, d'une roue à rayons. Elle ressemblait à la roue d'un moulin tournant dans l'espace. Ce genre de structure était extrêmement solide, mais elle ne présentait pas un grand volume intérieur, et manquait donc de "sens du monde". Certains experts prétendaient toutefois que la cité Halo ne nécessitait pas de sens du monde, car pour ceux qui y vivaient le "monde" était le cosmos.

La capsule entra par l'axe de la grande roue, mais il lui fallait traverser un rayon de huit kilomètres avant d'arriver dans la ville. C'était là l'un des plus grands inconvénients des cités spatiales en roue. Cheng Xin se rappela son expérience dans le terminal de l'ascenseur spatial soixante ans en arrière. Elle se remémora ce grand hall qui lui avait alors fait penser à une vieille gare ferroviaire. L'impression qu'elle avait maintenant était cependant bien différente : la cité Halo était une dizaine de fois plus grande que le terminal. L'intérieur était spacieux et ne donnait pas le sentiment de se trouver dans un lieu appartenant au passé.

Dans l'ascenseur du rayon, la gravité augmentait peu à peu. Quand elle eut atteint 1 g, ils étaient entrés dans la ville. La cité scientifique était divisée en trois parties : l'Académie des sciences, l'Académie d'ingénierie et le Centre de contrôle de l'accélérateur circumsolaire. La ville se résumait en fait en un tunnel de la forme d'un anneau d'une longueur de trente kilomètres. N'ayant aucune structure véritablement centrale, elle ne donnait bien sûr pas l'impression d'être immense. Mais on ne s'y sentait pas à l'étroit.

On ne voyait aucun engin de transport motorisé dans la cité : les habitants se déplaçaient à bicyclette, dont un nombre incroyable étaient stationnées en libre-service au bord de la route. Cependant, ce fut bien un véhicule décapotable à moteur qui vint chercher Cheng Xin et Cao Bin.

La gravité artificielle de l'anneau ne s'exerçant que dans une direction, la cité était bâtie sur la bordure extérieure de l'anneau. Une image holographique d'un ciel bleu saupoudré de nuages blancs était

projetée dans la direction du centre, ce qui comblait en partie le “sens du monde” manquant de la cité. Une nuée d’oiseaux traversait le “ciel” et Cheng Xin remarqua que ce n’étaient pas des hologrammes : ils étaient bien réels. Une sensation de confort qu’elle n’avait pas éprouvée dans les autres cités spatiales gagna alors Cheng Xin. La végétation était ici luxuriante : on voyait de partout des arbres et des pelouses, et les bâtiments étaient de petite taille. Ceux qui appartenaient à l’Académie des sciences étaient peints en blanc, et en bleu ceux de l’Académie d’ingénierie, mais aucune des bâtisses n’était identique. Ces édifices raffinés étaient à moitié cachés par une flore débordante, qui lui rappelait le campus de son ancienne université.

Cheng Xin remarqua non loin un édifice curieux, comme le vestige d’un temple grec antique trônant au sommet d’une plateforme en pierre. Il était composé de colonnes brisées de tailles différentes recouvertes de lianes grimpantes. Au milieu, une fontaine faisait jaillir un jet d’eau claire et chantante. Des femmes et des hommes vêtus en tenues décontractées étaient adossés aux colonnes, ou étendus sur la pelouse bordant la fontaine, l’air joyeux et insouciant, comme s’ils avaient oublié que la cité était actuellement assiégée par la flotte de la Fédération.

Quelques sculptures étaient disséminées sur la pelouse. Le regard de Cheng Xin fut soudain happé par l’une d’entre elles : une longue épée, tenue par une main gantée, puisait une couronne d’étoiles, de laquelle perlaient des gouttes d’eau. Depuis le véhicule, Cheng Xin crut reconnaître cette scène, mais elle ne put se rappeler où elle l’avait déjà rencontrée. Ses yeux restèrent figés sur cette œuvre jusqu’à ce qu’elle soit hors de vue.

La voiture stoppa devant un bâtiment bleu, sur le fronton duquel il était inscrit : “Académie d’ingénierie, laboratoire de technologie fondamentale 021”. Et sur la pelouse, devant la porte du laboratoire, les attendaient Thomas Wade et Bi Yunfeng.

Wade n’était pas entré en hibernation depuis sa prise de contrôle du groupe Halo. Il était déjà âgé de cent dix ans. Ses cheveux et sa barbe étaient toujours impeccablement taillés, mais ils étaient maintenant blancs comme neige. Il ne s’aidait d’aucune canne et ses pas étaient toujours sûrs, malgré son dos un peu voûté. Une de ses manches était

toujours vide. À l'instant où leurs regards se croisèrent, Cheng Xin sut que l'âge n'avait pas encore eu raison de cet homme. Le temps ne lui avait pas dérobé son caractère, il n'avait fait que le souligner davantage, comme la surface d'une roche mise à nu après la fonte de la neige et de la glace.

Bi Yunfeng devait être plus jeune que Wade, mais il paraissait pourtant plus âgé. Il fut excité à la vue de Cheng Xin, comme s'il trépignait d'impatience de lui montrer quelque chose.

— Bonjour, petite fille. J'avais bien dit que tu serais encore jeune quand nous nous reverrions. Et j'ai maintenant trois fois ton âge, dit Wade, en esquissant un sourire qui, sans réussir à réchauffer le cœur de Cheng Xin, n'était plus aussi froid que la glace.

Devant ces deux vieillards, elle était assaillie par une déferlante d'émotions. Ils avaient lutté ensemble pour de mêmes idéaux pendant plus de soixante ans et s'approchaient maintenant du crépuscule de leur existence. Elle, avait vécu des turpitudes infinies depuis son premier réveil à l'Ère de la Dissuasion, mais elle n'avait en réalité passé que quatre ans hors d'hibernation ! Elle avait aujourd'hui trente-trois ans, ce qui était encore très jeune à une époque où l'espérance de vie moyenne s'élevait déjà à cent cinquante ans.

Cheng Xin salua les deux hommes, puis personne n'ajouta rien de plus. Wade entraîna directement Cheng Xin à l'intérieur du laboratoire, suivi de Bi Yunfeng et Cao Bin. Ils entrèrent dans une vaste salle sans fenêtre où l'air était gorgé de l'odeur âcre de l'électricité statique. Cheng Xin comprit qu'ils se trouvaient dans une chambre anti-intellectrons. Soixante ans avaient passé, et les humains n'étaient toujours pas sûrs que les intellectrons aient bien quitté le système solaire. Ils ne pourraient peut-être jamais en être parfaitement sûrs. La salle devait avoir été remplie de différentes machines quelque temps plus tôt, mais ces équipements étaient maintenant entassés les uns sur les autres dans un coin de la pièce, manifestement déplacés avec précipitation pour libérer l'espace central. Au milieu de la salle se dressait une machine solitaire. Le contraste entre le désordre des objets repoussés dans les coins de la salle et le vide laissé en son centre procurait un sentiment d'excitation, comme si des chasseurs de trésors venaient de trouver un diamant rare et avaient jeté leurs outils

au loin pour laisser place au trésor qu'ils venaient d'exhumer.

La complexité extrême de la machine évoqua à Cheng Xin un tokamak de l'Ère Commune, mais en miniature. La partie principale consistait en une sphère coupée en deux en son milieu. La surface de l'hémisphère inférieur était recouverte d'objets tubulaires de différentes épaisseurs, tous tournés face au centre invisible de la sphère, ce qui la faisait ressembler à une mine navale bardée de cornes de Hertz. L'installation donnait l'impression de vouloir concentrer de l'énergie au centre de la sphère. Celle-ci était coupée horizontalement par une plateforme en métal noir. L'hémisphère supérieur paraissait pour sa part rudimentaire en comparaison avec la partie inférieure, dont il partageait le même diamètre : c'était une sorte de verrière transparente. Les deux hémisphères, séparés par la plateforme, formaient un tout contrasté entre transparence et hermétisme, simplicité et complexité.

Au centre du dôme transparent se trouvait une autre petite plateforme métallique, d'une surface lisse et argentée de quelques centimètres carrés, de la taille d'un paquet de cigarettes. Cette petite plateforme contenue dans la verrière paraissait être une minuscule et délicate scène de danse, pour laquelle jouait l'orchestre gigantesque et hétéroclite du mécanisme de l'hémisphère inférieur. Une représentation extraordinaire ne tarderait pas à être donnée.

— Nous allons permettre à une partie de toi-même d'expérimenter ce moment grandiose, dit Wade.

Il approcha de Cheng Xin et tendit une paire de ciseaux vers sa tête. Cheng Xin se crispa mais ne s'esquiva pas. Wade coupa avec délicatesse une mèche de ses cheveux. Il la pinça entre les doigts et l'observa mais, la trouvant encore trop longue, il en coupa une petite section, qui ne devait faire que deux ou trois millimètres de long, si bien qu'elle ne se voyait presque pas. Puis il se dirigea vers la machine. Bi Yunfeng ouvrit la verrière et Wade déposa délicatement les brins de cheveux sur la petite plateforme. Wade avait beau être centenaire, il s'était servi de sa seule main pendant toute l'action et ses mouvements avaient été d'une précision admirable. Il n'avait pas tremblé une seule fois.

— Approche et regarde bien, fit Wade en désignant la petite

plateforme.

Cheng Xin approcha ses yeux du dôme de verre. Elle vit sa minuscule mèche posée sur la petite surface lisse. Elle remarqua aussi une ligne rouge qui divisait la plateforme en deux parties égales. L'échantillon de ses cheveux avait été placé d'un côté de la ligne.

Wade fit un signe de tête à Bi Yunfeng qui fit apparaître dans l'air une interface de contrôle, grâce à laquelle il activa la machine. Cheng Xin se baissa et vit que les tubes raccordés à la machine commençaient à rougeoyer. Elle pensa à la scène qu'elle avait vue sur le vaisseau trisolarien. Elle ne sentit toutefois aucune chaleur se dégager de l'installation, mais entendit un ronronnement sourd. Elle redirigea immédiatement son regard vers la petite plateforme à l'intérieur de la verrière et eut la sensation qu'une interférence invisible se répandait depuis celle-ci et soufflait sur son visage, comme une brise légère. Mais ce n'était peut-être qu'une illusion.

Elle vit que sa mèche de cheveux s'était déplacée de l'autre côté de la ligne rouge, mais elle ne l'avait pas vue bouger.

Il y eut un dernier bourdonnement et la machine s'arrêta.

— Qu'as-tu vu ? demanda Wade.

— Il vous a fallu un demi-siècle pour déplacer de deux centimètres une mèche de cheveux de trois millimètres, répondit Cheng Xin.

— Elle a été déplacée par propulsion par courbure, rétorqua Wade.

— Si nous avions continué à accélérer ce brin de cheveux, il serait passé dans dix mètres en vitesse de la lumière, précisa Bi Yunfeng. Naturellement, nous n'en sommes pas encore capables, et nous n'oserions pas le faire ici. Si cette petite mèche se mettait à naviguer à la vitesse lumineuse, elle suffirait à détruire toute la cité Halo.

Cheng Xin médita sur ces cheveux qui venaient de parcourir deux centimètres grâce à une déformation de l'espace.

— Si je comprends bien, vous me dites que vous avez inventé la poudre, que vous avez créé un pétard, mais que vous avez pour objectif ultime de construire une fusée spatiale ? Vous en aurez pour au moins un millénaire.

— Tu te trompes. Je te propose une meilleure analogie : nous avons découvert l'équation $E = mc^2$ ainsi que le principe de la radioactivité, et notre intention est de construire une bombe atomique. Il ne nous

faudra pas plus de quelques dizaines d'années.

— D'ici cinquante ans, nous serons en mesure de construire des vaisseaux interstellaires luminiques à propulsion par courbure. Mais pour cela, nous aurons besoin de conduire des simulations et de nombreuses expériences. Il nous faut donc abattre notre jeu, et demander à la Fédération de nous permettre de bénéficier de l'environnement adéquat.

— Vu comme vous vous y prenez maintenant, vous risquez de ne pas bénéficier de grand-chose.

— Tout dépendra de ta décision, répondit Wade. Tu crois certainement que nous ne pesons pas lourd face à la flotte qui campe autour de la cité. Mais détrompe-toi. Il pointa la porte : Entrez.

Une troupe d'hommes armés entra dans la pièce, qui fut bientôt bondée. Ils étaient environ quarante ou cinquante, tous des jeunes gens, vêtus de combinaisons spatiales noires qui obscurcirent la salle. Il s'agissait d'uniformes militaires légers qui différaient peu des uniformes ordinaires, si ce n'est que ceux qui les portaient pouvaient se rendre dans l'espace en quelques minutes après avoir revêtu leurs casques et enfilé leurs sacs à dos de support de vie. Cheng Xin était néanmoins surprise par leurs armes : c'étaient des mitrailleuses de facture très classique, identiques en apparence à celles de l'Ère Commune. Elles étaient peut-être de fabrication récente, mais leur modèle était incontestablement celui des anciennes armes à feu, entièrement mécaniques, avec culasse et détente manuelles ; les munitions dont ils disposaient pouvaient confirmer ce point : chaque homme portait deux bandes de cartouches dorées croisées sur la poitrine. On aurait pu comparer l'irruption soudaine de ces hommes en cet endroit à une troupe d'archers faisant brusquement leur apparition à l'Ère Commune. Mais cela ne voulait pas dire que ces miliciens n'étaient pas intimidants, bien au contraire. Les armes n'étaient pas les seuls indices donnant à Cheng Xin l'impression d'être retournée dans le passé : de l'apparence des hommes transpirait un esprit de corps, tant physique que moral, qui lui rappelait un temps déjà révolu. Ils étaient robustes et leurs muscles athlétiques saillaient sous leur combinaison légère. Leurs visages trahissaient une grande détermination. Quant à leurs regards, ils dégageaient une même

expression d'indifférence et de froideur métallique, comme si la vie avait pour eux la même valeur qu'un brin d'herbe.

— Voici nos forces de défense, expliqua Wade en saluant la troupe. Ce sont les gardiens de la cité Halo et de notre idéal des vaisseaux luminiques. Ils sont presque tous au complet. Mais nous avons encore quelques hommes à l'extérieur, et d'autres nous rejoindront bientôt. Ils ne sont pas plus d'une centaine. Quant à leurs armes... commença Wade en empruntant une mitrailleuse à un soldat, dont il tira sur la culasse : C'est bien ce que tu crois. Ce sont des armes anciennes, mais fabriquées avec des matériaux modernes. Les balles ne sont pas chargées avec de la poudre ordinaire, elles peuvent atteindre des cibles beaucoup plus lointaines, et avec un degré de précision bien plus élevé. Dans l'espace, ces fusils-mitrailleurs peuvent toucher un vaisseau de grande taille à deux mille kilomètres. Mais ce sont en effet des jouets primitifs. Peut-être les trouves-tu ridicules, et je ne serais pas loin de te donner raison, sauf sur un point. Il rendit son arme au soldat et sortit une cartouche de la bande de munitions de sa poitrine : Comme je viens de le dire, les cartouches n'ont quasiment pas changé, mais les balles font appel à une technologie futuriste, même pour notre époque. La balle est en réalité un récipient supraconducteur empli de vide pur, au centre duquel est suspendue une petite sphère. Un champ magnétique évite que la sphère n'entre en contact avec l'étui, car cette sphère... est en antimatière.

Bi Yunfeng précisa avec une voix pleine de fierté :

— L'accélérateur de particules circumsolaire n'a pas seulement servi à des expériences de recherche fondamentale, il a aussi réussi à créer de l'antimatière. Ces quatre dernières années, nous l'avons fait fonctionner presque exclusivement dans ce but. Et nous avons maintenant en notre possession quinze mille balles de ce type.

Cette cartouche d'apparence primitive que Wade tenait entre les mains fit tressaillir Cheng Xin. Elle se demandait si le champ magnétique comprimé à l'intérieur était suffisamment stable et fiable. La moindre défaillance ferait entrer la sphère d'antimatière en contact avec l'étui, et la cité tout entière s'évanouirait en fumée dans un éclair étincelant. Elle observa ensuite les bandes de munitions dorées placées devant la poitrine des soldats. C'étaient les chaînes du dieu de la Mort.

Une bande à elle seule pouvait anéantir l'intégralité du monde des Bunkers.

— Nous n'avons même pas besoin de lancer notre attaque depuis l'espace, poursuivit Wade. Nous n'avons qu'à attendre que la flotte de la Fédération se rapproche. Nous avons de quoi tirer des dizaines, voire des centaines de balles sur chacun des vingt vaisseaux qui nous assiègent. Un seul impact suffira à foudroyer tout un bâtiment. C'est une façon très primitive de faire la guerre, mais elle est efficace. Un seul homme armé d'une de ces mitrailleuses équivaut à une unité de combat capable de menacer un vaisseau. Nous avons aussi des soldats armés dans d'autres cités. Il reposa la cartouche dans la bande de munitions du soldat : Mais nous ne voulons pas la guerre. Au cours des ultimes négociations, nous montrerons nos armes à l'envoyé de la Fédération, et nous lui dirons avec la plus grande sincérité que nous sommes prêts à aller jusqu'au bout. Nous inviterons le Gouvernement fédéral à prendre la mesure des conséquences qu'entraînerait ce conflit, et nous demanderons la fin du blocus de Halo. Nos exigences sont modestes : nous voulons simplement pouvoir bâtir une base d'essais pour des moteurs à propulsion par courbure à quelques centaines d'unités astronomiques du système solaire.

— Mais si la guerre éclate, sommes-nous si sûrs de remporter la victoire ? demanda Cao Bin, qui s'était tu jusqu'ici et qui, contrairement à Bi Yunfeng, ne semblait manifestement pas approuver le choix d'un conflit.

— Non, répondit calmement Wade. Mais eux non plus. Nous ne faisons que les mettre à l'épreuve.

Cheng Xin avait compris ce qu'elle devait faire dès l'instant où Wade avait pris la balle à antimatière dans ses mains. Elle ne se faisait pas beaucoup de soucis pour la Flotte fédérale, elle était certaine qu'elle s'était préparée à tout type d'offensive. Ses pensées étaient tournées vers cette phrase qu'avait prononcée Wade et qui résonnait dans son esprit : *Nous avons aussi des soldats armés dans d'autres cités.*

Si une guerre éclatait, ces guérilleros embusqués au cœur des autres cités spatiales du monde des Bunkers tireraient à vue avec leurs mitrailleuses à antimatière. Et ces puissantes explosions démoliraient la fine coque extérieure des cités, embrasant tout ce qui se trouverait à

l'intérieur. Les cités en rotation seraient mises en pièces. Des dizaines de millions d'humains mourraient.

Les cités spatiales étaient aussi fragiles que des coquilles d'œuf.

Wade n'avait pas déclaré expressément qu'il comptait passer à l'assaut dans les autres cités spatiales du monde des Bunkers, mais rien ne disait qu'il s'en abstiendrait. Elle revit ce moment, cent trente-trois ans plus tôt, lorsqu'il avait pointé son pistolet sur elle. Cet épisode était gravé dans son cœur au fer chaud. Elle ignorait à quel degré de cruauté un homme devait parvenir avant de faire ce choix, mais la folie et la brutalité de cet être prenaient source dans une rationalité extrême. Il lui sembla entendre une nouvelle fois un Wade jeune de trois siècles, qui rugissait avec la fureur d'une bête sauvage :

— De l'avant ! De l'avant ! De l'avant, et ne reculez devant rien !

Et quand bien même Wade n'aurait pas l'intention d'attaquer les cités, qu'en serait-il de ses hommes ?

Comme s'il voulait prouver qu'elle avait raison d'être inquiète, un des gardiens de la cité s'adressa à elle :

— Docteur Cheng, veuillez nous croire, nous lutterons jusqu'à la fin.

Un autre soldat lui fit écho :

— Nous ne nous battons pas pour vous, ni pour M. Wade, ni non plus pour la cité. Son doigt pointa le ciel, et ses yeux parurent s'embraser : Savez-vous ce qu'ils veulent nous prendre ? Non pas la cité ou les vaisseaux luminiques, mais tout l'Univers en dehors du système solaire ! Ces milliards de mondes merveilleux qu'ils nous refusent de voir. Ils souhaitent nous enfermer, nos descendants et nous, dans une prison d'un rayon de cinquante unités astronomiques qui a pour nom système solaire ! Nous combattons pour la liberté, pour avoir le droit d'être des individus libres dans l'Univers. Notre lutte est semblable à celles de tous nos ancêtres qui se sont un jour battus pour défendre leur liberté. Nous lutterons jusqu'à la fin ! Je parle au nom de toute la brigade des sentinelles de la cité Halo !

Les soldats hochèrent la tête en regardant Cheng Xin avec des yeux froids comme la glace.

Cheng Xin se remémorerait sans cesse les paroles de ce soldat mais, en cet instant, elle n'avait pas été touchée par ce discours. Elle était enlisée dans une peur profonde. Elle avait soudain l'impression de se

retrouver cent trente ans plus tôt, devant le bâtiment des Nations unies, avec le même bébé dans les bras. L'enfant faisait face à une meute de loups affamés. Elle était la seule à pouvoir le protéger.

— Ta promesse tient-elle toujours ? demanda-t-elle à Wade.

Wade hocha la tête :

— Naturellement, sinon, pourquoi t'aurais-je réveillée ?

— Bien. Mettez immédiatement un terme à vos préparatifs pour la guerre, cessez toute résistance, livrez vos armes à antimatière au Gouvernement fédéral, et ordonnez à vos hommes infiltrés dans les autres villes de faire de même !

Tous les regards des soldats se portèrent sur Cheng Xin, comme s'ils voulaient la foudroyer de leurs yeux. Le rapport de force était trop inégal : elle défiait d'impitoyables machines de guerre, des êtres qui portaient sur eux plus de cent bombes et qui obéissaient aux ordres d'un général fou et tout-puissant. Ensemble, ils formaient une énorme roue noire capable de tout écraser. Et elle, elle n'était qu'une créature fragile sur son chemin. Comme l'avait dit Wade, c'était une petite fille dans ce monde, un minuscule brin d'herbe, pas même capable de ralentir l'avancée de cette roue. Mais elle avait fait tout ce qu'elle pouvait faire.

Toutefois, les choses se passèrent différemment de ce qu'elle avait imaginé. La roue semblait s'être arrêtée devant le brin d'herbe. Les yeux des soldats se tournèrent vers Wade. La sensation suffocante qui s'était emparée d'elle s'allégea quelque peu, mais elle avait toujours du mal à respirer. Le regard de Wade était figé sur la plateforme où les cheveux de Cheng Xin avaient été déplacés grâce à la propulsion par courbure, comme si c'était un autel sacré. Cheng Xin pouvait imaginer que c'était autour de cet autel que Wade avait jadis rassemblé ses fidèles, et qu'il leur avait annoncé qu'il était prêt à déclarer la guerre.

— Ne souhaites-tu pas réfléchir davantage ? demanda Wade.

— Je n'ai pas besoin de réfléchir. La voix de Cheng Xin était étonnamment résolue : Je formule une nouvelle fois ma décision : cessez toute résistance, livrez vos armes.

Wade releva la tête pour la regarder et, une nouvelle fois, se dessinèrent sur son visage une impuissance et une imploration rares. Il pesa chacun de ses mots :

— Perdre notre humanité, c'est perdre beaucoup ; perdre notre animalité, c'est perdre tout.

— Je choisis l'humanité, affirma Cheng Xin en balayant la salle du regard. Et je souhaiterais que vous fassiez de même.

Bi Yunfeng s'apprêtait à répondre à Cheng Xin, mais Wade l'interrompit d'un geste de la main. Ses yeux s'assombrirent. Quelque chose en lui semblait s'être éteint à jamais. Le poids du temps parut s'effondrer sur lui, broyant son corps. Il avait désormais l'air faible et fatigué. Il s'appuya de sa main unique sur la plateforme en métal et ordonna avec difficulté qu'on lui apporte une chaise, avant de relever lentement la main en pointant la plateforme. Puis il baissa les yeux.

— Rassemblez vos munitions ici, toutes.

Il n'y eut aucune réaction. Cependant, Cheng Xin avait senti quelque chose dans l'air qui s'était adouci. Une puissance obscure était en train de se dissiper. Les yeux des soldats se détournèrent de Wade et s'éparpillèrent. Ils ne regardaient plus dans une seule direction. L'un d'eux se décida enfin à venir déposer ses deux bandes de munitions devant la plateforme. Son geste fut délicat, mais le choc entre les cartouches et la plateforme fit sursauter Cheng Xin. Les bandes reposaient tranquillement sur la plateforme comme deux serpents d'or. Puis ce fut le tour d'un deuxième soldat de déposer ses munitions, puis de beaucoup d'autres. La plateforme fut bientôt jonchée de chaînes jaunes et scintillantes. Le bruit de pluie métallique des cartouches cessa : toutes les bandes de munitions avaient été livrées. Tout redevint silencieux.

— Ordonnez à tous nos agents infiltrés dans le monde des Bunkers de déposer les armes et de se rendre au Gouvernement fédéral. Nous coopérerons avec la flotte pour lui laisser prendre le contrôle de la ville. Je ne veux aucune action violente, déclara Wade.

— À vos ordres, répondit l'un des soldats.

Privés de leurs munitions, ces hommes vêtus de combinaisons noires paraissaient encore plus sombres.

Wade fit un signe de la main, indiquant aux soldats de partir. Ils s'en allèrent sans un bruit et la pièce parut s'illuminer d'un coup, comme si des nuages noirs avaient été chassés du ciel. Wade se releva non sans mal, il contourna la haute pile de cartouches à antimatière,

ouvrit lentement le dôme en verre et souffla sur la surface lisse de la plateforme de propulsion par courbure, faisant s'envoler les cheveux de Cheng Xin. Puis, il referma la verrière, leva la tête et adressa un sourire à Cheng Xin :

— Tu vois, petite fille, j'ai tenu parole.

Une fois l'incident de la cité Halo résolu, le Gouvernement fédéral ne rendit pas immédiatement publique l'existence des armes à antimatière. Comme on pouvait s'y attendre, il y eut assez peu de réactions de la communauté internationale. Le groupe Halo étant à l'origine de l'accélérateur de particules circumsolaire, il bénéficiait encore d'une image globalement positive dans le monde, et l'opinion publique manifesta une certaine indulgence à son égard, estimant qu'il n'était pas indispensable de poursuivre juridiquement les responsables et qu'il était possible de rendre son autonomie à la cité. Tant que le groupe Halo tenait sa promesse de ne lancer aucun programme de recherche ou de développement sur la propulsion par courbure et que ses activités restaient sous la surveillance de la Fédération, il pourrait continuer son chemin.

Mais une semaine plus tard, l'état-major de la Flotte fédérale révéla au monde entier l'existence des balles à antimatière, et lorsque l'image de ces démons mortels scintillants d'or apparut aux yeux des gens, le choc fut énorme.

Le groupe Halo fut déclaré hors la loi et la Fédération confisqua l'ensemble de ses acquis, accaparant entre autres l'accélérateur de particules circumsolaire. Les forces spatiales de la Fédération proclamèrent l'occupation à long terme de la cité spatiale Halo et ordonnèrent la dissolution des Académies des sciences et d'ingénierie. Le directoire de l'entreprise – dont Wade – ainsi que les trois cents membres des forces de défense de la cité furent arrêtés.

Au cours du jugement qui se déroula au tribunal fédéral, Thomas Wade fut convaincu de crimes contre l'humanité, de crimes de guerre et de violation des lois interdisant la recherche sur la technologie de la propulsion par courbure. Il fut condamné à la peine capitale.

Dans la cité Terre I, capitale de la Fédération du système solaire, Cheng Xin alla rendre une dernière visite à Wade dans sa cellule de détention, située près de la Cour suprême de la Fédération. Séparés par une vitre transparente, ils s'observèrent sans rien dire. Cheng Xin découvrit que cet homme de cent dix ans était aussi paisible que la surface d'une flaque d'eau sur le point de s'assécher et qu'aucune ride ne viendrait plus jamais brouiller.

Par une minuscule fenêtre, Cheng Xin tendit à Wade le coffret de cigares qu'elle avait acheté sur le marché flottant de Pacifique I. Wade ouvrit la boîte, prit trois des dix cigares, puis il la rendit à Cheng Xin.

— Je ne pourrai pas fumer le reste.

— Parle-moi de toi, de ta vie, de ce que tu as accompli. Je pourrai le raconter à la postérité, dit Cheng Xin.

Wade secoua lentement la tête :

— Je ne serai qu'un mort de plus. Il n'y a rien de plus à raconter.

Cheng Xin savait qu'au-delà de la vitre tous deux étaient séparés par le fossé le plus profond du monde, et celui-ci ne pouvait plus être franchi.

— As-tu quelque chose à me dire ? demanda pour finir Cheng Xin, surprise de vouloir entendre sa réponse.

— Merci pour les cigares.

Il se passa un long moment avant que Cheng Xin comprenne que c'était ce que Wade avait voulu lui dire. Ses dernières paroles. Toutes ses paroles.

Ils restèrent assis en silence, sans se regarder. Le temps se changea en eau stagnante, et elle finit par les engloutir, jusqu'à ce que les vibrations du maintien orbital de la cité fassent revenir Cheng Xin à la réalité. Elle se leva doucement et murmura ses adieux à Wade.

Dès qu'elle eut passé la porte de la cellule, Cheng Xin prit un cigare dans la boîte et emprunta un briquet au geôlier. Elle fuma la première bouffée de tabac de toute son existence mais, bizarrement, elle ne toussa pas. Elle vit la fumée blanche s'élever en volutes dans les rayons de soleil de la capitale, et se dissiper devant ses yeux brouillés de larmes comme si trois siècles entiers venaient de s'éclipser.

Trois jours plus tard, Thomas Wade fut vaporisé par un faisceau

laser. Cela ne prit qu'un dix-millième de seconde.

Cheng Xin se rendit dans le centre d'hibernation d'Asie I et réveilla 艾AA, puis toutes deux retournèrent sur Terre.

Elles effectuèrent le chemin du retour à bord du *Halo*. Après avoir confisqué toutes les propriétés du groupe, le Gouvernement fédéral avait redistribué une partie des richesses à Cheng Xin, environ le même capital que celui qu'elle possédait avant de donner les clefs du groupe à Thomas Wade. La somme était astronomique, mais elle restait modeste par rapport au chiffre d'affaires total du groupe Halo. Parmi les propriétés qui furent rendues à Cheng Xin se trouvait le vaisseau *Halo*. C'était déjà la troisième génération de cet appareil : un vaisseau interstellaire de petite taille où pouvaient prendre place deux ou trois passagers. L'écosystème autorégénératif à bord était remarquablement conçu et ressemblait à un merveilleux petit jardin.

Cheng Xin et AA voyagèrent sur tous les continents désormais dépeuplés de la planète. Elles survolèrent des forêts infinies, firent des randonnées à cheval dans des plaines désertes, marchèrent le long de plages abandonnées. La majorité des villes avaient été recouvertes par les lianes et une végétation touffue, et il ne restait plus que de rares poches d'habitation humaines. Le nombre d'humains sur Terre était sensiblement le même qu'à la fin du Néolithique.

Plus elles passaient du temps sur Terre, plus elles avaient l'illusion que la civilisation humaine n'avait été qu'un grand rêve.

Elles retournèrent en Australie, où toute la population restante se concentrait à Canberra et où ne subsistait qu'un gouvernement d'une bourgade minuscule qui se faisait appeler "Gouvernement fédéral d'Australie". La grande porte du Parliament House où Intellectra avait proclamé le plan d'annihilation de l'espèce humaine était envahie par une végétation dense. Des lianes grimpaient même jusqu'au drapeau, à quatre-vingt-dix mètres de hauteur. Elles purent consulter des archives gouvernementales où elles apprirent que le vieux Kuparr avait vécu jusqu'à l'âge de cent cinquante ans, avant d'être enfin vaincu par le temps. Il était décédé depuis une dizaine d'années.

Elles se rendirent une nouvelle fois sur l'île de Mosken, où se

trouvait encore le phare du vieux Jonas, mais il ne clignotait plus depuis longtemps. La région était déserte. Sur l'île, elles entendirent une nouvelle fois le grondement du maelstrom, mais lorsqu'elles regardèrent dans sa direction, elles ne virent qu'une mer vide sous les rayons du couchant.

Aussi vide que leur avenir.

— Et si nous allions dans le monde après l'attaque de la forêt sombre, ce monde dans lequel le Soleil aura disparu ? Peut-être pourrions-nous vivre en paix.

C'était aussi ce que désirait Cheng Xin, mais pas tant pour vivre en paix que pour échapper aux sollicitations permanentes d'une foule qui la traitait comme une sainte depuis qu'elle avait permis d'éviter une guerre destructrice. Elle ne pouvait pas continuer à vivre ainsi. Elle aussi avait envie de voir de ses propres yeux comment la civilisation survivrait et prospérerait dans un monde dévasté par une attaque de la forêt sombre. C'était le seul semblant d'espoir qui la préservait de la folie. Elle s'imagina la vie dans le système solaire une fois que le Soleil serait devenu une nébuleuse. Elle trouverait peut-être enfin la paix, peut-être même le bonheur. Ce serait en tout cas sa dernière escale.

Après tout, elle n'avait que trente-trois ans.

Cheng Xin et AA reprirent le *Halo* et retournèrent dans l'archipel des cités joviennes où elles entrèrent une nouvelle fois en hibernation sur Asie I. Elles signèrent pour deux cents ans de sommeil, mais il était stipulé dans leur contrat qu'elles seraient réveillées plus tôt si une attaque de la forêt sombre frappait la Terre d'ici là.

Livre V

An 67 de l'Ère des Bunkers. Bras d'Orion de la Voie lactée

Lire des coordonnées était le travail du Chanteur ; juger de leur sincérité était son plaisir.

Le Chanteur savait que ce qu'il faisait comptait peu. Il s'agissait juste de combler un déficit d'informations. Mais cela devait être fait, et il trouvait cela plaisant.

Du plaisir, le monde-mère en était encore plein lorsque cette graine l'avait quitté. Mais dès que la guerre avait été déclarée entre le monde-mère et le monde des marges, le plaisir avait commencé à diminuer peu à peu. Plus de dix mille grains de temps étaient passés depuis ce jour, et il n'y avait plus guère de plaisir ni dans le monde-mère, ni dans les graines. La joie des temps anciens était conservée dans les vieux chants, et les chanter faisait partie des rares plaisirs restants désormais.

Tout en lisant les données, le Chanteur fredonnait l'un d'entre eux :

*J'ai vu mon amour.
J'ai volé jusqu'à elle
Je lui ai offert mon présent
Un fragment de temps figé
De belles empreintes gravées dans le temps
Aussi douces que la vase des hauts-fonds*

Le Chanteur se plaignait peu. La survie nécessitait trop de pensées et d'énergie mentale.

L'entropie augmentait dans l'Univers, tandis que l'ordre diminuait, à la manière des ailes noires et infinies de l'aigle de l'équilibre qui écrasaient tout, qui écrasaient tout vers l'existence. Mais il en allait différemment des entités de faible entropie, chez qui l'entropie diminuait, et l'ordre augmentait, comme des colonnes de feu s'élevant sur une mer d'encre. C'était le sens. Le sens le plus élevé. Plus élevé

encore que le plaisir. Et pour préserver ce sens, les entités de faible entropie devaient continuer à vivre.

Quant à ce qui se trouvait dans les étages supérieurs de la tour du sens, il ne fallait pas y penser. Cela ne menait nulle part et c'était dangereux. Et encore moins au sommet de la tour, car il n'y avait peut-être aucun sommet.

Il revint à ses coordonnées. De nombreuses coordonnées sillonnaient l'espace, comme les insectes matriciels qui arpentaient le ciel du monde-mère. Les coordonnées étaient recueillies par le noyau. Le noyau avalait toutes les informations qui parcouraient l'espace : les membranes moyennes, les membranes longues, les membranes légères et peut-être un jour serait-il en mesure d'avaler les membranes courtes. Le noyau mémorisait la position de toutes les étoiles. En faisant correspondre les données reçues avec tous les modèles de position existants, le noyau pouvait déterminer les coordonnées des étoiles. On racontait que le noyau pouvait faire correspondre des schémas de position vieux de cinq cents millions de grains de temps. Le Chanteur n'avait jamais essayé, cela n'aurait eu aucun sens. En ces temps anciens, les communautés de faible entropie étaient rares, et leurs gènes de dissimulation et d'assainissement n'étaient pas encore développés. Mais à présent...

Bien se dissimuler et bien assainir.

Cependant, de toutes les coordonnées, seules quelques-unes étaient sincères. Croire en des coordonnées insincères nécessitait souvent d'assainir un monde, ce qui gaspillait de l'énergie. Cela pouvait s'avérer d'autant plus nuisible que ce monde pouvait se révéler utile à terme. Ceux qui transmettaient des coordonnées insincères agissaient souvent de façon irrationnelle et, tôt ou tard, ils finissaient par en payer le prix.

Certains motifs récurrents permettaient de juger de la sincérité d'une transmission de coordonnées : un envoi massif de coordonnées était par exemple synonyme de transmission insincère. Mais quoique récurrents, ces principes n'étaient pas infaillibles : l'évaluation de la sincérité d'une transmission reposait avant tout sur l'intuition. Ce dont n'était pas capable le noyau de la graine, ni même d'ailleurs le supernoyau du monde-mère. C'était en quoi les entités de faible entropie

étaient irremplaçables. Le Chanteur possédait cette intuition. Mais elle ne relevait ni de l'inné ni de l'instinct, elle avait été affûtée depuis des dizaines de milliers de grains de temps. Pour les non-initiés, une coordonnée était une simple matrice mais, aux yeux du Chanteur, elle était vivante. Chacun de ses détails exprimait quelque chose, par exemple le nombre de points utilisés, le noyau dont on se servait pour désigner l'étoile-cible, et bien d'autres détails, jusqu'aux plus infimes. Naturellement, le noyau était aussi en mesure de fournir certaines informations : toutes les données historiques correspondant à ces coordonnées, la direction de leur source d'émission, leur date d'émission... Toutes ces informations composaient ensemble un tout organique qui, dans la conscience du Chanteur, enfantait une forme : celle du diffuseur des coordonnées. L'esprit du Chanteur franchissait le gouffre de l'espace et du temps et entraînait en résonance avec celui du diffuseur. Il pouvait ressentir sa peur et son angoisse, ainsi que des sentiments peu familiers du monde-mère : la haine, la jalousie, la cupidité... Mais le plus souvent, il goûtait à sa peur, car si peur il y avait, les coordonnées avaient de bonnes chances d'être sincères. Pour toutes les entités de faible entropie, la peur était la meilleure garantie de la survie.

À ce moment précis, le Chanteur détecta un ensemble de coordonnées sincère, près de la trajectoire de navigation de la graine. Celui-ci était diffusé par membrane longue. Le Chanteur n'aurait su dire pourquoi il jugeait ces coordonnées sincères, son intuition ne s'expliquait pas toujours. Il décida de procéder à l'assainissement. De toute façon, il n'avait pas grand-chose à faire et cela ne l'empêcherait pas de fredonner sa chanson. Et même s'il s'était trompé, ça ne ferait rien. C'était toujours ainsi avec l'assainissement, ce n'était pas une tâche précise, et on ne recherchait pas une absolue exactitude. Rien n'était non plus urgent. Il s'en occuperait un jour, tôt ou tard. C'était aussi la raison pour laquelle sa position était insignifiante.

Le Chanteur sortit un point de masse de l'arsenal de la graine, puis il se tourna vers l'étoile désignée par les coordonnées. C'était le noyau qui guidait son regard, comme s'il pointait une lance vers le ciel étoilé. Le Chanteur coinça le point de masse dans l'antenne du champ de force et se prépara à donner la chiquenaude nécessaire. Mais quand

il vit le système désigné par les coordonnées, il relâcha l'antenne.

Il manquait une étoile sur les trois. À sa place flottait un nuage de poussière blanche : les fèces d'une baleine des abysses.

L'assainissement a déjà été effectué. Il n'y a rien d'autre à faire.

Le Chanteur reposa le point de masse dans l'arsenal.

Le processus a été rapide.

Il activa un processus du noyau permettant de retrouver la source de l'émission du point de masse ayant détruit l'étoile. C'était une tâche dont le taux de réussite était quasiment nul, mais il fallait suivre la procédure. Le processus se termina rapidement et, comme chaque fois, sur un échec.

Le Chanteur comprit très vite pourquoi l'assainissement avait été aussi rapide : il vit un brouillard lent non loin du monde. Il n'était distant de celui-ci que d'une demi-unité de structure. Si on ne regardait que le brouillard, il était malaisé de juger de sa provenance mais, grâce aux coordonnées diffusées, il était évident qu'il était l'œuvre de ce monde. La présence du brouillard lent confirmait la dangerosité de ce monde, et c'était pourquoi il avait fallu l'assainir au plus vite. Apparemment, une entité de faible entropie avec une intuition plus fine que la sienne était passée par ici. Rien d'étrange à cela. Comme le disait l'Ancien, dans l'Univers, peu importe votre rapidité, il y a toujours plus rapide ; peu importe votre lenteur, il y a toujours plus lent.

Les mondes dont les coordonnées étaient diffusées finissaient toujours par être assainis. C'était une simple question de temps. Même si vous jugiez cet ensemble de coordonnées insincère, il était des millions de millions de mondes de faible entropie, et des milliards de milliards d'assainisseurs : il y en aurait forcément pour les croire sincères. Les entités de faible entropie étaient toutes porteuses du gène de l'assainissement, et assainir était une réaction instinctive. D'autant que l'assainissement était une tâche simple. L'Univers était rempli de sources d'énergie potentielles, il suffisait de faire en sorte qu'elles agissent selon votre souhait. Cela ne coûtait presque rien, et vous aviez toujours le temps de chanter.

Si le Chanteur avait la patience d'attendre, les coordonnées sincères finiraient tout de même par être assainies par des entités de faible

entropie inconnues, mais cela n'était pas une bonne chose, ni pour la graine ni pour le monde-mère. En effet, dès que le Chanteur avait reçu les coordonnées et porté son regard vers le monde qu'elles désignaient, il se créait une interaction entre le monde et lui, et il était trop naïf de croire que cette interaction était unilatérale. C'était oublier la grande loi de la réversibilité de la découverte : si vous pouviez voir un monde de faible entropie, ce monde de faible entropie pourrait vous voir lui aussi – ce n'était qu'une question de temps. Par conséquent, il était toujours dangereux d'attendre qu'un autre assainisse avant vous.

Ce qu'il devait faire à présent, c'était archiver cet ensemble de coordonnées devenu caduc dans une base de données appelée “le cimetière”. C'était la procédure. Bien entendu, toutes les informations recueillies sur ces coordonnées seraient aussi saisies dans le cimetière. C'était comme si on inhumait les effets personnels du défunt avec lui. C'était la coutume sur le monde-mère.

Un de ces “effets personnels” piqua l'intérêt du Chanteur : une archive mentionnant trois échanges entre le défunt monde et d'autres coordonnées, par l'intermédiaire d'une membrane moyenne. La membrane moyenne constituait la membrane dont l'efficacité de communication était la plus faible, d'où le nom qu'on lui donnait aussi : “membrane primitive”. La membrane longue était la plupart du temps privilégiée pour les communications, mais on disait que la membrane courte pouvait aussi être utilisée. Si cela était vrai, ceux qui y parvenaient devaient être des dieux. Mais le Chanteur aimait la membrane primitive, il voyait en elle une beauté antique, symbole d'un âge de plaisir. Il adaptait souvent les messages transmis par membrane primitive en chansons, et elles étaient toujours belles. Bien entendu, il ne les comprenait pas, mais il n'était pas nécessaire de les comprendre. En dehors des coordonnées, les messages transmis par membrane primitive contenaient rarement des informations intéressantes. Il suffisait de jouir de leur musique propre. Mais cette fois, le Chanteur pouvait étrangement comprendre une partie de ces messages, car l'un d'eux fournissait un système auto-interprétatif ! Toutefois, le Chanteur ne put en percevoir que quelques bribes, des contours vagues, mais suffisamment pour prendre connaissance d'un

processus extraordinaire.

Tout d'abord, l'autre lieu avait transmis un message par membrane primitive. Les habitants de ce monde – que le Chanteur choisit d'appeler les Pinceurs d'étoile – avaient grossièrement pincé leur étoile, à la manière dont les anciens bardes du monde-mère pinçaient leurs rustres luths de ruine. C'était ce message qui avait renfermé le système auto-interprétatif.

Même si ce système était primitif et maladroit, il était suffisant pour que le Chanteur comprenne que le message transmis ensuite par le système défunt avait utilisé le même code que l'émetteur : c'était de toute évidence une réponse. Le fait même qu'ils aient répondu était déjà en soi extraordinaire, mais il y avait encore plus inconcevable : les Pinceurs d'étoile ayant diffusé le premier message avaient renvoyé une nouvelle réponse !

Intéressant, très intéressant !

Le Chanteur avait entendu dire qu'il existait des mondes de faible entropie qui ne possédaient ni gène ni instinct de dissimulation, mais c'était la première fois qu'il en voyait. Naturellement, aucune des trois communications ne dévoilait leurs coordonnées absolues, mais elles révélaient néanmoins la distance relative entre ces deux mondes. Cela aurait été anodin si la distance entre eux avait été grande, mais les deux entités étaient si proches qu'elles se touchaient presque – seulement quatre cent seize unités de structure ! Cela signifiait que si les coordonnées de l'un des deux mondes étaient exposées, celles de l'autre le seraient forcément. Encore une fois, ce n'était qu'une question de temps.

C'est ainsi que les coordonnées des Pinceurs d'étoile avaient été dévoilées.

Neuf grains de temps après les trois échanges, il découvrit une nouvelle archive : les Pinceurs d'étoile avaient une nouvelle fois pincé leur étoile pour envoyer un message comportant... des coordonnées ! Le Chanteur dirigea son regard vers l'étoile que désignaient les coordonnées et vit qu'elle avait été assainie elle aussi, il y avait trente-cinq grains de temps de cela. Le Chanteur se dit qu'il s'était sans doute trompé : les Pinceurs d'étoile ne devaient pas être privés du gène de dissimulation, car ils possédaient celui de l'assainissement. Mais

comme tous les diffuseurs de coordonnées, ils ne disposaient pas eux-mêmes d'outils pour assainir.

Intéressant, très intéressant.

Pourquoi ceux qui avaient assaini le monde défunt n'avaient pas assaini les Pinceurs d'étoile ? Il y avait plusieurs raisons possibles. Peut-être n'avaient-ils pas remarqué les trois échanges. Les messages transmis par membrane primitive passaient souvent inaperçus. Mais parmi les millions de millions de mondes, il y en aurait toujours pour les remarquer. Le Chanteur était de ceux-là. Et si cela n'avait pas été lui, ç'aurait été un autre. Une question de temps. Peut-être que les assainisseurs du monde voisin avaient détecté la présence des Pinceurs d'étoile, mais qu'ils avaient considéré qu'un monde de faible entropie dépourvu du gène de dissimulation ne représentait pas une menace et ne s'étaient pas donné la peine de les assainir.

Mais cela avait été une erreur ! Une grande erreur ! De manière générale, les entités de faible entropie dépourvues de gène de dissimulation, comme les Pinceurs d'étoile, n'hésitaient pas à s'étendre et à attaquer sans retenue, au risque de dévoiler leur existence.

Du moins jusqu'à ce qu'ils meurent.

Mais la situation, ici, était plus complexe. Les trois premières communications avaient été suivies neuf grains de temps plus tard par une diffusion de coordonnées. Puis soixante grains de temps après, une autre diffusion de coordonnées avait eu lieu depuis un autre endroit, par membrane longue, cette fois. Cette série d'événements était de mauvais augure, elle présageait un danger. Il s'était déjà écoulé douze grains de temps depuis l'élimination du monde défunt : les Pinceurs d'étoile devaient avoir pris conscience que leurs propres coordonnées avaient elles aussi été dévoilées. Dès lors, leur seul choix était de s'envelopper dans un brouillard lent, pour montrer qu'ils étaient sûrs et pour ne pas être assainis. Peut-être n'en avaient-ils pas encore le pouvoir ? Mais depuis leur première transmission par membrane primitive, ils avaient eu le temps de l'obtenir. Peut-être ne le voulaient-ils pas.

Dans ce cas, les Pinceurs d'étoile étaient dangereux, bien plus dangereux encore que les habitants du monde défunt.

Bien se dissimuler et bien assainir.

Le Chanteur porta son regard sur le monde des Pinceurs d'étoile. Il ne vit qu'une étoile quelconque, à qui il restait encore plus d'un milliard de grains de temps. Elle comptait huit planètes, dont quatre géantes gazeuses et quatre solides. L'expérience du Chanteur lui faisait dire que les entités de faible entropie qui avaient communiqué par membrane primitive se trouvaient sur les planètes rocheuses. Le Chanteur activa le processus du grand œil. Il le faisait rarement, cela dépassait ses fonctions.

— Qu'es-tu en train de faire ? Le grand œil est occupé, l'interpella l'Ancien de la graine.

— Il y a un monde de faible entropie, je voudrais le regarder de plus près, répondit le Chanteur.

— Ton travail se limite à une observation lointaine.

— Je suis juste curieux.

— Le grand œil doit être utilisé pour examiner des cibles importantes. Nous n'avons pas le temps de satisfaire ta curiosité. Retourne à ton poste.

Le Chanteur n'insista pas. Assainisseur était la position la plus basse sur la graine. Tous le traitaient avec mépris, considérant son travail facile et vulgaire. Mais ils oubliaient que des coordonnées diffusées étaient le plus souvent dangereuses, bien plus dangereuses que celles qui restaient cachées.

Il ne restait plus qu'à assainir. Le Chanteur sortit une nouvelle fois le point de masse de l'arsenal, mais il réalisa qu'il ne pouvait pas se servir d'un point de masse contre ces Pinceurs d'étoile, car la structure de leur système n'était pas la même que celui du monde défunt. Il y avait ici des angles morts, et l'assainissement par point de masse ne serait peut-être pas net. Ce serait peut-être même une perte de temps et d'énergie. Il fallait faire usage d'une feuille bivectorielle, mais le Chanteur n'avait pas l'autorisation d'en prendre lui-même dans l'arsenal, il fallait faire la demande à l'Ancien.

— J'ai besoin d'une feuille bivectorielle, pour l'assainissement.

— Tiens, fit aussitôt l'Ancien en lui tendant une feuille.

Celle-ci s'arrêta en suspension devant le Chanteur. Elle était encore enveloppée, translucide et étincelante. Ce n'était qu'une chose commune, mais le Chanteur l'aimait beaucoup. Il n'était pas en

admiration devant les outils coûteux, ils étaient trop violents. Il aimait la tendresse rigide qui ressortait de la feuille et sa poésie qui pouvait changer la mort en chanson.

Mais le Chanteur était quelque peu embarrassé :

— Pourquoi me l'as-tu donnée aussi vite cette fois ?

— Ce n'est pas si précieux...

— Mais si on en lance trop souvent...

— Il y en a partout dans l'Univers.

— Oui, partout, c'est vrai. Mais avant, on se modérait un peu, tandis que maintenant...

— As-tu entendu quelque chose ? fit l'Ancien en commençant à fouiller les pensées du Chanteur. Il trouva vite la rumeur dans son esprit. Ce n'était pas un délit, c'était un secret connu de tous ici.

Une rumeur au sujet des combats entre le monde-mère et le monde des marges. Avant, les nouvelles de la guerre étaient nombreuses. Mais elles ne l'étaient plus, ce qui signifiait que les affrontements ne connaissaient pas les dénouements souhaités, peut-être même le monde-mère avait-il sombré dans la crise. Cependant, le monde-mère et le monde des marges ne pouvaient pas coexister. Le monde des marges devait être détruit, ou le monde-mère serait détruit avant lui. Or, si l'on n'avait plus d'espoir de remporter la victoire, on utilisait le dernier recours...

— Le monde-mère s'est-il préparé à être bidimensionnalisé ? demanda le Chanteur, même si l'Ancien savait déjà la question qu'il allait lui poser.

Si c'était vraiment le cas, c'était une tragédie horrible, le Chanteur ne pouvait imaginer une telle vie. Tout en haut de la tour de sens se trouvait la survie. Pour la survie, les entités de faible entropie de l'Univers devaient choisir le moindre des maux.

Le Chanteur chassa ces réflexions de son organe de pensée. Ce n'était pas ce à quoi il devait réfléchir, c'était se chercher des problèmes. Ce dont il avait besoin maintenant, c'était de reprendre son chant là où il l'avait arrêté, ce qu'il ne fit qu'après un long moment :

*De belles empreintes gravées dans le temps
Aussi douces que la vase des hauts-fonds*

*Mon amour recouvre son corps de temps
Puis elle me tire et nous nous envolons aux marges de l'existence
Un vol spirituel
Les étoiles sont des fantômes dans nos yeux
Nous sommes des fantômes dans les yeux des étoiles*

Tandis qu'il continuait à fredonner, le Chanteur prit la feuille bivectorielle dans les mains et, se servant de l'antenne du champ de force, il l'envoya négligemment vers les Pinceurs d'étoile.

An 67 de l'Ère des Bunkers. À bord du *Halo*

Quand Cheng Xin se réveilla, elle s'aperçut qu'elle était en apesanteur. Elle n'avait pas senti le temps passer. Durant tout le processus, seule l'heure précédant l'entrée en hibernation et l'heure succédant au réveil étaient ressenties par l'hibernaute. Il n'avait aucune notion du temps passé en hibernation, et n'avait jamais l'impression que plus de deux heures s'étaient écoulées. Aussi, à chaque réveil, le choc était violent, car l'hibernaute avait le sentiment d'avoir franchi une porte temporelle et d'être arrivé dans un autre monde.

Celui dans lequel se tenait désormais Cheng Xin consistait en un espace sphérique blanc. Elle vit qu'AA flottait non loin d'elle, vêtue de la même tenue d'hibernation moulante. Ses cheveux étaient mouillés et ses membres, ballants. De toute évidence, elle aussi venait juste de se réveiller. Leurs regards se croisèrent. Cheng Xin voulut dire quelque chose, mais l'engourdissement provoqué par le froid ne s'était pas encore dissipé et elle ne put produire aucun son. AA secoua vigoureusement la tête, signifiant qu'elle non plus ne savait rien.

Cheng Xin remarqua que le lieu était gorgé d'une lumière d'or pareille aux rayons d'un soleil couchant. Cette clarté perçait à travers une fenêtre ronde. Un hublot. Derrière celui-ci, Cheng Xin pouvait voir des lignes floues et des rayures tourbillonnantes, qui apparaissaient sous la forme de bandes parallèles bleues et jaunes, donnant à croire que le monde était assailli par des torrents et des tempêtes. Elle voyait la surface de Jupiter. Mais celle-ci était différente de celle que Cheng Xin avait connue un demi-siècle plus tôt : elle était beaucoup plus lumineuse. Étrangement, la ligne de nuages large et turbulente en son milieu lui fit penser au fleuve Jaune. Elle savait bien sûr qu'un tourbillon naissant dans ce "fleuve jaune" suffirait à engloutir la Terre. Devant ce décor, Cheng Xin aperçut un objet dont la structure principale était composée d'un long cylindre

possédant des sections d'épaisseurs différentes. En trois points du grand cylindre étaient adjoints trois autres cylindres plus petits. L'ensemble tournait lentement autour de l'axe du grand cylindre. Cheng Xin avait la certitude qu'il s'agissait là d'une combinaison de plusieurs cités spatiales. Quelque chose d'autre l'étonna : l'endroit où AA et elle se trouvaient maintenant était au repos par rapport à la combinaison des cités. C'était au contraire Jupiter qui tournait lentement autour d'elles. À en juger par la clarté de la planète, elles devaient être sur le côté de Jupiter faisant face au Soleil : on pouvait d'ailleurs voir les rayons de celui-ci projeter les ombres de la combinaison des cités sur la surface gazeuse de la planète. Un moment passa, et la ligne de séparation du jour et de la nuit jovienne – le terminateur – apparut. La Grande Tache rouge, cet œil étrange de la planète, se déplaça lentement dans leur champ de vision. Tout semblait prouver qu'elles ne se trouvaient ni dans les cités spatiales, ni du côté de la face cachée de la planète, ni non plus en orbite autour du Soleil, parallèlement à Jupiter. Elles étaient devenues des satellites joviens.

— Où sommes-nous ? demanda Cheng Xin. Elle pouvait enfin s'exprimer, même si sa voix était encore enroutée. Elle était toutefois encore incapable de bouger.

AA secoua une nouvelle fois la tête :

— Je ne sais pas, à bord d'un vaisseau, je crois.

Elles continuaient à planer au milieu de la lueur dorée de Jupiter, comme dans un paysage onirique.

— Vous êtes à bord du *Halo*.

La voix provenait d'une fenêtre d'information qui venait de surgir à côté d'elles. Cheng Xin reconnut aussitôt le visage du vieil homme à cheveux blancs qui s'affichait dans la fenêtre : Cao Bin. En le voyant ainsi vieilli, elle prit conscience qu'elle avait encore une fois traversé une longue période de temps. Cao Bin lui expliqua qu'ils étaient le 19 mai de l'an 67 de l'Ère des Bunkers. Elle comprit alors que cinquante-six ans s'étaient écoulés depuis sa dernière brève période d'éveil. Elle passait sa vie à fuir hors du temps et elle se sentait honteuse de voir les autres vieillir autour d'elle. Elle prit la décision que, quoi qu'il advienne désormais, elle aurait vécu sa dernière

hibernation.

Cao Bin leur expliqua que le vaisseau où elles étaient à présent constituait la dernière génération du *Halo* : il avait fini d'être construit trois ans plus tôt. Il leur raconta qu'après l'incident de la cité Halo un demi-siècle plus tôt Bi Yunfeng et lui avaient été reconnus coupables, mais que les peines purgées avaient été courtes. Bi Yunfeng était mort dix ans auparavant, et il avait enjoint Cao Bin de leur transmettre ses salutations. Les yeux de Cheng Xin se mouillèrent de larmes. Cao Bin leur indiqua également que le nombre de grandes cités spatiales dans l'archipel de Jupiter se portait maintenant à cinquante-deux. La plupart s'assemblaient pour former des combinaisons plus larges. Celle qu'il était possible de voir à présent était nommée Jupiter II. Le dispositif d'alerte du système solaire ayant connu de grandes avancées, les cités avaient décidé de devenir des satellites de Jupiter. Elles ne retourneraient se cacher dans la zone des Bunkers qu'en cas d'alarme.

— La vie à bord des cités spatiales est devenue un paradis. Je regrette que vous n'ayez plus le temps d'en faire l'expérience.

À cette phrase, Cao Bin s'interrompt. Cheng Xin et AA échangèrent un regard inquiet. Elles savaient que s'il avait été si bavard, c'était pour retarder l'instant de cette annonce.

— Une alarme d'attaque ? demanda Cheng Xin.

Cao Bin hocha la tête :

— Oui, l'alarme a retenti. Durant le demi-siècle dernier, nous avons encore dû faire face à deux fausses alertes. Chaque fois, nous avons été à deux doigts de vous réveiller, mais cette fois, elle est bien réelle. Mes enfants – j'ai aujourd'hui cent douze ans, je peux vous appeler ainsi – mes enfants, l'attaque de la forêt sombre est enfin venue.

Cheng Xin se raidit brutalement, non pas tant à cause de cette nouvelle – après tout, le monde humain s'y préparait depuis plus d'un siècle – mais parce qu'elle sentait que quelque chose ne tournait pas rond. Elles avaient été réveillées comme convenu, et il fallait au moins quatre ou cinq heures pour qu'elles recouvrent leurs capacités. L'alerte avait donc été donnée depuis un moment déjà. Pourtant, derrière le hublot, Jupiter II ne s'était pas désassemblé, ni n'avait non plus changé d'orbite : la combinaison des cités spatiales continuait à

tourner autour de Jupiter, comme si de rien n'était. Elle regarda Cao Bin. La sérénité apparente de celui-ci lui parut peu rassurante. C'était comme si ce centenaire cachait un profond désespoir.

— Et maintenant, où te trouves-tu... ? demanda AA.

— Dans le centre du dispositif d'alerte du système solaire, répondit Cao Bin en désignant son dos.

Cheng Xin vit une grande salle derrière lui, comme un centre de contrôle, saturé de fenêtres d'information. Les fenêtres allaient et venaient au milieu de la salle, donnant naissance à de nouvelles fenêtres, bientôt recouvertes par d'autres encore, comme une inondation après la rupture d'une digue. Cependant, les occupants de la salle ne semblaient avoir aucune réaction. La moitié étaient vêtus d'uniformes militaires, mais tous étaient soit debout, les mains en appui sur leur bureau, soit assis et silencieux. Ils paraissaient abasourdis, et un même calme de mauvais présage se lisait sur leurs visages.

Cela ne devrait pas être comme ça, se dit Cheng Xin. Cela ne ressemblait pas à la réaction d'un monde bunkerisé prêt à parer à toute attaque. Au contraire, elle avait l'impression d'être revenue trois, ou plutôt quatre siècles plus tôt, au moment du déclenchement de la crise trisolarienne. À l'époque, dans les bureaux des organismes de l'ARP et du CDP, Cheng Xin avait assisté à une scène similaire : une atmosphère pesante, des visages inexpressifs trahissant un désespoir infini devant une force de l'Univers impossible à contrer, une torpeur et une absence de réaction, qui signifiaient l'abandon de tout.

La plupart des collègues de Cao Bin étaient silencieux, mais quelques-uns murmuraient entre eux à voix basse, le regard sombre. Cheng Xin vit un homme s'asseoir, l'air ahuri. Son verre s'était renversé sur la table, et un liquide bleu coulait sur son pantalon, mais il paraissait ne pas l'avoir remarqué ; de l'autre côté de la salle, devant une large fenêtre d'information affichant des graphiques complexes, un militaire enlaçait une fille en civil, aux yeux desquels semblaient couler des larmes...

— Pourquoi ne se réfugient-ils pas rapidement dans les Bunkers ? l'interrogea AA en pointant la structure combinée des cités spatiales à l'extérieur.

— Ce n'est plus nécessaire, les Bunkers sont inutiles, dit Cao Bin en baissant les yeux.

— Quelle est la distance de la particule de lumière par rapport au Soleil ? demanda Cheng Xin.

— Il n'y a pas de particule de lumière.

— Alors, qu'avez-vous découvert ?

Cao Bin eut un rire pitoyable :

— Un post-it.

An 66 de l'Ère des Bunkers. À l'extérieur du système solaire

L'année précédant le réveil de Cheng Xin, le dispositif d'alerte du système solaire détecta le passage d'un objet volant non identifié traversant le nuage de Oort à une vitesse proche de celle de la lumière. Au plus près, il s'était trouvé à 1,3 année-lumière de la Terre. Le volume de l'objet était immense et les radiations émises lors de son impact avec les atomes et la poussière dispersés dans l'espace, intenses. Le dispositif découvrit aussi que cet objet avait changé d'angle de navigation pour éviter un nuage de poussière interstellaire se trouvant sur son chemin, puis qu'il avait repris sa trajectoire originelle. On en concluait donc que l'objet devait être un appareil dirigé par une espèce intelligente.

C'était la première fois que les humains du système solaire observaient un artefact issu d'une autre civilisation extraterrestre que Trisolaris.

Ayant retenu les leçons des trois fausses alertes du passé, le Gouvernement fédéral ne rendit pas la découverte immédiatement publique. Seul un petit millier d'initiés dans le monde des Bunkers était au courant du passage de cet engin. Au moment où l'artefact extraterrestre s'était trouvé au plus près du système solaire, les hommes avaient été saisis d'angoisse et de frayeur. À l'intérieur des quelques dizaines d'avant-postes d'observation du dispositif d'alerte, au cœur du centre du dispositif d'alerte du système solaire – une cité spatiale indépendante appartenant à l'archipel neptunien –, au quartier général de la Flotte fédérale, dans le bureau du président de la Fédération, tous avaient retenu leur souffle en regardant la course de ce visiteur venu d'ailleurs, comme un banc de poissons frissonnant en écoutant passer un chalutier au-dessus de leurs têtes. Leur peur atteignit un niveau absurde. Certains refusaient d'utiliser les radiocommunications, ralentissaient jusqu'à leurs pas, parlaient à voix

basse... En réalité, tous étaient parfaitement conscients que ces attitudes étaient insensées, car tout ce qu'avait permis d'observer le dispositif d'alerte était l'image de ce qui s'était déroulé un an et quatre mois plus tôt. Cet objet volant s'était à présent éloigné.

Toutefois, le soulagement lié à la disparition de l'appareil extraterrestre fut de courte durée : le dispositif d'alerte venait de faire une nouvelle découverte pour le moins inquiétante. L'engin n'avait pas envoyé de particule de lumière, mais quelque chose d'autre. Cet objet aussi avait été lancé à la vitesse de la lumière vers le Soleil, mais il ne produisait pour sa part aucun rayonnement, et il était invisible à toutes les fréquences du spectre électromagnétique. C'est grâce aux ondes gravitationnelles que le dispositif d'alerte put détecter sa présence. Le projectile émettait en effet continuellement de faibles ondes gravitationnelles, dont la fréquence et l'intensité étaient constantes. Cependant, elles ne convoiaient aucun message. Cet effet était peut-être une particularité physique de l'objet. Au moment où le dispositif d'alerte détecta ces ondes, on crut tout d'abord que l'appareil lui-même en était la source mais, très vite, les experts remarquèrent que la source de transmission s'éloignait du vaisseau et se rapprochait du système solaire à la vitesse de la lumière. Une analyse des données d'observation du projectile révéla que celui-ci ne faisait pas directement route vers le Soleil. Si l'on se fiait à sa trajectoire orbitale, il passerait à hauteur de l'étoile au niveau de l'orbite de Mars. Si sa cible était bien le Soleil, il avait connu un écart non négligeable. Cette autre singularité confirmait que l'objet n'était pas une particule de lumière : lors des deux autres envois de particules de lumière observés, on avait pu montrer qu'elles avaient été lancées directement sur l'étoile-cible, en tenant compte de sa rotation. Elles n'avaient connu aucune modification de trajectoire. On supposait donc que la particule de lumière était une sorte de caillou inerte lancé à la vitesse de la lumière. Le suivi précis des ondes gravitationnelles montrait que ce projectile non plus ne connaissait pas d'ajustement de sa course, ce qui tendait à confirmer que sa cible n'était pas le Soleil. Cela eut pour effet de rassurer les observateurs.

Au moment où le projectile se retrouva à cent cinquante unités astronomiques du Soleil, la fréquence de ses ondes gravitationnelles

commença à baisser rapidement. Le dispositif d'alerte ne tarda pas à en déduire que ce phénomène était lié à la décélération de l'objet. Pendant quelques jours, sa vitesse était passée de celle de la lumière à un millième de celle-ci, et elle continuait à se réduire. Un objet aussi lent n'était d'aucune menace pour le Soleil, ce qui constituait une raison de plus d'être rassuré. De plus, des vaisseaux humains pourraient voler en parallèle avec lui, et il devrait pouvoir être intercepté sans peine.

Une escouade formée de l'*Apocalypse* et de l'*Alaska* quitta l'archipel des cités spatiales de Neptune avec pour but d'aller observer le projectile non identifié.

Les deux bâtiments étaient équipés de systèmes de réception d'ondes gravitationnelles et formaient un réseau de localisation qui leur permettrait de repérer la position exacte du projectile quand ils se trouveraient à une distance proche de celui-ci. De nombreux autres vaisseaux pourvus d'un système de transmission et de réception d'ondes gravitationnelles avaient été conçus depuis l'Ère de la Diffusion. Leur conception différait toutefois de celle du passé. Les antennes et les vaisseaux ne constituaient plus désormais une seule et même entité. Les antennes pouvant aujourd'hui être démantelées, elles pouvaient être adjointes à des engins différents, et changées lorsqu'elles étaient devenues obsolètes. L'*Apocalypse* et l'*Alaska* n'étaient que deux vaisseaux de taille moyenne, mais leur volume était sensiblement le même que celui des vaisseaux de grande taille, principalement à cause de la gigantesque antenne. Les deux appareils avaient l'aspect de ballons dirigeables de l'Ère Commune : ils étaient d'une taille titanesque, mais dotés d'une minuscule nacelle permettant d'embarquer une charge utile très réduite.

Dix jours après le décollage de l'escouade d'exploration, Vasiliev et 白Ice²², chaussés de souliers magnétiques et vêtus de combinaisons spatiales légères, flânaient sur l'antenne à ondes gravitationnelles. Ils aimaient s'y promener, car la vue y était bien plus dégagée qu'à

l'intérieur de la cabine, et la vaste surface de l'antenne donnait l'illusion de marcher sur la terre ferme. Vasiliev était commandant en chef de l'opération et 白Ice, responsable de toutes les questions techniques qui se poseraient lors de l'investigation.

Alexey Vasiliev était celui qui, du temps où il travaillait au sein d'un avant-poste d'observation du dispositif d'alerte du système solaire à l'Ère de la Diffusion, avait découvert avec Weimar les sillages des vaisseaux luminiques trisolariens, provoquant la première fausse alarme. Après l'incident, le lieutenant Vasiliev avait été désigné comme bouc émissaire, et avait été rétrogradé. Estimant ce traitement injuste, il s'était dit que l'histoire finirait bien par reconnaître son acte à sa juste valeur. Il était donc entré en hibernation. Et comme il l'avait prédit, le temps passa, la découverte des sillages de vaisseaux luminiques fut réévaluée et les dommages causés par la première fausse alarme, oubliés. À son réveil, en l'an 9 de l'Ère des Bunkers, Vasiliev fut réhabilité. Âgé désormais de quatre-vingts ans, il était actuellement vice-amiral de la Flotte fédérale. En observant 白Ice à côté de lui, il se dit que la vie était injuste : cet homme était né quatre-vingts ans avant lui : c'était un homme de la Grande Crise et lui aussi était entré en hibernation, mais il n'avait que quarante ans.

白Ice avait pour nom de naissance Bai Aisi (白艾斯). Après son réveil, pour montrer qu'il était bien intégré à ce nouvel âge, il avait adopté un nom moderne, mêlant chinois et anglais. Il avait jadis rédigé une thèse sous la direction du Dr Ding Yi et était entré en hibernation à la fin de la Grande Crise, ne se réveillant qu'il y a vingt-deux ans. La majorité du temps, les hibernateurs ayant franchi une telle distance temporelle avaient de grandes difficultés à s'acclimater à leur nouvelle époque, mais il en allait différemment des physiciens théoriciens. Si le blocage instauré par les intellectrons avait empêché toute avancée dans ce domaine jusqu'à l'Ère de la Dissuasion, l'accélérateur de particules circumsolaire avait pour sa part redistribué les cartes dans le champ de la physique fondamentale. Il y avait de cela fort longtemps, pendant l'Ère Commune, la théorie des cordes était considérée comme un champ de recherches novateur, qui symboliserait la physique du ^{xxiie} siècle. L'établissement de l'accélérateur circumsolaire avait enfin offert la possibilité de vérifier

expérimentalement cette théorie. Les résultats avaient cependant été catastrophiques. Le nombre d'hypothèses invalidées dépassait de très loin celui des prédictions confirmées. Par ailleurs, il fut prouvé qu'une grande quantité de renseignements fournis jadis par le monde trisolarien étaient faux. Au vu du niveau de technologie atteint par les Trisolariens, il était difficile de croire que ceux-ci aient pu se tromper à ce point sur les théories fondamentales. Une seule raison permettait d'expliquer cet écart : ils avaient menti aux humains. Le modèle théorique proposé par 白Ice avant son hibernation était cependant l'un des seuls à avoir été expérimentalement confirmé par l'accélérateur circumsolaire. Par conséquent, à son réveil, la physique avait été plus ou moins rappelée sur la même ligne de départ que celle de son époque. Il en retira un grand prestige et, après une dizaine d'années de travail, il se retrouvait à nouveau à l'avant-garde des théories physiques.

— L'humanité a déjà connu ça, n'est-ce pas ? fit Vasiliev, désignant l'espace autour d'eux.

— Oui, mais nous avons perdu notre assurance et notre arrogance, répondit 白Ice.

Vasiliev partageait ce sentiment. Il tourna la tête pour observer le chemin déjà parcouru par le vaisseau. Neptune n'était plus qu'un petit point bleu sombre, et le Soleil une lointaine tache de lumière trouble, pas même en mesure de projeter des ombres sur la surface de l'antenne. Où était passée cette somptueuse formation en matrice rectangulaire de deux mille vaisseaux militaires partis à la rencontre de la gouttelette ? Il n'y avait plus désormais que ces deux appareils solitaires, et une centaine, à peine, de passagers. La distance entre l'*Apocalypse* et l'*Alaska* était d'environ cent mille kilomètres. Aucun des passagers à bord n'était en mesure de distinguer l'autre appareil à l'œil nu. L'*Alaska* n'avait pas comme seule utilité de constituer l'autre extrémité du réseau de localisation : il abritait également à son bord une seconde équipe d'exploration, organisée de la même manière que sur l'*Apocalypse*. L'*Alaska* était là en renfort, comme le disait l'état-major de la flotte, preuve que cette fois l'humanité s'était montrée plus prudente. Dans cette frange glaciale et désolée du système solaire, l'antenne sous leurs pieds paraissait être une île déserte flottant au

milieu de l'Univers. Vasiliev eut envie de pousser un long soupir, mais il se retint et sortit un petit objet de la poche de sa combinaison, qu'il laissa suspendu dans l'air, en rotation, entre 白Ice et lui.

— Regarde : est-ce que tu reconnais ce que c'est ?

Au premier coup d'œil, l'objet avait l'air d'être l'os d'un animal, mais c'était en réalité un composant métallique, dont la surface polie reflétait la lueur froide des étoiles.

Vasiliev pointa du doigt la pièce en rotation :

— Il y a une centaine d'heures, nous avons détecté la présence de débris métalliques non loin de notre trajectoire de navigation. J'ai envoyé un drone en récupérer des échantillons. Après quelques recherches, j'ai appris que cet objet était un composant du système de refroidissement d'un moteur à fusion nucléaire ayant appartenu à un vaisseau interstellaire datant de la fin de la Grande Crise.

— Une relique de l'Ultime Bataille ? demanda 白Ice, d'une voix teintée de respect.

— Je suppose. J'ai aussi trouvé l'accoudoir d'un siège en métal et un fragment de paroi de cabine.

Ils se trouvaient en effet dans la zone où avait éclaté l'Ultime Bataille, deux siècles plus tôt. Depuis le début du chantier des Bunkers, il n'était pas rare de retrouver des vestiges de vaisseaux anciens. Certains étaient exposés dans des musées, et d'autres se vendaient au marché noir. 白Ice se saisit de l'objet. Il sentit un frisson traverser son gant et s'insinuer jusque dans sa moelle épinière. Quand il l'eut relâché, le composant se remit à tourner dans l'air, comme mû par un esprit qui aurait pris possession de lui. 白Ice détourna son regard de l'objet et plongea ses yeux dans le lointain : il ne vit qu'un gouffre d'une profondeur abyssale. Cela faisait deux cents ans que deux mille vaisseaux et un million de cadavres dérivait dans ce coin obscur, froid et retiré de l'espace. Le sang des martyrs, transformé en morceaux de glace, s'était sublimé depuis longtemps, et le gaz qui en était né s'était maintenant dissipé.

— Ce que nous nous préparons à observer cette fois est peut-être bien plus dangereux qu'une gouttelette, dit 白Ice.

— Oui. Dans le temps, les hommes avaient au moins quelques connaissances de base du monde trisolarien, mais nous ignorons tout

de celui qui a lancé ce projectile... Docteur, avez-vous la moindre idée de ce que nous allons rencontrer ?

— Seul un objet de grande masse est capable de transmettre des ondes gravitationnelles. Celui-ci doit avoir une masse et un volume gigantesques, c'est peut-être même un vaisseau spatial... Mais c'est un domaine où on peut s'attendre à bien des surprises...

La navigation de l'escouade d'exploration continua pendant encore une semaine, jusqu'à ce que sa distance avec la source d'émission d'ondes gravitationnelles se réduise à un million de kilomètres. Les deux vaisseaux ralentirent. Une fois arrivés à vitesse nulle, ils accélérèrent de nouveau, mais cette fois-ci dans la direction du système solaire. De cette manière, ils se retrouveraient à la même vitesse que le projectile, et dans un mouvement parallèle à celui-ci. Le travail d'exploration à courte distance était dévolu à l'*Apocalypse*. L'*Alaska* se contenterait d'une observation lointaine, à cent mille kilomètres de la cible.

La distance continuait à se réduire. Quand le projectile ne fut plus qu'à dix mille kilomètres de l'*Apocalypse*, les ondes gravitationnelles transmises étaient déjà suffisamment nettes pour qu'on puisse localiser avec une grande précision la source d'émission, pourtant, à l'endroit où aurait dû se trouver l'objet, le radar ne captait aucun écho et l'observation de la lumière visible ne donnait aucun résultat. À mille kilomètres de distance de l'objet, il était toujours impossible de situer la source d'émission des ondes gravitationnelles.

La panique commença à s'emparer des passagers de l'*Apocalypse* : toutes sortes de situations avaient été envisagées depuis le décollage, mais pas l'absence de cible visible. Vasiliev interrogea le centre de contrôle et, avec un décalage d'une quarantaine de minutes, il reçut l'ordre de continuer à réduire sa distance avec la cible jusqu'à cent cinquante kilomètres.

Le système d'observation de la lumière visible découvrit enfin quelque chose au niveau de la source d'émission des ondes gravitationnelles : un petit point blanc, qui pouvait être vu depuis le vaisseau à l'aide d'un simple télescope. L'*Apocalypse* envoya un drone

inhabité en éclaireur. La distance entre le drone et l'objet se réduisit rapidement : cinq cents kilomètres, cinquante, cinq cents mètres... Pour finir, le drone s'arrêta à cinq mètres de la cible. L'image holographique de haute définition qu'il fut en mesure de renvoyer aux vaisseaux permit aux deux équipages de prendre connaissance de la nature de ce projectile lancé depuis l'espace lointain vers le système solaire.

Un post-it.

Il n'y avait pas de meilleur mot pour le décrire, même si un nom plus officiel fut trouvé : "objet rectangulaire de type membraneux". Il était long de 8,5 centimètres et large de 5,2 centimètres, soit à peine plus grand qu'une carte bancaire. Il était si fin que son épaisseur n'était pas mesurable. Sa surface était entièrement blanche, comme un petit bout de papier.

Les équipes d'exploration étaient composées des meilleurs experts scientifiques et des plus fins officiers militaires de l'époque, des êtres à sang-froid, mais leur instinct prenait le dessus. Ils s'étaient mentalement préparés à faire face à un énorme engin d'invasion. Certains imaginaient même tomber face à un vaisseau de la taille du satellite Europe, ce qui n'était pas impossible, si on se fiait à l'intensité des ondes gravitationnelles émises. Mais en voyant ce "post-it" issu de l'espace lointain – comme ils se plaisaient à l'appeler –, ils se sentirent rassurés. Faisant appel à la raison, ils refusaient cependant de relâcher leur vigilance : l'objet était peut-être une arme à la puissance telle qu'elle pouvait détruire les deux vaisseaux, mais ils doutaient qu'elle puisse être à même de détruire tout un système planétaire. Le projectile paraissait délicat et inoffensif, comme une petite plume voltigeant au milieu de la nuit spatiale. On n'écrivait plus sur du papier depuis bien longtemps, mais tous connaissaient cette matière grâce aux films évoquant le monde ancien, ce qui ajoutait une dose de romantisme à l'objet se trouvant sous leurs yeux.

L'analyse des données d'observation montra que le post-it ne reflétait aucun rayonnement électromagnétique, quelle que soit sa longueur d'onde. Sa couleur blanche ne reflétait pas non plus la lumière ; en revanche, il émettait lui-même de la lumière. Tous les rayonnements électromagnétiques – y compris la lumière visible –

pouvant traverser le post-it, on en conclut donc que l'objet était transparent. Sur les images capturées à distance proche de l'objet, il était possible de discerner les étoiles derrière lui mais, en raison des perturbations causées par la lueur dont il était à l'origine et de l'obscurité du fond spatial, il apparaissait d'un blanc opaque. D'apparence, au moins, il semblait parfaitement inoffensif.

Peut-être était-ce vraiment une lettre ?

Le drone envoyé à la rencontre de l'objet n'étant équipé d'aucun outil de préhension, on envoya un nouveau drone, pourvu cette fois d'un bras mécanique articulé au bout duquel une benne preneuse pourrait capturer le post-it. Quand la benne s'ouvrit, prête à se refermer sur le post-it, les passagers des deux vaisseaux retinrent une nouvelle fois leur souffle.

Il y avait dans cette scène une impression de déjà-vu.

C'est à ce moment qu'un phénomène étrange se produisit. La benne se referma sur l'objet et le bras se replia, mais le post-it se trouvait toujours au même endroit que plus tôt : l'appareil n'avait pas réussi à le saisir. La manœuvre fut reproduite plusieurs fois, avec le même résultat. L'opérateur de contrôle du bras articulé à bord de l'*Apocalypse* fit entrer celui-ci en contact avec le post-it, mais il passa à travers. Tous deux étaient intacts. Le bras mécanique n'avait rencontré aucune résistance et le post-it n'avait pas bougé d'un iota. L'opérateur tenta d'approcher le drone du post-it, afin de le faire dévier de sa trajectoire, mais quand la coque fut entrée en contact avec l'objet, celui-ci disparut à l'intérieur et, tandis que le drone continuait à se mouvoir, le post-it réapparut à la poupe, indemne. Pendant le temps durant lequel le post-it avait traversé le drone, aucun des systèmes de bord n'avait détecté d'anomalie.

Les passagers des deux vaisseaux comprirent que l'objet avait des facultés extraordinaires. C'était une illusion ne subissant aucun effet des objets appartenant au monde physique ; c'était une sorte de plan de référence cosmique qui maintenait sa position parfaitement immuable. Quel que soit l'objet entrant en contact avec lui, il ne pouvait modifier sa position – ou plutôt, devait-on dire, sa trajectoire orbitale.

Ice prit la décision d'aller observer l'objet lui-même. Vasiliev

insista pour l'accompagner. Cette proposition d'envoyer les deux responsables de la mission d'exploration approcher le post-it suscita des remous, et ils durent attendre quarante minutes pour que le centre de contrôle leur remette ses instructions. Face à l'insistance de Vasiliev et en considération de la présence d'un vaisseau et d'une équipe de renfort, le centre de contrôle consentit à accéder à leur demande.

Les deux hommes embarquèrent à bord d'une capsule spatiale pour rejoindre le post-it. En voyant l'antenne à ondes gravitationnelles gigantesque de l'*Apocalypse* s'éloigner peu à peu, 白Ice eut la sensation qu'ils abandonnaient le dernier repère auquel ils pouvaient encore s'accrocher. Son esprit se vida.

— Cette année-là, ton professeur a dû connaître la même émotion, lâcha Vasiliev, qui paraissait au contraire très serein.

白Ice hocha silencieusement la tête. Il sentait en effet une connexion entre son âme et celle du Ding Yi d'il y a deux siècles. Tous deux faisaient route vers un grand inconnu, vers un même destin incertain.

— Ne t'en fais pas, cette fois, nous pourrons faire confiance à notre instinct, dit Vasiliev en tapant sur l'épaule de 白Ice, mais cela ne le réconforta pas davantage.

La capsule arriva bientôt à proximité du post-it. Tous deux vérifièrent leurs combinaisons spatiales, puis ils ouvrirent l'écouille et se retrouvèrent dans l'espace. Ils ajustèrent la position de la capsule, de telle manière que le post-it soit suspendu à un demi-mètre au-dessus de leurs têtes. Ils regardèrent en détail ce petit fragment à la surface blanche, lisse et plate, à travers lequel ils parvenaient à voir les étoiles. Ils purent confirmer que l'objet était bien transparent et luisant. Cependant, la lueur blanche qui en émanait brouillait celle des astres derrière lui. S'éloignant de la capsule, ils prirent un peu plus de hauteur, afin d'aligner leur champ de vision avec la surface de l'objet. Comme sur les images reçues précédemment, ce bout de papier n'avait aucune épaisseur. De leur position, il paraissait même avoir disparu. Vasiliev tendit la main pour le saisir, mais 白Ice l'en empêcha aussitôt.

— Mais, enfin, qu'est-ce que tu fais ? s'écria-t-il d'un ton sévère. Son regard derrière sa visière disait le reste : *Pense à ce qui est arrivé à mon professeur !*

— Si c'est réellement une lettre, peut-être que son message ne pourra être délivré que lorsque le corps d'une entité intelligente comme nous sera entré en contact avec elle, suggéra Vasiliev, puis il écarta le bras de son compagnon de l'autre main.

Vasiliev effleura le post-it avec sa main gantée. Celle-ci traversa l'objet. Son gant était intact. Vasiliev ne reçut pas non plus de message mental. Il passa une nouvelle fois son gant sur l'objet et laissa sa main dessus, de sorte que le post-it divise son gant en deux parties. Mais il n'éprouvait toujours aucune sensation. La surface de l'objet révélait les contours de la section découpée de la main. Le post-it n'était de toute évidence ni brisé, ni transpercé, il traversait simplement la paume, sans le moindre effet sur elle. Vasiliev retira sa main. Le post-it resta suspendu dans la même position – ou bien, pour être plus précis, sur une trajectoire de vol inchangée, car il filait à une vitesse de deux cents kilomètres par seconde vers le système solaire.

白Ice essaya à son tour de reproduire l'expérience. Cela fait, il retira rapidement sa main.

— On dirait une projection d'un autre univers, qui n'aurait aucun lien avec le nôtre.

Vasiliev était pour sa part préoccupé par des considérations plus pratiques :

— Si rien n'a d'effet sur cette chose, nous n'aurons aucun moyen de la ramener au vaisseau pour l'étudier plus en détail.

白Ice se mit à rire :

— Rien de plus facile. Tu ne te souviens pas de l'adage : “Si la montagne ne va pas à Mahomet, Mahomet ira à la montagne” ?

Et c'est ainsi que l'*Apocalypse* se dirigea lentement vers le post-it de manière que celui-ci pénètre à l'intérieur de l'habitable. Le vaisseau ajusta délicatement sa position, pour que le post-it se retrouve en suspension à l'intérieur du laboratoire. S'il était nécessaire de décaler le post-it pendant la recherche, on le ferait en déplaçant le vaisseau lui-même. Cette opération singulière fut dans un premier temps délicate mais, par chance, l'*Apocalypse* était utilisé pour des missions d'exploration de petits corps célestes dans la ceinture de Kuiper et sa manœuvrabilité était admirable. L'antenne à ondes gravitationnelles était elle aussi équipée de douze propulseurs d'ajustement de position,

si bien qu'une fois que l'intelligence artificielle du vaisseau eut compris comment le post-it devait être positionné, l'opération devint simple et précise. Si rien dans le monde physique ne pouvait affecter le post-it, c'était alors au monde physique de se mouvoir autour de lui.

La scène était insolite : le post-it se trouvait au centre de l'*Apocalypse* mais, mécaniquement parlant, il n'était absolument pas connecté au vaisseau : les deux se juxtaposaient simplement en se déplaçant à la même vitesse en direction du système solaire.

Une fois dans l'habitacle, la transparence du post-it apparut de manière plus évidente en raison de l'intensification de la lumière ambiante. On pouvait désormais voir plus nettement les objets à travers. Il ressemblait désormais moins à un post-it qu'à une petite membrane translucide dont seule la faible lueur qu'elle émettait témoignait encore de son existence. Mais on continuait à le désigner par "post-it". Quand l'intensité de la lumière de fond devenait plus forte, on avait l'impression visuelle que l'objet disparaissait. Par conséquent, les chercheurs furent contraints de réduire au maximum la luminosité du laboratoire, pour que le post-it reste visible.

Les chercheurs essayèrent avant tout d'établir la masse de ce projectile. Dans une telle situation, le seul critère de mesure disponible était la gravité qu'il générait. Néanmoins, même les gravimètres les plus précis ne purent rien déterminer, ce qui laissait supposer que la masse du post-it était très faible, voire nulle. Si la masse était effectivement nulle, certains supposaient que l'objet n'était qu'un photon ou un neutrino. Cependant, sa forme était si régulière qu'elle laissait davantage penser à un objet artificiel.

Aucun résultat ne put être obtenu de l'analyse du post-it, car les ondes électromagnétiques, à toutes les fréquences, passaient à travers lui sans que ne se manifeste aucun phénomène de diffraction ; aucun champ magnétique, si puissant soit-il, n'eut d'effet sur lui. Cette chose semblait n'avoir aucune structure interne.

Vingt heures plus tard, l'équipage ignorait toujours tout du post-it. Un seul phénomène avait pu être observé : la lumière et les ondes gravitationnelles émises par l'objet faiblissaient peu à peu, ce qui supposait que ces émissions correspondaient peut-être à une évaporation. Ces deux éléments constituaient les seules preuves de

l'existence du post-it et, par conséquent, leur disparition risquait d'entraîner celle du post-it lui-même.

Les deux vaisseaux reçurent un message du centre de contrôle : le *Demain*, un énorme vaisseau scientifique, avait appareillé et quitté l'archipel de Neptune. Il rejoindrait l'escouade d'exploration dans sept jours. Le *Demain* était équipé d'instruments d'observation et de mesure plus performants et permettrait sans doute une étude plus approfondie du post-it.

À mesure que les recherches se poursuivaient, les passagers de l'*Apocalypse* commencèrent à relâcher leur vigilance : ils ne maintenaient plus avec le post-it une distance prudente. Ils savaient que celui-ci ne pouvait interagir avec aucun objet du monde physique et que ses rayonnements étaient sans danger. Ils pouvaient donc le toucher et le traverser sans risque. Certains s'amusèrent même à se prendre en photo en plaçant leurs yeux et leurs crânes dans l'objet. En les voyant faire, 白Ice explosa de colère.

— Cessez immédiatement ! Il n'y a rien d'amusant ! vociféra-t-il, puis il quitta le laboratoire dans lequel il venait de passer plus d'une vingtaine d'heures pour regagner sa cellule.

Il commença par éteindre la lumière. Il avait envie de dormir, mais il se sentit en insécurité dans la pénombre, comme s'il craignait que le post-it ne puisse à tout moment venir flotter jusqu'ici. Il ralluma la lumière et, suspendu au milieu de cette agréable luminosité, il replongea dans ses souvenirs.

Cent quatre-vingt-douze ans s'étaient écoulés depuis qu'il avait fait ses adieux à son directeur de thèse. Toutefois, il se souvenait encore très bien de la scène. C'était en fin d'après-midi, tous deux avaient quitté la cité souterraine pour rejoindre la surface et ils avaient pris une voiture pour se rendre dans le désert. Ding Yi aimait ça. Il aimait se promener et réfléchir dans le désert, il y donnait parfois même des séminaires, au grand dam de ses étudiants. Un jour, il avait justifié ainsi cette manie étrange :

— J'aime les lieux reculés, la vie est une interférence pour la physique.

Il faisait beau ce jour-là, il n'y avait pas de tempête de sable. L'atmosphère du début du printemps était gorgée de fraîcheur.

Étudiant et professeur s'étaient allongés sur une dune de sable du désert du Nord, enveloppé à cet instant par les lueurs vespérales du couchant. À l'époque, celui qui s'appelait encore Bai Aisi pensait généralement en regardant ces dunes vallonnées à un corps de femme (c'était, se souvenait-il, le Pr Ding Yi lui-même qui avait la première fois suggéré cette image), mais elles lui avaient paru ce jour-là avoir davantage l'air d'un cerveau mis à nu, traversé de rainures sous la couleur dorée du crépuscule. Il avait regardé le ciel. Un bleu comme rarement on en voyait ces derniers temps avait émergé dans la voûte grisâtre, comme si le cerveau avait eu une soudaine révélation.

— Aisi, avait dit Ding Yi. Je vais te dire quelque chose que tu te garderas bien de répéter, même si je ne reviens pas. Pas pour une raison particulière, je n'ai juste pas envie que les gens se moquent.

— Dans ce cas, professeur Ding, vous devriez attendre d'être rentré pour me le dire.

La sollicitude de Bai Aisi était sincère. Il était encore bercé par l'illusion enivrante que les humains gagneraient la bataille contre les Trisolariens et considérait que Ding Yi ne courait pas de grand danger en allant examiner la gouttelette.

— Réponds d'abord à une question, avait poursuivi Ding Yi, puis il avait pointé du doigt le sol du désert, rougi par le couchant. Mettons de côté le principe d'incertitude de la mécanique quantique et imaginons que tout puisse être prouvé, que la connaissance des conditions initiales suffise pour tout calculer, à n'importe quelle fraction du temps. Imagine par exemple un scientifique extraterrestre à qui on aurait fourni toutes les données de la Terre depuis des milliards d'années, crois-tu qu'il pourrait prédire son existence, uniquement grâce à ses calculs ?

Bai Aisi avait réfléchi et fini par répondre :

— Non, bien sûr, car ce désert n'est pas le résultat d'une évolution terrestre naturelle, mais celui d'une action anthropique. Il me paraît difficile de pouvoir prédire les comportements futurs d'une civilisation grâce aux seules lois de la physique.

— Excellent ! Alors pourquoi nos collègues et nous-mêmes nous acharnons-nous tout de même à nous appuyer uniquement sur les lois de la physique pour comprendre l'état de l'Univers et anticiper son

avenir ?

Les paroles de Ding Yi avaient quelque peu surpris Bai Aisi. Celui-ci ne s'était jamais exprimé ainsi par le passé.

Bai Aisi avait rétorqué :

— J'ai l'impression que cela va au-delà de la physique, le but de notre discipline est de découvrir les lois fondamentales qui régissent l'ordre de l'Univers. Pour prendre l'exemple de la désertification liée aux comportements humains, même si elle ne peut être calculée directement avec les seules lois de la physique, elle y est forcément assujettie. Les lois de l'Univers sont immuables.

— Héhé héhé héhé... s'était soudain mis à rire Ding Yi. En y repensant plus tard, Bai Aisi put dire que c'était probablement le rire le plus lugubre qu'il lui avait jamais été donné d'entendre. Il y avait dans ce rire comme un soupçon de plaisir masochiste, une excitation à l'idée de voir toute chose sombrer dans l'abîme, mais c'était en même temps comme s'il voulait cacher sa peur derrière une joie apparente, bien qu'il finisse par jouir de cette terreur : Ta dernière phrase ! C'est celle que je me répète souvent pour me rassurer, pour me persuader que dans ce banquet monumental il restera toujours une foutue table sur laquelle personne n'aura touché aux plats... C'est cette phrase que je ressasse sans cesse pour me réconforter, et je la répéterai jusqu'à ma mort.

Bai Aisi avait eu l'impression que Ding Yi était ailleurs, comme s'il parlait dans son sommeil, il ne savait quoi ajouter.

Ding Yi avait continué :

— Au début de la crise, quand les intellectrons ont commencé à interférer sur les résultats des accélérateurs de particules, certains scientifiques se sont suicidés. J'ai d'abord trouvé leur réaction complètement absurde. Ces données expérimentales auraient au contraire dû être terriblement excitantes pour des théoriciens. Mais maintenant, je les comprends. J'étais loin d'en savoir autant qu'eux. Yang Dong, par exemple. Elle en savait plus que moi, et elle allait plus loin dans ses pensées. Elle avait peut-être connaissance de vérités dont nous ne soupçonnions même pas l'existence. Les intellectrons sont-ils les seuls à créer de telles illusions ? Celles-ci ne se trouvent-elles vraiment qu'au terminal des accélérateurs de particules ? Les autres

régions de l'Univers sont-elles aussi pures que des vierges, attendant que nous allions les déflorer ? Malheureusement, Yang Dong a emporté avec elle tout ce qu'elle savait.

— Si elle avait davantage échangé avec vous à l'époque, elle n'aurait sans doute pas pris ce chemin.

— Ou bien peut-être que je serais parti avec elle.

Ding Yi avait fait un trou dans le sol du désert et il regardait le sable s'écouler à l'intérieur comme une cascade minuscule :

— Si je devais ne pas revenir, tu pourras récupérer les objets de mon appartement. Je sais que tu apprécies ces antiquités de l'Ère Commune.

— Eh bien, ce sont surtout ces pipes... Mais, professeur, je pense que ça n'arrivera pas.

— Espérons. J'ai aussi un peu d'argent...

— Mais enfin, professeur...

— Je voudrais que tu te fasses hiberner, le plus longtemps sera le mieux. Bien sûr, c'est toi qui décideras. J'ai deux objectifs en tête : le premier, c'est que tu voies pour moi la fin de tout ça, la fin de la physique ; le deuxième... comment dire, je ne voudrais pas que tu gâches ta vie à attendre. Quand d'autres que toi auront confirmé que la physique existe bien, tu auras largement le temps de t'y remettre.

— On croirait... entendre parler Yang Dong.

— Elle n'avait peut-être pas complètement tort.

À cet instant, Bai Aisi remarqua que le petit trou fait par Ding Yi dans le sable s'élargissait rapidement. Ils se levèrent en hâte et reculèrent, observant la dilatation de la fosse, qui devenait aussi large que profonde. Le fond de ce gouffre naissant fut bientôt plongé dans les ténèbres, tandis que des colonnes de sable continuaient à se déverser le long des parois de la fosse. Très vite, son diamètre atteignit plus de cent mètres, et plusieurs dunes situées à proximités furent englouties. Bai Aisi courut à la voiture et s'assit à la place du conducteur, suivi par Ding Yi qui prit place à côté de lui. Bai Aisi découvrit que le véhicule glissait lentement vers la fosse, emporté par le mouvement des sables. Il alluma immédiatement le moteur. Les roues commencèrent à tourner, mais la voiture continuait à s'embourber.

Ding Yi partit une nouvelle fois de son rire mauvais :

— Héhé héhé héhé...

Bai Aisi lança le moteur électrique à pleine puissance. Les roues patinaient follement, soulevant des gerbes de sable, mais le véhicule persistait obstinément à glisser vers la fosse, comme une assiette sur une nappe en train d'être tirée.

— Les chutes du Niagara ! Les chutes du Niagara ! Héhé héhé... ricanait Ding Yi.

Bai Aisi se retourna et vit une scène qui lui glaça le sang : la fosse occupait déjà tout son champ de vision, comme si l'intégralité du désert était en train d'être avalée. Le monde semblait devenir un abîme à la profondeur insondable. Sur le bord de la fosse, le sable s'écoulait en torrents déchaînés, formant de spectaculaires cascades. Ding Yi se trompait : les chutes du Niagara étaient insignifiantes devant de telles cataractes. La surface des chutes de sable s'étendait jusqu'à l'horizon, dessinant un gigantesque anneau dont les bordures tourbillonnantes rugissaient comme si le monde entier était en train d'être démembré. La voiture continuait à glisser le long de la falaise de sable, de plus en plus vite. Bai Aisi écrasait l'accélérateur de toutes ses forces, mais en vain.

— Pauvre fou. Crois-tu vraiment que nous puissions en réchapper ? susurra Ding Yi dans un sourire étrange. La vitesse de libération ! Pourquoi ne calcules-tu pas la vitesse de libération ? À quoi te servent tous ces foutus bouquins que tu as pu lire ? Héhéhé...

La voiture franchit le bord de la fosse, puis elle se mit à chuter. Les cascades de sable parurent presque s'arrêter de couler, et tout sombra d'un même mouvement vers ces ténèbres sans fond. Bai Aisi poussa un cri désespéré, mais il n'entendit pas sa voix, couverte par le rire dément de Ding Yi.

— Ouaha ha ha ha... il n'y a ni vierge, ni banquet intouché, ouahi hi hi hi... ouha ha ha ha...

Ice se réveilla brusquement de ce cauchemar, et s'aperçut qu'il était trempé de sueur froide. De nombreuses gouttes de transpiration flottaient autour de lui. Il demeura un moment immobile et rigide

dans l'air, puis il sortit précipitamment de sa cabine et se rendit vers celle de Vasiliev. Il dut s'y prendre à plusieurs reprises pour que l'officier lui ouvre enfin la porte. Vasiliev dormait.

— Général ! Il ne faut surtout pas laisser cette chose qu'ils appellent un post-it à l'intérieur du vaisseau. Je veux dire : il ne faut pas laisser l'*Apocalypse* voler en compagnie de cet objet. Il faut s'en éloigner, le plus vite et le plus loin possible !

— Tu as découvert quelque chose ?

— Non, mais c'est mon intuition.

— Tu as mauvaise mine. Un peu trop surmené, peut-être ? Il me semble que tu réagis de façon un peu excessive. Cet objet, c'est comme... du vide, il n'y a rien à l'intérieur, il doit être inoffensif.

白Ice lui attrapa les deux épaules et le fixa droit dans les yeux :

— Cessons d'être arrogants.

— Comment ?

— Je dis : cessons d'être arrogants. La faiblesse et l'ignorance ne sont pas des obstacles à la survie, mais l'arrogance, si. Pensez à la gouttelette !

Cette dernière phrase parut faire son effet sur Vasiliev, qui dévisagea 白Ice pendant quelques secondes avant de hocher la tête :

— Bien, docteur, je vais vous écouter, l'*Apocalypse* va quitter le post-it, nous conserverons avec lui une distance de mille kilomètres, et nous laisserons simplement une capsule à proximité pour le surveiller... Ou plutôt deux mille kilomètres ?

白Ice relâcha son emprise sur la main de Vasiliev et s'essuya les tempes en disant :

— Faites pour le mieux. Le plus loin possible. Je rédigerai un rapport au plus vite pour faire part de mes théories à l'état-major.

Puis quand il eut fini, il repartit en claudiquant.

L'*Apocalypse* quitta l'objet, qui glissa à travers le vaisseau et se retrouva une nouvelle fois exposé à l'espace. En raison de l'obscurcissement du fond, il redevint blanc et opaque, reprenant son aspect de post-it. L'*Apocalypse* augmenta sa distance avec l'objet, laissant entre eux un écart stable d'approximativement deux mille

kilomètres, en attendant l'arrivée du *Demain*. Une capsule spatiale fut laissée à dix mètres environ du post-it, pour exercer sur lui une surveillance permanente, avec à son bord deux membres de l'équipe d'exploration.

Dans l'espace aussi, l'intensité des ondes gravitationnelles émises par le post-it continua à baisser, de même que sa lumière.

Sur l'*Apocalypse*, 白Ice s'enferma dans le laboratoire. Il ouvrit une dizaine de fenêtres d'information autour de lui, toutes reliées à l'ordinateur quantique de l'appareil, auquel il fit exécuter un grand nombre de calculs. Les fenêtres affichaient des équations, des matrices et des courbes denses et complexes. Encerclé par ces chiffres et ces images, 白Ice devenait à mesure plus angoissé et plus irrité, comme un animal en cage.

Après cinquante heures environ, le post-it cessa l'émission d'ondes gravitationnelles et sa lumière blanche s'éteignit après deux derniers clignements. Il avait disparu.

— S'est-il évaporé ? demanda Vasiliev.

— Non, je ne crois pas, c'est simplement qu'on ne le voit plus, répondit 白Ice en secouant la tête, exténué. Puis il ferma une à une les fenêtres autour de lui.

Une heure plus tard, aucun des systèmes d'observation ne fut plus en mesure de détecter la moindre trace de l'objet. Vasiliev ordonna à la capsule spatiale restée à proximité du post-it de rentrer au vaisseau. Les deux passagers ne répondirent pas à cette injonction. On n'entendit dans la radio que les bribes d'une conversation paniquée :

— Regarde, en bas, qu'est-ce qui se passe ?

— Il monte !

— Ne le touche pas ! Sors, vite !

— Ma jambe ! Aaah...

Après ce gémissement, l'écran du moniteur de surveillance de l'*Apocalypse* montra que l'un des deux hommes à bord de la capsule s'était éjecté hors de l'appareil et activait les propulseurs de sa combinaison pour s'enfuir. Au même moment, on vit une immense clarté émanant de la partie inférieure de la capsule. Elle était en train de fondre ! À la manière d'une crème glacée posée sur une plaque de verre bouillante, elle dessinait une flaque se répandant dans toutes les

directions. Cette “plaque” était néanmoins invisible et on ne pouvait attester de son existence que grâce à la manière dont s’étalait la partie fondue de la capsule. Celle-ci formait une couche plane très fine, émettant des couleurs vives et ensorcelantes, comme si un magnifique feu d’artifice explosait à sa surface. L’homme qui avait réussi à s’extraire de la capsule plana sur une certaine distance, mais fut irrémédiablement attiré par la gravité vers la surface fondue. Bientôt, ses jambes entrèrent en contact avec la “plaque” et elles aussi se transformèrent en une flaque flamboyante, bientôt rejointe par le reste de son corps. Il s’évanouit dans un dernier cri d’effroi.

— Tout le monde à son poste ! Moteur en mode “Avant toute” !

À l’instant précis où il vit dans la fenêtre d’information les pieds de l’astronaute disparaître dans la flaque, Vasiliev reprit sa position de commandant en chef de l’expédition et ordonna à l’*Apocalypse* de fuir sur-le-champ. L’*Apocalypse* n’était pas un vaisseau de type interstellaire, et ses membres n’avaient pas besoin d’entrer en état de mer profonde au moment du passage en mode “Avant toute”, mais l’hypergravité générée par l’accélération était susceptible d’écraser les individus sur leurs sièges. L’ordre ayant été donné avec précipitation, certains se blessèrent en chutant lourdement à la poupe du vaisseau. Les tuyères du moteur de l’*Apocalypse* crachèrent une traînée de plasma longue de plusieurs kilomètres qui déchira le voile sombre de la nuit spatiale. Plus loin, à l’endroit où avait fondu la capsule, les passagers de l’*Apocalypse* purent observer de faibles lumières dansantes, comme des feux follets sur une plaine.

Sur l’agrandissement de l’image fournie par le moniteur de surveillance, ils ne virent que la partie supérieure de la capsule spatiale, qui s’amalgama rapidement à son tour à la surface plane étincelante. Le corps de l’astronaute qui avait entièrement fondu s’était aussi épanché à la surface de la plaque et on pouvait distinguer une forme vaguement humaine, sans aucune épaisseur. Celle-ci avait une immense superficie, mais aucun volume.

— Nous n’avons pas bougé, le vaisseau n’a pas accéléré, lâcha le pilote de l’*Apocalypse*, sa voix comprimée par l’hypergravité.

— Qu’est-ce que tu racontes ? s’agaça Vasiliev, d’une voix faible, lui aussi.

À première vue, le pilote paraissait en effet divaguer : tous les passagers étaient plaqués sur leurs sièges par l'hypergravité provoquée par l'accélération, ce qui prouvait bien que le vaisseau était en phase d'accélération maximale. Il était impossible de déterminer par le simple regard si le vaisseau se mouvait ou non dans l'espace, car les corps célestes qui pouvaient servir de points de référence étaient trop éloignés, si bien que dans un laps de temps court aucun phénomène d'aberration de la lumière ne pourrait leur donner le moindre indice. Cependant, le système de navigation du vaisseau était en mesure de constater la moindre accélération ou le moindre mouvement de l'appareil. Son jugement ne pouvait donc être erroné.

L'*Apocalypse* était en hypergravité, mais il n'accélérait pas ; c'était comme si une puissance spatiale inconnue le retenait ici fermement.

— En réalité, nous accélérons, mais cette région de l'espace est en train de glisser dans l'autre sens et annihile notre accélération, déclara 白Ice, sans force.

— Un glissement d'espace ? Où glisserait-il ?

— Là-bas, bien sûr.

白Ice leva difficilement sa main, mais tous savaient de quelle direction il parlait. Un silence mortel s'abattit sur l'*Apocalypse*. En temps normal, l'hypergravité procurait aux hommes un sentiment de sécurité, car elle indiquait qu'ils s'apprêtaient à échapper à un danger imminent, qu'ils étaient protégés par sa puissance. Mais en cet instant, ils se sentaient aussi oppressés qu'à l'intérieur d'une tombe, ils suffoquaient.

— Ouvrez le canal de communication avec l'état-major. Il ne reste plus de temps, faisons comme si c'était un rapport officiel, dit 白Ice.

— Canal ouvert.

— Général, vous avez dit la dernière fois que cet objet était du vide, qu'il n'y avait rien à l'intérieur, et vous aviez raison. Il est réellement vide, il ne contient rien, c'est juste un morceau d'espace, de la même manière que l'espace qui nous entoure est du vide et qu'il ne contient rien. Mais il y a une différence : ce rien est en deux dimensions, ce n'est pas un bloc, c'est une tranche, une tranche sans épaisseur.

— Le post-it ne s'est pas évaporé ?

— Ce qui s'est évaporé, c'est le champ de force qui l'enveloppait.

Cette enveloppe séparait l'espace bidimensionnel de l'espace tridimensionnel environnant et, maintenant, les deux sont entrés en contact. Vous vous souvenez de ce qu'ont vu l'*Espace Bleu* et le *Gravité* ?

Personne ne répondit. Bien sûr, tous se rappelaient : le fragment de quatre dimensions avait chuté dans la troisième dimension à la manière d'une cascade depuis le haut d'une falaise.

— Tout comme un espace quadridimensionnel chute dans un espace tridimensionnel, un espace tridimensionnel chute dans un espace bidimensionnel. La dimension de plus se recroqueville dans le microscopique. La superficie de cette tranche d'espace bidimensionnel – car il n'a qu'une superficie – va s'étendre rapidement, et provoquer d'autres chutes importantes... Nous nous trouvons maintenant dans une région de l'espace en train de tomber dans la deuxième dimension. Et ce sera bientôt le tour de tout le système solaire. Pour l'exprimer autrement, le système solaire ne tardera pas à se transformer en une peinture plate.

— Peut-on s'échapper ?

— Si nous tentions de nous échapper, nous serions comme dans un bateau au sommet d'immenses chutes d'eau : nous aurions beau ramer, nous finirions par être tôt ou tard emportés par les cascades. Imaginez-vous lancer un caillou depuis la surface : quelle que soit l'altitude à laquelle il est envoyé, il finira toujours par retomber. La chute du système solaire est inévitable, sauf s'il est possible de parvenir à la vitesse de libération.

— Quelle est-elle ?

— J'ai refait quatre fois le calcul, et je tombe chaque fois sur le même résultat...

— Combien ?

Les équipages de l'*Apocalypse* et de l'*Alaska* le fixaient en retenant leur souffle, écoutant pour l'humanité entière les conditions du Jugement dernier. 白Ice annonça calmement son résultat :

— *La vitesse de la lumière.*

Le système de navigation indiqua que l'*Apocalypse* se trouvait déjà dans une accélération négative par rapport à la direction dans laquelle fonctionnaient ses propulseurs. Le vaisseau commençait à glisser dans

la direction de la surface bidimensionnelle, à une vitesse très lente, qui augmentait néanmoins graduellement. Le moteur était à pleine puissance, mais il ne pouvait que limiter la vitesse de chute de l'appareil et retarder ainsi une fin inéluctable.

Sur la surface plane bidimensionnelle, à deux mille kilomètres de là, la lumière émise par la capsule spatiale et l'astronaute bidimensionnalisés s'était éteinte. L'énergie libérée par la chute d'un espace tridimensionnel dans un espace bidimensionnel était moins importante que depuis la quatrième dimension vers la troisième. Les structures bidimensionnelles pouvaient être clairement observées sous la clarté des étoiles. Sur la capsule bidimensionnalisée, il était possible de distinguer les détails des structures tridimensionnelles après leur déploiement en deux dimensions : la carlingue, le moteur à fusion, et aussi le corps du passager resté à l'intérieur de la cabine. Sur l'autre corps bidimensionnalisé, on pouvait distinguer les os et les vaisseaux sanguins, et il était aisé de reconnaître chaque partie de son anatomie. Durant le processus de bidimensionnalisation, chaque objet tridimensionnel était projeté selon des principes géométriques précis sur la surface bidimensionnelle, si bien que ces objets en deux dimensions étaient des reproductions fidèles de ce qui avait autrefois été une capsule ou un corps tridimensionnels. Toutes leurs structures internes apparaissaient à même la surface, plus rien n'était caché. Mais ces "dessins" n'avaient rien à voir avec des dessins techniques, et on avait bien du mal à ne compter que sur un effort de l'imagination pour reconstituer une forme tridimensionnelle. La différence la plus marquante avec un dessin industriel était aussi le fait que le déploiement bidimensionnel s'effectuait à toutes les échelles. Toutes les structures et les détails des configurations originelles en trois dimensions étaient disposés en parallèle sur la surface bidimensionnelle, évoquant ainsi l'impression de l'infinité de détails ressentie lorsqu'on observait le monde tridimensionnel depuis un espace quadridimensionnel. Cela faisait aussi penser aux figures fractales en géométrie : en agrandissant n'importe quelle partie d'une image, on retrouvait toujours la même complexité. Mais les fractales étaient des objets théoriques : les images de la réalité finissaient forcément par faire face aux limites du taux de résolution, de sorte

qu'agrandies à une certaine taille elles perdaient nécessairement leur nature fractale. Mais la complexité infinie des objets tridimensionnels bidimensionnalisés était réelle, et le taux de résolution s'exprimait à l'échelle des particules élémentaires. Sur l'écran du moniteur de surveillance du vaisseau, l'œil nu ne pouvait observer qu'une résolution limitée, mais la complexité et le niveau de détails étaient tels qu'ils donnaient le tournis ; c'était l'image la plus complexe de l'Univers et, à la fixer trop longtemps, on risquait de devenir fou.

La capsule et les astronautes avaient à présent une épaisseur nulle.

Jusqu'où s'étendait déjà la surface plane ? Seules ces deux images attestaient de sa présence.

L'*Apocalypse* glissait maintenant de plus en plus vite vers la surface bidimensionnelle, vers cet abysse à l'épaisseur zéro.

— Chers amis, ne soyez pas tristes, car personne dans le système solaire ne pourra s'échapper, pas même le plus petit virus. Nous deviendrons tous une partie de cette peinture monumentale, dit 白Ice, dont la voix était maintenant calme et posée.

— Cessez d'accélérer, ordonna Vasiliev. Après tout, à quoi bon vivre quelques minutes de plus ? Donnons-nous au moins pour finir une chance de respirer calmement.

Le moteur de l'*Apocalypse* s'arrêta. La traînée de magma en queue d'appareil disparut, et le vaisseau se mit à flotter, impuissant, dans le silence de l'espace. À vrai dire, le vaisseau continuait à accélérer en direction de la surface bidimensionnelle, mais comme l'espace qui l'entourait connaissait le même sort, les passagers ne sentaient plus l'hypergravité générée par l'accélération. Ils pouvaient maintenant profiter de l'apesanteur et leur respiration était plus agréable.

— Savez-vous à quoi je pense ? Aux contes de Yun Tianming, aux peintures de Chas d'aiguille, dit 白Ice.

Seule une petite portion des hommes à bord de l'*Apocalypse* avaient connaissance du rapport de Yun Tianming. En un éclair, ceux-ci comprirent la signification de ce détail de l'intrigue : c'était une métaphore à une seule couche, qui ne possédait aucune coordonnée de sens, parce qu'elle était trop évidente. Yun Tianming était probablement conscient du danger de faire figurer une telle métaphore dans son histoire, mais il avait choisi de prendre ce risque,

car cette information était trop importante.

Mais il avait surestimé les capacités d'interprétation humaines. Il avait sans doute cru que grâce aux découvertes de l'*Espace Bleu* et du *Gravité* les hommes pourraient comprendre cette métaphore.

L'incapacité à décrypter cet élément crucial du rapport avait eu pour conséquence de faire placer les espoirs de l'humanité dans le chantier des Bunkers.

Les deux attaques de la forêt sombre qu'avaient pu observer les humains étaient certes le fait de particules de lumière, mais ceux-ci avaient négligé une réalité : ces deux systèmes possédaient une différence de structure fondamentale avec le système solaire. 187J3X1 comptait dans son système trois planètes géantes gazeuses, mais leurs orbites étaient très proches de leur étoile, à une distance moyenne de seulement trois pour cent de la distance entre Jupiter et le Soleil. Elles étaient encore plus proches de leur étoile que Mercure du Soleil. Comme elles la touchaient presque, elles avaient naturellement été anéanties lors de l'explosion stellaire et ne pouvaient plus servir de Bunkers. Quant au système trisolarien, il ne possédait qu'une planète.

La structure planétaire d'un système était une particularité pouvant être observée à une distance relativement lointaine, et cette observation ne représentait peut-être qu'un furtif coup d'œil pour une civilisation à la technologie ultra-avancée.

Les hommes avaient appris à se protéger dans les Bunkers ; comment ces civilisations auraient-elles pu l'ignorer ?

La faiblesse et l'ignorance ne sont pas des obstacles à la survie, mais l'arrogance, si.

L'*Apocalypse* n'était déjà plus qu'à mille kilomètres de la surface bidimensionnelle, il y semblait de plus en plus rapidement.

— Merci à toutes et tous pour votre dévotion et votre sens de la responsabilité. Nous n'avons été que peu de temps ensemble sur ce bâtiment, mais ce fut une belle collaboration, déclara Vasiliev.

— Et merci à tous les hommes. Pour avoir jadis vécu ensemble dans le système solaire, compléta 白Ice.

L'*Apocalypse* chuta dans la deuxième dimension. Il fut bidimensionnalisé à une vitesse fulgurante. L'espace de quelques secondes, un éclair flamboyant illumina une nouvelle fois l'espace

sombre. C'était une peinture à la superficie colossale. À cent mille kilomètres de là, les passagers de l'*Alaska* purent reconnaître sur cette fantastique image tous les membres de l'équipage de l'*Apocalypse*. Ils se tenaient par la main, et exhibaient l'intégralité des cellules de leurs corps à l'espace. Ce furent les tout premiers hommes à être peints dans ce tableau infernal.

22. Ici encore, l'auteur a choisi de combiner un nom de famille en sinogramme (白 se prononçant "Bai"), et un "prénom" anglais : "Ice". (N.d.T.)

An 68 de l'Ère des Bunkers. Pluton

— Rentrons sur Terre, murmura Cheng Xin.

C'était ce désir qui avait fait surface au milieu du chaos ténébreux de ses pensées.

— La Terre est en effet le lieu idéal pour attendre la fin : les feuilles qui tombent retournent à la racine. Mais nous aimerions que le *Halo* se rende sur Pluton, fit Cao Bin.

— Sur Pluton ?

— Pluton est à son aphélie. Elle est encore relativement distante de l'espace bidimensionnel. Le Gouvernement fédéral ne va maintenant plus tarder à annoncer au monde la nouvelle de l'attaque, et la plupart des vaisseaux convergeront dans cette direction. L'issue sera la même, mais vous gagnerez un peu de temps.

— Combien de temps reste-t-il ?

— L'ensemble du système solaire à l'intérieur de la ceinture de Kuiper aura sombré dans la deuxième dimension d'ici huit à dix jours.

— Qu'importe de gagner du temps. Rentrons sur Terre, répéta AA.

— Le Gouvernement fédéral veut vous confier une mission.

— Qu'y a-t-il encore à faire ?

— Rien de très important. À cette heure, plus rien n'est vraiment important, de toute façon. Une hypothèse a été émise selon laquelle il pourrait théoriquement exister un logiciel de traitement d'images capable de re-tridimensionnaliser les images des objets ayant chuté dans un espace bidimensionnel. Notre espoir est que dans un temps lointain une civilisation intelligente puisse récupérer des images tridimensionnelles dans le système solaire en deux dimensions. Ce seront certes des images mortes mais, au moins, la civilisation humaine ne sera pas complètement éteinte. Il existe sur Pluton un musée de la civilisation terrienne où sont conservées une bonne partie des pièces archéologiques les plus précieuses de notre histoire. Le

musée est bâti sous la surface et nous craignons que, durant le processus de bidimensionnalisation, ces objets ne se mêlent aux strates du sous-sol plutonien, ce qui les endommagerait gravement. Nous souhaiterions que vous chargiez quelques-unes d'entre elles sur le *Halo* et que vous les disséminiez dans l'espace, pour qu'elles soient bidimensionnalisées individuellement, et donc préservées intactes. Voyez ça comme une sorte de mission de sauvetage... Bien sûr, cela relève de la science-fiction, mais il vaut mieux faire quelque chose plutôt que rester inactif. Et puis, Luo Ji se trouve sur Pluton et il souhaiterait vous voir.

— Luo Ji ? Il est encore vivant ? s'écria AA, stupéfaite.

— Oui, il approche de ses deux cents ans.

— Soit, nous irons sur Pluton, dit Cheng Xin. Dans le passé, ce voyage lui aurait paru extraordinaire, mais tout était dérisoire, désormais.

Soudain, une voix masculine bourdonna à leurs oreilles :

— Je vous demande pardon, souhaitez-vous vous rendre sur Pluton ?

— Qui êtes-vous ? demanda AA.

— Je suis *Halo*. L'intelligence artificielle du vaisseau. Souhaitez-vous vous rendre sur Pluton ?

— Oui. Que devons-nous faire ?

— Il vous suffit de confirmer votre destination. Je me charge de vous y conduire.

— Bien, nous souhaitons nous rendre sur Pluton.

— Autorisation de départ confirmée. Opération en cours. Dans trois minutes, *Halo* accélérera à 1 g, veuillez prendre garde à la direction de la pesanteur.

— Parfait, dit Cao Bin. Le mieux est de partir tôt. Lorsque l'alarme aura été déclenchée, ça risque d'être la pagaille ici. Nous aurons peut-être la chance de nous reparler.

Sans même attendre que Cheng Xin et AA lui disent au revoir, Cao Bin ferma la fenêtre. Visiblement, le *Halo* et les deux femmes n'étaient maintenant plus sa priorité.

En regardant par le hublot, elles virent apparaître des reflets bleutés sur la coque externe des cités spatiales combinées : ceux des lumières

des propulseurs du *Halo*. Cheng Xin et AA furent projetées dans un coin de leur cabine sphérique. Elles commençaient à sentir leurs corps s'alourdir. La pesanteur générée par l'accélération atteignit vite 1 g. Lorsque leurs corps encore faibles furent en mesure de se relever, elles regardèrent une nouvelle fois à travers le hublot et aperçurent Jupiter tout entière. Cependant, la planète était toujours aussi gigantesque, et il était impossible de la voir rétrécir à l'œil nu.

Après un certain temps, Cheng Xin et AA s'étaient familiarisées à l'environnement du vaisseau, bien aidées en cela par l'IA. Comme le modèle qui l'avait précédé, ce *Halo* de nouvelle génération était un vaisseau interstellaire de petite taille, dont la capacité maximale était de quatre passagers. La majorité de l'espace intérieur était alloué aux écosystèmes autorégénératifs. Conformément à ce qui se faisait d'ordinaire pour ce genre d'appareil, les écosystèmes étaient extrêmement redondants, et l'espace dont ils bénéficiaient permettait au bas mot de nourrir quarante personnes. Il se trouvait à bord quatre écosystèmes autorégénératifs similaires, reliés entre eux et servant d'écosystèmes de sauvegarde. Si l'un d'eux venait à dysfonctionner, il pourrait être réactivé grâce à l'abondance de ressources des autres écosystèmes. Une autre particularité du *Halo* était sa capacité à pouvoir se poser directement sur le sol de planètes rocheuses de masse moyenne. Cette caractéristique était rare chez les vaisseaux interstellaires : la plupart des engins étaient dotés de navettes spatiales amarrées au vaisseau. Pour entrer directement dans le profond puits gravitationnel d'une planète, il fallait que le vaisseau soit assez puissant, ce qui avait naturellement un coût. Pour pouvoir entrer dans l'atmosphère, le *Halo* était doté d'une coque externe fuselée, un style rare pour les vaisseaux interstellaires. En raison de ces singularités de conception, si le *Halo* parvenait à trouver une lointaine planète tellurique, il pourrait servir de base de survie pendant un long moment à sa surface. C'était peut-être justement cette particularité du *Halo* qui lui avait valu d'être envoyé sauver des antiquités sur Pluton.

Beaucoup d'autres particularités étonnantes pouvaient être observées à bord du vaisseau. C'était par exemple le cas des six cours intérieures, d'environ vingt à trente mètres carrés, qui pouvaient chacune s'adapter automatiquement à la direction de la force de

propulsion lors des phases d'accélération, et entrer d'elles-mêmes en rotation lorsque le vaisseau était en vol libre, de manière à générer une gravité artificielle. Chaque cour figurait des paysages naturels différents : une prairie vert émeraude traversée par un ruisseau, un petit bois bordé par une source chantante, une plage de sable où venaient se jeter les vagues d'une eau pure... Ces paysages minuscules n'en étaient pas moins exquis : c'était comme un collier fait avec les plus belles perles de la Terre. Bénéficier de telles scènes à bord d'un vaisseau interstellaire suffisait à montrer le degré de luxe du *Halo*.

Cheng Xin éprouvait de la douleur et de la compassion en considérant le vaisseau : ce petit monde si parfait finirait par devenir une simple tranche sans épaisseur. Elle s'efforçait de ne pas penser à toutes ces autres merveilles qui seraient bientôt anéanties. L'annihilation à venir était une paire d'ailes noires gigantesques recouvrant le ciel de ses pensées, et elle n'osait pas lever la tête pour les regarder.

Après deux heures de vol, le *Halo* reçut l'alerte officielle d'une attaque de la forêt sombre que le Gouvernement fédéral venait d'adresser à l'ensemble de la communauté internationale. Le communiqué de l'alarme était lu par la présidente de la Fédération, une femme très jeune, à la voix inexpressive. Elle se tenait debout devant le drapeau bleu de la Fédération solaire et Cheng Xin put remarquer qu'il ressemblait beaucoup à l'ancien drapeau de l'ONU, si ce n'est que l'image du Soleil s'était substituée à celle de la Terre. Ce qui serait la dernière archive officielle de l'histoire humaine se limitait aux quelques phrases suivantes :

Il y a cinq heures, le dispositif d'alerte du système solaire a confirmé qu'une attaque de la forêt sombre avait été lancée contre le système solaire.

Cette attaque est de nature dimensionnelle : elle aura pour conséquence de faire s'effondrer l'intégralité du système solaire depuis la troisième vers la deuxième dimension, entraînant ainsi la destruction de toute forme de vie dans notre système.

Selon nos estimations, le processus sera achevé en huit à dix jours à compter de cette annonce. L'espace tridimensionnel du système solaire est en ce moment même en train d'être bidimensionnalisé et l'étendue de la

zone touchée augmente rapidement.

Nous avons pu confirmer que la vitesse de libération qui permettrait de s'échapper de cette zone correspondait à la vitesse de la lumière.

Il y a une heure, le gouvernement et l'assemblée de la Fédération du système solaire ont convenu d'adopter une résolution rendant désormais caduque toute loi portant sur l'évasionnisme. Mais nous tenons à rappeler à l'ensemble des citoyens que les appareils humains aujourd'hui disponibles sont très loin d'atteindre la vitesse de libération. Les chances de réussite en cas de fuite sont nulles.

Le gouvernement, l'assemblée, la Cour suprême et la flotte de la Fédération du système solaire s'acquitteront de leurs missions jusqu'à la fin.

Cheng Xin et AA ne prirent pas la peine de regarder davantage d'informations. La vie dans le monde des Bunkers était peut-être devenue paradisiaque, comme le prétendait Cao Bin, et elles auraient aimé le voir de leurs yeux, mais elles n'osaient plus. C'était la fin, et plus beau leur paraîtrait le monde, plus grand serait leur chagrin à l'idée de le perdre. Elles risqueraient de voir un paradis sur le point de s'écrouler, un Éden en proie à la peur et au chaos.

Le *Halo* cessa d'accélérer. Derrière lui, Jupiter n'était déjà plus qu'un point jaune. Cheng Xin et AA passèrent les jours qui suivirent à dormir d'un sommeil ininterrompu, grâce aux appareils d'assistance somnique dont le vaisseau était équipé. Dans ce voyage solitaire à travers la nuit qui précédait la destruction de tout, la moindre pensée vagabonde et irréfrenable menaçait de faire s'effondrer n'importe quel individu.

Lorsque Cheng Xin et AA furent réveillées de leur sommeil sans rêve par l'IA, le *Halo* était déjà à l'approche de Pluton.

Derrière le hublot et sur l'écran du moniteur de surveillance du vaisseau, on pouvait déjà voir la totalité de la planète naine. Les jeunes femmes furent tout de suite frappées par son obscurité : c'était comme un œil qui paraissait immuablement clos. À une distance aussi lointaine du Soleil, les rayons solaires étaient très faibles et Cheng Xin

et AA ne purent avoir une vague idée des couleurs présentes à la surface plutonienne que lorsque le *Halo* fut entré en basse orbite. Le sol de Pluton se composait d'un mélange de bleu et de noir. Noir, comme les roches de la naine. Ce n'était peut-être pas là leur véritable couleur, mais elles se présentaient comme telles en raison de l'obscurité qui régnait sur ce monde. Le bleu, lui, était dû à la glace d'azote et au givre de méthane. Deux siècles en arrière, tandis que Pluton se trouvait à son périhélie, à l'intérieur de l'orbite de Neptune, le monde leur serait apparu bien différemment. La glace aurait été fondue, créant une mince atmosphère qui leur aurait semblé de loin jaune foncé.

Le *Halo* continua de descendre. Sur Terre, l'entrée dans l'atmosphère aurait été terrifiante mais, ici, le vaisseau naviguait dans le vide et pouvait ralentir grâce à ses propulseurs. À cet instant, quelques mots émergèrent sur la terre bleu et noir en dessous d'eux :

地球 *Civilization*

“Civilisation de la Terre.” L'association des mots combinait écriture latine et chinoise. Juste derrière ceux-ci figuraient d'autres lignes de texte, retranscrites pour leur part dans les principales langues anciennes. Cheng Xin remarqua l'absence du mot “musée”. Le *Halo* était encore à une altitude d'environ cent kilomètres au-dessus du sol, ce qui permettait d'imaginer la taille de ces lignes d'écriture. Cheng Xin avait du mal à l'estimer, mais elle était certaine que c'étaient les unités d'écriture les plus colossales jamais écrites par des humains. Chacune devait pouvoir contenir une métropole entière. Quand le *Halo* ne fut plus qu'à dix mille mètres de la surface, Cheng Xin et AA n'étaient plus en mesure de voir qu'un seul des caractères. Le vaisseau finit par se poser sur une vaste piste d'atterrissage, correspondant à l'emplacement du caractère “球” – *qiú*.

Suivant les instructions de l'IA, Cheng Xin et AA revêtirent leurs légères combinaisons spatiales et sortirent du *Halo*. Elles longèrent l'échelle de l'appareil et se retrouvèrent à la surface de Pluton. Dans cet environnement d'une froideur terrifiante, le système thermique de leurs combinaisons fonctionnait à pleine puissance. La piste

d'atterrissage était blanche et, sous la lueur des étoiles, elle semblait presque phosphorescente. À en juger par les traces de brûlure laissées sur la piste, on devinait qu'elle avait dû accueillir bien des vaisseaux dans le passé. Mais à cet instant, le *Halo* était le seul engin présent.

À l'Ère des Bunkers, Pluton était devenu l'équivalent pour le système solaire de l'Antarctique pour la Terre : un lieu peu fréquenté, où personne ne s'installait définitivement.

Dans le ciel, une sphère noire se déplaçait rapidement entre les étoiles. L'objet céleste était volumineux, mais on ne distinguait aucun détail à sa surface. C'était Charon, le plus grand satellite de Pluton, dont la masse atteignait un dixième de celle de Pluton. Le couple Pluton-Charon formait en réalité un système binaire, dans lequel les deux corps orbitaient autour d'un centre de masse commun.

Les projecteurs du *Halo* s'allumèrent. En l'absence d'atmosphère, on ne voyait aucun faisceau de lumière, seulement les cercles lumineux illuminant au loin une forme rectangulaire noire : une stèle, qui paraissait être la seule protubérance sur ce sol lisse et blanc. Sa simplicité procurait un sentiment étrange, elle semblait être une abstraction du monde réel.

— Cette stèle me dit quelque chose, dit Cheng Xin.

— Pas à moi, et elle ne me fait pas bonne impression.

Toutes deux marchèrent en direction du monolithe, quoique, la pesanteur plutonienne équivalant à environ un dixième de la gravité terrestre, il eut été plus juste de dire qu'elles avançaient en bondissant. En chemin, elles découvrirent sur le sol des rangées de flèches invitant à suivre la direction de la stèle. Ce ne fut qu'une fois parvenues devant cette construction qu'elles prirent conscience de sa taille extraordinaire. Quand elles levèrent la tête pour l'examiner, la stèle leur donna l'impression d'être un morceau qu'on aurait arraché à la voûte étoilée. Elles regardèrent autour d'elles et constatèrent qu'il n'y avait pas qu'une rangée de flèches, mais un grand nombre : toutes désignaient la stèle. En dessous de celle-ci, elles remarquèrent un autre objet en relief : une roue métallique d'un mètre environ de diamètre. Cheng Xin et AA eurent la surprise de découvrir que la roue s'actionnait à la main. Sur la stèle, juste au-dessus de la roue, un schéma était gravé : des flèches courbes indiquaient la direction dans

laquelle la roue devait être tournée. Deux portes étaient également représentées à côté de ces flèches : l'une ouverte, et l'autre fermée. Cheng Xin se retourna pour examiner les flèches qui pointaient la direction de la stèle. Ces indications simples, claires et sans le moindre support écrit, laissaient une impression mystérieuse, qu'AA formula en ces mots :

— On dirait... que tout ça n'est pas destiné aux humains.

Elles firent tourner la roue dans le sens des aiguilles d'une montre. Malgré la résistance du mécanisme, la stèle glissa légèrement pour laisser place à une ouverture, de laquelle s'échappa du gaz. Les molécules d'eau contenues à l'intérieur du gaz se cristallisèrent rapidement sous l'effet du froid, et se mirent à chatoyer sous la lumière des projecteurs du *Halo*. Elles entrèrent et tombèrent sur une autre porte, qui comportait elle aussi une roue manuelle. Encore une fois, des indications simples expliquaient qu'elles se trouvaient dans un sas et qu'elles devaient d'abord fermer la première porte avant d'ouvrir la seconde. Cheng Xin et AA suivirent la consigne et refermèrent la première porte. Coupées de la lumière des projecteurs du *Halo*, elles s'apprêtèrent, quelque peu angoissées, à allumer l'éclairage interne de leurs combinaisons lorsqu'elles aperçurent une petite lampe blafarde au plafond de cet espace exigü. C'était la première trace d'électricité qu'elles voyaient sur ce monde. Par ailleurs, il y avait bien longtemps, en fait depuis la fin de la Grande Crise, qu'on pouvait ouvrir des portes donnant directement sur le vide sans avoir besoin de sas à l'intérieur des bâtiments pressurisés. Elles commencèrent à faire pivoter la roue de la deuxième porte. Cheng Xin avait la certitude que même si la première porte n'avait pas été fermée, la seconde aurait pu s'ouvrir aussi. Il n'y avait ici rien d'autre que ce renseignement pictural pour éviter une fuite d'air. Dans cet environnement de basse technologie, aucun mécanisme automatique n'était destiné à prévenir une erreur.

Un courant d'air manqua de les faire tomber, et leurs visières se retrouvèrent embuées à cause de l'augmentation brutale de température. Mais le système de leurs combinaisons leur indiqua que la pression extérieure et la composition en oxygène de l'air étaient normales. Elles purent donc ôter leurs casques.

Elles virent un tunnel éclairé par des lampes ternes qui descendait sous la terre. Leur lumière semblait engloutie par les parois noires de la grotte et tous les paliers entre les lampes étaient plongés dans l'obscurité. Elles découvrirent une pente glissante menant au bout de la galerie, qui bien qu'escarpée – environ trente-cinq degrés – ne comportait aucune marche. Deux raisons pouvaient l'expliquer : d'une part, on n'avait pas besoin d'escalier pour se déplacer dans une pesanteur faible et, d'autre part, ce chemin n'était pas forcément destiné à des humains.

— C'est si profond. Il n'y a donc aucun ascenseur ? demanda AA, en toisant avec appréhension la rampe abrupte.

— Un ascenseur finit toujours par tomber en panne au bout d'un certain temps. Or cet édifice est conçu pour survivre à plusieurs ères géologiques.

Cette voix provenait de l'autre bout du tunnel, où un vieil homme avait fait son apparition. Il se tenait debout dans la clarté. Sa longue barbe et ses cheveux blancs flottaient sous l'effet de la faible pesanteur. Il semblait presque que c'était d'eux qu'émanait la lumière.

— Êtes-vous Luo Ji ? lança AA à voix haute.

— Qui d'autre ? Les enfants, mes jambes ne sont plus aussi agiles qu'autrefois. Je ne monte pas vous chercher. Je vous attends ici.

Cheng Xin et AA sautillèrent pour descendre la pente, ce qui n'était pas dangereux en faible pesanteur. À mesure qu'elles comblaient la distance avec lui, elles arrivèrent à discerner les traits du visage du vieillard et reconnurent Luo Ji. Vêtu d'une longue robe blanche à la chinoise, il était appuyé sur une canne ; son dos était voûté, mais sa voix, fraîche et sonore.

Quand elles furent arrivées en bas de la pente, Cheng Xin salua respectueusement Luo Ji :

— Bonjour, illustre prédécesseur.

— Allons, allons, sourit Luo Ji en secouant la main. Nous sommes... collègues ! Il examina Cheng Xin, et une surprise presque juvénile se dessina dans son regard de vieillard : Héhé, tu es encore si jeune ! À l'époque, tu n'étais rien d'autre à mes yeux qu'une Porte-épée mais, maintenant, je vois une jolie fille ! Ah, tout change si vite ! Héhé héhé...

Luo Ji lui aussi avait changé dans le regard de Cheng Xin et AA. Elles ne voyaient plus le Porte-épée grave et solennel qu'elles avaient déjà rencontré. Elles ignoraient que ce Luo Ji avait retrouvé l'insouciance qui était la sienne il y a quatre siècles, avant qu'il ne devienne Colmateur. Son cynisme et sa facétie semblaient s'être réveillés d'une longue hibernation, et ce qui avait été effacé par le temps avait été comblé par une nonchalance plus grande encore.

— Savez-vous ce qui s'est passé ? demanda AA.

— Bien sûr, mon enfant. Il leva sa canne et la pointa dans son dos. Ces bons à rien se sont enfuis, ils sont partis avec leurs vaisseaux. Ils savent pertinemment qu'ils ne pourront pas s'échapper, mais ils ont tout de même fui. Une bande d'abrutis.

Il parlait des autres employés du Musée de la civilisation de la Terre.

— Mon enfant, il faut croire que, tous les deux, nous avons travaillé pour rien, lâcha Luo Ji en haussant les épaules.

Cheng Xin ne comprit ce qu'il voulait dire qu'après un long moment, mais le déluge de pensées et d'émotions qui commençait à la submerger fut encore une fois chassé par Luo Ji, qui agita la main en ajoutant :

— Tout ça n'est pas si grave. Il faut vivre pour le plaisir de l'instant. Et même s'il y a moins de plaisir aujourd'hui, cela ne vaut pas la peine de se chercher des soucis pour autant. Bien, allons-y. Non, pas la peine de m'aider, vous n'avez même pas encore appris à vous déplacer correctement ici.

Avec ses jambes de bicentenaire, le plus dur pour Luo Ji en faible pesanteur n'était pas d'accélérer mais de décélérer. La canne qu'il tenait dans la main lui servait davantage à ralentir qu'à se tenir en équilibre.

Après avoir marché un moment, l'espace devant leurs yeux devint plus vaste, mais Cheng Xin et AA réalisèrent vite qu'il ne s'agissait ni plus ni moins que d'un tunnel plus large, au plafond très élevé. Il était toujours éclairé par des rangées de petites lampes. Dans la pénombre, on n'en voyait pas l'extrémité.

— Vous vous trouvez ici dans la salle principale, expliqua Luo Ji en désignant le tunnel avec sa canne.

— Et les antiquités ?

— Dans le grand entrepôt, de ce côté, mais cela importe peu : combien de temps pourront-elles être conservées ? Dix mille ans ? Cent mille ? Un million tout au plus. Puis, tout sera transformé en poussière. Mais tout cela, nous avons l'intention de le préserver pendant plusieurs centaines de millions d'années. Comment ? Vous avez cru que c'était un musée ? Non, personne ne vient visiter cet endroit, il ne se visite pas. Vous êtes ici devant une pierre tombale, celle de l'humanité.

Cheng Xin observa cette caverne vide, sombre et silencieuse et repensa à ce qu'elles avaient vu en arrivant ici. En effet, tout ici était plein de signes de mort.

— Comment en est-on arrivé à vouloir construire ceci ? demanda AA dont le regard allait de gauche à droite.

— Mon enfant, tu es trop jeune. À notre époque (il désigna Cheng Xin), les hommes s'arrangeaient souvent pour essayer de trouver de leur vivant une future sépulture à leur convenance. Il n'était pas toujours facile de choisir son cimetière, mais ils pouvaient déjà choisir leur pierre tombale. Il demanda à Cheng Xin : Te souviens-tu de Say ?

Cheng Xin hocha la tête :

— Bien sûr !

Quatre siècles plus tôt, quand elle travaillait au sein de l'ARP, Cheng Xin avait eu l'occasion de rencontrer à plusieurs reprises celle qui était alors la secrétaire générale des Nations unies. La dernière fois, c'était lors d'une réunion de rapport sur le programme Escalier. Wade était présent, lui aussi. Elle se souvenait avoir effectué une présentation portant sur les aspects techniques du programme porté par l'agence. Say l'avait écoutée silencieusement, sans l'interrompre. Puis, au moment où la réunion s'était terminée, Say s'était approchée d'elle et lui avait murmuré : "Tu as une très belle voix."

— C'était une femme extraordinaire ! Il m'est arrivé souvent de repenser à elle ces dernières années. Est-elle vraiment une ancêtre disparue depuis quatre cents ans ? soupira Luo Ji en saisissant sa canne avec les deux mains. C'est elle qui, la première, a souligné l'importance de préserver une partie du patrimoine de la civilisation humaine le plus longtemps possible après son extinction. Sa première

idée avait été d'envoyer des pièces culturelles et des informations sur l'humanité dans un vaisseau inoccupé. Mais le projet a été dénoncé comme évasionniste et il a dû être interrompu après sa mort. Les hommes se sont souvenus de son idée au début du chantier des Bunkers, quand on a commencé à s'inquiéter que le monde puisse disparaître à tout moment. Au lendemain de son investiture, le Gouvernement fédéral a donc décidé qu'une pierre tombale serait construite en même temps que les cités spatiales. Mais on l'appellerait publiquement "Musée de la civilisation de la Terre". J'ai été nommé président du comité responsable de ce projet.

Des recherches importantes ont tout d'abord été menées pour trouver la meilleure méthode de conservation des informations sur une échelle de temps géologique. Le premier étalon a été fixé à un milliard d'années ! Haha, un milliard ! Ces imbéciles croyaient que ce serait facile ! Si l'humanité était capable de bâtir le monde des Bunkers, ça ne devait pas être si dur, non ? Mais ils ont très vite compris que les mémoires quantiques d'aujourd'hui, qui pouvaient certes contenir l'équivalent d'une gigantesque bibliothèque dans un grain de riz, ne pouvaient néanmoins conserver des informations que durant mille ou deux mille ans. Passé cette date, les informations contenues ne seraient plus lisibles. En fait, les études montraient même que les mémoires quantiques – les mémoires artificielles les plus puissantes et les plus ordinaires de notre temps – deviendraient, pour les deux tiers, obsolètes en cinq cents ans. Les choses devenaient intéressantes. Notre projet, qui paraissait détaché des préoccupations du monde, posait désormais des problèmes concrets. Cinq cents ans représentaient une durée concevable. Après tout, ne sommes-nous pas des humains nés il y a quatre siècles ? Le gouvernement a immédiatement suspendu les programmes de recherche portant sur le musée lui-même et demandé que les efforts se concentrent désormais sur l'étude de la méthode de sauvegarde d'informations la plus efficace, de manière que celles-ci puissent être consultables dans cinq siècles. Héhé... Finalement, un institut de recherche a été créé pour réfléchir spécifiquement à ce sujet, et nous avons pu nous concentrer à nouveau sur le chantier du musée... de la pierre tombale.

Les scientifiques ont réalisé qu'en matière de stockage

d'informations de longue durée les techniques datant de notre époque étaient encore les meilleures. Ils ont retrouvé des clefs USB et des disques durs datant de l'Ère Commune, et les données stockées dans certains pouvaient encore être récupérées. Leurs expériences ont montré que si l'on améliorait la qualité de ces supports, ils seraient capables de conserver des informations pour une période de cinq mille ans environ. Les disques optiques s'avéraient particulièrement résistants. Construits avec des matériaux métalliques contemporains, ils pourraient conserver des informations pendant cent mille ans ! Mais aucun de ces dispositifs ne pouvait rivaliser avec des textes imprimés. En utilisant une encre spéciale et du papier synthétique, ils pouvaient encore être lus après deux cent mille ans. Mais nous devions atteindre un milliard d'années !

Nous avons adressé un rapport au gouvernement en indiquant qu'en l'état actuel de nos technologies 10 Go d'images et 1 Go de texte – soit la quantité d'informations de base requise par le musée – ne pourraient jamais être conservées pendant un milliard d'années. Ils ne nous ont pas crus, et nous avons dû le leur prouver expérimentalement. Après quoi, ils ont fini par abaisser le temps de conservation à cent millions d'années.

Mais la tâche n'était pas plus facile. Les experts se sont intéressés aux informations les plus anciennes qui nous ont été léguées par le passé. Les motifs peints sur les poteries anciennes : dix mille ans environ ; les peintures rupestres des grottes européennes : quarante mille ans ; les traces laissées par nos ancêtres hominidés sur des pierres, pour bâtir des outils – si tant est que cela puisse être considéré comme information – remontaient au plus tôt à la période du Pliocène, il y a 2,5 millions d'années. Mais nous avons fini par trouver des informations vieilles de cent millions d'années. Bien entendu, elles ne nous ont pas été laissées par des humains. Des empreintes de dinosaures.

D'autres études ont été menées, mais sans aucune nouvelle avancée. D'autres scientifiques paraissaient pourtant être arrivés à une conclusion différente, mais ils n'osaient pas nous en faire part. Je leur ai dit de ne pas s'en faire, que peu importait l'extravagance ou l'absurdité de leurs conclusions, nous en prendrions acte. Je leur ai

assuré qu'elles ne pourraient pas être plus extravagantes ou absurdes que toutes celles auxquelles nous étions déjà arrivés. Je ne me moquerais pas d'eux. Alors ils m'ont dit qu'à l'appui des théories et des technologies les plus avancées dans tous les domaines, après un grand nombre de recherches théoriques et expérimentales, après d'interminables analyses, synthèses et études comparatives, ils étaient enfin parvenus à mettre au point une méthode qui permettrait de conserver des informations pendant une période de cent millions d'années. Ils m'ont assuré que c'était la seule technique qu'ils estimaient possible à ce jour. Cette méthode consistait à... Luo Ji leva sa canne au-dessus de la tête, ses cheveux et sa barbe s'agitant dans les airs, tel Moïse ouvrant la mer Rouge ; puis il tonna d'une voix solennelle : *Graver des mots dans la pierre !*

AA se mit à ricaner, mais pas Cheng Xin : elle était profondément bouleversée.

— Graver dans la pierre, répéta Luo Ji en désignant une nouvelle fois les parois de la grotte avec sa canne.

Cheng Xin s'approcha de l'une des parois. Dans la lumière trouble des lampes, elle vit qu'elle était couverte de caractères compacts, ainsi que d'images en bas-relief. Les parois ne semblaient pas être des roches naturelles, du moins pas totalement. On avait peut-être injecté du métal à l'intérieur, ou bien leur surface avait été recouverte d'une couche de métal résistant, comme du titane ou de l'or. Mais il s'agissait quoi qu'il en soit de gravures faites dans la pierre. Le texte gravé n'était pas de si petite taille, chaque caractère faisait environ un centimètre carré. C'était probablement un autre critère rentrant en ligne de compte dans la perspective d'une longue conservation. Si le texte était trop petit, il serait plus dur à préserver.

— Mais choisir cette méthode signifiait aussi limiter la masse d'informations susceptibles d'être stockées. Seul un millième des données originales pouvait ainsi être gravé. Mais ils n'avaient pas vraiment le choix et ils ont fini par accepter cette condition, dit Luo Ji.

— Ces lampes sont étranges, déclara AA.

Cheng Xin regarda celle fixée à la paroi. Elle remarqua d'abord sa forme : une main jaillissant du mur tendait une torche. Elle avait en effet déjà vu ce style de lampe, mais ce n'était apparemment pas de

cette particularité que parlait AA. Cette lampe en forme de torche était très grossière. Sa taille et sa structure rappelaient les lampes du passé, mais la lumière qu'elle diffusait était très faible, à peu près identique à celle d'une ampoule de 20 watts à travers un épais abat-jour, si bien qu'elle était à peine plus luisante qu'une bougie.

— Derrière, expliqua Luo Ji, l'espace accordé aux mécanismes permettant la production d'électricité et assurant l'éclairage des lampes est énorme. C'est une sorte de centrale électrique ; ces lampes sont le résultat d'un travail extraordinaire. Elles ne comportent aucun filament, ni aucun gaz excité. J'ignore ce qui leur fournit cette source de lumière, mais elles peuvent rester allumées pendant cent mille ans ! Quant aux deux portes que vous avez passées en entrant, on estime qu'elles pourront être ouvertes normalement pendant cinq cent mille ans, après quoi elles seront déformées et ceux qui voudront entrer dans cet endroit devront les forcer. Les lampes se seront alors éteintes depuis quatre cent mille ans, et l'obscurité régnera en maître sur ces lieux. Et cela ne sera que le début d'une période de cent millions d'années...

Cheng Xin ôta le gant de sa combinaison pour tâter les caractères gravés dans la roche, puis elle s'adossa à la paroi et regarda, plongée dans ses pensées, les lampes accrochées aux murs. Elle se souvenait maintenant où elle avait déjà vu de telles lampes : sur la tombe de Rousseau, au Panthéon : une main tenant une torche sortait de la tombe. La lueur blafarde des lampes ne semblait pas être fournie par de l'électricité. C'était des petites étincelles agonisantes.

— Mon enfant, j'ai l'impression que tu n'aimes pas beaucoup parler, dit Luo Ji en s'approchant de Cheng Xin, avec une tendresse que cette dernière n'avait pas éprouvée depuis longtemps.

— Elle est toujours comme ça, dit AA.

— Moi, avant, j'aimais parler. Et puis j'ai oublié. Aujourd'hui, je suis redevenu une vraie pie. Mon enfant, j'espère que ça ne t'embête pas.

Distraite, Cheng Xin sourit :

— Non, pas du tout. C'est juste que... devant tout cela, je ne trouve pas de mots.

Et en effet : qu'y avait-il à dire ? La civilisation humaine avait été une course effrénée de cinq millénaires, elle n'avait eu de cesse

d'accélérer sa cadence, produisant des miracles qui donnaient à leur tour naissance à d'autres miracles. L'humanité avait paru un temps être investie de pouvoirs dignes des dieux, mais elle avait fini par comprendre que le pouvoir, le vrai, était entre les mains du temps. Il était plus difficile de laisser des traces dans un monde plutôt que de le fabriquer. Au crépuscule de la civilisation, tout ce qu'ils pouvaient faire, c'était reproduire ce que leurs premiers ancêtres avaient fait avant eux.

Graver dans la pierre.

Cheng Xin observa attentivement les informations gravées sur les parois. Tout commençait avec un bas-relief représentant une femme et un homme, peut-être pour montrer aux futurs explorateurs du lieu à quoi ressemblaient les membres de l'espèce humaine. Mais la manière dont ce couple était présenté différait de celle de la plaque de Pioneer, lancée dans l'espace pendant l'Ère Commune. Sur ce bas-relief, la femme et l'homme semblaient bien plus vivants, et apparaissaient davantage comme un Adam et une Ève. Derrière eux avaient été gravés des caractères pictographiques et cunéiformes, peut-être directement copiés à partir de pièces archéologiques anciennes. Maintenant, il était probable que plus personne n'en connaissait le sens. Et si c'était le cas, comment les faire comprendre aux extraterrestres qui viendraient plus tard en ce lieu ? Un peu plus loin, Cheng Xin reconnut un poème chinois. Du moins, c'est ce qu'elle supposa d'après la composition du texte, car elle ne reconnaissait aucun des caractères ; elle savait juste qu'ils avaient été tracés dans le style du grand sceau.

— C'est un extrait du *Shijing* – le *Classique des poèmes*, expliqua Luo Ji. Là-bas, ces inscriptions, ce sont des passages d'œuvres écrites par des philosophes grecs. Il faut marcher encore quelques dizaines de mètres avant de reconnaître des écritures familières.

Sous un texte gravé en lettres grecques, Cheng Xin reconnut dans un bas-relief un groupe de philosophes drapés dans leur robe qui discutaient dans une agora entourée de colonnes.

Cheng Xin eut une curieuse impression. Elle fit demi-tour, pour revenir au début de la paroi, mais elle ne trouva pas ce qu'elle cherchait.

— Tu cherches une pierre de Rosette ? demanda Luo Ji.

— Oui. N'y a-t-il donc aucun système d'aide à l'interprétation du contenu de ces informations ?

— Mon enfant, ce n'est que de la gravure sur pierre, pas un ordinateur. Comment pourrait-on graver un tel système ?

AA balaya les parois du regard, puis elle écarquilla les yeux en regardant Luo Ji :

— Vous voulez dire qu'ont été gravés ici des textes dont nous ignorons nous-mêmes la signification, avec l'espoir que des extraterrestres du futur pourront les déchiffrer ?

C'était la réalité. Dans un avenir lointain, si des découvreurs extraterrestres se retrouvaient réellement devant ces grands classiques de l'humanité gravés dans la pierre, ceux-ci connaîtraient le même destin que la plupart des grandes œuvres pictographiques et cunéiformes de l'Antiquité : "personne" ne serait en mesure de les comprendre. Peut-être qu'on n'espérait même pas que ces textes soient compris. Quand les bâtisseurs de l'endroit avaient pris conscience du pouvoir du temps, ils avaient cessé de croire qu'il resterait quoi que ce soit de la civilisation à une échelle de temps géologique. Luo Ji l'avait bien dit, ce n'était pas un musée.

Un musée est construit pour des visiteurs ; une pierre tombale, pour ceux qui l'ont bâtie.

Tous trois continuèrent à avancer, guidés par les claquements de la canne de Luo Ji sur le sol.

— Je viens souvent flâner par ici, pour réfléchir. Luo Ji s'arrêta et, avec sa canne, il désigna un bas-relief représentant un soldat de l'Antiquité en armure et muni d'une lance : Cette image évoque les conquêtes d'Alexandre le Grand : s'il avait continué un peu plus loin vers l'est, il aurait rencontré les Qin, à la fin de la période des Royaumes combattants. Que se serait-il passé ? Et à quoi ressemblerait le monde aujourd'hui ?

Ils avancèrent encore un peu, et Luo Ji leur désigna un nouveau pan de la paroi. À cet endroit, les sinogrammes gravés dans la paroi étaient tracés avec un style calligraphique allant du petit sceau à l'écriture des clercs.

— Nous voici arrivés à la dynastie des Han. La Chine a alors connu

deux sortes d'unification : une unification du territoire et une unification de la pensée. Est-ce que cela a été une bonne chose pour la civilisation humaine ? Si l'orthodoxie confucéenne n'était pas devenue hégémonique et si la multiplication des écoles de pensée entamée à la période des Printemps et Automnes avait perduré, que se serait-il ensuite passé ? Et à quoi ressemblerait le monde désormais ? Il dessina dans l'air un cercle avec sa canne : À chaque tournant de l'histoire correspondent une infinité de rendez-vous manqués.

— C'est comme la vie, murmura Cheng Xin.

— Oh, non non non, rétorqua Luo Ji en secouant vigoureusement la tête. En tout cas pas pour moi, je crois que je n'ai rien manqué, héhé. Il regarda Cheng Xin avec bienveillance : Mon enfant, as-tu l'impression d'avoir manqué beaucoup de choses ? Si oui, il ne faudra plus rien manquer dans le futur.

— Il n'y a pas de futur, intervint froidement AA. Elle se demandait si ce vieil homme n'était pas en train de perdre la tête.

Ils arrivèrent au bout du tunnel. En se retournant pour contempler cette pierre tombale souterraine, Luo Ji poussa un long soupir :

— Ah, et dire que ces choses conçues pour être conservées pendant cent millions d'années ne tiendront même pas un siècle...

— Qui sait ? Peut-être qu'une civilisation plate, issue d'un univers bidimensionnel, sera un jour capable de tout voir, dit AA.

— Héhé, tu as de l'imagination, petite, espérons... Regardez, c'est l'endroit où nous stockons les pièces, il y a trois salles de ce genre.

Cheng Xin et AA virent un nouvel espace, large et ouvert. L'endroit ressemblait moins à une salle d'exposition qu'à un entrepôt de stockage. Les reliques étaient rangées dans des caisses métalliques soigneusement empilées les unes sur les autres et identifiées par des étiquettes.

Luo Ji donna quelques coups de canne sur l'une des boîtes :

— Comme je vous l'ai déjà dit, ces objets ne sont pas les plus importants. Après tout, la plupart d'entre eux ont une durée de conservation inférieure à cinquante mille ans, quoique certaines statues puissent être préservées pendant un million d'années. Je vous déconseille toutefois d'emporter des statues. Elles ne seraient pas difficiles à déplacer en faible pesanteur, mais elles prendraient trop de

place... Bien, à présent, vous pouvez choisir ce qui vous fait plaisir.

AA regarda avec excitation les caisses autour d'elle :

— Je suggère que nous prenions surtout des peintures. Pour ce qui est des vieux manuscrits, personne ne sera en mesure de les lire.

Elle se rendit à proximité d'une caisse où elle pressa sur ce qu'elle pensait être un bouton. Mais la boîte ne s'ouvrit pas automatiquement et n'afficha aucune information. Cheng Xin avança à son tour, et souleva difficilement le couvercle. AA en sortit une peinture à l'huile.

— Les tableaux aussi sont volumineux, dit AA.

Luo Ji sortit un petit couteau et un tournevis d'un bleu de travail posé sur l'une des caisses et les leur donna en disant :

— C'est surtout le cadre qui prend de la place, il faut l'enlever.

AA s'empara du tournevis et commença à dévisser le cadre. Cheng Xin poussa un cri de surprise :

— Non !

C'était *La Nuit étoilée*, de Van Gogh.

La réaction de Cheng Xin ne s'expliquait pas uniquement par le caractère précieux de cette œuvre. Elle avait eu l'occasion de l'observer en vrai, quatre siècles plus tôt, à l'époque où elle avait rejoint l'Agence de renseignement planétaire. Un week-end, elle s'était rendue au Museum of Modern Art de Manhattan et y avait vu cette peinture. Ce qui l'avait le plus impressionnée, c'était la manière dont Van Gogh avait représenté l'espace. Dans son inconscient, l'espace avait une structure. Cheng Xin n'était pas spécialiste de physique théorique, mais elle savait que, selon la théorie des cordes, l'espace était une entité structurée par un nombre infini de vibrations émises par des cordes minuscules. Et Van Gogh avait peint ces cordes. Dans sa peinture, l'espace, de même que les montagnes, les champs, les maisons ou les arbres, tout était animé d'infimes vibrations. Et cette *Nuit étoilée*, qui l'avait tant marquée à l'époque, réapparaissait quatre cents ans plus tard sur Pluton.

— Dévissez les cadres, vous pourrez en prendre plus, continua Luo Ji, indifférent, en faisant tourner sa canne. Vous pensez peut-être que ces objets sont encore inestimables de nos jours, mais ils ne valent plus un sou désormais.

Alors, elles continuèrent à ôter de ces tableaux les cadres qui les

accompagnaient depuis parfois cinq siècles déjà, mais elles gardèrent les châssis pour éviter que les toiles ne se plient et que les peintures ne s'abîment. Elles firent de même avec bien d'autres peintures et, très vite, une grande pile de cadres vides s'entassa dans la salle. Luo Ji les rejoignit et posa la main sur une petite peinture.

— Celle-ci, laissez-la-moi, s'il vous plaît.

Cheng Xin et AA décalèrent la peinture, et la placèrent sur une caisse calée contre le mur, puis elles s'éloignèrent pour la regarder. Elles furent surprises de voir de quelle œuvre il s'agissait.

La Joconde.

Puis Cheng Xin et AA continuèrent leur travail de dévissage des cadres. AA chuchota :

— Il n'est pas bête, le vieux, il a pris la plus chère.

— Je ne crois pas que ce soit pour cette raison.

— Tu crois qu'il a aimé une fille qui s'appelait Mona Lisa ?

Assis à côté du tableau, Luo Ji caressait la vieille peinture d'une main en marmonnant :

— J'ignorais que tu étais là. Si je l'avais su, je serais venu te voir souvent.

En entendant sa voix, Cheng Xin leva la tête. Elle vit que les yeux de Luo Ji n'étaient pas dirigés vers le tableau, mais qu'il regardait droit devant lui, comme s'il fixait les abysses du temps. Elle ne sut si c'était une illusion, mais elle crut voir des larmes scintiller dans les profondes cavités de ses yeux.

Dans l'immense tombeau du sous-sol de Pluton, sous une lumière blafarde qui devait briller pendant cent mille ans, le sourire de Mona Lisa jouait avec les ombres. Ce sourire avait dérouté les hommes pendant neuf siècles et, en cet instant, il paraissait plus mystérieux et plus insaisissable encore, comme s'il contenait en même temps tout et rien, comme le dieu de la Mort approchant.

An 68 de l'Ère des Bunkers. Le système solaire en deux dimensions

Cheng Xin et AA transportèrent un premier lot d'objets jusqu'à la surface. En dehors d'une dizaine de peintures dont elles avaient retiré les cadres, elles avaient emporté deux chaudrons en bronze datant de la période des Zhou orientaux, et quelques vieux manuscrits. Sous une gravité normale de 1 g, elles n'auraient jamais pu être en mesure de les déplacer, mais grâce à la faible gravité plutonienne, cela ne leur demanda aucun effort. Une fois dans le sas, elles firent comme Luo Ji le leur avait exhorté : elles fermèrent d'abord la porte intérieure avant d'ouvrir celle qui menait à l'extérieur, ou bien elles et les objets auraient été soufflés par l'air qui se serait échappé du couloir. Lorsqu'elles eurent ouvert la porte extérieure, l'air du sas se transforma immédiatement sous l'effet du froid plutonien en une bourrasque de cristaux de glace. Elles crurent tout d'abord que les cristaux étaient illuminés par les projecteurs du *Halo* mais, une fois la bourrasque passée, elles constatèrent que les projecteurs du vaisseau étaient éteints. Une lumière venant de l'espace éclairait la terre de Pluton, projetant sur le sol blanc les longues ombres de l'appareil et de la stèle noire. Elles levèrent la tête et reculèrent aussitôt de deux pas, saisies par la surprise.

Dans l'espace, deux yeux les observaient.

Deux formes ovales scintillantes, qui ressemblaient à s'y méprendre à des yeux, à la sclère blanche ou jaune pâle et aux iris sombres.

— C'est Neptune et là, Ura... Oh, non, c'est Saturne ! fit AA en montrant le ciel.

Les deux géantes gazeuses avaient été bidimensionnalisées. Uranus se trouvait au-delà de l'orbite saturnienne, mais comme la planète se trouvait actuellement de l'autre côté du Soleil, c'était Saturne qui avait chuté la première dans la deuxième dimension. Les deux planètes, une fois bidimensionnalisées, auraient dû apparaître circulaires, mais vues

depuis Pluton, elles se présentaient au regard sous une forme ovale. Les deux géantes se révélèrent sous la forme de cercles concentriques. Neptune était divisée en trois cercles : le cercle extérieur constituait une magnifique boucle bleue qui paraissait être les cils ou l'ombre à paupières du grand œil – c'était l'atmosphère de la planète, composée d'hydrogène et d'hélium ; le second cercle était blanc cassé : le manteau neptunien, d'une épaisseur de vingt mille kilomètres, que les astronomes supposaient être un océan interne d'eau et d'ammoniac ; au centre, de couleur foncée, c'était le cœur de la planète, fait de roche et de glace et dont la masse était à peu près celle de la Terre. La structure bidimensionnalisée de Saturne était similaire, si ce n'est qu'elle n'était pourvue d'aucun anneau bleu dans le cercle extérieur. À l'intérieur de chaque cercle figuraient une quantité innombrable d'autres cercles plus petits qui dessinaient une composition exquise. À les regarder plus en détail, ces deux grands yeux ressemblaient davantage aux cernes de deux sections d'arbres fraîchement coupés. Autour des deux planètes se trouvaient une dizaine de formes plus petites : leurs lunes, elles aussi bidimensionnalisées. Un grand cercle était vaguement visible à l'extérieur de Saturne : ses anneaux. On pouvait encore voir le Soleil au loin. C'était toujours la même petite soucoupe ronde qui parsemait l'espace d'une lueur jaune et chétive, et qui permettait néanmoins d'appréhender l'immensité de la superficie des deux planètes bidimensionnalisées de l'autre côté du Soleil.

Mais celles-ci n'avaient plus aucun volume, leur épaisseur était nulle.

Sous la lueur de ces deux planètes, Cheng Xin et AA continuèrent à déplacer les objets le long de la piste d'atterrissage blanche, pour les embarquer à bord du *Halo*. La coque lisse et fuselée du vaisseau faisait penser à un grand miroir déformant, dans lequel les reflets des deux planètes étaient étirés en longues lignes gracieuses. Cette image n'était pas sans rappeler les gouttelettes et laissait une impression rassurante de solidité doublée de légèreté. Durant le voyage qui les avait menées jusqu'à Pluton, AA avait dit à Cheng Xin qu'elle croyait deviner qu'une bonne partie de la coque du *Halo* avait été conçue dans des matériaux à interaction forte. Une fois qu'elles furent proches du vaisseau, la porte inférieure s'ouvrit sans bruit. Elles empruntèrent l'échelle de

l'appareil pour monter dans la cabine y déposer les objets, puis elles ôtèrent leurs casques et reprirent une longue respiration dans ce petit espace douillet. Elles se sentaient mieux, c'est comme si elles étaient de retour chez elles. Sans qu'elles en aient peut-être conscience, le *Halo* était devenu leur foyer.

Cheng Xin demanda à l'IA du vaisseau si elle pouvait recevoir des informations de Neptune et Saturne. Elle venait tout juste de poser sa question que des fenêtres d'information dégringolèrent partout dans la cabine, comme une avalanche de couleurs menaçant de les engloutir. Elles repensèrent à la fausse alarme, déclenchée cent dix-huit ans plus tôt. Mais les images diffusées en ce temps-là avaient été pour la plupart issues de rapports de presse, or il semblait à présent que les médias et les journaux avaient disparu. La plupart des fenêtres ne comportaient d'ailleurs aucun contenu, seulement du flou. Certaines tressautaient violemment, mais la grande majorité offraient des gros plans sans aucune signification. Une petite partie toutefois débordait de couleurs vives et, emportées par des courants changeants, elles donnaient à voir des structures détaillées et complexes. Elles montraient peut-être les surfaces bidimensionnelles.

AA pria l'IA de filtrer les images et de ne laisser que les fenêtres présentant un contenu pertinent. L'IA leur demanda de quel genre d'informations elles avaient besoin et Cheng Xin répondit qu'elles souhaitaient obtenir toutes les informations concernant les cités spatiales. Une bonne partie des fenêtres disparut aussitôt et une dizaine d'entre elles apparurent en rang ordonné devant Cheng Xin et AA. L'une des fenêtres, qui avait été agrandie, se présentait au tout premier plan. L'IA expliqua qu'il s'agissait d'une image prise douze heures plus tôt de la cité Europe VI, dans l'archipel de Neptune. Cette cité, qui appartenait à l'origine à une combinaison d'autres cités, s'en était extraite après la proclamation de l'alerte. L'image était stable et le champ de vision, très large. La caméra était probablement positionnée au niveau de l'une des extrémités du plafond de la cité, permettant d'embrasser l'ensemble du regard.

L'électricité avait été coupée sur Europe VI, et seuls quelques faisceaux de lumière appartenant à des projecteurs éclairaient faiblement l'autre côté de la cité. Les trois soleils artificiels à fusion

nucléaire, suspendus au niveau de l'axe de la cité, étaient devenus des lunes, ne diffusant plus qu'une lueur froide et argentée. Leur utilité était de toute évidence d'éclairer la ville et non plus de lui fournir de la chaleur. La cité était de grande envergure, et sa structure était un ovale standard. Il existait de grandes différences entre l'architecture actuelle des bâtiments de la cité et celle de l'époque où Cheng Xin et AA étaient entrées en hibernation. Il était évident que le monde des Bunkers était devenu plus prospère, et les immeubles qu'il abritait n'étaient plus aussi uniformes que dans le passé : leur style architectural était maintenant bien plus varié, et tous avaient gagné en hauteur. Les sommets de plusieurs tours atteignaient presque l'axe de la cité. Les bâtiments arboricoles avaient fait leur retour. Ils étaient au moins aussi larges que sur Terre, mais les feuilles suspendues à leurs branches étaient plus denses. On pouvait imaginer sans peine la beauté et la splendeur de l'océan de lumières de la ville nocturne, mais celle-ci était en cet instant éclairé par un clair de lune glacial. Les bâtiments arboricoles paraissaient être de vrais arbres, dont les longues ombres donnaient l'impression aux autres bâtiments de la ville d'être des ruines splendides, tapies au cœur d'une gigantesque forêt.

La cité spatiale avait déjà cessé sa rotation et tout était en état d'apesanteur. Il flottait partout dans la ville une myriade d'objets solides, parmi lesquels des véhicules et même des bâtiments entiers.

Une volute ininterrompue de nuages flottait au niveau de l'axe de la cité, reliant les deux extrémités de la ville. L'IA du vaisseau dessina un rectangle sur l'image pour agrandir cette zone et ouvrit une nouvelle fenêtre. Cheng Xin et AA furent sous le choc : ces nuages noirs n'étaient autres qu'une foule d'êtres humains suspendus dans les airs ! Sous l'effet de l'apesanteur, ceux-ci s'étaient rassemblés. Certains se tenaient la main, formant une rangée régulière, mais la plupart flottaient de façon autonome. Ils avaient tous revêtu des casques et des vêtements épais, qui devaient certainement être des combinaisons spatiales. Déjà à l'époque où Cheng Xin était pour la dernière fois entrée en hibernation, il était difficile de distinguer les habits ordinaires des combinaisons spatiales légères. Tous étaient équipés

d'un sac pourvu d'un système de support de vie, qu'ils tenaient dans la main ou portaient sur le dos. Mais la plupart avaient ouvert la visière de leurs casques et il était possible de détecter une légère brise dans l'air, ce qui indiquait que l'atmosphère de la ville était toujours respirable. Beaucoup s'étaient regroupés près des soleils à fusion, peut-être autant pour profiter de leur lumière que de leurs rémanences de chaleur. Les rayons lunaires des trois astres perçaient à travers la foule, saupoudrant la cité d'ombres et de lumières chamarrées.

D'après les informations de l'IA du vaisseau, la moitié des six millions d'habitants d'Europe VI avaient déjà évacué la cité, par vaisseaux ou par capsules spatiales. Parmi les trois millions restants, certains n'avaient pas eu les moyens de fuir, mais la majorité d'entre eux avaient surtout compris qu'il n'y avait aucun espoir d'en réchapper. Et même si des vaisseaux parvenaient réellement à échapper de la zone en train d'être bidimensionnalisée pour rejoindre l'espace lointain, l'absence d'écosystème autorégénératif ne leur permettrait pas de subsister longtemps à bord. Posséder un vaisseau interstellaire équipé de ce type d'écosystème était un privilège rare. Les humains avaient donc choisi d'attendre de rendre leur dernier soupir dans un lieu familier.

Le son de la retransmission était activé, mais on n'entendait aucun bruit. Le nuage humain et la ville étaient plongés dans le silence. Tous les regards convergeaient dans une même direction : une zone analogue à toutes celles de la cité, traversée de rues entrecroisées et occupée par des blocs d'immeubles compacts : elle n'avait rien de particulier. Ils attendaient. Dans la clarté froide et aqueuse des soleils argentés, les visages dans la foule étaient d'une pâleur fantomatique. Cheng Xin repensa à cette aube sanglante qui s'était levée sur le continent australien cent vingt-six ans plus tôt. Comme à ce moment-là, Cheng Xin eut la sensation de regarder une fourmilière depuis une certaine hauteur. L'amas de nuages noirs d'humains ressemblait à un nid de fourmis grouillantes.

Un hurlement déchira soudain le silence. Au niveau de l'équateur de la cité, là où étaient dirigés tous les regards, apparut brusquement un point lumineux, comme un rayon de soleil tombant sur une maison noire par une fissure dans le toit.

C'était l'endroit où aurait lieu le premier contact entre l'espace en deux dimensions et la cité Europe VI.

Le point de lumière se dilata rapidement, jusqu'à devenir un ovale brillant. L'éclat qu'il projetait fut découpé en piliers de lumière par les immenses bâtiments environnants qui illuminèrent le nuage humain regroupé dans l'axe central. À cet instant, Europe VI parut être un énorme paquebot touché par le fond, prêt à sombrer dans un océan bidimensionnel. Comme l'eau dans un navire sur le point de couler, la surface bidimensionnelle s'engouffra rapidement sur le pont et tout ce qui se trouva sur son chemin fut en un instant bidimensionnalisé. Les bâtiments furent taillés de façon nette par la surface bidimensionnelle grimpante, et ils s'élargissaient à mesure qu'ils rejoignaient la deuxième dimension. Le sol de la cité ne composait qu'une infime partie de la cité globale, et la plupart des édifices se déployèrent donc loin, bien au-delà de l'ovale bidimensionnalisé. Sur cette surface en train de s'élever et de s'étendre, les couleurs chamarrées et les structures complexes se répandaient en un éclair dans toutes les directions, comme si la surface bidimensionnelle était une lentille à travers laquelle on pouvait observer d'énormes créatures colorées en train de galoper. Comme il y avait encore de l'air dans la cité spatiale, on entendait les bruits de l'effondrement du monde tridimensionnel dans la deuxième dimension. Des bruits de fracas, clairs et déchirants, comme si l'ensemble des bâtiments et la cité elle-même étaient une délicate sculpture de verre passant sous un rouleau compresseur.

À mesure que la surface bidimensionnelle gagnait du terrain, le nuage humain commença à se mouvoir dans la direction opposée, comme un rideau tiré lentement par une main invisible. Cheng Xin eut l'impression de voir un vol d'oiseaux composé de millions d'individus se déplacer comme une seule et même entité vivante, et se métamorphoser sans trêve dans un ciel crépusculaire.

La surface bidimensionnelle eut tôt fait d'engloutir un tiers de la cité, et elle se mit à scintiller frénétiquement, sans que cela gêne son ascension. Elle se rapprochait déjà de l'axe d'Europe VI. Certains individus commencèrent à chuter dans la surface, peut-être en raison d'une avarie des propulseurs de leurs combinaisons spatiales ou tout simplement parce qu'ils avaient abandonné la fuite. Comme des

gouttes d'encre colorée perlant à la surface de l'eau, ils se propageaient aussitôt à son contact, devenant des êtres bidimensionnels à l'allure insolite. Sur une image agrandie par l'IA, Cheng Xin et AA purent voir un couple enlacé se laissant tomber dans la surface bidimensionnelle. Une fois aplatis dans la deuxième dimension, ils se retrouvèrent côte à côte, leur posture était toutefois incongrue, comme s'ils avaient été dessinés maladroitement par un enfant ignorant tout des principes de la perspective. Une mère prête à sombrer brandit un enfant au bout de ses bras pour que celui-ci puisse vivre une microseconde de plus, puis leurs corps se gravèrent en des figures vivantes sur cette gigantesque peinture. La surface bidimensionnelle continuait à s'élever, et la "pluie d'hommes" se fit peu à peu plus dense. L'image figée d'une foule compacte émergea à la surface. La plupart d'entre eux paraissaient vouloir se diriger vers les frontières de la cité.

Quand la surface bidimensionnelle gagna l'axe central, la majorité des humains encore vivants s'étaient pressés de l'autre côté de la ville. La moitié d'Europe VI était bidimensionnalisée, et la superficie visible de la surface bidimensionnelle était à son maximum. En levant la tête, on ne voyait déjà plus cette cité familière de l'autre face, mais un terrible ciel en deux dimensions qui continuait à comprimer le monde tridimensionnel d'Europe VI. Il n'était déjà plus possible de s'échapper par la sortie du pôle nord. La foule se rassembla alors près de l'équateur où se trouvaient les trois issues de secours. Des multitudes d'humains en apesanteur s'entassaient au niveau des sorties.

L'espace bidimensionnel passa à travers l'axe et avala les trois soleils en fusion de la cité, mais la lumière émise par la bidimensionnalisation rendit le monde plus brillant qu'il ne l'avait jamais été.

Il y eut un sifflement sourd : l'air de la cité s'échappait vers l'espace. Les trois issues de secours de l'équateur étaient maintenant entièrement ouvertes, chacune d'entre elles faisant la taille d'un terrain de football. Elles menaient directement vers l'espace encore tridimensionnel de l'extérieur de la cité.

L'IA du *Halo* poussa une nouvelle fenêtre au premier plan : une image d'Europe VI prise de l'extérieur. La portion bidimensionnalisée

de la cité se déployait le long d'un plan invisible, tandis que celle encore en trois dimensions en son centre paraissait en comparaison minuscule, comme le dos d'une baleine émergeant à peine de la surface des eaux. Trois nuages de fumée noire s'élevèrent depuis la cité et furent dispersés dans l'espace : la foule d'êtres humains soufflée par les vents furieux provoqués par l'air qui s'échappait par les portes. Cette île solitaire dans un océan en deux dimensions continuait de s'écouler et de se corroder et, en moins de dix minutes de temps, la cité spatiale Europe VI fut entièrement bidimensionnalisée.

À l'image se déployait le panorama complet de la ville en deux dimensions. Il était devenu difficile de déterminer sa superficie totale, tant elle devait être immense. Mais c'était une ville morte, ou bien, aurait-on pu dire, le plan d'une ville à l'échelle 1:1. Sur cette somptueuse carte se reflétaient tous les détails de la ville, jusqu'à la plus petite vis, la plus petite fibre, le plus petit acarien, la plus petite bactérie. Tout y était reproduit à l'identique. Le degré de précision de la peinture était de l'ordre de l'atome. Chaque atome du monde tridimensionnel était projeté avec une régularité mécanique sur sa position relative dans l'espace bidimensionnel. L'un des principes immuables de cette reproduction était celui de la non-superposition : aucun détail ne devait en cacher un autre. Tous les éléments, sans exception, apparaissaient côte à côte. Ici, la complexité remplaçait la grandeur. Il n'était pas aisé de lire et d'interpréter ce plan, bien qu'on puisse reconnaître sans peine le tracé global de la ville et sa structure macroscopique, comme les bâtiments arboricoles qui ressemblaient toujours à des arbres en deuxième dimension. Mais tout était devenu gigantesque et difforme. Il était presque impossible de deviner la forme tridimensionnelle originale de ces figures bidimensionnelles, mais on pouvait être sûr qu'un logiciel de traitement d'image suffisamment performant y serait parvenu sans peine.

Dans la fenêtre d'information, on pouvait encore apercevoir au loin deux autres cités spatiales bidimensionnalisées. Elles ne diffusaient déjà plus aucune lumière. Ces deux villes paraissaient être des continents plats flottant sur un océan d'encre, qui se dévisageaient d'un bout à l'autre de cette surface invisible. Mais l'image – peut-être saisie par un drone situé au-dessus de la cité – commençait elle aussi à

sombrer et, très vite, n'apparut plus sur l'image qu'Europe VI.

Près d'un million de personnes étaient parvenues à s'échapper d'Europe VI par les sorties de secours. Glissant à présent avec l'espace tridimensionnel dans la deuxième dimension, ils tombaient à la manière de fourmis emportées par des cascades invisibles. Cette impétueuse pluie d'humains s'éparpilla sur la surface, démultipliant le nombre de formes humaines sur la ville bidimensionnelle. Ils occupaient une large superficie, mais paraissaient toujours minuscules par comparaison avec les immenses bâtiments bidimensionnalisés. Ils représentaient des symboles à forme vaguement humaine reproduits sur une carte de géant.

Dans l'image de l'espace en trois dimensions apparurent de nombreux autres objets : les vaisseaux et les capsules ayant décollé plus tôt d'Europe VI. Leurs moteurs à fusion opéraient à puissance maximale, mais cela ne suffisait pas à les prémunir de leur chute inexorable vers la surface bidimensionnelle. L'espace d'un instant, Cheng Xin eut l'impression que les longues flammes bleues crachées par les tuyères des moteurs étaient en mesure de transpercer la surface sans épaisseur de la ville, mais les jets de plasma furent les premiers à être engloutis. En ces endroits, les bâtiments bidimensionnalisés furent distordus par les flammes. Peu de temps plus tard, ce fut au tour des vaisseaux et des capsules de rejoindre la "carte". Suivant le principe de la non-superposition, les éléments déjà bidimensionnalisés s'écartèrent pour leur laisser de la place, comme des rides d'eau à la surface d'un étang.

La caméra continuait à plonger vers la surface. Les yeux de Cheng Xin étaient rivés sur la cité. Elle cherchait à y déceler un mouvement, une trace de vie. Mais ses efforts furent vains. En dehors de la déformation des bâtiments par les flammes, la cité spatiale était inerte. Les corps humains étaient immobiles, et aucun indice de vie n'était détectable.

C'était un monde mort, une peinture morte.

La caméra continuait à descendre en direction d'un corps bidimensionnalisé, dont l'un des membres emplît bientôt l'image, puis les fibres de ses muscles. Peut-être n'était-ce qu'une illusion, mais Cheng Xin crut voir du sang s'écouler dans ses vaisseaux en deux

dimensions, mais cela ne dura qu'un instant, car l'image s'évanouit aussitôt.

Cheng Xin et AA commencèrent leur deuxième voyage vers le musée pour aller récupérer les pièces antiques. Après avoir été témoins de la bidimensionnalisation des deux cités, leur mission leur parut perdre le peu de sens qu'elle possédait encore. Elles avaient compris que le processus de bidimensionnalisation suffirait à préserver la plupart des informations du monde tridimensionnel. Et même si des informations devaient être perdues, elles le seraient à l'échelle atomique.

En raison du principe de non-superposition, les pièces du musée plutonien ne se mêleraient pas à la strate de la planète et les informations que représentaient les objets seraient préservées. Mais elles se devaient de mener à bien cette dernière mission. Comme l'avait dit Cao Bin, il valait mieux avoir quelque chose à faire plutôt que de rester inactif.

En sortant du vaisseau, elles s'aperçurent que les deux planètes bidimensionnalisées étaient encore suspendues dans les airs, mais qu'elles s'étaient fortement assombries, rendant par contraste éclatant un nouveau cordon de lumière apparu au-dessus de Saturne et de Neptune. Cette ligne, formée d'innombrables points indépendants, traversait horizontalement l'intégralité du ciel, comme un collier autour du système solaire.

— Est-ce la ceinture d'astéroïdes ? demanda Cheng Xin.

— Probablement. Ce sera ensuite au tour de Mars, dit AA.

— Non, Mars est maintenant de l'autre côté du Soleil.

Cette phrase une fois prononcée, toutes deux firent le silence. Elles détournèrent leur regard du collier d'astéroïdes et se dirigèrent, muettes, vers la stèle noire.

La Terre était la prochaine.

Dans la grande salle du musée, elles virent Luo Ji qui avait rassemblé pour elles une pile d'objets à emporter. Parmi ceux-ci se trouvaient quelques rouleaux de peinture chinoise. AA déroula l'un d'entre eux : *La Fête de Qingming au bord de la rivière*, annonça-t-elle d'une voix légère. Ni Cheng Xin ni elle n'étaient plus grisées par la

contemplation de ces œuvres si précieuses. Devant l'anéantissement spectaculaire qui s'opérait à l'extérieur, ce n'était rien d'autre qu'une vieille peinture. Lorsque des explorateurs futurs auraient l'occasion d'observer cet immense tableau que serait devenu le système solaire, ils auraient bien du mal à croire que ce rouleau de vingt-quatre centimètres de large sur cinq mètres de long ait pu un jour avoir une quelconque valeur.

Cheng Xin et AA invitèrent Luo Ji à les rejoindre sur le *Halo*. Ce dernier répondit qu'il aimerait bien aller y jeter un coup d'œil et il alla chercher sa combinaison. Il bénéficiait ici d'une confortable annexe de vie, imaginée à l'origine pour les employés du musée. L'intérieur était pourvu de tous les derniers équipements et n'était clairement pas destiné à perdurer plusieurs millénaires.

Lorsque tous trois passèrent la porte de la stèle, les bras chargés des caisses emplies d'œuvres d'art, ils furent accueillis par le spectacle de la Terre en train d'être bidimensionnalisée.

C'était la première planète tellurique à chuter en deuxième dimension. Contrairement à Neptune et Saturne, la Terre comportait des "cernes" plus visibles et plus raffinés. Son manteau jaune tirait graduellement vers le rouge sombre de son noyau composé de fer et de nickel, mais sa superficie totale était bien inférieure aux deux autres planètes.

Contrairement à ce qu'on aurait pu imaginer, ils ne virent pas une seule nuance de bleu.

— Et nos océans ? demanda Luo Ji.

— Sans doute dans l'anneau le plus extérieur... L'eau en deux dimensions est presque entièrement transparente, on ne la voit pas, dit AA.

Tous trois poussèrent leurs caisses et continuèrent à se diriger sans un mot vers le *Halo*. La tristesse ne les avait pas encore frappés, tout comme on ne sent pas immédiatement la douleur d'un coup de couteau.

Mais la planète Terre révéla ses merveilles : à ses confins, apparut peu à peu un cercle blanc. Tout d'abord à peine visible, il devint vite éblouissant. Immaculée et sans imperfection, sa texture ne semblait toutefois pas uniforme. Il paraissait composé d'une infinité de grains

blancs.

— Regardez, voilà nos océans ! s'écria Cheng Xin.

— Oui, l'eau a été congelée par l'espace bidimensionnel, ajouta AA. Il doit y faire une température glaciale.

— Oh... Luo Ji voulut caresser sa barbe, mais sa main se heurta à son casque.

Ils chargèrent leurs caisses sur le *Halo*. Cheng Xin et AA eurent la surprise de constater que Luo Ji paraissait très familier du vaisseau. Il avança à l'intérieur de l'habitacle et se rendit sans avoir besoin des instructions des deux femmes jusqu'à la soute de l'appareil. L'IA le reconnut et obéit aux ordres qu'il lui donna. Quand tout fut correctement rangé, ils retournèrent dans les quartiers de vie du vaisseau et Luo Ji demanda à l'IA de lui préparer une tasse de thé. Un petit robot que Cheng Xin et AA n'avaient jamais vu surgit pour la lui apporter.

Cheng Xin exigea de l'IA qu'elle lui communique des informations de la Terre, mais celle-ci répondit qu'elle n'avait reçu que très peu de transmissions audio et vidéo en provenance de la planète et qu'elle ne parvenait pas à identifier leur contenu. Les quelques fenêtres qui s'ouvrirent dans la pièce où ils se trouvèrent permirent de le confirmer : il s'agissait d'images floues issues de caméras déjà hors de contrôle. L'IA ajouta qu'elle pouvait fournir une image de la Terre capturée par un système de surveillance des vaisseaux. Elle ouvrit une nouvelle fenêtre de grande taille, où l'image était intégralement occupée par la Terre en deux dimensions.

Tous trois furent saisis par un sentiment d'irréalité. Un instant, ils se demandèrent même si l'IA n'avait pas elle-même créé une image de toutes pièces.

— Mon Dieu, mais qu'est-ce que c'est ? cria AA avec surprise.

— La Terre, il y a sept heures. L'image a été prise depuis une distance de cinquante unités astronomiques avec un grossissement angulaire de quatre cent cinquante fois.

Ils examinèrent en détail cette image holographique de la Terre saisie par un télescope. L'image de la Terre bidimensionnalisée était très nette, et les trois "cernes" affichaient une surface encore plus dense que ce qu'ils avaient vu précédemment. La planète avait peut-

être déjà fini de sombrer, car elle devenait peu à peu plus sombre. Ils restèrent stupéfaits devant les océans congelés en deux dimensions : dans ce cerne blanc et glacé qui encerclait la Terre, ils purent discerner les graines dont ils avaient plus tôt supposé l'existence. C'était... des flocons de neige ! Des flocons d'une taille inconcevable. Cela ne pouvait pas être autre chose, tous de forme hexagonale, mais aux dendrites uniques. Cristallins et translucides, ils étaient d'une beauté inexprimable. Pouvoir observer des flocons de neige à une distance de cinquante unités astronomiques était en soi une expérience irréaliste et le fait que ces super-flocons étaient alignés côte à côte, sans se superposer, rajoutait à cette scène incroyable. C'était comme des représentations artistiques de flocons de neige, puissamment décoratifs, qui faisaient passer ces océans glacés bidimensionnels pour une œuvre d'art scénique.

— Quelle taille ont ces flocons ? demanda AA.

— Leur diamètre est compris entre quatre et cinq mille kilomètres, répondit l'IA de sa voix sempiternellement monocorde. Elle n'était pas dotée de la capacité de s'émerveiller.

— Ils sont encore plus larges que la Lune ! soupira Cheng Xin, époustoufflée.

L'IA ouvrit encore quelques fenêtres. Chacune montrait un agrandissement d'un flocon différent. Sur ces images, l'échelle était perdue. Chaque flocon paraissait être un petit esprit passé au microscope, et prêt à se changer en goutte d'eau dès qu'une main l'aurait attrapé.

— Oh...

Luo Ji parvint cette fois à se caresser la barbe.

— Comment se sont-ils formés ? demanda AA.

— Je ne sais pas. Je n'arrive pas à réunir suffisamment d'informations sur la cristallisation de polymères dans l'espace, répondit l'IA.

Dans le monde tridimensionnel, les flocons naissaient en suivant les lois de la cristallogenèse. Théoriquement, ces lois ne limitaient pas la taille des flocons. Dans le passé, on avait par exemple découvert sur Terre un flocon ayant un diamètre de trente-huit centimètres.

Nul ne connaissait le fonctionnement de la cristallogenèse dans le

monde bidimensionnel, mais il semblait pouvoir permettre la formation de polymères ayant un diamètre de cinq mille kilomètres.

— Il y a de l'eau sur Neptune et sur Saturne, et l'ammoniac peut aussi former des cristaux. Pourquoi n'y voit-on pas de grands flocons ? demanda Cheng Xin.

Une nouvelle fois, l'IA ne donna aucune réponse.

Luo Ji plissa les yeux et admira le paysage de la Terre bidimensionnelle :

— Je trouve ça très bien que les océans aient formé ces flocons. La Terre est la seule à pouvoir se parer d'un tel collier.

— J'aimerais tant savoir ce que sont devenues les forêts, les prairies, et puis aussi ces villes anciennes... murmura lentement Cheng Xin.

Le chagrin les frappait enfin. AA se mit à sangloter ; Cheng Xin détourna son regard des océans-flocons de la Terre, ses yeux étaient gorgés de larmes ; Luo Ji secoua la tête, poussa un soupir et continua à boire son thé. Leur tristesse était tempérée par le fait que ce monde auquel il manquait une dimension serait leur ultime foyer à eux aussi.

Ils demeureraient à jamais sur le même plan que leur planète mère.

Le cœur lourd, ils entreprirent un troisième voyage pour charger des pièces dans le vaisseau. Ils sortirent du *Halo*, et découvrirent en levant les yeux au ciel que les trois planètes en deux dimensions – Neptune, Saturne et la Terre – étaient devenues énormes. La ceinture d'astéroïdes elle aussi était devenue plus large. Cela ne pouvait être une hallucination. Ils interrogèrent l'IA, qui leur donna la réponse suivante :

— Le système de navigation a détecté une division du référentiel de navigation du système solaire. Le premier référentiel de navigation est le même qu'avant. Ses repères sont : le Soleil, Mercure, Mars, Jupiter, Uranus et Pluton, ainsi qu'une partie de la ceinture d'astéroïdes et de la ceinture de Kuiper, qui correspondent tous à des repères identifiables ; le deuxième référentiel a fait l'objet d'une très grande variation : Neptune, Saturne, la Terre et une autre partie de la ceinture d'astéroïdes ont perdu leur fonction de repères de navigation. Le premier référentiel de navigation est en train de se déplacer vers le

second référentiel, ce qui provoque le spectacle que vous observez à présent.

Dans les autres directions de l'espace apparurent devant le fond d'étoiles un grand nombre d'objets en mouvement. Certains parmi eux diffusaient une lumière bleutée et traînaient de longues flammes à leurs poupes : les vaisseaux qui tentaient de fuir le système solaire. Certains d'entre eux traversaient une zone spatiale très proche de là où Cheng Xin, AA et Luo Ji se trouvaient. Leurs moteurs opérant à pleine puissance projetaient des silhouettes mouvantes sur le sol, mais aucun ne daignait vouloir atterrir sur Pluton.

Mais il était impossible de s'échapper de la zone d'effondrement dimensionnel. L'IA l'expliqua en termes imagés : l'espace en trois dimensions du système solaire était un grand tapis tiré par une main invisible vers un gouffre bidimensionnel, et ces engins en fuite n'étaient que des insectes rampant lentement à sa surface. Ils ne pourraient guère prolonger leur existence éphémère.

— Allez-y, prenez-en encore quelques-uns. Je vous attendrai ici, je n'ai pas envie de manquer ça, fit Luo Ji.

Cheng Xin et AA savaient de quoi il parlait : cette dernière scène qu'elles avaient peur d'affronter.

De retour dans la grande salle souterraine, elles rassemblèrent encore grossièrement quelques caisses, sans avoir le cœur à les choisir. Cheng Xin voulut emporter un crâne d'homme de Neandertal, mais AA le jeta dans un coin.

— Il y aura bien assez de crânes dans la peinture, se justifia-t-elle.

Cheng Xin se dit qu'AA avait raison. Les premiers Néandertaliens n'étaient après tout vieux que de quelques centaines de milliers d'années. Selon les prévisions les plus optimistes, le système solaire bidimensionnalisé n'accueillerait ses premiers explorateurs que dans plusieurs millions d'années et, à "leurs" yeux, Néandertaliens et hommes modernes appartiendraient à la même époque. En observant les autres antiquités, Cheng Xin se sentit découragée. Pour elle, comme pour les visiteurs du futur, rien ne compterait autant que ce monde réel en passe d'être entièrement détruit.

Elles jetèrent un dernier coup d'œil à la grande salle sombre, saisirent quelques ultimes objets et remontèrent. Sur sa toile, Mona

Lisa regarda s'éloigner leurs silhouettes, esquissant son sourire mystérieux et funeste.

Une fois de retour à la surface, elles virent qu'une autre planète en deux dimensions avait fait son apparition dans le ciel – Mercure (Vénus était de l'autre côté du Soleil). Elle était bien plus petite que la Terre, mais les rayons qu'elle émettait, maintenant que son processus de bidimensionnalisation était tout juste terminé, ne la rendaient pas moins éblouissante.

Après avoir chargé les objets à bord du vaisseau, Cheng Xin et AA sortirent. Luo Ji, appuyé sur sa canne, leur lança :

— Ça ira comme ça. Contentez-vous de ces pièces, en prendre plus n'aurait aucun sens.

Elles étaient du même avis et décidèrent de se tenir elles aussi debout sur le plancher de Pluton, attendant avec Luo Ji la plus grandiose scène à venir : la bidimensionnalisation du Soleil.

Pluton et le Soleil étaient séparés par une distance de quarante-cinq unités astronomiques. Tous deux se trouvant dans un même espace tridimensionnel en train de chuter dans la deuxième dimension, leur distance ne changea pas. Mais une fois que le Soleil fut entré en contact avec la surface bidimensionnelle, il cessa de se mouvoir, tandis que Pluton continuait à suivre tout l'espace tridimensionnel alentour en amorçant sa chute vers la deuxième dimension. La distance entre Pluton et le Soleil commença donc à se réduire rapidement.

Au moment où la bidimensionnalisation du Soleil commença réellement, il était déjà impossible de discerner le moindre détail à l'œil nu. On ne constata qu'une augmentation soudaine de la luminosité de cet astre lointain. Ce deuxième phénomène était provoqué par son extension, à mesure qu'il rejoignait la surface bidimensionnelle. De loin, on croyait assister à une dilatation de l'étoile. À cet instant, l'IA du *Halo* activa une grande fenêtre d'information à l'intérieur du vaisseau. Y figurait une image holographique du Soleil saisie par un télescope. Mais tandis que Pluton se rapprochait dangereusement du Soleil, il fut bientôt possible de contempler à l'œil nu ce spectacle sans pareil.

Sitôt le Soleil fut-il entré en contact avec la surface

bidimensionnelle que la partie chutée à l'intérieur de celle-ci se déploya rapidement de façon circulaire. Bientôt, le diamètre du Soleil aplani dépassa celui du Soleil en trois dimensions. Ce ne fut l'affaire que d'une trentaine de secondes environ. En se fondant sur le rayon du Soleil, égal à sept cent mille kilomètres, on pouvait en déduire que les bords du Soleil bidimensionnel se déployaient à un rythme de vingt mille kilomètres par seconde. À force de s'étendre, le Soleil forma un gigantesque océan de feu sur la surface bidimensionnelle, tandis que son disque continuait à sombrer au milieu de cette étendue rouge sang.

Quatre siècles plus tôt, sur le pic où avait été bâtie la base Côte rouge, Ye Wenjie avait elle aussi contemplé un coucher de soleil, à l'orée de ses derniers instants de vie. Son cœur avait palpité avec peine, comme une corde de luth prête à se briser. Une brume noire avait peu à peu émergé devant ses yeux, tandis que dans le ciel de l'ouest le couchant semblait fondre dans une mer de nuages. Alors que les rayons du jour paraissaient s'unir à la mer argentée, le Soleil avait fissuré les nuages et sa clarté s'était répandue dans le ciel, l'illuminant d'une magnifique couleur rouge sang. Elle y avait vu le crépuscule de l'humanité.

À présent, le Soleil fondait véritablement, et son sang se répandait sur la surface bidimensionnelle. C'était le dernier des crépuscules.

Au loin, sur le sol de la piste d'atterrissage, se souleva une épaisse nappe de vapeur blanche. L'azote et l'ammoniac solides de Pluton commençaient à se sublimer, et sa fine atmosphère dispersait la lumière du Soleil. Le ciel n'était plus une étendue noire, il se teintait d'un soupçon de violet pâle.

Au moment où le Soleil du monde en trois dimensions se coucha, celui de la surface bidimensionnelle se leva. L'étoile aplatie rayonnait encore sur la surface bidimensionnelle et ce nouveau système solaire accueillit son premier rayon de soleil. Les faces de quatre planètes bidimensionnalisées – Neptune, Saturne, la Terre et Mercure – faisant face au Soleil s'illuminèrent, mais seuls leurs confins arqués unidimensionnels purent recevoir ces rayons. Les majestueux flocons de neige qui encerclaient la Terre fondirent sous l'effet de cette chaleur, générant une vapeur blanche qui fut soufflée par les vents

solaires de la peinture vers l'espace bidimensionnel. Une partie de cette vapeur absorba des rayons du Soleil et la Terre sembla se parer d'une longue toison d'or.

Une heure plus tard, le Soleil avait entièrement sombré dans la surface bidimensionnelle.

Depuis Pluton, le Soleil avait l'air d'un gigantesque ovale. En comparaison, les planètes passaient pour des fragments minuscules. Contrairement à celles-ci, le Soleil ne présentait pas de “cernes” visibles, mais il était divisé en trois anneaux concentriques. Le noyau autour duquel se trouvaient ces anneaux était si étincelant qu'on n'en distinguait pas clairement les détails : il correspondait probablement à la zone de fusion de l'étoile originelle ; le large anneau autour du cœur correspondait sans doute à la zone de radiation. C'était un océan bidimensionnel bouillonnant et rutilant, où des structures de forme cellulaire naissaient, disparaissaient, se scindaient et s'assemblaient à une vitesse étourdissante. Si l'observation partielle de cet océan de feu donnait une sensation angoissante de chaos, une vue plus large le faisait paraître merveilleusement ordonné. À l'extérieur de cet anneau, c'était la zone convective, qui paraissait ne pas avoir beaucoup changé par rapport à celle du Soleil tridimensionnel. Cette région utilisait la convection de la matière stellaire pour transmettre de la chaleur à l'espace bidimensionnel, mais il n'y régnait pas le même chaos que dans la zone radiative. De nombreuses boucles de convection en forme d'anneaux réguliers, à la taille et à la forme presque identiques, se formaient les unes après les autres, dans un ordre précis. L'anneau le plus externe correspondait à l'atmosphère solaire. Des courants dorés jaillissaient depuis les frontières circulaires du Soleil, esquissant un grand nombre de protubérances solaires bidimensionnelles, qui ressemblaient à des danseurs lents, performant à leur guise des millions de chorégraphies, toutes différentes. Certains de ces “danseurs” s'échappaient même du Soleil pour aller s'ébattre plus loin, dans l'espace bidimensionnel.

— Le Soleil est-il encore vivant, là-bas ? demanda AA.

Elle exprimait un espoir qu'ils partageaient tous trois. En secret, ils priaient pour que le Soleil continue à illuminer la toile du système solaire, même si celle-ci était déjà sans vie.

Mais leur espoir fut vite déçu.

Le Soleil en deux dimensions s'assombrit. La lumière de son noyau diminua brusquement et il fut bientôt si sombre que l'on pouvait voir les structures circulaires à l'intérieur ; la zone radiative s'obscurcit à son tour : ses bouillonnements s'apaisèrent pour devenir de simples tortillements visqueux ; les boucles de la zone convective se déformèrent et se rompirent, jusqu'à disparaître totalement ; les danseurs dorés et gazeux de l'anneau externe se flétrirent comme des feuilles mortes, perdant toute vitalité. On pouvait au moins être sûr d'une chose : la gravité existait encore dans l'Univers bidimensionnel, car les protubérances solaires qui ondoyaient dans l'espace, ayant perdu le soutien des rayons, furent tirées vers le bas par la gravité solaire. Les "danseurs" se soumirent à la pesanteur et s'écroulèrent l'un après l'autre sans force, jusqu'à ce qu'enfin l'atmosphère solaire se métamorphose en un anneau plat aux bordures de l'astre. Suivant l'extinction du Soleil, les arcs illuminés des planètes bidimensionnelles s'obscurcirent eux aussi et la toison terrestre formée par les océans sublimés perdit son éclat d'or.

Tout dans le monde tridimensionnel mourut lors de ce grand effondrement dans la deuxième dimension. Rien ne survécut dans cette peinture sans épaisseur.

L'Univers bidimensionnel possédait peut-être son propre soleil, ses propres planètes, et ses propres formes de vie. Mais si c'était le cas, elles naissaient et évoluaient selon une mécanique bien différente.

Alors que leur attention était portée sur le processus de bidimensionnalisation du Soleil, Vénus et Mars chutaient à leur tour dans la surface à deux dimensions, mais ce spectacle semblait bien fade en comparaison de celui du Soleil. La structure en trois cernes de Mars et Vénus rappelait celle de la Terre. Aux extrémités de Mars se dessinaient des régions ciselées : celles où les strates géologiques de la planète renfermaient de l'eau. Cette vision tendait à faire croire que le sous-sol de Mars possédait bien plus d'eau que tout ce que les hommes avaient jamais imaginé. Après un moment, cette eau devint à son tour d'un blanc opaque, mais il ne se forma aucun flocon. Des flocons

géants apparurent en revanche aux marges de Vénus, mais en nombre bien plus réduit que sur la Terre, et de couleur jaune, ce qui suggérait qu'il ne s'agissait pas de cristaux d'eau. Peu de temps plus tard, le reste de la ceinture d'astéroïdes fut bidimensionnalisé, parachevant le collier qui encerclait déjà la moitié du système solaire.

À ce moment, des flocons de neige apparurent aussi sur Pluton – des petits flocons, qui perlaient du ciel violet pâle au-dessus de la planète naine. L'azote et l'ammoniac sublimés lors de la bidimensionnalisation du Soleil s'étaient transformés en flocons à cause de la chute brutale de la température causée par l'extinction du Soleil. La neige tombait de plus en plus fort et forma vite une couche épaisse qui s'accumula au sommet de la stèle et du *Halo*. Bien qu'il n'y ait aucun nuage, la densité des flocons dansants troubla le ciel de Pluton. Le Soleil et les planètes bidimensionnalisés se brouillèrent derrière un rideau de neige. Un instant, le monde parut plus petit.

— N'avez-vous pas l'impression que nous sommes rentrés chez nous ? lança AA en décrivant avec les bras des cercles sous la neige.

— Oui, c'est précisément ce que j'étais en train de me dire, approuva Cheng Xin d'un signe de tête.

À l'instar d'AA, elle s'était imaginé que la neige n'appartenait qu'à la Terre. Les grands flocons apparus à ses extrémités n'avaient fait que renforcer cette sensation. Aussi, les chutes de neige dans ce monde glacial aux confins du système solaire leur apportèrent-elles un peu de la chaleur de la planète qui les avait vues naître.

En les voyant tendre les mains pour attraper les flocons qui batifolaient dans le ciel, Luo Ji lança, un peu inquiet :

— Eh, vous deux, vous n'allez quand même pas retirer vos gants ?

En effet, Cheng Xin avait failli céder à la pulsion d'ôter ses gants pour attraper des flocons : elle voulait ressentir cette légère fraîcheur, observer ces cristaux scintillants fondre sous l'effet de sa température corporelle... Mais naturellement, la raison l'emporta : si elle enlevait ses gants, la sensation d'être revenue sur Terre disparaîtrait aussitôt, en même temps d'ailleurs que sa propre main, car la température de ces flocons d'azote et d'ammoniac était de -210°C . Dans un environnement si glacial, sa main serait aussi fragile que du verre.

— Les enfants, il n'y a plus de "chez-nous". Notre maison est

maintenant une peinture, dit Luo Ji en secouant la tête, appuyé sur sa canne.

La neige d'azote et d'ammoniac ne tomba pas longtemps. Les flocons voltigeant dans l'air se firent peu à peu plus épars, et la teinte violacée de l'atmosphère constituée elle aussi d'azote et d'ammoniac se dissipa. Le ciel retrouva sa netteté noire. Le Soleil et les planètes semblaient s'être agrandis depuis la chute de neige, mais ils ne se dilataient plus – leur bidimensionnalisation était achevée et leur superficie déjà figée –, ce qui voulait donc dire que Pluton se rapprochait un peu plus de la surface bidimensionnelle.

Après que l'averse de neige eut totalement cessé, dans le ciel, près de l'horizon, surgit une boule de lumière, dont la luminosité s'intensifiait rapidement, dépassant bientôt le Soleil bidimensionnel sur le point de s'éteindre. Aucun des détails n'était visible à l'œil nu, mais tous trois savaient que c'était l'emplacement de Jupiter. La plus grande planète du système solaire avait rejoint la surface bidimensionnelle. Pluton tournait lentement autour d'elle-même. Une partie du système solaire avait déjà sombré derrière l'horizon et ils avaient tout d'abord cru qu'ils n'assisteraient pas à la fin de Jupiter, mais il semblait maintenant que la vitesse avec laquelle l'espace du système solaire chutait dans la deuxième dimension s'intensifiait.

Ils demandèrent à l'IA de *Halo* de rechercher des informations sur Jupiter. Les images transmises étaient rares et, pour la plupart, le contenu était inidentifiable. Les seules informations disponibles passaient par les ondes radio... Sur chaque canal de communication et de diffusion, ce n'était qu'un océan de bruits, des voix humaines pour la majorité, comme si l'espace du système solaire était truffé d'êtres frétilants. Parmi ces voix, des hurlements, des cris, des pleurs, des rires hystériques... et des chants. Mais on peinait à comprendre leurs refrains au milieu de cette prodigieuse cacophonie. On devinait seulement qu'une foule reprenait à l'unisson une chanson lente et solennelle, comme un cantique. Cheng Xin demanda à l'IA si elle pouvait recevoir des informations officielles qu'aurait envoyées le Gouvernement fédéral. L'IA répondit que les communications du gouvernement avaient été interrompues après l'effondrement de la Terre en deux dimensions. Elles n'avaient jamais été rétablies par la

suite. Le gouvernement de la Fédération du système solaire n'avait donc pas pu tenir sa promesse de mener sa mission jusqu'à la fin.

Aux environs de Pluton s'envolaient continuellement des vaisseaux en fuite.

— Les enfants, c'est le moment de partir, annonça Luo Ji.

— Partons ensemble, rétorqua Cheng Xin.

— À quoi bon ? sourit Luo Ji en secouant la tête et en se servant de sa canne pour désigner la direction de la stèle, je serai aussi bien ici.

— Très bien, vieil homme. Dans ce cas, nous attendrons qu'Uranus ait été bidimensionnalisé avant de décoller. Nous resterons ainsi quelques minutes de plus à tes côtés, proposa AA.

Au vu de ce qui allait advenir, il était superflu d'essayer de le convaincre. Même s'il acceptait finalement de monter à bord du *Halo*, l'inévitable conclusion serait tout au plus retardée d'une heure et, de toute évidence, Luo Ji ne se préoccupait guère de pouvoir vivre quelques instants de plus. Elles non plus d'ailleurs, si elles n'avaient eu cette mission à achever.

— Non, vous devez partir maintenant ! insista Luo Ji sur un ton résolu, frappant le sol avec sa canne, ce qui le fit léviter sous l'effet de la faible pesanteur plutonienne. Nul ne peut savoir à quelle vitesse chuteront désormais les autres astres, ne retardez pas votre mission. Nous pourrions rester en contact. D'une certaine manière, nous serons toujours ensemble.

Cheng Xin hésita un instant et finit par hocher la tête :

— Eh bien, soit, appareillons. Et restons en contact !

— C'est ça !

Luo Ji leur fit ses adieux d'un moulinet de canne, puis il se retourna et repartit en direction de la stèle. En faible gravité, il semblait glisser sur la neige, et devait se servir de temps à autre de sa canne pour ralentir. Cheng Xin et AA accompagnèrent du regard la silhouette du vieillard qui avait été Colporteur, Porte-épée et maintenant ultime gardien du tombeau de l'humanité, jusqu'à ce qu'elle disparaisse derrière la grande porte du monolithe.

Cheng Xin et AA retournèrent sur le *Halo*, qui décolla aussitôt. Ses propulseurs soulevèrent une brume neigeuse tout autour. Le vaisseau atteignit rapidement la vitesse de libération de Pluton qui n'était que

d'un kilomètre par seconde, et entra en orbite spatiale. Depuis les hublots et l'image du moniteur de surveillance, Cheng Xin et AA virent que la surface bleu et noir de Pluton était tachetée de neige, qui recouvrait notamment les lettres de "Civilisation de la Terre" gravées dans toutes les langues, si bien qu'on les discernait à peine. Le *Halo* passa entre Pluton et Charon, qui étaient si proches l'une de l'autre que le vaisseau parut traverser une gorge.

Et dans cette "gorge", passaient d'autres étoiles mouvantes – des vaisseaux fuyards surgissant à une vitesse bien plus élevée que celle du *Halo*. L'un d'eux frôla le *Halo* à grande vitesse, à moins de cent kilomètres de distance. Les flammes de ses propulseurs illuminèrent la surface lisse de Charon. On put apercevoir avec clarté la coque triangulaire du vaisseau et la flamme bleue, longue de dix kilomètres, expulsée par ses propulseurs.

L'IA du *Halo* donna l'identité de l'appareil :

— C'est le *Mycènes*, un vaisseau interplanétaire de taille moyenne. Il ne possède aucun écosystème autorégénératif. Après avoir dépassé le système solaire, même avec un seul passager embarqué, le temps de survie à bord n'excédera pas cinq ans.

L'IA ignorait que le *Mycènes* ne pourrait pas s'envoler hors du système solaire, tout comme aucun des autres vaisseaux en fuite. Et qu'il ne survivrait pas plus de trois heures dans le monde tridimensionnel.

Le *Halo* sortit de la gorge encaissée entre Pluton et Charon, laissant derrière lui ces deux mondes sombres et froids pour pénétrer dans le vaste espace. Cheng Xin et AA virent l'image entière du Soleil en deux dimensions. La bidimensionnalisation de Jupiter était déjà presque achevée. Désormais, en dehors d'Uranus, la majeure partie du système solaire s'était effondrée.

— Mon Dieu ! La nuit étoilée ! cria AA.

Cheng Xin savait qu'elle parlait du tableau de Van Gogh. Et en effet, l'Univers ressemblait réellement à la manière dont il y était représenté. Le souvenir qu'elle avait de la peinture se superposait presque parfaitement au système solaire bidimensionnel maintenant devant ses yeux. L'espace était empli d'énormes astres, et la surface qu'ils occupaient était plus vaste que les interstices laissés entre eux.

Mais l'immensité de ces objets célestes ne leur procurait pas mieux un sentiment de réalité, ils ressemblaient plutôt à des tourbillons spatio-temporels. Dans l'Univers, chaque infime partie d'espace se déplaçait, se retournait, tremblait de peur et de folie, comme les flammes d'un brasier ardent diffusant un froid pétrifiant. Le Soleil et les planètes, toute substance et toute existence, n'étaient rien d'autre que des hallucinations nées des turbulences de l'espace-temps.

Cheng Xin se remémora l'étrange émotion qui s'était emparée d'elle lorsqu'elle avait vu *La Nuit étoilée* dans le musée new-yorkais. Tous les éléments de la peinture – ces arbres paraissant enflammés, ce village et ces montagnes nocturnes – appliquaient les lois de la perspective et de la profondeur, tandis que le ciel étoilé au-dessus de ces éléments ne possédait quasiment aucun relief. C'était comme une peinture suspendue dans l'espace.

Cette nuit étoilée était en deux dimensions.

Comment Van Gogh avait-il pu réaliser cette peinture ? En 1889, il venait de subir une deuxième crise. Sa conscience fragmentée et délirante avait-elle pu franchir cinq siècles et assister à la scène dont Cheng Xin était maintenant témoin ? Ou bien, au contraire, avait-il vu l'avenir, et sa vision du Jugement dernier avait-elle constitué la véritable raison de son effondrement mental et, plus tard, de son suicide ?

— Les enfants, est-ce que tout va bien ? Qu'avez-vous l'intention de faire, à présent ?

L'image de Luo Ji apparut soudain sur une fenêtre d'information. Il avait ôté sa combinaison spatiale, et sa chevelure et sa barbe blanches ondulaient en faible pesanteur comme au milieu de l'eau. Derrière lui s'étendait ce tunnel conçu pour subsister cent millions d'années.

— Hello ! Nous nous apprêtons à jeter les objets dans l'espace, mais nous aimerions garder *La Nuit étoilée*, répondit AA.

— Gardez tout, ne jetez rien, et partez.

Ces paroles déconcertèrent les deux femmes :

— Partir ? Où ça ?

— Où vous voudrez. Vous pouvez vous rendre dans n'importe quel coin de la galaxie. Vous aurez même l'occasion de rejoindre de votre vivant la galaxie d'Andromède. Le *Halo* peut naviguer à la vitesse de

la lumière. C'est le seul appareil au monde équipé d'un moteur à propulsion par courbure.

Le choc était tel que Cheng Xin et AA étaient sans voix.

— Après la mort de Wade, les occupants de la cité Halo n'ont pas abandonné leurs efforts. Peu de temps après la sortie de prison des responsables du groupe Halo, une nouvelle base de recherche secrète a été construite. Savez-vous où ? Sur Mercure. Avec Pluton, c'était l'autre région la moins fréquentée du système solaire. Il y a quatre siècles, le Colmateur Manuel Rey Diaz y avait percé un immense cratère à coups de puissantes bombes H. C'est dans ce cratère qu'a été établie la base. Le chantier de construction a pris plus de trente ans. Puis ils ont recouvert la base d'un grand dôme, prétextant que le complexe serait consacré à l'étude de l'activité solaire. Certaines avancées ont eu lieu, et la base a pu se maintenir.

Un faisceau de lumière darda à travers le hublot. Cheng Xin et AA l'ignorèrent. L'IA du vaisseau leur indiqua qu'Uranus connaissait en ce moment un "changement de morphologie". En d'autres termes : sa bidimensionnalisation avait commencé. De l'autre côté du Soleil, Neptune était déjà en deux dimensions. Rien ne se dressait donc plus entre la surface bidimensionnelle et Pluton.

— Trente-cinq ans après la mort de Wade, le projet de recherche sur la propulsion par courbure spatiale a redémarré sur Mercure, en repartant de l'étape où on avait réussi à propulser une mèche de cheveux sur deux centimètres. Il y a eu quelques interruptions, dont je vous épargnerai les détails, mais la recherche s'est poursuivie sur un demi-siècle. D'une phase théorique, nous sommes rapidement passés à une phase expérimentale. Je ne reviens pas sur les difficultés, les détours et les obstacles auxquels les chercheurs ont dû faire face. Toujours est-il que pour mener à terme l'ultime étape de développement du projet, il était nécessaire de conduire une expérience de propulsion par courbure de grande envergure. Or, non seulement la puissance de la base mercurienne n'était pas suffisante, mais cette expérience laissait des sillages qui trahissaient l'objectif réel de la base. À vrai dire, il y a eu trop d'allées et venues dans la base pendant plus de cinquante ans pour que le Gouvernement fédéral n'ait pas pu se douter de ce qui se tramait sur Mercure. Mais en raison de

l'échelle réduite des recherches et des expériences, engagées d'ailleurs sous le prétexte d'autres projets, la Fédération les a tolérées. Néanmoins, un essai à grande échelle nécessitait de coopérer avec le gouvernement. C'est ce que nous avons fait, et la collaboration s'est bien passée.

— L'interdiction des recherches sur les vaisseaux luminiques a-t-elle été levée ? demanda Cheng Xin.

— Non. Quand je dis que le gouvernement a collaboré, c'est que... Luo Ji frappa à nouveau sur le sol avec sa canne, d'un tic-tac qui manifestait son hésitation. Nous en reparlerons... Il y a quelques années, nous avons finalement réussi à créer trois moteurs à propulsion par courbure, et nous avons pu effectuer trois tests de vol luminique inhabité. Le moteur n° 1 est passé en vitesse luminique à cent cinquante unités astronomiques du Soleil, il a parcouru une certaine distance à cette vitesse avant de revenir. Pour le moteur, l'expérience n'a duré qu'une dizaine de minutes mais, à notre échelle, l'aller-retour a pris trois ans. Les moteurs n° 2 et n° 3 ont été testés simultanément, tous deux se trouvent à l'heure actuelle au-delà du nuage de Oort, il est prévu qu'ils reviennent dans six ans dans le système solaire. Quant au moteur n° 1, il a été installé à bord du *Halo*.

— Mais pourquoi le *Halo* n'a-t-il embarqué que deux passagers ? Deux hommes auraient dû venir avec nous ! cria AA à Luo Ji.

Ce dernier secoua la tête :

— Le temps était compté. La coopération entre le Gouvernement fédéral et le groupe Halo a été gardée secrète. Peu étaient ceux qui connaissaient l'existence des moteurs à propulsion par courbure et encore moins nombreux étaient ceux qui savaient où était installé le seul moteur dans le système solaire. Et le danger rôdait. À l'heure de l'Apocalypse, qui sait comment auraient réagi les gens ? Le *Halo* serait devenu l'objet le plus convoité du monde, on se serait peut-être entretué pour lui, et rien ne serait resté. Par conséquent, une fois donnée l'alerte de l'attaque, il a fallu éloigner le vaisseau du monde des Bunkers au plus vite. Une question de temps. Si Cao Bin a envoyé le vaisseau sur Pluton, c'est parce qu'il voulait que vous m'embarquiez avec vous. Mais il aurait dû le faire partir à la vitesse de la lumière directement depuis Jupiter.

— Pourquoi n'êtes-vous pas venu avec nous ? lança AA.

— J'ai suffisamment vécu. Même si j'étais parti avec vous, je n'en aurais pas eu pour très longtemps. Je trouve ça très bien de rester ici comme gardien du tombeau.

— Nous retournons vous chercher, annonça Cheng Xin.

— Ne dites pas de bêtises. Vous n'avez plus le temps.

L'espace en trois dimensions où se trouvait le *Halo* chutait rapidement dans la deuxième. Le Soleil bidimensionnel occupait déjà une bonne partie du champ de vision du vaisseau. Il était déjà entièrement éteint, c'était une mer grandiose, rouge, morte. À cet instant, Cheng Xin et AA remarquèrent que la surface bidimensionnelle n'était pas parfaitement plane, elle ondulait ! Une longue vague dont on ne voyait pas le bout roulait le long de la surface. C'était ce même genre de gondolement qui avait formé des galeries dans la troisième dimension par lesquelles l'*Espace Bleu* et le *Gravité* étaient entrés dans la quatrième. L'ondulation de la surface était visible même dans les zones sans objet bidimensionnel. C'était en quelque sorte l'automanifestation de l'espace bidimensionnel dans la troisième dimension, et elle n'avait lieu que lorsque la surface bidimensionnelle était assez vaste. Sur le *Halo*, la déformation de l'espace provoquée par la glissade de plus en plus rapide vers la deuxième dimension était déjà sensible. Cheng Xin remarqua que les hublots ronds étaient devenus ovales, et la pourtant longiligne AA était maintenant trapue. L'espace s'étirait dans la direction où chutait le vaisseau, mais ni Cheng Xin ni AA n'éprouvaient de sensation inconfortable, et aucune anomalie n'était détectée sur les systèmes du vaisseau.

— Retour à Pluton ! cria Cheng Xin à l'IA, puis elle se tourna vers Luo Ji : Nous venons vous chercher, il reste encore du temps, Uranus n'est pas encore tout à fait bidimensionnalisée.

— Parmi tous les administrateurs autorisés du *Halo*, Luo Ji est celui qui dispose de la plus haute autorité. Il est donc le seul à pouvoir décider de retourner sur Pluton, répondit l'IA d'une voix mécanique.

On entendit l'écho du rire de Luo Ji dans la galerie :

— Si j'avais voulu partir, je serais monté dans le vaisseau avec vous. Je suis trop vieux pour ce genre de voyages. Ne vous faites pas de

souci pour moi. Je n'ai rien manqué. Préparation à la propulsion par courbure.

Les derniers mots de Luo Ji étaient adressés à l'IA du vaisseau.

— Paramètres de navigation ? demanda l'IA.

— Eh bien, disons, la direction actuelle. J'ignore où vous voulez aller, et je pense que vous non plus, pour l'instant. Si vous avez une destination en tête, il vous suffit de l'indiquer sur la carte stellaire. Aujourd'hui, la plupart des vaisseaux interstellaires sont en mesure de naviguer en pilotage automatique vers n'importe quelle destination située dans un rayon de cinquante mille années-lumière.

— Opération en cours. Activation de la propulsion par courbure dans trente secondes.

— Devons-nous entrer en état de mer profonde ? demanda AA. Mais elle était consciente qu'en cas de propulsion conventionnelle, à une telle vitesse, aucun fluide ne les empêcherait de finir écrabouillées.

— Aucun préparatif n'est nécessaire, c'est une déformation de l'espace, il n'y a aucune hypergravité à craindre.

— Moteur activé. Fonctionnement normal du système. Moment de torsion spatiale : 23,8 ; taux de propulsion par courbure : 3,41/1 ; passage en vitesse lumineuse dans soixante-quatre minutes et dix-huit secondes.

Telle que la ressentirent Cheng Xin et AA, l'activation annoncée par l'IA ressemblait davantage à un ordre d'arrêt du moteur, car le calme se fit autour d'elles. Elles savaient que ce silence était lié à l'arrêt du moteur à fusion nucléaire, mais les bourdonnements du réacteur et des propulseurs n'avaient été remplacés par aucun autre son. Il était difficile de croire que quelque chose d'autre avait été enclenché.

Cependant, des signes de la propulsion par courbure se manifestèrent bientôt. La distorsion de l'espace disparut peu à peu, les hublots redevinrent ronds et AA retrouva sa silhouette fluette. Derrière les hublots, on voyait encore des vaisseaux en fuite dépasser le *Halo*, mais à une vitesse singulièrement moindre.

À cet instant, l'IA du vaisseau diffusa des échanges radio ayant lieu entre plusieurs vaisseaux en train de s'enfuir. Elle devait sans doute juger que leur contenu était lié au *Halo*.

— Regarde, vite ! Comment ce vaisseau peut-il accélérer aussi vite ?

s'écria une femme aux accents aigus.

— Oh, mon Dieu, les passagers vont être écrasés, dit un homme.

Puis il y eut une autre voix masculine :

— Ne soyez pas idiots ! Un vaisseau qui accélère comme ça aurait lui aussi dû être écrasé. Ce n'est pas un moteur à fusion, c'est une propulsion par courbure !

— Une propulsion par courbure ? Un vaisseau luminique ? Un vaisseau luminique !

— Alors, les rumeurs disaient vrai, ils ont bien construit secrètement des vaisseaux luminiques, ils s'enfuient...

— Ah ! Ah !! Aaaaaaaah !! c'était la voix de la première femme.

— Devant toi, intercepte-le ! Percute-le !

Encore la femme :

— Aaaaaaaah ! Ils peuvent atteindre la vitesse de libération ! Ils peuvent s'enfuir ! Ils peuvent vivre ! Aaaaaaaah ! Je veux un vaisseau luminique ! Arrête-le ! Tue tous ceux qui sont à l'intérieur !

Il y eut un autre cri, mais cette fois à l'intérieur du *Halo*. C'était AA :

— Mon Dieu ! Il y a maintenant deux Plutons !

Cheng Xin se retourna vers la fenêtre d'information qui affichait l'image de Pluton saisie par le moniteur. Pluton était déjà loin, mais on pouvait la voir encore nettement. Comme le disait AA, Pluton, tout comme son satellite Charon, avait en effet été dupliquée. Les deux Plutons se tenaient à une distance proche l'une de l'autre. Cheng Xin remarqua que les deux astres n'étaient pas les seuls objets à avoir été dupliqués, une partie de la surface bidimensionnelle apparaissait aussi en deux fois, comme si un logiciel de traitement d'image avait copié la zone pour la coller légèrement plus loin.

— Ce phénomène est dû au ralentissement de la lumière dans le sillage laissé par le *Halo*, expliqua Luo Ji. L'image de son visage était déformée, mais sa voix était toujours claire. L'une des deux Plutons que vous voyez à présent correspond à l'image transmise par la vitesse de la lumière lente. Pluton étant encore en mouvement, elle transmet, une fois hors du sillage, une seconde image, cette fois à la vitesse de la lumière normale. C'est pourquoi vous voyez deux Plutons.

— Un ralentissement de la vitesse de la lumière ? Cheng Xin sentait qu'un immense secret était en train de se révéler.

— On m’a dit que vous aviez découvert la propulsion par courbure grâce à l’utilisation d’un voilier propulsé par un morceau de savon, continua Luo Ji. Laissez-moi vous poser une question : lorsque le voilier a atteint l’autre rive de la baignoire, l’avez-vous repris et reposé dans la baignoire, pour un deuxième essai ?

Non, bien entendu. Par peur des intellectrons, Cheng Xin avait jeté le voilier, mais il n’était pas difficile d’imaginer quel aurait été le résultat.

— Le voilier serait resté immobile car, après le premier voyage, la tension superficielle de l’eau dans la baignoire avait été réduite, supposa Cheng Xin.

— Exact ! Il en est de même pour les vaisseaux luminiques. Dans le sillage laissé par une propulsion par courbure, la structure de l’espace se modifie. Si un deuxième vaisseau identique s’engage dans le sillage produit par le premier vaisseau, il aura bien du mal à accélérer. Dans ce type de sillage, il faut faire appel à un moteur à courbure encore plus puissant. La courbure reste possible, mais la vitesse du deuxième vaisseau sera bien moindre que celle atteinte par le premier. En d’autres termes, dans la zone des sillages, la vitesse de la lumière dans le vide est réduite.

— Jusqu’à combien peut-elle être réduite ?

— Théoriquement, jusqu’à zéro. Mais en pratique, cela semble impossible. Néanmoins, en distordant suffisamment l’espace, le moteur de propulsion par courbure du *Halo* pourrait faire descendre la vitesse de la lumière dans cette zone en dessous de la vitesse sur laquelle nous avons longtemps fantasmé : 16,7 kilomètres par seconde.

— Ce qui créerait alors... AA fixait Luo Ji.

Un champ noir, répondit mentalement Cheng Xin.

— Un champ noir, compléta Luo Ji. Bien entendu, pour produire un champ capable de contenir un système planétaire entier, un vaisseau seul ne serait pas suffisant. Selon les calculs effectués, un champ noir capable d’englober le système solaire exigerait l’utilisation simultanée d’un millier de vaisseaux à propulsion par courbure. Ceux-ci devraient passer en vitesse luminique et se propager comme des rayons dans toutes les directions du système. Les sillages laissés se rejoindraient

alors et esquisseraient une sphère apte à envelopper le système solaire tout entier. La vitesse de la lumière à l'intérieur ne serait que de 16,7 kilomètres par seconde. Le système solaire deviendrait alors un trou noir à vitesse lumineuse réduite : un champ noir.

— Un champ noir est donc généré par des vaisseaux lumineux ! s'écria AA.

Dans l'Univers, les sillages de propulsion par courbure pouvaient donc à la fois marquer le danger ou la sécurité. Si les sillages apparaissaient à proximité d'un monde, celui-ci apparaissait menaçant ; s'ils enveloppaient le monde, il apparaissait inoffensif. C'était une corde de potence : dans une main, elle était annonciatrice de danger ; autour d'un cou, elle était un gage de sûreté.

— En effet, mais nous l'avons compris trop tard. Au cours des recherches menées sur la propulsion par courbure, les expériences l'ont emporté sur les théories. Comme vous le savez, c'était le style de Wade. Beaucoup de découvertes expérimentales manquaient d'explication théorique. Or, sans cadre théorique clair, certains phénomènes n'étaient pas soupçonnés. Au début de ces recherches – à l'étape de propulsion de ta mèche de cheveux – les sillages étaient si fins et si insignifiants que personne ne les a remarqués. D'autres indices se sont bien manifestés par la suite, mais on les a ignorés. Par exemple, la réduction de la vitesse de la lumière a causé des dysfonctionnements dans les circuits d'intégration quantiques des ordinateurs à proximité, mais jamais personne n'y a vu un lien. C'est seulement quand les tests ont été effectués à plus grande échelle que les hommes ont enfin compris le secret des sillages de la propulsion par courbure. C'est précisément pour cette raison que le Gouvernement fédéral a accepté de collaborer. Pour tout dire, il a même pris une part primordiale dans cette entreprise. Des budgets appréciables ont été alloués à la recherche sur les vaisseaux lumineux, mais le temps n'a pas suffi... soupira Luo Ji en secouant la tête, sans rien ajouter de plus.

Cheng Xin termina la phrase à sa place :

— Il s'est écoulé trente-cinq ans entre l'incident de la cité Halo et l'achèvement de la base mercurienne. Le projet a pris trente-cinq ans de retard.

Luo Ji hochait silencieusement la tête. Il n'y avait plus aucune tendresse dans le regard qu'il portait sur Cheng Xin. Ses yeux étaient les flammes sur le bûcher du Jugement dernier, et elle lut ceci dans ce regard : *Mon enfant, vois ce que tu as fait.*

Cheng Xin comprenait désormais que des trois portes de survie pour la civilisation terrienne – les projets Bunkers, Champ noir et Vaisseaux luminiques – seule la dernière constituait le choix juste.

Yun Tianming lui avait montré la voie et, elle, elle l'avait condamnée.

Si elle n'avait pas stoppé Wade, la cité Halo aurait sans doute obtenu son indépendance, et même si celle-ci aurait peut-être été éphémère, elle aurait probablement permis aux scientifiques de découvrir plus tôt les effets des sillages de propulsion par courbure, ce qui aurait changé l'attitude du Gouvernement fédéral vis-à-vis des recherches sur les vaisseaux luminiques. Les humains auraient eu assez de temps pour construire mille vaisseaux de ce type et générer un champ noir autour du système solaire, le protégeant ainsi de cette attaque dimensionnelle.

L'humanité se serait alors scindée en deux : ceux qui auraient voulu s'envoler vers la nuit étoilée et ceux qui auraient voulu couler des jours tranquilles au sein du champ noir. Les premiers auraient embarqué à bord des vaisseaux luminiques, les seconds seraient restés dans le système solaire. Tous y auraient trouvé leur compte.

Elle avait finalement commis une autre grave erreur.

Par deux fois, elle s'était retrouvée dans une position de supériorité, avec seul Dieu au-dessus d'elle et, par deux fois, au nom de l'amour, elle avait précipité le monde dans l'abysse. Cette fois-ci, personne ne pourrait l'en extirper pour elle.

Elle commença à haïr un homme et cet homme, c'était Wade. Elle le haït pour avoir tenu promesse. Pourquoi ? Était-ce par fierté masculine, ou pour elle ? Bien entendu, Cheng Xin savait que Wade ignorait à ce moment l'effet des sillages de la propulsion par courbure. En poursuivant les recherches sur les vaisseaux luminiques, son but n'était autre que celui énoncé par ce soldat anonyme de la cité Halo : un combat pour la liberté, pour le droit d'être des individus libres dans l'Univers, pour ces milliards de mondes au-delà du système

solaire. S'il avait su que les vaisseaux luminiques représentaient le seul espoir de salut de l'humanité, elle était sûre qu'il aurait repris la parole donnée.

Par conséquent, elle ne pouvait fuir ses responsabilités. Peu importe si elle avait réellement été la seconde après Dieu. Dans la position où elle se trouvait, elle ne pouvait se dérober.

Sur Pluton, Cheng Xin venait de connaître les heures les plus reposantes de son existence. Devant la fin du monde à venir, elle s'était libérée de tous ses fardeaux. Ses soucis et ses angoisses s'étaient envolés et sa vie était retournée à l'état le plus pur, comme lorsqu'elle était sortie du ventre de sa mère. Elle n'avait alors plus qu'une chose à faire : attendre cette conclusion poétique, attendre de faire partie à son tour de l'immense fresque du système solaire.

Mais maintenant, tout était bouleversé. Aux premiers temps de l'astronomie s'était présenté le paradoxe suivant : si l'Univers était infini, alors chacun des points du cosmos était soumis aux effets cumulatifs de la gravité de l'infinité des corps célestes. Cheng Xin se sentait en cet instant soumise à une gravité infiniment grande. Cette gravité provenait de chaque recoin de l'Univers, écartelant son âme sans la moindre émotion. La terrible hallucination qu'elle avait connue cent vingt-sept ans plus tôt, lors de ses derniers instants de Porte-épée, refaisait surface. Quatre milliards d'années-lumière s'accumulaient au-dessus d'elle. Elle suffoquait. L'espace était rempli d'yeux qui la regardaient : ceux des dinosaures, ceux des trilobites et des fourmis, ceux des oiseaux et des papillons, ceux des bactéries... À eux seuls, les yeux humains étaient déjà plus de deux cents milliards.

Cheng Xin croisa ceux d'AA, et elle lut ceci dans son regard : *Tu vis enfin une expérience pire que la mort.*

Cheng Xin savait qu'elle devait continuer à vivre, AA et elle seraient les deux seules rescapées de la civilisation terrienne. Si elle mourait, cela équivaldrait à tuer la moitié des Terriens. Elle devait vivre, c'était le juste châtement pour les fautes qu'elle avait commises.

Mais leur trajectoire était vide. Cheng Xin savait au fond d'elle que l'espace n'était plus noir. Il était sans couleur. Quelle destination aurait encore un sens ?

— Où irons-nous ? murmura Cheng Xin.

— Les rejoindre, dit Luo Ji. Son image se brouillait encore, puis elle passa en noir et blanc.

Tel un éclair, cette phrase illumina les pensées ténébreuses de Cheng Xin. AA et elle savaient de qui il parlait.

— Ils sont encore en vie, continua Luo Ji. Il y a cinq ans, le monde des Bunkers a reçu un de leurs messages, envoyé par ondes gravitationnelles. Le message était court, il ne donnait aucune indication sur leur destination. Au cours de votre voyage, le *Halo* enverra périodiquement des signaux par ondes gravitationnelles, pour les appeler. Peut-être les trouverez-vous, ou peut-être qu'ils vous trouveront.

L'image en noir et blanc de Luo Ji disparut, mais elles pouvaient encore entendre sa voix. Sa dernière phrase fut celle-ci :

— Ah, il semble qu'il soit temps pour moi de rejoindre la peinture. Bonne route, les enfants.

La communication avec Pluton fut définitivement coupée.

Sur l'image du moniteur, Pluton s'éclaira et commença à se propager en deux dimensions. Manifestement, la région où se trouvait le musée avait sombré la première.

L'effet Doppler provoqué par la vitesse du *Halo* était maintenant observable. L'effet n'était pas visible sur une étoile prise indépendamment, mais envisagées ensemble, les étoiles devant elles virèrent au bleu, et celles de derrière, au rouge. Ce changement de couleurs se reporta aussi sur le système solaire bidimensionnel.

À l'extérieur, on ne voyait déjà plus de vaisseaux en fuite, le *Halo* les avait déjà tous dépassés. À présent, tous les vaisseaux fuyards perlaient comme des gouttes de pluie sur la surface bidimensionnelle.

Les signaux radio provenant du système solaire s'étaient déjà faits très rares, les sons très brefs et, en raison du décalage de fréquence produit par l'effet Doppler, les voix apparaissaient étranges, presque chantantes.

— Nous sommes si proches !

— Êtes-vous derrière nous... ?

— Non, pas comme ça ! Pas comme ça...

— Ça ne fait pas mal, je te dis, c'est l'affaire d'une microseconde.

— Tu ne me crois toujours pas ? Eh bien, tant pis.

— Oui, ma chérie, nous allons devenir aussi fins.

— Viens, nous serons ensemble...

Cheng Xin et AA écoutèrent attentivement ces bribes, jusqu'à ce que les signaux se fassent de plus en plus faibles, et les voix de plus en plus espacées. Au bout de trente minutes, elles entendirent le dernier son s'échappant du système solaire :

— Aaaah.

Le cri fut aussitôt interrompu. Tous les autres bruits furent étouffés. Cette titanesque peinture qu'était le système solaire était achevée.

Le *Halo* continuait à se diriger vers la deuxième dimension. Sa vitesse déjà élevée ralentissait sa chute, mais le vaisseau n'avait pas encore atteint la vitesse de libération. À cet instant, le *Halo* était le seul objet humain du système solaire à ne pas avoir été bidimensionnalisé. Mais il n'en était pas loin. Vu de cet angle, le Soleil bidimensionnel était devenu parfaitement plat, comme si on regardait la mer depuis le littoral, il s'étendait à l'infini, imprégné d'une couleur rouge sombre. Pluton, qui venait juste d'être bidimensionnalisée, était devenue énorme, et elle grandissait à vue d'œil. Cheng Xin examina ses "cernes", cherchant une trace du musée, mais elle n'en trouva aucune. Il était bien trop petit. Le torrent qui emportait l'espace tridimensionnel vers la deuxième dimension semblait irrésistible. Cheng Xin se mit à douter que la propulsion par courbure puisse réellement permettre au vaisseau de rejoindre la vitesse lumineuse. Elle espérait du fond du cœur que tout se termine ici, lorsque l'IA prit la parole :

— Dans cent quatre-vingts secondes, le *Halo* passera en vitesse lumineuse. Merci d'indiquer votre destination.

— Mais nous ne savons pas où aller ! balbutia AA, confuse.

— Vous pourrez sélectionner une destination après le passage en vitesse de la lumière, mais la navigation en vitesse lumineuse en tant que telle sera très courte, et nous prendrons le risque de dépasser votre destination. Le mieux est de vous décider maintenant.

— J'ignore où aller les chercher, dit Cheng Xin. L'existence des autres hommes apportait quelques couleurs à l'avenir, mais il était toujours aussi incertain.

AA attrapa soudain la main de Cheng Xin :

— Tu oublies ! Il y a encore quelqu'un d'autre dans l'Univers !

Oui, il y avait quelqu'un d'autre. Un déluge d'émotions submergea Cheng Xin. Jamais elle n'avait autant désiré le voir.

— Vous avez rendez-vous ! fit AA.

— Oui, nous avons rendez-vous, répéta machinalement Cheng Xin. La vague de sentiments à laquelle elle s'abandonnait la laissait interloquée.

— Alors, allons sur votre étoile !

— Bien, allons sur notre étoile, dit Cheng Xin, avec émoi. Puis elle demanda à l'IA :

— Peux-tu localiser l'étoile DX3906 ? C'est un code datant de la Grande Crise.

— Oui, son code actuel est S74390E2. Veuillez confirmer.

Une grande carte stellaire holographique s'afficha devant elles. Elle montrait toutes les étoiles dans un rayon de cinq cents années-lumière autour du système solaire. L'une d'elles clignotait en rouge, désignée aussi par une flèche blanche. Cheng Xin connaissait trop bien cette étoile.

— Oui, c'est elle. Allons-y, ordonna Cheng Xin en hochant la tête.

— Destination sélectionnée. Passage en vitesse lumineuse dans cinquante secondes.

La carte stellaire disparut, et tout autour d'elles s'évanouit. L'environnement autour du vaisseau s'assombrit, et Cheng Xin et AA se sentirent flotter dans l'espace. L'IA n'avait encore jamais activé ce mode d'affichage holographique. Dans la direction où elles s'apprêtaient à faire cap se trouvait la Voie lactée, devenue d'un bleu pur, qui leur rappela les océans de la Terre ; derrière, c'était le système solaire bidimensionnel. Le Soleil et les planètes étaient enveloppés d'une membrane rouge sang.

Un changement brutal se produisit dans la représentation de l'Univers. Toutes les étoiles devant elles convergèrent dans la direction qu'elles avaient sélectionnée, comme si la moitié du cosmos était devenue un grand bol noir, et que les étoiles glissaient le long de ses parois. Très vite, elles se rassemblèrent en un seul amas stellaire compact, dans lequel il n'était plus possible de distinguer des étoiles individuelles. Elles s'étaient condensées en un énorme saphir

éblouissant. De temps à autre, quelques étoiles s'échappaient de l'amas de lumière, franchissaient l'espace noir, avant de disparaître à grande vitesse derrière le *Halo*, leurs couleurs changeant sans cesse : du bleu au vert, puis au jaune, et enfin au rouge une fois passé le vaisseau. À la poupe du *Halo*, ce système solaire bidimensionnalisé se condensait aussi avec les étoiles en un seul amas rouge, comme un resplendissant feu de camp allumé aux confins de l'Univers.

Le *Halo* s'envolait à la vitesse de la lumière vers l'étoile que Yun Tianming avait offerte à Cheng Xin.

Livre VI

An 409 de l'Ère de la Galaxie. Notre étoile

Le *Halo* éteignit son moteur de propulsion par courbure et continua de glisser à la vitesse de la lumière.

Pendant le trajet, AA s'employa à reconforter Cheng Xin, même si elle savait bien que c'était cause perdue.

— C'est ridicule de croire que tu es à l'origine de la destruction du système solaire, lui disait-elle. C'est même présomptueux. Tu tiens en équilibre sur les mains et tu crois porter la Terre ? Même si tu n'avais pas empêché le projet de Wade, l'issue de la guerre qui aurait éclaté n'aurait pas été si évidente. La cité Halo aurait-elle réellement gagné son indépendance ? Même Wade n'en était pas sûr. Le Gouvernement fédéral et sa flotte auraient-ils tremblé devant ces quelques balles à antimatière ? Les sentinelles de la cité auraient sans doute pu pulvériser quelques vaisseaux, voire une cité entière, mais ils auraient tôt ou tard fini par être neutralisés par la Flotte fédérale et, dans cette situation, il n'y aurait jamais eu aucune base construite sur Mercure. Si la cité avait obtenu son indépendance, poursuivi ses travaux sur la propulsion par courbure et découvert l'effet des sillages, elle aurait peut-être coopéré avec le gouvernement et mille vaisseaux luminiques auraient pu être bâtis, mais le monde humain aurait-il vraiment accepté de créer un champ noir ? Les hommes débordaient de confiance en eux, trop persuadés que le monde des Bunkers suffirait à les protéger d'une attaque de la forêt sombre. Auraient-ils été prêts à se couper définitivement de l'Univers ?

Les paroles d'AA coulèrent sur les pensées de Cheng Xin comme la rosée sur une feuille de lotus, sans laisser de trace. Tout ce que Cheng Xin voulait à présent, c'était retrouver Yun Tianming et tout lui raconter. Dans son esprit, les deux cent quatre-vingt-sept années-lumière qui séparaient l'étoile DX3906 du système solaire constituaient une interminable odyssée, mais l'IA leur indiqua que dans le

référentiel de navigation du vaisseau le voyage ne prendrait que cinquante-deux heures. Cheng Xin éprouvait une sensation irréaliste : elle avait l'impression d'être morte et d'avoir ressuscité dans un autre monde.

Cheng Xin contempla pendant un long moment l'espace derrière les hublots du *Halo*. Elle avait compris que chaque fois qu'une étoile s'échappait de l'amas de lumière bleue et se changeait en rouge, cela signifiait que le *Halo* dépassait une étoile. Elle compta une à une les étoiles traversées, les regardant passer du bleu au rouge. Hypnotisée par cette vision, elle réussit enfin à trouver le sommeil.

Quand Cheng Xin se réveilla, le *Halo* était déjà proche de sa destination. Il pivota de cent quatre-vingts degrés, et le moteur de propulsion par courbure s'enclencha pour amorcer la décélération. Le vaisseau était en fait propulsé sur son propre sillage. Après le début de la décélération, l'amas bleu et l'amas rouge se dissipèrent peu à peu et, comme deux feux d'artifice, les étoiles se dispersèrent très vite dans le ciel. Avec la réduction de la vitesse, les passages du bleu au rouge cessèrent progressivement. Cheng Xin et AA virent que la Voie lactée n'avait guère changé, mais les étoiles derrière elles leur étaient inconnues. Il n'y avait plus trace du système solaire depuis longtemps.

— Nous sommes maintenant à 286,5 années-lumière du système solaire, annonça l'IA du vaisseau.

— Ce qui veut dire que là-bas, deux cent quatre-vingt-six ans se sont écoulés ? demanda AA, comme si elle émergeait d'un rêve.

— Du point de vue de leur référentiel, oui.

Cheng Xin soupira lentement. Pour le système solaire, quelle différence entre deux cent quatre-vingt-six et deux millions quatre-vingt-six mille années ? Mais autre chose lui vint soudain à l'esprit.

— Quand la chute en deuxième dimension s'est-elle arrêtée là-bas ?

Cette question laissa un moment AA abasourdie. Oui, quand s'était-elle arrêtée ? Ce petit objet avait-il reçu une instruction particulière concernant la zone à bidimensionnaliser ? Ni Cheng Xin ni AA n'avaient la moindre connaissance théorique au sujet de la chute de la troisième dimension dans la deuxième, mais leur intuition leur faisait dire qu'il y avait peu de chance que le post-it ait pu contenir une telle instruction : cela aurait été trop magique, si magique que cela

paraissait inconcevable.

Mais alors, l'effondrement ne cesserait donc jamais ?

Le plus sage était encore de ne plus y penser.

L'étoile DX3906 avait sensiblement la même taille que le Soleil. Quand le *Halo* avait commencé à ralentir, elle s'apparentait vue du vaisseau à une banale étoile mais, quand le moteur fut stoppé, on pouvait déjà distinguer nettement son disque. En comparaison avec le Soleil, sa lumière tirait davantage vers le rouge.

Le moteur à fusion nucléaire prit le relai du moteur à propulsion par courbure. Le silence qui régnait dans le vaisseau fut brisé, et les légers vrombissements et vibrations des propulseurs refirent leur apparition. L'IA du vaisseau venait tout juste d'analyser les données d'observation recueillies par le système de surveillance. Elle put confirmer que ce système comportait deux planètes, toutes deux telluriques. L'une d'elles, la plus éloignée de l'étoile, avait un volume sensiblement égal à celui de Mars, mais elle ne disposait d'aucune atmosphère et sa surface était glaciale. En raison de sa couleur grise, Cheng Xin et AA l'appelèrent "Calcédoine". L'autre planète, dont le rayon orbital était plus court, avait un volume similaire à la Terre et ses caractéristiques étaient en apparence très proches de celle-ci. Son atmosphère était dotée d'oxygène et elle présentait des signes manifestes de vie à sa surface, bien qu'on ne détecte aucune activité agricole ou industrielle. En raison de sa couleur bleue, elles l'appelèrent "Saphir".

AA était ravie que le résultat de ses recherches anciennes obtienne ici confirmation. Quatre cents ans plus tôt, elle avait supposé l'existence des planètes dans le cadre de sa thèse, alors que tous pensaient auparavant qu'il s'agissait d'une étoile seule. C'était grâce à cette étoile qu'AA avait fait la connaissance de Cheng Xin. Sans elle, sa vie aurait été tout à fait différente. Le destin était une chose étrange : il y a quatre siècles, en observant ce monde lointain à travers un télescope, elle ne se serait jamais imaginé, même en rêve, qu'elle s'y rendrait un jour.

— Pouvais-tu voir les deux planètes à l'époque ? demanda Cheng Xin.

— Non, c'était impossible au spectre de la lumière visible. Peut-être que les télescopes construits dans le cadre du dispositif d'alerte du

système solaire y sont parvenus. De mon temps, c'est grâce aux données récoltées par la micro-lentille gravitationnelle que j'ai pu deviner leur existence, et je ne me suis pas beaucoup trompée sur leur aspect.

Le *Halo* n'avait mis que cinquante-deux heures pour parcourir les deux cent quatre-vingt-six années-lumière entre le système solaire et celui de DX3906. Mais il fallut huit jours en vitesse infraluminique pour combler les soixante unités astronomiques de distance entre les abords du système et Saphir. Quand le vaisseau approcha de la planète, Cheng Xin et AA notèrent que sa ressemblance avec la Terre n'était qu'apparente. Le bleu de la planète n'était pas lié aux océans, mais à la couleur du matelas végétal dont elle était couverte. Sur Saphir, les océans étaient jaune pâle et leur superficie n'occupait qu'un cinquième de la surface de la planète. Saphir était un monde froid : hormis un tiers parcouru par une végétation bleue, le reste des continents était tapissé de neige et les océans étaient gelés, à l'exception de quelques régions de l'équateur, où l'eau se présentait sous forme liquide.

Le *Halo* rejoignit l'orbite de Saphir et amorça sa descente. À cet instant, l'IA du vaisseau fit une découverte prodigieuse :

— Nous venons de recevoir un signal électromagnétique intelligent émis depuis la surface de la planète. C'est un signal de navigation envoyé selon un modèle en vigueur au début de l'Ère de la Dissuasion. Dois-je suivre ses instructions ?

Cheng Xin et AA se regardèrent avec excitation et Cheng Xin s'empessa de dire :

— Accepte ! Fais ce qu'il te dit !

— Vous allez ressentir une décélération de 4 g. Veuillez rejoindre vos sièges. Je procéderai à l'atterrissage une fois que vous serez prêts.

— Est-ce lui ? demanda AA, émoustillée.

Cheng Xin secoua lentement la tête. Jusqu'ici, les moments de bonheur qu'elle avait connus n'avaient été que des pauses entre des catastrophes dévastatrices. Elle avait peur du bonheur.

Cheng Xin et AA s'installèrent dans leurs sièges d'hypergravité, qui se replièrent sur elles comme des mains les attrapant dans leurs paumes. Le *Halo* ralentit et descendit. Il vibra violemment en entrant

dans l'atmosphère de Saphir. Les continents bleu et blanc commencèrent à emplir le champ de vision des images renvoyées par le moniteur de surveillance du vaisseau.

Vingt minutes plus tard, le *Halo* se posa sur le sol, non loin de l'équateur. L'IA conseilla à Cheng Xin et AA de ne se lever de leurs sièges que dans une dizaine de minutes, afin de s'habituer d'abord à la gravité de Saphir, qui était sensiblement la même que sur la Terre. Depuis les hublots et sur l'écran du moniteur, elles virent que le vaisseau avait atterri au beau milieu d'une prairie bleue, située au pied d'une chaîne de montagnes recouvertes d'un blanc pur. Le ciel était jaune pâle, de la même couleur que celle des océans vus depuis l'espace. Un soleil rouge scintillait dans les airs. C'était midi sur Saphir, mais les couleurs du firmament donnaient l'impression d'un coucher de soleil sur la Terre.

Cheng Xin et AA n'examinèrent pas en détail l'environnement de la planète. Leur attention fut tout de suite happée par l'appareil stationné à proximité du *Halo*. C'était un petit engin, de quatre ou cinq mètres de haut, à la surface gris foncé, fuselé, et pourvu d'un petit empennage. Il ne semblait pas être un vaisseau destiné à des vols interstellaires, mais avait plutôt l'aspect d'une navette chargée de faire le lien entre l'orbite spatiale et la surface.

Quelqu'un était debout à côté de l'appareil. Un homme. Il portait une veste blanche et un pantalon foncé, et les courants d'air soulevés par le *Halo* ébouriffaient ses cheveux.

— Est-ce lui ? demanda AA avec empressement.

Cheng Xin secoua la tête. Même de loin, elle savait que cet homme n'était pas Yun Tianming.

L'homme marchait dans la direction du *Halo* en foulant les vagues d'herbe bleue. Il se déplaçait lentement, et ses pas comme son corps transpiraient la fatigue. Il ne semblait ni surpris ni excité, comme si l'atterrissage du *Halo* avait été un événement parfaitement ordinaire. Il s'arrêta à quelques dizaines de mètres du vaisseau, attendant patiemment debout sur la prairie.

— Il est plutôt bel homme, fit AA.

Il paraissait avoir la quarantaine, ses traits étaient asiatiques. Il était en effet plus séduisant que Yun Tianming. Son front était large et son

regard à la fois vif et doux. Ses yeux donnaient le sentiment qu'il était perpétuellement plongé dans ses pensées, un peu comme si rien, y compris même la présence du *Halo*, ne serait jamais à même de le surprendre, mais que tout au contraire était matière à susciter la réflexion. Il leva ses deux mains et dessina un cercle autour de sa tête, mimant un casque, puis il agita une main en secouant la tête, indiquant probablement qu'il n'était pas nécessaire de revêtir sa combinaison à l'extérieur.

— Composition de l'atmosphère : 35 % d'oxygène, 63 % d'azote, 2 % de dioxyde de carbone, et une légère proportion de gaz inertes. Atmosphère respirable. Mais la pression atmosphérique n'est que 0,53 fois le standard terrestre. Gardez-vous d'effectuer des mouvements brusques une fois dehors, précisa l'IA.

— À quelle espèce appartient la créature qui se tient à proximité de l'appareil ? demanda AA.

— C'est un être humain standard, répondit simplement l'IA.

Cheng Xin et AA se levèrent et sortirent du vaisseau. Elles ne s'étaient pas encore réadaptées à la pesanteur, et leurs pas étaient gauches. En sortant de la cabine, elles constatèrent qu'elles pouvaient respirer normalement et ne sentirent pas la raréfaction de l'air. Elles furent accueillies par une brise froide apportant une fragrance et une touche de fraîcheur végétales. La vue était dégagée et elles pouvaient voir la terre et les montagnes bleu et blanc, le ciel jaune pâle et le soleil rouge. On aurait dit une photographie d'un paysage terrestre dont on aurait modifié les couleurs. Outre l'aspect insolite de ces nuances, tout était identique. En dépit de leur couleur bleue, les herbes poussant sur le sol différaient peu de celles qu'on pouvait trouver sur Terre. L'homme était déjà au pied de l'échelle du *Halo*.

— Attendez, les marches sont trop abruptes, je vais vous aider, dit-il, tout en grimpant avec agilité sur l'échelle et en aidant Cheng Xin à descendre. Vous auriez dû vous reposer encore un peu avant de sortir, il n'y a aucune urgence ici.

Cheng Xin entendit dans sa voix un accent typique de l'Ère de la Dissuasion.

Elle ressentit la chaleur et la force de ses mains. Son corps altier la protégeait du vent glacial. Cheng Xin était prise du désir de sauter

dans les bras de cet homme venu comme elles d'un endroit situé à près de trois cents années-lumière d'ici.

— Venez-vous du système solaire ? demanda l'homme.

— Oui, fit Cheng Xin en hochant la tête. Elle descendit prudemment l'échelle avec l'aide de l'homme. Elle lui faisait maintenant entièrement confiance et n'hésita pas à laisser peser sur lui la majeure partie de son corps.

— Il n'y a plus de système solaire, dit AA, assise au sommet de l'échelle.

— Je suis au courant. D'autres ont-ils pu s'échapper ?

Les pieds de Cheng Xin foulaient maintenant le doux matelas d'herbe bleue. Accablée par la fatigue, elle s'assit en bas de l'échelle et secoua la tête :

— Sans doute pas.

— Oh... fit l'homme en hochant la tête, puis il grimpa à nouveau l'échelle pour aider AA à descendre. Je m'appelle Guan Yifan, nous vous attendions ici.

— Vous saviez que nous allions venir ? demanda AA en lui tendant la main.

— Nous avons reçu vos signaux envoyés par ondes gravitationnelles.

— Vous êtes donc un passager de l'*Espace Bleu* ?

— Haha. Si vous aviez posé cette question à ceux qui viennent de repartir, ils auraient certainement haussé les sourcils. Les passagers de l'*Espace Bleu* et du *Gravité* sont des ancêtres vieux d'il y a déjà quatre siècles. Je suis le seul encore en vie. J'étais chercheur à bord du *Gravité*. J'ai passé quatre siècles en hibernation et je n'ai été réveillé qu'il y a cinq ans.

— Où sont-ils à présent ? Je parle de l'*Espace Bleu* et du *Gravité*. Cheng Xin se releva difficilement en s'agrippant à l'échelle et regarda Guan Yifan en train de soutenir AA.

— Dans les musées.

— Où sont ces musées ? fit AA, que Guan Yifan portait presque sur ses épaules.

— Dans les mondes I et IV.

— Combien y a-t-il de mondes en tout ?

— Quatre, et deux sont actuellement en train d'être terraformés

pour une installation future.

— Où se trouvent ces mondes ?

Guan Yifan venait de déposer AA à la surface. Il la relâcha et répondit en souriant :

— À l'avenir, peu importe qui vous rencontrerez, humains ou non, je vous conseille fortement ne pas les interroger sur la localisation de leurs mondes. C'est une règle de courtoisie élémentaire dans cet univers, comme on n'interroge pas une demoiselle sur son âge... Mais je ne résiste pas à l'envie de faire une exception : quel âge avez-vous ?

— Le même âge que celui que nous avons l'air d'avoir : elle, sept cents ans et moi, cinq cents, voilà, répondit AA, en s'asseyant à son tour sur l'herbe.

— Le Dr Cheng Xin n'a presque pas changé.

— Vous l'aviez déjà vue ? fit AA en levant des yeux interrogateurs vers Guan Yifan.

— Oui, dans des images transmises par la Terre, il y a de cela quatre siècles.

— Combien y a-t-il d'habitants ici ? Sur cette planète ? demanda Cheng Xin.

— Trois. Nous ne sommes que tous les trois.

— Vous voulez donc dire que les quelques mondes que vous avez trouvés sont mieux que celui-ci ? demanda AA, surprise.

— Vous voulez parler de leur environnement naturel ? Bien sûr que non. Dans plusieurs d'entre eux, même après un siècle de terraformation, nous avons toujours du mal à respirer correctement. Cette planète est l'une des plus accueillantes qu'il nous a été permis de visiter. Docteur Cheng Xin, vous êtes la bienvenue ici, mais votre souveraineté n'est pas reconnue.

— Ça fait bien longtemps que j'ai renoncé à mes droits. Mais pourquoi ne pas immigrer sur cette planète ?

— C'est un endroit dangereux. Des étrangers viennent souvent ici.

— Des étrangers ? Des extraterrestres ?

— Oui, cette région est située non loin du centre du bras d'Orion. Il y a par ici deux routes de navigation très fréquentées.

— Alors, que faites-vous ici ? Vous nous attendiez ?

— Non, je suis arrivé ici pour une mission d'exploration. Mes

camarades sont repartis, mais je suis resté pour vous attendre.

Une dizaine d'heures plus tard, tous trois accueillirent la nuit sur Saphir. Il n'y avait aucune lune dans le ciel, mais par comparaison avec la Terre, les étoiles étaient ici bien plus brillantes. La Voie lactée était un océan d'argent qui faisait danser les ombres des hommes sur le sol. En réalité, la planète n'était pas beaucoup plus proche du centre de la galaxie que le système solaire, et c'était probablement le nuage de poussière interstellaire entre le Soleil et la Voie lactée qui faisait paraître la galaxie si sombre et si floue depuis la Terre.

Dans la clarté des étoiles, ils purent voir plusieurs portions de la prairie en train de se déplacer. Cheng Xin et AA crurent d'abord à une illusion provoquée par le vent, mais elles remarquèrent que les touffes d'herbe autour d'elles bougeaient aussi, dans de légers froissements. Guan Yifan leur expliqua que l'herbe bleue pouvait en effet se mouvoir, et qu'elle procédait à des migrations d'envergure pouvant varier selon les saisons. L'herbe progressait surtout la nuit. En entendant cela, AA jeta aussitôt les tiges qu'elle avait arrachées et avec lesquelles elle était en train de jouer. Guan Yifan précisa qu'il s'agissait bien de végétaux, dépendant de la photosynthèse et que leur sens du toucher était très limité. Les autres végétaux de ce monde avaient aussi la faculté de se mouvoir. Il désigna les lointaines crêtes des montagnes : on pouvait voir en effet des forêts se déplacer sous la lueur des étoiles, à une vitesse bien plus impressionnante que les herbes. On croyait observer une armée en marche dans la nuit.

Guan Yifan désigna dans le ciel une direction où les étoiles étaient plus éparées, en disant :

— Il y a quelques jours, on pouvait encore voir le Soleil avec beaucoup plus de clarté que l'étoile DX3906 depuis la Terre. Naturellement, c'était le Soleil d'il y a deux cent quatre-vingt-sept ans. Il a disparu le jour où le reste de l'équipe d'exploration est parti.

— Le Soleil s'est éteint, mais la surface du système solaire reste gigantesque, on peut sans doute la voir d'ici avec un bon télescope, dit AA.

— Non, le système solaire n'est plus visible, répondit Guan Yifan en

secouant la tête. Il pointa encore une fois ce morceau de ciel vide : Si vous y retourniez maintenant, vous ne verriez plus rien. Cet espace est vide, c'est le néant. Le Soleil et les planètes bidimensionnalisés que vous avez vus sont le résultat de l'énergie libérée par la bidimensionnalisation d'objets tridimensionnels, mais ce n'est pas de la matière en deux dimensions. Vous n'avez rien vu d'autre que la réfraction des ondes électromagnétiques sur l'interface entre les espaces bidimensionnel et tridimensionnel. Une fois l'énergie entièrement libérée, on ne voit plus rien. Le système solaire en deux dimensions n'aura jamais aucun contact avec le monde en trois dimensions.

— Comment est-ce possible ? Mais on voit bien le monde en trois dimensions depuis la quatrième ! s'exclama Cheng Xin.

— Oui, j'ai moi-même vécu une telle expérience. On voit en effet la troisième dimension à l'intérieur d'un fragment quadridimensionnel, mais on ne voit pas la deuxième dans la troisième. Cela s'explique par le fait que la troisième dimension possède une épaisseur : elle a donc une dimension qui lui permet de stopper et de disperser les rayons lumineux qui proviennent de la quatrième dimension, ce qui la rend visible ; mais la deuxième dimension ne présente aucune épaisseur et les rayons du monde tridimensionnel peuvent la traverser sans obstacle, c'est pourquoi la deuxième dimension est entièrement transparente. On ne peut la voir.

— Quelle que soit la technique d'observation ? demanda AA.

— Aucune ne peut y parvenir. Y compris d'un point de vue strictement théorique.

Cheng Xin et AA restèrent longuement silencieuses. Le système solaire avait donc entièrement disparu. Ce minuscule espoir qu'elles plaçaient encore dans ce monde qui avait été leur géniteur n'était plus. Mais Guan Yifan leur apporta aussitôt quelque réconfort :

— Il existe tout de même un moyen de déceler l'ancienne présence du système solaire depuis le monde en trois dimensions : la gravité. La gravité du système solaire bidimensionnel exerce toujours une influence sur le monde tridimensionnel, de sorte que l'on doit pouvoir détecter la présence d'une source de gravité invisible dans cette partie d'espace vide.

Cheng Xin et AA s'observèrent, pensive.

— Cela vous fait penser à quelque chose, n'est-ce pas ? demanda Guan Yifan en riant. Oui, la matière noire. Il changea toutefois immédiatement de sujet : Mais parlons plutôt de votre rendez-vous.

— Connaissez-vous Yun Tianming ? demanda AA.

— Non.

— Savez-vous ce qui est arrivé à la flotte trisolarienne ? demanda Cheng Xin.

— Pas grand-chose de plus. La première et la deuxième flotte trisolarienne ne se sont peut-être jamais rejointes. Il y a soixante ans, une grande et terrible bataille a éclaté dans la constellation du Taureau. Les épaves des vaisseaux ont formé un gigantesque nuage de poussière spatiale. Nous avons acquis la certitude que la deuxième flotte trisolarienne avait pris part au combat. Nous ignorons contre qui elle s'est battue, et nous ne sommes pas sûrs de l'issue du combat.

— Et la première flotte ? demanda Cheng Xin avec anxiété. Ses deux yeux scintillaient sous la lumière des étoiles.

— Je l'ignore, nous n'avons aucune nouvelle... Vous ne pouvez pas rester ici, le lieu n'est pas sûr. Venez avec moi, allons dans notre monde. La terraformation est achevée, il y fera bientôt bon vivre.

— J'accepte ! dit AA, puis elle attrapa le bras de Cheng Xin. Partons avec lui. À attendre toute ta vie ici, tu risques de ne plus rien avoir à attendre. La vie n'est pas faite pour ça.

Cheng Xin hocha la tête, sans un mot. Elle savait qu'elle poursuivait un mirage.

Ils décidèrent de rester un jour de plus sur Saphir avant de décoller.

Guan Yifan avait un petit appareil, stationnant en orbite géosynchrone. Le vaisseau était minuscule et ne portait aucun nom officiel, juste un simple numéro. Mais Guan Yifan aimait l'appeler le *Hunter*, du nom d'un vieil ami connu quatre siècles plus tôt à bord du *Gravité*. Le *Hunter* n'était équipé d'aucun écosystème autorégénératif, et seule l'entrée en hibernation permettait d'entreprendre un long voyage. Le volume du *Hunter* avait beau ne faire qu'un dixième de celui du *Halo*, c'était un vaisseau lumineux doté d'un moteur de

propulsion par courbure. Ils décidèrent que Guan Yifan monterait avec elles à bord du *Halo*, et qu'ils se serviraient du *Hunter* comme d'un drone. Cheng Xin et AA ne l'interrogèrent pas sur sa destination, et à la question du temps que prendrait le trajet, Guan Yifan répondit par le silence. Il était extrêmement prudent dès qu'était abordé le sujet de la localisation des mondes humains.

En attendant d'appareiller, tous trois effectuèrent un court voyage d'exploration dans les environs du *Halo*. Pour Cheng Xin, AA et donc toute l'humanité du système solaire, cette petite excursion marqua un grand nombre de premières fois : le premier voyage vers un système planétaire autre que le système solaire, les premiers pas sur une planète en dehors du système solaire, le premier contact avec un autre monde où existait la vie.

Par comparaison avec la Terre, l'écosystème de Saphir était d'une grande simplicité. En dehors des végétaux bleus capables de se déplacer, les océans abritaient aussi une grande variété d'animaux marins. Mais il n'existait aucun animal de grande taille sur les continents, seulement quelques insectes. On aurait dit une version simplifiée de la Terre. Il était par ailleurs possible de faire pousser des végétaux terrestres à la surface de ce monde, de sorte que des Terriens pouvaient y survivre sans même avoir besoin de faire appel à la technologie.

Guan Yifan était sincèrement admiratif devant le raffinement de la conception du *Halo*. Il expliqua que les humains galactiques étaient dénués d'une particularité propre aux humains du système solaire : le goût de la vie. Il déambula longuement dans les magnifiques cours miniatures du vaisseau, se laissant enivrer par la vision des sublimes paysages holographiques de la Terre. Il avait toujours l'air plongé dans ses pensées, mais ses yeux étaient humides.

Pendant ce temps-là, AA couvait Guan Yifan d'un regard langoureux. En un seul jour, leur relation avait évolué de manière extraordinaire. Pendant l'excursion, AA s'ingéniait à rester toujours proche de Guan Yifan. Elle l'écoutait parler, captivée, souriante, hochant de temps à autre la tête. Elle ne s'était jamais montrée aussi attendrie par d'autres hommes. Durant les quelques siècles pendant lesquels Cheng Xin l'avait côtoyée, elle l'avait vue en compagnie

d'innombrables amants, parfois plusieurs à la fois – ce qui n'avait certes rien d'aberrant pour l'époque – mais elle savait que son amie n'avait jamais vraiment été amoureuse. Elle était pourtant aujourd'hui tombée sous le charme de cet astronome né à l'Ère de la Dissuasion. Cheng Xin était heureuse pour AA. Celle-ci aurait une vie merveilleuse dans ce nouveau monde.

Quant à elle, elle savait que son esprit était déjà mort. Le seul espoir qui la maintenait en vie était de revoir Yun Tianming. Mais cet espoir paraissait maintenant une vulgaire chimère. À vrai dire, ce rendez-vous fixé quatre siècles plus tôt à deux cent quatre-vingt-six années-lumière l'avait toujours été. Sur le plan de la chair, elle vivrait encore, naturellement, mais uniquement par sens du devoir, pour éviter que la moitié de l'humanité du système solaire restante ne s'éteigne.

La nuit tomba une nouvelle fois sur Saphir. Ils décidèrent d'appareiller le lendemain à l'aube et passèrent la nuit dans le *Halo*.

Au cœur de la nuit, Guan Yifan fut réveillé par une alerte du communicateur qu'il portait au poignet gauche. C'était un appel provenant du *Hunter*. L'appareil lui transmettait une information donnée par l'un des trois minisatellites de surveillance laissés par l'équipe d'exploration dont il faisait partie. Les deux premiers avaient été installés en orbite de Saphir et le troisième en orbite de Calcédoine. C'était de ce dernier satellite qu'était issu le signal.

Trente-cinq minutes plus tôt, des vaisseaux inconnus s'étaient posés à la surface de Calcédoine. Cinq vaisseaux. Après seulement douze minutes, ces appareils étaient repartis ensemble de la planète et avaient rapidement disparu, sans même qu'on ait pu observer leur entrée dans l'orbite de la planète. Le satellite subissait de graves interférences et l'image qu'il renvoyait était floue.

La mission de l'équipe de Guan Yifan était de chercher et d'étudier l'éventuelle présence de civilisations extraterrestres dans ce système, de sorte que quand il eut reçu cette information, il décida de monter aussitôt à bord du *Hunter* pour se rendre sur Calcédoine. Cheng Xin insista pour venir avec lui, mais Guan Yifan refusa fermement. Cependant, AA parvint à le faire changer d'avis :

— Laisse-la monter avec toi, elle a sûrement envie de savoir si cet incident est lié à Yun Tianming.

Avant de partir, Guan Yifan rappela à AA de ne contacter le *Hunter* qu'en cas d'extrême urgence, car on ignorait ce qui rôdait autour du système et toute communication s'avérerait dangereuse.

Dans ce monde désert composé de seulement trois individus, une séparation, même temporaire, était un moment émouvant. AA enlaça Cheng Xin et Guan Yifan pour leur dire au revoir et leur souhaita bonne chance. En se retournant avant de grimper dans la navette, Cheng Xin vit AA agiter la main sous la lumière aqueuse des étoiles. Elle était encerclée par des vagues bleues et le vent glacial soulevait ses cheveux courts, faisant courir des rides sur les herbes mouvantes.

La navette décolla. Sur l'écran du moniteur de surveillance, Cheng Xin remarqua qu'une partie de la prairie était illuminée par les flammes des propulseurs. Les herbes fuyaient dans toutes les directions sous cette lumière ardente et elles semblaient presque s'élever au rythme du mouvement de la navette. Le sol s'assombrit vite, puis la terre qu'ils avaient quittée baigna à nouveau dans la seule lueur des étoiles.

Une heure plus tard, la navette s'amarra au *Hunter* en orbite géosynchrone. Le vaisseau avait la forme d'une petite pyramide. L'intérieur était très étroit, et ne comportait aucune décoration. Une bonne partie de l'espace était occupée par la chambre d'hibernation, qui pouvait accueillir jusqu'à quatre passagers.

De la même manière que le *Halo*, le *Hunter* était équipé d'un double moteur, à propulsion par courbure et à propulsion par fusion nucléaire. Lors de ses voyages interplanétaires, seul le moteur à fusion était activé, car une propulsion par courbure lui ferait dépasser sa destination avant même d'avoir eu le temps de ralentir. Le *Hunter* quitta donc l'orbite de Saphir et se dirigea vers Calcédoine, qui n'était encore qu'un petit point lumineux. Pour que Cheng Xin ne se sente pas trop mal, Guan Yifan limita l'accélération à 1,5 g environ. Mais celle-ci l'exhorta à ne pas faire attention à elle et à ne pas retarder cette expédition. Guan Yifan augmenta alors l'accélération et la longue traînée de flammes bleues crachée par la tuyère du moteur à fusion doubla de taille. L'hypergravité grimpa à 3 g, et elle les contraignit à rester assis dans leurs sièges d'hypergravité, sans bouger. Guan Yifan passa le vaisseau en mode holographique et le vide se fit autour d'eux.

Ils flottaient maintenant au milieu de l'espace. Saphir était déjà loin derrière. Cheng Xin s'imagina que la gravité venait de Saphir, ce qui lui procurait un sentiment factice de "haut" et de "bas" et lui donnait l'impression de faire cap vers la Voie lactée.

L'hypergravité de 3 g ne les empêchait pas de parler, et ils se mirent à discuter. Cheng Xin demanda à Guan Yifan pourquoi il avait hiberné aussi longtemps. Il répondit qu'on n'avait pas eu besoin de ses services pendant tout le processus de recherche de nouveaux mondes où s'installer. Lorsque les deux vaisseaux avaient finalement convenu de demeurer sur le monde I, l'activité humaine principale consista à défricher le lieu et à construire une base d'installation. Le premier campement avait l'aspect d'un simple village datant de l'époque agraire, et les conditions n'étaient pas réunies pour conduire des recherches scientifiques avancées. Le gouvernement de ce nouveau monde prit la décision de faire hiberner les spécialistes de sciences fondamentales jusqu'à ce que l'environnement soit plus favorable à leurs recherches. Il était le seul scientifique à bord du *Gravité*, tandis que l'*Espace Bleu* en comportait sept. De ceux-ci, il fut l'hibernaute le plus tardivement réveillé. Deux siècles s'étaient écoulés depuis que les deux vaisseaux humains avaient rejoint le monde I.

Guan Yifan renseigna Cheng Xin sur la situation de ces mondes humains. Elle l'écoutait passionnément et lui demanda pourquoi, s'il évoquait les mondes I, II et IV, il ne faisait pas mention du monde III.

— Je ne suis jamais allé sur le monde III, tout comme personne d'autre d'ailleurs. Ou il est plus juste de dire que ceux qui y sont allés n'en sortiront plus. Ce monde est à l'intérieur d'un tombeau de lumière.

— Un tombeau de lumière ?

— Un trou noir où la vitesse de la lumière a été réduite par les sillages de vaisseaux luminiques. Le monde III est donc un trou noir. Un incident a porté ses habitants à croire que les coordonnées du monde avaient été dévoilées. Construire un tombeau de lumière était leur seule voie de survie.

— Nous appelons cela un champ noir.

— Ah, en effet, c'est peut-être plus parlant. À vrai dire, les habitants du monde III ont d'abord appelé ça un "rideau" de lumière, et ce sont

les gens de l'extérieur qui l'ont changé en "tombeau de lumière", car ils le voyaient davantage comme une sépulture²³. Mais chacun a le droit d'avoir son avis. Pour les habitants du monde III, c'est peut-être un paradis paisible, même si j'ignore ce qu'ils en pensent maintenant. Une fois le tombeau de lumière achevé, ils n'ont plus jamais pu envoyer de signaux à l'extérieur. Mais je présume que les gens y vivent heureux. Pour beaucoup, la sécurité est la première condition du bonheur.

Cheng Xin demanda à Guan Yifan quand le nouveau monde avait commencé à construire des vaisseaux luminiques. Il répondit que les premiers d'entre eux avaient été conçus un siècle en arrière. Il semblait donc que le rapport de Yun Tianming avait permis aux humains du système solaire de gagner deux siècles par rapport aux humains galactiques, ou bien au moins un siècle si on comptait le temps qu'il avait fallu à ces derniers pour terraformer leurs nouveaux mondes.

— C'est un grand homme, déclara Guan Yifan après avoir entendu le récit de Cheng Xin.

Mais la civilisation du système solaire n'avait jamais saisi cette opportunité. Trente-cinq ans. Trente-cinq années cruciales. Trente-cinq années de retard, un retard dont elle était probablement la cause. En y repensant à présent, elle ne souffrait plus, elle était simplement pétrifiée, comme morte.

— Le voyage à la vitesse de la lumière a marqué un jalon essentiel dans l'histoire de l'humanité, continua Guan Yifan. Un nouveau mouvement des Lumières, une nouvelle Renaissance. Il a ébranlé les fondations de notre pensée, de notre culture et de notre civilisation.

— C'est vrai. Au moment même où le *Halo* est passé en vitesse luminique, moi aussi, j'ai changé. J'ai réalisé que, de mon vivant, je pourrais franchir l'espace-temps : atteindre spatialement les confins de l'Univers et temporellement, son dernier jour. Tout ce qui n'était autrefois que spéculation philosophique est soudain devenu tangible, concret.

— En effet. Et des questions philosophiques aussi éthérées que la fin de l'Univers ou son but sont devenues des interrogations que n'importe quel humain doit aujourd'hui prendre en compte.

— Des humains galactiques ont-ils tenté de se rendre au dernier jour de l'Univers ?

— Bien sûr. À ce jour, les nouveaux mondes y ont déjà envoyé cinq vaisseaux ultimes.

— Des vaisseaux ultimes ?

— On les appelle aussi vaisseaux de l'Apocalypse. Ce sont des vaisseaux luminiques qui n'ont aucune destination prédéterminée, et dont les propulseurs par courbure sont activés à leur puissance maximale. Leur unique mission est d'accélérer sans cesse et d'utiliser la relativité pour transcender le temps et rejoindre le dernier jour de l'Univers. Selon nos calculs, ils auront franchi cinquante milliards d'années en dix ans. Peut-être sont-ils déjà arrivés – oh, selon leur référentiel, bien sûr. En réalité, cela peut même arriver sans que vous l'ayez voulu. Si, une fois la vitesse de la lumière atteinte, une panne irréversible intervient dans votre moteur de propulsion par courbure, empêchant votre vaisseau de décélérer, vous risquez vous aussi de connaître la fin de l'Univers de votre vivant.

— Les humains du système solaire n'ont pas eu de chance. Jusqu'à leur dernier souffle, ils n'auront jamais vécu qu'au sein de cet espace-temps étroit, à l'image de nos ancêtres de l'Ère Commune qui n'avaient jamais quitté le village où ils étaient nés. Pour eux, l'Univers est resté une énigme jusqu'à la fin.

Guan Yifan leva la tête pour regarder Cheng Xin. Sous une hypergravité de 3 g, cette action demandait un effort, mais il insista encore un instant.

— Il n'y a rien à regretter, je te le jure, il n'y a vraiment rien à regretter. Il vaut mieux ne pas connaître la réalité de l'Univers.

— Pourquoi ?

Guan Yifan leva la main et désigna les étoiles de la Voie lactée, puis il la laissa retomber à une hypergravité de 3 g sur son corps.

— Pas un seul rayon n'éclaire cet univers. Il n'est que ténèbres.

— Tu veux parler de sa nature de forêt sombre ?

Guan Yifan lutta pour secouer la tête :

— La forêt sombre conditionne toute notre existence mais, pour l'Univers, ce n'est qu'un détail. Si l'Univers était un immense champ de bataille – et il l'est –, les attaques de la forêt sombre seraient

l'œuvre de tireurs d'élite appartenant à chaque camp qui éliminent tous les imprudents passant par là, qu'ils soient messagers ou en charge du ravitaillement... Mais ce n'est qu'un détail dans une guerre. Une vraie guerre interstellaire, tu n'en as encore jamais vu.

— Et vous ?

— Seulement quelques aperçus. Le reste, nous l'avons deviné... Es-tu sûre de vouloir vraiment savoir ? Plus tu en sais à ce sujet, plus ton cœur s'éteint.

— Il n'y a déjà plus aucune lueur en moi, je voudrais savoir.

Et c'est ainsi que, six siècles après la chute de Luo Ji dans un lac gelé par une nuit d'hiver, un autre voile ténébreux dissimulant la réalité de l'Univers se leva, cette fois devant l'une des deux seules rescapées de la civilisation terrienne du système solaire.

— À ton avis, demanda Guan Yifan, quelle est l'arme la plus puissante pour une civilisation qui possède déjà des capacités technologiques infinies ? Ne réfléchis pas en termes techniques, envisage la question sous un angle philosophique.

Cheng Xin réfléchit un instant, puis elle finit par secouer la tête, non sans mal :

— Je l'ignore.

— Ce que tu viens de vivre devrait pourtant te donner quelques indices.

Que venait-elle de vivre ? Elle avait assisté à la destruction du système solaire. Un assaillant cruel avait réduit son espace d'une dimension. Une dimension... Qu'était une dimension ?

— Les lois physiques qui gouvernent l'Univers, répondit Cheng Xin.

— Dans le mille : les lois de l'Univers. Ces lois constituent à la fois les armes les plus destructrices et les moyens de défense les plus efficaces. Peu importe que l'on se trouve dans la Voie lactée ou dans la galaxie d'Andromède, dans un groupe local ou dans un superamas de galaxies, au cours d'une vraie guerre interstellaire, ceux qui possèdent une technologie presque divine n'hésitent pas à s'armer des lois de la physique. Bien des lois peuvent être aménagées en armes : les plus fréquentes sont les dimensions spatiales et la vitesse de la lumière. La plupart du temps, la réduction des dimensions spatiales est utilisée en phase offensive et celle de la vitesse lumineuse, pour se défendre. En

cela, l'attaque subie par le système solaire était de premier ordre. Une attaque dimensionnelle est une marque de respect, un honneur que l'adversaire a fait à la civilisation terrienne. Ce qui n'est pas rien dans cet univers.

— Je me souviens que je voulais vous demander quelque chose : quand s'arrêtera la chute de l'espace du système solaire dans la deuxième dimension ?

— Jamais.

Cheng Xin eut un frisson. Elle leva la tête tant bien que mal pour fixer Guan Yifan.

— Cela t'effraie ? Pensais-tu que dans toute la Voie lactée et dans tout l'Univers le système solaire était le seul à tomber en deuxième dimension ? Héhé...

Le rire glacial de Guan Yifan lui arracha un nouveau frisson.

— Mais c'est impossible, dit-elle, du moins si l'on tient compte de l'utilisation de la réduction des dimensions spatiales comme arme. Sur le long terme, cette arme finira par se retourner contre celui qui l'a lancée, n'est-ce pas ? Car si la bidimensionnalisation se poursuit, l'espace d'où est originaire l'assaillant s'effondrera aussi un jour ou l'autre en deuxième dimension.

Il y eut un long moment de silence.

— Docteur Guan ? l'appela Cheng Xin.

— Tu es trop bienveillante... murmura Guan Yifan.

— Je ne comprends pas...

— Il existe un moyen qui permet à l'agresseur d'éviter les conséquences d'une attaque par dimension spatiale. Réfléchis.

Cheng Xin se tut pendant un moment, avant de concéder :

— Je ne vois pas.

— Je me doutais que tu ne pourrais pas. Parce que tu es trop bienveillante. C'est simple : l'agresseur doit se transformer, se changer en une créature pouvant vivre dans une dimension plus basse. Une espèce quadridimensionnelle doit devenir une espèce tridimensionnelle, ou bien passer de la troisième à la deuxième dimension. Cela fait, la civilisation passe à l'offensive, sans crainte des conséquences possibles. C'est une attaque violente, à grande échelle, et sans aucun scrupule.

Cheng Xin sombra une nouvelle fois dans un long silence.

— Cela te rappelle quelque chose ? demanda Guan Yifan.

Cheng Xin était en effet en train de se souvenir. C'était il y a quatre cents ans, lorsque le *Gravité* et l'*Espace Bleu* s'étaient égarés dans le fragment quadridimensionnel, lorsque les membres de la petite expédition, parmi lesquels Guan Yifan, avaient discuté avec l'Anneau.

“Est-ce vous qui avez construit cet espace quadridimensionnel ?

Vous me dites que vous venez de la mer. Est-ce vous qui avez construit la mer ?

Vous voulez dire que pour vous – ou plutôt pour vos bâtisseurs – un espace à quatre dimensions est quelque chose comme une mer ?

C'est une flaque. La mer s'est asséchée.

Pourquoi tant de vaisseaux – ou de cimetières – sont-ils rassemblés dans un espace aussi petit ?

Quand la mer est asséchée, les poissons se réfugient dans les flaques, mais les flaques finissent aussi par s'assécher, et les poissons disparaissent tous tôt ou tard.

Tous les poissons sont-ils ici ?

Pas ceux qui ont asséché la mer.

Je vous demande pardon, nous avons du mal à comprendre cette phrase.

Les poissons qui ont asséché la mer ont rejoint le continent avant que la mer soit sèche. Ils ont quitté une forêt sombre pour une autre forêt sombre.”

— C'est donc le prix à payer pour gagner cette guerre ? demanda Cheng Xin.

Elle peinait à imaginer à quoi pouvait ressembler la vie dans une autre dimension. Dans un espace bidimensionnel, les objets et les êtres n'étaient que des segments de différentes longueurs. Les espèces vivant dans le monde tridimensionnel pouvaient-elles survivre sur une feuille sans épaisseur ? Naturellement, la vie dans la troisième dimension devait paraître tout aussi inimaginable pour ceux qui évoluaient dans la quatrième.

— C'est toujours mieux que la mort, répondit simplement Guan

Yifan.

Sans se préoccuper du choc dont se remettait tout juste Cheng Xin, il continua :

— La vitesse de la lumière est aussi fréquemment utilisée comme une arme. Mais pas pour construire des tombeaux de lumière – ou des champs noirs, comme vous les appelez, cela, c'est juste un mécanisme de défense utilisé par les vermines dans notre genre. En temps de guerre, on emprisonne parfois son ennemi dans un trou noir à vitesse lumineuse réduite. Mais on s'en sert surtout comme rempart ou comme leurre. Certains sont gigantesques et traversent le bras entier d'une galaxie. Dans des régions où les étoiles sont denses, la plupart des trous noirs à vitesse lumineuse réduite sont juxtaposés les uns aux autres pour former une grande muraille interstellaire pouvant s'étendre sur des dizaines de millions d'années-lumière. Quelle que soit la puissance de la flotte, lorsqu'elle se retrouve emprisonnée à l'intérieur, elle ne peut plus en sortir, c'est un obstacle infranchissable.

— Que se passera-t-il si cela continue ? demanda Cheng Xin.

— La chose suivante : l'espace bidimensionnel sera de plus en plus étendu dans l'Univers et il finira par recouvrir l'espace tridimensionnel, jusqu'au jour où il ne restera rien de la dimension macroscopique que nous connaissons : l'Univers sera entièrement en deux dimensions. Quant aux attaques et aux défenses manipulant la vitesse de la lumière, elles augmenteront peu à peu le nombre de zones à vitesse lumineuse réduite, jusqu'au jour où ces régions éparpillées ne feront plus qu'une, et la vitesse de la lumière basse sera unifiée : une nouvelle valeur c pour l'Univers. À ce moment, des civilisations comme la nôtre, encore à l'état fœtal de la science, seront persuadées que la vitesse de la lumière dans le vide – une dizaine de kilomètres par seconde – est une constante de l'Univers, aussi solide que le fer, comme nous le croyons maintenant pour cette valeur de trois cent mille kilomètres par seconde. Bien sûr, ce ne sont que deux exemples parmi d'autres. D'autres lois de la physique sont probablement utilisées comme armes, mais nous ne connaissons pour l'instant que celles-ci. Il est possible que toutes les lois de la physique aient un jour été transformées en armes... Il se peut que quelque part dans l'Univers on manipule même une loi comme... Oh, ce n'est

qu'une hypothèse, je trouve ça trop ésotérique pour vraiment y croire.

— Comme ?

— Les mathématiques.

Cheng Xin s'efforça de se représenter ce paysage incroyable, mais en vain. Elle n'arrivait même pas à s'accrocher à un coin du tableau :

— Ce serait... trop fou ! Mais alors, l'Univers deviendra-t-il un champ de ruines après la guerre ? demanda Cheng Xin, trouvant rapidement une autre façon de formuler son interrogation : Les lois de la physique elles-mêmes deviendront-elles des ruines ?

— C'est peut-être déjà le cas... Les physiciens et les astronomes des nouveaux mondes s'efforcent de retrouver quel a pu être l'aspect original de ces lois avant le début de la guerre. Un modèle théorique assez précis a déjà été élaboré : il suggère qu'aux premiers temps de l'Univers, avant la guerre, le cosmos était un véritable jardin d'Éden, d'où l'appellation que l'on donne maintenant à cette époque, ancienne d'environ dix milliards d'années : l'Âge édénique de l'Univers. Bien entendu, cette beauté paradisiaque est uniquement exprimable en termes mathématiques ! Nous sommes incapables d'imaginer l'Univers à cette époque, les dimensions de notre cerveau ne suffisent pas.

Cheng Xin repensa une nouvelle fois à cet échange :

“Est-ce vous qui avez construit cet espace quadridimensionnel ?

Vous me dites que vous venez de la mer. Est-ce vous qui avez construit la mer ?”

— Est-ce que vous voulez dire qu'à l'Âge édénique de l'Univers celui-ci était en quatre dimensions, et que la vitesse de la lumière dans le vide était beaucoup plus élevée ?

— Cela va plus loin. L'Univers n'était pas qu'en quatre dimensions, mais en dix ; et en ce temps-là, la vitesse de la lumière dans le vide n'était pas seulement plus élevée qu'aujourd'hui, elle était proche de l'infini. La lumière permettait ce qu'Einstein a appelé une “action à distance”. On pouvait transmettre un message d'un bout à l'autre de l'Univers en une durée de Planck... Si tu étais allée dans l'espace quadridimensionnel, tu aurais une idée de quel paradis a pu être l'Univers en dix dimensions.

— Alors, vous voulez dire que...

— Je n'ai rien dit, reprit Guan Yifan, comme s'il émergeait soudain d'un rêve. Je n'ai vu qu'un bref aperçu. Le reste, nous l'avons deviné. Toutefois, ne considère pas ce que je te raconte comme étant davantage qu'une simple supposition, un mythe sombre que nous avons nous-mêmes créé.

Désespérée, Cheng Xin continua à suivre le fil de ses pensées :

— Alors, pendant la guerre qui a succédé à l'Âge édénique, chaque dimension, l'une après l'autre, s'est retrouvée emprisonnée dans le microscopique, et la vitesse de la lumière s'est peu à peu réduite, palier par palier ?

— Comme je te l'ai dit, tout cela n'est qu'une supposition... répondit Guan Yifan en baissant la voix. Qui sait, peut-être même que la vérité est encore plus sombre... Une chose est sûre : l'Univers se meurt.

Le vaisseau cessa d'accélérer, et l'apesanteur revint. Devant les yeux de Cheng Xin, l'espace et les étoiles s'étaient effrités, modelant un terrible cauchemar. Jusqu'ici, l'hypergravité de 3 g avait été pour elle le seul indice fiable attestant qu'elle était dans la réalité, comme si les deux bras puissants qui l'enlaçaient et la plaquaient contre son siège la protégeaient du mieux qu'ils pouvaient de la froideur et de la monstruosité du mythe noir de l'Univers. Mais maintenant que l'hypergravité n'était plus, il ne restait que le cauchemar. La Voie lactée était une moraine recouverte de traces de sang. Le système de DX3906 était lui un four crématoire brûlant au-dessus d'un gouffre.

— Je vous en prie, pouvez-vous éteindre le mode holographique du vaisseau ? balbutia Cheng Xin.

Guan Yifan s'exécuta et Cheng Xin repassa aussitôt de l'immensité de l'espace à l'étroitesse de la coquille d'œuf de la cabine. Ainsi, elle se sentait au moins un peu plus en sécurité.

— Je n'aurais pas dû te raconter tout ça, dit Guan Yifan, dont les remords paraissaient sincères.

— Je l'aurais appris tôt ou tard, répondit Cheng Xin, la voix toujours faible.

— Je vais encore me répéter : ce ne sont que des suppositions, il n'existe à ce jour aucune preuve scientifique. Ne réfléchis pas trop,

profite de la vie qui t'attend. Guan Yifan posa sa main dans celle de Cheng Xin : Et même si ce que je dis est vrai, nous parlons d'une échelle temporelle de plusieurs centaines de millions d'années. Venez dans notre monde, il est le vôtre à présent. Tu pourras mener ta vie comme tu l'entends, sans avoir besoin de franchir à nouveau le temps. Tant que tu limiteras ton existence à une période temporelle inférieure à cent mille ans et à un périmètre spatial inférieur à mille années-lumière, rien de tout cela ne t'affectera. Cent mille ans, mille années-lumière, cela devrait suffire, non ?

— Cela suffira, oui, merci, dit Cheng Xin en serrant la main de Guan Yifan.

Cheng Xin et Guan Yifan passèrent le reste du voyage en sommeil forcé, grâce aux appareils d'assistance somnique. La navigation se poursuivit pendant quatre jours. Ils se réveillèrent en hypergravité, tandis que le vaisseau décélérait. Calcédoine occupait déjà la moitié du champ visuel du vaisseau. Calcédoine était une planète naine qui rappelait l'aspect de la Lune : elle apparaissait comme un grand roc chauve. Mais on n'y voyait aucun cratère, la majeure partie de sa surface était constituée de plaines désolées. Le *Hunter* stationna en orbite de la planète. En l'absence d'atmosphère, le vaisseau pouvait entrer en rotation en orbite basse. Le vaisseau approcha de l'emplacement indiqué par le satellite de surveillance : la zone où avaient atterri puis redécollé les cinq appareils non identifiés. Guan Yifan avait d'abord eu le projet de descendre en navette à cet endroit, pour examiner les traces éventuelles laissées par les appareils. Ni Cheng Xin ni lui ne s'étaient attendus à ce que ces visiteurs énigmatiques aient laissé des empreintes si grandes qu'on les verrait depuis l'espace.

— Qu'est-ce ? lança Cheng Xin avec surprise en observant la surface de Calcédoine.

— Des lignes de mort, répondit Guan Yifan. Il avait immédiatement reconnu ce que pointait Cheng Xin. Ne nous approchons pas trop, dit-il à l'IA.

Les lignes de mort dont parlait Guan Yifan étaient un ensemble de

cinq lignes noires, dont chaque extrémité partait de la surface pour s'étendre vers l'espace. D'après les calculs qui pouvaient être faits à bord du *Hunter*, chacune d'entre elles était longue d'une centaine de kilomètres et dépassait l'orbite où stationnait le vaisseau.

— De quoi s'agit-il ?

— Ce sont des sillages de propulsion par courbure. La courbure a été maximale. Entre ces lignes, la vitesse de la lumière dans le vide est nulle.

Au passage suivant en orbite au-dessus de la zone, Guan Yifan et Cheng Xin embarquèrent dans la navette et quittèrent le *Hunter*. Ils se posèrent à la surface de Calcédoine. En raison de l'orbite basse et de l'absence d'atmosphère à traverser, l'atterrissage se déroula rapidement et sans encombre. Ils mirent pied à terre à trois kilomètres des lignes de mort.

Ils sautillèrent à une gravité de 0,2 g en direction des lignes. La plaine de Calcédoine était recouverte d'une fine couche de poussière et jonchée de graviers aux tailles irrégulières. En l'absence du phénomène de dispersion atmosphérique, la frontière entre les ombres et les zones illuminées par les rayons du soleil était parfaitement délimitée. Ils se retrouvèrent bientôt à une distance d'une centaine de mètres de la première ligne de mort. Guan Yifan fit signe à Cheng Xin d'arrêter d'avancer. Le diamètre des lignes était de vingt ou trente mètres, et de là où ils se tenaient, il était plus correct de parler de "colonnes de mort".

— On dirait que ce sont les choses les plus sombres de l'Univers, dit Cheng Xin.

Sur ces lignes d'un noir intense, on ne distinguait aucun détail. Elles marquaient la limite de la zone à vitesse lumineuse nulle et ne semblaient avoir aucune surface. En levant la tête pour les regarder, ces lignes paraissaient encore bien visibles, même face au fond noir du ciel.

— Ce sont aussi les plus mortelles, dit Guan Yifan. La vitesse nulle de la lumière représente la mort. Une mort absolue, à cent pour cent. À l'intérieur, chaque particule élémentaire, chaque quark, tout est mort et inerte. Même si elle ne présente aucune source de gravité, chaque ligne est un trou noir d'une gravité zéro, où tout ce qui tombe

ne peut plus jamais sortir.

Guan Yifan souleva un caillou et le lança sur la ligne de mort. Celui-ci disparut dans ces ténèbres absolues.

— Vos vaisseaux luminiques peuvent-ils produire ce genre de lignes ? demanda Cheng Xin.

— Non, ils en sont loin.

— Aviez-vous déjà vu de telles lignes ?

— Oui, mais elles sont rares.

Cheng Xin leva les yeux pour observer ces énormes colonnes noires s'élevant vers l'espace. Elles paraissaient soulever le dôme étoilé, et faire de l'Univers un palais pour le dieu de la Mort. *Est-ce ainsi que tout s'achève ?* pensa-t-elle.

Cheng Xin pouvait voir l'extrémité des lignes de mort dans le ciel. Elle pointa leur direction en demandant :

— Les vaisseaux peuvent donc passer en vitesse de la lumière aussi rapidement ?

— Oui, à cent kilomètres environ. Nous avons déjà vu des lignes plus courtes. Les vaisseaux ayant laissé ces traces ont dû passer en vitesse luminique de manière presque instantanée.

— Ce doivent être les vaisseaux luminiques les plus avancés ?

— Probablement, mais on n'en voit que rarement. Les lignes de mort sont généralement l'œuvre des Anéantisisseurs.

— Les Anéantisisseurs ?

— Certains les appellent aussi les Réinitialisateurs. C'est probablement un groupe d'entités intelligentes, ou bien une civilisation, ou bien encore une alliance. Nous ignorons qui ils sont réellement, mais nous avons pu confirmer leur existence. Les Anéantisisseurs souhaitent réinitialiser l'Univers, le faire redémarrer à l'Âge édénique.

— Comment ?

— En ramenant l'aiguille de l'horloge sur le douze. Prenons par exemple le cas des dimensions spatiales : il paraît impossible de redéployer en haute dimension un univers aujourd'hui en basse dimension. Le mieux est donc peut-être d'accélérer le mouvement inverse, en faisant chuter l'Univers à zéro dimension, puis encore plus bas. L'Univers sera alors réinitialisé et de retour en dix dimensions.

— À zéro dimension ? Avez-vous déjà vu quelque chose de ce genre ?

— Non, nous n'avons jusqu'à ce jour assisté qu'à des bidimensionnalisations. Nous n'avons jamais non plus été témoins d'aucune unidimensionnalisation. Cependant, quelque part dans l'Univers, c'est ce que sont en train d'essayer de faire les Anéantisisseurs. Nul ne sait s'ils ont réussi. Par comparaison, il est plus facile de remettre à zéro la vitesse de la lumière. Nous avons pu détecter un grand nombre de tentatives de réduction de la vitesse lumineuse à son minimum, pour qu'elle redémarre à une vitesse infinie.

— Est-ce possible ? Du moins, en théorie ?

— Nous ne le savons pas encore. Sans doute les Anéantisisseurs ont-ils réussi à développer des théories allant dans ce sens. Mais, à mon avis, c'est impossible. La vitesse nulle de la lumière est un mur infranchissable. Elle signifierait la mort absolue de toute existence, et l'arrêt définitif de tout mouvement. Dans de telles conditions, un sujet ne pourrait plus avoir aucun impact sur un objet. Comment pourrait-on continuer à remonter l'aiguille de l'horloge ? Ce que font les Anéantisisseurs relève davantage d'un rituel religieux, ou d'une performance artistique.

Cheng Xin observa les lignes de mort. Sa peur se teintait maintenant de respect :

— Si ce sont des sillages, pourquoi ne se propagent-ils pas ?

Guan Yifan attrapa fermement Cheng Xin par le bras :

— C'est là où je voulais en venir. Nous devons partir, vite. Je ne parle pas de cette planète, mais de ce système. C'est trop dangereux. La nature des lignes de mort est différente des autres sillages de propulsion par courbure. Sans interférence, elles demeurent dans le même état, et conservent le même diamètre que celui des moteurs. Mais en cas d'interférence, elles se propagent rapidement. Des lignes de mort de cette taille peuvent s'étendre jusqu'à emprisonner un système planétaire tout entier. Les scientifiques appellent ce phénomène une "rupture des lignes de mort".

— Les régions où elles se propagent chutent-elles entièrement à une vitesse de la lumière nulle ?

— Non, non. Une fois qu'elles se sont propagées, les lignes de mort deviennent comme des sillages de propulsion par courbure ordinaires. La vitesse lumineuse n'y est plus nulle. Plus la zone de propagation est importante, plus la vitesse réaugmente. Mais elle demeure toujours autour d'une dizaine de kilomètres par seconde. En bref, en cas de rupture de lignes de mort, un système entier peut devenir un trou noir à vitesse lumineuse réduite – un champ noir, comme vous les appelez... Allons-y.

Cheng Xin et Guan Yifan repartirent en bondissant jusqu'à la navette.

— Quel genre d'interférences ? demanda Cheng Xin, en se retournant pour regarder une dernière fois les ombres de ces cinq lignes de mort s'étendre jusqu'à l'horizon.

— C'est difficile à savoir pour l'instant. Certaines théories avancent que la proximité de sillages de propulsion par courbure pourrait provoquer de telles perturbations. Nous avons déjà pu prouver que les sillages de ce type interagissent à une courte distance.

— Alors, est-ce que le *Halo* ne risque pas de... ?

— Tout est possible. C'est pourquoi nous devons nous éloigner en utilisant uniquement le moteur de propulsion par fusion. Nous ne pourrions actionner la propulsion par courbure que lorsque nous serons suffisamment loin. À au moins... quarante unités astronomiques, pour reprendre vos unités de mesure.

Même après le décollage de la navette, Cheng Xin eut bien du mal à décrocher les yeux de ces lignes mortelles dont ils s'éloignaient peu à peu.

— Les Anéantisisseurs. J'ai l'impression qu'ils apportent un peu de lumière dans l'Univers.

— L'Univers est d'une diversité infinie, dit Guan Yifan. Il y a toutes sortes d'"individus" et toutes sortes de mondes. Des idéalistes comme les Anéantisisseurs, des pacifistes, des charitables et même des civilisations exclusivement dévouées à l'art et à la beauté... mais ils sont loin d'être majoritaires et ils ne sont pas en mesure de dévier la trajectoire prise aujourd'hui par le cosmos.

— Comme les humains.

— L'ultime mission des Anéantisisseurs, elle, devra au moins être

accomplie par l'Univers lui-même.

— Tu veux parler de la fin de l'Univers ?

— Oui.

— Mais d'après ce que je sais, l'Univers va continuer à se dilater, il va devenir de plus en plus froid et de moins en moins dense.

— C'est ce que disaient vos astronomes. Nous sommes aujourd'hui arrivés à la conclusion que la matière noire a trop longtemps été sous-estimée. L'Univers va cesser de s'étendre, puis va s'effondrer sous l'effet de sa propre gravité, et il deviendra une nouvelle singularité qui augurera un nouveau Big Bang, et tout recommencera à zéro. Tu vois, c'est encore la nature qui sortira victorieuse.

— Le nouvel univers sera-t-il en dix dimensions ?

— Impossible de le savoir, il y a une infinité de possibilités. Ce sera un tout nouvel univers, une toute nouvelle vie.

Le voyage de retour vers Saphir fut aussi tranquille que l'aller. Cheng Xin et Guan Yifan passèrent la majorité de celui-ci en sommeil forcé. Quand ils se réveillèrent, le vaisseau avait déjà rejoint l'orbite de Saphir. En observant en dessous d'eux ce monde bleu et blanc, Cheng Xin se sentit presque de retour à la maison.

À cet instant, le canal de communication du vaisseau reçut un appel d'AA.

— Ici le *Hunter*, que se passe-t-il ?

La voix d'AA était pressante :

— J'ai essayé de vous appeler à plusieurs reprises mais, chaque fois, l'IA m'a répondu qu'elle ne voulait pas vous réveiller !

— Je t'avais bien dit de ne pas nous contacter ! Qu'est-il arrivé ?

— Quelque chose d'extraordinaire ! Yun Tianming est ici !

Cette dernière phrase fit sur Cheng Xin l'effet d'un coup de tonnerre, la sortant aussitôt de sa léthargie. Guan Yifan lui-même resta interdit de surprise.

— Que dis-tu ? bafouilla Cheng Xin.

— Yun Tianming est ici ! Son vaisseau s'est posé il y a plus de trois heures.

— Oh... fit Cheng Xin d'une voix presque mécanique.

— Il est encore jeune, aussi jeune que toi !
— Ah oui ? Cheng Xin avait l'impression que sa voix provenait du lointain.

— Et il t'a apporté un cadeau !
— Il m'en a déjà donné un, nous sommes justement dedans.
— Oh, ça, ce n'est rien en comparaison, tu peux me croire. Ce cadeau-ci est encore plus extraordinaire, encore plus grand... Yun Tianming est dehors. Je vais le chercher pour que tu puisses lui parler.

Guan Yifan intervint :
— Ce n'est pas la peine, nous aurons bientôt atterri. Cette communication est dangereuse. Je coupe le signal, dit-il.

Cheng Xin et Guan Yifan s'observèrent pendant un long moment et partirent d'un rire joyeux.

— Sommes-nous bien réveillés ? demanda Cheng Xin.
Quand bien même tout cela n'était qu'un rêve, Cheng Xin souhaitait s'y attarder encore un moment. Elle réactiva le mode holographique de la capsule. La nuit étoilée ne semblait plus aussi noire et froide. Elle était belle et pure, comme le premier rayon de soleil après l'averse. Même la lumière des étoiles semblait apporter la fragrance des premières pousses printanières. Elle avait la sensation de renaître.

— Rejoignons la navette, nous allons nous poser, dit Guan Yifan.
Ils grimpèrent dans la navette et amorcèrent le processus de détachement du vaisseau. Dans cette cabine étroite, Guan Yifan saisit sur une interface de nouvelles données avant d'entrer dans l'atmosphère.

— Comment a-t-il pu arriver aussi vite ? demanda Cheng Xin avec une voix rêveuse.

Guan Yifan avait déjà retrouvé son sang-froid :
— Cela confirme une de nos hypothèses : la première flotte trisolarienne a établi une colonie non loin d'ici, dans un périmètre de cent années-lumière. Ils ont eux aussi dû recevoir les signaux par ondes gravitationnelles envoyés par le *Halo*.

La navette quitta le vaisseau et la coque pyramidale du *Hunter* s'éloigna sur l'écran de surveillance.

— Quel cadeau pourrait être plus grand qu'un système planétaire ? demanda Guan Yifan en regardant Cheng Xin, amusé.

Émoustillée, Cheng Xin se contenta de secouer la tête pour signifier qu'elle n'en savait rien.

Le moteur à fusion de la navette fut activé. L'anneau de refroidissement externe scintillait d'une lumière rouge, les propulseurs étaient en chauffe. L'écran de contrôle indiqua que la décélération commencerait dans trente secondes. La navette changea brutalement d'orbite et ils entrèrent dans l'atmosphère de Saphir.

Soudain, Cheng Xin entendit un étrange son strident, comme si une lame découpait la navette de la proue à la poupe, puis il y eut de violentes vibrations. Il s'ensuivit un instant étrange : étrange, car elle n'était pas sûre qu'il s'agisse bien d'un instant. Celui-ci avait semblé infiniment court et en même temps infiniment long. Elle s'était sentie comme hors du temps. Guan Yifan lui expliquerait plus tard qu'elle venait de faire l'expérience d'un "vide temporel". Si Cheng Xin ne pouvait exprimer aucune durée, c'était parce que le temps, pendant cet instant, avait cessé d'exister. Cheng Xin sentit qu'elle s'effondrait, comme si elle s'apprêtait elle-même à devenir une singularité. La masse de Guan Yifan, celle du vaisseau, la sienne s'approchèrent de l'infini. Puis les ténèbres recouvrirent le monde. Cheng Xin crut d'abord que quelque chose était arrivé à ses yeux. Elle ne pouvait pas croire que tout ait pu devenir soudain si noir dans l'appareil. Elle tendit sa main devant elle, mais ne vit pas ses doigts. Cheng Xin appela Guan Yifan, mais elle ne perçut rien d'autre que sa propre voix dans les oreillettes de son casque.

Guan Yifan tâtonna dans l'obscurité et réussit à saisir la tête de Cheng Xin. Celle-ci sentit son corps se coller au sien. Elle ne tenta pas de résister, tant le réconfort qu'il lui apportait était immense. Mais elle se rendit compte que Guan Yifan souhaitait simplement s'approcher d'elle pour lui parler, car le système de communication des combinaisons était brusquement devenu hors service. Afin de s'entendre, leurs deux visières devaient être en contact.

— N'aie pas peur, ne panique pas, et écoute-moi bien ! Ne bouge surtout pas !

Cheng Xin entendit la voix de Guan Yifan derrière sa visière. Elle eut la sensation qu'il était en train de hurler, mais elle ne perçut qu'un son faible, à peine un murmure. Elle sentit sa main en train de fureter

quelque part. Très vite, il redonna un peu de lueur à la cabine grâce à un objet de la longueur d'une cigarette, qu'il tenait entre les doigts. Cheng Xin savait que cette source de lumière était de nature chimique. Elle avait déjà vu ce genre d'ustensiles de secours à bord du *Halo* : quand on les pliait, ils produisaient une lumière froide.

— Ne bouge pas, nos combinaisons ne fournissent plus d'oxygène. Ralentis le rythme de ta respiration. Je vais repressuriser la cabine. Ne t'inquiète pas, ce ne sera pas long ! lança Guan Yifan, puis il tendit le bâton lumineux à Cheng Xin et ouvrit un tiroir de stockage à côté du siège. Il en sortit une bouteille métallique qui ressemblait à un extincteur miniature. Il dévissa le bouchon et, aussitôt, des volutes de gaz blanc s'en échappèrent.

Cheng Xin avait du mal à respirer : elle savait que le système d'oxygène de sa combinaison n'était plus opérationnel. Seul l'air résiduel à l'intérieur de son casque lui permettait de se maintenir en vie. Sa respiration se fit de plus en plus haletante et, à chaque inspiration, elle suffoquait un peu plus. D'instinct, elle voulut remonter sa visière, mais Guan Yifan l'en empêcha à temps, et la serra dans ses bras, pour la rassurer, cette fois. Elle eut l'impression qu'il était en train de la sauver de la noyade. Dans la lueur froide de la cabine, elle vit ses yeux, ce regard qui semblait lui dire qu'elle rejoindrait bientôt la surface. Dans sa combinaison, Cheng Xin sentit la pression augmenter peu à peu à l'extérieur et à l'instant où elle allait être asphyxiée, Guan Yifan ouvrit brutalement sa visière, puis la sienne, et tous deux purent respirer à grandes bouffées.

Quand Cheng Xin eut retrouvé son souffle, elle examina la bouteille en métal, et remarqua le petit instrument accroché au goulot : un manomètre. Elle eut la surprise de constater qu'il s'agissait d'un manomètre ancien, à aiguille. Cette dernière avait maintenant glissé dans le vert.

— La bouteille sera rapidement vide, et il va se mettre à faire très froid dans la cabine. Nous devons vite changer de combinaison.

Il se leva en planant de son siège et sortit deux caisses métalliques du fond de la cabine. Il en ouvrit une dans laquelle Cheng Xin aperçut deux combinaisons spatiales. Dans le système solaire comme ici, les combinaisons de l'époque étaient très légères : sans le casque, le

mécanisme de dépressurisation interne et le sac de support de vie, elles ne différaient pas des vêtements qu'on pouvait porter d'ordinaire. À l'inverse, les combinaisons contenues dans la caisse étaient imposantes et grossières, très semblables à celles que portaient les spationautes de l'Ère Commune.

Tous deux crachaient une vapeur blanche. Une fois qu'elle eut ôté sa combinaison, Cheng Xin fut transpercée par le froid glacial. Non sans effort, et avec l'aide de Guan Yifan, elle réussit à enfiler l'épaisse combinaison spatiale. Devant cet homme, elle se sentait comme une enfant ; elle s'en remettait à lui, comme elle ne l'avait pas fait depuis bien longtemps. Avant que Cheng Xin ne mette son casque, Guan Yifan lui expliqua en détail le fonctionnement de la combinaison. Il lui indiqua, entre autres, la molette du distributeur d'oxygène, l'interrupteur de pressurisation, le bouton de régulateur de température, ainsi que ceux pour la communication et pour l'éclairage. La combinaison ne comportait aucun système automatique, tout était manuel.

— Il n'y a pas de puce informatique dans ces combinaisons. Désormais, plus aucun de nos ordinateurs – qu'il soit électrique ou quantique – ne fonctionne, expliqua Guan Yifan.

— Pourquoi ?

— Parce que la vitesse de la lumière n'est peut-être plus maintenant que d'une dizaine de kilomètres par seconde.

Guan Yifan aida Cheng Xin à enfiler son casque. Le corps de cette dernière était presque gelé. Guan Yifan tourna pour elle la molette du distributeur d'oxygène et mit en route le régulateur de température. Elle reprit des couleurs. C'est seulement à ce moment-là qu'il commença lui-même à enfiler sa propre combinaison. Il mit rapidement son casque, puis passa un moment à relier les deux combinaisons, pour qu'ils puissent communiquer. Ils étaient néanmoins si frigorifiés qu'ils n'arrivaient plus à parler, et ils durent attendre en silence que leurs corps se réchauffent. Sous une gravité de 1 g, il leur aurait été bien malaisé de se déplacer dans cette lourde combinaison. Cheng Xin se sentait d'ailleurs davantage dans une maison que dans une combinaison. Le bâton lumineux qui flottait dans la cabine s'était déjà assombri et Guan Yifan alluma l'éclairage de sa

combinaison. Dans cette pièce exigüe, Cheng Xin eut l'impression qu'ils étaient deux mineurs coincés au fond d'une mine.

— Que s'est-il passé ? demanda Cheng Xin.

Guan Yifan plana depuis son siège jusqu'à un hublot de la paroi et tira sur le volet. Le système automatique d'ouverture ne marchait plus, et il dut forcer pour l'ouvrir manuellement. Il fit de même de l'autre côté de la cabine.

Cheng Xin regarda à l'extérieur et découvrit que l'Univers avait totalement changé de visage.

Elle vit deux amas d'étoiles situés à chaque extrémité de l'espace. Celui de devant scintillait d'une lueur bleue, et celui de derrière, d'une lueur rouge. Cette scène lui rappelait ce qu'elle avait vu à bord du *Halo* lors de leur voyage à la vitesse de la lumière. Mais ces deux amas n'étaient pas aussi réguliers : ils se métamorphosaient à une vitesse folle, comme deux boules de feu secouées par des vents frénétiques. Aucune étoile ne s'échappait plus de l'amas bleu pour rejoindre l'amas rouge derrière la navette. En revanche, les deux amas stellaires semblaient reliés entre eux par deux longues bandes de lumière, une de chaque côté de la navette. La bande de lumière la plus large occupait sur un côté la moitié de l'espace. Ses deux extrémités ne rejoignaient toutefois pas les amas d'étoiles, mais se terminaient par deux figures circulaires. Cheng Xin devinait que cette bande de lumière était en réalité un ovale très écrasé, ou bien un cercle étiré à l'extrême. Des taches colorées, de tailles diverses, voletaient sur cette bande de lumière. Elles se divisaient en trois couleurs : bleu, blanc et jaune pâle. Instinctivement, Cheng Xin comprit que cette bande de lumière n'était autre que Saphir. L'autre bande de lumière était plus fine et plus lumineuse, mais elle ne révélait aucun détail à sa surface. Contrairement à Saphir, cette bande de lumière semblait changer de longueur selon différents cycles : au plus long, elle devenait une ligne de lumière reliant les deux amas stellaires et, au plus court, elle se réduisait à un cercle lumineux. Ce deuxième état la montrait sous sa forme originelle dans un espace-temps régulier : c'était l'étoile DX3906.

— Nous gravitons autour de Saphir à la vitesse de la lumière, expliqua Guan Yifan, avant de préciser : Mais une vitesse lumineuse très lente.

La vitesse que pouvait atteindre la navette était bien plus élevée, mais la vitesse de la lumière ne pouvant, par nature, pas être dépassée, l'appareil dut s'y conformer.

— Une rupture des lignes de mort ?

— Oui. Leur propagation a atteint tout le système. Nous sommes pris au piège.

— Est-ce en raison des interférences produites par le vaisseau de Yun Tianming ?

— Je l'ignore. Mais il ne devait sans doute pas savoir que des lignes de mort avaient été laissées dans le système.

Cheng Xin cessa de l'interroger. Elle ne voulait pas savoir ce que serait la prochaine étape. Elle était consciente que rien de plus ne pourrait probablement être fait. Aucun ordinateur ne pouvait fonctionner dans une situation où la vitesse de la lumière n'était que d'une dizaine de kilomètres par seconde. L'IA et tous les autres systèmes de contrôle de la navette étaient morts. Dans ces conditions, il était même impossible d'allumer la moindre lumière à bord de l'appareil. Ce n'était plus qu'une cannette en métal sans électricité, ni force motrice. Il en était de même pour le *Hunter*, devenu lui aussi un vaisseau mort. Avant de tomber en vitesse lumineuse réduite, la navette n'avait pas même eu le temps de commencer sa décélération, et le vaisseau devait sans doute être dans les environs. Néanmoins, même s'ils parvenaient à s'en approcher, Cheng Xin et Guan Yifan ne pourraient y entrer. Sans système de contrôle, il était impossible d'ouvrir les portes de la navette et du vaisseau.

Cheng Xin se mit à penser à Yun Tianming et à 艾AA. Ils devaient être en sécurité à la surface, mais toute communication entre eux était désormais impossible. Elle n'avait même pas pu l'entendre prononcer une phrase.

Un objet flottant percuta légèrement sa visière : la bouteille en métal. Elle examina une nouvelle fois le manomètre à aiguille et tâta sa combinaison. La lumière de l'espoir qui semblait éteinte se rallumait légèrement, comme une luciole.

— Tu t'étais préparé à une situation de ce genre ? murmura Cheng Xin.

— Oui. La voix de Guan Yifan était déformée dans l'oreillette de

Cheng Xin, à la manière des télécommunications analogiques du passé. Pas tant à la propagation de lignes de mort, mais plutôt à une entrée accidentelle dans une zone traversée par des sillages de propulsion par courbure. Les deux situations sont semblables : en vitesse lumineuse réduite, tout s'arrête... Notre prochaine étape va consister à activer les neurones.

— Comment ?

— Démarrer les ordinateurs neuronaux, des machines capables de fonctionner en vitesse lumineuse réduite. La navette et le vaisseau sont équipés de deux systèmes de contrôle, dont l'un est fondé sur le mode neuronal.

Cheng Xin était stupéfaite. Elle ne s'attendait pas à ce que des ordinateurs puissent encore être utilisés dans de telles conditions.

— L'important, ce n'est pas la vitesse de la lumière, mais la manière dont est conçu le système. La transmission de signaux chimiques au cerveau est encore plus lente, pas plus de deux ou trois mètres par seconde – la même vitesse que lorsqu'on marche. Les ordinateurs neuronaux imitent le traitement des informations des cerveaux des animaux supérieurs et les puces utilisées sont spécialement conçues pour fonctionner dans de telles conditions.

Guan Yifan ouvrit un panneau métallique où figurait un réseau complexe de fils connectés entre eux comme des tentacules à une pieuvre. En dessous se trouvait une console de contrôle à écran plat, munie de boutons et d'indicateurs lumineux : une installation qui rappelait les anciennes machines datant d'avant la fin de la Grande Crise. Guan Yifan pressa un bouton rouge. L'écran s'alluma, mais n'afficha aucune interface, il fit seulement défiler des lignes de texte. Cheng Xin supposa qu'il s'agissait de la séquence de démarrage d'un système d'exploitation.

— Le mode neuronal parallèle qui permettrait de nous connecter au vaisseau n'a pas encore commencé. Nous n'avons pour l'instant qu'un seul choix : celui d'enclencher le dispositif de transmission série pour démarrer le système d'exploitation. Tu ne peux pas imaginer la lenteur d'une transmission série dans de telles conditions. Regarde, seulement quelques centaines d'octets par seconde, même pas un kilo-octet !

— La séquence de démarrage doit être très longue !

— En effet. Mais une fois que le mode parallèle sera activé, le chargement sera plus rapide. Cependant, il faut un certain temps avant de pouvoir le démarrer, fit Guan Yifan, qui désigna une ligne de texte en bas de l'écran :

*Temps restant avant démarrage : 68 heures 43 minutes X secondes ;
temps restant avant activation de tous les systèmes : 297 heures 52 minutes
X secondes.*

— Douze jours ! s'exclama Cheng Xin. Et le *Hunter* ?

— Le vaisseau aussi est équipé d'un tel dispositif. Dans des conditions comme celles-ci, il peut faire démarrer automatiquement un ordinateur neuronal. Il a déjà dû commencer, mais le temps nécessaire avant la fin de la tâche est à peu près le même qu'ici.

Douze jours. Il faudrait douze jours avant d'avoir accès aux ressources de survie de la navette et du *Hunter*. D'ici là, ils devraient compter sur leurs deux combinaisons primitives. Fonctionnant grâce à des piles atomiques, elles devraient pouvoir fonctionner longtemps, mais on ne pouvait pas en dire autant des réserves d'oxygène.

— Nous devons hiberner, déclara Guan Yifan.

— La navette dispose-t-elle d'équipement d'hibernation ?

Sitôt la question posée, Cheng Xin se rendit compte qu'elle était absurde, car même si la navette était dotée d'un tel matériel, l'hibernation ne pouvait pas être contrôlée par une intelligence artificielle.

Guan Yifan ouvrit encore une fois le tiroir où il avait pris la bouteille d'oxygène en métal. Il en sortit cette fois une petite boîte. Cheng Xin découvrit qu'elle contenait des petites gélules.

— C'est une gélule d'hibernation de courte durée. Contrairement à autrefois, aucun support de vie externe n'est nécessaire. Une fois le processus d'hibernation entamé, notre respiration deviendra très lente et nous n'utiliserons plus que peu d'oxygène. Ces gélules vont nous permettre d'hiberner durant quinze jours environ.

Cheng Xin ouvrit sa visière et avala la gélule. Elle regarda Guan Yifan faire de même et se tourna vers le hublot.

Sur Saphir – incarnée en bande de lumière reliant les extrémités

rouge et bleue de l'Univers à la vitesse de la lumière – les taches se mouvaient si vite qu'il n'était déjà plus possible de discerner leur couleur.

— Arrives-tu à voir quelque chose de cyclique sur cette bande de lumière ? demanda Guan Yifan. Il ne regardait pas à l'extérieur, ses paupières étaient à moitié fermées, et il était en train de s'attacher sur son siège à hypergravité.

— Ça va trop vite, je ne vois rien.

— Ton regard doit suivre le mouvement.

Cheng Xin essaya de faire comme il le lui avait dit, en suivant du regard les motifs glissant sur la bande. L'espace d'un instant, elle parvenait à voir le bleu, le blanc et le jaune, mais tout redevenait rapidement flou.

— Je n'y arrive pas, dit-elle.

— C'est très rapide, en effet. Le même motif a pu être répété plusieurs centaines de fois par seconde.

Guan Yifan se tut et soupira silencieusement. Malgré tous ses efforts pour ne rien laisser voir, Cheng Xin remarqua sa tristesse. Et elle savait quelle en était la cause.

À chaque cycle effectué par la bande de lumière large, la navette faisait un tour autour de Saphir, à la vitesse de la lumière. Même en vitesse luminique réduite, la terrible loi de la relativité restreinte s'appliquait encore. Dans le référentiel de la planète, le temps s'égrenait plusieurs dizaines de millions de fois plus rapidement que dans la navette. Du sang semblait jaillir du cœur de Cheng Xin.

Un bref instant ici. Une éternité là-bas.

Elle détourna en silence son regard du hublot et se sangla à son siège. Dans le hublot de l'autre côté, la bande de lumière continuait à se métamorphoser. À l'extérieur, le soleil de ce monde alternait entre une ligne lumineuse reliant les deux bouts de l'Univers et une boule de lumière, avant d'être à nouveau tirée, et ainsi de suite, comme si elle exécutait sans relâche la danse démente de la mort.

— Cheng Xin, appela Guan Yifan à voix basse. Peut-être qu'à notre réveil nous verrons s'afficher une ligne d'erreur sur l'écran.

Cheng Xin tourna la tête, et elle lui sourit à travers sa visière :

— Je n'ai pas peur.

— Oui, je sais que tu n’as pas peur, j’avais juste envie de te dire quelque chose. Je sais ce que tu as fait quand tu étais Porte-épée, et je voulais te dire que tu n’as pas eu tort. Si l’humanité t’a choisie, c’est parce qu’elle a choisi l’amour avant la vie, et avant toute autre chose, même s’il lui fallait payer pour cela le prix le plus fort. Tu as exaucé le vœu de ce monde, tu as porté ses valeurs, tu as fait ce pour quoi on t’a choisie. Tu n’as pas eu tort. Absolument pas.

— Merci, murmura Cheng Xin.

— J’ignore quelles épreuves tu as traversées ensuite, mais je suis sûr que tu ne t’es pas trompée non plus. L’amour n’a jamais tort. Une personne seule ne peut pas détruire un monde. Si ce monde est détruit, c’est la faute de l’ensemble des hommes, ceux qui sont en vie comme ceux qui sont morts. C’est le résultat d’une action collective.

— Merci, dit encore une fois Cheng Xin, ses yeux embrumés de larmes.

— Quant à ce qui se passera ensuite, je ne crains rien non plus. Il y a bien longtemps, du temps où j’étais à bord du *Gravité*, la nuit étoilée me faisait peur, elle m’épuisait. J’ai bien essayé d’arrêter de penser à l’Univers, mais c’est comme une drogue, je n’ai jamais réussi à me sevrer. Maintenant, je vais pouvoir.

— Alors, tant mieux. Tu sais ? La seule chose dont j’ai peur, c’est que tu aies peur.

— Pareil pour moi.

Ils se prirent la main, perdirent peu à peu conscience et cessèrent de respirer. L’étoile, elle, continuait sa furieuse chorégraphie de mort.

23.En chinois, les mots “tombeau” (*mu* 墓) et “rideau” (*mu* 幕) sont homophones. (N.d.T.)

Dix-sept milliards d'années après le début du temps. Notre étoile

Leur réveil prit un certain temps. Cheng Xin ne reprit que lentement conscience. Lorsqu'elle recouvra enfin la mémoire et la vue, elle sut aussitôt que l'ordinateur neuronal avait démarré correctement. Une lumière douce illuminait la cabine et elle pouvait entendre le ronronnement des appareils. Une agréable sensation de chaleur flottait dans l'air. La navette était revenue à la vie.

Mais Cheng Xin réalisa vite que la position des sources de lumière avait changé. Peut-être s'agissait-il d'éclairages spécialement conçus pour une situation de vitesse lumineuse basse. Aucune fenêtre d'information ne flottait dans la pièce. Les conditions actuelles ne permettaient sans doute pas d'activer ce genre d'hologrammes. L'interaction avec l'ordinateur neuronal se faisait encore via cet écran plat sur lequel s'affichait une interface graphique en couleur très semblable à celles des ordinateurs de l'Ère Commune.

Guan Yifan flottait devant l'ordinateur, en train de pianoter sur l'écran. Il avait enlevé ses gants. En constatant que Cheng Xin était réveillée, il lui sourit, lui adressa un geste signifiant qu'elle pouvait boire, et lui fit passer une bouteille d'eau.

— Seize jours, dit-il.

La bouteille était chaude. Cheng Xin remarqua qu'elle non plus ne portait pas de gants. Elle nota que si elle était toujours vêtue de sa combinaison primitive, son casque avait été ôté. La pression et la température de la cabine étaient très supportables.

Se servant de ses mains qui commençaient à retrouver de la vigueur, Cheng Xin détacha sa ceinture de sécurité et alla planer jusqu'à Guan Yifan, observant l'écran avec lui. La tête nue, ils étaient collés l'un contre l'autre dans leurs combinaisons. Plusieurs fenêtres étaient ouvertes en même temps sur l'écran, qu'inondaient un grand nombre de données : des relevés de vérification portant sur tous les systèmes

de la navette. Guan Yifan apprit à Cheng Xin qu'il avait réussi à établir le contact avec le *Hunter*, dont l'ordinateur neuronal fonctionnait lui aussi normalement.

Cheng Xin leva la tête, et se rendit compte que les volets des deux hublots étaient encore ouverts. Elle se dirigea vers l'un d'entre eux pour jeter un œil sur l'extérieur. Pour lui permettre de mieux voir, Guan Yifan assombrit la pièce. Une mystérieuse complicité était née entre eux, comme s'ils ne formaient plus qu'un.

Au premier regard, l'Univers ne semblait pas avoir connu de changement majeur. La navette gravitait toujours autour de Saphir à une vitesse lumineuse basse. Les deux amas stellaires bleu et rouge se trouvaient encore aux deux extrémités de l'Univers, et continuaient leurs déroutantes métamorphoses. Tantôt ligne, tantôt cercle, le soleil exécutait encore sa danse démoniaque. Cheng Xin essaya de suivre du regard les taches de couleur qui allaient et venaient sur la surface de Saphir, et remarqua bientôt qu'un changement s'était produit : le bleu et le blanc avaient été remplacés par du violet.

— Le diagnostic du système de propulsion indique que tout est normal. Nous pouvons quitter à tout moment la vitesse de la lumière, annonça Guan Yifan en montrant l'écran.

— Le moteur à fusion est-il toujours utilisable ? demanda Cheng Xin.

Cette question lui avait torturé l'esprit avant même d'hiberner, mais elle ne l'avait pas posée, car elle savait que les chances étaient grandes d'obtenir une réponse décevante, et elle ne voulait pas que Guan Yifan se sente confus de lui dire.

— Non, bien sûr. L'énergie que générerait la fusion nucléaire dans ces conditions serait bien trop faible. Nous allons utiliser le moteur à antimatière.

— De l'antimatière ? Mais est-ce que le champ de confinement en vitesse lumineuse réduite ne risque pas de...

— Il n'y a pas de souci à se faire. Le moteur à antimatière a été conçu pour naviguer dans ce genre d'environnement. Dans le cas d'une expédition comme celle-ci, chaque appareil doit être équipé d'un tel système... Nos mondes ont consacré de nombreux efforts à développer des technologies capables de fonctionner en vitesse

luminique réduite, pas tant dans l'éventualité d'une entrée accidentelle dans un sillage de propulsion par courbure que dans celle d'un confinement forcé à l'intérieur d'un tombeau de lumière – un champ noir.

Une demi-heure plus tard, la navette et le *Hunter* activèrent en même temps leurs moteurs à antimatière et commencèrent à décélérer. Cheng Xin et Guan Yifan furent vigoureusement plaqués à leurs sièges par l'hypergravité. Les volets des hublots se fermèrent. De violentes vibrations secouèrent la navette, avant de s'apaiser petit à petit et finalement de cesser. La décélération ne se poursuivit que pendant une dizaine de minutes, puis le moteur s'arrêta et l'apesanteur revint.

— Nous avons quitté la vitesse de la lumière, annonça Guan Yifan, tout en appuyant sur un interrupteur de la paroi pour rouvrir les volets des hublots.

Cheng Xin put voir que les deux amas d'étoiles avaient disparu. Elle vit le soleil. Il paraissait tout à fait ordinaire, et conforme à ses souvenirs. Mais elle fut stupéfaite à la vue de Saphir : la planète bleue était devenue violette. En dehors des océans, toujours jaune pâle, tout le reste des continents avait été uniformément recouvert de violet, et il n'y avait plus aucune trace de neige. Pourtant, ce fut l'espace lui-même qui lui causa le plus grand choc.

— Qu'est-ce que ces lignes ? cria-t-elle avec surprise.

— Je crois que ce sont les étoiles... répondit simplement Guan Yifan, tout aussi sidéré que Cheng Xin.

Dans l'espace, toutes les étoiles s'étaient changées en filaments lumineux. Ces formes effilées étaient familières à Cheng Xin. Elle avait déjà vu ce genre d'images sur des photographies en pause longue du ciel étoilé. Avec la rotation de la Terre, les étoiles sur ces photos devenaient des segments concentriques de même longueur, fuyant dans la même direction. Néanmoins, ici, les étoiles étaient composées de segments de longueurs différentes, et aux directions divergentes. La plus longue des lignes traversait un tiers de l'espace. De plus, elles se croisaient en différents angles, faisant paraître la nuit spatiale plus chaotique que jamais.

— Je crois que ce sont les étoiles, répéta Guan Yifan. Pour venir

jusqu'ici, leur lumière doit traverser deux interfaces : tout d'abord celle entre la vitesse de la lumière standard et la vitesse de la lumière réduite puis, dans un second temps, l'horizon du trou noir.

— Alors, nous sommes à l'intérieur d'un trou noir ?

— Oui, nous sommes enfermés dans un tombeau de lumière.

Le système de DX3906 était devenu un trou noir à vitesse lumineuse réduite, il était entièrement coupé du reste de l'Univers. Le ciel composé de ces lignes argentées entrecroisées était devenu une présence à jamais inaccessible.

— Descendons, déclara Guan Yifan, qui brisa un long silence.

La navette décéléra encore, abaissant son orbite. Après plusieurs secousses, elle entra dans l'atmosphère de Saphir, ramenant Cheng Xin et Guan Yifan vers ce monde où ils étaient désormais voués à passer le reste de leur existence.

Les continents violets occupaient toute la vue sur l'écran du moniteur de surveillance. Ils avaient maintenant la certitude que le violet était causé par la couleur des végétaux. L'évolution de ceux-ci était peut-être liée au changement de rayonnement du soleil : sans doute s'étaient-ils teintés de cette couleur violette pour s'adapter à leur nouvel environnement.

En réalité, l'existence du soleil elle-même intriguait Cheng Xin et Guan Yifan. Selon l'équation $E = mc^2$, la fusion nucléaire en situation de vitesse lumineuse réduite n'aurait dû produire que peu d'énergie. À moins que la vitesse ne soit restée inchangée à l'intérieur de l'étoile...

Les coordonnées d'atterrissage furent choisies de manière à ce que la navette se pose au même endroit où elle avait décollé la dernière fois, c'est-à-dire là où s'était posé le *Halo*. La zone était recouverte d'une épaisse forêt violette. Alors que la navette s'apprêtait à s'éloigner pour trouver un espace plus ouvert pour atterrir, les flammes de ses propulseurs firent fuir les arbres, libérant une zone où l'appareil put se poser sans peine.

L'écran indiquait que l'air extérieur était respirable. Par comparaison avec leur dernière visite sur la planète, la proportion d'oxygène dans l'air s'était considérablement accrue, et l'atmosphère était plus dense. La pression atmosphérique était 1,5 fois plus élevée que la dernière fois.

Cheng Xin et Guan Yifan sortirent de la navette et foulèrent à nouveau la terre de Saphir. Ils furent accueillis par un courant d'air chaud et humide. Le sol était couvert d'un confortable tapis d'humus. La clairière était jonchée de trous, ceux des racines des grands arbres qui s'étaient sauvés à leur approche. Ces arbres violets se pressaient maintenant tout autour, leurs larges feuilles bruissant dans le vent, comme des murmures de géants. La clairière était entièrement plongée dans l'ombre. Cette végétation faisait de Saphir un tout autre monde que celui qu'ils connaissaient.

Cheng Xin n'aimait pas le violet. C'était à ses yeux la couleur des malades, celle des lèvres d'un souffreteux dont le cœur n'est pas assez oxygéné. Mais il n'y avait rien à faire, elle était aujourd'hui encerclée par une forêt violette et elle n'avait pas vraiment le choix de la couleur de l'environnement qui serait le sien désormais et jusqu'à la fin de ses jours.

Il n'y avait aucune trace du *Halo*, aucune trace du vaisseau de Yun Tianming, ni aucune trace humaine.

Guan Yifan et Cheng Xin parcoururent la forêt pour examiner la configuration topographique des environs, mais ils s'aperçurent que les reliefs de Saphir avaient bien changé depuis leur dernier atterrissage. Ils se rappelaient encore très bien la chaîne de montagnes au pied de laquelle ils s'étaient posés. Mais c'était aujourd'hui une plaine boisée. Ils se demandèrent s'ils ne s'étaient pas trompés de coordonnées et retournèrent au vaisseau pour vérifier. Il n'y avait aucune erreur, c'était bien ici qu'avait naguère atterri le *Halo*.

Ils explorèrent encore une fois les horizons, mais ne trouvèrent pas le moindre indice supplémentaire. Ce lieu était comme une terre encore vierge, où aucun humain n'aurait jamais mis le pied, comme si leur dernier voyage sur Saphir s'était déroulé sur une autre planète, dans un autre espace-temps, n'ayant absolument rien à voir avec ce lieu.

Guan Yifan retourna dans la navette et entra en contact avec le *Hunter*, resté en orbite proche. L'ordinateur neuronal à bord du vaisseau avait de puissantes capacités, et l'intelligence artificielle qu'il permettait de maintenir put dialoguer avec Guan Yifan. En situation de vitesse lumineuse réduite, il y avait un décalage d'une dizaine de

secondes entre leurs échanges respectifs. Depuis que la navette et lui avaient quitté la vitesse de la lumière, le *Hunter* avait effectué plusieurs relevés à distance sur la surface de Saphir. Il venait de finir son examen des pistes d'atterrissage possibles sur la planète. Il n'avait découvert aucun signe de présence humaine, ni d'aucune autre présence intelligente.

Il ne leur restait plus désormais qu'à entreprendre la tâche qui les terrifiait par-dessus tout, mais à laquelle ils ne pourraient se dérober : vérifier combien de temps s'était écoulé ici depuis leur départ. Dans un environnement où la vitesse de la lumière avait été réduite, il fallait une méthode de datation particulière. Certains éléments ne se désintégrant pas d'ordinaire se désintégraient dans un tel environnement. Une analyse de ces éléments permettrait ainsi d'estimer le passage du temps depuis la création du trou noir. En tant qu'appareil d'observation scientifique, la navette était équipée d'un instrument de mesure de la radioactivité. Mais l'instrument était indépendant, il ne comportait aucun système de contrôle neuronal, et nécessitait donc d'être connecté à l'ordinateur neuronal. Guan Yifan batailla un long moment pour arriver à faire fonctionner correctement l'appareil. Ils lui firent mesurer dix échantillons de roche collectés dans différentes régions, afin de pouvoir comparer les résultats. L'analyse nécessitait une demi-heure.

Tandis qu'ils attendaient les résultats des tests, Cheng Xin et Guan Yifan quittèrent le vaisseau et rejoignirent la clairière. Le soleil dardait ses rayons à travers les fissures entre les arbres. De nombreux et extraordinaires petits organismes volaient dans la clairière. Parmi ceux-ci, des insectes qui tourbillonnaient comme des hélices d'hélicoptère, ainsi qu'une nuée de petites créatures sphériques et transparentes qui se laissaient aller au gré du vent et qui, en traversant les rayons de soleil, se métamorphosaient en splendides arcs-en-ciel. Mais ils ne virent aucune créature ailée de grande taille.

— Peut-être que plusieurs dizaines de milliers d'années se sont écoulées, murmura Cheng Xin.

— Sans doute davantage, fit Guan Yifan en dirigeant son regard dans les profondeurs de la forêt. Mais, des dizaines de milliers d'années ou des centaines, quelle différence ?

Ils ne dirent rien de plus et s'assirent, adossés à l'échelle de la navette. Ils pouvaient sentir les palpitations du cœur de l'autre.

Une demi-heure plus tard, ils grimpèrent à l'échelle et se préparèrent à faire face à cette réalité à laquelle ils ne pouvaient plus se soustraire. L'écran de la plateforme de contrôle affichait les résultats de l'analyse des dix échantillons. Plusieurs éléments avaient été examinés et le tout formait un tableau complexe. Les résultats obtenus pour chaque échantillon étaient très proches. Sous le tableau figurait un rapport concis en présentant la moyenne :

Datation moyenne de la radioactivité pour les échantillons 1 à 10 (marge d'erreur de 0,4 %) : unités de temps stellaire écoulées : 6 177 906 ; années terrestres écoulées : 18 903 729.

Cheng Xin relut trois fois le dernier nombre. Elle pivota en silence et sortit de la navette. Elle descendit l'échelle et retourna dans ce monde violet. Un cercle d'arbres gigantesques de la même couleur l'entourait, et un rayon de soleil projetait près de ses pieds une petite tache de lumière. Un vent chaud et humide souleva ses cheveux, tandis que les petites sphères vivantes voletaient gracieusement autour de sa tête. Dix-huit millions neuf cent mille années étaient derrière elle.

Guan Yifan se rendit près de Cheng Xin, leurs regards se croisèrent, leurs âmes fusionnèrent.

— Cheng Xin, nous les avons manqués, dit Guan Yifan.

Dans le système stellaire de DX3906, dix-huit millions neuf cent mille années après la formation du trou noir à vitesse lumineuse réduite, et dix-sept milliards après la naissance de l'Univers, une femme et un homme s'enlaçaient.

Cheng Xin se mit à pleurer de douleur sur l'épaule de Guan Yifan. Dans ses souvenirs, c'était la première fois qu'elle pleurait ainsi depuis ce jour où le cerveau de Yun Tianming avait quitté son corps, soit... il y a de cela 18 903 729 années plus six siècles. Mais ces siècles étaient insignifiants à l'échelle géologique. Cette fois, ses pleurs n'étaient pas pour Yun Tianming. Elle capitulait. Elle voyait enfin clair : elle était un grain de sable soufflé à sa guise par une brise céleste, une feuille charriée au loin par le fleuve. Elle s'abandonnait complètement,

laissant le vent transpercer son corps et les rayons du soleil, embrocher son âme.

Ils s'assirent sur le moelleux tapis d'humus, s'enlaçant en silence, laissant le temps s'égrener. Cheng Xin se demandait si dix millions d'autres années ne s'étaient pas écoulées. Sa conscience était habitée par un étrange esprit rationnel qui lui susurrait que cela n'était pas impossible, qu'il existait des mondes où l'on pouvait bondir de millénaire en millénaire. Elle pensait aux lignes de mort : si elles se propageaient davantage, la vitesse de la lumière à l'intérieur passerait de zéro à une valeur très faible, peut-être similaire à celle de la dérive des continents. Un centimètre tous les dix mille ans. Dans un tel monde, s'écarter de l'être aimé, même de quelques pas, c'était prendre le risque d'être séparé de lui par plus de dix millions d'années.

Ils s'étaient manqués.

Elle ne sait combien de temps passa encore lorsque Guan Yifan lui demanda à voix basse :

— Que devons-nous faire ?

— Je voudrais chercher encore un peu. N'y a-t-il vraiment aucune trace ?

— Aucune. En dix-huit millions d'années, tout a eu le temps de disparaître. Rien n'est plus cruel que le temps.

— Graver dans la pierre...

Guan Yifan leva la tête et observa Cheng Xin, confus.

— 艾AA aura gravé dans la pierre, fit Cheng Xin, comme si elle se parlait à elle-même.

— Je ne comprends vraiment pas...

Cheng Xin n'en expliqua pas davantage. Elle saisit les épaules de Guan Yifan :

— Est-il possible de demander à l'IA du *Hunter* de sonder à distance les sous-sols de la zone où nous nous trouvons ?

— Qu'est-ce que tu cherches ?

— Des mots, je cherche des mots.

Guan Yifan sourit en secouant la tête :

— Je comprends, mais...

— Pour être préservés au mieux, ces mots doivent être gigantesques.

Guan Yifan accepta sa requête, il voulait manifestement satisfaire

son caprice. Ils se levèrent et retournèrent dans la navette. Le trajet était extrêmement court jusqu'à l'appareil, mais ils restèrent cramponnés l'un à l'autre, comme s'ils craignaient d'être séparés par le temps. Guan Yifan ordonna au *Hunter* de sonder les strates géologiques d'une profondeur de cinq à dix mètres sur un rayon de trois kilomètres autour de la zone. Il devait se focaliser sur la présence de mots ou de symboles.

Quinze minutes plus tard, le *Hunter* passa au-dessus de leurs têtes et après dix autres minutes, il leur envoya ses résultats. Il n'avait rien découvert.

Guan Yifan demanda au vaisseau de procéder à un nouveau sondage sur une profondeur comprise entre dix et vingt mètres, ce qui prit encore une heure, qu'ils passèrent principalement à attendre dans la navette. Mais aucune découverte n'eut lieu. À cette profondeur, il n'y avait plus de terre, seulement de la roche dense.

Guan Yifan programma un nouveau sondage, sur une profondeur de vingt à trente mètres :

— C'est le dernier sondage possible, expliqua-t-il à Cheng Xin. Le système d'analyse à distance des strates géologiques de la planète ne peut pas aller au-delà de trente mètres.

Ils attendirent que le vaisseau fasse un autre tour de Saphir. Le soleil était en train de se coucher, et le ciel se teintait des dernières couleurs du crépuscule, parant la forêt violette d'un contour d'or.

Mais cette fois, le *Hunter* trouva quelque chose. Des images envoyées par le vaisseau s'affichèrent sur l'écran de la navette. Après un traitement par un logiciel de retouche, ils purent vaguement discerner sur la roche noire quelques traces de caractères blancs : "nous", "eu", "vie", "nous", "petit", "se", "de", "allez". Leur couleur blanche indiquait que les caractères étaient gravés dans la roche. Chacun d'entre eux faisait un mètre carré. Divisés en quatre rangées, ils étaient gravés pile sous leurs pieds, à une profondeur comprise entre vingt-trois et vingt-quatre mètres, sur une surface inclinée à quarante degrés.

L'IA du vaisseau leur expliqua que c'était la précision maximale que pouvait offrir un sondage à distance. Pour un sondage actif plus précis, il fallait que la navette fasse à cet emplacement un sondage

radio.

Cheng Xin et Guan Yifan attendirent avec excitation. La nuit tomba et la forêt autour d'eux s'anima comme un théâtre d'ombres. Dans le ciel, les lignes d'étoiles commencèrent à apparaître. Les plus longues paraissaient être des cheveux argentés éparpillés sur un voile de velours noir.

Une heure plus tard émergèrent sur l'écran les lignes d'un texte rédigé dix-huit millions neuf cent mille années plus tôt :

Nous avons eu une vie heureuse

Nous vous offrons un petit

Pour échapper à l'effondrement

Allez dans le nouveau

L'IA du *Hunter* fit appel à son système d'expertise géologique pour interpréter les résultats du sondage et il permit de recueillir les informations suivantes : ces grands caractères avaient initialement été gravés sur la roche sédimentaire d'une grande montagne. La surface d'origine du texte gravé avait dû être de cent trente mètres carrés. Après des millions d'années, la montagne avait fini par s'affaisser et cet énorme rocher se retrouvait à présent sous la croûte de la planète. Plus de quatre lignes de caractères avaient été gravées, mais les dernières avaient été brisées lors de l'érosion de la roche. Ces caractères étaient donc perdus, et une partie de ceux qui étaient restés étaient incomplets, si bien qu'il manquait des mots sur les trois dernières lignes encore visibles.

Cheng Xin et Guan Yifan s'enlacèrent à nouveau. Ils versaient des larmes de joie pour 艾AA et Yun Tianming, ils ressentaient à leur tour le bonheur éprouvé par ces deux êtres, il y a dix-huit millions d'années. Et grâce à cette joie partagée, leurs âmes si désespérées retrouvèrent un semblant de paix.

— Quelle a bien pu être leur vie ici ? demanda Cheng Xin, les yeux scintillants de larmes.

— Tout est possible, répondit Guan Yifan en relevant la tête.

— Ont-ils eu des enfants ?

— Absolument tout est possible, peut-être même – crois-le ou non –

qu'ils ont bâti une civilisation sur cette planète.

Cheng Xin savait que la chose n'était pas impossible. Mais même si cette civilisation avait perduré pendant dix millions d'années, les huit millions neuf cent mille restantes auraient largement eu le temps d'en effacer jusqu'à la dernière trace.

Oui, rien n'était plus cruel que le temps.

À cet instant, un phénomène étrange interrompit leurs réflexions. Ils virent un rectangle aux contours fins et légèrement lumineux, de la taille d'un homme, flotter dans l'air. On aurait dit un rectangle de sélection dessiné par le curseur d'une souris. Il se déplaçait lentement en planant, mais il ne parcourut qu'une courte distance avant de revenir à sa position d'origine. Cette chose avait peut-être été là depuis le début, mais ses contours étaient si fins et sa luminosité si faible qu'ils ne l'avaient pas vu pendant le jour. Peu importe qu'il s'agisse du résultat de l'action d'un champ de force ou d'une substance tangible, il était indéniable que c'était la création d'une entité intelligente. Les lignes lumineuses qui dessinaient le rectangle semblaient entretenir une relation mystique avec les segments d'étoiles du firmament.

— Est-ce le petit... cadeau qu'ils nous ont fait ? fit Cheng Xin en fixant le rectangle.

— J'ai du mal à y croire. Une telle chose n'aurait pas pu survivre pendant dix-huit millions d'années.

Mais cette fois, il se trompait. Cette chose avait bien survécu pendant dix-huit millions neuf cent mille années et si c'était nécessaire, elle survivrait jusqu'au dernier jour de l'Univers, car elle existait hors du temps. Elle avait à l'origine été placée à côté de la roche où avaient été gravés les caractères et dotée d'un cadre métallique. Mais le métal s'était érodé après seulement cinq cent mille ans. L'objet n'en demeurait pas moins neuf. Il ne craignait pas le temps, car son temps à lui n'avait pas encore commencé. Il se dressait jusque-là sous terre, à une profondeur de trente mètres, toujours à côté de la roche gravée, mais il avait détecté une présence humaine à la surface et était donc remonté, sans interagir avec aucune strate, tel un fantôme traversant les murs. Une fois parvenu sur la terre, il put confirmer que les deux humains étaient bien ceux qu'il attendait.

— J'ai l'impression que c'est une porte, murmura Cheng Xin.

Guan Yifan ramassa une branche et la jeta vers le rectangle. Celle-ci traversa l'espace qu'il encadrait et retomba de l'autre côté. Ils virent une nuée de petites créatures sphériques fluorescentes traverser en vol le cadre du rectangle et ressortir derrière lui, parfaitement indemnes. L'une d'entre elles passa même à travers une des lignes lumineuses qui marquait ses contours. Guan Yifan toucha de sa main l'une des lignes du rectangle. Ses doigts passèrent à travers. Il n'avait rien senti. Involontairement, il passa sa main dans le cadre du rectangle. Cheng Xin poussa un cri, ce qui ne lui arrivait pas souvent. Guan Yifan retira son bras avec précipitation. Sa main et son avant-bras étaient parfaitement intacts.

— Ta main n'est pas passée à travers ! s'étonna Cheng Xin en désignant l'autre côté du rectangle.

Guan Yifan essaya à nouveau. Sa main et son avant-bras disparurent au moment où elles franchirent le cadre et ne passèrent effectivement pas à travers. De l'autre côté, Cheng Xin pouvait voir la section découpée de son bras, aussi lisse que la surface d'un miroir. Ses os et ses muscles étaient bien visibles. Il ramena sa main et ramassa encore une branche, qui retomba de l'autre côté. Puis, ce furent deux insectes à hélices qui passèrent sans encombre à travers le cadre.

— C'est bien une porte – une porte intelligente capable de reconnaître qui souhaite la franchir, dit Guan Yifan.

— Elle te laisse entrer.

— Sans doute que toi aussi.

Cheng Xin essaya prudemment à son tour. Son bras lui aussi disparaissait dans la "porte". De l'autre côté, Guan Yifan vit la même section découpée de son membre, et il eut une impression de déjà-vu...

— Attends-moi ici. J'entre en premier, dit Guan Yifan.

— Nous y allons ensemble, affirma Cheng Xin sur un ton résolu.

— Non, attends-moi ici.

Cheng Xin lui attrapa les épaules et le retourna vers elle. Elle le fixa dans les yeux :

— Tu veux vraiment que nous soyons séparés de dix-huit millions d'années ?

Guan Yifan la regarda longuement et il finit par hocher la tête :
— Nous devrions peut-être emporter quelques affaires avec nous.
Dix minutes plus tard, ils passèrent la porte, main dans la main.

Hors du temps. Notre univers

Les premières ténèbres avant le chaos.

Cheng Xin et Guan Yifan pénétrèrent une nouvelle fois dans un vide temporel. La sensation fut proche de celle éprouvée lorsque la navette était passée en vitesse lumineuse réduite. Ici, la vitesse d'écoulement du temps était nulle. Dit autrement, le temps n'existait pas. Ils perdirent toute perception temporelle. À la place, ils ressentait une sorte de transcendance, le pouvoir de tout transgresser, de pouvoir se trouver en dehors de tout.

Les ténèbres se dissipèrent. Le temps commença.

Aucun mot du langage humain ne pouvait exprimer le commencement du temps. Il était d'ailleurs incorrect de dire que le temps avait commencé après leur passage de la porte, car cet "après" était un concept temporel. Or, il n'y avait pas de temps ici, et donc ni avant, ni après. Le temps qui s'était écoulé "après" pouvait à la fois avoir été un trillionième de seconde comme un trillion d'années.

Le soleil s'illumina, très lentement, ne révélant au début que sa forme de disque, avant que ses rayons ne balaient progressivement l'obscurité qui enveloppait ce monde. C'était une musique, tout d'abord inaudible, qui s'amplifiait peu à peu. Un cercle bleu se dessina bientôt aux abords du soleil, et se déploya lentement pour composer le ciel. Sous le ciel émergea bientôt un champ, ou plutôt un espace en friche, un bout de terre noire non encore ensemencé. Une coquette bâtisse blanche apparut aux alentours, puis quelques arbres dont les feuilles larges et étranges constituaient la seule réelle apparence insolite jusqu'ici. Sous le soleil qui s'éclaircissait petit à petit, un paysage pastoral ouvrit les bras pour les accueillir.

— Quelqu'un ! lança Guan Yifan en pointant le lointain.

Deux silhouettes se dressaient à l'horizon. On reconnaissait celle d'une femme et d'un homme. Ce dernier relâcha le bras qu'il venait de

lever. Au bout de ce monde se trouvait la réplique exacte de celui-ci, à moins que ce ne soit son reflet.

Ce phénomène de duplication ou de reflet se reproduisait tout autour d'eux. Partout où ils posaient leurs regards, ils voyaient le même monde pastoral. Ils se voyaient eux-mêmes à l'intérieur de ce monde, mais ne pouvaient apercevoir que leurs silhouettes de dos car, quand ils tournaient la tête, ils la tournaient aussi dans le monde dupliqué. En regardant derrière eux, ils eurent la surprise de contempler le même monde, à ceci près qu'ils observaient maintenant depuis le côté opposé.

La porte par laquelle ils étaient entrés avait disparu.

Ils empruntèrent un petit sentier de galets, et le monde dupliqué qui les contenait se déplaça en même temps qu'eux. Le sentier était coupé en deux par un ruisseau. Il n'y avait aucun pont, mais on pouvait le franchir d'un bond. Ils ne prirent conscience qu'à cet instant que la gravité était ici de 1 g. Ils longèrent quelques arbres et arrivèrent devant la maison blanche. La porte était fermée, et des rideaux bleus étaient tirés sur les fenêtres. Tout semblait neuf, on ne voyait pas la moindre trace de poussière. Et tout était neuf, en effet, car le temps venait tout juste de commencer à s'écouler. Quelques outils agricoles simples et primitifs étaient déposés devant la maison : des pelles, des râteaux, des paniers, des seaux... Si leurs formes étaient originales, on reconnaissait leur utilité au premier coup d'œil. Une rangée de colonnes métalliques érigées à côté des outils attirait l'attention. De la taille d'un homme, leurs surfaces lisses scintillaient sous les rayons du soleil. Au sommet de chacune des colonnes, on pouvait voir quatre accessoires métalliques : des membres repliés. C'étaient probablement des robots en veille.

Ils décidèrent de se familiariser avec les environs avant d'entrer dans la maison. Ils continuèrent donc leur chemin, et arrivèrent bientôt aux confins de ce petit monde. Ils faisaient maintenant face à sa copie parfaite. Ils avaient d'abord cru qu'il ne s'agissait que du reflet de ce monde, bien qu'ils ne puissent pas expliquer sa direction. Mais après avoir fait un bout de chemin, ils rejetèrent cette idée, car tout semblait bien trop réel pour n'être qu'un reflet dans un miroir. Et en effet, arrivés au bout du monde, ils avancèrent d'un pas et purent

entrer sans résistance dans le monde dupliqué. En regardant autour d'elle, des frissons irrépessibles gagnèrent le corps de Cheng Xin. Elle était terrorisée.

Tout était exactement comme lorsqu'ils étaient entrés : le paysage pastoral était identique. En se retournant pour regarder là d'où ils étaient venus, ils se virent au loin, également en train de se retourner.

Cheng Xin entendit Guan Yifan pousser un long soupir :

— Cessons d'avancer, je crois que nous n'arriverons jamais au bout. Il pointa le ciel et la terre : C'est obstrué des deux côtés, mais je suis sûr que si nous pouvions les traverser, nous assisterions au même phénomène.

— Sais-tu où nous sommes ?

— As-tu déjà entendu parler de Charles Misner ?

— Non.

— C'était un physicien de l'Ère Commune. Il a été le premier à imaginer ce genre d'espace. Le monde dans lequel nous sommes est en réalité très primitif : c'est un cube dont les côtés font, selon mes calculs grossiers, un kilomètre environ de longueur. Tu peux imaginer ce cube comme une pièce avec quatre murs, avec un plafond et un plancher. Mais il a cela de singulier que son plafond est aussi son sol et que chaque mur est en même temps le mur qui lui fait face. C'est-à-dire que le cube ne comporte que deux murs. Si tu pars d'un mur pour traverser celui d'en face, tu finis par revenir par celui que tu viens de quitter. C'est la même chose pour le plafond et pour le plancher. Par conséquent, c'est un monde entièrement clos dans lequel on revient à son point de départ chaque fois qu'on se rend à son extrémité. Quant aux images qui nous donnent l'impression d'être des reflets, c'est très simple : c'est simplement la lumière atteignant l'extrémité du monde qui revient elle aussi à son point de départ. Nous sommes toujours dans le même monde, car il n'y a que ce monde. Le reste n'est que son image dupliquée.

— Alors, c'est...

— Oui ! Guan Yifan fit un geste qui englobait tout, et lâcha sous le coup de l'émotion : Après t'avoir offert une étoile, Yun Tianming t'offre un univers. Cheng Xin, c'est un univers. Petit, certes, mais un univers entier !

Tandis que Cheng Xin contemplait, bouleversée, ce petit univers, Guan Yifan s'assit délicatement sur la crête du champ. Il saisit un peu de terre noire qu'il fit glisser entre ses doigts, puis il lâcha, le cœur lourd :

— Quel homme extraordinaire. Il a offert une étoile et un univers à celle qu'il aime. Moi, Cheng Xin, je ne peux rien t'offrir.

Cheng Xin s'assit à son tour, et se pencha sur son épaule en riant :

— Tu es le seul homme de cet univers, tu n'as rien besoin d'offrir.

Guan Yifan se sentait encore insignifiant, mais il sourit à l'idée que dans cet univers, au moins, il n'aurait aucun concurrent.

L'impression d'être seuls dans tout un univers fut néanmoins vite balayée par le léger grincement d'une porte. Une silhouette blanche sortit de la maison et se dirigea vers eux. Le monde était si minuscule qu'ils purent distinguer sans peine celle qui s'avavançait. Une femme vêtue d'un kimono, sur lequel de magnifiques fleurs rouges brodées donnant l'impression d'un bosquet de fleurs mouvant apportaient à ce micro-monde une saveur printanière.

— Intellectra ! cria Cheng Xin.

— Je la reconnais, c'est l'androïde contrôlée par les intellectrons ! ajouta Guan Yifan.

Ils se levèrent et marchèrent eux aussi à la rencontre de la silhouette. Ils se rencontrèrent sous un grand arbre, et Cheng Xin put confirmer que c'était bien Intellectra. Sa beauté presque irréelle était toujours la même.

Elle s'inclina respectueusement devant Cheng Xin et Guan Yifan puis, relevant la tête, elle sourit à Cheng Xin :

— L'Univers est grand, la vie l'est encore plus. Je t'avais dit que nous nous reverrions.

— Je ne l'aurais jamais imaginé. Je suis si heureuse de te voir. Vraiment ! parvint à balbutier Cheng Xin, secouée par l'émotion.

La présence d'Intellectra la ramenait dans le passé. N'importe quel souvenir datait désormais de dix-huit millions d'années. Mais ce n'était pas tout à fait exact, car ils étaient à présent dans un autre temps.

Intellectra s'inclina encore :

— Bienvenue dans l'univers 647. Je suis l'administratrice de cet

univers.

— L'administratrice de l'univers ? s'exclama Guan Yifan avec surprise. C'est un bien grand titre. Pour moi qui suis astronome, c'est comme si...

— Oh, mais non ! rit Intellectra en secouant la main. Vous êtes les vrais maîtres de l'univers 647, et vous avez toute autorité sur ce qui se trouve ici. Je ne suis là que pour vous servir.

D'un geste, Intellectra les invita à la suivre. Longeant la crête, Cheng Xin et Guan Yifan rejoignirent la maison, et entrèrent dans un petit salon coquet. Décoré dans un style oriental, ses murs étaient couverts de peintures à l'encre de Chine et de calligraphies, simples et raffinées. Cheng Xin tenta de voir si c'était des pièces qu'AA et elle avaient ramenées depuis Pluton sur le *Halo*, mais elle n'en vit aucune qu'elle connaissait. Ils s'assirent devant une jolie table en bois d'un charme antique, et Intellectra leur servit du thé. Elle ne s'embarrassa pas cette fois de tous les rituels de la cérémonie japonaise. Les feuilles de *long jing* remontèrent à la surface de leurs bols comme des forêts verdoyantes, répandant un délicieux parfum de fraîcheur.

Cheng Xin et Guan Yifan semblaient en plein rêve.

— Cet univers est un cadeau, expliqua Intellectra. Yun Tianming vous l'offre à tous les deux.

— Je crois plutôt qu'il est destiné à Cheng Xin, rétorqua Guan Yifan.

— Non, vous êtes aussi considéré comme son bénéficiaire. Nous avons ajouté votre identité au système de reconnaissance de l'Univers. Dans le cas contraire, vous n'auriez jamais pu entrer. Yun Tianming souhaitait que vous puissiez vous cacher dans ce petit univers pour échapper à la fin du grand Univers, à son effondrement terminal. Yun Tianming souhaitait qu'après un nouveau Big Bang vous puissiez entrer dans un nouveau grand Univers et vivre son Âge édénique. Nous nous trouvons ici au sein d'une chronologie indépendante. Dans le grand Univers, le temps file vite. Vous pouvez être sûrs de pouvoir observer sa fin de votre vivant. Pour vous donner une estimation plus précise, la disparition du grand Univers et l'émergence d'une nouvelle singularité devraient intervenir d'ici dix ans environ.

— Comment saurons-nous qu'a eu lieu un nouveau Big Bang ? demanda Guan Yifan.

— Nous le saurons. Nous pouvons détecter l'état de l'Univers par l'intermédiaire d'une super-membrane.

Ce que venait de dire Intellectra rappela à Cheng Xin les mots gravés par Yun Tianming et 艾AA dans la roche. Mais Guan Yifan pensait à autre chose : il avait noté qu'Intellectra avait utilisé l'expression "Âge édénique", un terme créé par les humains galactiques pour évoquer l'ère primordiale de l'Univers. Il existait donc deux possibilités : ou bien il s'agissait d'une pure coïncidence que les mots de la langue trisolarienne puissent être ainsi traduits ; ou bien – et c'était plus terrifiant – Trisolaris avait découvert l'existence des humains galactiques. Compte tenu de la rapidité à laquelle Yun Tianming s'était rendu sur Saphir, il apparaissait évident que la première flotte trisolarienne était située à proximité d'un des mondes des humains galactiques. Et maintenant, la civilisation trisolarienne s'était développée à un niveau tel qu'elle était capable de créer des petits univers. Elle faisait peser une menace terrible sur l'humanité.

Mais il éclata aussitôt de rire.

— De quoi ris-tu ?

— De moi-même. Je suis ridicule.

C'était en effet ridicule. Avant même d'entrer dans ce petit univers, il s'était déjà écoulé dix-huit millions neuf cent mille ans depuis son départ du monde II. Le grand Univers était peut-être à présent vieux de plusieurs centaines de millions d'années de plus. Et le voilà qui s'inquiétait pour ses ancêtres.

— As-tu vu Yun Tianming ? l'interrogea Cheng Xin.

Intellectra secoua la tête :

— Non, jamais.

— Et AA ?

— Pas depuis notre dernière rencontre sur la Terre.

— Alors, comment as-tu fait pour arriver jusqu'ici ?

— L'univers 647 est une commande personnalisée. Je suis arrivée ici une fois sa construction achevée. Quant à moi, je ne suis qu'une base de données, capable d'être reproduite en plusieurs exemplaires.

— Saviez-vous que Yun Tianming avait apporté cet univers sur Saphir ?

— Je ne sais pas ce qu'est Saphir. S'il s'agit d'une planète, il n'a pas

pu amener l'univers 647 sur celle-ci, car l'univers 647 est un univers indépendant. Il ne peut pas être contenu dans le grand Univers. Il a seulement pu y installer une porte d'entrée.

— Pourquoi Yun Tianming et AA ne sont-ils pas ici ? demanda Guan Yifan. Cette question brûlait la gorge de Cheng Xin, mais elle ne l'avait pas posée, de peur que la réponse ne soit tragique.

Intellectra secoua à nouveau la tête :

— Je l'ignore. Le système de reconnaissance autorise encore aujourd'hui la venue de Yun Tianming.

— Y a-t-il d'autres individus à être autorisés ?

— Vous trois seulement.

Après un long silence, Cheng Xin chuchota à Guan Yifan :

— AA a toujours été très attachée au présent et au monde autour d'elle. Elle n'aurait pas voulu franchir dix-huit millions d'années pour rejoindre un nouvel univers.

— Moi, si, déclara Guan Yifan. Je souhaiterais voir à quoi ressemble un nouvel univers, en particulier avant qu'il soit modifié et déformé par la vie et la civilisation. Il doit y régner une harmonie et une beauté inimaginables.

— Je souhaite aussi me rendre dans le nouvel Univers, ajouta Cheng Xin. La singularité et le Big Bang effaceront probablement tous les souvenirs de notre Univers, mais je voudrais apporter dans ce nouvel univers une partie des souvenirs de l'humanité.

Intellectra hocha gravement la tête en direction de Cheng Xin :

— C'est une grande cause. D'autres s'y sont aussi attelés. Mais vous seriez la première humaine du système solaire à l'embrasser.

— Le but de ta vie est bien plus honorable que le mien, murmura Guan Yifan à l'oreille de Cheng Xin, sans que cette dernière sache s'il plaisantait ou s'il était sérieux.

Intellectra se leva :

— Eh bien, votre vie dans l'univers 647 a commencé. Et si nous faisons un tour pour que je vous le présente en détail ?

Une fois dehors, Cheng Xin et Guan Yifan virent que les semences printanières battaient leur plein. Les robots en forme de colonnes vquaient aux champs. Certains se servaient des râdeaux pour niveler le champ – dont la terre était si meuble qu'on n'avait pas besoin de la

labourer. D'autres plantaient les graines sur les lits de semence. Leurs méthodes de travail étaient très primitives, ils n'utilisaient aucune herse pour aplanir le sol, se contentant de leurs râteliers ; ni aucune semeuse : les robots enterraient à la main les graines dans le sol. Une rusticité antique se dégageait de la scène. Ici, les robots paraissaient presque plus naturels que de vrais paysans.

— Vous ne pourrez puiser dans la réserve de nourriture que pendant deux ans, expliqua Intellectra. Après, il vous faudra compter sur ce que vous ferez vous-mêmes pousser. Les graines semées aujourd'hui sont les générations suivantes de celles jadis offertes par Cheng Xin à Yun Tianming. Bien sûr, elles ont connu des améliorations génétiques.

Guan Yifan observa la terre noire et déclara, quelque peu troublé :

— Ne serait-il pas plus efficace de les faire pousser grâce à un système aéroponique ?

— Ceux qui viennent de la Terre partagent tous une certaine nostalgie pour le sol. Rappelle-toi ce que le père de Scarlett dit à sa fille dans *Autant en emporte le vent* : "La terre est la seule chose qui compte ! C'est la seule chose au monde qui dure. C'est la seule chose qui vaille la peine qu'on travaille pour elle, qu'on se batte... ou qu'on meure !"

— Les humains du système solaire ont versé leur sang pour la terre, reprit Guan Yifan. Mais il n'est finalement resté que deux gouttes : AA et toi. Et après ? Cela n'a pas empêché l'humanité et sa terre de disparaître sans laisser de trace. Maintenant que plusieurs centaines de millions d'années se sont peut-être écoulées, crois-tu encore que quelqu'un se souvienne d'elles ? S'attacher à sa terre, à sa maison, c'est comme avoir quitté l'enfance, mais avoir toujours peur de franchir le seuil de sa porte. C'est la raison profonde pour laquelle l'humanité du système solaire a été anéantie. Je suis désolé si je t'offense, mais c'est la vérité.

En voyant Guan Yifan si bouleversé, Cheng Xin lui sourit :

— Tu ne m'offenses pas, ce que tu dis est vrai. Nous savions tout cela, mais nous ne pouvions rien faire contre notre nature. Peut-être d'ailleurs que toi non plus. N'oublie pas que tous les passagers du *Gravité*, toi y compris, ont d'abord été faits prisonniers avant de devenir des humains galactiques.

— Ma foi... commença Guan Yifan, qui avait tempéré son humeur, je ne me suis jamais considéré comme étant à la hauteur de l'humanité spatiale.

Peu l'étaient. Et Cheng Xin n'apprécierait probablement pas ce genre d'hommes. Elle pensa cependant à l'un d'entre eux, et elle entendit ce rugissement à son oreille : "De l'avant ! Encore de l'avant, et ne reculez devant rien !"

— Ne pensez plus au passé. Ici et maintenant, tout recommence, glissa Intellectra d'une voix sucrée.

Un an passa dans l'univers 647.

Il y eut deux moissons de blé. Par deux fois, Cheng Xin et Guan Yifan purent observer les pousses émeraude devenir des vagues d'or. Quant aux potagers alentour, ils restaient verts en toute saison.

Dans ce petit domaine, ils avaient à disposition tout le nécessaire pour vivre. Aucune marque ni aucun logo ne figuraient sur leurs outils. C'était de toute évidence des créations trisolariennes, bien qu'ils soient en tous points similaires à ceux qu'on aurait jadis pu trouver sur Terre.

Cheng Xin et Guan Yifan allaient de temps en temps aider les robots aux champs. D'autres fois, ils se promenaient dans le petit univers. À condition de ne pas faire attention aux empreintes qu'ils laissaient, ils pouvaient avoir la sensation de parcourir des mondes sans bornes, rien qu'en marchant droit devant eux.

Mais ils passaient la majeure partie de leur temps devant l'ordinateur. Dans ce petit univers, ils pouvaient activer des fenêtres n'importe où, bien qu'ils ignorent où était installée l'unité centrale de traitement. L'ordinateur disposait d'une banque de données comportant un très grand nombre de documents écrits et illustrés portant sur l'histoire terrienne. La plupart dataient d'avant l'Ère de la Diffusion. C'était manifestement les données récoltées par Trisolaris sur le monde humain. Ces informations touchaient à tous les domaines, les sciences dures comme les sciences humaines. La majorité d'entre elles étaient cependant rédigées en trisolarien. C'était cet océan de données qui suscitait chez eux le plus vif intérêt.

L'ordinateur ne disposant d'aucun logiciel de traduction vers une langue humaine connue, Cheng Xin et Guan Yifan commencèrent donc à apprendre cette écriture, qu'Intellectra accepta de leur enseigner. Ils prirent cependant rapidement la mesure de la difficulté de cette tâche : l'écriture trisolarienne était une écriture idéographique, et non phonographique. En cela, elle n'avait aucun équivalent sur Terre. Cette écriture n'avait en fait aucun lien avec la langue parlée, elle exprimait directement une idée. Des écritures idéographiques avaient jadis existé dans l'histoire humaine – une partie des hiéroglyphes par exemple – mais toutes avaient aujourd'hui disparu. Les habitudes humaines de lecture reposaient depuis longtemps sur un décryptage phonographique. Néanmoins, cette difficulté fut vite surmontée. Plus ils avançaient dans son étude, plus c'était facile. Après deux mois d'efforts, ils avaient pu constater des progrès certains. Par comparaison avec l'écriture phonographique, l'avantage de l'écriture idéographique résidait dans sa vitesse de lecture, qui était au moins dix fois plus rapide que l'écriture phonographique.

Au début, il leur arrivait fréquemment de buter sur leurs lectures d'archives en trisolarien, mais, avec le temps, ils s'y firent. Ils visaient à l'origine deux buts : tout d'abord, comprendre comment le monde trisolarien avait choisi de garder en mémoire cette période de l'histoire commune avec la Terre ; et deuxièmement, comprendre comment cet univers miniature avait été construit. Concernant ce deuxième point, ils étaient conscients qu'ils ne pourraient sans doute pas comprendre les rapports techniques des experts trisolariens, mais ils espéraient pouvoir dénicher une version vulgarisée de cette prouesse. Intellectra leur expliqua que pour atteindre ces deux objectifs il leur faudrait sans doute un an supplémentaire avant de maîtriser suffisamment l'écriture trisolarienne et encore une autre année pour lire les documents en question.

Les principes fondamentaux qui avaient permis la création de l'univers 647 leur paraissaient d'une complexité inouïe. Il se passerait peut-être longtemps avant qu'ils comprennent – ou du moins essaient de comprendre – les échelons les plus basiques de ce mystère. Par exemple : comment pouvait fonctionner un écosystème complet dans ce minuscule espace cubique ? Quelle était la nature de ce soleil ?

D'où venait sa source d'énergie ? Et plus déconcertant encore : en tant que système entièrement clos, où s'échappait la chaleur du petit univers ?

Ils posèrent également ces questions à Intellectra, qui put répondre à certaines d'entre elles, mais qui, pour la plupart, ne parvint pas à trouver d'informations correspondantes dans sa banque de données.

Une question en particulier les préoccupait : le petit univers pouvait-il communiquer avec le grand ? Intellectra leur expliqua que l'univers 647 était incapable d'envoyer des informations dans le grand, mais qu'il pouvait en revanche recevoir certains des signaux transmis par ce dernier. Elle leur indiqua que tous les univers étaient des bulles déposées sur une super-membrane. Il s'agissait d'une image conceptuelle essentielle de toute la physique et l'astronomie théoriques trisolariennes, mais Intellectra n'apporta aucun autre détail. Le grand Univers avait une énergie suffisante pour propager des signaux sur cette super-membrane. Mais cela ne pouvait être qu'exceptionnel, tant l'énergie nécessaire pour produire de tels signaux était incommensurable. Il était en effet indispensable de convertir en énergie pure la masse d'une galaxie tout entière. En réalité, le système de surveillance de l'univers 647 recevait fréquemment des signaux en provenance d'autres grands univers sur la super-membrane. Certains étaient parfois produits naturellement, et d'autres avaient une origine intelligente, mais ne pouvaient être décryptés. Ils n'en reçurent cependant aucun du grand Univers d'où ils étaient originaires.

Le temps s'écoulait jour après jour au rythme paisible de l'eau du ruisseau.

Cheng Xin commença à rédiger ses mémoires : elle voulait écrire l'histoire telle qu'elle la connaissait. Elle décida de leur donner le titre suivant : *Chroniques du hors-temps*.

Parfois, ils s'imaginaient la vie dans le nouvel univers à venir. Intellectra leur raconta que selon les théories cosmologiques trisolariennes, le nouvel Univers serait supérieur à quatre dimensions macroscopiques, et peut-être même à dix. À la naissance de ce nouvel univers, le petit univers 647 pourrait générer automatiquement une porte de sortie qui partirait en reconnaissance : si le nouvel Univers

possédait plus de quatre dimensions, la porte du petit univers se déplacerait jusqu'à ce qu'elle trouve un environnement de vie acceptable. Dans le même temps, le petit univers 647 pourrait entrer en contact avec les autres petits univers trisolariens, et même, pourquoi pas, les réfugiés de l'humanité galactique. Dans les petits univers, tous les migrants en provenance du vieil Univers étaient considérés comme un groupe ethnique en soi et ils pourraient travailler ensemble à bâtir un monde commun. Intellectra insista sur le fait qu'un facteur permettait d'augmenter considérablement le taux de survie dans un univers à haute dimension : parmi les différentes dimensions macroscopiques, plusieurs appartenaient peut-être au temps.

— Un temps multidimensionnel ? Cheng Xin eut du mal à comprendre ce que ce concept laissait augurer.

— Même si le temps n'avait que deux dimensions, expliqua Guan Yifan, il serait une surface plane et non une ligne droite. Aussi, il offre un nombre infini de directions, et donc autant de choix possibles.

— Et parmi tous ceux-ci, il y en a forcément au moins un de juste, compléta Intellectra.

Une nuit, après la seconde moisson, Cheng Xin se réveilla et remarqua que Guan Yifan était sorti. Elle se leva, sortit de la maison et vit que le soleil s'était déjà transformé en lune brillante. Tout le petit monde baignait dans cette clarté aqueuse. Elle aperçut Guan Yifan, assis sur la berge du ruisseau. Éclairée par les rayons de la lune, sa silhouette avait l'air maussade.

Dans ce monde composé de seulement deux êtres vivants, toute variation d'humeur la plus infime était aussitôt perçue par l'autre. Cheng Xin pouvait sentir que quelque chose troublait Guan Yifan. Ce dernier était d'ordinaire rayonnant et enjoué : quelques jours auparavant, il racontait que s'ils arrivaient à trouver un lieu paisible dans le nouvel univers, leurs enfants pourraient recréer l'espèce humaine. Mais quelque temps plus tard, il avait brutalement paru soucieux, et passait désormais de longues heures, seul, à réfléchir, ou bien à effectuer des calculs sur son ordinateur.

Cheng Xin s'assit à côté de lui. Il la prit dans ses bras. Au clair de lune, ce petit monde était d'une parfaite quiétude ; on n'entendait que le léger clapotis du ruisseau. La lune éclaira les champs de blé mûr. La moisson commencerait le lendemain.

— La perte de masse, glissa Guan Yifan.

Cheng Xin resta silencieuse. Elle se contenta de regarder les rayons de lune danser sur le ruisseau. Elle savait que Guan Yifan allait lui expliquer.

— Ces derniers temps, j'ai étudié en détail la cosmologie trisolarienne et j'y ai découvert une magnifique preuve de la beauté des mathématiques cosmiques : la conception de l'Univers, du point de vue de sa masse totale, est d'une extrême ingéniosité. Les Trisolariens ont réussi à démontrer que la masse totale de l'Univers suffisait tout juste à permettre son effondrement terminal. Si la masse totale se réduisait, ne serait-ce que de façon minime, l'Univers passerait de clos à ouvert, et il serait en expansion infinie.

— Mais la masse se perd... dit Cheng Xin. Elle avait compris où il voulait en venir.

— Oui, la masse se perd. Rien qu'à eux, les Trisolariens ont créé des centaines de petits univers. Combien ont pu être construits par les autres civilisations de l'Univers pour échapper à l'effondrement terminal, ou pour d'autres raisons ? Tous ces petits univers emportent avec eux une partie de la masse du grand Univers.

— Nous devrions interroger Intellectra.

— Je l'ai déjà fait. Elle m'a répondu qu'au moment de la construction de l'univers 647 Trisolaris n'avait pas noté d'influence majeure liée à la perte de masse dans l'Univers. Il était encore clos, et son effondrement ne faisait aucun doute.

— Et après l'achèvement de l'univers 647 ?

— Impossible pour elle de le savoir, bien sûr. Elle m'a appris qu'il existait dans l'Univers un groupe de civilisations intelligentes qui, à l'instar des Anéantisseurs, se sont engagées dans un mouvement collectif – le “Mouvement du retour”. Leur but : empêcher la création de petits univers et appeler ceux déjà créés à rendre leur masse au grand Univers... Mais elle n'en savait pas beaucoup plus à leur sujet. Ne pensons plus à cela, nous ne sommes pas Dieu, après tout.

— Mais il y a longtemps que nous sommes contraints de réfléchir à ce qui relève habituellement de Son domaine, n'est-ce pas ?

Ils demeurèrent assis près du petit ruisseau, jusqu'à ce que la lune redevienne un soleil.

Trois jours après le début de la moisson, tout le blé avait été vanné et stocké dans le grenier. De leur position de maîtres de l'Univers, Cheng Xin et Guan Yifan observaient les robots retourner la terre en préparation des prochaines semences. Le grenier était à présent plein de blé. Auparavant, ils auraient débattu avec enthousiasme de ce qu'ils planteraient pour la prochaine saison mais, à cet instant, tous deux avaient le cœur lourd et se désintéressaient du sujet. Durant toute la récolte et le battage du blé, ils étaient restés dans leur chambre, discutant de tous les futurs possibles. Ils avaient compris que quel que soit le choix qu'ils feraient, ce dernier affecterait le destin de l'Univers, et peut-être même celui de plusieurs univers. Ils se sentaient réellement investis d'un pouvoir divin. Cette énorme pression sur leurs épaules les empêchait de respirer, alors ils étaient enfin sortis de la maison.

Ils virent Intellectra arriver vers eux en courant le long de la crête du champ. Elle ne les importunait que rarement et n'apparaissait que lorsqu'ils avaient besoin d'elle. Mais son attitude pressée tranchait cette fois avec sa grâce habituelle. Ils n'avaient jamais vu une telle agitation sur son visage.

— Nous venons de recevoir un signal de la super-membrane qui provient du grand Univers ! s'exclama-t-elle. Elle activa alors une fenêtre et l'agrandit de manière à pouvoir la leur exposer en détail. Elle en profita pour réduire au passage la luminosité du soleil.

Des cascades de symboles coulaient sur la fenêtre – des images matricielles reçues par l'intermédiaire de la super-membrane. Ces symboles étranges étaient toutefois indéchiffrables. Cheng Xin et Guan Yifan remarquèrent que chaque ligne de symboles était différente. Ils déferlaient sur la fenêtre comme des flots capricieux.

— Cela fait cinq minutes que la diffusion a commencé, et elle continue ! fit Intellectra en désignant la fenêtre. À vrai dire, le message lui-même est très court. S'il paraît si long, c'est parce qu'il est transmis dans plusieurs langues, des dizaines de milliers... Oh, des

centaines de milliers, maintenant !

— Ces signaux sont-ils destinés à l'ensemble des petits univers ? demanda Cheng Xin.

— Oui, absolument, qui d'autre pourrait les recevoir ? Pour qu'une telle énergie soit mobilisée, le message doit être primordial.

— Existe-t-il en langue trisolarienne, ou en langue terrienne ?

— Non.

Cheng Xin et Guan Yifan comprirent que la diffusion de ce message constituait en même temps un recensement des civilisations encore vivantes dans l'Univers.

Le grand Univers était maintenant âgé de plus de dix milliards d'années. Quel que soit le contenu du message diffusé, si la langue d'une civilisation apparaissait dans cette diffusion, cela signifiait que celle-ci existait encore ou qu'elle avait survécu suffisamment longtemps pour que l'empreinte de sa culture demeure à jamais dans le cosmos.

Le torrent de symboles continuait à inonder la fenêtre d'information. Deux cent mille langues, trois, quatre... un million de langues, et le nombre continuait à augmenter.

Toujours aucune occurrence de langue trisolarienne ou terrienne.

— Ça ne fait rien, nous savons que nous avons existé, que nous avons vécu, fit Cheng Xin, toujours enlacée au cou de Guan Yifan.

— Trisolaris ! cria soudain Intellectra, pointant la fenêtre du doigt. Le message avait déjà été transmis dans un million trois cent mille langues. Et une ligne, écrite en trisolarien, venait d'apparaître.

Cheng Xin et Guan Yifan n'avaient pu l'apercevoir, mais Intellectra, si.

— Du terrien ! cria encore Intellectra, quelques secondes seulement plus tard.

Quand le nombre de langues eut atteint un million cinq cent soixante-dix mille, la diffusion s'arrêta.

Le défilement cessa sur la fenêtre et il ne resta plus à l'écran que deux lignes de texte, respectivement écrites en trisolarien et dans un langage terrien. À cause de leurs yeux brouillés par les larmes, Cheng Xin et Guan Yifan peinaient à lire le message.

Le jour du Jugement dernier de l'Univers était arrivé et deux

humains et un robot appartenant aux civilisations de la Terre et de Trisolaris s'enlaçaient à présent, secoués par une même émotion.

Ils savaient que l'écriture et la langue évoluaient rapidement. Si les deux civilisations avaient pu survivre, leur écriture était sans doute maintenant bien différente de celle de leur époque. Mais les messages étaient transmis dans des langues anciennes, pour que les habitants des petits univers les comprennent. Comparé au nombre total de civilisations qui avaient un jour existé dans le grand Univers, celui d'un million cinq cent soixante-dix mille était minuscule.

Dans la lente nuit éternelle du bras d'Orion de la Voie lactée, deux étoiles filantes – deux civilisations – étaient passées, mais l'Univers s'était souvenu de leur éclat.

Après que Cheng Xin et Guan Yifan se furent remis de leur émotion, ils lurent attentivement le contenu du message. Celui-ci était strictement le même dans les deux langues. Son énoncé était très concis :

Ceci est un communiqué du Mouvement du retour : La masse totale de notre Univers est passée en dessous de son seuil critique. D'un état clos, l'Univers va devenir ouvert, il finira par mourir d'une expansion infinie. Toutes les vies et tous les souvenirs cesseront d'être. Veuillez rendre la masse que vous avez confisquée et n'envoyez que vos souvenirs dans le nouvel Univers.

Cheng Xin et Guan Yifan détournèrent le regard de la fenêtre et se regardèrent. Dans les yeux de l'autre, chacun vit l'horizon ténébreux du grand Univers. Dans le cas d'une expansion éternelle, toutes les galaxies s'éloigneraient jusqu'à ce qu'elles ne soient plus visibles les unes des autres. À ce moment-là, dans n'importe quel point de l'Univers, on ne verrait rien d'autre qu'une étendue sombre dans toutes les directions. Les étoiles s'éteindraient les unes après les autres, tous les corps célestes se désagrégeraient jusqu'à n'être plus que des fines nébuleuses et ce serait le règne du froid et de l'obscurité. L'Univers deviendrait une vaste tombe, emprisonnant à jamais toute civilisation et tout souvenir. Morts à jamais.

Pour empêcher l'avènement de ce futur, il fallait que les

innombrables petits univers construits par toutes les civilisations rendent leur masse. Mais faire ce choix, c'était condamner ces univers, et forcer ceux qui s'y étaient réfugiés à retourner dans le grand. C'était cependant le sens du Mouvement du retour.

Leurs yeux s'étaient tout dit, ils avaient pris leur ultime décision. Mais Cheng Xin formula tout de même son souhait à voix haute :

— Je veux rentrer, mais si tu souhaites rester ici, je resterai avec toi, dit-elle à Guan Yifan.

Guan Yifan secoua lentement la tête :

— J'ai consacré ma vie à l'étude d'un univers dont le rayon était de quarante-six milliards d'années-lumière, je ne veux pas passer le restant de mon existence dans un univers large d'un kilomètre seulement. Rentrons.

— Je vous le déconseille, intervint Intellectra. Il nous est impossible de déterminer avec précision la vitesse d'écoulement du temps dans le grand Univers, mais je suis certaine que depuis que vous êtes arrivés ici, plus de dix milliards d'années ont passé. Il y a longtemps que Saphir n'existe plus. Et que l'étoile que Yun Tianming vous a offerte est éteinte. Nous ne savons absolument pas quel est l'état actuel du grand Univers. Nous ignorons même s'il est encore en trois dimensions.

— La porte du petit univers ne peut-elle pas se déplacer à la vitesse de la lumière ? N'as-tu pas dit qu'elle pourrait partir en reconnaissance pour trouver un environnement habitable ? demanda Guan Yifan.

— Si vous insistez, je peux le lui ordonner, oui. Mais je persiste à dire que le mieux serait de demeurer ici. Deux avenir possibles s'offriraient alors à vous : dans l'éventualité où le Mouvement du retour réussirait, le grand Univers s'effondrerait. Une nouvelle singularité émergerait et un nouveau Big Bang ferait naître un nouvel univers que vous pourriez rejoindre ; s'il échouait, cela signifierait la mort du grand Univers et vous pourriez demeurer dans le petit univers pour le reste de votre vie. Nous ne sommes pas si mal, ici.

— Si toutes les populations des petits univers pensent comme toi, alors le grand Univers est voué à la disparition, dit Cheng Xin.

Intellectra regarda Cheng Xin sans dire un mot. Étant donné la

vitesse habituelle de ses pensées, ce court silence qui précéda sa réaction parut une éternité. Il était difficile à croire que l'algorithme d'un logiciel ait pu produire tant de complexité dans un simple regard. Peut-être que l'intelligence artificielle d'Intellectra était en train de rechercher tous les souvenirs qu'elle avait de Cheng Xin, indexés dans sa banque de données depuis vingt millions d'années. Et tous ces souvenirs se condensaient en cet instant dans son regard : la tristesse, le respect, la surprise, le reproche, la compassion... un amalgame d'émotions embrouillées.

— Tu vis encore par devoir, dit Intellectra à Cheng Xin.

Extrait des *Chroniques du hors-temps*. Les marches du devoir

J'ai passé ma vie à graver les marches de l'escalier du devoir.

Petite, mon devoir était de bien apprendre mes leçons, d'être une enfant sage, de ne pas décevoir mes parents.

Dans le secondaire et à l'université, mon devoir a été de continuer à bien travailler, de devenir quelqu'un de brillant et de capable, de ne pas décevoir la société.

À partir de mon doctorat, mon devoir est devenu plus concret : j'avais désormais la responsabilité de contribuer au développement des lanceurs de fusées, de créer des engins plus fiables et plus puissants pour transporter des hommes et du matériel en orbite terrestre.

Quand j'ai intégré l'Agence de renseignement planétaire, j'ai eu pour devoir d'imaginer l'envoi d'une sonde dans l'espace, à une année-lumière de notre planète, pour qu'elle croise la route de la flotte des envahisseurs trisolariens. Cette distance était dix millions de fois plus grande que la distance maximale que pouvaient parcourir les lanceurs sur lesquels j'avais jusqu'ici travaillé.

Après quoi, j'ai reçu une étoile. Dans la nouvelle ère, celle-ci m'a apporté des responsabilités que je n'aurais jamais imaginées. Je suis devenue Porte-épée, et mon devoir a été de maintenir la dissuasion de la forêt sombre. À y regarder aujourd'hui, il est peut-être exagéré de dire que j'ai tenu le destin du monde entre mes mains, mais j'ai de toute évidence déterminé l'orientation historique prise par les deux civilisations.

Puis, mon devoir s'est complexifié : j'ai voulu greffer des ailes à l'humanité pour qu'elle s'envole à la vitesse de la lumière, mais j'ai dû renoncer à ce choix pour éviter une guerre.

Je ne sais quelle part je tiens dans ces catastrophes et dans la destruction finale du système solaire. Et sans doute ne le saurai-je

jamais. Mais je suis sûre d'avoir joué un rôle – ou, du moins, que mon sens du devoir a joué un rôle.

Me voici à présent au sommet des marches de l'escalier du devoir. Il me faut assumer ma responsabilité à l'égard du destin de l'Univers. Bien sûr, nous ne sommes pas les seuls à qui incombe ce devoir. Mais nous y avons notre part, et c'est un devoir encore plus inconcevable que tous les autres.

J'aimerais dire à ceux qui croient en Dieu que je n'ai jamais été l'Élue. Aux matérialistes que je n'ai pas créé l'histoire. Je ne suis qu'une femme ordinaire, qui n'a malheureusement pas pu suivre le chemin de vie d'une femme ordinaire. Le chemin que j'ai suivi a été celui d'une civilisation tout entière.

Nous savons maintenant que l'itinéraire de chaque civilisation est le suivant : elle s'éveille dans un berceau étroit ; elle en sort, d'un pas mal assuré ; elle s'envole, de plus en plus vite, de plus en plus loin, et elle finit par se fondre avec le destin de l'Univers.

L'ultime métamorphose de toute civilisation intelligente consiste à devenir aussi grande que ses pensées.

Grâce au système de contrôle de l'univers 647, Intellectra ouvrit la porte du petit univers sur le grand. Cette dernière s'engouffra rapidement dans le grand Univers, en quête d'un monde habitable. Les messages que pouvait envoyer la porte au petit univers étaient cependant limités. Elle ne pouvait par exemple transmettre aucune image, et devait se cantonner à fournir un avis global sur l'environnement exploré – un nombre compris entre -10 et 10, correspondant à l'indice d'hospitalité de l'endroit. La survie était possible uniquement dans les environnements dont l'indice était supérieur à 0.

La petite porte de l'univers exécuta plus de dix mille bonds dans l'Univers. Après trois mois d'exploration, elle n'avait trouvé qu'une seule planète possédant un indice d'hospitalité de 3. Intellectra concéda que c'était sans doute le meilleur résultat qu'ils obtiendraient.

— Mais vous devez savoir qu'une planète avec un indice de 3 est dangereuse, et loin d'être accueillante ! leur dit-elle.

— Nous n'avons pas peur. C'est là que nous irons, annonça résolument Cheng Xin, une décision approuvée par un hochement de tête de Guan Yifan.

La porte apparut dans l'univers 647. Comme celle que Cheng Xin et Guan Yifan avaient vue sur Saphir, c'était un rectangle aux contours brillants. Elle était toutefois bien plus grande, probablement pour rendre plus facile le transfert de matière vers le grand Univers. Au moment de son apparition, la porte ne communiquait pas encore directement avec le grand Univers, et toute substance pouvait donc la franchir sans que rien ne se passe. Intellectra modifia les paramètres de la porte, de sorte que la matière qui passerait désormais à travers disparaisse du petit univers et réapparaisse dans le grand.

L'univers 647 commença donc à rendre sa matière au grand Univers.

D'après Intellectra, un petit univers n'avait pas de masse propre : toute celle dont elle était dotée avait été puisée dans le grand Univers.

L'univers 647 faisait partie des plus petits univers parmi la centaine fabriqués par les Trisolariens. Il empruntait environ cinq cent mille tonnes de matière au grand Univers, soit la capacité de chargement d'un grand navire pétrolier de l'Ère Commune. Cette masse était parfaitement insignifiante à l'échelle cosmique.

Le transfert de matière commença par la terre. Après la deuxième moisson, plus aucune graine ne fut semée dans le champ. La petite brouette utilisée par les robots pour le travail des champs fut dédiée au transport de la terre humide. Arrivés devant la porte, deux robots soulevaient la brouette et y renversaient la terre, qui disparaissait aussitôt derrière le rectangle. Tout alla très vite. Trois jours plus tard, il n'y avait déjà plus un grain de terre dans le petit univers. Ce fut ensuite au tour des arbres qui bordaient la maison.

Sous la terre qui avait été exhumée, se trouvait un plancher métallique. Celui-ci était composé de tôles de métal qui reflétaient comme des miroirs la lumière du soleil. Les robots les arrachèrent une par une et les jetèrent par la porte.

Sous le sol de ce monde, Cheng Xin et Guan Yifan eurent la surprise de découvrir un petit vaisseau spatial. Il n'était long que d'une dizaine de mètres, mais il était équipé des technologies les plus avancées du monde trisolarien. Il avait été conçu pour embarquer des passagers humains, et était doté d'une capacité de trois places. Il était par ailleurs pourvu de deux systèmes de propulsion : l'un par courbure et l'autre par fusion nucléaire, ainsi que d'un écosystème autorégénératif miniature, et d'un équipement complet d'hibernation. À l'instar du *Halo*, il était en mesure d'atterrir et de décoller directement à la surface d'une planète. Son profil était fin et fuselé, sans doute pour pouvoir traverser sans peine la porte du petit univers. Le vaisseau avait été conçu pour permettre aux humains de l'univers 647 de rejoindre le nouvel univers. Il pourrait servir de base de longue durée jusqu'à ce que puisse être trouvé un environnement habitable. Mais il serait utilisé par Cheng Xin et Guan Yifan pour retourner dans leur univers d'origine.

À mesure que la surface continuait de se dévoiler, elle révélait les mécanismes souterrains de l'univers 647. C'était la toute première fois que Cheng Xin et Guan Yifan observaient ici des objets de facture

typiquement trisolarienne. Et comme Cheng Xin se l'était imaginé, ceux-ci étaient conçus selon des schémas bien différents de ceux des humains. Davantage que des machines, ils avaient l'impression d'avoir affaire à une pile de sculptures insolites ou à d'étranges formations géologiques. Les robots commencèrent à démonter ces mécanismes et à les jeter pièce par pièce à travers la porte.

Pendant plusieurs jours, Cheng Xin et Intellectra restèrent cloîtrées dans la maison, refusant de laisser entrer Guan Yifan. Elles prétendirent qu'elles étaient occupées à un travail de femmes et lui promirent qu'elles lui feraient la surprise plus tard.

Après que le système d'alimentation d'une des machines souterraines fut coupé, la gravité disparut du petit univers et la maison blanche se retrouva à flotter dans les airs.

Désormais en apesanteur, les robots démantelèrent ensuite le dôme céleste : une fine membrane projetant l'image d'un ciel bleu parsemé de nuages blancs. Les derniers morceaux restants du sol furent enlevés et renvoyés dans le grand Univers.

Libérée de toute contrainte, toute l'eau du petit univers s'évapora et un épais brouillard de vapeur se répandit partout dans ce petit monde, formant une brume scintillante sous la lumière du soleil. Derrière les nuages se dessina un arc-en-ciel coloré qui traversait horizontalement l'Univers. L'eau encore en apesanteur prit l'apparence de sphères liquides de différentes tailles qui se mirent à planer autour de l'arc-en-ciel, reflétant et réfractant les rayons du soleil.

Après le démontage des différentes machines, ce fut au tour de l'écosystème d'être désactivé. Cheng Xin et Guan Yifan durent enfiler leurs combinaisons spatiales.

Intellectra modifia une nouvelle fois les paramètres de la porte, pour qu'elle puisse laisser passer du gaz. Un bourdonnement retentit alors dans le petit univers, causé par l'air qui s'échappait par la porte. Sous l'arc-en-ciel, le brouillard blanc forma un grand vortex autour de la porte, comme un typhon vu depuis l'espace. Puis le tourbillon devint une tornade, et un hurlement strident fusa. Les sphères liquides flottantes furent aspirées par le cyclone et disparurent derrière la porte. Les innombrables objets planant en apesanteur furent eux aussi engloutis. Le soleil, la maison, le vaisseau et d'autres objets de grande

taille s'envolèrent vers la porte, mais les robots, équipés de propulseurs, les empêchèrent de la traverser.

Avec la progressive raréfaction de l'air, l'arc-en-ciel disparut et le brouillard de vapeur se dissipa peu à peu. L'atmosphère devint plus translucide et, peu à peu, l'espace du petit univers se dévoila. Comme l'espace du grand Univers, il était noir et profond, mais ne comportait aucune étoile. Il ne resta bientôt plus que trois objets dans le petit univers : le soleil, la maison et le vaisseau spatial, ainsi que la dizaine de robots en apesanteur. Aux yeux de Cheng Xin, ce monde épuré ressemblait à un dessin maladroit qu'elle aurait pu réaliser enfant. Cheng Xin et Guan Yifan allumèrent les propulseurs de leurs combinaisons et s'envolèrent vers les profondeurs de l'espace. Après un kilomètre environ, ils franchirent les frontières de l'univers et revinrent aussitôt à leur point de départ. Ils pouvaient voir dans l'espace les images de tous les éléments flottants de l'univers, dont les reflets étaient répétés à l'infini dans toutes les directions, comme des rangées d'objets se prolongeant sans fin dans deux miroirs placés en face l'un de l'autre.

La maison fut rapidement démontée. La dernière pièce à être démantelée fut le petit salon de style oriental où Intellectra les avait reçus à leur arrivée. Les rouleaux de peinture et de calligraphie, la table à thé et l'ensemble des éléments qui composaient la maison furent rassemblés et poussés par les robots derrière la porte.

Le soleil s'éteignit enfin. C'était une simple sphère métallique. L'hémisphère chargé d'émettre la lumière était transparent. Trois robots le projetèrent en entier à travers la porte. Désormais, seules quelques lampes éclairaient encore l'univers et le vide qu'était l'espace ne tarda pas à devenir glacial. Ce qui restait d'air et d'eau se transforma en cristaux de glace, qui se mirent à étinceler sous la lueur des lampes.

Suivant les instructions d'Intellectra, tous les robots se placèrent en rang et passèrent la porte l'un après l'autre.

Il ne restait plus désormais dans l'univers qu'un vaisseau longiligne et les trois individus qui flottaient près de l'appareil.

Intellectra se saisit d'une boîte en métal, qui renfermait ce qu'ils s'apprêtaient à laisser dans le petit univers. Un message dans une

bouteille destinée à rejoindre le nouvel Univers. Le contenu de la boîte était composé d'un ordinateur miniature dont la mémoire quantique stockait toutes les informations de l'ordinateur du petit univers – soit tous les documents ayant trait à l'histoire des civilisations terrienne et trisolarienne. Une fois que serait né le nouvel Univers, cette boîte recevrait un signal de la porte et pénétrerait à l'intérieur grâce aux mini-propulseurs dont elle était pourvue. Elle dériverait dans ce nouvel Univers en attendant le jour où quelqu'un la trouverait et la lirait. Dans le même temps, elle ne cesserait de diffuser des signaux, par faisceaux de neutrinos – en espérant que les neutrinos existent encore dans le nouvel Univers.

Cheng Xin et Guan Yifan étaient persuadés que les occupants des autres petits univers – du moins ceux qui avaient choisi de répondre à l'appel du Mouvement du retour – agissaient comme eux. Si un nouvel Univers venait à voir le jour, de nombreuses bouteilles du vieil Univers y seraient envoyées. On pouvait croire qu'une bonne partie des messages contenus dans ces bouteilles renfermaient les souvenirs et les pensées de chaque individu de la civilisation concernée ainsi que de l'ensemble de leurs détails biologiques, de sorte que les civilisations du nouvel Univers puissent un jour, si elles le désiraient, restaurer ces anciennes civilisations.

— Pourrait-on laisser cinq kilos de plus, ici ? demanda Cheng Xin.

Elle se tenait de l'autre côté du vaisseau, vêtue de sa combinaison spatiale, une sphère transparente et brillante dans la main. Cette sphère faisait environ cinquante centimètres de diamètre et plusieurs autres sphères liquides flottaient à l'intérieur. Certaines contenaient des poissons minuscules, et d'autres de simples algues vertes. Deux autres sphères contenaient aussi deux continents miniatures, recouverts de prairies. La lumière qui les éclairait provenait du sommet de la grande sphère, où avait été installé un petit objet lumineux : le soleil de ce mini-univers. C'était un écosystème complet et clos, le résultat de plus d'une dizaine de journées de travail accompli par Cheng Xin et Intellectra. Tant que le soleil continuerait à illuminer l'écosystème, celui-ci pourrait se maintenir, et tant que cette sphère demeurerait ici, l'univers 647 ne serait pas un monde obscur et sans vie.

— Bien sûr ! L'effondrement terminal de l'Univers n'échouera pas à cause de ces cinq kilos, déclara Guan Yifan.

Il aurait voulu ajouter quelque chose, mais il se retint. Il était en réalité possible que le grand Univers passe de clos à ouvert à cause de la masse d'un seul atome. Le degré de précision de la nature défiait l'imagination. L'apparition de la vie nécessitait la combinaison parfaite de plusieurs constantes universelles, dont la précision était de l'ordre du milliardième de milliardième. Mais Cheng Xin était en droit de laisser cette sphère écologique ici. Après tout, il était certain qu'une bonne partie des petits univers créés par les innombrables civilisations du grand Univers avaient choisi d'ignorer l'appel du Mouvement du retour. La masse totale dérobée au grand Univers serait sûrement de plusieurs centaines de millions de tonnes, ou bien peut-être cent millions de milliards de milliards de tonnes.

Il fallait espérer qu'une telle perte puisse être négligeable pour l'Univers.

Cheng Xin et Guan Yifan entrèrent dans le vaisseau, suivis d'Intellectra. Elle ne portait plus son magnifique kimono. Elle avait revêtu son treillis militaire, redevenant cette combattante aux gestes précis et fatals. Elle avait sanglé son corps de plusieurs armes et accessoires de survie, mais c'était surtout le sabre de samouraï qu'elle portait dans son dos qui attirait le regard.

— Ne craignez rien, glissa-t-elle à ses deux amis humains. Tant que je serai là, personne ne vous fera de mal.

Le moteur à fusion fut activé et les propulseurs de l'appareil é mirent une lumière bleu sombre. Le petit vaisseau franchit lentement la porte de l'univers 647.

Il ne restait plus dans le petit univers qu'un message dans une bouteille et une petite sphère écologique. La bouteille se retrouva bientôt engloutie par l'obscurité. La seule parcelle de clarté de cet univers d'un kilomètre cube provenait du soleil miniature de la sphère. Dans ce minuscule monde vivant, des sphères d'eau claire ondoyaient paisiblement en apesanteur. Un petit poisson bondit de l'une d'entre elles jusqu'à une autre sphère et remua gracieusement

des nageoires entre des algues vertes. Sur l'un des deux continents, une goutte de rosée se détacha d'un brin d'herbe et s'envola en spirale dans les airs, réfractant dans l'espace un scintillant rayon de soleil.

FIN

Mot du traducteur

Je remercie toutes celles et ceux qui ont participé à la traduction de cette trilogie et tout spécialement pour ce dernier tome Joëlle Gaffric, pour sa relecture attentive et approfondie, Lin Chieh-an pour ses indispensables éclaircissements et Laurent Pagani pour ses nombreuses remarques et ses lumières, en particulier sur les passages les plus ardu. Toutes les imperfections et erreurs éventuelles sont les miennes.

Ouvrage réalisé par le Studio Actes Sud